
Annales de la Congregation de la Mission

Vincentian Journals and Publications

1960

Volume 125: 1960

Congregation of the Mission

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/annaes>



Part of the [History of Religions of Western Origin Commons](#)

Recommended Citation

Volume 125: 1960, Annales de la Congrégation de la Mission (Congregation of the Mission).
<http://via.library.depaul.edu/annaes/125>

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Annales de la Congregation de la Mission by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

SAINT VINCENT DE PAUL

ANNALES
DE LA CONGRÉGATION
DE LA MISSION
(LAZARISTES)
ET DE LA COMPAGNIE
DES FILLES DE LA CHARITÉ

TOME 125 — ANNEE 1960



A PARIS, RUE DE SEVRES, 95

1960

ACTES DU SAINT-SIEGE ET LE TRICENTENAIRE DE LA MORT DE SAINT VINCENT

Quelques Actes du Saint-Siège ont souligné le Tricentenaire de la mort de saint Vincent de Paul et de sainte Louise de Marillac. Ainsi nous avons eu les lettres apostoliques du 20 février 1960 qui marquent ce souvenir, anniversaire de Vincent et de Louise de Marillac (20 février 1960). Les Annales ont déjà publié ces textes dignes d'attention (t. 124, p. 408-414). Il y a également les lettres apostoliques qui ont constitué sainte Louise de Marillac patronne de ceux qui s'adonnent aux œuvres sociales (10 février 1960), on les trouve ibidem p. 404-407.

Ultérieurement, par deux Brefs des 7 avril et 25 juillet 1960, le pape Jean XXIII a constitué Vincent de Paul, patron des diocèses de Fort-Dauphin (Madagascar) et de Cuttack (Inde).

En date du 27 septembre 1960, la Sacrée Congrégation des Séminaires, sous la signature du cardinal Pizzardo, expédiait une lettre à l'Episcopat du monde entier sur le choix et la formation des candidats au sacerdoce. Sur ces deux points vitaux et sur la doctrine commune de l'Eglise, la Congrégation appuie ses dires sur de pertinentes citations de saint Vincent : artisan de la formation sacerdotale et l'un des maîtres du sacerdoce. Voici ces textes suggestifs précédés des notations de M. le chanoine Noirot, publiées dans l'Ami du Clergé, du 17 novembre 1960.

SOMMAIRE

INTRODUCTION. — La spiritualité sacerdotale de saint Vincent de Paul.

1^{re} PARTIE. — Le problème de la sélection des candidats au Sacerdoce :

1. La pensée du Saint. — 2. La sélection des candidats : l'une des tâches essentielles du Séminaire. — 3. L'examen de la vocation devra porter sur la personnalité complète du sujet. — 4. Le jugement sera fondé sur des arguments positifs, faisant naître la certitude morale. — 5. La qualité ne doit pas être sacrifiée à la préoccupation du nombre.

2^e PARTIE. — La formation des candidats au Sacerdoce. 1. La pensée du Saint — 2. Nature et Grâce dans le processus de l'éducation. — 3. Individualisme et éducation. — 4. Autorité et liberté. — 5. Formation au renoncement et au sacrifice, base de la formation ecclésiastique. — 6. La vie intérieure, garantie d'une authentique formation apostolique.

CONCLUSION. — Les Supérieurs doivent contribuer à la formation des candidats non seulement par l'ensemble de leurs qualités naturelles, mais encore en faisant du Séminaire le milieu adapté qui garantira la bonne réussite de l'éducation elle-même ; ils doivent constamment donner eux-mêmes l'exemple d'une profonde vie intérieure.

LETTRE DE LA CONGREGATION DES SEMINAIRES
(27 septembre 1960)



LE CHOIX ET LA FORMATION DES PRETRES
L'EXEMPLE ET L'ENSEIGNEMENT DE SAINT VINCENT



Parmi les documents du Saint-Siège qui marquèrent, l'an dernier, le centenaire de la mort du saint Curé d'Ars, on n'a pas oublié l'importante Lettre envoyée aux Evêques par la Sainte Congrégation des Séminaires, où était rappelée, d'une façon adaptée aux problèmes de notre temps, la véritable et immuable conception chrétienne du Sacerdoce, dont saint Jean-Marie Vianney fournissait une si éclatante illustration.

En même temps que l'envoi en était fait à ses destinataires directs, nous avons obtenu le privilège de pouvoir mettre ce texte sous les yeux des lecteurs de *l'Ami*, sûr que nous étions de l'intérêt que tous nos confrères prendraient à ces rappels fondamentaux concernant la *vocation sacerdotale*, la *vie intérieure*, la *docilité à la hiérarchie*. Sur chacun de ces points, prétexte était pris d'un aspect de la vie du Saint pour en tirer des leçons, d'une particulière actualité, sur la place tout à fait « à part » des clercs dans l'Eglise, avec ce que cela comporte d'exigences de sainteté ; sur la nécessaire primauté de la vie spirituelle et des vertus intérieures, condition essentielle d'un fructueux apostolat ; enfin sur le « sens de l'Eglise » et l'attachement inconditionné à ses directives.

LE SACERDOCE : LE CURÉ D'ARS ET SAINT VINCENT DE PAUL.

Une excellente occasion s'est offerte à la même Sacrée Congrégation, en cette fin de 1960, de compléter ces considérations sur le Sacerdoce, puisque le 27 septembre marquait le troisième centenaire de la mort du prêtre et de l'apôtre que fut saint Vincent de Paul. Aussi les Evêques ont-ils reçu ces jours-ci un autre document, plus long encore, qui profite de cet anniversaire pour mettre devant nos yeux le visage de ce Saint, « copie parfaite de Jésus-Christ Prêtre Eternel ». C'est assez dire que, bien qu'adressée en tout premier lieu, à ceux qui ont la charge directe de la préparation des candidats au Sacerdoce, cette Lettre intéresse tous les prêtres, tant parce que tous doivent se préoccuper de la recherche et de la formation d'excellents séminaristes, que parce que l'idéal sacerdotal, dont saint Vincent a montré une si attachante réalisation, peut et doit faire l'objet de la méditation fréquente de ceux dont la vocation est d'« exprimer en eux-mêmes la physionomie du Maître » et qui trouveront grand profit à se pénétrer des « règles qui furent le ferment de [l'] action si variée » de ce grand Saint, règles qui pour nous aussi « restent valables, puisqu'elles tirent toujours leur inspiration des valeurs

éternelles de l'Évangile », quelque différentes que puissent être les conditions de l'apostolat au XVII^e siècle et au XX^e.

LE SACERDOCE ET SES DEVOIRS.

Nous remercions donc la Sainte Congrégation de nous permettre, cette fois encore, de publier, dans son texte officiel français, cette Lettre, qui montre très clairement quelle conception avait Saint Vincent « du Sacerdoce et de ses devoirs ». Avec juste raison, on y insiste sur les préoccupations apostoliques de ce Saint, dont la spiritualité est « tournée plus directement vers la pratique pastorale et constamment soutenue par le zèle le plus ardent pour le salut des âmes ». On lira avec intérêt les nombreuses citations de ses écrits ou de ses paroles, qui nous le font revivre « dans la lumière de son ministère au service des âmes... ou mieux au service du Christ lui-même, que le Saint sait découvrir... sous les apparences les plus déconcertantes de misère spirituelle et corporelle ». Mais, avant même que soit abordé à proprement parler le double sujet de cette Lettre, nous y lisons que l'activité charitable de saint Vincent aurait été inconcevable hors de la prière et de l'union à Dieu et que les apôtres qu'il souhaitait pour le peuple devaient être d'abord, selon son expression, de « bons prêtres », c'est-à-dire de saints prêtres, en vertu de l'adage : *Qualis sacerdos, talis populus*.

Comme dans la Lettre sur le Curé d'Ars, les déclarations de saint Vincent sur le Sacerdoce et ses exigences sont l'occasion pour le Dicastère romain de donner des précisions et des directives particulièrement opportunes « sur quelques problèmes importants concernant la formation sacerdotale ». Ces problèmes sont donc étudiés dans l'optique surnaturelle de saint Vincent, qui, on le sait, mit en pratique les prescriptions tridentines concernant l'institution des Séminaires et, par conséquent, dut s'appliquer, d'une part, à « vérifier l'authenticité des vocations ecclésiastiques », et, d'autre part, à « les rendre capables de conduire les âmes dans les voies de la justice et du salut ». D'où les deux chapitres du présent document : *sélection* et *formation* des candidats au Sacerdoce, car le Séminaire n'est pas autre chose que le lieu providentiel où est étudiée par les Supérieurs, selon les critères fixés par l'Église, l'idonéité de ceux qui se croient appelés au Sacerdoce, et où les candidats dûment reconnus sont progressivement formés à la piété, à la vertu et à la science requises pour un fructueux accomplissement de leur futur ministère.

LA SÉLECTION POUR LA PRÉTRISE.

En ce qui concerne la nécessaire *sélection* à opérer, l'Église entend, quelles que soient les circonstances, ne pas se départir d'une indispensable sévérité. « Jamais elle ne peut transiger sur l'essentiel » en matière d'admission au Sacerdoce. Ce qu'il faut, c'est connaître la volonté de Dieu sur le candidat, et cela pour procurer le bien et pour éviter le malheur tant de l'intéressé que de l'Église elle-même. « De son idonéité le candidat fournit en

lui-même les témoignages : aux Supérieurs de les vérifier et d'agir en conséquence ». Cette vérification attentive doit se faire pour chacun des séminaristes et il est certain que d'autres prêtres que les Supérieurs peuvent aider ces derniers à porter un jugement en leur communiquant leurs observations : est-il besoin de souligner ici le rôle des curés et, par conséquent, l'attention active que ceux-ci doivent prêter au rappel de la Sacrée Congrégation ?

Le Document insiste sur le double rôle des directeurs de Séminaire (il va sans dire qu'il s'agit ici également, *servatis servandis*, des Petits Séminaires). En effet, lorsqu'on songe aux conséquences de l'accès au sacerdoce de candidats non élus par Dieu, tant en ce qui concerne la future existence de ces malheureux qu'en ce qui regarde les désastres qui en découleront vraisemblablement pour la Sainte Eglise, on doit bien admettre que les autorités du Séminaire doivent être non seulement des éducateurs, mais, comme le dit la Lettre, de véritables « juges », dont la décision est particulièrement grave et ne peut être prononcée, n'ayant que Dieu devant les yeux.

C'est pour aider ces responsables de l'appel officiel des candidats à exercer leur mandat, que le Dicastère souligne la nécessité de parvenir à la connaissance exacte de la personnalité des sujets, sans se laisser retenir par telles ou telles qualités considérées isolément. Un long développement est consacré à l'examen de la *volonté* des candidats : il faut lire attentivement ce passage où sont dépeints certains jeunes gens qui paraissent brillants ou pieux, mais qui manquent d'énergie devant les difficultés et dont la dévotion n'est pas forcément très profonde. La milice sacerdotale, à notre époque autant et plus qu'en toute autre, « exige des trempes saines et robustes, prêtes à tout souffrir et à tout oser pour le règne de Dieu ». C'est suffisamment indiquer quelle profonde connaissance pratique de la psychologie doivent posséder les éducateurs du clergé, tout en sachant fort bien avec quelle prudence et quelle délicatesse ils doivent aborder l'examen de ces problèmes si complexes, sous le regard de Dieu.

Avec une particulière insistance la Lettre rappelle qu'on ne peut s'écarter, en matière d'appel, du *tutorisme* requis par la législation ecclésiastique (can. 973, § 3, et encyclique *Ad catholici* de Pie XI). L'Eglise ne peut permettre l'accès du Sacerdoce à des candidats qui ne présentent pas *toutes* les garanties d'idonéité. Quelles que soient les circonstances, on ne peut pas ouvrir la porte à la médiocrité en ce domaine. « L'inapte d'aujourd'hui sera certainement l'indigne de demain ». Quiconque atténuerait les sages rigueurs statuées à ce sujet s'exposerait, dit le Saint-Siège, à se faire complice des fautes qui pourraient être, par la suite, la conséquence d'une ordination indue. « Il est hors de doute, précise notre Document, que certaines opinions soutenues, même par des moralistes faisant autorité par ailleurs, se peuvent difficilement concilier avec le tutorisme des règles pontificales énoncées ci-dessus ».

LA SÉLECTION : UNE DES TACHES ESSENTIELLES DU SÉMINAIRE.

L'expérience démontre, malheureusement, que les instructions du Saint-Siège à ce sujet n'ont pas toujours été suivies, sous des prétextes divers, en particulier en certains endroits où était alléguée la pénurie de prêtres et où la tentation était forte de se contenter de candidats ne présentant pas toutes les garanties requises. La Lettre emploie des termes particulièrement sévères pour de tels agissements, qui constituent, dit-elle, la négation de l'essence profonde de la vocation et du ministère du prêtre : sans doute les Sacrements agissent-ils quel que soit le ministre, mais « le progrès de la vie chrétienne est profondément lié à la sainteté » des prêtres, lesquels ne sont pas des « bureaucrates des choses de Dieu », de simples fonctionnaires d'une administration, mais bien d'autres Christ, en qui les fidèles doivent pouvoir trouver non seulement les pouvoirs du Sauveur mais encore « la reproduction de ses vertus ».

Du reste, comme le remarque également la Lettre, avoir le nombre sans la qualité est un leurre. Jamais des jeunes ne seront attirés par un Sacerdoce médiocre, illustré — si l'on peut dire — par des prêtres de peu de valeur. D'où naît, d'ordinaire, chez les jeunes le désir du Sacerdoce, sinon de l'exemple « d'authentiques hommes de Dieu, convaincus eux-mêmes, et passionnés, des réalités très hautes qu'ils traitent » et qui, « agissant comme des pôles d'attraction, provoquent l'étincelle de l'appel divin » dans le cœur de ceux qui les voient vivre ? La pénurie sacerdotale n'est pas une raison pour l'Eglise d'atténuer si peu que ce soit les règles sages qu'elle a édictées. Au contraire : moins il y a de prêtres, plus elle doit se montrer exigeante en n'acceptant que les candidats excellents. Il vaut mieux dix prêtres de moins qu'un de trop. Il nous souvient d'avoir entendu le Cardinal Verdier, rentrant d'une audience de Pie XI, raconter la réponse que lui avait faite le Pape alors qu'il avait exposé à celui-ci sa joie de voir l'effectif de ses séminaristes augmenter un peu : « Au moins, comme cela vous pourriez choisir ! » Il faut d'abord viser à la qualité : c'est elle seule qui amènera le nombre, avec la grâce de Dieu.

LA PRÉPARATION DES CANDIDATS.

Le problème de la *préparation* directe au Sacerdoce est ensuite examiné de façon spéciale, toujours à la lumière des principes de saint Vincent, pour qui la plus haute tâche qui se pût concevoir (le « chef-d'œuvre en ce monde », disait-il) était celle de « faire de bons prêtres ». Certains ont trouvé trop sévères ces principes, mais il ne s'agit en réalité que des maximes mêmes de l'Évangile, dont l'orientation est à l'opposé de celles du monde, et si le Saint a, comme le Christ, prêché la mort à soi-même, c'était pour permettre de vivre pleinement de la vie même du Christ ressuscité. Comment, du reste, avoir pour les âmes cette charité dont saint Vincent a donné les preuves que l'on sait, si l'on n'a pas d'abord banni de l'âme toute trace d'égoïsme ?

Mais la construction au Séminaire, avec l'aide de la grâce, de la personnalité d'un prêtre vraiment apostolique, suppose que les vertus surnaturelles peuvent, chez l'aspirant au Sacerdoce, s'appuyer sur de solides vertus naturelles. Il faut donc d'abord que l'on ait affaire « à des hommes de bien », ces bases naturelles étant « le point de départ obligé d'une solide formation ecclésiastique ». C'est donc de l'existence de ce fonds que doivent s'assurer en premier lieu les éducateurs des futurs prêtres, et ils doivent d'autre part veiller à développer les qualités personnelles de chacun d'entre eux, en évitant tout nivellement même inconscient.

LE CONTRÔLE ATTENTIF DANS LA FORMATION.

Il ne faudrait pas, toutefois, que, sous prétexte de laisser chaque personnalité s'épanouir librement, les éducateurs laissent leurs élèves se former pratiquement eux-mêmes. La Sacrée Congrégation fait, sur cette question, des considérations d'une particulière importance, d'autant que, déjà l'an dernier, elle en avait parlé avec netteté. Rejetant une fois de plus les méthodes pédagogiques imbuës d'« auto-éducation », qu'elle déclare « inadmissibles », parce que méconnaissant la faiblesse congénitale de la nature humaine et le besoin qu'a celle-ci « d'être soutenue pour arriver à une véritable maîtrise de soi », elle précise que les adolescents doivent pouvoir compter sur une autorité qui les aide à acquérir de solides habitudes et à user de leur liberté conformément à la volonté et à la grâce de Dieu. Il s'agit donc là d'une affectueuse collaboration entre directeurs et séminaristes, pour faire en sorte que la simple obéissance du début se transforme en une acceptation active et joyeuse des principes de vie sacerdotale, afin que ceux-ci informent de façon définitive tout le comportement des clercs, quelles que doivent être par la suite les circonstances où ils se trouveront et où se déroulera leur ministère. Il faut donc insister, dans cet esprit, sur la valeur éminemment éducative du Règlement : on lira les longs développements sur l'effet bien-faisant du « *sustine et abstine* » qu'il implique. Autant il serait catastrophique de comprendre la règle d'une façon toute militaire, autant il serait également criminel d'abandonner pratiquement les séminaristes « à l'incertitude et au caprice individuel ». Encore faut-il que *tous* les éducateurs coopèrent, chacun à sa place et selon son rôle dans le Séminaire, à cette formation de la discipline personnelle des élèves par le moyen de la discipline collective intelligemment appliquée.

LA FORMATION AVANT L'ACTION.

A ce sujet, le Saint-Siège croit de son devoir de stigmatiser « un vent de naturalisme » qui fait qu'en certains Séminaires, sous prétexte d'être de son temps, on prête, en fait, beaucoup plus d'attention à l'action qu'à la formation surnaturelle profonde, et l'on pare cet activisme « du manteau de la charité », sans voir que tout cet apostolat qui n'aurait pas pour base l'identification de l'apôtre au Christ par le renoncement à soi-même et l'acqui-

sition positive des vertus sacerdotales serait à coup sûr voué à l'échec : c'est précisément le but du Séminaire que d'initier les futurs prêtres à cette ressemblance avec le Christ et de les préparer à diffuser ce qu'ils auront d'abord assimilé. Si, en voulant être de son temps, il ne rompt pas avec l'esprit du monde, le clerc ne pourra plus être *lux mundi* ni *sal terræ* ; d'autre part, dit encore notre texte, « un clerc ne devient pas étranger à son temps du seul fait qu'il n'en accepte pas les déviations ». Il va de soi que l'identification au Christ doit être poursuivie de façon progressive, mais il est indispensable que les éducateurs veillent à ce que cette assimilation soit poussée au maximum, car le vrai zèle apostolique doit bien comprendre que personne ne peut donner ce qu'il n'aurait d'abord acquis.

GRADUATION DES EXPÉRIENCES APOSTOLIQUES.

Aussi la Sacrée Congrégation doit-elle blâmer de façon très nette certaines expériences prétendument apostoliques, faites par des séminaristes insuffisamment préparés. Sous prétexte de les mettre mieux en contact avec leur futur terrain d'apostolat, de les aguerrir contre les dangers qui les assailleront, de leur permettre un meilleur rendement futur, on les expose « à des épreuves disproportionnées à leurs forces » et, en ne comprenant pas que c'est seulement une fois bien formés qu'ils pourront apporter la lumière, et que le Séminaire, tout en ne perdant pas de vue le but apostolique de la formation sacerdotale, doit viser fondamentalement à procurer d'abord celle-ci, non seulement on empêche cet apostolat prématuré de pouvoir porter ses fruits, mais on risque de décourager les jeunes clercs, mal armés pour la lutte au milieu de laquelle on les aura ainsi jetés. Il faut voir avec quel souci de sa responsabilité l'Eglise rappelle ici que toute initiation à l'apostolat doit être progressive et doit garder le caractère de modération qui convient par rapport aux « finalités essentielles » de l'œuvre de formation spirituelle et doctrinale du Séminaire.

LA FORMATION PASTORALE APRÈS LE SÉMINAIRE.

C'est après le Séminaire, une fois cette formation bien acquise, que les documents pontificaux prévoient l'apprentissage direct de l'apostolat au moyen d'institutions adaptées. Vouloir anticiper imprudemment et faire que les jeunes affrontent « la dure réalité de la vie sans y être adéquatement préparés » ferait endosser à leurs éducateurs la responsabilité des troubles et peut-être des ruines qui pourraient en résulter. Selon le mot de saint Vincent, opportunément rappelé, « on gâte souvent les bonnes œuvres pour aller trop vite ». Quand on pense à la brièveté des années de Séminaire, on admettra volontiers qu'en sortant les séminaristes de leur atmosphère de prière, d'étude, de silence pour les extérioriser avant l'heure, on n'aboutira qu'à un résultat contraire à celui que l'on souhaitait. Il n'y aura jamais à redouter que les futurs prêtres n'aient pas les deux pieds sur terre, mais ce dont il faut que l'on puisse être sûr c'est qu'ils sachent montrer la vraie route du Ciel. Et c'est pourquoi, quelles que soient les conditions actuelles de l'apostolat, le sacerdoce de

saint Vincent peut servir de modèle à notre propre sacerdoce, puisque, comme le dit notre Lettre, le « prêtre d'aujourd'hui » qu'il faut former dans les séminaristes, c'est le « prêtre de toujours », dont l'exemplaire est le Christ.

L'IDÉAL SACERDOTAL DE SAINT VINCENT.

C'est assez souligner quelle tâche redoutable incombe à ceux que l'Eglise a chargés d'infuser dans les candidats au Sacerdoce l'esprit même du Christ Prêtre et quels modèles vivants ils doivent être eux-mêmes pour leurs disciples. C'est également rappeler à tous les prêtres l'Idéal auquel ils ont quotidiennement l'obligation de se conformer : ils trouveront, à coup sûr, dans la méditation de ce substantiel document une excellente occasion



de réfléchir une fois de plus sur les exigences de leur sacerdoce et de prier le Maître que leur exemple fasse naître, avec l'aide de la grâce, des vocations, à la fois solides et profondes, de prêtres apostoliques comme saint Vincent de Paul.

Marcel NOIROT.

N.B. — Pages 4 à 29, sous-titres et traductions des textes latins agencés par *Annales*.

★

CONGREGATION DES SEMINAIRES ET UNIVERSITES

Lettre adressée à l'Episcopat à l'occasion du III^e centenaire de la mort de saint Vincent de Paul, sur quelques problèmes importants concernant la formation ecclésiastique.

Rome, 27 septembre 1960.

Prot. N° 2121/60.

Excellence Révérendissime,

Le 5 juin de l'an dernier, cette Sacrée Congrégation des Séminaires, s'inspirant des exemples admirables de vie sacerdotale donnés par le saint Curé d'Ars, adressait à l'Episcopat une Lettre destinée à rappeler certains principes fondamentaux régissant la formation ecclésiastique, et dont l'oubli pourrait compromettre irrémédiablement la bonne préparation des candidats au sacerdoce, et, par le fait même, leur réussite dans le saint ministère.

LE SACERDOCE : PENSÉES DE SAINT VINCENT.

La lumineuse figure de saint Vincent de Paul, dont le nom en ce troisième centenaire de sa mort, a retenti par toute la terre nous incite à continuer et à compléter cet exposé. En effet, cette circonstance remet devant nos yeux la vie d'un Saint qui, on peut le dire, a été une copie parfaite de Jésus-Christ, Prêtre Eternel, et elle l'impose à la méditation de quiconque travaille à cette œuvre divine qui consiste à assister avec amour ceux qui sont appelés par vocation à exprimer en eux-mêmes la physionomie du Maître. Nous ne pensons pas, ce faisant, proposer un modèle anachronique : si les conditions spirituelles du clergé et de la formation ecclésiastique sont heureusement fort différentes de celles au milieu desquelles le Saint a exercé son œuvre vigoureuse de réforme, les règles qui furent le ferment de son action si variée restent valables, puisqu'elles tirent toujours leur inspiration des valeurs éternelles de l'Évangile.

Les traits héroïques de charité dont toute sa vie est pleine ne peuvent ni s'expliquer ni se comprendre dans leur signification profonde si l'on ne remonte à leur origine, c'est-à-dire à la conception qu'il eut du sacerdoce et de ses devoirs. L'homme qui, dans un temps éprouvé par d'épouvantables calamités, sut, en faisant appel à son grand cœur, égaler le réconfort à la misère et les secours aux besoins, avait déjà d'abord par son œuvre réformatrice rallumé au cœur des prêtres le zèle qui conserve et alimente chez les fidèles les sources mêmes de la charité.

On est en droit d'affirmer que peu ont senti comme saint Vincent la valeur surnaturelle du sacerdoce et l'importance primordiale qu'il a dans l'Église en tant qu'instigateur et animateur de la vie chrétienne. Il eut en commun avec ses grands contemporains de l'École française une très tendre dévotion au mystère de l'Incarnation et au Sacerdoce du Christ ; cependant, conduit par sa propre expérience apostolique, il mit au point une spiritualité bien à lui, tournée plus directement vers la pratique pastorale et constamment soutenue par le zèle le plus ardent pour le salut des âmes. Sa pensée, déterminée par des cas concrets et exprimée dans les circonstances les plus diverses, découle toujours de ce principe fondamental : le prêtre est l'homme que Dieu choisit et appelle à participer au Sacerdoce de Jésus-Christ pour en prolonger dans le temps la mission rédemptrice, et pour accomplir, animé de son esprit, ce que le Christ lui-même a fait et de la manière dont il l'a fait. Pour lui, le Christ est par-dessus tout le Sauveur des hommes, et sauveur aussi doit être le prêtre qui en continue la mission. C'est pourquoi dans sa vision sacerdotale figure au premier plan la charité ardente, le zèle apostolique ; et si l'amour de Dieu doit être l'âme de l'activité du prêtre, l'objet de cet amour doit se concrétiser dans le salut de ses frères. Voici, en effet, comment le Saint souligne l'amour effectif envers Dieu :

« Aimons Dieu, mes frères, aimons Dieu, mais que ce soit au dépens de nos bras, que ce soit à la sueur de nos visages. Car

bien souvent tant d'actes d'amour de Dieu, de complaisance, de bienveillance, et d'autres semblables affections et pratiques intérieures d'un cœur tendre, quoique très bonnes et très désirables, sont néanmoins très suspectes, quand on n'en vient point à la pratique de l'amour effectif. « En cela, dit Notre-Seigneur, mon Père est glorifié que vous rapportiez beaucoup de fruits » (Jo., xv, 8). Et c'est à quoi nous devons prendre bien garde ; car il y en a plusieurs qui, pour avoir l'extérieur bien composé et l'intérieur rempli de grands sentiments de Dieu, s'arrêtent à cela ; et quand on vient au fait et qu'ils se trouvent dans les occasions d'agir, ils demeurent court. Ils se flattent de leur imagination échauffée : ils se contentent des doux entretiens qu'ils ont avec Dieu dans l'oraison ; ils en parlent même comme des anges ; mais au sortir de là, est-il question de travailler pour Dieu, de souffrir, de se mortifier, d'instruire les pauvres, d'aller chercher la brebis égarée, d'aimer qu'il leur manque quelque chose, d'agréer les maladies ou quelque autre disgrâce, hélas ! il n'y a plus personne, le courage leur manque. Non, non, ne nous trompons pas : *Totum opus nostrum in operatione consistit* » (saint Vincent de Paul, *Correspondance, Entretiens, Documents* ; édit. P. Coste, Paris 1920-25 : T. XI, p. 40-41).

Nous pouvons donc dire que saint Vincent de Paul voit le prêtre dans la lumière de son ministère au service des âmes qui gisent dans l'ignorance des vérités de la foi et dans le péché, ou, mieux encore, au service du Christ lui-même que le Saint sait découvrir dans les membres souffrants du Corps Mystique sous les apparences les plus déconcertantes de misère spirituelle et corporelle.

Nous avons donc là une activité intense, dans l'oblation continue de soi-même pour l'amour de Dieu vu et aimé dans nos frères. Mais s'agit-il d'une action détachée de la prière et de l'union à Dieu ? Le simple fait de le penser serait faire la plus grande injure au saint de la charité ; le feu qu'il allumait dans les autres, c'est dans le cœur même de Dieu qu'il s'en était d'abord enflammé. Pour ne nous en tenir qu'à la suite du passage cité, voyons avec quelle grâce aimable il s'exprime à ce sujet :

« Il n'y a rien de plus conforme à l'Évangile que d'amasser d'un côté, des lumières et des forces pour son âme dans l'oraison, dans la lecture et dans la solitude, et d'aller ensuite faire part aux hommes de cette nourriture spirituelle. C'est faire comme Notre-Seigneur a fait, et après Lui, ses Apôtres ; c'est joindre l'office de Marthe à celui de Marie ; c'est imiter la colombe, qui digère à moitié la pâture qu'elle a prise, et puis met le reste par son bec dans celui de ses petits pour les nourrir. Voilà comme nous devons faire, voilà comme nous devons témoigner à Dieu par nos œuvres que nous L'aimons » (*op. cit.*, XI, 41).

L'aspect lumineux sous lequel il aime contempler le Sauveur est celui-là même que préconisait autrefois le Prophète et que le Christ s'attribue au commencement de sa vie publique : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour évangéliser les pauvres : il m'a envoyé pour guérir les cœurs meurtris,

annoncer aux esclaves leur libération et aux aveugles la vue, remettre en liberté les opprimés, publier l'année de grâce de la part du Seigneur et le jour de la rétribution » (Luc, IV, 1-19). Les pauvres, les affligés, les opprimés ont été aussi l'héritage de Vincent de Paul, bien qu'il n'ait exclu de son zèle apostolique aucune catégorie sociale, s'étant fait débiteur de son sacerdoce envers tous, pour les sauver tous. Mais c'est certainement aux humbles qu'il a montré ses préférences : pour eux son cœur fut sans limite et c'est pour eux qu'il écrivit les pages les plus éclatantes des annales de la charité. Et c'est à eux surtout qu'il a pensé dans sa réforme sacerdotale. « Faire de bons prêtres » — expression qui lui était habituelle, et qui dans sa bouche signifiait « faire de saints prêtres » — cela voulait dire, pour lui, ramener le clergé particulièrement à sa mission évangélique, pour tirer le peuple de l'ignorance des vérités de la foi et le racheter du péché. C'est pourquoi il établit un rapport indissoluble entre sacerdoce et peuple : ce sont les bons prêtres qui sauvent le peuple, ce sont les autres, inaptes ou dépravés, qui le perdent. C'est de cette conception unitaire — « Qualis sacerdos, talis populus » (cfr *Enchiridion Clericorum*, n. 1481) — que sont nées toutes les initiatives de saint Vincent pour la sanctification et la formation du clergé : la Congrégation de la Mission, les Exercices pour les Ordinand, les Conférences du Mardi, les Retraites pour les ecclésiastiques, et particulièrement l'institution des Séminaires. Toutes initiatives marquées à leur naissance du sceau de la volonté divine, humblement recherchée et implorée sans trêve, et suivie ensuite pas à pas, pour ne pas gêner, comme il le répétait souvent, les œuvres de Dieu.

Ce fut là, en effet, une de ses caractéristiques : attendre en toute entreprise, petite ou grande, le signe de Dieu, en résistant à toute forme d'impatience, laquelle est toujours dommageable mais est surtout préjudiciable dans la réalisation des plans divins. Et c'est ainsi qu'il réussit à faire tant d'œuvres, toutes marquées au coin d'une solidité à toute épreuve, cherchant Dieu en toutes choses, toujours tendu, avec un immense et constant effort de sainteté, vers la conquête de ce parfait idéal sacerdotal qu'il ne se fatiguait pas de prêcher aux autres.

LA SÉLECTION POUR LE SACERDOCE : SENTIMENTS DE SAINT VINCENT.

I. — A quelqu'un qui lui proposait, un jour, de faire entrer un de ses neveux dans les Ordres Sacrés, pour des motifs qui n'étaient pas parfaitement purs, saint Vincent, on le sait, répondit entre autres : « Pour moi, si j'avais su ce que c'était quand j'eus la témérité d'y entrer, comme je l'ai su depuis, j'aurais mieux aimé labourer la terre, que de m'engager en cet état redoutable » (op. cit., V, p. 568). Réflexion personnelle dans laquelle éclate sans doute la profonde humilité habituelle du Saint, mais qui nous fournit d'autre part une preuve de la très haute estime qu'il avait pour la vocation sacerdotale. La triste coutume de cette époque, où souvent tout motif était bon pour se faire prêtre sauf celui de servir Dieu et les âmes, ne pouvait pas déterminer

en saint Vincent une autre attitude, dès l'instant qu'il s'agissait de barrer la route à tant d'indignes « qui faisaient verser aux bons des larmes de sang » (op. cit., XII, 5). La raison évidente en est que Dieu ne donne les grâces nécessaires pour accomplir les obligations de ce saint état qu'à ceux qui y ont été appelés par sa bonté (op. cit., VI, 155-156) et que, dès lors, « la perte semble inévitable pour ceux qui osent y entrer sans y avoir été appelés » (op. cit., V, 569).

On ne saurait aucunement déceler en ces expressions sévères et en d'autres du même genre quelque trace de pessimisme janséniste, car l'on sait bien quel ennemi acharné de cette néfaste doctrine fut notre Saint et quelle part il eut dans sa condamnation. Le fait est que saint Vincent de Paul voyait la vocation sacerdotale avec ses yeux de saint, c'est-à-dire dans son authentique lumière surnaturelle comme un choix individuel de la part de Dieu, qui, en appelant à l'état sacerdotal, donne à la fois les qualités indispensables et les grâces nécessaires pour en soutenir les obligations. C'est précisément dans l'intention et de vérifier l'authenticité des vocations ecclésiastiques et de les rendre capables de conduire les âmes dans les voies de la justice et du salut, qu'il s'appliqua avec un zèle ardent, malgré les premières difficultés et les premiers insuccès, à la fondation des Séminaires selon les prescriptions du Concile de Trente.

LE SÉMINAIRE : SA TACHE DE SÉLECTION.

2. — *Le Séminaire, en effet, ne peut être qu'un lieu de sélection et de formation, où les Supérieurs reçoivent mandat de l'autorité de l'Eglise pour reconnaître ceux qui sont vraiment appelés de Dieu et pour les porter au degré de perfection requis pour qu'ils puissent exercer fructueusement leur futur ministère. Sélection et formation sont donc deux moments essentiels et immuables de cette institution et l'Eglise entend qu'ils soient fidèlement observés, quels que puissent être les temps et les circonstances. Il est bien vrai que, sous la motion de la Sagesse incréée, l'Eglise prend avec suavité les dispositions qui s'imposent en vue du but à atteindre, en choisissant les moyens les plus opportuns que peuvent conseiller des conjonctures nouvelles, mais jamais elle ne peut transiger sur l'essentiel, surtout quand il s'agit des Séminaires, du bon ou du mauvais fonctionnement desquels dépend son épanouissement ou sa décroissance.*

Le Sacerdoce est une mission trop haute, il requiert des qualités trop spéciales et confère des pouvoirs trop grands pour n'être pas l'effet d'un choix spécial et d'un appel individuel de la part de Dieu. Cette condition est essentielle tant pour en recevoir l'honneur que pour en exercer les fonctions (cf. Hébr., V, 4). Il s'ensuit que tant l'Eglise que le sujet sont intéressés à connaître la volonté divine : celui-ci pour ne pas s'engager à la légère dans un état très spécial, pour lequel du reste il ne peut se prévaloir d'aucun droit, celle-là pour ne pas risquer de conférer indûment le sacerdoce à qui ne présente pas les qualités qu'il requiert nécessairement. L'autorité ecclésiastique a donc l'obli-

gation stricte de contrôler l'authenticité de l'appel divin de tous les élèves du Sanctuaire et de chacun en particulier, en vérifiant s'ils possèdent les qualités requises pour accomplir dignement et efficacement les fonctions sacerdotales ; il est certain, en effet, que Dieu ne peut pas imposer de tels devoirs et des responsabilités si élevées sans fournir aux élus eux-mêmes les moyens adéquats pour qu'ils puissent y faire face. De son idoneité le candidat fournit en lui-même les témoignages : aux Supérieurs de les vérifier et d'agir en conséquence.

Cette vérification commence avec la première entrée au Séminaire et s'achève par l'admission aux Ordres dans les cas positifs ; dans les cas négatifs, elle se termine par le renvoi immédiat dès qu'on arrive à un jugement pratique sur la non-idoneité du sujet. Les Autorités du Séminaire donc, en vertu de leur mandat, et chacune d'elles dans le cadre de sa compétence propre, sont donc investies d'un double rôle : celui d'éducateurs, avec le souci quotidien de former l'homme nouveau en chacun des élèves qui leur sont confiés ; celui de juges aussi, pour s'assurer si ceux-ci correspondent réellement aux soins dont ils sont l'objet, pour vérifier leurs progrès ou leurs reculs, les manifestations nouvelles qu'ils présentent en mûrissant physiquement et spirituellement, les résistances ou même l'incapacité qu'ils opposent à l'œuvre de leur formation. Travail assidu, absorbant, rempli de difficultés, mais auquel on ne peut se soustraire et qu'il faut conduire toujours dans la lumière de Dieu, à qui les cœurs s'ouvrent et obéissent.

LE SÉMINAIRE : SÉRIEUX EXAMEN DE LA VOCATION.

3. — Pour porter un jugement exact sur une vocation, il est indispensable d'arriver à connaître l'entière personnalité du sujet. On peut en effet commettre bien des erreurs en considérant qualités et capacités, inaptitudes et défauts, de façon séparée, et non comme des manifestations d'une personnalité déterminée à l'intérieur de laquelle seulement ils reçoivent leur valeur propre. Pour juger les vocations des candidats au sacerdoce on ne doit donc pas partir d'un fait isolé pour conclure à l'existence d'une vocation, mais on doit s'efforcer de voir l'homme dans son entière complexité, pour en expliquer ensuite et en évaluer exactement les caractéristiques particulières. Et comme le tempérament de chacun constitue l'élément fondamental d'où chaque personnalité tire ses lumières et ses ombres, l'effort principal de l'éducateur devra tendre à déterminer et à étudier profondément le caractère de ses élèves, en attachant la plus grande importance à cette énergie qui est capable de tant de ressources et qui a pour nom : volonté. Certaines natures brillantes, par exemple, peuvent faire tout de suite la meilleure impression ; mais, manquant souvent de constance, ne résistant pas à l'effort et dépourvues de la capacité de résistance nécessaire, elles ne sauraient pas demain surmonter les grandes difficultés de la vie et seraient victimes d'un courant impétueux, infiniment plus puissant que leurs modestes capacités volitives. D'autres fois, un examen attentif pourra révéler injustifiée l'estime accordée à des jeunes gens qui

apparaissent très pieux, au moins d'une piété de dévotion, sans être dotés pour autant de bonnes qualités de base. Il peut s'agir d'une piété apparente, refuge inconscient d'une pauvreté spirituelle et intellectuelle, laquelle, une fois l'ambiance changée, fera apparaître son peu de consistance.

Nous voulons insister pour que les éducateurs veillent surtout sur les natures inconstantes, afin de discerner s'il s'agit seulement de l'inconstance propre au jeune âge, qui se manifeste surtout dans les années de la maturation physique, ou si au contraire elle est constitutionnelle, propre à certains adolescents qui s'appliquent à mille choses sans en mener une seule à terme, irritables à l'excès, toujours indécis et hésitants, toutes manifestations qui font penser à un déséquilibre nerveux sous-jacent. De tels caractères — aussi peu responsables qu'on le voudra de leur état, victimes qu'ils sont d'un monde agité jusqu'au paroxysme — ne sont certainement pas les plus aptes à la milice sacerdotale, laquelle exige des trempes saines et robustes, prêtes à tout souffrir et à tout oser pour le règne de Dieu.

L'élève sera donc examiné à fond, tant dans sa personnalité que dans les multiples manifestations de celle-ci, surtout dans les différentes gammes de la sphère psychique, sentimentale et émotive. Ce monde spirituel, où la rencontre de l'homme avec Dieu atteint les sommets de la responsabilité personnelle, l'éducateur devra l'aborder avec une délicatesse respectueuse, avec humilité aussi, en étant prêt à écouter, et à attendre, et à prier Dieu qu'Il daigne manifester sa volonté. Les moyens surnaturels devront certainement être mis en première place, mais on ne pourra pas négliger tous les secours que l'art pédagogique et la psychologie peuvent offrir en cette matière ; et si l'expérience personnelle ne suffit pas, on interrogera le spécialiste, sans toutefois sacrifier à des doctrines ou à des pratiques qui ne seraient pas conformes aux principes de la morale catholique. Les précautions à prendre sur un terrain si délicat ne sont jamais trop nombreuses ; d'autant plus que, de l'avis de psychologues compétents, les jeunes gens de notre temps présentent souvent un défaut notable de correspondance entre leur maturité psychique et leur maturité physique, ce qui pourrait faire naître de trompeuses déductions chez un observateur superficiel.

LA VOCATION SACERDOTALE : EXIGENCES CANONIQUES.

4. — *Le jugement auquel il faut arriver pour faire avancer un candidat « tuta conscientia » dans l'ordre sacerdotal est, dans tous les cas, celui que le Code de Droit Canonique énonce avec tant de clarté dans le canon 973, § 3, lequel requiert une certitude morale fondée sur des arguments positifs. Que si une telle certitude morale ne pouvait être atteinte, il faudrait alors recourir à cette autre règle non moins explicite, posée par Pie XI dans l'encyclique Ad Catholici Sacerdotii fastigium (20 décembre 1935). « Eaque in causa pertractanda — il s'agit du renvoi du Séminaire — tutiorem semper sententiam amplectantur, quæ quidem, ad rem quod attinet, multo magis sacrorum alumnis favet, cum eos ex itinere*

avertat, per quod ad oeternam ruinam adduci possint » (AAS, XXVIII, p. 41) (1).

Le motif de cette attitude limpide et sans équivoque devrait être évident pour quiconque a à cœur le bien de l'Eglise, dont le sort est si étroitement lié aux qualités de ses ministres. A travers une expérience plusieurs fois séculaire, elle est parvenue à une connaissance claire et sûre de leur véritable idoneité, consciente, du reste, des nombreuses et lourdes charges qu'elle leur impose. Le poids énorme des obligations pastorales, demandées quotidiennement à tout prêtre, la continuelle et fatigante tension à laquelle il est soumis du fait des problèmes les plus divers et les plus absorbants, les nombreux périls qui le menacent à chaque pas dans le contact forcé avec un milieu qui souvent a perdu le sens chrétien et obéit à une morale qui va se paganisant, imposent à l'Eglise la plus grande prudence dans le choix des candidats. Le dommage qu'elle aurait à subir, tant dans sa considération personnelle qu'en ce qui concerne le bien commun des croyants, serait trop grand, si elle permettait l'accès aux Ordres sacrés, ne serait-ce qu'à de moins aptes. L'inapte d'aujourd'hui sera certainement l'indigne de demain. Ce n'est que sur une jeunesse moralement saine, ouverte aux idéaux les plus saints, forte de convictions profondes, prête au sacrifice et à l'oblation de soi-même, que l'Eglise peut compter pour la présenter à son divin Epoux afin qu'Il la marque du sceau de sa consécration. Aussi, en ne s'en tenant pas au « tutorisme » si clairement exprimé en tant de documents ecclésiastiques, aussi bien généraux que particuliers, on ne pourrait donc échapper à la menace sévère que le canon cité ci-dessus fait entendre aux contrevenants, à savoir celle de s'exposer au péril « communicandi peccatis alienis ». Par conséquent, on n'évitera pas seulement toute espèce de laxisme, mais encore on se gardera d'accueillir toute autre tendance ou tout système de morale qui s'écarterait de la ligne indiquée, surtout quand il s'agit d'émettre un jugement définitif sur l'idoneité à supporter les obligations du célibat ecclésiastique. Il est hors de doute que certaines opinions soutenues, même par des moralistes faisant autorité par ailleurs, se peuvent difficilement concilier avec le tutorisme des règles pontificales énoncées ci-dessus.

LA QUALITÉ PASSE AVANT LA QUANTITÉ.

5. — Il faut, hélas ! constater que, malgré les sévères Instructions de la Sacrée Congrégation des Sacrements — *Quam ingens* (du 27 décembre 1930) et *Magna equidem* (du 27 décembre 1955) — il ne manque pas de candidats qui se voient admis aux

(1) Ils (les confesseurs et directeurs spirituels) doivent, sans aucune considération humaine, faire aux inaptes comme aux indignes un devoir de conscience de se retirer tandis qu'il en est encore temps et ils doivent en cela s'en tenir à la solution la plus sûre, laquelle, en pareil cas, est aussi la plus avantageuse pour le pénitent, puisqu'elle le détourne de faire un pas qui pourrait lui être fatal pour l'éternité. (Actes de Pie XI, éditions « Bonne Presse », t. XIII, p. 247-248.)

Ordres sacrés sans vocation véritable. Et il ne s'agit pas d'erreurs humainement évitables, car, en refaisant l'histoire de nombreux naufrages, on découvre bien nettement que de clairs indices d'absence de vocation ecclésiastique pouvaient être déterminés avec précision déjà au cours de la vie de Séminaire. Du reste, cette Sacrée Congrégation a pu constater elle-même, par les Visites Apostoliques décrétées périodiquement dans les différents pays soumis à sa juridiction, qu'il n'est pas rare qu'on pêche par une trop sérieuse évaluation des candidats, et qu'on garde au Séminaire des éléments de peu de valeur humaine et surnaturelle. Il semble que sur l'attitude de beaucoup de Supérieurs pèse la considération du triste état où se trouvent de nombreux diocèses souffrant d'une grande pénurie de clergé. Comment pouvoir faire autrement, — affirme-t-on — lorsque manquent les cadres indispensables pour une assistance pastorale même réduite à la seule administration des Sacrements? Ne vaut-il donc pas mieux avoir quelques prêtres, même s'ils ne sont pas bons, pour faire face quand même aux nécessités spirituelles les plus urgentes des fidèles?

Une pareille conception pragmatiste du Sacerdoce constitue une négation de l'essence intime de la vocation et du ministère sacerdotal ; parce que s'il est vrai que les Sacrements ne tirent pas leur efficacité de la valeur du prêtre, il est non moins vrai que le progrès de la vie chrétienne est profondément lié à la sainteté des ministres de Dieu, dont la mission, selon le précepte de l'Évangile, consiste précisément à apporter la lumière et à préserver de la corruption, et cela non seulement par les moyens de la grâce mais aussi par l'exemple de sa propre vie (cf. Mt., V, 13-14). Faire abstraction des qualités personnelles du prêtre, l'abaisser au niveau d'un simple bureaucrate des choses de Dieu, le découronner du diadème de son intime ressemblance avec le Christ, laquelle provient non seulement de la participation à ses pouvoirs mais encore de la reproduction de ses vertus, ce serait méconnaître en pratique les obligatoires exigences du sacerdoce catholique et la transcendance de sa dignité.

La préoccupation du nombre, séparée de celle qui concerne la qualité, se révèle d'ailleurs être un calcul erroné. L'introduction dans le ministère sacré de prêtres même simplement médiocres agit comme une cause déprimante non seulement sur le zèle des confrères dont l'élan apostolique est entravé mais surtout sur l'intensité de la vie religieuse du peuple : laquelle est une condition nécessaire pour l'éclosion de vocations nombreuses et choisies. Il faut se rappeler, en effet, que, d'ordinaire, aussi bien la naissance que le développement des vocations sacerdotales se rattachent à l'action personnelle et exemplaire du prêtre comme à leur cause instrumentale. C'est un fait indéniable que les vocations fleurissent là où d'authentiques hommes de Dieu, convaincus eux-mêmes et passionnés des réalités très hautes qu'ils traitent, font resplendir dans son charme virginal l'idéal qu'ils prêchent et, agissant comme des pôles d'attraction, provoquent l'étincelle

de l'appel divin dans le cœur d'âmes généreuses, sensibles, plus qu'aux paroles, à l'exemple de la vie ainsi vécue.

Qu'il reste donc bien clair que la préoccupation du nombre, quand elle en vient en quelque façon à compromettre la qualité, pèche contre elle-même, en asséchant progressivement le terrain le plus propice à l'éclosion des vocations et en faisant obstacle à l'action même de la grâce divine. C'est aussi un acte de peu de foi, comme le fait remarquer énergiquement le grand Pontife Pie XI en citant la pensée du Docteur Angélique :

« Nec quidquam de debita severitate remittant... eo ducti metu ne... Sacerdotum copia minuatur. Hanc opinionis captionem S. Thomas Aquinas, ut jam occupaverat, ita, quo erat ingenii acumine sententiarumque pianitate, revicerat : « Deus numquam ita deserit Ecclesiam suam, quin inveniatur idonei ministri sufficientes ad necessitatem plebis, si digni promoverentur et indigni expellerentur »... Monuimus videlicet pluris esse procul dubio unum tantum sacerdotem haberi, qui sit omni ex parte ad sacerrimum officium suum institutus, quam plures, qui aut nihil aut parum sint ad idem conformati. In his enimvero nihil spei Ecclesia reponere potest, ut ei non sit potius horum causa effuse legendum » (*Enc. Ad Catholici Sacerdotii : AAS., xxviii, p. 44 (1).*)

Cette Sacrée Congrégation demande donc, avec toute la force qu'elle tire de sa haute mission de vigilance, que l'on exerce la plus soigneuse et la plus scrupuleuse attention dans le choix des candidats, et elle le fait en exhortant tous les responsables à ne pas transiger le moins du monde sur les sages règles fixées à ce propos par la Sainte Eglise. Nous laisserons-nous dépasser même sur ce point par les fils des ténèbres ? Nous ne savons que trop, avec quelle sélection sévère, ils préparent les éléments qui se distinguent le plus par des dons naturels et qui sont capables d'influer fortement sur les autres, pour pouvoir les utiliser comme un ferment au sein des masses qu'ils veulent gagner à leurs desseins. C'est un principe humain et divin à la fois que le sort des institutions dépend plus de la qualité que du nombre. « Gédéon, qui a sous ses ordres une foule immense, apparemment prête à affronter tout danger et toute difficulté, s'entend dire par le Seigneur que, dans les grandes entreprises, il faut compter non

(1) « Que ni les évêques, ni les supérieurs religieux ne se laissent détourner de cette nécessaire sévérité par la crainte que le nombre des prêtres du diocèse ou de l'Institut n'en vienne à décroître. Le docteur angélique saint Thomas s'est déjà posé la question, et voici comme il y répond avec sa clarté et sa sagesse coutumières : « Dieu n'abandonne jamais tellement son Eglise qu'on n'y puisse trouver les hommes qu'il prend pour suffire aux besoins du peuple, pourvu qu'on fasse avancer ceux qui en sont dignes et que les indignes soient exclus... ». Nous-mêmes (lors de notre jubilé sacerdotal, aux évêques d'Italie), nous disions qu'un seul prêtre bien formé vaut mieux qu'un grand nombre peu ou point préparés et sur lesquels l'Eglise ne peut guère compter, à supposer même qu'elle n'ait pas à pleurer sur eux ».

(*Actes de Pie XI, éditions « Bonne-Presses », t. XIII, p. 252-253.*)

pas sur beaucoup mais sur un petit nombre. La sélection est une loi de vie, de progrès, de perfection » (Jean XXIII, Discours aux Elèves des Collèges de Rome, 28 janvier 1960 : AAS, LII, p. 272).

Plaçons donc nos espérances sur les seuls élus du Seigneur ; remplis de l'esprit du Christ, ils seront l'élite vigoureuse qui, par l'intégrité de sa vie et la flamme de son zèle apostolique, reconduira le peuple de Dieu aux sources pures de la vie chrétienne, garantissant par là-même l'éclosion d'une vigoureuse lignée sacerdotale.

LA FORMATION SACERDOTALE.

1. — « S'employer pour faire de bons prêtres et y concourir comme cause seconde efficiente instrumentale, c'est faire l'office de Jésus-Christ, qui, pendant sa vie mortelle, semble avoir pris à tâche de faire douze bons prêtres, qui sont ses Apôtres, ayant voulu pour cet effet, demeurer plusieurs années avec eux pour les instruire et pour les former à ce divin ministère » (*op. cit.*, XI, 8).

*Les éducateurs des Séminaires doivent être intimement unis à Jésus-Christ et se donner complètement à Lui, parce qu'il s'agit de l'œuvre sacerdotale par excellence « la plus difficile, la plus relevée, la plus importante pour le salut des âmes et pour l'avancement du Christianisme » (XI, 7-8. « Rendre meilleurs les ecclésiastiques ! Qui pourra comprendre la hauteur de cet emploi ? » (XI, 9). « C'est un chef-d'œuvre en ce monde que de faire de bons prêtres ; après quoi on ne peut penser rien de plus grand, ni de plus important » (*op. cit.*, XII, 14).*

Pour saint Vincent de Paul, donc, ceux dont le rôle est d'éduquer les élèves du Sanctuaire ne sont que le prolongement historique de Jésus dans la plus sublime de ses fonctions sacerdotales. Du Sauveur ils perpétuent l'œuvre éducatrice, instillant dans les jeunes gens appelés à la suite du Maître les principes qu'il a adoptés lui-même dans la formation des Apôtres, avant de les envoyer proclamer aux hommes le message de salut. Il s'ensuit que, pour le Saint, le Séminaire ne doit pas être autre chose que l'école, où, à travers une préparation adéquate, on apprend — de Supérieurs tenant la place du Sauveur et capables d'infuser à leurs disciples l'esprit du Christ — les choses divines et humaines nécessaires pour produire ensuite de durables fruits de salut.

La spiritualité du Saint est robuste ; elle a même paru dure à certains qui se sont arrêtés à la lettre de certaines expressions fortes, sans considérer l'ensemble de sa pensée. En effet il prêche sans relâche le renoncement, le sacrifice, le détachement de la famille et des biens terrestres ; il exige l'offrande inconditionnée de la volonté ; il condamne avec des paroles sévères l'indolence et la paresse ; il stigmatise l'orgueil comme le principal obstacle au triomphe de la grâce dans l'âme sacerdotale ; il réclame la pénitence comme moyen indiscutable de porter du fruit dans le saint ministère ; il exalte la valeur de la croix comme instrument

indispensable pour sa rédemption personnelle et pour celle des autres, et, par-dessus tout, le dépouillement total de l'esprit propre pour la possession complète de l'esprit du Christ. Nous sommes dans la pure ligne de l'Évangile, sans mélange de compromis ou de visées humaines. Et de cet Évangile la pédagogie ecclésiastique de saint Vincent a tiré toute sa force et toute sa vigueur ; si le Saint exige le renoncement et le sacrifice, il les éclaire dans la lumière ineffable de l'amour pour le Christ et pour les âmes. Oui, lui aussi il prêche la mort mais c'est pour que l'on puisse parvenir à une vie plus abondante ; lui aussi il manie le sécateur dans la vigne en émondant ce qui est désordonné et superflu, mais c'est pour qu'elle croisse avec plus de vigueur ; lui aussi il prêche l'immolation avec le Christ, mais c'est pour que l'on soit à même de renaître dans la lumière triomphante du matin de Pâques et de mûrir sous le souffle de la Pentecôte.

Ne pouvant supporter aucune forme d'égoïsme, même le plus subtil et capable de se masquer sous les prétextes les plus spécieux, il eut un cœur vaste comme la mer ; un cœur très tendre, toujours prêt à s'émouvoir sur toute forme de misère et à palpiter d'un zèle qui était vraiment en lui une flamme dévorante. Digne ami de saint François de Sales, il eut les délicatesses de la mansuétude et de la longanimité, étant aussi capable de surmonter avec les ailes du surnaturel les petitesse de la nature, que de se pencher avec compréhension sur ses faiblesses. Dans la nature humaine, dont il fut le bon samaritain, il a vu l'humanité du Christ, et partant il n'a pu la regarder qu'avec un œil serein et plein de bonté, comme le fondement nécessaire sur lequel devait s'édifier, en la sublimant, la dignité de l'homme racheté. Conscient, du reste, de ses infirmités, il n'accorda jamais à la nature qu'un rôle d'instrument et jamais celui de fin, « car celui qui voudra sauver sa vie, la perdra ; mais qui au contraire aura perdu sa vie pour mon amour, la retrouvera » (Mat., XVI, 24-25).

VOCATION SACERDOTALE : NATURE ET GRACE.

2. — On a coutume de répéter, et avec beaucoup de vérité, qu'avant de faire des prêtres, les éducateurs de nos Séminaires devraient se préoccuper de faire des hommes de bien, et l'on veut par là souligner toute l'importance qu'ont même les valeurs simplement humaines dans la formation d'une personnalité sacerdotale complète. Et telle est bien l'authentique pensée de l'Église, qui, en exigeant précisément la présence de notables qualités naturelles avant de porter un jugement positif sur l'idonéité des candidats, déclare par le fait même qu'elles sont le point de départ obligé d'une solide formation ecclésiastique. La vocation n'est pas, en effet, un reniement de l'homme, bien au contraire elle le favorise au plus haut point en ce qui le constitue par nature et par grâce ; puisque le Dieu qui appelle est le même Dieu qui a donné les talents et qui en réclamera un jour les fruits. (Cf. Luc, XIX, 22, sq.). La grâce ne détruit pas la nature ; mais — selon un principe thomiste dont on sait la fécondité sur le terrain théo-

logique — elle la restaure, la purifie, l'élève et la transforme (cf. S. Th. I a, q. 2, a. 2, ad 1 ; a. 8, ad 2). On peut même dire que, dans un certain sens et de façon habituelle, la nature conditionne la Grâce, à tel point que l'action de celle-ci est facilitée dans les natures riches de dons et au contraire gênée dans celles qui sont pauvres et sans générosité. Partant, tout ce qui n'est pas conforme à la nature, n'a rien à faire avec la vertu chrétienne et sacerdotale ; une œuvre éducatrice qui agirait avec un certain mépris et un désir de nivellement, même si elle le faisait au nom des valeurs les plus saintes, ne serait qu'une inintelligente mystification, pouvant entraîner les plus ruineuses conséquences. Elle pourrait constituer un écueil contre lequel viendraient se briser misérablement les fragiles embarcations de nombreuses vocations, conduites par des pilotes inexpérimentés. Bien plus encourageante est au contraire l'exhortation de l'Apôtre : « Frères, tout ce qu'il y a de vrai, de digne, de juste, de saint, d'aimable, d'honnête, tout ce qui se rencontre de vertu et tout ce qui mérite louange, voilà ce qui doit faire l'objet de vos pensées » (Philip., IV, 8). Donc un sage éducateur, conscient de ses responsabilités en face de ses élèves et de l'Eglise, religieusement respectueux des individualités de chacun, saura en assumer, en stimuler et en développer les plus précieuses énergies personnelles.

VOCATION SACERDOTALE : INDIVIDUALISME ET ÉDUCATION.

3. — Cependant, aujourd'hui, on remarque, même dans les milieux ecclésiastiques, chez un certain nombre d'éducateurs une tendance à abdiquer exagérément leurs devoirs spécifiques, en concédant trop à un individualisme propre aux jeunes de notre temps qui leur fait rejeter toute discipline. On parle, en effet, de la nécessité de former à la liberté par le moyen de la liberté et cela à travers l'autodétermination spontanée de l'élève, et, en transférant la chose du plan individuel au plan collectif, on exalte l'autogouvernement, l'esprit démocratique nécessaire au moyen des décisions de groupe, et l'on réduit toujours davantage l'intervention ou — comme parfois on aime à le répéter — « l'ingérence » de l'autorité. On accepte donc, sinon en théorie du moins en pratique, les conclusions de tendances pédagogiques qui, pour être aujourd'hui très en vogue, n'en sont pas moins pour autant inacceptables.

« Huc fere pertinet quæ nostris temporibus palam proferruntur, variis quidem nominibus, doctrinæ, quarum est, totum ferme cujuslibet eruditionis fundamentum in eo ponere, ut pueris integrum sit sese informare ipsos ingenio atque arbitrato plane suo, vel repudiatis majorum præceptorumve consiliis omnique lege atque ope humana et divina prorsus posthabita... In quo profecto misere ipsi falluntur, cum, avenes puerum, ut aiunt, in libertatem revocare, eum demum insanæ superbiciæ ac pravæ cupiditatis mancipent, quæ — ut ex eorum commentis consequitur — tamquam necessitates quædam humane nature, quam

exlegem perhibent, probanda essent » (*Pie XI, Divini illius Magistri* : AAS, xxii, p. 69-70) (1).

De telles théories partent d'une conception trop optimiste de la nature humaine, dont elles méconnaissent les infirmités, les insuffisances et le besoin qu'elle a, dans l'état de déchéance où elle se trouve, d'être soutenue pour arriver à une véritable maîtrise de soi. Tel est surtout le cas des adolescents et des jeunes gens, qui par définition ne sont pas encore mûrs, et sont souvent fascinés par d'éphémères enthousiasmes et dominés par des inclinations contradictoires, « Non enim idem est possibile ei, qui non habet habitum virtutis, et virtuoso : sicut etiam non est idem possibile puero, et viro perfecto » (saint Thomas, Ia-IIae, q. 96, art. 2).

Manquant de clarté de vue ainsi que de constance, les jeunes gens ne pourront jamais arriver à maîtriser leur instinct si une main amie ne leur fait pas accepter l'autorité de la règle et ne réussit pas à les rendre sensibles au stimulant de la sanction, les amenant ainsi à l'acquisition d'habitudes solides et profondes ; celles-ci loin d'émousser la conscience et de diminuer la liberté, en assurent au contraire l'exercice et en sont comme le ressort moteur. Certes, la rencontre entre l'autorité du supérieur et la liberté de l'élève doit se faire sur un plan de mutuel échange, d'effective collaboration, de donation réciproque et d'affectueuse compréhension, afin que le développement de la personnalité du disciple soit vraiment vital et ne reste pas au stade d'une docilité purement passive.

RÈGLEMENT ET FORMATION.

4. — *On ne peut donc pas approuver l'orientation prise par certains Instituts, où l'on n'insiste pas comme il se devrait sur la valeur primordiale du Règlement pour la formation ecclésiastique des jeunes.*

« La discipline est la règle de la vie et le sentier de la vertu ; si pour tous une règle de vie est nécessaire, elle l'est bien plus encore pour les clercs qui sont appelés au Sacerdoce. C'est pourquoi les clercs doivent avoir à cœur la discipline du Séminaire, l'observance de la règle, même dans les petites prescriptions. Les Supérieurs sont nécessaires ; il est nécessaire que leur œil

(1) « Tels sont, ordinairement, ces systèmes modernes, aux noms divers, qui en appellent à une prétendue autonomie et à la liberté sans limites de l'enfant, qui réduisent ou même suppriment l'autorité et l'œuvre de l'éducateur, en attribuant à l'enfant un droit premier et exclusif, une activité indépendante de toute loi supérieure, naturelle ou divine, dans le travail de sa propre formation...

« ...Ces malheureux s'illusionnent dans leur prétention de « libérer l'enfant », comme ils disent. Ils le rendent bien plutôt esclave de son orgueil et de ses passions dérégées : conséquence d'ailleurs logique de leurs faux systèmes, puisque les passions y sont justifiées comme de légitimes exigences d'une nature prétendue autonome ».

(Actes de Pie XI, éditions « Bonne Presse », t. VI, p. 119-121.)

vigilant soit posé sur vous, mais les Clercs doivent se comporter de manière à n'avoir pas besoin d'un œil qui les surveille pour accomplir leur devoir » (saint Pie X, *Discours aux séminaristes de Milan*, 14 octobre 1908 : *Ench. Cler.* n. 287).

Demander à de jeunes séminaristes, encore en période de formation, de se déterminer eux-mêmes pour leurs multiples devoirs sans l'aide de règles bien précises et complètes ; ne pas leur fournir le secours d'une organisation extérieure faite d'ordre, de discipline et de clarté, même dans les détails : cela signifierait qu'on les abandonne à l'incertitude et au caprice individuel et qu'on les prive d'un milieu qui corrobore leur propre effort personnel. Le « sustine et abstine » quotidien d'une règle, observée jusque dans ses nuances, est extrêmement fécond ; il fait accumuler de précieuses énergies de volonté, il prépare des tempéraments robustes et patientes, il forme des esprits équilibrés et méthodiques, qui, dans le choc inévitable avec les difficultés de la vie, sauront un jour se dominer et dominer les événements. Nous le répétons : autre chose est de veiller à ce que nos jeunes, en même temps qu'ils sont obligés de remplir leurs plus menus devoirs, soient imbus de bons principes humains et surnaturels, en vertu desquels ils pourront ensuite agir sous leur propre responsabilité ; autre chose est de ruiner ou de compromettre dès le début la valeur de l'obligation elle-même. Pour que la discipline atteigne vraiment ses fins, il importe que chacun des éducateurs ne reste pas isolé de ses confrères, mais que, tout en ne s'ingérant pas indûment dans le secteur des autres, tous collaborent, avec unanimité dans leurs convictions et constance dans leurs efforts, au progrès du Séminaire tout entier.

SACRIFICE ET RENONCEMENT NÉCESSAIRES.

5. — Nous n'avons pas l'intention de traiter de façon exhaustive un tel sujet, mais nous ne pouvons cependant pas moins faire que de constater avec tristesse qu'un vent de naturalisme semble avoir pénétré même dans certaines Institutions de formation ecclésiastique, souvent avec la complicité de ceux qui, condamnant en bloc un passé jugé insuffisant pour former les jeunes générations sacerdotales, se donnent bien du mal à rechercher sans cesse des méthodes « à la page » ; ou encore avec la passivité un peu fataliste d'autres, qui, tout en déplorant dans leur cœur ce dangereux virage pédagogique, l'acceptent avec résignation comme une conséquence inévitable des temps actuels. Il s'agit dans ces cas-là, d'un processus de dépression, qui envahit un peu tous les aspects de la pédagogie ecclésiastique. Son commun dénominateur peut se trouver dans une diminution sensible de l'élément surnaturel. Les grandes réalités d'une authentique formation ecclésiastique — la prière, l'union intime avec Dieu, l'esprit de mortification, l'humilité, l'obéissance, la vie cachée, la séparation du monde — sont mis de plus en plus en veilleuse au nom d'un activisme qui se pare du manteau de la charité. On veut « comprendre » notre époque et les jeunes qui en sont le produit ; mais en réalité, on ne fait que consentir à leurs

carences. On a presque l'impression que beaucoup d'éducateurs sont atteints du complexe de la nouveauté et de l'inédit et que, loin de freiner la course, ils l'accélèrent avec une exaltation inconsidérée. Etant plus soucieux d'accorder ce qui plaît que d'exiger ce qui convient, on n'a pas le courage de demander ni renoncement ni sacrifice.

Mais Jésus, lui, demande et le renoncement et le sacrifice. L'« *abneget semetipsum* » (Mt., XVI, 24), est à la base de tout son enseignement, et c'est là que l'on doit trouver le sens de la vocation chrétienne et, éminemment, celui de la vocation sacerdotale. Le prêtre est l'homme du sacrifice, voué — avec ses peines, ses détachements, ses immolations quotidiennes — à accomplir en lui-même ce qui manque à la passion du Christ (cf. Col., I, 24). Il est appelé à porter des fruits de grâce, mais sans la croix il n'y a pas de rédemption (cf. Hébr., IX, 22) : il est appelé à porter la lumière, mais c'est à condition qu'il se transforme en une flamme de pur holocauste. Est-il nécessaire de dire que cette ressemblance avec le Christ Prêtre et Victime doit s'ébaucher dès le Séminaire ? Nous savons assez comme le chemin est long et quelle résistance y oppose l'humaine nature, parce que « si beaucoup suivent Jésus jusqu'à la fraction du pain, il y en a peu qui vont jusqu'à boire le calice de la passion » (Imit. de J.-C., III, 11, 1). Il est donc nécessaire que nos jeunes gens soient initiés au renoncement et au sacrifice et qu'ils arrivent à comprendre la joyeuse vérité de ces paroles : « Que cette âme est heureuse, ô Seigneur, qui par amour de vous a donné congé à toutes les créatures ; qui lutte contre la nature, et qui dans la ferveur de l'esprit crucifie les concupiscences de la chair, pour pouvoir vous offrir avec une conscience sereine une oraison pure, et être digne de demeurer avec les chœurs angéliques, après avoir exclu du dedans et du dehors toutes les choses de la terre » (Imit. de J.-C., III, 48, 6).

Il faudra insister surtout sur l'antinomie établie par le Sauveur entre son esprit et l'esprit du monde ; de ce monde pour lequel le Christ n'a pas voulu prier parce qu'il est entièrement imbu de l'esprit du malin et qu'il est impénétrable à l'influx de la grâce, de ce monde auquel ne doivent pas appartenir les siens, comme Lui-même ne lui appartient pas (Jo., XVII, 9 et 14-16. Cf. I Jo., v, 19). Il importera de les familiariser avec cette pensée qu'ils sont consacrés aux choses célestes, et que, tirés du monde mais ne lui appartenant pas, ce n'est que dans la mesure où ils échapperont à ses attrait, à ses principes, à ses méthodes, à ses compromissions faciles, qu'ils pourront devenir le sel qui préserve et la flamme qui éclaire ; il conviendra de les bien persuader qu'un clerc ne devient pas étranger à son temps du seul fait qu'il n'en accepte pas les déviations ; en bref, que « l'ecclésiastique marche sur la terre, mais que ses pensées, son cœur, ses yeux regardent le ciel » (Jean XXIII. Discours aux Elèves des Collèges de Rome, 28 janvier 1960 : AAS, LII, p. 277).

Sur ce terrain très délicat de la formation ascétique il faudra aussi procéder avec une sage gradation, avec discrétion, mais

aussi avec persévérance et avec une douce fermeté : « fortiter in re, suaviter in modo », ou, pour citer notre Saint, « il faut être ferme et invariable pour la fin, doux et humble pour les moyens » (op. cit., II, 298, 300). En tout, il faudra en appeler à la vie et à la doctrine du Sauveur qui, si elles sont bien présentées, exercent un attrait d'une efficacité incomparable sur l'esprit des jeunes. Il est nécessaire d'amener nos jeunes gens à pénétrer dans l'intimité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à vivre de sa connaissance, qui est en vérité libératrice de l'esprit, à « croire » en Lui, au sens fort de l'expression de saint Jean (XIV, 1), laquelle signifie à la fois certitude de sa parole, confiance totale en son aide, fidélité et correspondance poussée jusqu'à l'oubli de soi. Cette quotidienne familiarité avec le Maître leur fera éprouver le vif désir de lui ressembler (cf. II Cor., III, 18), de se remplir de son esprit, en arrivant ainsi progressivement « à la maturité virile, à la mesure de l'âge parfait du Christ » (Eph., IV, 13).

VIE INTÉRIEURE ET FORMATION APOSTOLIQUE.

6. — Telle nous semble être la voie royale, la voie unique même, pour faire de nos clercs de futurs apôtres, de parfaits hommes de Dieu prêts à toute œuvre de bien (II Tim., III, 17), et pour contribuer efficacement à l'édification du corps du Christ (cf. Eph., IV, 12). En effet le zèle authentique pour le salut des âmes a toujours trouvé son aliment et sa flamme dans une vie intérieure profonde et dans une ascèse tout orientée vers la sanctification personnelle.

Mais il y a le danger de détruire en peu de temps d'une main ce que l'on construit à grand'peine de l'autre. Nous voulons faire allusion en particulier à l'impatience, aujourd'hui fort répandue, qui prétend trop facilement et sans les précautions voulues, exposer nos jeunes clercs à des épreuves disproportionnées à leurs forces, afin, prétend-on, qu'ils « prennent conscience » de ce monde qui devra être leur champ d'apostolat. On se donne ainsi l'illusion de les immuniser contre les dangers inévitables et, en même temps, de faire appel de bonne heure, « dans l'action et par l'action », à l'esprit qui doit animer l'apôtre de demain ; on se flatte de pouvoir procurer aux diocèses un clergé capable de rendre immédiatement davantage, et avec des résultats de plus haute valeur qualitative ; on aura ainsi, pense-t-on, un clergé présent au monde, animateur d'hommes, et vraiment en mesure de bien témoigner de l'Évangile.

Cette prise de position non seulement se fonde sur une erreur de perspective — on met en première ligne ce qui au contraire doit venir après, tant du point de vue hiérarchique que du point de vue chronologique — mais encore elle suppose ce qui n'existe pas, à savoir la maturité spirituelle, intellectuelle et morale nécessaire pour que de telles expériences puissent être utiles et profitables. De plus, c'est défigurer la nature et la fin du Séminaire telles que les conçoit la législation ecclésiastique. Le Séminaire, en effet, n'est pas et ne peut pas être une école d'application,

ni, encore moins, un terrain d'exercices risqués et compromettant ; c'est seulement un lieu de profonde formation spirituelle et intellectuelle. Dans cette formation, naturellement, l'apostolat futur entre et doit entrer comme motif inspirateur ; mais l'initiation pratique à son exercice ne peut être qu'un complément modéré et progressif, et seulement dans la mesure que permet la nécessité d'atteindre d'abord ses finalités essentielles. Telle est bien la pensée des documents Pontificaux, lesquels sont si préoccupés de conserver au Séminaire ses authentiques raisons d'être, qu'ils prévoient une institution particulière ayant pour tâche spécifique l'initiation des nouveaux prêtres aux différentes fonctions sacerdotales, afin que le passage de la tranquillité du Séminaire à l'activité du ministère s'effectue le plus simplement et le plus naturellement possible, sans qu'existe le danger d'éventuels déséquilibres spirituels et avec une préparation théorique et pratique plus adéquate (cf. « Menti Nostrae », AAS, XLII, p. 691-692, Motu Proprio « Quandoquidem », AAS, XLI, p. 165-167).

Déplacer, au nom d'une prétendue « spiritualité de l'action », le pivot sur lequel se meut avec fruit toute la vie de nos Instituts ne peut qu'être grandement préjudiciable pour eux. Il y a lieu de craindre en effet que les futurs prêtres qui auraient été formés d'après cette pédagogie à base d'activisme, ne soient pas capables de faire un travail apostolique vraiment profond, ni de surmonter victorieusement difficultés et déboires, et qu'ils ne deviennent la proie facile du découragement dans un monde agité et plein d'embûches comme le nôtre. L'expérience démontre que la maîtrise des passions ne s'obtient que par un travail intérieur à entreprendre dans le secret même de l'âme, et qu'elle n'arrive à maturité que lentement, dans la réflexion et dans le recueillement. Permettre à nos clercs de se répandre à l'extérieur, de se laisser entraîner par l'enthousiasme avec lequel ils peuvent accueillir — même si c'est pour accomplir des expériences apostoliques — les évasions de leur sévère mais nécessaire vie de piété et d'étude, ne serait-ce donc pas les sortir de la discipline quotidienne qui s'alimente aux sources salutaires de la prière, de l'étude et du sacrifice ? Lorsqu'ensuite, une fois le cours de leur séminaire achevé, ils auront à affronter la rude réalité de la vie sans y être adéquatement préparés, n'y aurait-il pas lieu de craindre le retour offensif des passions, oubliées, assoupies mais non pas subjuguées ?

Les résultats d'une telle conception pédagogique peuvent se manifester déjà au Séminaire. L'alanguissement de la piété, la désaffection pour l'étude en général et pour l'étude spéculative en particulier, l'ébranlement des fondements de la discipline — du silence par exemple — et, surtout, l'extrême superficialité constatée dans divers secteurs sur le plan de l'éducation, ne sont certainement pas les meilleures prémisses pour la bonne formation des authentiques apôtres que l'on voudrait donner à l'Eglise. C'est ici le cas de citer une maxime de saint Vincent, laquelle, si elle peut servir de règle générale de conduite, a une valeur toute spéciale en matière d'éducation :

« On gâte souvent les bonnes œuvres pour aller trop vite, pour ce que l'on agit selon ses inclinations qui emportent l'esprit et la raison, et font penser que le bien que l'on voit à faire est faisable et de saison ; ce qui n'est pas ; et on le reconnaît dans la suite par le mauvais succès » (*op. cit.*, IV, 122).

Avant donc de chercher — en se fondant sur des méthodes de valeur douteuse — à faire le prêtre d'aujourd'hui, employons tout notre effort à faire le prêtre de toujours.

LE SÉMINAIRE : MILIEU ADAPTÉ ET EXEMPLAIRE.

Excellence Révérendissime,

Sur le point de terminer cette lettre, dans laquelle nous n'avons pas voulu taire quelques-unes de nos préoccupations, nous ne pouvons pas ne pas adresser une ultime recommandation aux éducateurs de nos Séminaires. Ceux-ci, quel que soit le poste qu'ils occupent, sont bien conscients de leurs graves devoirs et de la grande responsabilité qu'ils ont envers Dieu et envers les élèves qu'ils s'efforcent de former à la très haute mission qui les attend. Dans cette œuvre minutieuse, cachée, souvent privée de satisfactions humaines, mais aussi éminemment méritoire, qu'ils n'oublient jamais le but à atteindre. Et comme nous savons bien quelle importance a dans cette perspective l'ambiance dans laquelle on vit, qu'ils fassent en sorte, par tous les moyens en leur pouvoir, que les bonnes dispositions des jeunes gens trouvent toujours dans le Séminaire tous les secours pouvant les aider à parvenir à cet état de perfection qui s'appelle la sainteté sacerdotale. En particulier nous voudrions que soient bien gravées dans le cœur de chacun ces paroles d'or de Léon XIII :

*~ Il importe grandement que pour former dans les élèves du Sanctuaire une vive image de Jésus-Christ — ce qui résume toute l'éducation ecclésiastique — les directeurs et les professeurs joignent à la diligence et à la compétence requises par leur charge, l'exemple d'une vie en tout point sacerdotale. La conduite exemplaire des supérieurs, surtout pour des jeunes, est le langage le plus éloquent et le plus persuasif, capable d'inspirer à ceux-ci la conviction de leurs propres devoirs et l'amour du bien » (Lettre Encyclique : « *Fin dal principio* », 8 décembre 1902, n. 5 : *Acta Leonis XIII*, vol. XXIII, 254-255).*

*Que les éducateurs de nos Séminaires brillent donc par un ensemble de qualités naturelles qui leur vaille l'estime et la confiance de leurs disciples ; mais, qu'en même temps, ils restent bien persuadés que les qualités et les industries humaines serviraient de bien peu si elles n'étaient animées d'une vie intérieure profondément vécue. Seule celle-ci peut assurer et pleine valeur et réussite certaine à leur œuvre. Le Maître divin, écouté parce que possédé dans l'intime de l'âme — « *Habemus enim intus magistrum Christum* » (S. Aug. in Jo., 5, 19 ; Migne PL, 35, 1557) — sera toujours prêts à bénir, à féconder et à perfectionner leur travail, qui tend selon les desseins de Dieu, à la réalisation de son sublime mystère d'amour.*

En étant certains que Votre Excellence voudra bien prendre toutes dispositions pour que les Supérieurs de son Séminaire connaissent et étudient avec attention le présent document, nous profitons volontiers de la circonstance pour nous redire, avec des sentiments de particulière estime et de respect

de Votre Excellence Révérendissime

les tout dévoués dans le Seigneur

JOSEPH Card. PIZZARDO

Evêque suburbicaire d'Albano,

Préfet.

DINO STAFFA

*Arch. titulaire nommé de Césarée de Palestine,
Secrétaire.*



AMÉRIQUE DU SUD

VOYAGE DE M. N.I.H. PERE SLATTERY

(30 juillet-11 novembre 1959)

par Francisco Godinho (*suite*)

(*Annales*, t. 124, p. 311-330)

★

I. — BRÉSIL

La visite de T.H. Père aux œuvres des Lazaristes et des Filles de la Charité, établies au nord du Brésil, devait être nécessairement limitée (30 juillet-9 août 1959).

De fait, on n'a pas pu voir ni toutes les maisons ni toutes les œuvres. C'est ainsi que nous n'avons pas visité les fondations qui se trouvent dans les Etats de *Maranhão*, *Piauí*, *Rio Grande do Norte*, *Paraíba*, *Bahia* et *Espirito Santo*. Et ce fut avec grand regret que le T.H. Père ne put accepter les invitations qui lui furent adressées dans ce sens.

ARRIVÉE A RIO DE JANEIRO.

10 août 1959. — C'était le jour fixé pour notre départ de *Belém* pour *Rio de Janeiro*. Etant donnée l'heure matinale du voyage, nous n'avons pas célébré la messe. A quatre heures du matin, la voiture de la maison, conduite par un confrère, nous amenait à l'aérodrome, assez éloigné de la ville. L'avion de la Compagnie brésilienne « *Varig* » qui venait de New York était en retard, ce qui permit au T.H. Père de pouvoir causer encore un peu avec les quelques confrères qui l'avaient accompagné jusque-là.

Nous quittons *Belém* vers cinq heures trente pour Rio. A bord du « *Constellation* » nous sommes confortablement installés, mais en compensation on ne peut rien voir, car l'avion vole à grande hauteur et le temps est assez couvert.

Nous faisons un léger arrêt à l'aérodrome du « *Tirirical* », qui dessert la ville de *São Luís*, capitale de l'Etat de *Maranhão* et nous nous enfonçons vers la mer que nous allons survoler pendant six heures.

Vers 11 h 30, nous sommes à *Rio*. L'avion fait un large cercle, qui permet au T.H. Père d'avoir une vue d'ensemble sur la baie « la plus belle du monde », redit-on, avec ses îles vertes, sur l'immense ville, sur les montagnes qui l'entourent ; et aussi sur le *Corcovado* que domine le gigantesque Christ blanc, aux bras largement ouverts.

Notre avion se pose doucement sur la piste. L'hôtesse de l'air fait descendre en premier lieu le T.H. Père accompagné de M. Godinho. En bas de l'échelle se trouvait M. Paul de Vicenzi.

chef du protocole du Ministère des Affaires étrangères, chargé de présenter au Supérieur général la bienvenue au nom du Président de la République, qui le recevait comme hôte officiel du Gouvernement et mettait à sa disposition une auto pour ses déplacements à Rio ou au dehors. Là se trouvaient aussi M. le Visiteur avec son Conseil, plusieurs confrères, la Mère Blanchot avec son Conseil.

Plus loin, un parterre de personnes, un tapis de couleurs : 150 Filles de la Charité, les élèves de l'École d'infirmières « Louise de Marillac », des délégations de chaque collège des Sœurs à Rio, des Enfants de Marie, des Dames de la Charité et d'autres personnes amies de la Communauté. La fanfare de la Force Aérienne du Brésil remplissait d'harmonies musicales l'ambiance de joie et de soleil... Tout ce monde applaudit le T.H. Père qui salue des mains et qui remercie. Après avoir pris congé des autorités, la voiture officielle emporte l'illustre voyageur vers le quartier de « *Laranjeiras* », où se trouve la Maison Centrale des Lazaristes. A l'entrée se déploie une double haie formée par les élèves du collège Saint-Vincent, dirigé par nos confrères. A sa descente d'auto, le T.H. Père est accueilli par nos prêtres anciens qui n'ont pu aller jusqu'à l'aérodrome. Une petite visite à la chapelle, simple et claire, pour remercier le Seigneur de notre bon voyage, et le T.H. Père dit quelques mots à un groupe de Postulantes qui étaient venues le saluer et prend congé aussi de la Mère Blanchot qui l'avait accompagné jusque-là.

L'ascenseur nous mène au premier étage où sera logé le Supérieur général et où il pourra prendre un peu de repos avant le déjeuner.

A table, un joyeux « *Deo gratias* » a fourni aux nombreux confrères présents l'occasion d'échanger les premières impressions de cette journée extraordinaire. Au cours du repas, M. José Sales, Visiteur, adresse au T.H. Père quelques mots pour lui dire la joie qu'apporte sa visite à toute la Province, et se féliciter de l'occasion de connaître personnellement nos problèmes et de constater la vénération, l'affection filiale et la reconnaissance de tous les confrères brésiliens. Le T.H. Père répond en manifestant sa satisfaction de voir les confrères et les œuvres de la Province et de constater qu'on travaille efficacement à l'œuvre de saint Vincent.

VISITE DE RIO.

On fait ensuite connaissance de la maison ou plutôt des deux maisons : la Maison Centrale et le collège Saint-Vincent, puisque l'une se trouve à côté de l'autre. Accrochée au flanc de la montagne, la Maison Centrale, toute neuve, avec ses trois étages, est une construction moderne avec une modeste chapelle, des chambres bien adaptées, une excellente salle de récréation et un réfectoire assez vaste. Le collège se trouve un peu plus bas, et plus proche de la rue ; c'est un édifice récent, à cinq étages avec de vastes classes, un excellent auditorium et d'autres pièces requises dans un collège qui doit répondre aux exigences actuelles .

Vers quatre heures, M. le Visiteur procure au T.H. Père une promenade au « *Corcovado* », montagne haute de 700 mètres sur laquelle a été placée la statue du Christ Rédempteur (1) dont les caractéristiques sont : 1 200 tonnes de poids, 30 mètres de hauteur et dont les bras étendus s'ouvrent sur 28 mètres. La route monte en zigzagant, bordée d'arbres et laissant entrevoir à travers des clairières, la ville qui s'étend en bas. Tout près de la statue la vue est vraiment ravissante et embrasse la ville de Rio et les environs.

Au Sud, c'est le quartier de « *Copacabana* » avec ses nombreux gratte-ciels ; au Nord, c'est la grande partie de la ville serrée entre mer et montagne. Les vastes plages, surtout celle de Copacabana, courbe de cinq kilomètres baignée d'une mer presque continuellement vert émeraude... Plus loin, en face de Rio, la ville voisine de *Niteroi* et la baie de *Guanabara*, avec sa flotille de quelque 130 îles petites et grandes...

Le T.H. Père s'est arrêté pour contempler cette vue ravissante. Puis, accompagné des confrères, MM. Fr. Godinho, Sales, Jorge Cunha, Audalio Neves, Joaquim Horta, il a accepté de prendre un verre de « *coca-cola* », la fameuse boisson dont la propagande vante les attraits dans les rues et sur les routes des pays sud-américains et ailleurs dans le monde. De retour, nous avons pris un autre chemin en passant par l'avenue qui longe la mer, et qui pour cela s'appelle « *Beira-Mar* ». On avait de la sorte une autre vision de la ville, maintenant déjà tout illuminée.

Nous rentrons à la maison après une journée que l'on pourrait appeler aérienne, puisque dans la matinée on avait franchi en avion les 2 656 kilomètres de Belém à Rio et qu'on la terminait aux pieds du Christ sur le Corcovado à 700 mètres !...

MAISON CENTRALE DE RIO.

11 août. — Le T.H. Père est aujourd'hui l'hôte de la Maison Centrale des Filles de la Charité. Pour éviter le centre de Rio, toujours encombré de voitures, on grimpe à 300 mètres, puis par un tunnel, l'on se trouve de l'autre côté de la montagne dans le quartier des Sœurs. Nous y arrivons vers huit heures. Les tout petits garçons du collège Saint-Vincent, dirigé par les Sœurs, une centaine, sont alignés de l'un et l'autre côté de la route jusqu'au sanctuaire de la « Médaille Miraculeuse ». Les couleurs pontificales, brésiliennes, américaines et françaises flottent au vent. D'autres collèges : Petropolis, Louise de Marillac, Imaculada Conceção, Providencia, São Cornélio sont présents ; beaucoup de Filles de la Charité. Nous entrons dans le sanctuaire où le

(1) On sait que l'un des lointains initiateurs et des ardents défenseurs de cette statue du Christ à ériger sur le *Corcovado* (La Perdrix) fut le Lazariste carducien Pierre Bos. Né le 16 décembre 1834, il fut envoyé au Brésil en 1859 et mourut à Rio de Janeiro le 3 janvier 1916. Sur la construction, la description et l'inauguration de ce monument, voir les pages insérées dans les *Annales de la Congrégation de la Mission*, 1932, p. 378-394 (note des *Annales*).

T.H. Père doit célébrer la Sainte Messe, aidé des deux Directeurs des Sœurs, l'ancien M. Tobie Dequidt et le nouveau M. Antonio Mourão. L'assistance remplit littéralement la chapelle et il n'y avait pas assez de place pour tout le monde. Une messe du Supérieur général de la Mission au Brésil constitue un événement tout à fait extraordinaire !... Après la messe, le T.H. Père se dirige à l'ancienne chapelle qui sert actuellement à la Communauté pour les exercices de règle.

Nous passons ensuite à la *Salle des retraites*, où sont réunies les Sœurs pour la présentation officielle du T.H. Père. Une Sœur le salue en français et lui raconte la légende de la « *Croix du Sud* ». « *Les Sœurs, dira l'oratrice, veulent vous offrir une croix symbolique, toute spirituelle ; elle vous assurera de notre respect filial, de notre reconnaissance pour votre visite. Notre croix est notre œuvre à toutes... Sœurs chargées des œuvres de jeunesse... dévouement inlassable près de ces âmes jeunes, brillants qu'il faut polir ; Sœurs infirmières... dans le travail silencieux des hôpitaux et parmi les veilles fatigantes ; Sœurs des œuvres de vieillards, d'anormaux, des déments... actes de renoncements sans consolation humaine ; Sœurs des visites aux pauvres... l'ascension des « favelas » (taudis)... Voilà le cadeau symbolique déposé dans les mains du T.H. Père* ». Celui-ci répondit en français et dit aux Sœurs que cette visite était pour lui une joie et une grâce du ciel ; il les remercie du bien qu'elles font et leur déclare sa satisfaction de voir leur nombre si consolant. Les Sœurs ont, comme le Christ sur le *Corcovado*, les bras ouverts pour accueillir tout le monde dans l'amour de Jésus-Christ. Il termine en manifestant son excellente impression de cette visite par le mot de remerciement en portugais : « *muito obrigado* ».

On a fait ensuite une visite rapide à l'imprimerie, au Secrétariat et à l'Economat. L'on monte au premier étage pour la visite du Séminaire. Dans la salle silencieuse et recueillie une petite Sœur lit un compliment en français : « *Vous connaissez déjà, dit-elle, la très chaude affection que vous portent le Brésil et vos Fils et vos Filles ; avec quel respect sont accueillies vos décisions... Nous aussi, la portion du troupeau qui vous est la plus chère, le Séminaire, nous venons auprès de vous, avec simplicité recevoir vos paternelles consignes pour être plus ferventes en notre vocation et recevoir de vous, mon Père, votre bénédiction* ».

Le T.H. Père dit aux petites Sœurs sa joie de les voir nombreuses. Il les exhorte à bien profiter des avantages du Séminaire pour leur formation et il les bénit. Un chant clôture la visite.

A côté de la Maison Centrale, et situé plus haut dans la colline, se trouve l'hôpital destiné à recevoir les Sœurs malades et anciennes. Le T.H. Père ne les a pas oubliées. Une Sœur âgée de 90 ans le salue en faisant siennes les paroles du vieux Siméon : « *A présent je peux mourir, car mes yeux ont vu le successeur de saint Vincent* ».

MATOSO.

On n'a pas encore tout vu. Après le déjeuner, ce fut le tour des petits élèves du collège « *Matoso* ». Ils ne savent pas encore très bien parler, mais ils savent chanter et jouer de la musique pour honorer le T.H. Père.

Nous allons maintenant à une autre œuvre : le *Dispensaire*. C'était le moment où des centaines de pauvres prenaient la soupe et recevaient des médicaments ; scène bien dans l'esprit de la vocation et par conséquent très agréable au cœur du successeur de saint Vincent. Au premier étage est logée l'École d'infirmières « Louise de Marillac ». Une des élèves, et qui pour la circonstance se trouvait être une religieuse franciscaine, a lu un petit compliment. Le T.H. Père lui a répondu en souhaitant aux futures infirmières un heureux avenir en leur rappelant le magnifique apostolat que leur profession permettra d'exercer.

Cette fois-ci, on avait fait le tour des activités de la Maison Centrale. Mais la Mère Blanchot entendait profiter de tous les moments d'une journée si extraordinaire et en même temps procurer une joie spéciale aux Sœurs qui étaient en retraite à la « *Santa Casa* ». Un coup de téléphone alerta le personnel de l'hôpital, et on s'y rendit dans la grande salle où étaient réunies les retraitantes venues de différentes parties de la Province. Le T.H. Père leur souhaita des grâces abondantes pour qu'elles puissent réaliser une bonne retraite et les bénit.

COLLÈGE DE L'IMMACULÉE.

Le dernier acte de ce jour se passera au collège « *Imaculada Conceição* », un des plus grands et traditionnels collèges des Filles de la Charité au Brésil. La salle des fêtes débordait d'une assistance choisie : les personnes amies du collège, de nombreux confrères, les élèves et anciennes élèves, plusieurs Sœurs, des élèves d'autres collèges, etc...

Un des professeurs de l'Imaculada, Dr Vicente de Paula Guimarães parle sur la personne du T.H. Père et à la fin, lui offre un de ses livres : « *O Pastorsinho de Pouy* » (Le petit père du Pouy) ; c'est la vie de saint Vincent raconté aux enfants. On a le plaisir d'entendre de splendides numéros de chant, de danses, de piano ; parmi ces numéros un magnifique choral de Bach et un chant des « *Indiens Parccis* ».

12 août. — Après ce rapide contact avec la ville de Rio, le T.H. Père va faire connaissance du centre du pays ; il va visiter quelques maisons des confrères et des Sœurs dans l'Etat de Minas Gerais où ont été fondées la première maison des confrères et celle des Filles de la Charité. Ce sera un voyage de 530 kilomètres en auto, de Rio à *Belo Horizonte*, en y ajoutant quelque 200 autres à l'intérieur de l'Etat.

PETROPOLIS.

Vers 8 heures du matin on part : le T.H. Père, M. Godinho, M. le Visiteur et M. Mourão, Directeur des Sœurs. Après avoir

traversé une grande partie de la ville, nous gagnons la magnifique autoroute, qui nous conduit à la première étape de ce voyage : *Petropolis*, à 62 kilomètres. La route monte en lacets, bordée de petits parterres, de fontaines, au milieu d'un paysage imposant fait de montagnes, de grands arbres aux couleurs variées...

Nous allons faire une surprise aux Filles de la Charité du collège « *Santa Isabel* », qui ne sont pas averties de notre passage ; aussi quand on annonce le T.H. Père, la cloche, à toute volée, appelle les Sœurs. On cause un peu en prenant un « *cafézinho* », selon la coutume du pays. La visite est rapide mais les Sœurs se consolent, car nous devons revenir plus tard à *Petropolis*.

TRES RIOS.

Notre deuxième étape sera la petite ville de « *Tres Rios* », où les Filles de la Charité dirigent un hôpital, « *Nossa Senhora da Conceição* ». Cette fois-ci c'est à nous qu'on ménage une surprise. Nous comptions passer presque inaperçus et voilà qu'aux abords de la ville des agents de la circulation sont là pour nous attendre. Il y a un car avec la Sœur Servante, des Enfants de Marie, des élèves, etc... On entre dans la ville parmi le bruit des « *motards* ». Les gens accourent aux portes des maisons pour saisir cet événement extraordinaire tout à fait imprévu. Devant l'hôpital se trouvaient la Mère Blanchot et trois Conseillères, les Filles de la Charité de l'hôpital et quelques Sœurs de la maison voisine de *Paraíba do Sul*, avec une délégation d'élèves, des « *Louise* », des malades, etc... On salue ce monde si aimable et on entre dans la chapelle pour remercier le bon Dieu avec les versets du Magnificat. A la chambre de Communauté, le T.H. Père remercie ses Filles et celles-ci lui parlent de leur joie et de leur œuvre.

JUIZ DE FORA.

« *Longa est via* »... et il ne faut pas perdre du temps. On se remet en route pour la grande ville industrielle de « *Juiz de Fora* » où les Filles de la Charité possèdent plusieurs maisons. A l'entrée de la ville, nous nous trouvons en face d'un hospice de vieillards, « *Asílio dos Velhos* ». Il fallait apprécier la joie de ces bons vieux, hommes et femmes, qui voulaient tous baiser la main du T.H. Père dont ils n'ont assurément qu'une très vague idée ; il y en a qui ont voulu offrir au T.H. Père une image, le seul cadeau dont ils disposaient !... « donnent beaucoup, ceux qui donnent tout ce qu'ils ont !... ».

Nous nous dirigeons vers le centre de la ville pour visiter une autre maison des Filles de la Charité : « *Casa da Providencia* ». Le T.H. Père y est accueilli par quelques membres du clergé séculier, par des Conférenciers de saint Vincent de Paul, par des Louise de Marillac, ainsi que par les Sœurs, et parmi elles la Mère Blanchot et ses Conseillères, qui nous ont encore une fois devancé. Salué par une des Louise, le T.H. Père remercie tous ceux qui, avec tant de bonté, le recevaient et souhaite la

continuité de l'union des groupes de la famille vincentienne pour la plus grande prospérité des œuvres de charité.

Naturellement les Sœurs tenaient à se trouver plus en famille avec le T.H. Père ; celui-ci leur dit la joie de cette rencontre et les exhorta à conserver l'esprit de leur vocation et les remercia pour le bien qu'elles réalisent dans leurs œuvres de charité.

BARBACENA.

Vers 2 h 30, nous reprenons la route pour la dernière étape de ce jour : *Barbacena*. Sur notre chemin se trouve la ville de « *Santos Dumont* » qui évoque le fameux pionnier brésilien de l'aviation. Les Sœurs y ont soin d'un petit hospice de vieillards. Les trois Sœurs de la maison se sont mis au bord de la rue avec leurs bons vieux pour saluer le T.H. Père à son passage.

A 4 heures, nous arrivons à *Barbacena* et nous allons directement au collège « *Imaculada Conceição* », dirigé par nos Sœurs. Devant le collège étaient alignées les mille élèves auxquelles se joignirent les Filles de la Charité du collège et d'autres maisons de la ville ainsi qu'un groupe d'élèves du collège « *Nossa Senhora das Dores* » de la ville voisine « *São João d'El-Rei* ». Tout ce monde applaudit le T.H. Père à sa descente de l'auto avec beaucoup d'enthousiasme, alors qu'il est complimenté par notre confrère, M. Salvador Rubim, aumônier du collège. A la chapelle, ornée et illuminée, un groupe d'Aspirantes chante un vibrant Magnificat.

La maison est vaste. Sa façade, flanquée de deux tours, rappelle d'une certaine façon le genre château. Le nombre croissant d'élèves et les exigences modernes en matière d'éducation ont poussé les Sœurs à multiplier de nouvelles constructions.

Le soir a eu lieu une séance en l'honneur du Supérieur général. En plus des compagnons de voyage et de notre confrère M. Rubim, il y avait dans la salle des fêtes, les autorités civiles, M. le Curé de la paroisse, des membres du clergé, beaucoup de Sœurs, des élèves, etc... On exécuta un ample programme avec des numéros de chants, de morceaux de piano, des discours en anglais et en français, etc... Au nom du Supérieur général, M. Godinho remercia de cet hommage si bien réussi et si filial.

Le lendemain, après avoir célébré la messe de la Communauté, le T.H. Père est allé recevoir toutes les Sœurs réunies dans la chambre de Communauté. Là, il eut l'occasion plutôt rare d'entendre un orpheon composé exclusivement de Filles de la Charité, qui lui firent entendre : « *Mon Père, ce n'est qu'un au revoir* », la chanson scout qui en dit long sur les sentiments qui les animaient !... Le T.H. Père ne pouvait que remercier de l'accueil si chaud qu'on lui avait réservé et bénir ses Filles si dévouées.

Sur le chemin du départ, la Sœur Lemos, Sœur Servante de l'« *Asilo dos Sagrados Corações* » invita le T.H. Père à visiter la nouvelle chapelle qu'elle venait d'inaugurer, ce qu'il a fait en y ajoutant une brève visite dans la maison toute raieunie.

On ne pouvait pas quitter *Barbacena* sans que le T.H. Père aille porter un peu de consolation aux Sœurs qui ont un si dur travail dans l' « *Assistencia de Alienados* », maison de maladies mentales où sont internés quelque 3 500 clients : 1 000 hommes et 2 500 femmes !... Devant la maison étaient rangés, sur une double haie, des hommes et des femmes, naturellement les moins touchés par la maladie, et qui applaudissaient le Supérieur général à son passage au milieu d'eux. Quel étrange spectacle que celui de ces pauvres gens dont on retrouvait l'inconscience sur leur visage !... On parcourt la maison pour voir notamment quelques travaux exécutés par les malades. Le T.H. Père a tenu à remercier les Sœurs pour ce travail humainement si peu consolant, mais qui reste, aux yeux de la foi, si largement méritoire !

BELO HORIZONTE.

Et puis nous voilà en route pour *Belo Horizonte*, capitale de l'Etat de *Minas Gerais*. La route monte, le chauffeur est inquiet parce que le moteur chauffe. Nous sommes obligés à de fréquents arrêts pour changer l'eau du radiateur. On marche quand même à très bonne allure, au milieu d'un paysage varié et nous voici à *Belo Horizonte* vers 13 heures. A l'entrée de la ville, on peut lire sur une bande d'étoffe suspendue au-dessus de la route : « *Belo Horizonte souhaite la bienvenue au R.P. William Slattery* ». A cet endroit il y avait un groupement de gens et de voitures : c'était la réception officielle. Parmi cette délégation, on remarque notre confrère Mgr João Cavati, le représentant de Son Excellence le Gouverneur de l'Etat, Dr Bias Forte, à ses côtés M. le Maire de la ville, Dr Amintas de Barros, le Président de notre Association d'anciens élèves (A.E.A.L.A.C.), M. Vicente Carasalade, M. Antonio Lara Resende, fondateur et premier Président de l' « A.E.A.L.A.C. », notre confrère M. Dasio Moura, chargé de la paroisse Saint-Joseph de *Calafate*, d'autres confrères, des membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul, des Filles de la Charité, etc... Une fanfare militaire donnait à l'ambiance un joyeux air de fête.

M. le Maire, en quelques mots, souhaite la bienvenue au T.H. Père et lui remet une clef de la ville ; M. Carasalade le salue au nom de nos anciens élèves et un membre des Conférences au nom de l'Association.

Nous continuons notre chemin vers la paroisse confiée à nos confrères. Devant la porte de l'église, une autre fanfare rend encore plus bruyante notre arrivée. Après une courte visite à l'église, on se rend au presbytère où le T.H. Père prend congé des autorités et des personnes qui l'ont ainsi accueilli et accompagné.

Dans l'après-midi nous rendons diverses visites. D'abord à Son Excellence le Gouverneur de l'Etat, Dr Bias Forte, à qui le T.H. Père tenait à dire merci pour sa délicate attention, en se faisant représenter à l'occasion de cette visite et aussi pour avoir mis à sa disposition un officier militaire. Son Excellence, en compagnie de son épouse et entouré d'autres personnes, a reçu le Supérieur général avec force sympathie, et pendant les

quelques moments de conversation, Mme Bias Forte a tenu à manifester sa reconnaissance aux Filles de la Charité dont elle a été l'élève.

Ce fut ensuite le tour de M. le Maire de la ville, Dr Amintas de Barros qui nous reçut, entouré de ses adjoints et conseillers, dans une grande salle de la Mairie. Au cours de la visite, il nous fait servir un excellent « café » et le T.H. Père le remercie de son accueil et du geste si gentil lors de la remise d'une clef de la ville.

Quand il s'agit de remercier, il ne faut oublier personne, au risque d'être déplaisant ; c'est pour cela que nous sommes allés voir deux journaux qui s'étaient particulièrement occupés de notre voyage : « *O Globo* » et « *O Diario* ». Le Directeur de « *O Globo* » nous reçoit gentiment et nous a conduit à son cabinet de travail. Il montre au T.H. Père le numéro du journal, qui a publié des données et renseignements sur notre Ecole Apostolique du Caraça.

Pour la visite au journal catholique de l'archidiocèse « *O Diario* », nous étions une véritable caravane : le T.H. Père, notre confrère Mgr Cavati, MM. Godinho, Sales, Mourão, Moura, curé de notre paroisse, Pessoa, vicaire coopérateur, Geraldo Godinho, aumônier de la Force Aérienne, Rubim, aumônier du collège des Sœurs à Barbacena, Vicente Carasalade, Président de notre Association d'anciens élèves et le Capitaine Mario Mello, mis à la disposition du Supérieur général par le Gouverneur de l'Etat. Les Directeurs Ennius Marcus de Oliveira et José Mendonça ainsi que l'Assistant ecclésiastique, Rev. Père Martinho Penido, O.P., nous ont accueilli avec beaucoup de bienveillance, nous ont montré les ateliers, etc... On a causé agréablement et le T.H. Père a remercié les Directeurs de s'être occupés de son voyage à *Belo Horizonte*.

Il n'est que juste d'insérer ici que deux autres journaux : l'« *Estado de Minas* » et le « *Diario de Minas* » ont même demandé au T.H. Père une interview. Cela prouve que la visite du T.H. Père a été largement relatée et diffusée par toute la presse de *Belo Horizonte*.

14 août. — Dans la matinée, le T.H. Père rend visite à Mgr Serafim Fernandes, évêque auxiliaire de *Belo Horizonte*, l'un de nos élèves à Diamantina, Mgr l'Archevêque se trouvait alors absent.

On ne pouvait pas oublier les deux maisons des Filles de la Charité : la Crèche de « *Menino Jesus* », vaste maison qui accueille plusieurs centaines d'enfants. Il fallait voir l'étonnement et la curiosité de ce petit monde à la vue de ces personnages si peu connus d'eux !... L'autre maison l'« *Hôpital Saint-Vincent* », est un ensemble de plusieurs bâtiments, les uns tout neufs et très modernes. Dans ces deux maisons fort appréciées de la ville entière, le T.H. Père a pu se faire une idée du travail des Filles de la Charité et de leur dévouement à l'endroit des malades et des pauvres.

MARIANA.

Dans l'après-midi, nous partons pour *Mariana*. La petite caravane composée du T.H. Père, de MM. Godinho, Sales et Mourão prend place dans l'auto officielle. La route, bonne pour le moment, est bordée, ici et là, de petites fermes ou de modestes cités comme Itabirito, Congonhas do Campo ; villes paisibles qui sommeillent à l'ombre des arbres qui les entourent.

Nous montons vers les hautes terres de Minas qui abritèrent jadis toute une civilisation minière : mines d'or, mines de fer, etc. Et nous nous trouvons en présence d'une de ces vieilles villes : « *Ouro Preto* » (l'or noir) qui grâce à l'or de ses fleuves et rivières, a joui d'une splendeur dans le passé.

A l'entrée de la ville, nous rencontrons la voiture de nos confrères venus de *Mariana* pour nous attendre et nous faire cortège. Un arrêt dans un hôpital tenu par des religieuses Carmélitaines d'une Congrégation diocésaine, permet un peu de repos et nous ménage quelques rafraîchissements, car il fait très chaud. Nous traversons la ville, vieille cité paisible, accrochée aux flancs de la montagne et dont les clochers, surgissant ici et là, semblent autant de sentinelles qui surveillent le trésor d'art constitué par ces antiques églises de style colonial, amples bâties à la façade baroque, aux grandes portes en bois sculpté, etc... *Ouro Preto* conserve un peu ses coutumes d'autrefois. Malgré les autos, qui parfois embouteillent les rues étroites, on voit encore des mulets qui cheminent impassibles devant ces machines que la civilisation leur oppose et qui envahissent leur paisible domaine dont seuls ils jouissaient naguère tranquillement... Et nous roulons vers *Mariana*, ville plus modeste que la précédente, silencieuse et familiale. C'est le siège épiscopal le plus ancien de l'Etat. C'est en cette ville que dès 1849 fut fondée la première maison des Filles de la Charité au Brésil et dans toute l'Amérique du Sud... En 1849 !...

Le Grand Séminaire nous attend. Adossé à une modeste colline et en retrait de la ville, il se présente agréablement avec une belle façade ornée d'une scène évangélique : le Christ au milieu de ses apôtres dans un champ de blé...

Le T.H. Père est chaudement accueilli par Mgr Oscar de Oliveira, archevêque coadjuteur « *sede plena* », notre ancien élève en ce même séminaire. Tout autour de lui, des membres du clergé séculier, les confrères des Grand et Petit Séminaire, des Filles de la Charité, etc...

Comme nous ne disposons pas de beaucoup de temps, les Filles de la Charité profitent de la soirée pour rendre hommage au T.H. Père dans leur collège « *Providencia* ». Agréable séance, allocutions aimables, chants et morceaux de musique.

LE SÉMINAIRE DE MARIANA.

15 août. — C'est aujourd'hui la fête jubilaire du Grand Séminaire, qui compte en ce jour, ses vingt-cinq ans de fondation. Construit par Mgr Helvecio Gomes de Oliveira, archevêque de

Mariana, il fut inauguré le 15 août 1934, à la suite d'une messe Pontificale que célébra le cardinal Luigi Masella, alors Nonce Apostolique, en présence de Son Excellence le Gouverneur de l'Etat.

La fête du 15 août 1959, débute par la messe du T.H. Père dans la belle chapelle du Grand Séminaire, dont le plafond exalte la gloire de saint Joseph, patron de la maison.

A 8 h 30, la messe Pontificale est célébrée par Mgr l'Archevêque coadjuteur. Les chants sont exécutés par les magnifiques Scholas des Grand et Petit séminaire, sous l'habile direction de notre confrère, le Recteur du séminaire, M. Joaquim Maia.

Au cours de cette journée, une visite s'imposait : voir la première maison et la première chapelle des Filles de la Charité en Amérique du Sud ! La maison, bâtie dans le style du temps et la chapelle interne sont encore conservées. Là furent installées les premières Filles de la Charité, par notre confrère Mgr Viçoso, évêque de la ville, en 1849.

A Mariana, une autre maison compte dans l'histoire de la Province : c'est le Petit séminaire. Nous y sommes allés, vers 14 heures, à l'occasion de l'inauguration d'un terrain de sport et d'une piscine, en présence de Mgr l'Archevêque coadjuteur. Ce séminaire a été le premier dirigé par les Lazaristes au Brésil ; ils y sont depuis plus de cent ans, depuis 1853.

Le couronnement de cette journée jubilaire, une séance solennelle nous réunit au Grand séminaire. Dans le salon des fêtes, en présence de Mgr l'Archevêque et d'une nombreuse assistance, le T.H. Père est salué en anglais et en latin par les élèves du Grand Séminaire, en portugais par ceux du Petit. On entendit ensuite divers morceaux de musique par la « Schola » du Grand Séminaire, entre autres : « Les Martyrs aux Arènes ». Puis ce furent des exhibitions folkloriques intéressantes et d'autres morceaux exécutés par l'orchestre. A la fin le T.H. Père remercia Mgr l'Archevêque et les organisateurs de la séance si heureusement réussie et souhaita aux deux séminaires un heureux avenir et beaucoup de bonnes et solides vocations.

16 août. — Nous avons refait les 100 kilomètres vers *Belo Horizonte*, où nous sommes parvenus vers midi.

DIMANCHE A BELO HORIZONTE.

A 18 heures, en ce dimanche, le T.H. Père célèbre la messe dans l'église paroissiale de nos confrères, en présence de nombreux paroissiens et des membres de notre Association d'anciens élèves (A.E.A.L.A.C.). A l'évangile, M. Godinho présente le T.H. Père à la paroisse et parle également de nos anciens élèves.

Après la messe, à la salle paroissiale, une séance en l'honneur du T.H. Père a été organisée par d'anciens élèves. Tout d'abord, M. le Visiteur parle au T.H. Père sur cette Association : « *Voici nos anciens élèves, venus de partout : de Mariana, de Diamantina, de Petropolis, du Caraça etc... Nous sommes heureux de constater*

qu'ils demeurent fidèles à la formation reçue chez nous... Si notre Province se trouve actuellement dans une situation économique améliorée, si nos œuvres se développent, si nos vocations peuvent être soutenues dans nos Ecoles Apostoliques, si nous avons des moyens d'apostolat dans nos collèges, etc..., nous sommes redevables de tout cela au dévouement et à la coopération de nos anciens élèves et spécialement à notre Association d'anciens élèves (A.E.A.L.A.C.)». A son tour le Président de l'A.E.A.L.A.C. atteste au T.H. Père : « Nous voici tous réunis pleins de respect et d'amour envers le dix-neuvième successeur de saint Vincent... Nous entendons suivre les immuables principes de saint Vincent qui sont encore, dans cette société bouleversée, la base de la vraie solidarité humaine dans la charité ». La partie artistique est assurée par les élèves de l'Ecole Apostolique du Caraça ; ils l'ont fait d'une façon remarquable. Le T.H. Père ne pouvait que remercier de cet hommage si cordial et de l'aide précieuse que nos anciens élèves assurent aux œuvres de la Province brésilienne.

DIAMANTINA.

17 août. — Voyage à Diamantina. Vers 7 h 30, accompagné de MM. Godinho, Sales et Mourão, le T.H. Père prend l'avion. Voyagent avec nous, la Mère Blanchot et la Sœur Andrade. Diamantina se trouve à 1200 mètres d'altitude. Avant d'y arriver, vers 8 h 30, nous survolons de grandes montagnes. A l'aérodrome assez éloigné de la ville, il y a tout de même beaucoup de monde pour nous attendre : Mgr José Newton Batista, archevêque de Diamantina, Mgr Serafim Gomes Jardim, archevêque titulaire d'Ansarto et ancien évêque de la ville, des prêtres du clergé séculier, des autorités civiles, confrères du séminaire, Filles de la Charité, élèves des Sœurs, etc... En entrant dans la ville, on voyait de larges bandes de calicot avec des inscriptions voyantes, souhaitant la bienvenue au Supérieur général ; et sur l'une de ces banderoles on pouvait lire : « les pauvres de Diamantina offrent au T.H. Père leurs prières et leurs souffrances !... ». Devant le séminaire, M. Demerval Mont'Alvão, Recteur, souhaita, avec éloquence et beaucoup de cœur, la bienvenue au successeur de saint Vincent, en attestant la joie de tous ces enfants de le recevoir dans ce Séminaire que la Congrégation dirige depuis 1866.

Aux agapes étaient présents, autour du T.H. Père, les deux archevêques, plusieurs membres du clergé séculier, les confrères et les séminaristes. Mgr l'Archevêque salua le T.H. Père et parlant du travail des Lazaristes à *Diamantina*, ajouta des paroles pleines de bienveillance envers les enfants de saint Vincent : « *Au Brésil, les Lazaristes sont les meilleurs formateurs du clergé ; et si cela dépendait de moi, ils auraient la direction de tous les séminaires du pays* ». Le T.H. Père a vivement remercié Monseigneur de ses tout aimables paroles. Elles seront pour les confrères un puissant stimulant dans ce travail si délicat et si absorbant de la formation du clergé. Puis vinrent des vœux pour la prospérité du séminaire qui produit une si bonne impression.

A nouveau les séminaristes allaient se présenter au T.H. Père, lors de la séance du soir en son honneur. L'assistance nombreuse était, elle aussi, honorée par la présence des deux archevêques, et par de nombreux prêtres, etc... On entendit deux discours du Grand et de Petit séminaire. Ensuite notre confrère, M. Ely Carneiro retraça l'historique des activités lazaristes à Diamantina. La « Schola » du séminaire exécuta les meilleurs morceaux de son répertoire : « *Isidore le Martyr* », « *Allons à Diamantina* », puis un numéro folklorique très populaire et très couleur locale : « *o peixe vivo* » (le poisson vivant). A la fin, le T.H. Père remercia les séminaristes pour une telle réussite et manifesta son contentement de faire ainsi connaissance avec cette maison de la Congrégation, et de voir les travaux de nos confrères tout en constatant combien Monseigneur les avait en haute estime.

18 août. — Le T.H. Père, en présence des élèves, célébra la messe dans la belle église du séminaire. La matinée fut ensuite consacrée à une série de visites qui s'imposaient : aux deux archevêques qui se sont montrés si bienveillants ; à la cathédrale et à l'École dentaire. Nous sommes allés voir aussi une des œuvres d'assistance sociale de la ville : Le pain de saint Antoine, « *O pão de S. Antonio* » : hospice de vieillards. Et surtout nous rendîmes visite aux deux maisons des Filles de la Charité : le collège « *Nossa Senhora das Dores* », et l'Hôpital, dirigé également par nos Sœurs.

Dans l'après-midi, nous nous sommes rendus à une autre maison de la Congrégation : la maison des Missionnaires « *Chacara das Missões* ». Il y a là une équipe qui assure des missions dans l'archidiocèse et parfois aussi dans d'autres diocèses. Il est vraiment dommage qu'ils ne soient pas plus nombreux.

Cette journée réservait une surprise au T.H. Père : Le Commandant du bataillon de la Police l'invite à visiter leur caserne. En y arrivant, le T.H. Père est reçu par un officier qui le conduit au bureau du Commandant, entouré de tout son état-major. Dans un petit discours d'allure militaire, le Commandant remercie le Supérieur général de sa visite et l'invite à assister à un défilé du bataillon en son honneur. Et de fait, du perron, le T.H. Père voit passer devant lui, fanfare en tête, les troupes de la Police. Je crois bien que dans sa vie Notre T.H. Père n'a pas eu d'autres défilés militaires en son honneur ; il a fallu venir dans ce coin du Brésil pour qu'un hommage militaire soit rendu au Général de l'armée pacifique des Lazaristes et des Filles de la Charité !...

Dans la soirée, une séance au collège des Sœurs marque et traduit l'hommage des Filles à leur Père en saint Vincent. En présence de Mgr l'Archevêque, qu'entourent prêtres du clergé séculier, et confrères, une assistance nombreuse remplissait la salle. Le programme varié et intéressant comportait en plus des compliments des élèves et des Associations, des danses et des chansons en portugais, en anglais et en français ; même la « *Seine* » fut évoquée en cette soirée fort bien réussie.

19 août. — Nous revenons à *Belo Horizonte*. Les deux archevêques, qui ont été d'une charmante amabilité, les confrères, des prêtres du clergé séculier, des Filles de la Charité, des élèves, etc. nous ont accompagnés jusqu'à l'aérodrome pour un dernier adieu. Et après une heure en avion, nous étions de nouveau dans la capitale de Minas.

CARAÇA.

20 août. — Nous partons pour le *Caraça* où se trouve une de nos Ecoles Apostoliques. Le « *Caraça* », la première maison de la Congrégation au Brésil et en toute l'Amérique du Sud. En 1820, arrivèrent au « *Caraça* » deux Missionnaires Lazaristes portugais : M. Antonio Ferreira Viçoso, qui sera plus tard évêque de Mariana ; et son compagnon, M. Leandro Rabello. Ils reçurent de Jean VI, roi du Portugal au Brésil, la donation du pèlerinage-ermitage et une immense propriété. M. Viçoso y fondera un collège, le premier au Brésil et un centre pour les missions. Le collège est devenu célèbre, mais avec le temps il a cédé la place à l'Ecole Apostolique actuelle.

Deux autos conduisent au *Caraça* la petite caravane composée du T.H. Père, de MM. Godinho, Sales, Mourão, de nos deux amis Antonio Lara Resende et Vicente Carsalade, successivement présidents de notre Association d'anciens élèves, et de notre confrère Dasio Moura. Le premier arrêt se fait à « *Santa Barbara* » où le curé, notre ancien élève à Mariana, M. le Maire et d'autres personnes ont fait au T.H. Père l'aimable surprise d'une réception cordiale. On se remet en route. Ici et là nous traversons de petites bourgades où des gens simples comme leurs maisons modestes, nous regardent filer rondement... Nous pénétrons enfin dans notre propriété du *Caraça* dont une porte à claire-voie marque l'entrée. Au loin, se dresse devant nous, la montagne d'un bleu-noir, qui se trouve à l'arrière-plan de la maison, mais encore à une distance d'une vingtaine de kilomètres. La route grimpe, car la maison est située à 1500 mètres d'altitude. Mais justement quand on pénètre dans la propriété du *Caraça*, un pneu éclate et l'une des voitures est obligée de stopper. L'auto du T.H. Père continue le voyage par une route qui monte au milieu de la forêt et arrive au *Caraça* au bruit des fusées qui jaillissent et de la fanfare qui éclate. Tout le monde est là : confrères, Filles de la Charité, élèves, domestiques, etc..., pour recevoir le Supérieur général qui visite la première maison lazariste de l'Amérique du Sud ! La deuxième voiture arrive un peu plus tard, juste pour prendre part aux dernières manifestations de l'accueil chaleureux.

21 août. — Le T.H. Père célèbre la messe dans la belle chapelle gothique, qui, dédiée à « *Notre Dame Mère des Hommes* », fut jadis construite par notre confrère, Supérieur au *Caraça*, M. Jules Clavelin. Assistance nombreuse et chants impeccables. Après le petit déjeuner, le T.H. Père fait connaissance avec la maison qui a très bon aspect. On dirait un avion posé sur la montagne... deux corps de bâtiments séparés par la chapelle, et par derrière d'autres

suites de bâtiments. La propriété est immense et notablement accidentée. C'est le silence et la fraîcheur, à perte de vue... On passa à la bibliothèque, une des meilleures de l'Etat, on visita les classes, etc... On va même au « *Calvario* », petite colline, à côté de la maison, surmontée par un beau crucifix et d'où on jouit d'une vue superbe sur les alentours et sur la maison. Comme le Caraça se trouve éloigné de toute ville, il soit se suffire, et c'est pour cela que l'on y trouve : boucherie, boulangerie, couture, cordonnerie, blanchisserie, etc., et la maison a une telle renommée que le Gouvernement a permis qu'on y installe un bureau de poste, télégraphe et téléphone, pour le seul service de l'Ecole Apostolique !...

A midi, on offre au T.H. Père un repas champêtre au bord d'un cours d'eau, non loin de la maison. On y a créé un terrain de sports, qui, inauguré par le Supérieur général, en porte le nom. L'on s'assoit devant une table improvisée au milieu des eucalyptus. La fanfare des élèves est là pour un dîner en musique. Au cours du repas, nous avons la surprise de deux représentations sur le terrain de sports. Tout d'abord une scène missionnaire : un élève à cheval, une croix sur la poitrine, arrive, descend de sa monture et se met à prêcher... Aux divers coins du terrain apparaissent des hommes : un Chinois, un Arabe, un Indien, un « *cabolo* » (un paysan), etc..., et ils suivent le missionnaire qui remonte à cheval... Pendant des années, du Caraça, en effet, sont partis des Missionnaires allant évangéliser l'Etat de Minas et d'autres parties du Brésil... L'autre scène représentait une maison de paysan où l'on chantait des morceaux typiquement brésiliens.

Après ce repas de style et d'aspect un peu spécial, nous allons faire une promenade jusqu'au « *Tanque Grande* », un vaste lac artificiel dont, pendant des années, les eaux ont fourni l'éclairage et la force. Le T.H. Père prend place dans une barque pour un tour de lac. Jusqu'ici, dans notre voyage, c'était un moyen de transport pas encore essayé ni emprunté.

De retour à la maison, le T.H. Père a tenu à visiter les Sœurs dans leur résidence non loin de l'Ecole Apostolique, les remerciant des bons services rendus à cette œuvre : lingerie, pharmacie, infirmerie, etc...

La journée devait se terminer par une séance où les discours, les chants et la fanfare se montraient vraiment à la hauteur artistique des traditions du Caraça.

DÉPART DU CARAÇA : VISITES.

22 août. — C'est à regret que l'on quitte le *Caraça*, mais il fallait le faire. Le départ a une espèce de rituel : tout le monde se réunit dans la grande cour d'entrée pour les derniers adieux ; d'un côté, la bâtisse dominée par le clocher d'une trentaine de mètres, de l'autre une série de palmiers élancés qui, alignés comme des soldats, rendent les honneurs. Dans ce décor un

tantinet solennel on se dit adieu ou plutôt « *au revoir* »... et on descend de la montagne, après un voyage qui fut plutôt un pèlerinage au berceau de la Province brésilienne.

Nous suivons pour le retour une route différente, ce qui nous permet un arrêt à « *Barão de Cocais* », où nous avons été reçu par M. le Curé, notre ancien élève à Mariana. Peu après, ce sont deux vieilles villes : *Caté* et *Sabará*. Dans celle-ci, on est surpris par la proximité de la vieille et de la nouvelle cité ouvrière, où l'on a installé les hauts fourneaux d'une usine sidérurgique.

Vers 11 heures, nous nous retrouvions à *Belo Horizonte*. Le T.H. Père n'y fera qu'un arrêt de quelques heures car, dans l'après-midi, il prendra l'avion pour *Rio*, où le programme demandait sa présence.

RIO : COLLÈGES SAINT-VINCENT, — ET LARANJEIRAS.

De fait, à 17 heures, dans notre collège Saint-Vincent, on avait préparé un rassemblement de la famille vincentienne : outre nombre de confrères, on y voyait Filles de la Charité, Dames de la Charité, Enfants de Marie, Louises de Marillac, membres des Conférences de Saint-Vincent. Le T.H. Père dit la messe tandis que les élèves du collège « *Laranjeira* » assurent les chants.

Après l'office, le T.H. Père, entouré des confrères, est salué successivement par diverses adresses : une Enfant de Marie, la Présidente des Dames de la Charité, le Président des Conférences de Saint-Vincent, les Louises de Marillac. Le T.H. Père, en quelques mots, remercie les Associations présentes de l'apostolat qu'elles réalisent, dans l'esprit de saint Vincent ; il leur dit sa joie de se trouver au milieu de la famille vincentienne et les assure de ses prières auprès des Reliques du Grand Saint de la Charité, à Paris. Il distribue ensuite des images, que beaucoup de gens lui demandent de signer. Cela n'était guère commode devant une telle assistance... Mais le T.H. Père s'y prêta de bonne grâce...

FILLES DE LA CHARITÉ A RIO.

23-24 août. — Ces deux journées dont devait disposer le T.H. Père à Rio, lui amenèrent ample besogne : visiter quelques-unes des maisons des Filles de la Charité, céder à des obligations protocolaires, recevoir des confrères, etc... Ces deux jours ont été remplis :

I. Chez les Filles de la Charité, il se rend à la « *Santa Casa* », la plus ancienne maison des Sœurs, après celle de Mariana. Ce grand hôpital de Rio rend un immense service aux pauvres malades de la ville. Médecins et confrères aumôniers de la maison, ainsi que les Sœurs, ont accueilli le T.H. Père avec joie dans cette randonnée à travers la vaste maison.

Puis ce fut l'« *Hôpital de la Marine* » où les officiers se sont montrés spécialement déferents envers leur illustre Visiteur,

sans parler de la joie des Sœurs devant leur T.H. Père. Notre confrère, M. Jorge Cunha, aumônier-capitaine de la Marine, souhaita la bienvenue au Supérieur général.

La troisième visite de la journée fut pour la maison de « *Laranjeiras* » : collège de jeunes filles et aussi maison pour les Postulantes qui y passent quelque temps avant leur admission au séminaire. De là, « *Santa Teresa* », orphelinat dirigé par les Sœurs ; grande et bonne maison où les élèves ont offert au T.H. Père une aimable séance. La maison « *São Cornelio* », autre orphelinat, mérite aussi une rapide visite du T.H. Père. Elle fut une surprise pour les orphelines et pour les Sœurs.

2. Le T.H. Père eut l'occasion de rencontrer certaines personnalités : Son Eminence le cardinal D. Jaime e Barros Camara, archevêque de Rio.

Le Dr Austregesilo de Athayde, Président de l'Académie littéraire brésilienne et notre ancien élève au Ceará, offrit au T.H. Père un dîner chez lui ; à ce repas se trouvait aussi présent Mgr Helder Camara, archevêque, auxiliaire du cardinal.

RIO : VISITES PROTOCOLAIRES.

Le T.H. Père rendit également visite à Son Excellence l'Ambassadeur de France, qui s'était fait représenter lors de son arrivée à Rio.

3. Quatre gestes du Gouvernement brésilien à l'égard du Supérieur général, sont à retenir :

a) D'abord, réception en qualité d'hôte officiel du Gouvernement brésilien, qui mit à sa disposition une auto pour ses déplacements.

b) Imposition de l'insigne de l'« *Ordem do Cruzeiro* ». Le 24 août, en effet, vers 16 heures, le Supérieur général était reçu au « *Palais de l'Itamarati* », Ministère des Affaires étrangères. Son Excellence Dr Horacio Lafer, Ministre des Affaires étrangères, accompagné de ses assesseurs, s'adresse en anglais à M. le Supérieur général pour lui dire qu'il allait lui conférer, au nom du Président de la République, l'« *Ordem do Cruzeiro* », geste du Gouvernement reconnaissant ainsi les services rendus au Brésil par la double famille de saint Vincent. Et séance tenante, il passa au cou du T.H. Père l'insigne de l'Ordre. Le Supérieur général remercia, en anglais, le Ministre de ses paroles de bienveillance à son égard et pour la double famille de saint Vincent et le pria de transmettre au Président de la République sa vive reconnaissance et celle de la Congrégation.

A cette occasion le T.H. Père était entouré de M. Godinho, de M. le Visiteur, du Directeur des Sœurs, de plusieurs autres confrères, de la Mère Blanchot et de son Conseil.

c) Audience accordée par le Président de la République. Accompagné de MM. Godinho, Sales, Visiteur, et Joaquim Horta, procureur provincial, le T.H. Père fut reçu avec simplicité et cordialité au « *Palais das Laranjeiras* ». Pendant quelques instants

ce furent d'aimables paroles sur le Brésil, sur Brasilia, etc... A la fin de l'audience, le T.H. Père offrit au Président la médaille commémorative du Tricentenaire de saint Vincent.

BRASILIA : LA CAPITALE FÉDÉRALE.

d) Visite à *Brasilia*. Dans ce but, le Président Juscelino Kubitschek offrit un avion de la « *Cruzeiro do Sul* ». Le 25 août, le T.H. Père, accompagné de MM. Godinho, Sales et Horta, prenait place dans l'avion. Dans le même appareil voyageait, comme invité également du Gouvernement brésilien, le Ministre français André Malraux, qui allait à Brasilia pour y poser la première pierre de l'Institut de Culture Française. Avant d'atterrir, c'est le survol de *Brasilia*, immense plateau aux ondulations légères, aux vastes horizons et avec un reste de végétation qui survit des milliers d'arbres abattus pour créer la nouvelle capitale. Nous avons fait près de mille kilomètres et nous étions ici à 1200 mètres d'altitude. A l'aérodrome, un officier du Ministère des Affaires étrangères nous reçoit et nous conduit jusqu'au « *Palais da Alvorada* », résidence du Président.

L'intendant du palais, personne bien connue, le Dr Hélio Penna, nous a fait visiter la demeure.

Vers 14 heures, un hélicoptère déposait le Président, M. Juscelino Kubitschek, devant le palais. Le T.H. Père se rend à sa rencontre pour le saluer. Aussitôt après, on se mettait à table : le Supérieur général se trouvait à côté du Président, entouré d'une cinquantaine d'invités et parmi eux M. André Malraux.

Après le repas, eut lieu la pose de la première pierre de l'Institut de Culture Française. Sur la place des « *Trois-Pouvoirs* », il y avait foule : gens du peuple, élèves des écoles, etc... et aussi la Mère Blanchot accompagnée de quelques Sœurs. On nous a placés dans la tribune officielle et c'est de là que nous avons entendu les discours du Président et du Ministre André Malraux. Après cette cérémonie, nous avons fait une promenade sur l'emplacement de la future capitale.

Vers 6 heures, le T.H. Père prend congé du Président de la République et c'est le retour en avion, vers Rio.

PETROPOLIS : SÉMINAIRE ET SCOLASTICAT.

26 août. — *Petropolis* attend aujourd'hui la visite du Supérieur général. Là se trouvent le scolasticat, le séminaire interne de la Province brésilienne et plusieurs maisons de Filles de la Charité.

A 62 kilomètres de Rio, *Petropolis*, ancienne résidence d'été des Empereurs, ville moderne nichée dans la « *Serra da Estrale* », jouit d'une situation privilégiée ; les habitants de Rio, fuyant la moiteur des bords de mer, viennent volontiers à *Petropolis* trouver un peu de fraîcheur.

Nous arrivâmes vers 3 heures. A l'entrée de la ville nous sommes accueillis par le Dr Nelson Sá Earp, maire de la ville, par son chef de cabinet, par les secrétaires de la Mairie et d'autres autorités civiles. Devant confrères et Filles de la Charité,

M. le Maire déclara au T.H. Père qu'il était reçu, ici aussi, comme hôte officiel de la ville et à cet effet un Décret avait été publié dès le 24. Une fanfare militaire rehaussait la joie de l'ambiance. Le T.H. Père remercia M. le Maire de sa gentillesse et on se dirigea vers notre séminaire Saint-Vincent.

Vers 5 heures, visite à Mgr Manuel Pedro da Cunha Cintra, évêque de la ville.

A 19 h 30, la maison de *Petropolis*, scholasticat et séminaire interne rendent hommage au Supérieur général, en lui offrant une séance dans laquelle les étudiants ont voulu présenter au T.H. Père quelques-unes de leurs activités, en dehors du cadre de leurs études. Alors l'on vit défiler sur la scène l'œuvre des catéchismes, celle des vocations, l'Académie S. Pie X, le cercle des timbres pour les Missions, l'Association pour les garçons, Enfants de Marie. A ce film de leurs activités missionnaires, ils ont ajouté le charme de leur voix par des chants parfaitement exécutés. Le T.H. Père clôtura la séance, en disant à tous sa joie de se trouver dans une maison de tant d'importance pour l'avenir de la Congrégation et pour celui de la Province brésilienne, et se plut à constater le bon esprit de tout le personnel de la maison.

27 août. — Le T.H. Père célèbre la messe de Communauté, à la satisfaction des étudiants et séminaristes.

PETROPOLIS : MAISONS DES FILLES DE LA CHARITÉ.

La matinée est consacrée à visiter deux maisons de Sœurs, situées hors de la ville. C'est d'abord « *Correias* », petit village d'un excellent climat où se trouve le petit séminaire diocésain. Le T.H. Père est accueilli par nos Sœurs et par d'autres personnes amies. En tête, on avait aligné les tout petits, garçons et filles ; par un tour de force remarquable, ils ont chanté, en français, la *Marseillaise*.

C'est ensuite la maison de « *Nogucira* » ; hôpital pour enfants tuberculeux, mais on y reçoit aussi des adultes. A l'arrivée du Supérieur général, les petits malades agitaient leurs drapeaux pour saluer l'auguste Visiteur qu'ils regardaient avec curiosité. L'aumônier de la maison, le chanoine Mario Ferreira et les Sœurs nous ont fait visiter la chapelle et l'hôpital, tout deux situés au sommet d'une colline dominant les alentours et baignés d'air et de soleil.

L'après-midi fut réservé à deux autres maisons de nos Sœurs, à Petropolis. D'abord le collège « *Santa Isabel* », vaste établissement placé au centre de la ville et avec nombre d'élèves, qui attestent l'estime qu'on en fait dans la ville. La maison possède une belle chapelle, et un bibliothèque installée à la moderne, etc...

L'autre maison de ce jour est l'« *Hôpital de la Providence* », méritant bien son nom, vu les épreuves de son histoire providentiellement surmontées. Le T.H. Père parcourt les infirmeries où, malgré leurs souffrances, les petits malades le saluent d'un sourire.

Le T.H. Père eut aussi l'occasion de voir le « *Musée Impérial* », curiosité de la ville, consacré au souvenir des anciens empereurs du Brésil. La journée se clôt par une séance au collège « *Santa Isabel* », dans la salle des fêtes, illuminée, remplie d'invités et d'élèves. Le T.H. Père est salué par notre confrère M. Carlos Péliissié et par une élève ; on put ensuite apprécier un jeune violoniste et les chants fort bien exécutés par les jeunes filles du collège.

RIO : COLLÈGE SAINT-VINCENT ; MAISON CENTRALE.

28 août. — Quittant Petropolis, nous retournons à Rio, pour y passer notre dernière journée, marquée par un suprême hommage au Supérieur général. Le collège *Saint-Vincent*, avait réuni dans son amphithéâtre les prêtres et élèves. M. Horta, notre Procureur provincial et Directeur du collège, salue le T.H. Père au nom de cette nouvelle maison, où les confrères vont s'adonner au travail de la formation intellectuelle, morale et spirituelle de la jeunesse brésilienne.

On entendit encore une adresse d'un des élèves, ainsi que trois hymnes nationaux : Brésil, Etats-Unis et la *Marseillaise* ; suivent des morceaux de piano ; le tout exécuté par des élèves. Offert au T.H. Père, un album lui rappellera son passage à Rio.

29 août. — Vers 9 heures, le T.H. Père se rend à la Maison Centrale des Sœurs pour faire ses adieux. A cette occasion, se présentent 24 Petites Sœurs, qui lui demandèrent la grâce de prendre le saint habit. Dans la salle de retraites, il a pu voir la Communauté des Sœurs et lui adresser un dernier mot.

SÃO PAULO.

A 17 heures, le Supérieur général, accompagné de MM. Godinho et José Sales, prend l'avion pour *São Paulo*. Ce sera un voyage de 90 minutes. Quittant le littoral, l'appareil survole des régions montagneuses avant d'arriver sur le plateau, où sur plus de 20 kilomètres, d'est en ouest, à 800 mètres d'altitude, se trouve *São Paulo*, avec ses trois millions d'habitants.

L'avion atteint l'aérodrome de « *Congonha* » à 18 h 15. Le Supérieur général est accueilli par un officier, représentant le Gouverneur de l'Etat de Sao Paulo, par le Dr Ademar de Barros, maire de la ville, par un Vicaire général de Son Eminence le cardinal Vasconcellos Motta, par les confrères, la Mère Blanchot et quelques Sœurs.

De l'aérodrome, nous allons directement au *Palais Pie XII*, demeure du Cardinal, qui tenait à recevoir le T.H. Père tout de suite, car il devait s'absenter dès le lendemain. Le Cardinal, ancien élève des Lazaristes, reçut le T.H. Père avec joie et cordialité et redit sa reconnaissance pour les fils de saint Vincent.

Nous nous dirigeons maintenant vers notre paroisse de « *Moinho Velho* ». Par ordre du Maire de la ville, l'église a été illuminée de haut en bas. Devant l'église se tiennent les élèves des Sœurs, les paroissiens placés de côté et d'autre de la place. Tous

applaudissent le Supérieur général. Après une visite au Saint-Sacrement, à la maison des confrères, sont présentés au T.H. Père les Directeurs des Conférences de Saint-Vincent de Paul et autres personnes de la paroisse.

30 août. — Le Supérieur général, devant nombre de Sœurs et de paroissiens, célèbre la messe dans l'église paroissiale, dédiée à saint Vincent et construite par nos confrères.

Après la messe, une réunion au cinéma paroissial *Saint-Vincent*, présente la paroisse au Supérieur général. La vaste salle est comble. Notre confrère, le curé de la paroisse, M. Aloisio Gochman, souhaite la bienvenue au T.H. Père, en anglais, tandis que la chorale paroissiale exécute heureusement quelques jolis chants brésiliens.

Dans la ville de São Paulo, se trouvent plusieurs maisons de Filles de la Charité ; impossible de les visiter toutes : il faut se borner à voir les plus proches de la paroisse.

D'abord le *Collège* dirigé par nos Sœurs, et situé sur la paroisse. Pour le moment, il est seul chargé de former la jeunesse féminine. Le T.H. Père y est accueilli par les élèves massées devant l'édifice et en tenue de fête. Après une visite de la maison, une réunion de famille permet aux Sœurs de causer pendant quelques moments avec le T.H. Père.

La deuxième visite, fut pour la « *Médaille Miraculeuse* » : crèche, dispensaire, visites à domicile, aide à la paroisse, etc... Vaste et belle maison qui fait un bien immense dans la ville.

La troisième maison vue en ce jour : « *O Instituto Padre Chico* » ; Institut pour jeunes aveugles, études et métiers adaptés à leur capacité. Cette magnifique maison a naturellement la faveur du public de *São Paulo*. La séance est offerte et jouée par les aveugles. Avec un discours en anglais, ce sont des chants à plusieurs voix, des morceaux de piano, des danses, etc... le tout exécuté avec une remarquable maîtrise.

Un tour dans cette ville très moderne, nous fait constater sa topographie, caractérisée par des hauts et bas quartiers, reliés entre eux par de nombreux viaducs. Si l'on jette un regard sur l'ensemble, l'attention est attirée par d'audacieux gratte-ciels : masses de béton, ainsi la *Banque d'Etat* avec ses trente-six étages et cent dix mètres de haut ; la *Compagnie Brésilienne d'Investissements*, trente-et-un étages, etc... Ici et là de grandes avenues, ainsi « *Paulista* », qui s'allonge sur six kilomètres, etc... La nouvelle cathédrale gothique, toute en granit et aux vastes proportions... La journée fort bien remplie, nous donne le droit de rentrer à la maison.

31 août. — Notre dernière journée passée à *São Paulo*. Dans la matinée nous sommes allés rendre visite à M. le Maire, à *Ibirapuera*, où se trouve l'Hôtel de Ville et ses bureaux. Réception très cordiale : conversation en anglais, tasse de café. Elle s'imposait dans cet Etat du caféier. Comme le Supérieur général était invité à déjeuner, M. le Maire (Dr Adhemar de Barros), nous conduit dans sa voiture à son domicile privé. Mme Leonor

de Barros, fait les honneurs du repas que M. le Maire veut « sans cérémonies protocolaires ». « *Nous sommes à la joie, disait-il, parce que nous accueillons pour ainsi dire saint Vincent de Paul dans notre maison, puisque nous avons la visite de son successeur* ».

Après le repas, on nous présente une série de jolis tableaux, ornements de la salle à manger ainsi que d'autres pièces de la maison. Le Supérieur général remercie M. le Maire de toutes ses attentions et nous rentrons à la maison des confrères pour prendre nos valises, et gagner *Curitiba*, capitale de l'Etat du *Paraná*.

CURITIBA : CONFRÈRES ET SŒURS POLONAISES.

Vers 16 heures, nous quittons São Paulo et l'avion nous emporte vers le sud brésilien, à *Curitiba*. Région subtropicale, de hauts plateaux, climat plus frais, pays où domine l' « *Araucaria* », l'arbre de haute et élégante silhouette, dont les fûts élancés portent une couronne de branches recourbées formant corbeille.

A 18 heures, nous survolons l'aérodrome de *Curitiba*. Une grande réception était préparée au Supérieur général : Mgr Jeronimo Mazzarotto, évêque auxiliaire de *Curitiba*, Mgr Ignacy Krause, notre confrère, le représentant du Gouverneur de l'Etat, M. Stanislaw Piascki, vice-Visiteur, M. Ludwik Bronny, Directeur des Filles de la Charité, des confrères polonais et brésiliens, des élèves du Petit séminaire, des prêtres du clergé séculier, la Sœur Perez, Visitatrice avec son Conseil et beaucoup d'Enfants de Marie, etc... Le Gouvernement a mis à la disposition du Supérieur général, un officier et une automobile. C'est dans cette voiture que nous nous dirigeons vers la Maison Centrale des confrères polonais, où seront logés le T.H. Père et M. Godinho ; M. Sales ira au Petit séminaire diocésain dirigé par les confrères brésiliens.

Les confrères polonais sont arrivés au Brésil en 1903 et se sont installés à « *Thomas Coelho* ». C'est en 1928 qu'a été créée la vice-Province. Dans la Maison Centrale se trouvent séminaire interne et scholasticat. A côté de la Maison il y a une vaste chapelle ouverte au public.

Non loin de la Maison des confrères et dans la même rue, se trouve à la Maison Centrale des Filles de la Charité. Arrivées de Pologne au Brésil, les trois premières, le 17 octobre 1904, elles s'installèrent d'abord à « *Abranches* », non loin de *Curitiba* ; s'adonnant aux œuvres de la Communauté. En 1927, elles ouvrirent un séminaire à *Abranches*. Puis en 1933, la Maison Centrale fut transférée à *Curitiba*. Finalement, en 1947, le Père Edouard Robert, Vicaire général, érigea la Province de *Curitiba*, en dépendance de celle de Pologne.

1^{er} septembre. — Le T.H. Père dit la messe dans la chapelle des confrères où notamment étudiants et séminaristes, par leurs chants, traduisent leurs ferventes prières. Après la messe, la Sœur Visitatrice et son Conseil viennent saluer le T.H. Père.

CURITIBA : VISITES ET ŒUVRES VINCENTIENNES.

Pour notre séjour à *Curitiba*, on avait élaboré un programme, que nous nous efforçons de suivre, malgré les inévitables surprises dans de pareilles circonstances.

La première journée est consacrée à la visite des autorités civiles et ecclésiastiques. A 10 heures, nous nous rendons chez le Dr Moisés Lupion, Gouverneur de l'Etat, qui nous reçoit dans son nouveau palais, s'ouvrant sur la grande place où devait avoir lieu le Congrès Eucharistique National. L'accueil fut très cordial : on s'entretient du futur rassemblement eucharistique, et le T.H. Père, avec joie, donne ses impressions brésiliennes. Le Gouverneur offre au T.H., à MM. Godinho et Sales une magnifique publication illustrée sur le Paraná.

Mgr l'Archevêque de *Curitiba* se trouvait alors en Europe. Nous nous rendons chez Mgr Jeronimo Mazzarotto, l'évêque auxiliaire. Monseigneur atteste au T.H. Père sa satisfaction devant le travail accompli par confrères et Sœurs et offre un livre illustré sur l'archidiocèse.

Troisième visite pour M. le Maire. Malheureusement il se trouvait lui aussi absent : mais son chef de Cabinet nous a reçu avec gentillesse et cordialité.

CURITIBA : ŒUVRES POLONAISES.

2 septembre. — Journée consacrée aux confrères de la vice-Province. A 10 heures, à la Maison Centrale, une séance en l'honneur du Supérieur général, entouré de Mgr Krause et de nombreux confrères. M. Piaseki, vice-Visiteur, salue le T.H. Père en latin pour lui souhaiter la bienvenue et lui parler de la vice-Province. Au nom des cleres, un des étudiants lit un compliment. Suivent ensuite des chants à plusieurs voix en portugais, en polonais et en français : « *Canta coração* », « *Z pod igi elek* », « *L'Amitie* ». Accompagné par les instruments, le tout fut fort bien réussi. Puis le T.H. Père, en français, remercie les confrères et les cleres de cet hommage filial et exhorte les étudiants et séminaristes à bien profiter du temps de leur formation et des moyens qui leur sont offerts, afin d'être les instruments aptes à la réalisation des œuvres de la Congrégation. M. Godinho traduit les paroles du T.H. Père en portugais.

Au déjeuner prennent part le Secrétaire des Œuvres publiques, un Père Franciscain, un Frère Mariste, les confrères polonais et brésiliens. Il n'y a pas eu de discours ni de photographies, chose plutôt rare au cours de ce voyage.

ARAUCARIA.

3 septembre. — Assez tôt, l'auto nous amène vers l'Ecole Apostolique, vers « *Araucaria* », à 25 kilomètres de Curitiba. Elèves et confrères sont massés devant la porte pour nous recevoir. Sans retard on se rend à la chapelle où le T.H. Père doit célébrer.

A 9 heures, présentation de la Communauté au T.H. Père, dans le cadre d'un festival. M. Jan Palka, Supérieur, salue le Supérieur général, en français ; et ce discours est suivi de morceaux où voix et instruments mêlent, dans une parfaite cordialité, et les langues et les genres de musiques. A côté du « *Tanguinho* » brésilien, on écoute « *La Belle Bergère* », le chant des Vocations, le « *Warszawski dzien* », etc... Le T.H. Père s'adresse, en français, à son bel auditoire, disant sa joie de se trouver au milieu de cette jeunesse, radieuse espérance de la vice-Province. M. Godinho met, en portugais, à la portée de ces jeunes auditeurs, les conseils paternels donnés par l'auguste Supérieur.

Mettant à profit quelques moments avant le repas, nous allons faire une visite à M. Chalvet, un Français du Nord de la France, Directeur d'une fabrique de tissus, et qui en outre remplit les fonctions de Consul de Belgique. Sa maison se trouve dans un site, riche d'arbres et de fleurs, non loin de son usine. Ami de l'Ecole Apostolique, il nous accueille très cordialement, et, en bon français, nous offre une coupe de champagne.

CURITIBA : RÉCEPTION CHEZ LES SŒURS POLONAISES.

Après le déjeuner, nous retournons à *Curitiba*. Et, à 14 h 30, nous faisons notre première apparition à la Maison Centrale des Filles de la Charité. Accompagné de MM. Godinho et Bronny, Directeur des Sœurs, M. le Supérieur général est reçu à la chapelle par un « *Benedictus qui venit* »... chanté à plusieurs voix, parmi les fleurs et les lumières. On passe ensuite à la salle des Retraites, remplie de Sœurs. Une Sœur à l'habit et une Petite Sœur disent au T.H. Père la joie de toutes, de recevoir une visite si désirée et si extraordinaire : la première venue d'un Supérieur général !... Ces sentiments sont soulignés par un chant portugais. Le T.H. Père, en retour, leur témoigne, en français, sa satisfaction de se trouver au milieu d'elles, de les voir si nombreuses, puis leur donne sa bénédiction et leur distribue une image-souvenir.

Alors c'est un tour de maison : belle et vaste demeure, outre le rez-de-chaussée avec chapelle, parloir, etc..., un étage est réservé aux Petites Sœurs, un autre occupé par les dortoirs des Sœurs Retraitantes. Dans la maison fonctionnent également d'autres œuvres : la soupe pour les pauvres (40 en moyenne) ; la visite à domicile, un dispensaire ; le tout fort bien organisé.

A 5 h 30, nous étions à l' « *Instituto Nossa Senhora das Mercês* », maison qui comprend : Ecole d'infirmières auxiliaires, Cours primaire, Postulantes (22) et Aspirantes (130). Les élèves réservent au T.H. un chaleureux accueil et lui ont témoigné leur joie par deux discours et un programme international de chants et de danses : « *Le Moulin* », « *La Ermita* », « *As Gau-chitas* », « *L'Hirondelle autrichienne* », « *Le Danube bleu* »... Le T.H. Père leur parle en français, et tout en les remerciant de l'hommage reçu, les exhorte à acquérir et développer une solide formation professionnelle et chrétienne. M. Godinho, traduisant ces paroles en portugais, les mit à la portée de ces jeunes auditrices.

ORLÉANS ET ABRANCHES : ŒUVRES POLONAISES.

4 septembre. — Dès 7 heures, nous partons en auto, pour « Orléans », où se trouve le Petit séminaire diocésain, dirigé par nos confrères brésiliens. A la porte, nous attendent confrères et élèves, ainsi que la fanfare qui remplit de notes harmonieuses la fraîche matinée. Un élève salue, en français, le T.H. Père par un petit discours fort bien tourné. La réponse du Supérieur général est mise à la portée des élèves par M. Godinho, qui la traduit en portugais. On passe à la chapelle pour la messe où les élèves prient et chantent en union avec l'illustre célébrant.

Puis c'est l'indispensable tour de maison. Construite récemment dans un site paisible et tout désigné pour l'étude et le silence, le séminaire s'ouvre largement à l'air et à la lumière. Le T.H. Père consacre toute la matinée pour s'entretenir avec les confrères et prendre connaissance de leurs travaux. Il a même la possibilité de s'entretenir avec les petits séminaristes curieux de le voir et de l'entendre.

Après le repas, on quitte le séminaire pour se rendre à « Abranches ». Dans cette ville se trouvent une maison de confrères et un établissement des Sœurs, l'« Instituto São José », berceau de la Province de Curitiba.

CURITIBA : ŒUVRES DES SŒURS.

5 septembre. — A 6 h 30, le T.H. Père célèbre, à la Maison Centrale des Filles de la Charité. Le petit déjeuner est suivi d'un entretien avec les Sœurs, toujours avides de voir et d'entendre leur Très Honoré Père. A 8 h 15, nous nous rendons au foyer-école « Erminia Lupion ». La maison abrite plus de 400 filles orphelines et dépend du Ministère du Travail et de l'Assistance sociale. Des grands et des petits drapeaux partout ! Ils encadrent le gazouillement de ce petit monde. A la grande salle d'entrée tout est prêt pour un hommage au Supérieur général : discours de bienvenue et chants exécutés par la petite « chorale » de l'École, leurs noms sont suggestifs : « Vola-Vola », « Rolinha », etc... Mais le clou de la séance fut une fanfare dirigée par un tout petit de six ans. Hissé sur une chaise, il dingait avec tout le sérieux possible ses petits compagnons.

Mais il faut se presser. Aussi, à 10 heures, nous sommes à l'hôpital « Nossa Senhora das Graças » : vaste et moderne hôpital avec nombre de salles de services de tout genre. Fait remarquable, cet hôpital est propriété des Filles de la Charité, qui n'oublient pas les pauvres, puisqu'ils y sont reçus dans la proportion de 50 %. Le T.H. Père bénit et inaugure un nouveau pavillon pour enfants malades.

Encore une autre maison à visiter : « Collège Caetano Munhoz da Rocha », pour garçons de 7 à 12 ans. L'édifice est précédé d'une belle allée qui donne accès au collège. Le Supérieur général est salué par M. Uguaru Espirito Santo, Professeur à l'Universidade Federal do Paraná et membre des Conférences de Saint Vincent : « Au Paraná, la plus récente circonscription du Brésil les Prêtres

qui ont étudié dans le séminaire de l'archidiocèse ainsi que les laïcs qui ont été au collège des bons Pères Lazaristes ; les élèves de l'Ecole d'infirmières, des Ecoles ménagères, des Ateliers professionnels ; les malades des hôpitaux, les pauvres des dispensaires, les orphelins et orphelines... tout ce monde bénit, loue et exalte le mérite de vos Fils et de vos Filles, ou pour mieux dire, exalte notre Père saint Vincent, qui survit en tant d'œuvres, et dont vous êtes le digne successeur ». A ces délicates paroles, les élèves ont ajouté une intéressante démonstration sportive : une pyramide humaine d'un remarquable équilibre !... Le T.H. Père n'a pu que remercier cette réception si cordiale et formuler ses meilleurs vœux pour le progrès d'une œuvre si bienfaisante ; et M. Godinho, en portugais, tâchait de rendre plus accessibles les sentiments d'une si vive reconnaissance.

6 septembre. — Sur le programme figurait une visite à la ville d'Irati, où les confrères brésiliens dirigent un lycée et où les Filles de la Charité ont aussi un collège. Mais le mauvais temps déconseillait un voyage en auto de quelque 150 kilomètres. Aussi, la matinée est consacrée à deux maisons de Filles de la Charité : l'hôpital « São José dos Pinhães » dans l'endroit du même nom. Hôpital plutôt simple, mais dûment organisé.

Puis ce fut la « Casa de Saude S. Vicente », maison conçue pour personnes aisées. Il s'agit d'une œuvre qui appartient à une Association de médecins et dont l'administration est confiée aux Filles de la Charité. Pour l'après-midi, on nous laisse temps libre, ce qui permet quelques entretiens avec les confrères de la Maison Centrale.

JACARÉZINHO.

7 septembre. — Fête de l'Indépendance du Brésil. Le T.H. Père a accepté de faire une visite à la ville de Jacarézinho. Dans cette ville, les Sœurs de la Province de Rio ont un nouveau et grand collège, qui n'est pas encore terminé. Nous y allons par avion : nous, c'est-à-dire T.H. Père, MM. Godinho et Sales. A l'aérodrome, réception : là se trouvent le Dr Noronha, représentant M. le Maire, le Vicaire général de Mgr l'Evêque d'Assis, le Recteur du Petit séminaire, nombre de Sœurs, etc... Nous allons vers la ville et vu la fête nationale, on nous conduit à la tribune de la cérémonie officielle. Là se trouvent M. le Maire, Mgr Geraldo Sigaud, évêque du diocèse, le Vicaire général, etc... Au moment même où le T.H. Père prend place à la tribune, par une curieuse coïncidence, nous assistons au défilé des élèves de nos Sœurs : marche au pas, impeccable alignement...

Après le défilé, nous nous rendons au collège « Imaculada Conceição », où nous attendent déjà les Sœurs et leurs élèves. Nous sommes logés dans une maison voisine, propriété du collège. Au cours de l'après-midi, nous rendons visite à Monseigneur, à M. le Maire et aussi à l'hôpital, tenu par les Filles de la Charité et dirigé par Sœur Pagano. De retour au collège, M. Godinho, profitant d'une aimable invitation de Mgr le Vicaire général du diocèse d'Assis va jusqu'à cette ville, où nos confrères de la

Province de Rio dirigent le Petit séminaire. A 8 heures, il était de retour à *Jacarezinho*, et en y arrivant, il a trouvé le T.H. Père entouré par les Sœurs dans une réunion en plein air et répondant aux questions qu'elles lui posaient.

8 septembre. — Le T.H. Père célèbre au collège, tandis que M. Godinho dit la messe à l'hôpital. Notre confrère, Mgr José Laza^o Neves, évêque d'Assis arrive ce matin pour rencontrer le Supérieur général ; il vient de prêcher à *São Paulo*, la retraite aux membres des Conférences de Saint-Vincent.

LONDRINA.

A 9 h 30, nous devons gagner l'aérodrome, où nous accompagnent l'évêque du diocèse et notre confrère Mgr Neves, ainsi que des Filles de Charité. A 10 heures, l'avion prend le départ vers « *Londrina* », ville pilote, qui en peu de temps a pris un considérable développement. Nous sommes dans le pays de la « *terra roxa* » (sables rougeâtres) spécialement favorable à la culture du café. Et de fait, de l'avion on peut voir les files vertes des caféiers s'aligner à perte de vue... A 11 h 30, nous atterrissons à *Londrina*. On nous avertit que l'avion suivant, au lieu de partir à 14 heures ne repartira qu'à 14 h 15. « A quelque chose malheur est bon », dit-on : et ce retard aussitôt connu, on ne sait trop comment, par les Sœurs des deux maisons voisines, va leur permettre de voir le Supérieur général, qu'elles n'auraient pas aperçu autrement. Elles se trouvent vraiment ravies de cette chance tout à fait inattendue. Ce sont les Sœurs de « *Colônia Esperança* », et elles semblent n'avoir pas volé leur nom !...

CURITIBA : RÉCEPTIONS.

A 16 h 30, nous sommes loin de 14 h 15, on monte dans l'avion pour *Curitiba*. Nous sommes accueillis à 17 heures, par la gentillesse de notre confrère M. Castagnola. En parvenant à la maison des confrères, le T.H. Père reçoit la visite de la T.H. Mère Lepicard, arrivée la veille.

9 septembre. — A 6 h 30, le T.H. Père dit la messe à la Maison Centrale des Sœurs de *Curitiba*. La chapelle est remplie de cornettes, justement attirées par la présence, dans la même maison, du T.H. Père et de la T.H. Mère. Il y eut évidemment les inévitables photographies.

A 9 heures, après avoir remercié confrères et Sœurs, nous partons pour l'aérodrome, dûment accompagnés des confrères et d'une quarantaine de Sœurs. A 11 heures, avec le Supérieur général, MM. Godinho, Sales et José Lima, confrère de la maison d'Irati, montent en avion pour *Porto Alegre*, capitale de l'Etat *Rio Grande do Sul*.

PORTO ALEGRE.

Cette région méridionale du Brésil a eu la nette préférence des immigrants européens : Ukrainiens et Polonais, surtout au Paraná ; Allemands et Italiens, plutôt au *Rio Grande do Sul*. Dans les vastes prairies, ont fait de l'élevage en grand, tandis

qu'on s'adonne aussi à la culture de la vigne, etc... A 13 heures, voici *Porto Alegre* et ses collines granitiques. Avec ses constructions nouvelles la ville groupe plus de 500 000 habitants autour de son port qui, par le fleuve Jacui, unit l'océan et les lagunes côtières (Lagoa dos Patos) à l'intérieur de l'Etat. Le Supérieur général est accueilli par Mgr Vicente Schaerer, archevêque de la ville, par le représentant du Gouverneur de l'Etat, par M. le Maire, par un confrère polonais, des prêtres du clergé séculier et nombre de Filles de la Charité.

De l'aérodrome, on se dirige à l' « *Instituto Santa Luzia* », maison d'éducation pour aveugles, dirigée par nos Sœurs et où nous serons logés. Grande maison, toute neuve, en béton armé. Devant l'édifice les aveugles applaudissent le Supérieur général pendant que retentissent la *Marseillaise* et l'*Hymne Américain*. Après la visite de la chapelle, premier entretien avec les Sœurs et déjeuner en famille.

A 16 heures, heure de la visite à Mgr l'Archevêque, qui nous reçoit avec une grande bonté et entretient le T.H. Père de son archidiocèse et de ses projets. Et à un moment donné, il dit : « *Je voudrais, mon Père, confier une paroisse à vos prêtres brésiliens ; donnez l'auto-ri-sation et je la leur remettrait aussitôt* ».

De l'archevêché, on se rend à une maison de nos Sœurs : « *A Media negra* ». Il s'agit d'une œuvre maintenue par les « *Círculos Operarios* » (Cercles ouvriers) et qui comprend plusieurs sections, école, pharmacie, consultations, etc... Nous y prenons le souper.

Les maisons de *Porto Alegre* se trouvent réunies pour fêter le T.H. Père. Nous voici reçus à la salle des fêtes. Au fond de la scène, sur un grand croquis cartographique de l'Etat, on voit signalées par des points lumineux, les différentes maisons de *Rio Grande do Sul*. A cette fête prirent part les jeunes filles du Cercle ouvrier, les élèves de la maison « *Santa Cecilia* », celles de la « *Crèche Elcina* » et aussi les aveugles de « *Santa Luzia* », sans oublier une « chorale » mixte, hommes et femmes polonaises, qui ont exécuté un programme parfaitement réussi.

10 septembre. — Le T.H. Père dit la messe dans la chapelle de *Santa Luzia*. Les aveugles ont alors prouvé leurs remarquables dons pour la musique par des cantiques exécutés avec une parfaite maîtrise.

Le T.H. Père profite de sa matinée pour visiter trois maisons de nos Sœurs. La *Crèche Elcina* : modeste fondation, mais bien tenue et organisée. « *Pronto Socorro* » : très grande et bien adaptée aux secours d'urgence. Enfin, le vaste *Hôpital Militaire*, situé sur une colline dominant la ville. Les officiers n'ont rien trouvé de mieux que d'offrir au T.H. Père un cocktail ; l'intention était la meilleure possible...

Dans l'après-midi, en route pour « *Esteio* ». Il pleuvait à verse, mais les Sœurs de cette maison, éloignées et pauvres, méritaient bien cette randonnée. Tout un ensemble d'œuvres : école primaire,

dispensaire, œuvres paroissiales, etc..., se trouve logé dans deux maisons, petites et pauvres, dans un milieu ouvrier. On y travaille beaucoup et avec courage.

De retour à *Porto Alegre*, après le souper, les aveugles ont chanté et joué pour le Supérieur général, qui a fort apprécié cette séance familiale et intéressante.

ADIEUX ET VŒUX AU BRÉSIL.

11 septembre. — Le programme prévoyait pour aujourd'hui la fin du séjour brésilien, mais des difficultés de visas pour l'Argentine et l'Uruguay, nous imposent un délai de vingt-quatre heures... Ce fut une occasion pour le T.H. Père de connaître la chapelle polonaise et la maison annexe, tenue par deux confrères polonais. Occasion aussi de voir un peu cette ville avec ses immenses gratte-ciels, ses larges avenues. Le reste de la journée fut mis à profit par Sœur Vincencia Fiuzza, Sœur Servante de « *Santa Luzia* » et par d'autres Sœurs, tout heureuses de s'entretenir plus longtemps avec le Supérieur général.

Avec ce 11 septembre se clôture la visite du T.H. Père au Brésil, puisque nous devons partir demain pour l'Argentine. Il a pu voir nombre de confrères : Province brésilienne, et vice-Province hollandaise et polonaise. Il a visité aussi un grand nombre de Filles de la Charité des Provinces du Nord, de Rio et de Curitiba.

En ce moment travaillent au Brésil presque trois cents prêtres lazaristes et deux mille Filles de la Charité. Les premiers dans des séminaires, collèges, paroisses, missions, aumôneries ; et les Sœurs dans hôpitaux, collèges, dispensaires, hospices, orphelinats, écoles diverses, œuvres paroissiales, etc... Le champ est immense... il attend ouvriers... et ouvrières... afin que puissent être réalisés les vœux que, récemment formulait le Saint Père Jean XXIII pour le Brésil : « *Nous demandons à Dieu de continuer à vous prodiguer ses grâces abondantes et à faire du Brésil une nation toujours plus forte, grande et libre, à la lumière de l'Evangile et des enseignements de l'Eglise, contre toute tempête qui pourrait menacer sa force, compromettre sa grandeur et restreindre sa liberté* ». (Radiomessage du 22 avril 1960.)

*

II. — ARGENTINE

En dehors des autres motifs qui justifèrent la visite du Supérieur général aux Provinces sud-américaines, le voyage en Argentine allait coïncider avec le centenaire de l'arrivée des Fils et des Filles de saint Vincent de Paul.

En effet, dès avant 1859, M. l'abbé Fuentes, curé de la paroisse Saint-Michel, à Buenos Ayres et Président de la Municipalité, exprimait ce souhait à Paris. Par l'entremise de M. Balcare, chargé d'Affaires pour l'Etat de Buenos Ayres et comme Fondé de pouvoirs de Mgr Escalade, évêque du diocèse de la *Santissima Trinidad*, il formulait cette instante requête.

Le 21 juillet 1859, deux Missionnaires, MM. Laderrière et Maleval et 12 Filles de la Charité conduites par la Sœur Servante Berdoulat, partaient du Havre et arrivèrent à Buenos Ayres le 14 septembre suivant. En ce même jour, les Sœurs prirent en charge l'Hôpital général, tandis que sans retard les Missionnaires assuraient le ministère spirituel de cette maison.

C'est ce glorieux centenaire que confrères et Sœurs, animés d'une vive reconnaissance envers Dieu et saint Vincent, ont célébré magnifiquement du 12 au 20 septembre 1959.

12 septembre. — A 13 h 30, après les adieux aux confrères et Sœurs présents à l'aérodrome de Porto Alegre, le T.H. Père et M. Godinho prennent l'avion « *Cruzeiro do Sul* », compagnie brésilienne.

De l'avion on domine de vastes plaines, car les seuls accidents de terrain — les chaînes de Tandil — se profilent là-bas à 300 kilomètres de Buenos Ayres. Deux heures plus tard, à 15 h 30, l'avion survolait la ville. L'on pouvait alors se faire une idée de l'étendue de Buenos Ayres, qui, dans son agglomération, abrite quelque sept millions d'habitants : à peu près le quart de la population totale de la République.

BUENOS AIRES.

L'avion se pose à l'aérodrome d'Ezeiza, à 46 kilomètres de la ville. Depuis plus d'une heure, la T.H. Mère Lepicard était arrivée. Le Supérieur général est accueilli par M. Reinaldo Conforti, Visiteur de la Province, par M. Antonio Guérault, Directeur des Filles de la Charité, par d'autres confrères, les étudiants d'Escobar et par quatre Sœurs brésiliennes qui accompagnaient Mère Blanchot.

Une auto nous amène à la Maison Centrale des Filles de la Charité, qui se trouve en face de celle des confrères. A la porte de la chapelle la T.H. Mère Lepicard, Mère Blanchot, Sœur Ancy, Visitatrice de la Province avec son Conseil, des confrères et des Sœurs attendaient le T.H. Père. On entre dans la chapelle aux accents du « *Benedictus qui venit* » et on assiste au salut du Saint-Sacrement donné par M. le Supérieur général.

A l'issue de cette cérémonie, nous nous rendons chez nos confrères, où nous serons logés pendant notre séjour en Argentine. Grande maison, bien bâtie, avec plusieurs chambres et une petite chapelle ; mais le tout demande à être rajeuni comme il convient à une Province qui veut grandir.

LUJAN ET CORTINES.

13 septembre. — M. le Visiteur a décidé qu'aujourd'hui le T.H. Père se rendrait à Lujan, à titre privé, car il devra y retourner officiellement, un peu plus tard. Cette visite permettra au Supérieur général de mieux connaître ce sanctuaire de renommée universelle, ainsi que les œuvres de la paroisse. Et de fait, nous partons en auto pour les 60 kilomètres qui nous séparent de Lujan. Notre chauffeur, remarquable de gentillesse, nous accom-

pagnera pendant tout notre séjour en Argentine, dont nous gardons un agréable souvenir. L'église de « Notre-Dame de Lujan », commencée en 1890 par notre confrère M. Jorge Maria Salvaire, s'inspire, pour la construction et pour le style, de Notre-Dame de Paris. D'autres ont continué le travail jusqu'à l'inauguration de 1910. Le sanctuaire mesure 42 mètres de façade, 103 mètres de longueur et les clochers montent à quelque 103 mètres. Tout en haut du maître-autel, on voit la petite statue de Notre-Dame de Lujan, vénérée en toute l'Amérique Latine. Dix confrères exercent leur ministère dans ce sanctuaire et ils y ont beaucoup à faire.

Nous avons visité aussi la maison des confrères et les œuvres de la paroisse. De retour, nous faisons un arrêt dans un petit hospice de vieillards dirigé par nos Sœurs et nous nous rendons à *Corinas*, maison du séminaire interne, occupée, pour le moment, par trois séminaristes seulement et trois confrères. C'est une maison de famille adaptée à sa nouvelle destinée, au sein d'une petite propriété bien mise en valeur.

A 17 heures, grande séance à la Maison Centrale des Filles de la Charité : pour les Supérieurs c'est une manifestation de gratitude des Enfants de Marie et des anciennes élèves. Le programme est ample et heureux : discours, poésies, morceaux de chant exécuté par la « *Chorale des élèves* ». Au cours du programme deux numéros ont spécialement attiré l'attention : a) « *Historiando en la Compania* » : sur la scène, un grand livre ; un ange en tournait les pages, à mesure qu'un récitant déroulait l'histoire de la Province on voyait défiler les personnages de cette fondation : le Père Etienne (1843-1874), la T.H. Mère Devos (1857-1869), Sœur Berdoulat, première Visitatrice, Mère Blanchot, Sœur Ancey, etc... ; b) Puis vint : « *Murmullo* » : un groupe rythmique, habilement mis en valeur par l'éclairage, par des mouvements parfaitement réussis, tend à exalter et célébrer la Sainte Eucharistie, traditionnellement symbolisée par un calice surmonté d'une hostie.

BUENOS AIRES : LE CENTENAIRE DE L'ARRIVÉE.

14 septembre. — Il y a cent ans, arrivaient en Argentine Lazaristes et Filles de la Charité. A 9 heures, le T.H. Père célèbre la messe à la Maison Centrale des Sœurs ; à l'Evangile, notre confrère, M. Tomás Gutiérrez, rappelle et souligne l'événement.

A 18 h 30, la commémoration solennelle du centenaire a lieu à la cathédrale de Buenos Ayres. L'église est majestueuse, en style « colonial », un peu sombre, mais, pour le moment, copieusement illuminée. Non loin de la table de communion se dresse, en faisceaux, les drapeaux d'Argentine, du Saint-Siège, de la France, des Etats-Unis, d'Uruguay, du Brésil, du Paraguay et d'Espagne. A l'entrée du temple, dès l'arrivée du T.H. Père, se trouvaient déjà le Ministre de l'Education nationale, le sous-Secrétaire d'Etat aux Cultes, représentant le Dr Arturo Frondizi, Président de la République ; plusieurs autres autorités, des délégations d'élèves de l'Uruguay, du Paraguay, etc... et une ample assistance.

Le T.H. Père se dirige tout d'abord, suivi des autorités, vers l'endroit où se trouve le monument renfermant les restes du Général Juan José de San Martín, le héros de la libération nationale. Là, il dépose une couronne de fleurs.

Après ce geste civique, le R. Père Victorio Bonamin, salésien, monte en chaire. Le célèbre orateur, doué d'une voix puissante, commence par rappeler le « *Te Deum* » chanté dans cette même église en 1859, lors de l'arrivée des premiers Lazaristes et des premières Filles de la Charité et il ajoute aussitôt que ni le Gouvernement, ni les autorités ecclésiastiques, ni le peuple n'ont été trompés dans leurs espérances. Suit un éloge de saint Vincent qui a fondé « non une acropole de l'intelligence, mais une académie de la charité ». Le discours plut : ses quarante minutes restaient une durée normale.

Le « *Te Deum* », présidé par le Vicaire capitulaire, Mgr Antonio Rocca, fut exécuté par la « Chorale » de l'École Apostolique Lazariste d'*Escobar*.

BUENOS AIRES : MAISONS DES FILLES DE LA CHARITÉ.

15 septembre. — A 9 heures, réunion au collège « *Inmaculada Concepcion* », tenu par les Filles de la Charité, Mgr Guillermo Bolatti célèbre la messe, devant une assistance qui remplit la chapelle.

Ensuite eut lieu, dans une salle du collège, l'hommage aux Supérieurs majeurs de la double famille de saint Vincent. Pour saluer le T.H. Père, Mme Sara Montes de Oca de Cárdenas parla en anglais, puis enchaînant en français, dit ses respects à la T.H. Mère, et termine ensuite par quelques mots d'espagnol à l'assemblée. Ce discours polyglotte fut suivi d'une poésie récitée par une jeune fille célébrant le « *Centenaire* ». Notre confrère, M. Guérault clôtura la séance par quelques mots de remerciements au nom des Supérieurs.

Cette journée fut spécialement marquée par l'audience que le Président de la République Argentine, M. Arturo Frondizi voulut bien accorder aux Supérieurs majeurs, entourés de MM. Godinho, Conforti et Guérault ainsi que de trois Sœurs. Le T.H. Père lut un compliment adressé au Président ; celui-ci a répondu en remerciant les Supérieurs présents du bon travail accompli en Argentine par Lazaristes et Filles de la Charité. L'audience avait duré vingt minutes.

De la « *Casa Rosada* », nous sommes partis rendre visite à Mgr Antonio Rocca, en son archevêché.

Le soir, à 18 h 30, une séance commémorative du Centenaire nous réunit à l'« *Instituto de Cultura Religiosa* ». La salle est très bien adaptée à ces sortes de réunions. Mlle Gloria Fontecha parla la première pour évoquer la figure de Sœur Terèse Berdoulat, première visitatrice en Argentine, et victime du choléra. Ensuite, le Dr Romero Carranza, membre des Conférences de Saint-Vincent, souligna que l'année 1859 fut une année vraiment vinctienne : fondation des deux premières Conférences de

Saint-Vincent et arrivée en Argentine des Lazaristes et des Sœurs de saint Vincent. Pour terminer son discours, il nota l'étrange, la providentielle coïncidence suivante : au moment même où il faisait l'éloge de l'œuvre vincentienne, à cette heure même et à pareil jour, il y a juste cent ans, son grand-père, secrétaire des Conférences de Saint-Vincent, accueillait au port de Buenos Ayres les nouveaux arrivants Lazaristes et Filles de la Charité. Sur ces mots émouvants on entendit, et avec grand plaisir, la « *Chorale Lugum Onak* », dirigée par M. l'abbé Luis de Mallea. Ce furent alors des morceaux religieux et folkloriques, de son répertoire : remarquables autant par l'artistique interprétation que par la qualité des voix. Au nom des Supérieurs, M. Guéault remercia et les organisateurs et les acteurs.

LE SANCTUAIRE DE LA MILAGROSA.

16 septembre. — Ce matin, à 6 heures, la famille vincentienne se réunit pour assister à la messe que célèbre le T.H. Père dans ce sanctuaire de la « Milagrosa ». L'église, construite par notre confrère M. Esteban Mattias, est le siège de la paroisse confiée à nos confrères. C'est l'un des sanctuaires les plus remarquables de la ville. Sur l'une des tours de l'église, se dresse la statue de Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse... Après cette prière eucharistique, le T.H. Père peut s'entretenir avec les confrères et visiter les œuvres parmi lesquelles l'« *Ateneo Parroquial de la Medalla Milagrosa* ».

Dans le programme du « Centenaire » figurait, pour 10 heures, une messe de « Requiem », à la chapelle du « *Sagrado Corazón* » des Filles de la Charité (Maison Centrale). Nous prions pour les morts de la famille vincentienne et pour tous les bienfaiteurs. M. Léon Sales, Supérieur de la Maison Centrale des Lazaristes, fut le célébrant de cette réunion.

MONTEVIDEO.

A 16 heures, le T.H. Père, accompagné de MM. Godinho et Conforti, se rendent au port pour le voyage à *Montevideo* (Uruguay). Une chaloupe nous amène jusqu'à l'hydravion, qui après avoir fait son plein de passagers, se met à courir les eaux calmes et jaunâtres du rio de la *Plata*. Il décolle, prend une légère altitude tout en maintenant un vol assez bas sur le fleuve. On est alors dans le vaste domaine entre les deux villes : *Buenos Ayres*, sur la rive de la « *Plata* », et sur l'autre rive, loin, la ville de *Montevideo*. Le voyage est de brève durée, et bientôt on aperçoit *Montevideo*, ville d'un million d'habitants, le tiers de la population totale du pays. Après une longue attente, due aux contrôles divers de la police, on tâche de trouver un taxi. Personne ne nous attendait au port. A la maison, paroisse de « *La Milagrosa* », tenue par nos confrères, il n'y avait qu'un domestique qui nous reçut avec un peu d'étonnement. Il faut dire qu'en ce jour avait lieu, présidée par le cardinal Antonio Maria Barbieri, la bénédiction et pose de la première pierre du futur collège et lycée « *Santa Luïsa de Marillac* ». Tout proche, sera construite également la première « *Ecole industrielle* » pour jeunes filles.

Quand les confrères arrivèrent, ils eurent la douce surprise de nous trouver déjà installés et ayant visité chapelle et école paroissiale, annexée à l'église. Tous les confrères entouraient le T.H. Père en une conversation vraiment familiale et remplie de cordialité. Il n'est pas besoin de noter que partout ce fut semblable et cordial accueil.

17 septembre. — La matinée commence par la visite de l'église et de l'école paroissiale dirigée par nos confrères. Peu après ce furent deux autres collèges des Sœurs, qui à *Montevideo* en ont cinq autres et régissent deux hôpitaux. Après ces tournées nécessairement rapides, ce fut le retour à la maison des confrères, que le repas de midi réunit autour du Supérieur général. Pendant la récréation, des photographes amateurs (il y en a partout) tâchent de saisir l'heureux événement. Le T.H. Père donne sa bénédiction. C'est le départ, à 15 heures, pour gagner l'hydravion, qui doit nous ramener à Buenos Ayres. Sur la route, M. le Visiteur nous fait parcourir en auto le fameux parc de « *Palermo* », très vaste, avec de magnifiques allées, des bosquets, des lacs, des roseraies, des jardins, etc... Puis ce fut l'enfilade de quelques-unes des grandes avenues de la ville, v.g. *Santa Fé*, *Cordoba*, *Avenida de Mayo*, etc...

18 septembre. — Dans la matinée, à 9 heures, en la chapelle du grand « *Hôpital Nacional de Clínicas* », tenu par nos Sœurs, nous sommes convoqués pour la messe, célébrée par Mgr Manuel Menendez, évêque auxiliaire de Buenos Ayres. Lors de l'arrivée des premières Filles de la Charité, le 14 septembre 1859, c'était l'unique hôpital. Nommé, à l'époque, « *Hospital de Hombres* » (hôpital des hommes), il abritait trois cent cinquante malades, parmi lesquels cent cinquante aliénés. C'était le seul de Buenos Ayres. A cette œuvre se sont adonnées les douze premières Filles de la Charité et ce fut leur première maison. Toutefois, ce n'est pas la maison actuelle, car l'hôpital a été ici transféré. L'ancienne maison existe toujours, et avec quelques transformations, elle abrite une école primaire.

En ce matin du 18 septembre, la chapelle se trouve remplie : Filles de la Charité, personnel de l'hôpital et gens du dehors. Très édifiante et fort nombreuse, la communion à laquelle prirent part plusieurs médecins de l'établissement. Le chant fut très habilement assuré par nos étudiants d'*Escobar*.

Après la messe, inauguration d'une plaque commémorative offerte aux Sœurs, par l'Association des médecins de l'hôpital. Ensuite, séance en plein air, dans une des cours de l'hôpital. Dans une tribune, prennent place le T.H. Père, la T.H. Mère, le Directeur de l'hôpital et nombre d'autres personnalités. On entendit tout d'abord un avocat, Manuel Portela Ramirez, évoquant le Centenaire ; et aussitôt après, le Dr Graham, Directeur des services de Pédiatrie et puériculture, membre de l'Académie de Médecine. M. le Visiteur remercia les autorités de la part du Supérieur général.

NOTRE-DAME DE LUJAN.

19 septembre. — Dans l'ample chant, d'action de grâces en ce Centenaire, on ne pouvait pas déceimment, ne pas aller dire notre merci à Notre-Dame de *Lujan*. C'est pour cela qu'aujourd'hui toute la famille vincentienne s'y rend en pèlerinage.

A 8 heures, le T.H. Père, accompagné de MM. Godinho et Conforti prend place dans l'auto qui nous mène à Lujan. Première visite à la maison des confrères, puis tout aussitôt au collège des Frères Maristes, non loin de la Basilique. Les élèves sont déjà alignés et groupés devant l'édifice. On hisse le drapeau national pendant que retentit l'hymne argentin. Un Frère Mariste salue le Supérieur général en anglais. Puis c'est le tour d'un des élèves et enfin l'hommage du Directeur du collège. Le T.H. Père, en quelques mots, en français, exprime et traduit son merci.

Derrière le collège, mais pas très loin, se dresse la Maison de formation : Ecole Apostolique et Scholasticat. En traversant la haie formée par les élèves, le cortège se rend à la chapelle, puis à la salle des fêtes assez simple. Un Frère Mariste s'adresse au Supérieur général, en anglais : et les élèves chantent en polyphonie et d'une remarquable façon. Devant tant de gentillesse de la part des Frères Maristes, le T.H. Père remercie et souhaite à cette jeunesse une formation intellectuelle et religieuse à la hauteur de leur vocation.

Le programme prévoit ensuite un repas officiel chez nos confrères. Y prennent part confrères et de nombreux amis de la Communauté. Au cours de ces agapes, on entendit tout d'abord M. Bernardo Landaburu, curé et Supérieur de la maison ; puis un laïc parle au nom des anciens élèves des Lazaristes ; car l'actuel collège des Maristes était auparavant confié à nos confrères. Le T.H. Père remercie en français et M. Rigazio traduit en espagnol ces aimables paroles.

Remise de la clef de Lujan aux Supérieurs majeurs. — Inscrite au programme, la cérémonie se déroula à 16 heures à la Mairie, qu'on appelle ici « *Intendencia* ». Reçu par M. le Maire (*Intendente*), M. Silverio Pedro Sallaber, le T.H. Père attend un peu l'arrivée de la T.H. Mere. Alors, sur les escaliers de la Mairie et devant une foule massée, M. l'Intendant dit le sens de la cérémonie et annonce qu'il va remettre les clefs de la ville aux deux Supérieurs majeurs de la famille de saint Vincent ; ce qui eut lieu aux applaudissements de la foule. Devant ce geste, M. Conforti, au nom du T.H. Père, sut délicatement remercier M. l'Intendente de cet honneur conféré à nos deux hôtes illustres... Puis, toute l'assemblée de se rendre à pied vers la place « *Belgrano* », et la Basilique nationale toute proche. Là, sur un coin de la place, se dresse le mât auquel flotte un drapeau argentin, offert à la Mairie, lors du Congrès Eucharistique International. Le Président de la Commission du Centenaire, en des mots chaleureux, se permet d'offrir à la Municipalité le nouveau drapeau qu'on venait d'apporter, quasi en procession. M. l'Intendant dit sa gratitude, et séance tenante, lui et le T.H. Père hissèrent le

drapeau tandis que la fanfare joue l'hymne national. En déployant au vent ses couleurs glorieuses, le nouveau drapeau rappellera certes la grande nation sud-américaine, mais aussi le glorieux « Centenaire » de la chère Province d'Argentine.

Cette journée extraordinaire prend fin aux pieds de la Vierge de Lujan. Tout le monde pénètre dans la Basilique, qui est assez grande et habituée à de telles foules. A l'intérieur a déjà pris place Mgr Anunciado Serafini, évêque de Mercedes, diocèse dont relève le sanctuaire de Lujan. Il eut la bonté de venir, quoique légèrement malade, assister à la messe célébrée par le T.H. Père et prendre la parole sur la fin de la cérémonie liturgique. A tout cet ensemble de célébrations prennent part beaucoup de confrères, de Filles de la Charité de Lujan et de la capitale, les autorités municipales, des délégations des écoles de Lujan et 1 800 élèves des collèges des Sœurs à Buenos Aires.

Buenos Aires : Conférenciers de Saint-Vincent.

20 septembre. — Journée des Conférences de Saint-Vincent. A 9 h 30, messe pour les conférenciers, et ils étaient fort nombreux en la chapelle de la Maison Centrale des Sœurs. Ce fut notre confrère, M. Tomas Gutierrez qui célèbre la messe, tandis que M. le Visiteur se charge de la prédication u après l'évangile.

A l'issue de l'office, a lieu, à l'entrée de l'église, l'inauguration d'une plaque commémorative offerte par les Conférences de Saint-Vincent de Paul d'Argentine.

Le soir, à 18 h 30, à la paroisse de la « *Milagrosa* », le T.H. Père est reçu à la porte de l'église et salué par le Président des Conférences, auquel a répondu M. le Visiteur au nom du Supérieur général, qui dit ensuite la messe.

Escobar.

21 septembre. — Excellente journée, passée à notre Maison d'Escobar. Dès 6 heures, l'auto roulait, emportant le T.H. Père et MM. Godinho et Conforti, vers *Escobar*, à 50 kilomètres de Buenos Aires. A l'entrée de la maison, les élèves applaudissent le Supérieur général, qui est complimenté en quelques mots, par le Supérieur de la maison, M. Rigazio. A la chapelle, le T.H. Père célèbre, accompagné des prières et des chants polyphoniques, fort bien rendus par les élèves.

Après la messe, causerie avec les confrères et visite de la maison. Sur les 9 heures, réunion pour l'hommage au Supérieur général : un des élèves lit une adresse et M. Alexandre Rigazio lui exprime les sentiments que suscite dans sa maison cette visite extraordinaire, et il le fait avec beaucoup d'à-propos. Le T.H. Père heureux de se trouver dans une maison de formation qui abrite apostoliques et clercs, a remercié M. le Supérieur de ses aimables paroles, fait l'éloge des voix chaudes qu'il venait d'entendre et souhaite à cette jeunesse la valeur intellectuelle, mais aussi et surtout, la solidité d'une véritable formation religieuse.

La maison d'Escobar, grande maison à deux étages, est fort sympathique. Logés dans une assez grande propriété, les élèves ont beaucoup d'espace et d'air, et jouissent de la tranquillité.

Dans la maison une chose remarquable : c'est le musée organisé par professeurs et élèves. L'on y voit animaux, pierres, végétaux, de la région et du pays ; le tout heureusement présenté avec beaucoup de naturel. Avec regret, nous quittons cette maison d'Escobar, après cette douce journée de famille.

En rentrant d'Escobar, nous visitons trois collèges, dirigés par les Filles de la Charité, notamment *San Isidro*, centre de villégiature avec des villas modernes aux couleurs variées.

22 septembre. — Après la messe chez les Filles de la Charité, on présente au T.H. Père un groupe de Petites Sœurs, qui demandent la grâce du saint habit. Cette faveur est accordée.

Dans l'après-midi, par un tour de force, c'est la visite de sept maisons de Sœurs. Parmi ces établissements, trois grands hôpitaux, où les Filles de la Charité travaillent depuis longtemps : hôpital « *Rawson* » (1877), hôpital « *Ramos Mejia* » (1882), hôpital « *Espagnol* » (1877) ; ce sont des maisons qui abritent de 1 500 à 1 600 malades.

23 septembre. — La journée est plus tranquille, surtout, dans la matinée ; car dans l'après-midi, il faut voir quelque quatre maisons de Filles de la Charité.

VERS LE CHILI.

24 septembre. — Le programme d'aujourd'hui comportait notre départ pour le *Chili* ; mais, au dernier moment, on annonce une grève générale : comme l'avion dans lequel nous devons voyager appartenait à une compagnie argentine, il n'est pas parti.

25 septembre. — Dernier jour en *Argentine* et départ pour le *Chili*. A 6 h 30, le T.H. Père célèbre la messe chez les Sœurs. Il y a eu ensuite une réunion à la Chambre de Communauté pour les derniers conseils. Le reste du jour est mis à profit pour préparer les valises.

A 21 heures, nous quittons la Maison Centrale des confrères, qui nous a si bien accueillis et nous nous rendons à l'aérodrome d'*Ezeiza* : aux côtés du T.H. Père se trouvent MM. Godinho, Conforti, Visiteur, Garcia, procureur provincial, Guéault, directeur des Filles de la Charité, Golcheski, Sarasola Ventura, Salles, Supérieur de la Maison Centrale, Girotti, Rigazio, Supérieur d'Escobar. Sans savoir bien pourquoi on attend longtemps. Finalement nous faisons les adieux à nos confrères, leur redisant toute notre reconnaissance et l'avion démarre à 23 h 50 !... Encore un dernier regard sur *Buenos Aires*, cette plaine en feu, et nous nous enfonçons dans la nuit... vers le *Chili*.

FORTALEZA

Ecole d'Infirmières *Saint-Vincent-de-Paul*
(5 août 1959) : *Annales*, t. 124, p. 323-324



Visite du T.H.P. Slattery. Souhais de bienvenue par la Visitatrice, Sœur Marcillac.

N.B. — A la droite du T.H.P., le Supérieur du séminaire, M. Belchior Neto qui, le 11 février 1960, était nommé évêque titulaire de *Cremna* et coadjuteur d'*Aterrado* (en résidence à *Luz* : Minas Gerais). Le sacre épiscopal eut lieu à *Belo Horizonte*, le dimanche 24 avril 1960.

Sacre conféré à *Belo Horizonte*, dans l'église lazariste de São-José, par Mgr João Rezende-Costa, archevêque de *Belo Horizonte*, assisté des deux Lazaristes : Mgr João Cavati, évêque titulaire d'*Eucarpia* et Mgr José Lázaro Neves, évêque d'*Assis*.

Le diocèse d'*Aterrado* (27 880 km²) comprend 338 000 catholiques, 35 paroisses avec 24 prêtres diocésains et 17 religieux.

III. — LE CHILI (26 septembre-3 octobre 1959)

Ce n'est pas facile de franchir les mille et quelques kilomètres, qui nous séparent du Chili ; et l'avion doit monter à plus de 6 000 mètres pour survoler les sommets de la Cordillère des Andes. Mais notre quadrimoteur le fait vaillamment ; et vers 3 heures du matin nous sommes au-dessus de Santiago, la grande ville de deux millions d'habitants, assez bien illuminée, surtout dans le centre. Après les formalités douanières, nous sommes accueillis par M. Padros, Visiteur et par d'autres confrères, qui ont bravé le froid et la nuit pour nous attendre à une heure si peu commode et si insolite. En arrivant à la Maison Centrale, on nous offre une tasse de café chaud et nous tâchons de nous reposer et des émotions et du voyage. Mais voilà que, peu de temps après, un bruit nous réveille : on dirait que tout bouge dans la chambre ; cela ne dure qu'un instant. Quelques heures après, nous apprenons que le fameux bruit était un commencement, quasi un essai de tremblement de terre, dont M. Padros nous donne l'aimable interprétation : « Le pays et la Cordillère montrent par-là leur exceptionnelle joie de la première visite que leur fait un Supérieur général de la Mission » !

DÉBUTS DE VISITE CHILIENNE.

26 septembre. — A 8 heures, nous allons dire la messe à la Maison Centrale des Filles de la Charité. A l'entrée de la chapelle, se dresse une haie de Sœurs : la T.H. Mère, la Sœur Visitatrice et son Conseil et beaucoup d'autres ; l'événement était si extraordinaire... On prie en chantant pendant la messe et on sent que ces chants sont l'expression de la joie qui remplit les cœurs. A la réunion de famille qui suivit, une Sœur à l'habit salue le T.H. Père en anglais, tandis qu'une Petite Sœur le fait en français ; les remerciements paternels sont traduits en espagnol par M. le Visiteur.

Peu après, à la Nonciature, lors de la visite protocolaire, Mgr le Nonce nous reçoit cordialement et il parle au T.H. Père des deux Communautés : œuvres, recrutement, manque de personnel, etc. ; et il l'invite à venir, un de ces jours, déjeuner à sa table. La visite à Mgr l'Archevêque de Santiago ne pourra se faire, car il est absent.

GRANEROS ET LA BANLIEUE DE SANTIAGO.

Après quelques visites officielles, nous allons voir notre maison de Graneros, à 70 kilomètres de Santiago : école d'agriculture avec en annexe une pré-école apostolique. Sous nos yeux s'étend la belle campagne chilienne dominée au loin par la Cordillère des Andes qui resplendit sous la neige et la glace... Courte visite à la paroisse et nous voici à l'école. Les garçons sont déjà alignés : un confrère, puis un élève, salue le T.H. Père en anglais.

La réponse du T.H. Père est traduite en espagnol par M. le Visiteur. Au déjeuner officiel étaient présents : l' « Intendente », l' « Alcade », le Directeur de l'usine, M. le Curé, les confrères de Graneros et ceux d'autres maisons. Le Directeur de l'usine « Nestlé » invite le T.H. Père à visiter l'établissement : et c'est une ascension jusqu'au cinquième étage.

A 4 heures, réunion officielle, à la Mairie, où M. le Maire déclare le Supérieur général « *citoyen honoraire de Graneros* ». Par ce geste, déclara-t-il, il voulait témoigner aux Lazaristes la reconnaissance de la Commune pour les travaux et le dévouement de nos confrères.

Nous rentrons à *Santiago*, vers 6 heures. Le T.H. Père devait assister à la messe chantée par notre confrère, M. Reinaldino Madrid, à l'occasion de ses vingt-cinq ans de sacerdoce.

TRICENTENAIRE VINCENTIEN A SANTIAGO.

27 septembre. — Fête du Tricentenaire. Dans la matinée, M. Godinho et M. le Visiteur poussent une visite à *Macul*, où l'on est en train de bâtir la nouvelle école apostolique.

A midi, le T.H. Père célébra la messe à la chapelle de la Maison Centrale. Et au déjeuner de fête, on remarque la présence de Mgr l'Evêque de « *La Serena* », des représentants des R.P. Colombans, des Pères du Précieux Sang, des Frères Maristes, etc.

A 19 heures, à notre chapelle, solennel Pontifical de Son Excellence le Nonce Apostolique. C'est notre confrère, M. Navarro, qui donne le sermon, tandis que nos Apostoliques et les Sœurs se chargent du chant.

LIMACHE : ECOLE APOSTOLIQUE ET « PAIX DU SOIR ».

28 septembre. — Visite à l'Ecole Apostolique de *Limache*. Accompagné de MM. Godinho et Padros, le T.H. Père prend l'auto à 6 heures. Il fait frais et le brouillard est assez fort. Nous gagnons la route « panaméricaine », beau ruban qui traverse plusieurs pays d'Amérique Latine. Nous faisons un petit arrêt à « *Quillota* », école primaire dirigée par nos Sœurs. A l'Ecole Apostolique, nous allons tout de suite à la chapelle, où le T.H. Père doit célébrer pour les élèves, qui joindront prières et chants à la grande action liturgique. Nous faisons ensuite le tour de la maison ; maison de famille adaptée à sa nouvelle destination ; et l'on achève par un tour de la propriété, petite, mais bien tenue.

Avant le repas, nous sommes conviés à une petite séance, où notre confrère M. Juan Rens et un élève souhaitent, en anglais, la bienvenue au T.H. Père. Puis suivent des chants nationaux exécutés avec beaucoup de cœur par les élèves sympathiques et ouverts.

A côté de l'école, il y a aussi un hospice de vieillards, hommes et femmes. Le T.H. Père y porte ses encouragements aux Sœurs

et à ces pauvres créatures humaines, qui sur terre n'ont plus personne. La maison arbore un beau nom, bien chrétien : « *La paz de la tarde* », *La paix du soir*. Vers 4 heures, nous partons pour Valparaiso, un des grands ports du Pacifique. Chemin faisant, une halte est prévue à « *Quilpue* », où les Sœurs dirigent une école primaire. Puis c'est « *Vina del Mar* », sympathique petite ville aux maisons gracieuses, aux rues garnies de palmiers. Visite à l'hôpital confié à nos Sœurs. Puis après quelques kilomètres, nous parvenons à Valparaiso. Avant d'aller chez les confrères, nous saluons Mgr le Vicaire Capitulaire, qui profite de la présence du Supérieur général pour lui demander l'augmentation du personnel en cette paroisse, qui n'a que deux prêtres pour 50 000 habitants... Sur ce souhait (certes bien partagé), notre auto quitte Monseigneur et grimpe vraiment, car les vingt-deux collines de la ville, les « *Serros* », lui donnent une topographie vraiment montueuse et malaisée...

VALPARAISO : PAROISSE ET TRAVAUX APOSTOLIQUES.

A la porte de l'église paroissiale, se trouvent le curé, notre confrère M. Bogliolo et son auxiliaire M. Rojas, la Sœur Visitatrice et son Conseil, nombre d'autres Sœurs et de leurs élèves, etc. Dans un souhait de bienvenue, deux laïcs retracent l'histoire des travaux des confrères et naturellement, demandent du renfort en personnel ; refrain et requête souvent formulés... Parvenu à l'église, du haut de la chaire, M. le curé souhaite la bienvenue au T.H. Père et met en relief le sens de cette extraordinaire visite.

La position de la maison des confrères et celle de l'église restent exceptionnelles : situées tout en haut de la colline, sur un terrain en pente, ayant devant elles une petite rue, elles semblent toutes deux penchées sur le vide... Mais la vue sur la baie devient vraiment superbe... Toutefois, il faut avoir ici le cœur solide, car on monte beaucoup et sans cesse !

SANTIAGO : ŒUVRES PAROISSIALES ET BANLIEUE.

29 septembre. — Le T.H. Père célèbre la messe dans notre église paroissiale, devant de nombreuses Filles de la Charité et quelques paroissiens. Après la messe, nous rendons visite d'abord à deux chapelles annexes de la paroisse : « *La Milagrosa* » et « *San Pedro* », puis à quelques œuvres de nos Sœurs. D'abord la maison « *Santa Ana* », collège de jeunes filles, alors rassemblées dans la cour principale : discours et danses intéressantes. Puis après, voici la « *Casa del Carmen* », autre internat de filles ; puis deux hôpitaux : « *Van Duren* » et « *Deforme* », avec partout un très aimable accueil des Sœurs et des médecins. Vers 9 heures du soir, nous étions de retour à Santiago.

30 septembre. — Visite à *Macul*, dans la banlieue de Santiago. Il y a là une école de garçons, dirigée par nos Sœurs. A notre arrivée on hisse le drapeau et l'on chante l'hymne national ; puis c'est le défilé militaire des garçons qu'entraîne leur fanfare

tout à fait spéciale. Non loin de la maison des Sœurs, on est en train de construire pour l'École Apostolique, qui exige plus d'espace. Malheureusement, faute d'argent, la construction est quasi paralysée. Souhaitons que M. le Visiteur trouve des âmes généreuses qui puissent l'aider à mener à bien cette entreprise, espoir de la Province...

A 13 heures, réception à la Nonciature pour les agapes offertes au T.H. Père par Mgr le Nonce Apostolique, ancien élève du collège Alberoni, à Plaisance. Parmi les invités on voyait l'Evêque de « *La Serena* », l'Evêque Administrateur de Santiago, le Provincial des Pères Jésuites et plusieurs Supérieurs religieux de la ville.

Du Palais de la Nonciature le T.H. Père se rend à la *Maison Centrale* des Filles de la Charité. Il y trouve réunies des élèves de plusieurs collèges, qui remplissent la cour intérieure. Après une adresse en anglais, viennent danses régionales et exercices de gymnastique fort intéressants.

CONCEPCION : ECOLE ET HÔPITAL DES SŒURS.

1^{er} octobre. — Visite à « *Concepcion* » ; c'est une des trois grandes villes du pays, assez loin de Santiago, car nous avons mis une heure et demie, en avion, pour y arriver. A l'aérodrome, un Père de Maryknoll nous prend dans sa voiture et nous amène, d'abord, à « *Talcahuano* », où nos Sœurs dirigent une école pour enfants pauvres. C'est ensuite l'« *Hospicio Concepcion* », très grande et vétuste maison, assez délabrée où l'on aperçoit, dans les murs, des lézardes causées par les tremblements de terre. Cette maison est vraiment la douce image de la pauvreté : combien c'est édifiant de voir les Sœurs pleinement heureuses et gaies parmi ces pauvres vieux, se contentant généreusement d'un milieu si minable...

Après cette visite, nous nous dirigeons vers l'évêché pour saluer Mgr Sanchez, Vicaire général, car l'Archevêque, Mgr Mery, est absent. Puis c'est un tour à l'« *Hôpital Régional* », confié aux Filles de la Charité. Le T.H. Père a l'occasion de voir et de s'entretenir avec les Sœurs de l'établissement et avec celles de quelques maisons voisines, venues le saluer.

Vers 15 heures, l'avion nous ramène à *Santiago*. En voyant cette cité en train de créer une nouvelle industrie remplie d'espérances, on était loin de penser, que dans l'espace d'un an, elle serait gravement touchée par ce tremblement de terre, qui en 1960, a multiplié tant de méfaits et de victimes dans cette région.

CHILE LINDO... CHARITÉS ET ECOLES.

2 octobre. — La matinée est consacrée à la visite de trois maisons de Sœurs : « *Pio XII* », une école primaire ; le collège « *Santa Familia* » et l'« *Hospicio* » ; cette dernière fondation destinée aux anormaux ; et il y en avait, paraît-il, plus d'un millier. Quelle douloureuse impression, en voyant ces pauvres

humains... Chose émouvante, un des pensionnaires dit quelques mots de bienvenue en anglais, tandis qu'un autre jouait du violon et qu'à leurs côtés deux jeunes garçons chantaient. Dans l'après-midi, ce fut la visite des trois autres maisons de Sœurs : « Casa Dieziocho », « Casa Santa Catarina » et l' « Hôpital San José ».

3 octobre. — Notre dernier jour au Chili. Le T.H. Père célébra la messe à l'hôpital « San Borgia », où se réunirent les Sœurs de la ville pour adresser leurs adieux.

Au déjeuner de famille, M. Padros remercia le T.H. Père de sa visite et adressa aussi quelques mots à l'Assistant général. Et cette aimable adresse et nos réponses sont enregistrées sur magnétophone : souvenirs !...

A l'aérodrome, se trouvaient réunis plusieurs confrères, nombre de Sœurs, des élèves, etc. Après avoir remercié un chacun de cette suite d'accueils partout si cordiaux, nous montons dans l'avion, qui s'envole vers le Pérou. A nos oreilles résonnent encore ces paroles de la chanson, redite avec tant de cœur par les enfants : « *Chile lindo* »...

L'avion vole maintenant dans les hauteurs, tandis que nous avons à nos côtés la fameuse « Cordillère », couronnée et drapée de neige. Vagues figées, ces montagnes pressées les unes contre les autres et qui se dressent majestueusement. L'avion longe la côte pendant quelque temps, puis gagne la terre, sol aride, étendues de sable, sans végétation, et à perte de vue... Nous fonçons vers le Pérou.

Francisco GODINHO.

(à suivre).

M. EDOUARD ROBERT ET LA VIE DU T.H.P. FIAT

~~~~~

*Les chapitres de cette vie du P. Fiat étaient écrits au fur et à mesure de leur parution. Dans les derniers mois de sa vie, devant le déclin de ses forces, M. Robert revisa jusqu'au bout (4 septembre 1960) ce chapitre XXXIII. Il devait paraître dans le n° 493-494, mais l'auteur, au dernier moment, en reprit et corrigea le texte qu'il laisse, en hommage suprême de vénération pour le P. Fiat. Du contact prolongé avec la pensée et l'âme du T.H. Père, M. Robert a confié aux Annales depuis 1926, nombre de notations où l'on retrouve et le P. Fiat et le P. Robert. L'un et l'autre s'y montrent grandement édifiants. Pour saisir cette valeur, il suffit de lire et comprendre les témoignages de ces deux nobles âmes.*

ANTOINE FIAT  
(1832-1915)

SA VIE, SON AME, SA DOCTRINE

*Annales*, t. 123, p. 417-475, etc.

(suite)



(Chapitre XXXIII)

SES RELATIONS AVEC L'AFRIQUE ET L'AMÉRIQUE

Commençons par l'*Algérie*. La population est calme. Le Visiteur de la Province est M. Doumerq. Il est né dans le diocèse de Cahors. Sa mère était intimement unie à la mère du bienheureux Perboyre. Il a occupé de hautes charges dans la Compagnie. Il a été Secrétaire général, Supérieur à Santorin où les habitants l'ont demandé comme évêque, Visiteur à Constantinople, Directeur des ambulances des Sœurs pendant la guerre d'Orient. C'est un saint confrère, zélé, doux, prudent et vénéré de tous. Les Lazaristes étaient bien vus, même par les autorités civiles, et celles-ci auraient voulu que tous les évêques d'Algérie fussent des enfants de saint Vincent, soit en souvenir de leur Père qui avait été captif, sur la terre d'Afrique, soit parce qu'ils étaient considérés comme ayant les qualités requises pour le ministère de ces régions. Mais les Supérieurs généraux, pour rester fidèles à l'esprit de leur fondateur ne s'étaient pas prêtés à ces desseins.

L'évêque, ou plutôt l'archevêque, d'Alger est Mgr Lavigerie. Il est originaire de Bayonne ; il a été Directeur des œuvres d'Orient et il a rendu de grands services aux Lazaristes et aux Filles de la Charité en Orient. Il a vécu en excellents rapports avec M. Girard, le Père éternel. Mgr Lavigerie est un caractère énergique, un grand homme, il veut ce qu'il veut. M. Doumerq et lui cherchent la gloire de Dieu, le bien des âmes, mais ils diffèrent quant aux résolutions à prendre dans ce but, ce qui se rencontre souvent dans l'histoire de l'Eglise, entre fidèles serviteurs de Dieu. Ainsi, par exemple, Mgr Lavigerie, sur des accusations portées contre un confrère, l'a éloigné de lui-même d'Alger et l'a placé à Douéra. D'autre part les accusations paraissent calomnieuses à M. Doumerq qui demande à M. Fiat ce qu'il faut faire. Celui-ci répond le 9 mars : « *Je suis heureux que la double enquête faite par vous et par des personnes hostiles ait démontré la fausseté des faits allégués contre le confrère. D'autre part, il ne nous est pas possible d'admettre que, par le fait de la volonté de l'archevêque, un Missionnaire soit éloigné de sa maison et placé, sous n'importe quel titre, en dehors d'une Maison de la Communauté et chargé d'une œuvre qui n'a pas été acceptée par les Supérieurs. Je comprends quel a dû être votre embarras. Que le confrère demeure donc à l'hospice de Douéra jusqu'à la fin de mai, puisque vous avez accepté pour trois mois la proposition de Mgr l'Archevêque.*

« P.S. Je vous prie de faire entendre à Monseigneur que les besoins de la Compagnie m'obligent à rappeler ce confrère en France, à l'expiration des trois mois que vous avez accordés, s'il ne peut pas rentrer à Mustapha ».

Au mois de septembre, nouvelle difficulté au sujet des missions dans le diocèse. D'une part, d'après les Règles et Constitutions, nous sommes dans les diocèses pour ce qui regarde les missions et les séminaires, à la merci des évêques. Saint Vincent est formel sur ce point. D'autre part, il y a quelquefois des réglementations très gênantes de la part des évêques. Que faire ? demande encore M. Doumerq. M. Fiat lui répond, le 22 octobre : « Vous ne pouvez pas poser un ultimatum à Mgr l'Archevêque, et en dernier ressort, vous ne pouvez faire que ce qu'il voudra, comme il le voudra ».

En Algérie comme dans la métropole, il y a persécution contre les Religieux ; on les chasse de leur maison. M. Doumerq demande s'il peut recevoir les Trappistes de *Staouéli*, dans le cas où on les disperserait. M. Fiat répond le 19 novembre : « Je vous autorise pleinement et de grand cœur à acquitter une dette sacrée de reconnaissance envers les R.P. Trappistes, en offrant à quelques-uns d'entre eux l'hospitalité à Saint-Michel. Mais je ne crois pas, si on vient à les chasser de *Staouéli*, qu'on leur permette de vivre ensemble dans une autre maison ». Signalons deux ou trois extraits de la correspondance de M. Fiat avec les confrères de la maison de M. Doumerq. A l'un, il dit : « Pour rester dans les usages de la Compagnie, je ne puis vous autoriser à garder vos honoraires de messes que pour venir en aide à votre famille ». A un autre : « Le confrère qui, pour cause de maladie, ne célèbre pas la Sainte Messe n'a nul droit aux dix francs par mois. Il en est de même pour celui qui ne célébrerait pas sans cause. Quand l'honoraire offert intuitu personae est supérieur à l'honoraire habituel, il peut être reçu avec la permission du Supérieur ». Un troisième confrère est autorisé à venir se soigner à Paris.

#### LE SÉMINAIRE DE KOUBA.

A la tête du grand séminaire de *Kouba*, il y a M. Démiautte, qui a la confiance de l'archevêque. D'après le rapport du Visiteur, la règle est bien observée à Kouba. Le seul petit point signalé est que les directeurs du grand séminaire s'occupent peut-être trop des œuvres extérieures et que les exercices publics sur les matières de classes (thèses, etc.) ont été négligés.

En Algérie, comme ailleurs, on est soucieux de boucler le budget et on se plaint que l'on prend quelquefois autre chose que le café au lait au déjeuner. M. Fiat signale la chose au Visiteur et demande que les confrères donnent l'exemple sur ce point, comme sur les autres.

M. Démiautte n'aime pas distraire les grands séminaristes de leurs études en leur confiant quelque ministère extérieur ; les Supérieurs généraux, eux, sont embarrassés quelquefois. Aussi

M. Fiat demande à M. Démioutte s'il ne pourrait pas, comme cela se fait en d'autres séminaires, charger un élève du Grand séminaire de faire une classe au Petit séminaire. Une pareille demande du P. Fiat n'est pas dans ses habitudes : elle a dû lui être imposée de par ailleurs.

Un confrère du grand séminaire a écrit au Père Fiat. Celui-ci trouve sa lettre un peu vague, un peu maniérée. Il lui répond : *« Vous prenez trop de précautions pour me faire connaître vos sentiments. Il faut aller plus simplement avec son père. »*

#### LE SÉMINAIRE D'ORAN.

M. Irlandès est Supérieur du grand séminaire d'Oran. Un nouvel évêque vient d'être nommé. M. Fiat donne à M. Irlandès les directives suivantes : *« J'ai visité, samedi, Mgr Ardin nommé à l'évêché d'Oran. Je vous prie de lui écrire de suite, si vous ne l'avez déjà fait, pour lui offrir vos humbles services. Il ne faudra rien moins que toutes vos grâces pour dissiper certaines antipathies, vagues et générales. Mgr Mabile, dont il était le secrétaire, n'aimait pas M. Etienne, à cause des idées qu'il lui supportait. Votre nouvel évêque était très attaché à Mgr Mabile et partageait ses idées et ses sentiments. Je vous dis ceci pour votre gouverne. J'ai été bien content de l'accueil qu'il m'a fait ; il m'a rendu immédiatement la visite et il a témoigné sa satisfaction ».*

M. Irlandès va prêcher la retraite aux Sœurs françaises d'Espagne. M. Fiat est un peu préoccupé d'Oran parce que les consultants de la maison ne lui écrivent pas. Il engage M. Doumerq à y aller faire la visite.

Parmi les confrères de la maison, il y a un tout jeune prêtre, M. Villette, qui est désireux de voir son jeune frère entrer au grand séminaire de Cambrai. Mais la famille est pauvre. M. Villette demande donc un secours pour son frère et pour sa mère. M. Fiat lui fait remettre 300 francs pour sa mère et l'autorise à employer les honoraires de ses messes à la pension de son jeune frère.

#### LE SÉMINAIRE DE CONSTANTINE.

M. Soulié est Supérieur du grand séminaire de *Constantine*. Il a accepté deux confrères qu'on a dû changer de leur maison. M. Soulié les a accueillis avec bonté et il écrit au Père Fiat que ces confrères lui donnent satisfaction. M. Fiat lui répond, le 22 décembre : *« C'est un talent bien précieux que de savoir bien prendre les hommes et les utiliser suivant le don qu'ils ont reçu ».* Le même M. Soulié offre de recevoir quelque temps M. Pémartin, qui a été là autrefois et qui a besoin de repos. M. Fiat le remercie et lui répond : *« Si vous avez un remède capable de guérir M. Pémartin, je vous serais reconnaissant de lui envoyer la recette ».*

M. Romain est changé de *Constantine*, il est placé à Sens. M. Fiat l'autorise à passer quatre ou cinq jours près de sa respectable mère.

ALGÉRIE : ŒUVRES DES FILLES DE LA CHARITÉ.

La persécution sévissait aussi en Algérie. Au grand hôpital de *Mustapha*, on avait enlevé les statues des saints, de la Sainte Vierge, les crucifix. M. Fiat console et encourage les Sœurs : « Vous avez dû éprouver une grande peine, en voyant les statues et les Christs enlevés de vos salles, et c'est bien triste en effet. Notre bonne *Mère* souffrira-t-elle longtemps de se voir ainsi mettre à la porte ? Espérons que non ».

On alla plus loin encore. On enleva même les emblèmes religieux qui se trouvaient dans le petit cabinet attenant aux salles et qui était réservé aux Sœurs chargées du pavillon. M. Fiat s'en attriste : « C'est une mesure vexatoire au premier chef, écrit-il à M. Doumerq ; évidemment on veut les forcer à se retirer ». A la Supérieure, il écrivait : « On enlève les croix du cabinet qui confine les salles ; consolez-vous, en pensant que vous portez, au côté et surtout sur votre cœur, la croix sacrée de Dieu qui sera votre force physique puisque vous souffrez persécution à cause de Lui ».

On entravait aussi le ministère de l'aumônier. Il ne pouvait plus aller dans les salles, à moins d'être appelé par un malade. M. Fiat écrit à l'aumônier, M. Ragot, le 26 février : « Je vous remercie de m'avoir mis au courant de vos difficultés. Je pense que nous en verrons de plus dures, si Notre-Seigneur n'y met la main. Si me persecuti sunt et vos persequentur. Il ne faut pas nous en étonner, ni perdre courage.

« Je préfère avoir part à la persécution générale que d'être favorisé par les ennemis de la Sainte Eglise. Soyons pourtant bien prudents et ne donnons pas lieu aux plaintes contre nous ».

D'autre part M. Fiat écrit à M. Doumerq, le 14 avril, de s'entendre avec l'archevêque pour la conduite à tenir. La persécution sévissait aussi par rapport aux écoles. Les Sœurs étant retirées des écoles publiques. M. Fiat conseilla d'ouvrir des écoles libres et comme l'école publique devenait gratuite, M. Fiat écrit à M. Doumerq : « Il faut faire en sorte que les enfants n'aient rien à payer ou du moins ne recourir à cette nécessité qu'à la dernière extrémité ». Il fallait trouver un local pour les Sœurs. La Sœur Barbe pensait s'installer dans une ancienne prison. M. Fiat l'y autorise : « Il me semble que c'est le parti le plus sage pour le moment. Si Ton vient à vous chasser de ce dernier asile, alors Dieu viendra à votre aide ».

On se demandait à cette époque si le Brevet n'allait pas être exigé pour les écoles libres et si les Sœurs ne feraient pas bien, au moins quelques-unes, d'obtenir le diplôme sans lequel on ne pourrait pas enseigner. M. Fiat indique dans une lettre du 24 juin quelle est la ligne de conduite adoptée par le Conseil de la Communauté : « Jusqu'à présent, nous n'avons donné aucune autorisation pour se présenter aux examens. Sur ce point, nous sommes inflexibles. Si plus tard les circonstances deviennent trop graves, nous pourrions voir alors s'il n'y aurait pas à revenir sur cette décision ».



De fait on revint plus tard sur cette décision.

M. Fiat donnait à M. Doumerq, le 16 avril, un conseil très sage lorsqu'il lui disait : « *Voyez Monseigneur et mandez-moi ce qu'il compte faire dans de pareilles circonstances* », soit pour les hôpitaux, soit pour les écoles.

## EGYPTE

### ALEXANDRIE : LE COLLÈGE.

Nos confrères avaient un collège à *Alexandrie*. M. Gaillard en devient le Supérieur en 1880, en remplacement de M. Thomas appelé à diriger le petit séminaire de Saint-Flour. M. Fiat est toujours poursuivi de la pensée de transformer les collèges en Petits séminaires. M. Gaillard travailla dans ce sens. Aussi M. Fiat écrivait sa joie à un Supérieur de France : « *M. Gaillard a déjà transformé le collège d'Alexandrie, en y mettant en honneur le latin ; c'est une grande consolation qu'il me donne* ». Le 28 décembre, il envoie à M. Gaillard cette lettre tout affectueuse : « *Je n'ai pas reçu jusqu'ici de plus beau bouquet que celui que je reçois de votre main. Comme je vous embrasserais sur les deux joues si je pouvais vous atteindre. Que Dieu vous bénisse et qu'il soit de plus en plus béni dans votre chère maison ! Oh ! que je suis heureux et de la régularité de nos confrères et du bon esprit des élèves et de l'importance que vous donnez à l'étude du latin et du commencement d'école cléricale. Jugez si les vœux que vous m'avez offerts, au milieu de tous ces parfums, m'ont été au cœur et si ceux que je forme pour vous sont sincères ! Pour vous témoigner ma satisfaction je vous promets un beau prix d'honneur pour le plus fort latiniste* ». M. Fiat envoya comme prix d'honneur le magnifique volume illustré, *Vie de saint Vincent de Paul*, par Arthur Loth.

Un des confrères du collège s'ennuyait de faire la classe, d'enseigner les éléments du français et du latin ; il lui semblait qu'il ne réalisait pas son vœu de servir les pauvres de la campagne. M. Fiat lui envoya une lettre très affectueuse et très habile pour l'engager à rester dans cette œuvre. Mais il ne réussit pas à le convaincre et le confrère fut envoyé à Tripoli, où il put s'adonner avec joie à l'œuvre des missions.

### EGYPTE : ŒUVRES DES FILLES DE LA CHARITÉ.

Les Sœurs avaient de belles œuvres au *Caire* et à *Alexandrie*. Ces œuvres étaient très bien vues par le Gouvernement égyptien qui donnait chaque année à Sœur Péreymond une allocation de 5000 francs. Pour augmenter les ressources, on faisait des kermesses, des bazars de charité. Il y avait même des soirées. J'ignore si on y dansait. Toujours est-il que M. Fiat écrit à Sœur Leroy : « *Vous m'avez fait plaisir, en me disant que votre soirée était supprimée ; ce n'était guère convenable en effet* ». Les Sœurs soignaient les malades. On envoyait à Paris des statistiques. A l'un de ces rapports, M. Fiat répond : « *Je me demande si je lis mal ou si vous n'avez pas fait erreur, en écrivant 250 000 malades au Caire et 200 000 à Alexandrie. Ces chiffres sont*

*informes au point de paraître journaliers*. Qu'on permette une petite réflexion : peut-être s'agit-il de pensements. Alors les chiffres ne sont pas extraordinaires.

Les Sœurs avaient aussi des orphelinats où l'on recueillait un très grand nombre d'enfants trouvés ou orphelins. M. Fiat voulait qu'on cherchât s'il y avait des vocations parmi ces enfants et qu'on cultivât des jeunes semences.

En Egypte, comme ailleurs, il y avait au milieu du bon grain un peu d'ivraie semée par l'ennemi des âmes. M. Fiat s'efforce de redresser les esprits découragés. Il écrit à une Sœur, le 4 novembre : *« Vous avez écrit votre lettre sous une impression de peine et d'irritation qui vous a empêchée de comprendre à quel point elle est opposée aux dispositions qui doivent animer une bonne fille de la Charité. Je veux croire que, depuis, étant relevée maîtresse de vous-même, vous regrettez votre saillie si violente »*.

#### ILE MAURICE, ILE BOURBON : ŒUVRES DES FILLES DE LA CHARITÉ.

Cette île est située dans l'Océan Indien, à 800 kilomètres à l'est de Madagascar : elle appartient aux Anglais depuis 1810. On l'appelait autrefois « Ile de France ». Nous y avions deux résidences : « Les Pailles » et « Les Bamboux ». M. Beekmann était Supérieur. Il donnait de bonnes nouvelles à M. Fiat au début de 1850, mais il demandait du renfort. M. Fiat lui répond le 13 février : *« J'apprends avec plaisir que nos confrères font le bien, que l'ordon des cœurs et le bon esprit régneront parmi vous. Je voudrais pouvoir vous promettre les divers secours dont vous me parlez. Je ferai tout possible pour vous venir en aide »*. Il y avait un point qui déplaisait au P. Fiat. Les confrères ne pouvaient vivre ensemble par suite des tournées qu'ils devaient faire chez les indigènes. Il fallait parcourir les villages qui avaient un nom significatif : *Les Pailles, Les Bamboux, Les Aigrettes, Les Cerfs, Les Camisards, Les Benitiers, Les Grenadiers, Les Canonniers, Pamlemousse, Fita-en-Flacq*, etc... et ces voyages ne pouvaient se faire tous réunis : l'un allait de son côté, l'autre ailleurs, comme cela se pratique en pays de Mission. M. Fiat qui avait toujours vécu à la Maison-Mère avec beaucoup de prêtres, d'étudiants, de séminaristes, de frères coadjuteurs, ne pouvait se faire à l'idée des Missionnaires vivant seuls, une bonne partie de l'année. D'autre part, il y avait à l'île de la Réunion (autrefois Bourbon), proche de l'île Maurice, mais appartenant aux Français, une maison de Sœurs qui était restée, quoique les Missionnaires eussent quitté l'île, quelque temps auparavant. M. Pémartin invita M. Beekmann à aller de l'île Maurice à l'île de la Réunion pour prêcher la retraite aux Sœurs. Et il terminait sa lettre par cette réflexion mélancolique : *« Quel grand malheur d'avoir quitté Bourbon »*. Hélas ! on allait aussi quitter Maurice. M. Fiat écrit à l'évêque de cette île, le 2 avril. Il lui annonce qu'il change un confrère pour lui obéir. Mais en même temps, il lui signifie qu'il va abandonner l'île Maurice. Il rappelle qu'en 1875, M. Boré avait

déjà prié l'évêque de remplacer les confrères. « Une expérience de cinq ans nous a montré que M. Boré était sage. J'ai écrit à tous les visiteurs exposant les raisons pour et contre le maintien à Maurice, sans faire connaître ma pensée. Leurs réponses ne sont pas favorables au maintien. Je prie donc Votre Grandeur de vouloir d'ici trois mois remplacer nos confrères. A l'échéance de ce délai, je rappellerai les confrères ». Le même jour, M. Fiat écrivait à M. Beekmann pour lui annoncer le départ dans trois mois. « Je vous prie de n'accorder aucun délai au-delà de trois mois, à partir de la réception de cette lettre ». Mais l'évêque de Saint-Louis (Ile Maurice) écrivit aussitôt au Préfet de la Propagande, Cardinal Siméoni, pour se plaindre de ce que les Lazaristes se retiraient. M. Fiat en fut averti par M. Borgogno, procureur près le Saint-Siège. Il se hâta d'écrire un Mémoire pour justifier ce départ. Il allégué les raisons dont nous avons parlé plus haut et il ajoute qu'aucun traité ne nous oblige à rester. Le Cardinal Siméoni fit dire au P. Fiat par le procureur général « qu'il ne voulait pas le gêner dans son administration : que M. Fiat savait mieux que lui ce qui était opportun en cette matière ». M. Fiat avait donc les mains libres. Il écrit aussitôt, le 25 juin, à M. Beekmann : « Je partage votre peine et néanmoins je ne puis revenir sur la décision qui a été prise. Nous avons besoin de concentrer nos forces pour remplir nos obligations envers les Missions qui nous sont imposées ». A la fin de la lettre M. Fiat s'exprime ainsi : « De peur qu'on ne cherche à vous retenir pour une raison ou pour une autre, je vous commande à tous les trois, au nom de la Sainte Obedissance, de vous rendre à mon appel. Je vous donne toutes les facultés nécessaires pour régler toutes choses, laisser ou emporter ce qui vous paraîtra bien, après vous être concerté avec vos confrères. Je verrai avec plaisir que vous donniez une partie de vos dépouilles aux pauvres et aux Sœurs de l'île Bourbon ». Dans l'île voisine (Bourbon), les Sœurs ne furent pas les moins affligées du départ des Missionnaires. Bien qu'ils ne fussent pas dans la même île, ils venaient cependant de temps en temps pour la confession extraordinaire, pour la retraite : aussi la Sœur Rouly de Saint-Paul (Bourbon) en exprime son chagrin au P. Fiat et celui-ci lui répond : « Je souffre de vous savoir privée de la consolation que vous trouviez dans la visite d'un Missionnaire ». Ce départ n'empêche pas les Sœurs de célébrer avec ferveur la fête du 27 novembre. Dans leur rapport, elles constatent que Dieu a consolé les « pauvres exilées » par une fête magnifique : « Ici nous avons eu plus que nous n'aurions osé espérer ; toute la ville a voulu participer à la grande faveur. Pour donner de l'éclat à la fête, les offices ont été célébrés à l'église paroissiale. Depuis cinq heures du matin jusqu'au soir, les habitants vinrent en pieux pèlerinage pour gagner l'indulgence. On venait en silence, le chapelet à la main, même dans la rue. Aux offices, trois mille personnes remplissaient l'église. La statue de Marie-Immaculée avait été placée au-dessus du maître-autel, au milieu d'une forêt de lys et de cierges ; jamais on n'avait vu rien de si beau ; les bonnes âmes en pleuraient de joie et chacun

*se retira pénétré de dévotion pour la Sainte Vierge et de confiance en la Médaille Miraculeuse ».*

#### AMERIQUE — ETATS-UNIS

M. SMITH ET M. MANDINE.

M. Smith était Visiteur et M. Mandine Directeur des Sœurs. M. Smith avait quelques griefs contre le Supérieur général. Nous en avons un écho dans la lettre que M. Fiat lui adressa le 12 février. Voici la lettre en question. Nous la donnons *in extenso* pour mieux pénétrer dans l'intime de son âme.

*« Je tiens à vous rassurer au sujet de vos lettres. Non, Monsieur et très cher confrère, je n'ai pas montré vos lettres à M. Mandine, directeur des Sœurs. Mais j'ai cru devoir, pour le besoin de la cause, lui lire celle que je vous avais adressée au mois de mai, afin qu'il connût mes principes et le but où je voulais arriver, dès que cela serait possible. En agissant ainsi, j'entrerais dans vos vues et vous ne sauriez le trouver mauvais. Si la lettre (de visite) diffère de celle-là, ce n'est pas que je renonce à ces principes mais c'est pour que l'application immédiate ne présentât pas des difficultés que la prudence m'a conseillé d'écartier. Vous devez comprendre vous-même qu'en administration on ne fait pas toujours de l'optimisme absolu. On se contente quand on peut faire de l'optimisme relatif. Vous pouvez rassurer tous vos confrères sur ma discrétion au sujet de vos lettres et des renseignements qu'elles contiendraient. Je comprends l'importance de cette discrétion et les conséquences du défaut contraire ».*

Une autre difficulté avec M. Smith lui vint de ce qu'ayant reçu un rapport contre le Visiteur, M. Fiat lui signala les points mentionnés. Or M. Smith lui prouva que ces accusations étaient fausses. M. Fiat avoua qu'il avait été trompé, il s'en excusa auprès du Visiteur, mais il ne voulut pas faire connaître l'auteur de cette dénonciation. A ce propos, M. Smith rappela au P. Fiat un principe que les Supérieurs ne doivent pas oublier : *« Prius est delictum cognoscere quam corrigere »*, et le Père Fiat se contenta de dire : *« C'est vrai. C'est pour cela que je vous ai fait connaître ce qu'on vous reprochait afin que vous puissiez vous justifier et que je susse la vérité ; je n'ai jamais douté de votre zèle »*. Admirez en passant la simplicité des relations qui existaient entre supérieurs et inférieurs. Les inférieurs se défendent et les supérieurs ne s'en formalisent pas. Ces derniers ne sont pas des tyrans qui ne supportent aucune observation. Ce sont de bons pères de famille. Sur la demande de M. Smith, M. Fiat autorise plusieurs confrères à faire un séjour dans leur famille.

#### ELOGE ET ZÈLE DE M. SMITH, VISITEUR.

Il était d'usage de donner quelques dollars par mois à chacun des confrères. Les uns demandaient plus, d'autres se contentaient de moins. M. Fiat écrit le 3 octobre : *« Vous êtes parfaitement dans le droit et le devoir en ne donnant aux Missionnaires que deux dollars (dix francs), au lieu de dix dollars (cinquante francs) que quelques-uns pourraient vous demander »*. M. Fiat autorise

les Missionnaires missionnants *in actu missionis* à réciter, à la place du bréviaire, le rosaire ou le tiers du rosaire. M. Smith veille avec zèle à l'observance de la règle. Comme Gédéon il ne veut que des soldats qui ne plient pas le genou pour boire l'eau du torrent. Il se sépare des autres, comme le vaillant Juge d'Israël. A un confrère qui se plaignait de la prétendue sévérité du Visiteur, qui n'était au fond qu'une bonne fermeté, M. Fiat prend la défense de M. Smith. M. Fiat et la fermeté de M. Smith ont contribué grandement à faire de la Province des Etats-Unis une Province florissante et bénie de Dieu. Les missions proprement dites se développaient beaucoup. M. Fiat en exprime sa joie à M. Rolando : « *J'ai été agréablement surpris du résultat de vos missions ; je ne pensais pas qu'on en donnait un si grand nombre* ». On voit la sollicitude de M. Fiat pour les œuvres de la Compagnie. Il revient souvent sur les missions et les séminaires, comme étant l'œuvre propre de la Congrégation.

Il presse les consultants de le tenir au courant, de lui envoyer des rapports fidèles et détaillés. Il ne se contente pas de feuilles où l'on ne voit que *bonus, bona, bonum*. Il écrit à l'un deux : « *J'ai reçu les notes que vous m'avez envoyées ; mais la même note s'appliquant à tous les confrères ne suffit pas pour se mettre à même de me rendre compte des aptitudes, des qualités de chacun, ce qui est cependant le but* ».

M. Mandine, directeur des Sœurs, n'était pas moins soucieux que M. Smith de faire observer la règle. On le voit zélé pour la récitation des prières vocales. M. Fiat l'en félicite : « *C'est un devoir et un acte de la vertu de religion* ».

#### LES SŒURS DANS L'OUEST DES ETATS-UNIS.

La Province des Sœurs, comme celle des confrères, était alors presque exclusivement dans l'est des Etats-Unis : il y avait très peu de maisons dans le Far-West, et encore les Sœurs étaient, la plupart, Mexicaines d'origine, ne connaissant pas l'anglais mais l'espagnol. De plus, *Emmitsburg* étant loin, les voyages coûtaient cher, soit pour aller au séminaire de la maison centrale d'*Emmitsburg*, soit pour les relations avec la Visitatrice. Aussi tout le monde réclamait un séminaire à *Los Angeles* (Californie). Les évêques eux-mêmes appuyaient les demandes des confrères et des Sœurs. M. Fiat répond, le 24 mai, au vicaire général de *Virginia-City* : « *Cette question est depuis longtemps l'objet de nos plus graves préoccupations et l'heure approche où elle recevra une solution qui, je l'espère, vous paraîtra de tout point satisfaisante* ». M. Fiat ne fut pas prophète quand il écrivit la lettre précédente ; car un mois après, le 10 juin, il écrivait à M. Mandine : « *Vu votre lettre, vu l'avis du Conseil de la Communauté, pour le moment on ne peut songer à établir un séminaire en Californie* ». A cette époque, l'archevêque de San Francisco se plaignit au Père Fiat de ce qu'une Sœur ayant reçu un legs, des dons, sans doute pour les œuvres des Sœurs en général, se faisait la part du lion pour ses orphelins, et ne remettait presque rien aux enfants trouvés. Elle avait aussi,

prétend l'archevêque, donné la plus grande partie d'un legs de 30 000 piastres à une maison de Sœurs d'un autre diocèse. M. Fiat dut intervenir et sans doute, imitant Salomon, il dut couper en deux, non pas l'enfant mais ce qui était donné pour les enfants.

#### FÊTES DE LA MÉDAILLE (EN 1880), AUX ETATS-UNIS.

La fête de la Médaille fut célébrée aux Etats-Unis, comme ailleurs, avec grande ferveur. A *Philadelphie*, l'archevêque distribua lui-même des grosses entières de médailles. A la *Nouvelle-Orléans*, triduum de prières et de prédications. A *Saint-Louis* deux évêques et un nombreux clergé assistèrent aux offices. Dans une ville où l'évêque était brouillé avec les Sœurs, on fut surpris et touché de le voir venir, le 27 novembre, dans leur maison où il n'avait pas mis les pieds depuis dix ans et y célébrer la messe. A *Portsmouth*, grand'messe et exposition du Saint Sacrement. La même chose dans d'autres villes. A *East-Saginaw*, où la Médaille n'est guère connue, dit le rapport, un bon nombre de personnes assistèrent aux offices. A *Milwaukee*, tout le monde voulut profiter des privilèges accordés par le Souverain Pontife, depuis l'évêque jusqu'au dernier des fidèles.

La veille les confessionnaux furent assiégés ; il y eut des communions sans nombre. Retraite avant la fête pour les jeunes ouvrières. Chapelle décorée avec goût. Autel couvert de lumières, de roses, de lys. La Sainte Vierge, un sceptre à la main. Grand'messe. On vint en foule de toutes les paroisses. « *C'est comme Noël*, disait les gens ; *c'est encore plus beau. Probablement la Sainte Vierge va apparaître avant la fin de la journée* ». A l'hôpital d'*Evansville* beaucoup de conversions. A *San Francisco* la fête fut préparée et célébrée avec enthousiasme. Les décorations rappelaient les détails de l'apparition. Des masses de belles fleurs étaient répandues à profusion. Grand'messe. Procession. D'abord, cinquante petites filles en blanc, une médaille à la main, une couronne de fleurs naturelles sur la tête ; puis les Enfants de Marie, tenant chacune une oriflamme ; venaient ensuite les enfants trouvés, les bébés de la crèche qui pouvaient marcher. On alla en pèlerinage à toutes les statues de la Maison, particulièrement à celle du jardin qui est près du réservoir qui envoie l'eau dans toute la maison. Cette source a jailli quand on jeta une médaille miraculeuse à l'endroit du réservoir. Chaque enfant avait orné sa petite Vierge. Il était touchant et amusant de les voir, les jours qui précédèrent la fête, se faire quêteuse, mendiant pour sa Vierge, recevant avec reconnaissance une fleur, un bout de tulle ou de ruban et utilisant le tout avec goût. Pendant toute la journée, les petits chérubins se tinrent immobiles et sérieux formant une couronne à Marie-Immaculée. On constata aussi un développement très grand des Enfants de Marie. Les *Annales* de cette époque citent des traits merveilleux, des conversions, des vocations. La Sœur qui raconte tous ces faits remercie la Providence, la sagesse, l'amour de Dieu qui a produit ces miracles, par l'intercession de la Vierge puissante et bonne.

MEXIQUE : ŒUVRES DES MISSIONNAIRES.

La Province du Mexique avait beaucoup souffert du départ des Sœurs. Mais les confrères avaient pu rester et avec les Dames de la Charité et les Enfants de Marie, ils avaient maintenu la plupart des œuvres. Sans doute, ils durent se cacher au début ; ils furent réduits à ne pas pouvoir porter la soutane ; mais l'habit ne fait pas le moine ; c'est l'esprit qui fait le vrai Missionnaire. Nos confrères étaient animés de l'esprit de Jésus-Christ et de saint Vincent ; aussi relevèrent-ils bientôt toutes les œuvres et, à l'époque où nous sommes, en 1880, un digne confrère, M. Mariscal, envoyé du Brésil au Mexique, fait un éloge dithyrambique de la Province, dans une lettre adressée au P. Fiat, le 15 octobre. Il y a un fond merveilleux de piété dans le peuple. Sans doute, les processions sont interdites, les églises ont été privées de leurs richesses ; on ne sonne plus les cloches, on ne tire plus de fusées, etc... ; mais ces privations ont rendu la piété plus spirituelle. Les offices sont très fréquentés, les retraites sont nombreuses et très suivies. Les Missionnaires ont recouvré la liberté de prêcher. Ils le font avec zèle. Les Dames de la Charité sont très dévouées ; les Enfants de Marie très ferventes. On ne saurait croire le nombre des personnes qui communient tous les jours. La générosité des fidèles fournit tous les ornements, subvient aux dépenses de lumière. C'est admirable. Les confrères, continue M. Mariscal, vivent dans une parfaite observance des règles. Les vertus de pauvreté, de charité règnent dans les maisons. Les Missions sont continuelles. Les séminaires sont très bien dirigés. Sans doute, les maisons ont été confisquées, mais les confrères se sont installés dans des maisons de louage. Il n'y a pas le confort, le luxe. Au séminaire de Mérida, la même salle sert de réfectoire, dortoir, salle de récréation, salle d'études. On couche dans des hamacs, accrochés aux murs par des anneaux. Malgré cela (et peut-être à cause de cela), le séminaire est dans un état de prospérité qui passe tout éloge ; le Supérieur, M. Méjia est appelé le père des séminaristes et M. Traill leur mère. On prêche beaucoup aux Indiens. Il faut pour cela apprendre leur langue qui est le *maïa* ; mais les confrères sont pleins d'ardeur et le Visiteur, M. Torres, qui a remplacé M. Masnou, est à la hauteur de la situation ; il semble avoir été réservé par Dieu pour les circonstances présentes. Tel est le compte rendu que M. Mariscal fait de la Province. M. Fiat lui répond : « *Si vous saviez le plaisir que vous m'avez fait* » ; et il écrit au Visiteur : « *M. Mariscal me parle de votre Province et de vos œuvres d'une manière bien consolante* ». M. Fiat reçut d'autres lettres dans le même sens que celles de M. Mariscal ; aussi, il écrit à l'un des confrères de Mexico : « *Des lettres venues du Mexique rendent pleine justice à la conduite de M. le Visiteur ; c'est un véritable dédommagement de ce qui avait été dit contre lui, à l'époque de l'Assemblée de 1878* ». M. Fiat est heureux d'apprendre que les plaintes étaient mal fondées et il se félicite de n'avoir rien fait à la suite de ce rapport. Tous les jours, M. Fiat avance dans la conviction qu'il faut se défier des petites

passions des hommes, même ecclésiastiques et religieux et qu'il ne faut pas se presser de prendre des mesures à la moindre plainte. Rien ne vaut d'aller sur place, voir, écouter tout le monde, contrôler les dires d'un chacun. C'est le rôle des visiteurs ordinaires et extraordinaires et c'est par eux qu'on peut éviter des injustices. M. Fiat utilisera souvent ce moyen; et en 1880, il envoie M. Foing comme commissaire au Mexique.

AMÉRIQUE CENTRALE : M. FOING, VISITEUR.

Ce M. Foing était alors Visiteur de la Province dite : « *Amérique Centrale* » et qui comprenait les Etats de Costa-Rica, Pérou, Equateur, Colombie, Guatemala. M. Foing résidait à Costa-Rica; il était tout à fait dans les pensées et les sentiments de M. Fiat, concernant les Missions et la régularité. M. Fiat le remercie de ce qu'il fait pour ce double but. « *Toute mon ambition est de relever l'œuvre des Missions, de donner une nouvelle impulsion à cette première œuvre de la Compagnie* ». Il y a aussi l'observance des règles. M. Foing est minutieux sur ce point, et dans une de ses lettres, il ne pose pas moins de dix questions, auxquelles M. Fiat répond avec précision. Citons en particulier la réponse concernant les honoraires de messe que l'on donnait aux confrères quand ils disaient, aux intentions de la Congrégation, les dix messes laissées à leur libre disposition. « *Je suis bien consolé de ce que vous me dites au sujet des honoraires laissés à nos confrères. Je voudrais que toute la Communauté entrât dans ces vues et je ne désespère pas, si je vis jusqu'à la prochaine Assemblée générale, de provoquer sur ce point important une modification à notre discipline actuelle, qui est bien défectueuse. Je vous engage à entretenir les dispositions que vous me signalez, sans pourtant rien exiger, sinon que ceux qui profiteront de la concession de M. Etienne soumettront à l'approbation et permission du Supérieur l'usage de ces honoraires. Quant à ceux qui renoncent à ce privilège, s'ils n'ont rien dans leur bourse, vous pouvez leur faire donner quelque chose pour les aumônes, plus ou moins, suivant les lieux et les positions; c'est ainsi que font les Maristes; cela me semble raisonnable et bien préférable à notre système; priez pour que Dieu me fasse la grâce de ramener toute la Communauté à cette pratique.* »

COSTA-RICA : M. BRET, M. THIEL.

Le Supérieur de la Maison de Costa-Rica était M. Malézieux. Il était très humble, s'estimait incapable, s'appelait *une bûche* et priait M. Fiat de le décharger de la supériorité. M. Fiat le félicitait de ses dispositions, mais il ajoutait : « *La volonté de Dieu est que vous continuiez à être Supérieur. D'une bûche, un habile ouvrier sait façonner des meubles utiles et élégants* ».

Parmi les confrères de la maison, il y avait un jeune confrère, nouvellement ordonné et qu'on avait envoyé là, pour raison de santé, c'était M. Bret. M. Fiat l'aime bien, comme il aime tous les jeunes. Il lui écrit le 2 septembre : « *Oui, vraiment, vous avez été bien négligent à m'écrire. Si vous aviez soupçonné*



*l'intérêt que je vous porte, vous ne m'auriez pas laissé si longtemps sans me donner de vos nouvelles. Je prie Notre-Seigneur de vous conserver longtemps à mon affection et de sanctifier de plus en plus votre chère âme* ». Nous voyons, par une lettre du 18 décembre à M. Foing, que celui-ci voulait établir M. Bret directeur du séminaire interne. « *Je ne crois pas, écrit M. Fiat, que vous ayez lieu de regretter cette nomination. M. Bret est un excellent confrère à qui il ne manque que l'expérience, mais sa prudence suppléera à ce défaut* ».

Un autre confrère de cette maison, M. Bernard Thiel, venait d'être promu à l'épiscopat, malgré tout ce qu'il avait fait de concert avec M. Fiat, pour ne pas recevoir cette dignité. M. Fiat lui écrit le 2 mars : « *Monseigneur et très cher Fils. Il est donc vrai que ce que nous redoutions pour nous et pour vous est arrivé. J'espérais que le Saint-Père aurait égard à nos prières. Dieu ne l'a pas voulu. Que son saint nom soit béni !* ». La lettre se poursuit en latin pendant deux longues pages. M. Fiat exhorte Monseigneur à prendre saint François de Sales comme modèle, à lire le traité « *de Consideratione* » de saint Bernard et le *Pastoral* de saint Grégoire. Mgr Thiel fit instance à Rome encore une fois pour n'être pas promu évêque. Mais M. Fiat lui écrivit en septembre : « *Le Cardinal Nina fait connaître que la volonté du Saint Père est que vous acceptiez la charge épiscopale* ». Mgr Thiel accepta donc par obéissance ; mais il supplia M. Fiat de le considérer toujours comme un fils de saint Vincent, de laisser son nom au catalogue des Lazaristes et de lui donner un frère de la Congrégation, comme compagnon, afin de mener avec lui une petite vie commune qui lui rappelle celle qu'il menait autrefois. M. Fiat lui répond, le 3 novembre : « *Jusqu'ici les Missionnaires promus à l'épiscopat, par cela même qu'ils occupent un siège, cessaient de figurer sur notre catalogue. Vous voulez bien demander qu'il soit dérogé à cet usage et que votre nom soit inscrit au personnel de la maison de Costa-Rica. Vous voulez montrer ainsi quelle place la Compagnie occupe dans votre cœur et ce que vous lui gardez d'estime et d'affection. Ces sentiments vous honorent trop pour qu'il me soit possible de ne pas vous satisfaire* ». Ainsi fut fait et en plus, M. Fiat lui donna le frère Blumé comme compagnon en engageant ce dernier à être bien humble, bien simple et à éviter l'oisiveté.

#### GUATÉMALA : MISSIONNAIRES ET SŒURS.

Au *Guatemala*, nous avons une maison de missions dont M. Vaysse était Supérieur. Nos confrères donnaient des missions dans l'Etat du *Guatemala* et dans ceux de *San Salvador* et du *Nicaragua*. Le récit de ces missions réjouissait le cœur du Père Fiat. Il le fit insérer dans les *Annales*.

Ce récit est touchant. On y admire le zèle de nos confrères, les résultats merveilleux qu'ils obtiennent. A *Opido*, ville de 7 000 habitants, accueil enthousiaste ; la mission a duré un mois. Trois mille cinq cents personnes ont gagné la mission. On a réhabilité soixante-sept mariages. Les gens attendaient trois

jours autour des confessionnaux pour recevoir l'absolution. Un commandant qui chercha à empêcher le succès de la mission mourut subitement et cette mort si rapide fit grande impression dans le pays. M. Vaysse établit la confrérie des Dames de la Charité. A la fin, bénédiction papale, sermon d'adieu ; le prédicateur ne put presque rien dire ; les soupirs, les sanglots, les cris de ces pauvres gens couvraient complètement la voix du Missionnaire. Le peuple ne voulait pas laisser partir les envoyés de Dieu. Il en fut ainsi dans toutes les villes du *Salvador*, malgré les efforts du diable. A *Sainte-Anne*, tous les soirs, il y avait cinq mille personnes au sermon, etc., etc. Les curés, les évêques sont émerveillés et demandent des Missionnaires. On veut fonder des séminaires avec nos confrères comme directeurs.

La maison centrale des Sœurs de la Province se trouvait en la ville de *Guatémala* ; les Sœurs y avaient la direction de l'hospice. Sœur Broquedis, Visitatrice, annonce, le 28 septembre, que les Sœurs viennent d'être expulsées de l'hospice.

Le 24 septembre, la police entoura leur maison à sept heures du matin. On leur signifia l'ordre de partir immédiatement, malgré le contrat qui prévoyait un avis, quatre mois à l'avance. Le Ministre de France essaya de faire revenir le Gouvernement sur cette expulsion. Il n'obtint que des promesses pour les autres maisons, mais l'Hospice dut être évacué. Les Sœurs furent donc obligées de se retirer à la Maison centrale. On les dispersa dans les autres maisons ; quelques-unes allèrent dans d'autres Etats plus bienveillants. Très peu revinrent en France. M. Fiat avait conseillé de ne pas accepter de nouvelles maisons dans cette République de Guatémala, si travaillée par la franc-maçonnerie. D'autre part, M. Fiat recommandait une grande prudence : *« Pas de plaintes, pas de murmures contre les membres du Gouvernement, écrivait-il à la Supérieure, le 4 octobre... Souffrez persécution pour la justice ; imitez Marie obligée de se réfugier en Egypte. Vous êtes chassée pour avoir fait du bien. C'est actuellement la guerre universelle faite au bon Dieu. Prions pour l'Eglise et pour ses persécuteurs afin qu'ils se convertissent »*. La persécution s'étendit bientôt à toutes les maisons de Guatémala. *« Votre lettre me navre le cœur, répondait le Père Fiat à la Supérieure. Quel supplice de voir périr toutes vos œuvres »*. M. Fiat recommandait à M. Vaysse, Supérieur des Missionnaires, de veiller à ce que l'on ne fasse pas d'imprudences. *« Ne pas vendre la Maison centrale des Sœurs ; on sera bien aise de l'avoir conservée, si l'on peut rentrer un jour à Guatémala. Louer seulement la maison et en confier la gestion et la surveillance à une personne sûre et dévouée ; vous avez toute ma confiance. Je salue affectueusement tous les nôtres et vous plus tendrement qu'aucun autre. Il faut établir le centre de la Province non pas à Costa-Rica mais à Parama. Quand vous aurez mis tout en ordre et fait partir tout le monde, confrères et Sœurs, vous voudrez bien vous mettre à la disposition du Visiteur, M. Foing.*

#### PANAMA : CONFRÈRES ET SŒURS.

A *Panama* où M. Fiat parlait d'établir la Maison centrale des Sœurs, il y avait M. Gonzalès qui était jeune encore (30 ans) et par conséquent bien aimé du Père Fiat. Ce dernier lui écrit, le 4 mai : *« J'ai reçu votre gracieux travail ; j'ai admiré votre cœur d'enfant et le cœur du Père y a été très sensible. »*

Ce confrère suggérait au P. Fiat d'envoyer quelques-unes des Sœurs, chassées du Guatemala, fonder la maison de *Popayan* où on les appelait. M. Fiat lui répond, le 26 juillet, qu'il ne peut y consentir actuellement : 1° *Parce que l'évêque qui a été chassé n'est pas encore rentré ; il ne convient pas, il n'est pas prudent que les Sœurs y rentrent pendant son exil ; 2° Les Sœurs ne peuvent aller à Popayan sans être accompagnées par un confrère qui s'établirait près d'elles pour le service spirituel de leur maison ; 3° Cet isolement présente des inconvénients sérieux pour le confrère* ». M. Fiat termina en disant que *« ce n'est pas un refus absolu, c'est un délai »*.

Mais M. Fiat apprend que son cher M. Gonzalès est malade ; il l'autorise à venir à Paris : *« Avec quel bonheur, je vous embrasserai »*.

Extrayons, des lettres adressées à Sœur Rouleau, Supérieure de Panama, les deux phrases suivantes (2 avril) : *« Je vous permets volontiers de donner le formulaire à cette pauvre Indienne »*. (4 septembre) : *« Je vous autorise à donner le Deo Gratias dans les cas rares où vous recevez des Sœurs de passage ; il est mieux même dans ce cas, de lire un peu et de parler avec modération vers la fin du repas »*. Notons également, dans une lettre adressée à M. Foing (qui se trouvait à Panama) des conseils très sages pour remédier à l'état de désorganisation dans lequel se trouvait la Province des Sœurs de Guatemala, par suite de la persécution. La lettre s'achève par cette phrase : *« Vous savez avec quelle tendresse je vous embrasse »*. M. Foing avait été le collaborateur de M. Fiat au séminaire interne de Paris et il devait être bientôt appelé à siéger au Conseil général de la Congrégation, comme assistant.

#### EQUATEUR : SÉMINAIRE ET MISSIONS.

L'*Equateur* faisait partie de la Province confiée à M. Foing. Nous y avons trois maisons : une à *Guayaquil*, deux à *Quito*. A *Guayaquil*, un Missionnaire a reçu son changement, mais se plaint d'en avoir été averti seulement par le Visiteur et non par le Supérieur général. M. Fiat lui répond humblement, le 7 novembre : *« Je suis fâché d'avoir posé la cause de votre peine, faute de réflexion. Oui, j'en conviens, j'aurais dû vous écrire moi-même pour vous notifier la décision du Conseil. C'était à moi qu'incombait la mission de vous avertir ; encore une fois je vous prie d'oublier tout »*.

A un autre confrère de la même maison, M. Fiat glisse, dans une lettre qu'il lui adresse, le 4 septembre, les quelques mots suivants : *« Vous avez des dispositions pour réussir dans toutes »*

les œuvres ; mais votre caractère, un peu inquiet, vous crée partout des ennuis ».

A Quito, on désirait que le Petit séminaire, à nous confié, fût éloigné du Grand séminaire, dont nous étions également chargés, et qu'il y eut un Supérieur pour chaque maison. M. Fiat répond, le 28 avril : « *Je suis de votre avis* ».

M. Schumacher, Supérieur du Grand séminaire de Quito, écrivait qu'on nous désirait pour les séminaires de l'Equateur. M. Fiat lui répond le 8 octobre : « *Avant de nous étendre, il faut nous fortifier* ». Signalons cette petite phrase à un confrère de Quito qui avait reçu un coup de soleil : « *Ce coup de soleil vous a procuré l'avantage de faire peau neuve. Vous avez entièrement dépouillé le vieil homme : il ne reste désormais en vous que l'homme nouveau, le prêtre, le missionnaire, l'apôtre* ».

#### PÉROU : HÔPITAUX ET APOSTOLAT.

Le Pérou faisait aussi partie de la Province d'Amérique Centrale. Il était difficile à M. Foing, Visiteur, de visiter régulièrement les maisons du Pérou, et même de correspondre régulièrement ; les lettres mettaient plus de temps pour aller de Lima et d'Aréquipa à Saint-Joseph de Costa-Rica, résidence du Visiteur, que pour aller à Paris ; aussi demandait-on que Lima et Aréquipa fussent rattachés à la Maison-Mère comme les maisons de l'Île Maurice. Le P. Fiat n'est pas de cet avis : « *C'est une chose odieuse de soustraire vos maisons à l'autorité du Visiteur provincial et de les soumettre à un commissaire du Supérieur général* ». Durant l'Assemblée de 1878, on a attaqué le Commissariat permanent comme contraire aux Constitutions. Au Pérou nos œuvres consistaient surtout à être aumôniers des hôpitaux, tenus par les Sœurs. M. Fiat écrit au Supérieur de Lima, M. Damprun, le 17 mars : « *Vous n'avez au Pérou ni missions, ni séminaire. Saint Vincent ne voulait pas qu'on acceptât le soin des hôpitaux. Vous me direz : il y a un traité (29 mai 1857) qui nous lie. Je réponds : 1° ce traité ne demande que trois confrères pour les hôpitaux, or il y a en huit ; 2° l'article 6 du traité permet de résilier le contrat pourvu qu'on avertisse huit mois avant.*

Voyez s'il est possible de prier Monseigneur de nous faire remplacer par des prêtres séculiers. Nous établirons l'œuvre des missions ». M. Fiat revient sur ce point dans sa lettre du 31 juillet : « *Les hôpitaux, c'est bien ; mais les Missions sont la première œuvre de la Compagnie* ». Cette préoccupation des Missions ne fait pas perdre de vue à M. Fiat les règles et usages de la Compagnie, même ceux qui paraissent les moins importants. On a vu plus haut que M. Fiat ne favorisait pas l'usage du café. M. Fiat veut arriver à régler son usage, comme il règle le menu du déjeuner et autres choses semblables. Il écrit à M. Damprun : « *Le moment n'est pas venu de donner une règle absolue à l'égard des jours où l'on peut prendre café après le dîner. Il faut soigneusement éviter l'abus* ». Cependant M. Fiat se rappelait un trait de la vie du Père Etienne qu'il a raconté

plusieurs fois. Comme un Supérieur se plaignait de l'esprit de ses confrères, le digne Père Etienne aurait répondu : « *Essayez de bonifier l'esprit de vos confrères, en leur donnant une tasse de bon café, après le repas de midi* ». Aussi M. Fiat termine sa lettre à M. Damprun par cette phrase : « *Cependant une petite concession faite avec opportunité peut servir à entretenir l'esprit de famille* ». Et plus tard, sous le pontificat de Pie X, comme on lui rappelait un mot de ce Pape : « *Bonne pitance, bonne observance* », il applaudit à cette parole et il veilla à ce que la première partie fût bien observée par les Supérieurs, afin que la seconde le soit par les inférieurs. M. Damprun lui a demandé qui doit payer les montres dont se servent les confrères ? M. Fiat répond : « *Si le Missionnaire en a besoin, c'est la maison qui paie. Sinon, c'est le Missionnaire* ».

M. Damprun recourait au Supérieur général pour accorder à un Missionnaire la permission de priser ; il voulait par ce recours remédier à un usage qui régnait alors. M. Fiat n'était pas moins opposé que M. Damprun à cette habitude dont il s'était débarrassé en devenant Général ; mais M. Fiat est l'homme droit qui ne veut rien exagérer. Il répond donc à M. Damprun qu'on n'a pas besoin de recourir à l'autorité suprême pour ce point.

Mais bientôt des préoccupations plus graves que celle du tabac à priser allaient absorber la pensée de M. Damprun. La guerre avait éclaté entre le Pérou et le Chili et la ville de Lima était menacée d'un siège. Il y avait beaucoup de blessés. Les Sœurs étaient surchargées de travail, par le soin des ambulances. Elles succombaient à la fatigue. M. Fiat recommande la confiance en la Médaille Miraculeuse ; il invite les Sœurs à invoquer saint Vincent, saint Roch, sainte Rose de Lima, et à prendre toutes les précautions nécessaires. Voici la lettre qu'il leur adresse le 19 juin : « *Je reçois avec un sentiment de profonde gratitude les vœux et les souhaits que vous m'adressez en ces jours de la fête de mon Saint Patron. Ils me sont d'autant plus chers que vous sachant exposées à tous les dangers qu'entraîne la guerre, je suis plus douloureusement préoccupé des périls et des souffrances qui vous menacent. Aussi ma pensée se reportant bien souvent vers vous, je vous recommande d'une manière toute spéciale à notre Divin Sauveur. Je prie sa bonté de vous garder de tout péril, en ces luttes sanglantes qui désolent votre pays. Je lui demande de vous revêtir de force et de courage, de prudence et de zèle, afin que vous élevant à la hauteur des circonstances, vous rappeliez le souvenir des premières Filles de la Charité envoyées aux camps par saint Vincent. Comme elles, vous ferez louer et bénir le Dieu de Charité qui seul peut inspirer à la faiblesse de votre sexe un si beau dévouement* ».

Un tout jeune Missionnaire, M. Coutard, fut victime de son dévouement ; il mourut à trente ans, emporté par une fièvre maligne. M. Fiat recommande d'envoyer à la famille du défunt tous les objets lui ayant appartenu.

On invitait M. Fiat à venir au Pérou, quand la guerre serait terminée. Il répond le 31 août : « *Ce me serait sans doute une grande consolation de faire connaissance avec toutes les familles du Pérou et de l'immense continent de l'Amérique du Sud ; mais à moins d'événements que je ne puis prévoir, il est probable qu'elle ne me sera jamais accordée et qu'au Ciel seulement j'aurai la joie de voir tant de bonnes âmes dont Dieu m'a fait le père.* ». Du reste, la situation en France ne lui permettait pas de s'absentier.

Il écrit à M. Damprun, le 5 novembre : « *En ce moment, on enfonce les portes des R.P. Maristes de la rue de Vaugirard ; les Pères de Terre-Sainte ont été expulsés ce matin. Que Dieu ait pitié de la France ! Qu'il ait aussi pitié de nous ! Qui peut dire si notre heure ne sonnera pas bientôt, bien que en ce moment nous soyons couverts par l'autorisation. Je termine en faisant des vœux pour que la paix soit rendue au Pérou* ». Le 19 décembre, il écrit de nouveau à M. Damprun et il conclut : « *Ici nous descendons à grands pas vers l'abîme et pourtant nous avons grande confiance et nous continuons, au milieu de Paris et ailleurs, nos œuvres sans obstacles. Les Sœurs commencent à être renvoyées des hôpitaux et des pharmacies. Plusieurs écoles communales leur ont été retirées ; mais on a ouvert, à côté, des écoles libres qui prospèrent à merveille. Nous espérons que Marie-Immaculée nous gardera. Il n'y a qu'une voix pour demander la consécration au Cœur de Jésus. J'espère qu'elle aura lieu en la fête qui se célèbre le lendemain de l'octave du Saint Sacrement (1881)* ».

A une bonne Fille de la Charité qui voudrait bien connaître son bon Père général et qui ne le pouvant pas, voudrait au moins recevoir une lettre écrite de sa main, M. Fiat condescend, le 29 novembre : « *Cette fois vous n'aurez plus sujet de dire que vous ne connaissez pas mon écriture* ». Et il la console de son éloignement qui la prive de beaucoup de secours spirituels dont jouissent les Sœurs de la Maison-Mère. Le bon Dieu supplée par sa grâce intérieure à toutes les grâces extérieures que reçoivent les Sœurs de Paris. Les sacrifices des Sœurs à l'étranger valent dix fois les travaux des Sœurs restées dans leur pays.

#### CHILI : MISSIONS ET TRAVAIL.

Cette Province ne comptait que deux maisons, *Santiago* et *Chillan*. Elle avait pour Visiteur M. Benech. Ce digne confrère avait soixante ans. Il commençait à sentir les misères de la vieillesse. Il demandait à être déchargé de son office. M. Fiat lui répond, le 4 mai : « *Ce n'est pas le moment de vous décharger il faut porter votre croix comme Notre-Seigneur, alors même qu'on ne comprendrait pas votre position ; Dieu la connaît et c'est beaucoup* ».

M. Fiat l'engage à établir les Missions ; car au Chili, comme au Pérou, les Missionnaires étaient surtout aumôniers des hôpitaux et orphelinats, tenus par les Sœurs. « *Vous avez au Chili un bon clergé. Confiez lui la direction spirituelle des hôpitaux, la confession ordinaire des Sœurs ; ne gardez que la*

*confession extraordinaire des Filles de la Charité et lancez-vous dans la vaste mer, où tant de poissons, gros et petits, attendent que vous les preniez dans les filets du bon Dieu pour échapper aux filets du diable. Duc in altum, ».*

M. Benech avait été ennuyé de ce qu'à Paris, on semblait tenir plus de compte qu'il ne fallait, de quelques lettres envoyées par des confrères au sujet de la situation au Chili.

M. Fiat le rassure, le console : *« Je comprends votre peine au sujet des communications opposées aux délibérations du Conseil, envoyées à la Maison-Mère... Vous avez l'âme et le cœur assez grands pour vous élever au-dessus de tout cela. Prenez un peu patience. Vous remettrez l'affaire sur le tapis et je vous promets que les délibérations du Conseil prévaudront toujours sur les communications individuelles »*. Et comme le Visiteur se demandait si ces lettres ne venaient pas de M. Nunay, M. Fiat, très habilement, écrit à la fin : *« Je vous prie de dire à M. Nunay que son silence me fait de la peine ; il manque à la règle des consultants et aux promesses qu'il m'a faites »*. C'était dire gentiment à M. le Visiteur qu'il se trompait dans ses pronostics, et d'autre part c'était maintenir la prescription qu'il avait faite aux consultants provinciaux, de lui écrire régulièrement. En cela M. Fiat se montrait délicat et ferme. Il agit ainsi à l'égard de tous les Visiteurs qui n'ont pas vu de bon œil ces correspondances et qui ont exposé simplement leur point de vue, qui différerait de celui de M. Fiat. C'est beau de voir les inférieurs dire franchement leurs plaintes au Supérieur général et c'est plus beau encore de voir le Supérieur général ne pas s'en formaliser, n'en pas garder rancune, se disculper simplement, répondre doucement aux plaintes échappées à la faiblesse humaine ou à ce que les confrères croyaient être leur devoir.

Nous avons à ce sujet une lettre charmante adressée à un confrère qui fait toute sorte de remontrances à M. Fiat : *« Votre lettre du 15 juillet m'est arrivée au moment où on me fêtait à l'occasion du 2<sup>e</sup> anniversaire de mon élection ; au besoin elle eut servi de contrepoids pour empêcher l'enflure de l'orgueil et la vaine complaisance »*. M. Fiat ne lance pas les foudres de son autorité contre ce confrère. Il se contente de lui dire : *« Je regrette que vous ayez écrit cette lettre dans un moment d'émotion ; elle n'est pas assez mesurée »*. Voilà toute la vengeance du bon Père ; un Supérieur qui se possède à ce point est un saint. M. Fiat répond avec calme, point par point, à ce que lui reproche ce confrère et il finit par ces mots : *« J'espère qu'après ces explications, il ne restera plus rien dans votre cœur contre le Supérieur général et que vous ne le soupçonnerez plus de vouloir faire de l'autocratie »*.

Il y avait un jeune confrère, âgé de 25 ans, arrivé depuis peu au Chili, et qui s'ennuyait, disant qu'il n'avait rien à faire et que ce manque d'occupation nuisait au bien de son âme. M. Fiat lui répond, le 10 février, par une lettre admirable de bonté, de délicatesse. Il l'excuse sur ce qu'il connaît pas encore bien la

langue sans doute, ce qui le prive de tout travail. Bientôt il possédera la langue et alors il fera beaucoup de bien aux prêtres, aux pauvres ; par son sacrifice il gagne des mérites très grands, il ouvre la voie aux ouvriers évangéliques qui vont venir. Mais M. Fiat, condescendant aussi, termine sa lettre comme il suit : « Lors de votre départ pour le Chili, je reçus des lettres très morifiantes de votre oncle. Il me reprochait de vous exposer à vous perdre en vous envoyant à l'étranger. Je n'ai pas cru devoir m'arrêter devant ces plaintes, et vous êtes parti volontiers pour la destination qui vous était donnée. Néanmoins je ne puis oublier les craintes de votre cher oncle et je ne voudrais pas, pour un empire, compromettre le salut de votre âme. Je viens par la présente vous ouvrir mon cœur de père. Si vous avez des raisons de croire fondées les craintes de votre oncle, si l'expérience de plus d'un an vous apprend que le bien de votre âme réclame une autre destination, un placement dans un séminaire de France, je vous autorise, par la présente, à venir de suite.

« Mon premier devoir est de chercher le salut et le bien spirituel de mes confrères. Vous m'êtes trop cher pour que je veuille vous laisser dans un danger réel pour votre âme ». Ce confrère fut touché par cette lettre et il resta au Chili. Victoire de la bonté du P. Fiat. Une permission semblable fut accordée par M. Fiat, mais pour des raisons différentes. Il écrit, le 24 septembre, à M. Jouffroy de Santiago : « Si M. Benech trouve bon de vous permettre le voyage de France, je serais heureux de vous voir et je comprends qu'après seize années d'absence, il vous soit bon de venir passer quelque temps de repos et de recueillement à la Maison-Mère, auprès des restes précieux de notre bienheureux Père ». Disons à cette occasion que M. Fiat louait la pratique d'un Supérieur d'une Congrégation qui, lorsqu'il le permet à ses membres de revenir de l'étranger en France, permet qu'ils aillent passer quelques jours dans leur famille, au retour en France, et avant leur départ pour retourner en mission, mais demande que le reste du temps se passe à la Maison-Mère pour se retremper dans la vie commune, le repos, le recueillement, avec une saison d'eau, si le médecin le prescrit. Pour M. Fiat c'était l'idéal d'un séjour en France : cela faisait du bien au corps et à l'âme.

On a signalé au P. Fiat quelques défauts. Un confrère s'occupe trop des oiseaux. M. Fiat se rappelle que saint Jean l'Évangéliste, le disciple aimé de Jésus, s'amusait quelquefois, dit-on, avec un oiseau parce que l'esprit ne peut pas être toujours bandé et il excuse. On dit que celui-ci ne tient aucun compte du silence. On dit que celui-là confesse des centaines de personnes, à la hâte, mais n'obtient aucun résultat de durée. Et le bon Père Fiat avoue simplement : « Déjà, depuis un certain temps, à la lecture de certaines lettres de Missionnaires, je m'étais demandé comment en si peu de temps, on pouvait confesser tant de personnes. Voici le mot de l'énigme : on confesse à la hâte ; la conclusion s'impose : on n'obtient pas un résultat de durée. C'est là un grand abus auquel il faudra chercher remède ». Les Missionnaires répondaient qu'il y avait des milliers de gens à confesser et que



si l'on s'attardait avec quelques-uns, des centaines s'en retourneraient chez eux sans absolution et resteraient ainsi dix ans, vingt ans, jusqu'à la venue d'un autre Missionnaire, ou jusqu'à leur mort. Que faire ? M. Fiat laissait aux évêques le soin de répondre à ce cas de conscience douloureux. On voit par ces quelques exemples que M. Fiat s'intéressait à ce que faisaient ses fils spirituels. Tantôt il encourageait, il stimulait, il excitait, tantôt il réfrénait, il modérait ; tantôt il grondait.

#### P. FIAT ET SA CORRESPONDANCE : PUNCTUALITÉ.

A un confère il écrit, le 27 juillet : « *Ce que vous me dites de votre Supérieur me paraît bien fort, et peu croyable. C'est sans doute votre mécontentement qui vous fait grossir les choses* ». Toujours, il répond à toutes les lettres. Il écrit, le 7 septembre : « *Je me fais toujours un devoir sacré de ne laisser aucune lettre sans réponse* ». Son secrétaire particulier de 1905 peut certifier la chose. Jamais le P. Fiat n'a manqué de répondre et de répondre aussitôt. Il grondait son secrétaire, quand celui-ci renvoyait au lendemain la réponse à telle lettre, sous prétexte qu'il y en avait beaucoup. « *Il faut répondre le jour même, disait-il, à moins que ce ne soit une affaire qui doit passer au Conseil. Alors, on attend le lundi* ».

Il était strict sur ce point. Il voulait qu'on fût au Secrétariat, peu de temps après le déjeuner, après avoir récité Prime :

*Respice in servos tuos domine et in opera tua et dirige filios eorum.*

*Et sit splendor Domini Dei nostri super nos et opera manuum nostrarum dirige super nos, et opus manuum nostrarum dirige.*  
Après avoir récité Tierce : *Nunc Sancte Spiritus.*

*Dignare promptus ingeri.*

Après les Petites Heures, il voulait qu'on fût là et qu'on y restât jusqu'à onze heures et demi, où l'on se retirait pour la Lecture spirituelle. Mais il fallait revenir, après les Vêpres en commun, et rester jusqu'à cinq heures et demi, où l'on pouvait se retirer pour la Visite au Saint-Sacrement, le chapelet et les Matines en commun.

Quand le travail ne pressait pas, il recommandait d'étudier le matin, la théologie, le droit canon, jusqu'à l'arrivée du courrier. Cependant il laissait libre un après-midi par semaine, en hiver, une journée, en été, puis quelques jours de vacances, pour un petit ministère si possible, retraite.

Par cette fermeté à l'égard de ses secrétaires, il assurait la régularité des réponses, ce à quoi il tenait beaucoup. Aussi pouvait-il dire que s'il n'avait pas répondu à telle lettre, c'est qu'elle n'était pas arrivée, comme il le répond à M. Bénech, Visiteur, qui se plaint à ce sujet : « *Beaucoup de lettres n'arrivent pas à destination* ». Et, en disant cela, il ne faisait pas un mensonge diplomatique, une restriction mentale, administrative. Il disait la vérité, la pure vérité.

Notons qu'il recommande à M. Bénech, comme il le fait à d'autres, d'établir une école apostolique dont le soin pourrait être confié à M. Delaunay.

#### CHILI : ŒUVRES DES SŒURS.

Les Sœurs du *Chili* ne connaissaient pas M. Fiat : elles étaient désireuses de voir ce bon Père, dont on faisait grand éloge. Ne pouvant aller à Paris, elles l'invitaient à venir au *Chili*, à *Santiago*. M. Fiat répond, le 18 mars : « *Saint François de Sales nous recommande de ne pas concevoir des désirs inefficaces qui ne sont bons qu'à amuser notre esprit ou même à le jeter dans l'inquiétude. Il est trois choses que nous devons désirer : que le nom de Dieu soit sanctifié ; que son règne arrive ; que sa volonté soit faite, sur la terre comme au Ciel. Je vous salue néanmoins de n'avoir invité à venir vous visiter. J'en ai ri un peu, mais sans malice, admirant la bonté de votre cœur. Quelle consolation pour moi si ce rêve de votre esprit se réalisait ! Mais non, il ne faut pas y penser ! Nous aurons du plaisir à nous retrouver au Ciel, où je vous donne rendez-vous !* ».

M. Fiat qui exige que les Consultateurs provinciaux des Missionnaires lui disent en conscience ce qui se passe dans la Province, tient à ce que les Sœurs conseillères agissent loyalement, dans l'exercice de leur fonction. Il écrit, le 8 mai, à la Visitatrice, Sœur Briquet : « *Il faut que les membres du Conseil aient la simplicité et le courage de dire leur sentiment. Il ne faut pas dire oui, en face, et non, par derrière ! Ce n'est pas digne d'une enfant de saint Vincent !* ».

À la fin de cette année, le 4 décembre, il invite la Visitatrice à venir à la retraite des Sœurs Servantes de 1881. Il termine sa lettre d'invitation par ces gentilles phrases : « *Je vous prierais d'inviter les plus jeunes Sœurs Servantes de votre Province, pour vous accompagner : elles ont plus besoin de se former à la conduite, mais peut-être les plus anciennes en seraient-elles attristées ? Il serait peut-être mieux de choisir moitié anciennes, moitié jeunes. Je laisse à votre sagesse le soin de faire ce qui semblera le plus convenable* ».

La grande fête du 27 novembre fut célébrée, avec une ferveur extraordinaire, dans toutes les maisons des Sœurs du *Chili*. Le récit en est enthousiaste, dans les *Annales* ! Tous les cœurs s'épanouirent et furent animés d'un saint élan. Partout un Triduum précéda la fête. Les sanctuaires se transformèrent, sous l'impulsion de pieuses industries. Ils furent ornés d'une multitude de fleurs, dont la variété et les parfums rappelaient les vertus de Marie : lys, roses, étoiles, rayons, illuminations inconnues jusque-là, feux de Bengale, etc... concoururent à solenniser cette grande fête. Partout grand'messes, saluts solennels, prédications, cantiques, Litanies. Les soldats de l'*Hôpital Saint-Vincent*, les malades des autres hôpitaux, les orphelins, les externes, les Enfants de Marie, tous se préparèrent avec soin à cette solennité. Il y eut des efforts héroïques, de la part d'un

certain nombre. Tous s'approchèrent des sacrements. Quant aux Sœurs, leur joie fut grande. Que de vieux souvenirs se sont réveillés ! Que de généreuses résolutions se sont renouvelées, en se rappelant ces apparitions de Marie à Sœur Catherine, dans le bien-aimé sanctuaire de la Maison-Mère. La Visitatrice conclut en disant que, depuis, la Sainte Vierge est priée avec plus de confiance, servie avec plus d'amour, imitée avec plus de générosité !

A propos des repas chez les Sœurs que M. Fiat condamnait, faisons remarquer que tout y était irréprochable et que personne n'en était étonné, mais M. Fiat voulait qu'on suive les règlements observés à Paris et en Europe sur ce point. Il voulait l'unanimité en Europe et partout, etc...

BRÉSIL : M. VERSCHUEREN, VISITEUR.

Cette Province était plus importante que celle du Chili. Elle comptait onze maisons, dont quatre à *Rio-de-Janeiro*.

Le Visiteur, M. Arnauld Verschueren, était un Hollandais, né en 1832. Il était entré dans la Congrégation, le 13 août 1858, et était parti pour le Brésil, le 17 juin 1859. Il était Supérieur du Grand séminaire de *Rio*. Il se préoccupait des vacances de ses confrères. Il songeait à les envoyer dans d'autres maisons de la Compagnie, en dehors de *Rio*. Mais les distances étaient grandes et la dépense considérable ! M. Fiat lui suggère de louer une maison de campagne, dans les environs de *Rio* « *ce qui serait moins coûteux et plus conforme aux Décrets* ». M. Verschueren se mit à la recherche d'un immeuble, approprié à la fin proposée, et il le trouva à *Pétropolis*. M. Fiat l'autorisa à s'y établir en locataire, ou mieux à l'acheter, pour y envoyer pendant les vacances les confrères fatigués, malades...

M. Fiat poursuivait partout un usage, un peu particulier, les repas chez les Sœurs. Il prie M. Verschueren de les éviter, le plus possible : « *En France*, dit-il, *nous les avons abolis complètement* ».

M. Fiat continue à urger l'observance des Décrets, par rapport au déjeuner du matin. « *Je suis surpris et peiné*, écrit-il, *le 13 février, d'apprendre qu'on mange de la viande au déjeuner, et qu'on ne se contente pas du plat constitutionnel le vendredi. Avez-vous une permission par écrit de M. Etienne ? Je vous prie de travailler à rétablir, sous ce double rapport, la règle et la pratique de la Communauté. Il faut un ordre du médecin pour manger de la viande, au déjeuner. Notre médecin ici ne comprend pas cela et il a supprimé à quelques-uns la côtelette du matin...* ».

M. Verschueren répondit à M. Fiat que M. Etienne avait permis de prendre de la viande, au déjeuner, vu le climat et les habitudes du pays. M. Fiat répondit, le 18 avril : « *Malgré la permission octroyée par M. Etienne, il me semble que l'amour de la Règle et l'esprit de mortification demandent que nos confrères du Brésil se soumettent pour le déjeuner et pour la*

collation du vendredi soir aux *Décrets des Assemblées* ». Cependant quand il y avait des raisons, il permettait facilement dans des cas particuliers.

Deux frères portugais avaient été envoyés du Portugal au Brésil. Malheureusement, à peine arrivés, ils furent emportés par la fièvre jaune. M. Fiat écrit à ce sujet, à M. Miel, Visiteur du Portugal, qui les avait envoyés : « *J'ai été péniblement affecté de la mort de ces deux frères. Dieu a eu pour agréable le sacrifice qu'ils avaient généreusement fait de la patrie terrestre ; il leur a donné en échange une couronne, dans l'éternelle patrie...* ». M. Verschueren fit remarquer au P. Fiat, à propos de ces deux morts, qu'il était très dangereux d'envoyer des sujets, à telle époque de l'année, où régnait la *fièvre jaune*. M. Fiat lui répondit le 27 juillet : « *Je prends bonne note de l'époque à laquelle il convient d'envoyer les Missionnaires pour éviter la fièvre jaune* ».

Hélas ! la mort ne venait pas seulement par la fièvre jaune, et elle ne frappait pas uniquement les confrères qui arrivaient. Elle s'attaquait aussi aux Missionnaires déjà habitués au climat ; et le 10 août, avant même que la lettre précédente fût arrivée à destination, elle terrassait le digne Visiteur, emporté subitement par une congestion cérébrale. M. Fiat écrit, le 1<sup>er</sup> septembre : « *Quel terrible coup est venu frapper notre chère Province ! Longtemps je n'ai pu me faire à la pensée que ce bon M. Verschueren nous est enlevé, et plusieurs fois ma douleur s'est ravivée, en recevant de ses lettres, après la nouvelle télégraphique de sa mort. Quel déchirement pour mon cœur ! Je ne puis, dans ma douleur, qu'emprunter les paroles de soumission du saint homme Job !*

Le 12 du même mois, ayant reçu des détails sur la mort de M. Verschueren, de la part de M. Gavroy, il s'afflige encore de la mort du digne Visiteur « *qui semblait destiné à faire, pendant de longues années, le plus grand bien à cette belle et importante Province du Brésil* ».

Les membres des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul de Rio envoyèrent au P. Fiat une belle lettre de condoléances dans laquelle ils rappelaient ce que le défunt avait fait pour eux, et combien il était regretté de tous.

#### BRÉSIL : M. DELEMASURE, VISITEUR.

Pour remplacer M. Verschueren, M. Fiat fit choix de M. Paul Delemasure qui était alors Supérieur du Petit séminaire de Rio. M. Fiat lui annonça, le 13 septembre, qu'il le nommait Visiteur des Missionnaires et Directeur des Sœurs. M. Delemasure essaya de détourner cette charge de ses épaules, trop faibles à son avis. Mais M. Fiat maintint sa décision, et M. Delemasure dut se soumettre. Il cessa d'être Supérieur du Petit séminaire et il prit résidence à la maison de la Mission (16, *Rua do Hospício Pedro II*) où M. Simon était et resta Supérieur.

M. Woillard remplaça M. Delemasure au Petit séminaire et M. Gravoy prit la direction du Grand séminaire à la place de M. Verschueren. En nommant M. Gavroy, M. Fiat lui écrit : « Vous vous appliquerez à rendre vos confrères heureux, en vous montrant un père bon et dévoué ».

M. Fiat recommande au nouveau Visiteur les Missions et les séminaires, avec les retraites aux prêtres : « J'espère, écrit-il le 21 septembre, que les exercices de la retraite pastorale s'établiront dans tout le Brésil et y produiront les meilleurs résultats ».

Une autre chose était souhaitée par M. Fiat : il l'avait manifesté à M. Verschueren, le 18 avril : « Mes vœux seraient comblés si vous pouviez fonder un séminaire interne ». Il répète le même désir au nouveau Visiteur : « N'y a-t-il pas lieu d'espérer que, sous peu, la Congrégation pourra se recruter au Brésil et y ouvrir un séminaire interne. Je le désire bien vivement ».

Une correspondance abondante s'établit, dès le début, entre M. Delemasure et M. Fiat. Le nouveau Visiteur est désireux de bien faire et il consulte le Supérieur général pour beaucoup d'affaires. *Le Visiteur peut-il envoyer des circulaires aux confrères de sa Province ?* M. Fiat lui répond : « Rien ne s'oppose à ce que, dans les circonstances exceptionnelles le Visiteur écrive une circulaire à la Province ; mais en dehors de ce cas, il ne le fera pas, sans l'assentiment du Supérieur général ». (Rappelons-nous que cela était écrit en 1880.)

*Les Supérieurs peuvent-ils confesser leurs confrères ?* Réponse : « D'après les décisions de Rome, les Supérieurs ne doivent pas s'imposer ni être imposés comme confesseurs de leurs inférieurs ». — *Dans une maison où le contrat oblige à avoir cinq personnes, il n'y en a que quatre. Ces quatre peuvent-ils recevoir le traitement de cinq ?* Réponse : « Si, par accident, ces quatre faisaient le travail de cinq, ils pourraient recevoir le traitement. Mais si l'absence du cinquième continuait, il ne serait pas équitable de recevoir sa part de traitement ». — M. Delemasure parle de ses projets et de ses difficultés pour le Séminaire interne. Réponse : « En attendant que nous ayons mûri la question de votre Séminaire interne, envoyez-nous les postulants qui vous paraissent offrir toutes les garanties désirables et qui peuvent couvrir les frais du voyage aller et retour ».

La dernière lettre de l'année se termine par cette phrase : « Je vous assure que je vous aimerai toujours, que je prierai pour vous et que je m'intéresserai à vos œuvres, comme aux miennes propres ».

M. Delemasure s'applique à placer dans les maisons le personnel suffisant et capable. Au Grand séminaire de Rio, il y a déjà M. Goncalvès, futur évêque de Porto-Altègre. Il ajoute MM. Camille Bareil et Louis Dinet.

M. Fiat nomme comme Supérieur de cette maison M. Woillard. En lui annonçant sa nomination, M. Fiat lui écrit : « Je

*vous recommande de suivre exactement la voie tracée par votre prédécesseur (M. Delemasure). Souvent les nouveaux Supérieurs se laissent aller à la manie de tout bouleverser, et se créent ainsi mille difficultés ».*

#### BRÉSIL : MAISONS ET MISSIONS.

Les deux autres maisons de *Rio* étaient deux maisons d'aumônerie et de Missions où se trouvaient les confrères chargés des hôpitaux et des orphelinats. Tout allait bien, excepté que, dans l'une, un confrère exerçait la patience du Supérieur : « *Eh bien, écrit le P. Fiat, pratiquez la patience ! Supportez !...* ». Le bon Père se rappelait un beau sermon de saint Bernard où ce Docteur de l'Eglise expliquait que si Dieu permet que certains inférieurs exercent la patience des Supérieurs, c'est pour le bien des Supérieurs, c'est pour les sanctifier, leur faire acquérir beaucoup de mérites. Si les Supérieurs n'avaient pas quelque inférieur désagréable, ils seraient privés d'une croix salutaire, et ils risqueraient de se croire parfaits et de s'endormir dans une certaine torpeur spirituelle. Cette épine au contraire les stimule. Et aux Supérieurs qui demandent à être débarrassés de cette peine, Dieu répond encore, comme à saint Paul : « *Ma grâce te suffit* ».

Parcourons les autres maisons de la Province, en suivant le Catalogue. A *Caraça*, maison qui remonte à 1820, il y a Grand séminaire, collège et Mission, douze confrères et huit frères. M. Clavelin en est le Supérieur. Tout va bien. A *Mariana*, Petit séminaire, pas d'histoire, peuple heureux !

M. Fiat félicite M. Clavelin d'une retraite prêchée aux prêtres du *Ceara*. A la suite de cette retraite, l'évêque souhaiterait des Missionnaires pour son séminaire. M. Fiat en écrit au Visiteur et promet à l'évêque qu'il va envoyer du renfort au Brésil. M. Fiat remercie M. Clavelin des prières qu'il fait pour la France. « *Pour nous, écrit-il, nous sommes parfaitement calmes, parce que nous nous confions uniquement en la bonne Providence et que tout ce qui se prépare ne servira après tout qu'à assurer le triomphe de l'Eglise et la plus grande gloire de Dieu.* » A *Campo Bello*, il y a un très digne confrère, M. Van de Sandt. M. Fiat jette les yeux sur lui pour aller fonder une nouvelle maison de Missions à *Diamantina*. M. Fiat lui écrit une magnifique lettre. Il le prie d'aller comme Supérieur à la nouvelle maison. Il fait appel à son dévouement pour la Congrégation, à son esprit d'abnégation. Il lui expose les obligations que nous avons à *Diamantina* par rapport aux Missions ; que jusqu'ici on n'a presque rien fait sur ce rapport, faute de personnel ; que M. Verschueren voulait l'y envoyer, que le nouveau Visiteur vous désigne pour cette fondation. « *Je vous prie de dire : Fiat. Je prie Dieu de vous aider. Les anges des âmes que vous êtes appelé à sauver font des vœux pour vous. Allez in nomine Domini* ». Telles sont les principales idées de cette belle lettre. M. Van den Sandt obéit et se consacra de tout son cœur à sa nouvelle Mission.

A *Bahia* (Mission, hôpitaux, orphelinats), le Supérieur, M. Mariscal, demande au P. Fiat ce qu'il doit faire par rapport aux filles qui se présentent, tête nue, à la chapelle. M. Fiat lui répond : « *Les coutumes du pays le permettent peut-être ; parlez-en au directeur des Sœurs* ».

M. Saguet prêche des Missions aux Indiens. Partout, accueil enthousiaste, au son des cloches, au chant des cantiques. Il y a encore des esclaves parmi eux. Quelques-uns n'ont jamais vu le prêtre, d'autres ne l'ont pas vu depuis cinquante, soixante ans. Voici le bilan des dernières années : 35 missions, 26 000 confessions ; 29 000 confirmations, 1 300 baptêmes, 500 premières communions, 1 700 mariages, innombrables communions ! Le Père Fiat est effrayé de ces chiffres. Il écrit au Visiteur : « *Il m'a été dit qu'on allait vite en besogne au Brésil. Les Missions ne durent pas assez longtemps* ». On lui répond que des milliers attendent le Missionnaire, ailleurs, qu'on ne peut agir au Brésil comme en France, qu'il faut faire comme saint Pierre, et dans la primitive Eglise où l'on baptisait en un jour des milliers de personnes, comme du temps de Clovis où des milliers de Francs furent baptisés avec lui par saint Rémi, etc...

M. Vuillemin est Supérieur de *Pernambuco* (hôpital, orphelinats). Ses confrères sont malades, affaiblis par le travail (confessions interminables, longues séances auprès des malades dont l'odeur n'est pas toujours celle de la rose). Le climat débilite les confrères ; ils ont besoin de fortifiants. Le règlement du P. Fiat concernant le déjeuner lui fait craindre que les confrères ne puissent pas remplir leur ministère très fatigant. M. Fiat le rassure : « *Je ne veux pas tuer les confrères. Ayez bien soin de vos chers malades. Soyez une mère pour eux et n'oubliez pas que personne n'a autant besoin de charité pour les autres que les Supérieurs* ».

A *Fortaleza* (Céara) nous avons le Grand et le Petit séminaires, la Mission. Les confrères ont du travail plus qu'ils n'en peuvent faire ; ils n'ont pas le temps de s'ennuyer ni de rêver ; aussi tout va bien. Seul le plus ancien, M. Prat, se plaint de sa mémoire. M. Fiat l'encourage : « *Vous avez bonne volonté, c'est le principal. Pax hominibus bonae voluntatis !* ».

#### DIAMANTINA : SÉMINAIRE ET ŒUVRES.

A *Diamantina*, il y a également Grand et Petit séminaires. A la tête de la maison, se trouve un homme de grande valeur, M. Barthélémy Sipolis qui sera plus tard Visiteur. C'est un homme droit. Il dit au Supérieur général ce qu'il pense. M. Fiat ne s'en froisse pas. Au contraire, il le remercie par sa lettre du 21 octobre dans laquelle nous trouvons cette belle phrase : « *Bien que le Saint Esprit inspire les Conciles, cependant les évêques amènent leurs théologiens. Donc un confrère peut dire au Supérieur général ce qu'il croit utile à la Compagnie* ». Dans une autre lettre, M. Fiat félicite M. Barthélémy Sipolis de renoncer à un voyage en France qu'il avait la permission de faire.

M. Sipolis, comme du reste beaucoup de confrères à cette époque, poussait les Sœurs à la communion fréquente. Il demande au P. Fiat d'augmenter le nombre des communions dans le calendrier des Sœurs, en particulier d'en mettre une le jour de sainte Gertrude (puisque les Sœurs récitent le chapelet de cette bienheureuse). M. Fiat lui répond le 21 décembre : « *Je suis édifié de votre demande d'une communion pour les Sœurs, le jour de sainte Gertrude. Malheureusement le calendrier est déjà imprimé et expédié. J'examinerai la question pour 1882, si je suis encore de ce monde. Les Sœurs ont déjà beaucoup de communions et il y en a qui sont bien gênées de cette abondance* ». Qu'il nous soit permis de dire que ce devait être le petit nombre.

Le professeur de théologie de *Diamantina*, M. Teissandier, écrivait à M. Fiat qu'il enseignait à ses élèves le cours de M. Lacombe, ancien professeur de Saint-Lazare. M. Fiat lui répond, le 4 décembre : « *Vous ne pouvez suivre un meilleur modèle pour l'enseignement de la théologie* ». Et M. Fiat termine sa lettre par cette réflexion : « *Il importe peu d'être brillant, pourvu que vous soyez solide* ».

Au Brésil comme ailleurs, on invite M. Fiat à venir se rendre compte de l'importance des œuvres. M. Fiat répond : « *Oui, j'aime votre bonne et excellente Province du Brésil et ce me serait une joie d'en pouvoir visiter les diverses maisons, mais la distance est telle que je n'ose me promettre cette consolation* ». Et puis il y a la persécution en France : « *L'orage rugit*, écrit-il à M. Simon de Rio... Mais cela n'effraie pas le digne Supérieur général. *Nous demeurons calmes et tranquilles. Les méchants ne dépasseront pas d'une ligne la limite que Dieu a déterminée* ».

#### BRÉSIL : ŒUVRES DES SŒURS.

M. Fiat entretient avec les Sœurs du Brésil une copieuse correspondance. Une Sœur craint d'être indiscrète : « *Un père n'est jamais importun quand une de ses filles vient l'entretenir des choses qui intéressent son âme* ».

On a grand souci au Brésil de faire comme à la Maison-Mère. Aussi demande-t-on des renseignements sur les moindres choses. Par exemple fait-on la genuflexion avant et après la Sainte Communion. « *La Règle*, répond M. Fiat, *est de la faire avant et après. Mais à la Communauté, elle ne se fait pas après, à cause du trop grand nombre de Sœurs qui attendent et pour ne pas causer d'encombrement*.

Une Sœur Servante déjà âgée désirerait être déposée. M. Fiat lui répond : « *La fermeté et la netteté de votre écriture me sont une preuve que Dieu vous gâte dans votre vieillesse !* ».

Une autre Sœur avait, deux fois, refusé d'être Sœur Servante, mais voici qu'avec les ans, le démon de midi ou plutôt de l'après-midi s'empare de son âme. M. Fiat lui écrit : « *S'il était entré dans les desseins de Dieu que vous fussiez Sœur*



*Servante, il eut permis que vous acceptiez cette charge, lorsqu'à deux reprises différentes, elle vous a été proposée. Aussi je vous prie de regarder le désir tardif qui vous poursuit comme une tentation ».*

Une Sœur de Rio demandait avec insistance du renfort pour sa maison, et elle s'échappe à écrire que ce n'était certainement pas le bon Dieu qui opérerait ce retard. M. Fiat lui répond sans se fâcher : « *Si ce n'est pas le bon Dieu, j'espère bien que ce n'est pas le diable* ». Et il expose à la Sœur les pressantes nécessités des œuvres de France, des écoles libres à établir à la place des écoles publiques, etc..., et il termine : « *Pendant que vous regrettez un retard, on prétend ici que nous sacrifions la France aux Missions lointaines* ».

Au Brésil, on a célébré dignement et dévotement la fête du 21 novembre. A la Maison centrale de Rio, grand'messe avec maître de cérémonies, communion générale des enfants. L'une d'entre elles, atteinte d'une maladie de la moelle épinière, a été guérie miraculeusement. Elle s'était plainte à la Sainte Vierge, avec un naïf abandon, de ce que sa triste santé l'empêchait de se vouer au service de Notre-Seigneur. Maintenant elle se prépare à entrer en Communauté. Dans toutes les maisons de Sœurs, il y eut grand'messe et salut solennel. Même à l'*Hôpital militaire*, peu habitué aux cérémonies religieuses, on a célébré ce glorieux anniversaire, il y eut plus de trente soldats qui firent la Sainte Communion.

A l'*Hospice Pedro II*, une des enfants était malade de la poitrine, depuis neuf ans. Elle ne pouvait plus rien faire depuis dix-huit mois, pas même quelques pas. On fit une neuvaine préparatoire à la fête et on demanda la guérison de la jeune fille. Son état empira ; la fièvre augmenta, jusqu'au soir du 26. Or, pendant la nuit du 26 au 27, elle dormit profondément. A son réveil, elle se sent guérie, se lève et se rend à la chapelle avec ses compagnes. Depuis cette époque, elle a suspendu tout traitement, et elle suit le train commun.

A la *Santa Casa da Misericórdia*, la chapelle fut parée de ses plus beaux ornements. On se prépara par une série de prédications où l'on rappela les apparitions. Le jour de la fête, communion générale, grand'messe, cantiques, salut solennel, *Te Deum*. Le revers de la Médaille était reproduit sur un transparent placé au-dessus de la porte d'entrée. Le soir toute la Communauté se rassembla au Séminaire, tandis que les jeunes Sœurs chantaient des cantiques, composés pour la circonstance. Les élèves du *Cours supérieur* avaient choisi pour sujet de composition poétique : *Les trois apparitions de la Sainte Vierge à Sœur Catherine*.

Les *Annales* constatent que, dans toute la Province, le précieux anniversaire a été célébré avec enthousiasme. Les évêques et les curés ont voulu concourir de tout leur pouvoir à faire honorer Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse.

ARGENTINE : CONFRÈRES ET SŒURS.

Dans la République Argentine dont on a dit à propos du mot Argentine que pour les confrères et les Sœurs qui y travaillaient, le temps n'était pas seulement de l'argent selon l'adage *time is money*, mais aussi et surtout la monnaie de l'éternité, le moyen de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, confrères et Sœurs travaillaient avec beaucoup de zèle (1).

La Province d'Argentine compte trois maisons. M. Réveillère est Visiteur. On avait jusqu'ici la Mission des Indiens de Patagonie. Mais, par suite de malentendus, la Mission nous échappe. M. Fiat écrit le 7 janvier au Visiteur : « *Nous avons été surpris d'apprendre que Mgr de Buenos-Ayres confiait la Mission des Patagons aux Pères Salésiens. Vous nous avez dit que la Mission n'était plus possible, et c'est pour cela que nous avons consenti à retirer les confrères. Avouez que nous faisons là une assez piètre figure* ». M. Réveillère s'excusait en disant que, vu le personnel dont il disposait, il ne pouvait plus continuer.

Le même jour, M. Fiat écrit à M. Savino, jusqu'ici chargé de la Mission : « *Nous avons renoncé à la Mission des Patagons parce qu'on nous a appris que cette Mission était devenue impossible, par suite de la guerre. Le bon Dieu l'a permis aussi sans doute parce que d'autres feront mieux que nous. Vous n'avez pas perdu votre peine devant Dieu, juste appréciateur des mérites d'un chacun, puisque la Mission n'est pas détruite, mais confiée à une autre Communauté* ». A un autre confrère de la même Mission, il envoie le même jour une lettre semblable et il la termine par cette réflexion : « *Il n'y a plus rien à faire qu'à s'humilier* ».

Le pauvre Visiteur fut bien peiné de cette aventure, il en était contristé, découragé, et il demandait à être déchargé. M. Fiat lui envoie, le 27 mars, une très belle lettre pleine de délicatesse ainsi que de franchise : « *Jamais je n'ai douté de la droiture de vos intentions. Vous avez fait ce que vous avez*

(1) Si dans une de mes circulaires, quand j'étais Vicaire général où dans la *Vie du Père Fiat* pour les années 1878-1879, j'ai laissé passer quelque phrase qui parut être une critique des confrères de la Province Argentine, je déclare que c'est par mégarde, pure distraction que ma plume a trahi ma pensée. Car les confrères en question étaient, en 1878-1879 et quand j'étais Vicaire général et de tout temps, de vrais enfants de saint Vincent comme ceux de 1959.

Si précédemment quelque appréciation moins élogieuse avait été signalée par mégarde, il faudrait la rectifier par l'appréciation que nous venons de donner.

Le même cas a pu se produire soit pour le Brésil, soit pour quelque autre République de l'Amérique latine. Il faudrait dans ce cas rectifier comme pour la République Argentine car vraiment confrères et Sœurs de ces Provinces étaient de dignes Enfants de saint Vincent.

Je m'excuse de cette distraction, je le regrette et je rétracte tout ce qui a été défectueux de ma part.

*jugé le plus utile. Pas de découragement. Je n'ai pas la pensée de vous décharger de la conduite de la Province. Sans doute, vous y trouvez chagrins et ennuis, mais vous surmonterez tout cela par la confiance en Dieu. Vous y ajouterez plus de confiance en vous* ». M. Fiat ajoute quelques avis. Il lui reproche de laisser parler les confrères à la conférence du vendredi sans jamais y prendre la parole.

Il n'y avait pas que le Visiteur qui se décourageait et qui voulait abandonner l'Argentine ; d'autres aussi faisaient pareille demande. M. Fiat tenait bon : *« Je n'ai aucune intention de les rappeler, écrivait-il au Visiteur ; ces changements ne pourraient que produire un très mauvais effet et donner la pensée, à la première difficulté, de demander son changement ou au moins de témoigner du mauvais vouloir, afin de forcer la main aux Supérieurs, s'ils refusent de rappeler le Missionnaire qui en témoigne le désir. Le mieux est donc d'user de patience et de longanimité »*.

#### ARGENTINE : ENFANTS DE MARIE ET ŒUVRES.

M. Réveillère songeait, selon le désir du Père Fiat, à établir en Argentine école apostolique, séminaire interne, études et les œuvres vincentiennes comme Enfants de Marie et autres. Il demande un programme, une méthode pour écoles apostoliques : *« On s'en occupe, lui écrit le P. Fiat le 18 décembre, ce n'est pas l'œuvre d'un jour. Patience... Pour le séminaire interne, on n'avait que les cahiers, datant du Père Etienne. Comme nous le verrons, M. Fiat s'occupait d'un nouveau cahier qui serait imprimé. En attendant M. Fiat recommandait l'observance exacte des prescriptions du vieux cahier. Il écrit le 24 août : « Il me revient que des séminaristes ont été reçus au Séminaire interne, sans avoir terminé leurs études de latin »*. Le bon Père s'inquiète.

Un confrère âgé de 56 ans, M. Fréret, demandait à faire du séminaire de rénovation, M. Fiat lui répond le 24 avril : *« Quant à votre désir de passer quelques mois au séminaire, je serai heureux d'y accéder lorsque votre Province sera assez fournie de sujets pour que votre absence ne lui puisse porter aucun préjudice »*. Pour les études, M. Réveillère demandait une théologie, un manuel. On parlait même alors de réimprimer la théologie composée au XVIII<sup>e</sup> siècle par un de nos confrères, Pierre Collet. M. Fiat répond que *cette adaptation est un gros morceau, une œuvre bien difficile*. Pour les Enfants de Marie, le Manuel de M. Mott allait paraître, mais M. Réveillère qui avait connu le projet, demandait qu'on supprimât tel ou tel chapitre, comme moins approprié aux Enfants de Marie argentines. M. Fiat répond qu'il n'est pas possible de modifier le *Manuel général*, mais que M. Réveillère peut examiner attentivement la question avec ses Consultants, avec les Directeurs et avec les Sœurs et soumettre les desiderata à Paris. On verrait, alors s'il y avait lieu d'avoir une édition spéciale, particulière, locale.

LA PLATA : ŒUVRES ET IMAGES APOSTOLIQUES.

M. Réveillère demandait aussi des confrères pour les œuvres, en particulier pour le séminaire de l'archevêque de *La Plata*. « *Impossible* », lui répond M. Fiat. L'évêque du Paraguay avait demandé, lui aussi, des confrères pour son séminaire. M. Réveillère était allé s'entendre avec l'évêque, il raconte au P. Fiat son voyage dans les forêts vierges, le long du grand fleuve. C'est un récit fantastique, extrêmement intéressant : les arbres, les fleurs, les oiseaux, les animaux, etc..., tout provoque l'admiration. M. Réveillère a donc fait un contrat avec l'évêque. M. Fiat n'est pas content de ce contrat : le traitement n'est pas suffisant ; on ne parle pas des frais du voyage ; l'économiste ne doit pas être sous l'autorité immédiate de l'évêque mais sous celle du Supérieur, etc... « *Dans ce sens j'y adhère ; je le signe mais il est regrettable que cela se soit fait si vite. Peut-être eut-il mieux valu ne pas accepter ce séminaire. Nous n'avons pas les sujets nécessaires. Je vous prie donc, à l'avenir, de ne pas accepter de maison, sans que nous ayons le temps d'examiner le pour et le contre. Nous venons de refuser cinq maisons en France. Nous avons plus besoin de nous fortifier que de nous étendre* ». On répondit à M. Fiat que s'il fallait attendre une réponse de Paris, on ne ferait jamais rien ; que les courriers étaient trop lents ; que les distances entre Buenos-Ayres et le Paraguay étaient trop grandes ; qu'il fallait décentraliser un peu et accorder un peu plus d'autonomie au Visiteur et à son Conseil. Déjà un *voium* semblable avait été adressé à la dernière Assemblée, mais une autonomie trop grande exposait à des inconvénients très graves. Il n'est pas facile de trouver un juste milieu qui plaise à tout le monde et qui supprime toute difficulté. De même pour les rapports envoyés par chaque Consulteur, la mesure, en soi, est excellente, parce qu'elle renseigne le Supérieur général sur les moindres manquements de chaque maison, mais *est modus in rebus*. Le Supérieur général n'est pas, ne doit pas, ne peut pas être le Supérieur local de chaque maison ; et puis, loin des maisons, comment le Supérieur général peut-il contrôler les dires des Consulteurs ; il est possible que de petites passions inconscientes jouent un rôle, même dans les rapports officiels. M. Fiat se rendait compte de ces difficultés. Aussi écrivait-il, le 19 novembre, à M. Réveillère : « *Je vous dis tout simplement ce qui me semble pouvoir être utile, vous laissant le soin de voir si vous avez à en faire l'application ou si mes renseignements ne sont pas d'une parfaite exactitude. Je ne peux savoir les choses que telles qu'on me les dit et parfois, malgré les meilleures intentions, on peut aller au-delà de ce qui est réellement.*

Dans la Province, comme dans toute la famille de saint Vincent, la fête du 27 novembre fut célébrée avec enthousiasme. Il y eut beaucoup de communions. La Médaille fut distribuée abondamment, et reçue avec grand fruit, particulièrement à *Saint-Joseph* de Buenos-Ayres.

#### MANILLE : SÉMINAIRE DES PHILIPPINES.

Cette Province (appelée maintenant Province des *Philippines*) comptait quatre maisons qui étaient toutes des séminaires. M. Orriols en était le Visiteur. La Province eut à souffrir, le 18 juillet, veille de la fête de saint Vincent, d'un tremblement de terre qui dura soixante-dix secondes et qui fit beaucoup de victimes et renversa bien des maisons. M. Fiat envoya des lettres de condoléances très touchantes et l'assurance de ses prières et celles des confrères de la Maison-Mère.

Une question préoccupait les directeurs des séminaires. Récitant le bréviaire, en commun avec les séminaristes, et ceux-ci étant tenus au bréviaire diocésain, on désirait que les confrères puissent faire compter comme leur office celui qu'ils récitaient avec les séminaristes. M. Fiat usant des privilèges de la Congrégation, le leur accorde.

Nous avons parcouru toutes les Provinces de la Compagnie avec lesquelles M. Fiat eut des rapports, en 1880. Finissons ce chapitre, en signalant quelques relations de M. Fiat avec le Saint-Siège et avec différents personnages étrangers à la Congrégation.

#### LE P. FIAT ET LE SAINT-SIÈGE.

M. Fiat est friand de grâces spirituelles : il en demande, il en obtient un grand nombre par son Procureur général. Signalons celles qu'il a obtenues jusqu'ici indépendamment de celles, déjà publiées : 1878, autorisation pour les Filles de la Charité chargées de la sacristie de toucher les vases sacrés ; 1878, 10 septembre, Bref confirmant la Congrégation de l'Immaculée Conception, établie à la Maison-Mère ; 1879, 28 février : Bref qui accorde l'indulgence de la Portioncule à la Maison-Mère des Filles de la Charité et à huit autres maisons où sont formées des novices et où séjournent les Sœurs malades (pour sept ans) ; 1879, faculté de dire la messe conforme à notre Ordo, dans des Communautés de femmes, chapelles de séminaires, etc... ; 1879, faculté de célébrer la fête de la Purification dans nos séminaires, même un dimanche privilégié ; 1879, 21 mai, faculté d'ériger l'archiconfrérie de la Sainte-Agonie, dans toutes les églises de la Congrégation ; 1879, Bref, pouvoir de rosarier les chapelets des Filles de la Charité (pour cinq ans) ; 1880, faculté de transférer la fête de Sainte-Anne qui tombe le jour octave de la Saint-Vincent ; 1880, 16 janvier, l'Ordo de la Congrégation sera observé partout.

Signalons de nombreuses pièces concernant la cause du bienheureux Perboyre, le bienheureux Clet, l'œuvre de la Sainte Trinité, les grades ecclésiastiques, la chapelle de la Passion, etc...

Nous avons mentionné précédemment, la précieuse indulgence, accordée par Léon XIII pour le cinquantième anniversaire de la Médaille Miraculeuse, il y en a beaucoup d'autres.

On voit que M. Fiat ne laisse pas sans travail, son Procureur près le Saint-Siège, le brave M. Borgogno.

LE P. FIAT ET LES ÉVÊQUES.

M. Fiat les accueille avec empressement, quand ils viennent à Paris. Il les invite même à loger à Saint-Lazare, quand il apprend qu'ils n'ont peut-être pas de pied à terre. Ainsi fait-il pour le Patriarche de Venise : *« Vous ne trouverez pas de splendides appartements, mais le cœur des fils de saint Vincent »*. L'évêque de Funchal doit venir en France consulter les célébrités médicales. M. Fiat lui écrit, comme au Patriarche de Venise.

Il avertit les évêques quand il songe à fonder une maison de Missionnaires ou de Secours dans leur diocèse. Voici la lettre qu'il écrit à l'évêque d'Aire, quand il fonde le séminaire interne de Dax. 15 avril 1880 : *« Si j'avais eu l'avantage de me trouver à Dax, le dimanche de Quasimodo (pour la fête du Berceau de saint Vincent de Paul), j'aurais fait part à Votre Grandeur d'un projet que je ne tarderai pas à mettre à exécution, celui d'établir un noviciat dans notre maison de Dax. Les travaux ne tarderont pas à commencer, mais avant, j'ai voulu donner connaissance à Votre Grandeur de ce projet, en vous priant de le bénir. Rien de ce qui touche la famille de saint Vincent ne peut être indifférent au Prélat qui est l'évêque du lieu où est né le saint, notre Père. Héritier de sa charge, je m'efforce d'avoir pour Nos Seigneurs les évêques les sentiments d'estime et de respectueuse déférence qu'il leur témoignait en toute rencontre »*.

L'archevêque de Bourges lui ayant manifesté son étonnement d'apprendre qu'il va envoyer des Filles de la Charité, dans un hospice de son diocèse dont on chasse les Religieuses, M. Fiat lui répond, le 4 septembre : *« Il n'a été fait aucune proposition d'accepter cet hospice. Se serait-on adressé à nous, jamais nous n'aurions consenti à remplacer des Religieuses renvoyées sans motif. Jamais nous n'acceptons une œuvre avant de savoir si l'évêque du lieu agréé la proposition qui nous est faite »*.

Quand il enlève un Supérieur, il s'en excuse. Il écrit à l'évêque de Montpellier le 3 juillet : *« Je vous prie de me pardonner la peine que je vais vous faire, bien malgré moi. La mort a fait parmi nous de grands ravages dans le cours de cette année. J'ai des vides importants à remplir. M. Meugniot, Supérieur de votre séminaire, à Saint-Pons, est le seul Missionnaire qui ait toutes les qualités voulues pour le poste de Procureur général de nos Missions de Chine, devenu vacant par la mort du titulaire. Je viens donc, Monseigneur, vous demander le sacrifice de ce digne et très cher Supérieur »*. Il lui annonce ensuite que le successeur est M. Siguier : *« Etant des environs de Saint-Pons, il se fixera plus solidement dans le pays »*.

A l'évêque de Soissons, lettre très belle, très délicate, quand il lui enlève M. Cornu, pour le placer à Lille.

L'évêque de Carcassonne, ayant manifesté la peine qu'il avait du changement de M. Allou et ayant désiré avoir M. Guillaume, comme successeur de M. Allou, M. Fiat lui écrit le 28 juin : *« Je suis touché des regrets que témoigne Votre Grandeur, au*

*sujet de la retraite de M. Allou et je me rends à votre désir pour le choix de son successeur* ». Même pour le changement d'un simple confrère, le P. Fiat avertit l'évêque. Ainsi, par exemple, quand M. Mercier, économiste de Cahors, fut placé ailleurs.

M. Fiat recommande aux prières de la Communauté les évêques qui meurent, surtout quand nous travaillons dans leurs diocèses. Aux évêques vivants, il offre ses vœux de fête quand ils ont eu des relations avec Saint-Lazare. Il les félicite quand ils écrivent des livres, particulièrement en faveur des Religieux : ce fut le cas pour l'évêque de Rodez.

Cependant, il y a quelques points sur lesquels M. Fiat se montre moins condescendant, c'est quand les évêques demandent que telle Fille de la Charité aille dans sa famille. C'est ainsi qu'il refuse à l'évêque d'Albi, même à l'évêque de Saint-Flour, diocèse de sa naissance, etc... Chaque fois, il écrit une lettre très respectueuse, très délicate, mais aussi très ferme. Il allègue les temps troublés qui nous font un devoir d'exposer le moins possible le costume religieux à la vue du public des gares et des chemins de fer. « *A Paris, écrit-il, où les Filles de la Charité sont actuellement l'objet d'une surveillance si malveillante, l'absence de l'une d'elles est aussitôt remarquée et commentée* ». Toutefois nous avons trouvé une exception, en 1880. Sur demande de l'évêque de Nîmes, il envoie une Sœur dans sa famille consoler sa mère, désolée de son départ. Mais ce cas est unique, à cette époque.

Quelquefois, il intercède auprès des évêques, en faveur d'ecclésiastiques brouillés avec eux. Il écrit à l'évêque de Viviers, que tel de ses prêtres a fait une retraite chez nous... « *il regrette de vous avoir fait de la peine ; il promet de vivre en bon prêtre. Peut-il faire une démarche auprès de Votre Grandeur pour retourner à Viviers ?*

A un doyen, son compatriote qui deviendra bientôt évêque, et qui se plaint que nos confrères de Lille aient critiqué un ouvrage de philosophie que l'on suivait au Petit séminaire de Pleaux, M. Fiat lui répond : « *Mon très cher ami. Je tiens à vous dire que nos confrères qui dirigent le séminaire de Lille sont tout à fait étrangers à la critique faite par un professeur de l'Université* ».

#### LE P. FIAT ET LES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES.

Cette correspondance est plutôt rare. Au Supérieur général des Missions étrangères, il demande son opuscule concernant les pouvoirs des Missionnaires. Il correspond plus facilement avec les Visitandines de la rue de Vaugirard, et il envoie à la Supérieure les *lettres de saint Vincent*. Il fait cet envoi « *en souvenir de l'affection profonde qui unissait votre Père et le nôtre* ». A la même, lorsqu'est arrivé le terme de sa supériorité : « *Je me sens pressé de vous féliciter de ce que vous allez être délivrée de la responsabilité de la conduite. Je prie Notre-Seigneur de vous faire goûter les saintes suavités de son divin*

*amour et de vous faire marcher d'autant plus dans le chemin de la vertu que vous n'aurez plus à vous occuper que de la sanctification de votre chère âme* ». Il autorise M. Tournier à faire la visite canonique des Visitandines d'Amiens. Il vient au secours des pauvres clarisses de Paray-le-Monial, etc...

#### LE P. FIAT ET MM. LES CURÉS.

Il communique volontiers avec les curés des paroisses où saint Vincent a été, par exemple le curé de *Châtillon-les-Dombes*. Il s'agit d'établir les Sœurs dans le local où a vécu saint Vincent. Mais le bâtiment est vieux.

Le curé voudrait détruire ce qui reste et construire à la place une maison toute neuve. M. Fiat n'est pas de cet avis : *« Démolir les constructions existantes serait enlever à l'ensemble sa valeur historique. Nous devons avant tout faire tout ce qui est possible pour conserver dans leur intégrité les lieux que notre bienheureux Père a habités. La solidité des murailles existantes est affirmée par le frère Aubouer, qui s'entend très bien en ces matières. Les travaux à exécuter loin de diminuer la solidité des murailles ne feront que les consolider »*. Dans une autre lettre, il écrit au curé : *« J'espère aller un jour visiter cette paroisse qui fut le berceau d'une des plus belles œuvres de saint Vincent »*.

Il s'intéresse à l'église de *Château-l'Evêque* où saint Vincent a été ordonné prêtre : *« Je me réjouis, écrit-il au curé, des subsides votés par votre Conseil municipal pour l'achèvement de votre église »*.

La paroisse de *Gentilly* nous est chère, parce que nous y avons notre maison de campagne. M. Fiat a été prié par M. d'Hulst, alors archidiacre de *Saint-Denis*, de concourir à l'instruction religieuse d'un orphelinat de filles qui se trouve sur la paroisse. Ce ministère peut paraître une intrusion dans le ministère paroissial et déplaire au curé ; mais il y a une invitation de l'autorité diocésaine. Alors M. Fiat taille sa plume et écrit une belle lettre au curé de *Gentilly*, pour s'excuser de ce qu'il va faire : *« C'est le désir de M. l'archidiacre ; cela ne dispensera pas les enfants, du catéchisme de la paroisse. Je vous prie de trouver bon que nous nous conformions à la prière de M. d'Hulst »*.

Nous avons une œuvre à *Sainte-Rosalie*, paroisse Saint-Médard, mais cette œuvre était surtout, presque uniquement, *pour les Allemands* de Paris. Le curé de la Madeleine, M. Le Rebours qui est le propriétaire de la maison et de la chapelle *Sainte-Rosalie*, voudrait y établir des œuvres pour les Français. M. Fiat promet de s'en occuper de son mieux, et il signe un accord pour cela avec M. le Curé de la Madeleine.

Des curés de Paris et de la Province écrivent pour qu'on permette à une Sœur de leur paroisse d'aller voir sa famille. M. Fiat refuse ordinairement : *« Le Conseil de la Communauté*



a pris une mesure générale à l'exécution de laquelle je suis obligé de veiller ». Un curé à qui M. Fiat a écrit qu'il ne pouvait accorder ce qu'il demandait, insiste et rend M. Fiat responsable des conséquences de son refus. M. Fiat ne se laisse pas toucher. Il maintient sa première décision : « *Je ne sais que trop que ma conscience a la responsabilité des décisions que je prends. C'est ce qui me rend si lourd le fardeau imposé à ma faiblesse. Veuillez l'alléger, je vous prie, par le secours de vos prières* ». Même refus au doyen de Pleaux, son compatriote : « *Je suis obligé de prendre mon cœur à deux mains pour vous dire qu'il est impossible de permettre à Sœur Joseph le voyage que vous demandez* ». Nous n'avons trouvé qu'un seul cas de permission, en 1880, pour un voyage dans la famille.

Un religieux, musicien, compositeur d'œuvres musicales, voudrait écouler ses productions chez les Filles de la Charité ou chez les Missionnaires. M. Fiat répond : « *Ici, à Saint-Lazare, nous ne faisons pas de la musique* ».

Le Secrétaire général d'un évêché désirait obtenir pour lui une réduction sur les voyages en chemin de fer que les Compagnies accordaient alors aux Missionnaires. M. Fiat ne se prête pas à ce petit jeu : « *Quant à la demi-place sur la ligne de l'Est, c'est une faveur exclusivement concédée aux membres de la Congrégation de la Mission, et qu'il ne nous est pas permis de communiquer* ».

Un prêtre de Fougères demande, pour son frère qui ira à Paris, la faveur de loger à Saint-Lazare : « *Je vous prie d'agréer mes regrets les plus sincères de l'impossibilité où je suis de me rendre à votre désir. C'est une règle de la Congrégation de n'admettre à séjourner dans nos maisons que les exerçants prêtres ou laïques. Je ne puis donc recevoir Monsieur votre frère. Mais vous pouvez vous adresser aux Frères de Saint-Jean-de-Dieu, rue Oudinot. Ils reçoivent des pensionnaires dans leur maison, et Monsieur votre frère sera parfaitement bien traité* ».

Le curé d'un pèlerinage de la banlieue de Paris invite M. Fiat à venir, avec ses jeunes gens. M. Fiat s'en excuse en alléguant les études et les classes auxquelles doivent assister les étudiants de Saint-Lazare.

L'aumônier des Orphelins de Ménilmontant voudrait quitter cette place, et il demande qu'un confrère prenne en charge cette aumônerie. « *Impossible !* ».

Un prêtre italien, affilié à la Congrégation, demande deux choses : 1° *la photographie du Père avec sa signature* ; 2° *la mission de confesser les Sœurs, de les visiter*. M. Fiat accorde le primo et refuse poliment le secundo.

Un curé se plaint que le Missionnaire qui visite les Sœurs ne va jamais le voir. Réponse : « *Il n'a jamais manqué de vous rendre visite. Mais vous n'y êtes pas toujours* ». Et le bon Père termine sa lettre par cette fiche de consolation : « *J'irai, dans quelques jours, voir les Sœurs de votre paroisse. J'irai vous voir* ». Le même curé se plaint que les Sœurs ne soient pas

allées à un salut du Mois de Marie. Réponse : « *Elles se sont présentées à l'église, à l'heure indiquée ; elles ont trouvé la porte fermée* ».

Le frère d'un curé a été arrêté à l'ordination de Saint-Lazare. Le curé intercède pour que son frère soit ordonné. Réponse : « *Dans les appels, on ne tient aucun compte des recommandations des parents. Permettez-nous d'agir selon notre conscience* ».

Un curé présente une jeune fille mais il ne donne rien pour sa dot. Réponse : « *Il sera nécessaire que vous lui trouviez au moins 500 francs, pour payer les frais du séminaire* ».

Des curés demandent des Sœurs. Réponse : « *Les vocations de Sœurs manquent et les temps que nous traversons ne sont pas de nature à nous en fournir* ».

Un curé de *Saint-Pierre-de-Vaise* (Lyon) qui fait la même demande, M. Fiat répond le 29 octobre : « *Malgré la résolution de ne pas accepter de nouvelle fondation, vu votre dévouement, on accepte Vaise* ».

M. Fiat accorde des lettres d'affiliation à certains curés, particulièrement à ceux qui nous procurent des vocations. Il envoie aussi des Sœurs aux curés bâtisseurs d'église.

Il est en relation avec les curés, soit pour les Dames de la Charité, soit pour les Enfants de Marie. Il n'accorde jamais l'érection de ces dernières, quand il n'y a pas de maison de Sœurs sur leur paroisse.

Depuis ces temps-là, comme l'on sait, les Associations d'Enfants de Marie se sont grandement répandues, soit dans les paroisses, soit ailleurs dans d'autres Centres ou Communautés.

#### LE P. FIAT ET LES BIENFAITEURS.

M. Fiat est extrêmement reconnaissant pour les bienfaiteurs de la Compagnie. Il écrit à Son Excellence le Prince Torlonia : « *Vous êtes plus qu'un bienfaiteur insigne ; vous êtes un père dont le nom sera béni chez nous de génération en génération* ».

M. Bringuier de Narbonne donne beaucoup et souvent à la Congrégation, soit en espèces, soit en nature. M. Fiat lui écrit le 23 octobre : « *Je suis en retraite ; votre souvenir m'y accompagne et je ne puis résister à la pensée de vous offrir de nouveau mes très humbles remerciements et ceux de toute la Compagnie pour la bienveillance et la générosité dont vous nous avez donné tant de preuves. Mes accablantes occupations m'ont fait oublier de vous écrire ; c'est un des reproches de ma conscience, pendant ces jours de grâces et de bénédiction et je tiens à vous en demander pardon* ».

Un bienfaiteur de *Cazouls-les-Béziers* a envoyé une bonne barrique de vin. M. Fiat l'en remercie le 30 octobre et il ajoute : « *Aux jours de nos plus grandes solennités, nous nous permettrons un petit extra, et toutes les fois que notre Procureur nous servira le délicieux vin de Cazouls, nous boirons à votre santé, demandant à Dieu de vous donner de longs et heureux jours* ».

M. Fournier a été très bienveillant pour confrères et Sœurs, lorsqu'il était ambassadeur à *Constantinople*, il est devenu sénateur. M. Fiat le remercie, lui et Madame, et Mademoiselle pour ce qu'ils ont fait.

M. Paris, maire du Bourget, a envoyé des émaux (crucifix et portrait de saint Vincent). M. Fiat le remercie et constate que ce sont là les deux grandes dévotions des Missionnaires.

M. L. Verdier, président du Conseil municipal de Paris, a obtenu pour la Congrégation une allocation de 29 000 francs. M. Fiat lui envoie une belle lettre de remerciements.

Et ainsi pour tous les bienfaiteurs, depuis les grands jusqu'aux plus petits. Le moindre don ne reste pas sans un merci affectueux, que ces dons soient pour lui, qu'ils soient pour les Missions, M. Fiat envoie toujours une lettre de remerciements. Quand on lui fait hommage de livres, il promet de les lire à ses moments libres.

M. Fiat est bon à l'égard des bienfaiteurs ; il est ferme à l'égard de ceux qui lui demandent des choses opposées à l'esprit de la Compagnie ou qui troublent son administration.

Il refuse à Mme Fraïne, de Carcassonne, de placer sa fille près d'elle ; à M. de Merlis la permission pour sa sœur d'aller voir sa famille. A un monsieur, de Castres, pour une permission semblable, M. Fiat répond qu'il va consulter la Supérieure de ladite Sœur. La réponse de la Supérieure n'a pas dû être favorable car quelques jours après, M. Fiat répond par un refus respectueux ; mais la famille fait marcher le député de Castres, le fameux *Combes*. Nous n'avons plus la lettre de ce dernier, c'est dommage. On aimerait savoir comment M. Combes traitait alors celui qu'il devait persécuter plus tard. Nous avons la réponse du P. Fiat : il regrette de ne pouvoir accorder, il dit qu'il a dû refuser plus de cinquante demandes semblables ; c'est une mesure générale et il termine en disant : « *J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect votre très humble serviteur* ». Même réponse au baron Reille pour un cas semblable ; il donne toutefois un motif un peu différent : « *La personne en question a été l'an dernier voir ses vieux parents* ».

#### LE P. FIAT ET LES AUTORITÉS.

Quand les autorités civiles ou administratives se plaignent de changements opérés, M. Fiat tient bon, habituellement. Voici par exemple la lettre qu'il adresse, le 28 mars, à M. le maire de *Rambouillet* qui a protesté contre le rappel de la Sœur Supérieure Foustier : « *Dans l'intérêt de la Communauté, je dois sauvegarder l'indépendance qui lui est nécessaire pour la marche régulière de son administration, et il m'est impossible de subir une pression qui tendrait à entraver la liberté d'action qui m'est indispensable* ».

Il accorde quelquefois aux Sœurs, sur demande des Administrateurs, d'aller voir leur famille. Il a refusé pareille demande à un aumônier, mais il termine la lettre par ce petit mot

d'espoir : « *Patience, je serai heureux d'accorder quand il n'y aura plus d'inconvénient !* ». A un autre il refuse cette année, mais il permettra, l'an prochain, à Sœur le Guennec d'aller faire sa retraite à Vannes, pour voir sa famille. C'est ordinairement le joint auquel il recourt, pour accorder la permission d'aller en famille. « *Votre fille, en revenant de retraite, pourra passer un jour à la maison des Sœurs, la plus proche de votre résidence* », écrit-il à de Lavergne. — M. Bourguignon, de Carcassonne, reçoit une réponse à peu près semblable : « *Cédant à vos instances, j'écris à ma Sœur Bourguignon, que je l'autorise à faire sa retraite, cette année à Montolieu, où sa famille pourra la visiter* ».

Quelquefois, il accorde plus encore. Il permet d'aller dans la famille.

A Mme de Rousier de Rochechouart, il écrit : « *Je permets volontiers à Sœur de Rousier de faire au retour de la Bourboule le petit détour nécessaire pour saluer sa famille à Rochechouart* ». A Mme Durand, de Montpellier : « *Je vais écrire à votre fille de se rendre à Montpellier, en quittant Cauterets* ». Au comte de Mérode, sénateur : « *J'ai cru devoir faire une exception, en faveur de la famille à laquelle vous vous intéressez. Ma Sœur Agathe, d'Evreux, est autorisée à se rendre dans sa famille* ». A Mme Testenoire, de Lyon, M. Fiat annonce qu'il permet à sa fille, fatiguée, d'aller passer quelque temps à Lyon, où il espère que le repos et l'air natal lui rendront les forces perdues.

M. Fiat est content, quand il peut accorder pleinement ce qu'on demande. Mme Larigaldie a demandé que son fils Gabriel aille se reposer près d'elle, et respirer l'air pur et vivifiant de l'Auvergne. M. Fiat accorde très volontiers, et de temps en temps, il envoie une bonne lettre, bien affectueuse, qu'il termine par cette phrase : « *J'embrasse et je bénis le cher Gabriel et le petit Jules* ». A. M. Navarre, de Saint-Etienne, il écrit le 26 septembre : « *Je suis heureux de pouvoir vous donner une nouvelle qui vous causera une grande joie. Votre fils est placé à Valfleury ; vous pourrez le voir souvent* ».

On voit, par ces quelques extraits de sa correspondance, que M. Fiat n'est pas la barre de fer comme d'aucuns l'ont appelé, mais qu'il est le bon Père, soucieux de la règle sans doute, mais soucieux du bien des âmes et des corps.

#### LE P. FIAT ET LES POSTULANTS.

Un abbé qui veut entrer demande des renseignements : « *Dans la Compagnie, nous nous abstenons, le plus possible, de visiter nos parents, et surtout de faire chez eux un séjour prolongé. Cependant, si les circonstances le permettent, je donne assez facilement l'autorisation d'aller voir un père ou une mère qui sont malades. En dehors de ce cas, je ne puis prendre d'engagement...* ».

A un autre qui demande ce qu'il faut payer pour entrer : « *Nous ne demandons que la bonne volonté. Cependant il faut*

*avoir l'argent nécessaire pour le retour, au cas où vous devriez retourner dans votre famille ».*

A un autre : *« Le séminaire interne dure deux ans... ».*

Deux postulants demandent, l'un de garder ses honoraires de messe pour ses parents ; l'autre (M. Fockenberghé) qu'on donne chaque année 300 francs à sa mère. Les deux demandes sont accordées : *« Quand vous serez prêtres ! ».*

Un curé demande à entrer parce qu'il est découragé : *« Je me demande si ce découragement ne serait pas une tentation du démon qui prévoyant le bien que vous êtes appelé à faire, dans le poste qui vous est confié, s'efforce de vous en éloigner. Je me demande si vous êtes bien rendu compte des difficultés que présente la vie de communauté à un prêtre de votre âge, habitué, depuis vingt-cinq ans, à être le maître de ses actes. Réfléchissez. Si vous persistez, je vous recevrai, puisque Monseigneur vous autorise... ».*

Pour les postulantes, Filles de la Charité, il concède quelquefois une diminution de la pension exigée pour le séminaire. Il écrit à un curé d'Auvergne : *« Votre nièce ne paiera que 300 francs, en deux versements, en souvenir de nos vieilles relations du Grand séminaire. ».*

#### Sortis

Il y a les pauvres confrères, sortis parce qu'ils pensaient trouver le bonheur dehors, et qui, traînant un gros boulet, demandent à rentrer. A M. L. : *« Je regrette de ne pouvoir vous recevoir de nouveau ».* Très belle lettre, très affectueuse. L'ex-confrère insiste. M. Fiat persiste : *« Si vous êtes dans une triste position, c'est votre faute. Vous êtes sorti de vous-même ; allez dans un cloître ».* Troisième demande. M. Fiat se laisse toucher : *« Le déplorable état dans lequel vous êtes tombé me fait compassion, à ce point que, passant sur tous nos usages, je veux bien tenter un nouvel essai ».* Il l'envoie comme collaborateur, dans une maison d'Orient.

Un autre confrère, dont son évêque d'origine ne veut pas : *« Je ne puis vous trouver une place. Vous dites que vous n'avez pas d'argent. Or Monseigneur vous a payé votre voyage à la Trappe ».*

M. Fiat cherche encore une place pour cette pauvre épave : *« J'ai fait ce que j'ai pu pour que l'évêque de Quimper vous autorise à dire la messe. Je regrette que mes démarches n'aient pas abouti à un meilleur résultat. Je vous conseille d'entrer dans un monastère ».* Nouvelle instance du malheureux. Ici encore le Père Fiat ne peut résister : *« Je consens à vous admettre à l'épreuve ! ».*

Un troisième ex-confrère demande à rentrer : *« Je crois que le parti le plus sage pour vous est de demeurer là où la divine Providence vous a placé. Le diocèse de Soissons a besoin de saints prêtres, car la foi est languissante, dans un grand nombre*

de paroisses et Dieu n'a sans doute permis que vous vous retiriez de la Congrégation que pour envoyer un pasteur zélé au troupeau confié à votre sollicitude ». Voilà certes une manière extrêmement délicate et tout à fait chrétienne de dire à quelqu'un : « Nous ne voulons plus de vous... ».

Un quatrième fait des efforts inouis pour être réadmis. M. Fiat allègue la tradition, laissée par le Saint Fondateur, de ne pas recevoir ceux qui sont sortis.

Un cinquième imagine un subterfuge pour rentrer. Il écrit qu'ayant obtenu la démission de ses vœux, il vient de les renouveler ; que, par conséquent, il est toujours de la Congrégation et qu'on doit lui donner une place dans une maison de la Compagnie !... M. Fiat lui répond que ses vœux sont nuls de plein droit, car ils ont été émis sans permission. « Au besoin, ajoutez-il, je vous en donne dispense !... ».

#### LE P. FIAT ET SES CORRESPONDANTS.

M. Fiat remercie gentiment des livres dont on lui fait hommage : « Je vous félicite de votre livre de poésies. J'ai lu, avec plaisir et reconnaissance, le chapitre consacré à « la Sœur grise »... Il remercie un docteur des soins qu'il a donnés à un frère de la Mission. A M. Tardif, rue du Cherche-Midi, il envoie une belle lettre de consolation, pour la mort de sa fille. Il prie et fait prier les deux Communautés pour la santé de la fille de Mme Pinard. Il envoie toujours quelque chose à ceux qui le sollicitent ; il s'excuse de ne pouvoir envoyer davantage : la misère est si grande ; les demandes sont si nombreuses ! Quand il est obligé de restreindre ses aumônes, il en demande pardon, comme s'il était coupable, et il recommande d'accepter cette diminution avec esprit chrétien !

Il écrit à ses parents avec grande affection. Un de ses cousins est soldat à *Philippeville* ; il lui fait l'aumône corporelle et spirituelle. Un de ses oncles est à Paris, passage du Grand-Cerf. M. Fiat lui envoie ses meilleurs vœux. Il écrit, à ses protégés du Berceau-de-Saint-Vincent-de-Paul : Guérama, Sabek, etc..., des lettres d'un grand-père à ses petits-enfants. Il répond aux orphelins de Montpellier : « Votre charmante lettre m'a causé une joie bien agréable. Je ne peux pas vous oublier, les orphelins de Montpellier me rappellent de trop bons souvenirs. Ils ont été les premiers dans mon cœur et cette première place, ils l'occupent toujours... ».

On pourrait encore citer cinq ou six lettres semblables. Celles-ci suffisent pour montrer un petit coin du cœur du Père Fiat.

Terminons en disant qu'à lui, comme aux autres, il arrive de petites aventures. On a envoyé une de ses lettres à une personne à laquelle la lettre n'était pas destinée ; il n'y est

pour rien. Il ne rejette pas la faute sur les autres ; il s'humilie tout bonnement. De par ailleurs on lui adresse des faux, on fabrique des lettres qui ne viennent pas de la personne dont la signature est au bas de la page. Pauvres Supérieurs à qui on joue des tours semblables !

#### LE P. FIAT EN 1880 : SA PHYSIONOMIE.

Arrivés à la fin de l'année 1880, jetons un regard sur les deux années précédentes. Il est Supérieur général depuis deux ans : Vicaire général en 1878, Supérieur général, le 4 septembre 1878 ; on peut dire qu'il a fini son noviciat de Supérieur général ! Il s'est formé ou plutôt il a affermi certaines idées qu'il a commencé à appliquer et qu'il va de plus en plus, petit à petit, selon les circonstances, réaliser. Il va se préoccuper d'appliquer intégralement la Règle, les Décrets.

Il s'occupe surtout des Missions. Il cherche à intensifier le recrutement par les Ecoles apostoliques. Il maintiendra les confrères dans leur vocation par ses exemples, par ses lettres, surtout par son affection paternelle. Il aimera beaucoup et encouragera les jeunes, soit au séminaire, soit aux Etudes, soit dans les œuvres. Il aura un faible pour eux mais une fermeté semblable, autant que possible, à celle de Jésus pour ses apôtres, pour Jean le bien-aimé.

Avant d'être Supérieur général, M. Fiat avait été Directeur des Frères coadjuteurs. Ils seront toujours ses chéris et il cherchera à leur faire aimer leur vocation. On commençait à parler, vaguement, de la *promotion des laïcs*. On créait des patronages, des groupements d'enfants, des conférences de Saint-Vincent-de-Paul ; on insinuait toute sorte d'idées, de suggestions. On parlait de créer des syndicats féminins, des patronages.

Pour les jeunes gens, il y avait abondance de projets. On parlait d'incorporer les meilleurs dans l'apostolat. Quelques-uns se demandaient si nous n'avions pas quelque chose à faire, dans ce sens, pour nos frères. On répondait qu'en Missions ils attendent nos confrères et sont vraiment *Missionnaires*. On se demandait si, pour relever à leurs yeux leur vocation, on ne devait pas demander à l'Eglise de pouvoir leur conférer les Ordres mineurs qui les mandateraient pour être portiers, sacristains, lecteurs, catéchistes, acolythes, etc... et même si, après leurs vœux, on ne pourrait pas les créer sous-diacres, sans obligation de l'office divin, diacres pour leur permettre avec plus d'autorité d'aider les prêtres, dans l'explication du catéchisme de l'Evangile, etc., etc. Bref « *mens agitât molem* » et de cette agitation, nous verrons sortir les mouvements d'Action catholique, généralisée et spécialisée.

J'ignore ce que M. Fiat pensait à ce sujet, mais je sais qu'il cherchait par tous les moyens, à rendre la vocation de frères plus en harmonie avec les goûts, les idées de l'époque. Mais il fallait que tout cela mûrit, avec le temps !

Pour le moment, M. Fiat a équipé son navire, il l'a muni de tous ses agrès, des voiles, des rames : il va le lancer en pleine mer : *Duc in altum !*

Il a, pour l'aider, d'excellents assistants : M. Chevalier surtout, le vénérable M. Bourdarie, M. Delteil, M. Stella. Bientôt il va avoir celui qui sera son *alter ego*, M. Léon Forestier. Il a deux excellents Ministres d'Etat : M. Pémartin pour les choses spirituelles, M. Mailly, pour les choses matérielles. Chez les Sœurs, la mère Dérioux lui est d'un grand secours. Les Sœurs Officières sont très bien douées.

M. Fiat fait observer avec zèle les Décrets de la dernière Assemblée générale. Il a déjà fondé sept maisons, dont Wernhoutsburg, en Hollande, qui deviendra une excellente école apostolique.

M. Fiat publie les notices des confrères anciens et modernes. Pour les modernes, mentionnons Mgr Spaccapietra, frère Bellot, M. Depeyre, M. Joannin Jean, M. Benoît Jean, M. Girard Joseph, M. Mellier Louis, M. Aymeri Ange, M. Touvre Barthélémy, M. Husson Etienne, M. Verschueren Arnaud, M. Thierry Jean-Baptiste, surtout le vénérable Marc-Antoine Durando..

M. Fiat sait que si les paroles émeuvent, ce sont surtout les exemples qui entraînent. Il va surtout proposer l'exemple de saint Vincent ; l'imitation de saint Vincent sera son *leit motiv*. Il résume la spiritualité de saint Vincent dans la *contemplation et l'action*. Quelques-uns disaient que le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* n'est plus à la page, parce qu'il parle beaucoup de la contemplation et peu de l'action. M. Fiat protestera contre ces novateurs, en s'appuyant sur saint Vincent : « *Un homme d'oraison est capable de tout... L'oraison est l'âme de tout apostolat...* ». La parole : *Labora*, est composée de *labor* et de *ora*. *Labor* c'est le travail apostolique ou matériel. *Ora* c'est la prière, l'oraison *Labor* ne serait rien sans *ora*. *Labor* et *ora* c'est le vrai prêtre ou frère, le disciple de saint Vincent, le parfait imitateur de saint Vincent. Et M. Fiat a été jusqu'ici et il sera le reste de sa vie un parfait imitateur de saint Vincent. Donc le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* devra toujours être le livre de chevet des Missionnaires, Prêtres et Frères.

Edouard ROBERT  
(† 4 septembre 1960).





— 11 —

## LE JOUR LE JOUR (Année 1960)

---

1<sup>er</sup> JANVIER 1960. — L'ANNÉE VINCENTIENNE

En ce premier jour de cette année *conventuelle*, notre pensée se tourne instinctivement vers ce glorieux anniversaire du 27 septembre 1600. Que de cérémonies ! que de journées et de triduumms ! que de célébrations en perspective et en préparation ! quel concert de joie et de vénération filiale !

Cette mobilisation de la gratitude va mettre en marche la foule des admirateurs innombrables de Vincent de Paul. Depuis trois siècles, son nom, son œuvre s'impose à tous. Depuis trois siècles, nombre d'écrits, de panegyriques et articles de tout genre — pourtant eux-mêmes oubliés — ont monnayé cette réputation, l'ont imposée partout ! Le nom de charité et de Vincent s'appelle l'un l'autre, dès lors quelle force et quelle grandeur ! L'on comprend que l'œuvre de Vincent soit vraiment présente aux yeux et au cœur de l'humanité entière. Son nom est sur toutes les lèvres et son cœur charitable se dresse devant l'incessante misère de tous les âges.

Dans ce sens, la *cornette* « ce chef-d'œuvre auquel les générations ont travaillé », traduit et évoque la fille de Monsieur Vincent.

D'autre part les *Conférences de Saint-Vincent de Paul* ont répandu jusque dans le monde laïc le nom et la leçon de charité de Vincent de Paul : pour les chrétiens, Vincent reste un *patron*, un *modèle* ! Avec un sens toujours actuel, Ozanam le disait magnifiquement dans la lettre que de Lyon il envoyait, le 17 mai 1838, à son ami François Lallier.

### VINCENT UN PATRON, UN MODÈLE

Reunie pour la première fois, à Paris, à l'ombre de Saint-Sulpice (cf. *Annales* t. 124 (1959), p. 203), la Conférence Saint-Vincent de Paul fut pour Ozanam et ses amis, l'épanouissement de leur sens chrétien, toujours vivant. Saint Vincent, un patron !

Dans sa lettre à François Lallier, Ozanam écrit de Lyon :

*...Nous lisons maintenant au lieu de l'imitation, la vie de saint Vincent de Paul, pour mieux nous pénétrer de ses exemples et de ses traditions. Un saint patron n'est pas en effet une enseigne banale pour une Société comme Saint-Denis ou un Saint-Nicolas pour un cabaret. Ce n'est pas même un nom honorable sous lequel on puisse faire bonne contenance dans le monde religieux : c'est un type qu'il faut s'efforcer de réaliser comme lui-même a réalisé le type divin de Jésus-Christ. C'est une vie qu'il faut continuer, un cœur auquel il faut rejoindre*

Pour le moment, M. Fiat a équipé son navire, il l'a muni de tous ses agrès, des voiles, des rames : il va le lancer en pleine mer : *Duc in altum!*

Il a, pour l'aider, d'excellents assistants : M. Chevalier tout, le vénérable M. Bourdarie, M. Deltreil M. il va avoir celui qui

dev...  
spi  
Sæ  
Off

Ass  
Wer  
apos

Pour  
M. D  
M. F  
M. H  
Bapti

M  
exemp  
saint  
Il rést  
et l'ac  
Jésus-C  
la con  
ces no  
d'oraisc  
tolat...»  
Labor  
prière,  
c'est le  
parfait i  
sera le  
Donc le  
le livre c

AU JOUR LE JOUR



**CORRECTION**

THE PREVIOUS DOCUMENT IS BEING  
RE-FILMED TO INSURE LEGIBILITY

**CORRECTION**

... de ses exemples  
... Un saint patron n'est pas en effet une  
enseigne banale pour une Société comme Saint-Denys ou un  
Saint-Nicolas pour un cabaret. Ce n'est pas même un nom  
honoré sous lequel on puisse faire bonne contenance dans  
le monde religieux : c'est un type qu'il faut s'efforcer de réaliser  
comme lui-même a réalisé le type divin de Jésus-Christ. C'est  
une vie qu'il faut continuer, un cœur auquel il faut réchauffer

Pour le moment, M. Fiat a équipé son navire, il l'a muni de tous ses agrès, des voiles, des rames : il va le lancer en pleine mer : *Duc in altum !*

Il a, pour l'aider, d'excellents assistants : M. Chevalier surtout, le vénérable M. Bourdarie, M. Delteil, M. Stella. Bientôt il va avoir celui qui sera son *alter ego*, M. Léon Forestier. Il a deux excellents Ministres d'Etat : M. Pémartin pour les choses spirituelles, M. Mailly, pour les choses matérielles. Chez les Sœurs, la mère Dérieux lui est d'un grand secours. Les Sœurs Officières sont très bien douées.

M. Fiat fait observer avec zèle les Décrets de la dernière Assemblée générale. Il a déjà fondé sept maisons, dont Wernhoutsburg, en Hollande, qui deviendra une excellente école apostolique.

M. Fiat publie les notices des confrères anciens et modernes. Pour les modernes, mentionnons Mgr Spaccapietra, frère Bellot, M. Depeyre, M. Joannin Jean, M. Benoit Jean, M. Girard Joseph, M. Mellier Louis, M. Aymeri Ange, M. Touvre Barthélémy, M. Husson Etienne, M. Verschueren Arnaud, M. Thierry Jean-Baptiste, surtout le vénérable Marc-Antoine Durando...

M. Fiat sait que si les paroles émeuvent, ce sont surtout les exemples qui entraînent. Il va surtout proposer l'exemple de saint Vincent ; l'imitation de saint Vincent sera son *leit motiv*. Il résume la spiritualité de saint Vincent dans la *contemplation et l'action*. Quelques-uns disaient que le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* n'est plus à la page, parce qu'il parle beaucoup de la contemplation et peu de l'action. M. Fiat protestera contre ces novateurs, en s'appuyant sur saint Vincent : « *Un homme d'oraison est capable de tout... L'oraison est l'âme de tout apostolat...* ». La parole : *Labora*, est composée de *labor* et de *ora*. *Labor* c'est le travail apostolique ou matériel. *Ora* c'est la prière. L'oraison *Labor* ne serait rien sans *ora*. *Labor* et *ora* c'est le vrai prêtre ou frère, le disciple de saint Vincent, le parfait imitateur de saint Vincent. Et M. Fiat a été jusqu'ici et il sera le reste de sa vie un parfait imitateur de saint Vincent. Donc le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* devra toujours être le livre de chevet des Missionnaires, Prêtres et Frères.

Edouard ROBERT  
(† 4 septembre 1960).



## AU JOUR LE JOUR (Année 1960)

---

1<sup>er</sup> JANVIER 1960. — L'ANNÉE VINCENTIENNE.

En ce premier jour de cette année *vincentienne*, notre pensée se tourne instinctivement vers ce glorieux anniversaire du 27 septembre 1660. Que de cérémonies ! que de journées et de triduums ! que de célébrations en perspective et en préparation : quel concert de joie et de vénération filiale !

Cette mobilisation de la gratitude va mettre en marche la foule des admirateurs innombrables de Vincent de Paul. Depuis trois siècles, son nom, son œuvre s'impose à tous. Depuis trois siècles, nombre d'écrits, de panégyriques et articles de tout genre — pourtant eux-mêmes oubliés — ont monnayé cette réputation, l'ont imposée partout ! Le nom de charité et de Vincent s'appelle l'un l'autre, dès lors quelle force et quelle grandeur ! L'on comprend que l'œuvre de Vincent soit vraiment présente aux yeux et au cœur de l'humanité entière. Son nom est sur toutes les lèvres et son cœur charitable se dresse devant l'incessante misère de tous les âges.

Dans ce sens, la *cornette* « ce chef-d'œuvre auquel les générations ont travaillé », traduit et évoque la fille de Monsieur Vincent.

D'autre part les *Conférences de Saint-Vincent de Paul* ont répandu jusque dans le monde laïc le nom et la leçon de charité de Vincent de Paul : pour les chrétiens, Vincent reste un *patron*, un *modèle* ! Avec un sens toujours actuel, Ozanam le disait magnifiquement dans la lettre que de Lyon il envoyait, le 17 mai 1838, à son ami François Lallier.

### VINCENT UN PATRON, UN MODÈLE.

Réunie pour la première fois, à Paris, à l'ombre de Saint-Sulpice (cf. *Annales* t. 124 (1959), p. 203), la Conférence Saint-Vincent de Paul fut pour Ozanam et ses amis, l'épanouissement de leur sens chrétien, toujours vivant. Saint Vincent, un patron !

Dans sa lettre à François Lallier, Ozanam écrit de Lyon :

*...Nous lisons maintenant au lieu de l'Imitation, la vie de saint Vincent de Paul, pour mieux nous pénétrer de ses exemples et de ses traditions. Un saint patron n'est pas en effet une enseigne banale pour une Société comme Saint-Denys ou un Saint-Nicolas pour un cabaret. Ce n'est pas même un nom honorable sous lequel on puisse faire bonne contenance dans le monde religieux : c'est un type qu'il faut s'efforcer de réaliser comme lui-même a réalisé le type divin de Jésus-Christ. C'est une vie qu'il faut continuer, un cœur auquel il faut réchauffer*

*son cœur, une intelligence où l'on doit chercher des lumières ; c'est un modèle sur la terre et un protecteur au ciel ; un double culte lui est dû, d'imitation et d'invocation. C'est d'ailleurs à ces seules conditions de s'approprier les pensées et les vertus du saint, que la Société peut échapper aux imperfections personnelles de ses membres, qu'elle peut se rendre utile dans l'Eglise et donner, se donner une raison d'existence.*

*Saint Vincent de Paul, l'un des plus récents d'entre les canonisés, a un avantage immense par la proximité des temps où il vécut, par la variété infinie des bienfaits qu'il répandit, par l'universalité de l'admiration qu'il inspira. Les grandes âmes qui approchent de Dieu de plus près y prennent quelque chose de prophétique. Ne doutons pas que saint Vincent de Paul n'ait eu une vision anticipée des maux et des besoins de notre époque : il n'était pas homme à fonder sur le sable, ni à bâtir pour deux jours. La bénédiction du quatrième commandement est sur la tête des saints : ils honorèrent ici-bas leur Père céleste, ils vivront longuement. Une immortalité terrestre leur est décernée dans leurs œuvres. C'est pourquoi les Augustin, les Benoît, les Bruno, les François qui dorment depuis 15, 12, 8, 6 siècles dans la poussière ne cessent pas d'avoir leur postérité spirituelle, leurs représentants debout au milieu des ruines du passé. L'astre de saint Vincent monté plus tard sur l'horizon, n'est pas destiné sans doute à fournir une moins longue carrière. Marchons à sa lueur : honorons aussi notre Père en la personne de ce Patron, si digne d'amour et nous vivrons longtemps. Nous verrons peut-être un jour les enfants de notre vieillesse trouver un large abri sous cette institution dont nous avons vu les frères commencements. Nous surtout, habitants des provinces, nous tressaillons de joie de pouvoir assurer à nos fils, cette douce hospitalité parisienne qui rassura nos mères. Autour de nous montera, toujours croissant, le flot de la génération catholique, et nous apercevrons le moment où il débordera pour inonder et renouveler la face de notre pauvre patrie. Le besoin en est grand. La mauvaise herbe de l'égoïsme ne semble-t-elle pas se multiplier sans cesse ? L'avarice ne prend-elle pas, sous le nom d'économie, un masque philanthropique ? En vérité, je me réjouis de voir, au nom de la philanthropie, fermer les tours et resserrer les portes des hôpitaux. L'usurpatrice se trahit elle-même, elle se dénonce au bon sens public quelque temps abusé ; il faudra bien, tôt ou tard, qu'elle cède la place à sa sœur légitime, la sainte Charité.*

*Mais pour aider à ces changements n'avons-nous rien à faire, rien à changer en nous, rien à rendre meilleur ?...*

*Pour nous, il nous a semblé qu'il serait possible aux membres isolés : 1° de continuer à faire quelque bien dans le lieu de leur séjour ; 2° de s'imir par la pensée et par la prière, en récitant une fois la semaine l'oraison de saint Vincent de Paul ; 3° d'écrire une ou plusieurs fois l'an à la Société de Paris, pour rendre compte de ce qu'ils ont fait.*

Cette page est tout un programme : elle explique nettement la flambée d'admiration vincentienne qui va illuminer et marquer cette année du Tricentenaire.

★

27 février 1960. — Sète, en un accueil hautement coloré d'enthousiasme débordant, de fraîcheur et de spontanéité accueille aujourd'hui le général de Gaulle. Narrant cette journée, le *Phare* de mars 1960, consacre aussi deux pages à l'œuvre de saint Vincent de Paul à Sète : bilan de deux cents ans de bons et loyaux services des Filles de la Charité et évoque un illustre Sétois, fils spirituel de Monsieur Vincent : Mgr Stanislas Jarlin. Sète honore et vénère saint Vincent de Paul.

SÈTE : BILAN DES FILLES DE LA CHARITÉ :  
200 ANS DE BONS ET LOYAUX SERVICES.

*Longtemps attendues, longtemps désirées, les Filles de la Charité arrivaient dans notre ville en 1778. Elles prenaient alors en charge l'Hôpital de Bienfaisance dont les locaux occupaient à cette époque la place actuelle de l'Hospitalet, au Souras-Haut, sur la paroisse de Saint-Louis, seule paroisse de la ville en ce temps-là.*

*Sous leur direction ces deux centres groupés sous l'autorité d'une seule Supérieure, connurent un développement que n'arrête pas la tourmente révolutionnaire au cours de laquelle, d'ailleurs, les Filles de la Charité ne furent ni contraintes à partir, ni molestées.*

*Ce développement fut tel que vers 1835 le Bureau de Bienfaisance dut se séparer de l'Hôpital. Les Filles de la Charité en gardèrent cependant la direction. Elles s'installèrent rue de l'Hôtel-de-ville — aujourd'hui rue Paul-Valéry — sur la paroisse de Saint-Joseph érigée depuis peu de temps.*

*Ce Bureau de Bienfaisance possédait une pharmacie. Les Sœurs organisaient la visite gratuite des malades à domicile et prenaient en charge l'Ecole Communale de Filles et l'Ouvroir.*

1883. — *L'Ecole Communale tenue par les Filles de la Charité subit les conséquences des nouvelles lois. Elle est laïcisée. Sœur Bonsergent, la Supérieure de cette époque, loua, sans tarder, un immeuble de la rue Carausanne et y ouvrit une autre école qui prit le nom d'Ecole Saint-Vincent. Il est à noter que toutes les élèves suivirent leurs maîtresses dans les nouveaux locaux.*

*Comme le mobilier de l'école communale était la propriété des Sœurs il fut porté à cette nouvelle école libre qui n'était d'ailleurs que provisoire. Sœur Bonsergent, qui ne restait pas inactive, envisageait, en effet, la construction de locaux aptes à devenir école définitivement. Elle se mettait à l'œuvre et commençait la construction envisagée dans un enclos de la rue du Muséc. M. Pailhès, président de la Banque Populaire et M. l'abbé Azais, curé de Saint-Joseph apportèrent une aide financière appréciable. Les Sœurs, elles, firent don de leur bien de famille.*

*Les Religieuses s'installaient dans la nouvelle école en 1885, y ouvraient six classes et y recevaient les enfants depuis l'âge de six ans jusqu'au Brevet Elémentaire.*

*Lorsque, en 1903, de nouvelles lois obligèrent les religieuses enseignantes à se séculariser, les Filles de la Charité refusèrent et durent abandonner leur Œuvre qui fut alors confiée aux Dames de Saint-Maur.*

*Cependant, le Bureau de Bienfaisance, lui, continuait son action charitable : visite des malades dans toute la ville ; dispensaire, pharmacie, distribution de secours alimentaires. Les Religieuses gardaient contact avec la jeunesse féminine : ouvroir, patronage, Enfants de Marie.*

*En 1914, les Filles de la Charité ouvraient un hôpital de 50 lits et organisaient les secours aux réfugiés.*



*De 1920 à 1924, Sœur de Roquefort — Sœur Cécile — disparue depuis peu, faisait construire une crèche pour y recevoir cinquante bébés. Elle la céda, en 1928, à l'Administration Municipale sous réserve qu'une Fille de la Charité en serait toujours la directrice.*

*Puis est venue la guerre de 1939-1945. Les Religieuses s'occupent de la soupe populaire pour les réfugiés. En 1944 elles prendront soin de quarante-deux vieillards évacués à La Tour-sur-Orb pendant que trois d'entre elles, restant à Sète, joueront un rôle dans la défense passive et continueront à visiter les malades.*

*De nos jours cette Œuvre des Filles de la Charité se continue. En 1952, l'Ouvroir devient Cours Technique. Les jeunes filles y apprennent la lingerie et la broderie. En 1956, les locaux de ce Cours Technique s'avérant trop petits, l'Académie de l'Enseignement Technique permet son transfert au 71 de la rue Montmorency où de nouveaux agrandissements sont actuellement en cours.*

★

*En 1715 : une ordonnance de Mgr Charles de Pas de Feuquières, évêque d'Agde et Seigneur de Sète, fonde dans notre ville l'Hôpital Saint-Charles.*

*Ce n'est cependant que le 27 juin 1778 — que les Filles de la Charité viendront en prendre la direction et ce, après dix ans de démarche auprès des Supérieures de Paris.*

*Les Religieuses arrivent au nombre de trois, mais bientôt une quatrième compagne vient les rejoindre.*

*A l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, l'hôpital prenant une extension nouvelle, une cinquième puis une sixième Sœur viendront s'occuper des vieillards et des orphelins.*

*En 1811, une jeune fille de Cette entre à la Maison-Mère des Filles de la Charité à Paris. Première vocation sétoise dans cette Congrégation. Par la suite, d'autres suivront.*

*En 1845, dix ans après l'installation du Bureau de Bienfaisance, rue de l'Hôtel-de-Ville, l'Hôpital devait à son tour quitter le Souras-Haut, pour s'établir au centre de la ville dans les locaux actuels. Mais les besoins croissant avec le développement de la cité, il fallait un personnel plus nombreux. La Maison-Mère ne voulant pas freiner l'extension de cette œuvre charitable augmenta successivement le nombre des religieuses affectées à son service. Il y en avait trente en 1930 qui, en plus des malades s'occupaient de nombreux vieillards et de nombreux orphelins, ainsi que du Lazaret Catholique avec son Œuvre de Colonies de Vacances. A cette époque, Sœur Sar, Supérieure de l'Hôpital, faisait construire la chapelle du Lazaret qui devait devenir, en 1957, l'église paroissiale de Notre-Dame Souveraine du Monde.*

*Le nombre des Religieuses diminue en 1942 avec la suppression de l'orphelinat.*

*Ces dernières années, avec le transfert des vieillards dans les locaux de l'ancien Lazaret, et sur demande du Conseil d'administration, quatre Religieuses étaient adjointes à la Communauté de l'Hôpital, avec résidence à la Corniche, pour s'occuper de ce centre de repos, où les soins maternels des Filles de la Charité font oublier à certains leur isolement et apportent à tous réconfort et consolation.*

*Sète est reconnaissante aux Filles Spirituelles de Saint-Vincent de Paul pour tout le bien qu'elles ont fait dans la Cité et qu'elles continuent à y assurer.*

★

#### UN SÉTOIS, FILS SPIRITUEL DE MONSIEUR VINCENT.

*Le 20 janvier 1856 naissait à Sète Stanislas-François Jarlin. Le jour même de sa naissance il recevait le Saint Baptême à l'église Saint-Louis. Stanislas Jarlin passa sa jeunesse à Sète. Nous savons qu'il fut des premiers parmi les Joussepets qui venaient d'être fondés. Avec un des frères Le Masson, mort il y a quelques années à peine à Saint-Clair, il fut un animateur infatigable de saint Jean. Après ses études Stanislas Jarlin commença dans le commerce une carrière qui, très tôt, se révéla brillante. Mais l'appel de Dieu était plus fort. Le 7 mai 1884 il entre à la Maison-Mère des Lazaristes à Paris. Deux ans plus tard, le 8 mai 1886, il prononçait ses vœux. Peu de temps après il s'em-*



barque pour la Chine où il arrive le 17 novembre 1886. A son arrivée à Pékin, le Père Jarlin dut achever ses études ecclésiastiques. Au jour même de son 33<sup>e</sup> anniversaire, il fut ordonné prêtre et envoyé comme missionnaire dans le district de Pao-Ting-Fou où il fut vicaire puis directeur de la mission. Il fit preuve dans cette tâche de capacités extraordinaires et son zèle apostolique le fit bientôt remarquer. A Tonglu par exemple le Père Jarlin trouva 200 chrétiens à son arrivée : il en laissa 600 à son départ.

Après sept ans de ce fructueux ministère Mgr Favier le choisissait comme vicaire général. La même année 1897, il était nommé Visiteur des Lazaristes et directeur des Filles de la Charité de la Province de Chine. Le 28 décembre 1899, il était nommé coadjuteur de Mgr Favier. Il fut sacré le 29 avril 1900. A la mort de Mgr Favier, Mgr Jarlin devenait de plein droit le vicaire apostolique de Pékin. Il mourut à ce poste le 27 janvier 1933.

Gai, enthousiaste, ne dédaignant pas la plaisanterie, il était resté profondément méridional. Son œuvre ? Mgr Jarlin a consacré six évêques, ordonné plus de cent vingt prêtres chinois et donné un élan remarquable à l'évangélisation. Il avait entendu cet appel : « *Duc in altum* » Avance au Large ! et en avait fait sa devise. Ses armes ? Une voile qui porte ces mots : « *In verbo tuo laxabo rete* » « Sur ta parole je jetterai le filet »... C'était sa réponse à l'appel du Christ.

---

## PARIS

### LE TRICENTENAIRE DE LA MORT DE SAINT VINCENT DE PAUL ET DE SAINTE LOUISE DE MARILLAC

(Le triduum à Notre-Dame de Paris, 14-18 mars 1960)

★

#### L'ANNÉE DE LA CHARITÉ.

Il y trois cents ans, en 1660, à Paris, après une vie de générosité chrétienne et d'action charitable, mouraient sainte Louise de Marillac (15 mars) et saint Vincent de Paul (27 septembre). Ce double anniversaire amène l'année de la charité. Ces nobles âmes et leurs œuvres toujours vivantes, dans le monde entier, vont être évoquées par diverses solennités et commémorations.

Pour Paris, le triduum a été fixé aux alentours du 15 mars : fête et anniversaire de Louise de Marillac (15 mars 1660).

Le Pape Jean XXIII a voulu participer plus intimement à ces spéciales commémorations et manifester ainsi la dévotion que l'ancien Nonce de Paris aimait, écrit-il le 20 janvier 1960, à manifester à l'endroit de ces deux saintes âmes et de leurs pré-

cieuses reliques. Aussi Sa Sainteté a désigné et choisi, en qualité de Légat, le Cardinal Archevêque de Paris.

#### LE CADRE DE LA CÉLÉBRATION.

Dans la cathédrale sobrement parée comme aux grands jours, à la croisée du transept sous le grand lustre rutilant se dresse l'autel sur un vaste podium. An fond du chœur, des réflecteurs font ressortir un faisceau de drapeaux aux couleurs pontificales. En avant de l'autel, attirant regards et prières, s'alignent les deux châsses de saint Vincent de Paul et de sainte Louise de Marillac. Deux styles, deux époques à cent ans de distance. Du côté de l'évangile, la châsse de saint Vincent en sa blancheur d'argent. Ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie, d'une composition exubérante, fut réalisé en 1827 par Charles Odier. Du côté de l'épître le reliquaire de sainte Louise, en bronze artistiquement travaillé dans ses lignes profilées et quasi géométriques, sortit de la maison Brunet en 1934.

#### LA RÉCEPTION DU CARDINAL LÉGAT.

Dans ce cadre de Notre-Dame, le lundi 14 mars, à 17 heures, S. Em. le cardinal Feltin était reçu au titre de *Légat*. Suivant le protocole, le Légat pontifical, l'envoyé papal, est reçu par M. Edmond Michelet, représentant le Président de la République et le Gouvernement. Une Compagnie de la Garde Républicaine rend les honneurs, le Ministre est reçu par la sonnerie *aux Champs* et le Légat aux accents de la *Marche Lorraine*. Accompagné par M. Michelet et précédé du vénérable Chapitre, S. Em. le cardinal Feltin s'avance dans la nef déjà bondée.

Aux places réservées se tiennent nombre de membres du corps diplomatique, des autorités de la Ville de Paris. On voyait également des Conférenciers de Saint-Vincent de Paul et des déléguées du Congrès international des Dames de la Charité, réunies ces jours-ci.

Le cérémonié de ce soir comporte essentiellement la lecture des Lettres apostoliques. Le texte latin est proclamé au micro par Mgr Touvet et la traduction française est donnée par Mgr Rodhain, président du Secours Catholique, tous deux membres officiels de la suite du cardinal.

Après la lecture de ces textes qui l'habilitent Légat, Son Eminence assis en son fauteuil, donne lecture d'un ample éloge de saint Vincent de Paul et de sainte Louise de Marillac. Après avoir retracé leurs œuvres toujours vivantes, Mgr en tira quelques profitables conclusions pour le service des âmes et le don de soi à la charité.

La bénédiction du Saint Sacrement, donné par le T.H.P. Slattery, clôtura cette digne ouverture.

#### LA SÉANCE EN LA SALLE PLEYEL.

Le soir de ce 14 mars à 21 heures, en la salle Pleyel, une séance commémorative groupe une ample assistance d'invités.



PARIS. — 14 mars, 1960. — Devant NOTRE DAME, réception du Cardinal FELTIN, par M. Edmond MICHELET, Garde des Sceaux

Pour ouvrir la séance, un mot de M. Michelet, Ministre de la Justice, proclame sa vive admiration pour la figure de saint Vincent de Paul. L'ancien conférencier de *Brive-la-Gaillarde*, aujourd'hui Garde des Sceaux, redit l'éloge de cette charité vincennienne qui inspire et grandit le véritable chrétien. Par elle il vient en aide à la misère de ce Jésus qui souffre et qu'il trouve dans le malheureux. Il interprète et réalise ainsi la pensée immortelle de Pascal : *Jésus est en agonie jusqu'à la fin des temps... il ne faut pas dormir...*

Après cette brève et chaude déclaration, Mgr Rhodain, président du Secours Catholique, ouvre et dirige un ample échange de vues, conférence à quatre voix, éloge de Monsieur Vincent. Dans cette série de témoignages, l'ancien bâtonnier des avocats de la Cour de Paris, maître Jacques Charpentier, toujours jeune dans ses quatre-vingt-deux ans, évoque en historien le cadre de la vie où œuvra saint Vincent. Les richesses de son temps ne peuvent voiler les misères et cette séquelle de méfaits et souffrances, qu'entraînèrent la guerre étrangère et les discordes civiles. M. Paul Milliez, professeur à la Faculté de Médecine, accentue volontiers les couleurs dans ce tableau du secours médical en ce XVII<sup>e</sup> siècle et, sans illusion ni fard, souligne les déficiences de l'aide hospitalière aux misères humaines qui partout laisse encore tant à faire, même en ce printemps de 1960. Mais l'œuvre géniale et d'esprit de saint Vincent demeure : devant la véritable carence de son temps, le cœur de Vincent s'efforça de donner une âme à la générosité et au dévouement pour le pauvre et la souffrance. Enfin un journaliste, de l'*Aurore*, M. André Frossard, peignit, en traits chargés d'humour et en teintes accusées, l'activité toujours actuelle de l'esprit et de la charité de Monsieur Vincent.

A ces évocations succède, aux applaudissements de la salle entière, M. Pierre Fresnay en personne, venu tout droit, dit-il, d'un studio. Heureuse surprise, ce héros du film célèbre de *Monsieur Vincent*, l'acteur de nombreuses autres incarnations et personnages. Avec âme et un léger accent landais (saisi sur les lèvres de sa cuisinière), Pierre Fresnay redit trois textes de Vincent de Paul ; pages dont nous avons une traduction sonore dans un disque avantageusement connu.

Clôturent cette séance de près de trois heures, le *film documentaire* fut donné en *première vision*. La bande (pas encore totalement mise au point) déroula d'abord quelques images ou gravures suggestives de la vie de saint Vincent. Une deuxième partie détaille quelques tranches des œuvres de Vincent dans le monde actuel : formation de ses missionnaires et surtout, émotion visible (on le sentit aisément dans l'assistance) devant les activités multiformes et conquérantes de la cornette des Sœurs de saint Vincent de Paul. Mieux que toutes conférences et belles paroles, mieux et plus efficacement que les livres cette charité proclame bien haut, sous toutes les latitudes et dans les divers milieux, cette inlassable générosité pour la jeunesse et



11 mars 1960. — Le Cardinal FELTIN accueille à NOTRE-DAME de dos, le T.H.P. SLATTERY et M. Félix CONTASSOT

la souffrance. La cornette est un fier drapeau... C'est Vincent de Paul toujours vivant.

#### TRICENTENAIRE DE LA MORT DE SAINTE LOUISE DE MARILLAC.

Le mardi 15 mars amenait et la fête de sainte Louise et tout ensemble le trois centième anniversaire de sa sainte et douce mort. Le cardinal Légat, à Notre-Dame, célèbre la grand'messe pontificale à laquelle s'unissent tout spécialement la diversité des nombreuses Communautés religieuses qui, sous divers guimpes et habits, servent toujours et à leur façon le Seigneur de la Charité. Le commun de la messe (Ordinaire IX de la Vierge) est puissamment alterné par la nef entière qui chante et par le chœur renforcé des clercs de la Mission. (En effet les clercs de Dax sont venus à Paris pour ces journées.) A l'évangile, Mgr Emile Blanchet, recteur de l'Institut catholique de Paris, retrace, dans une présentation élégante et agréable, la courbe et le sens de la vie de sainte Louise de Marillac et de saint Vincent : tous deux pénétrés de cette inlassable charité à l'endroit des pauvres, nos seigneurs et nos maîtres, honorant dans un incessant dévouement cette éminente dignité du pauvre.

A l'issue de la cérémonie, le cardinal Feltin donne lecture de la traduction française du Bref *Omnibus mater* de Jean XXIII (10 février 1960). A la gratitude de tous, ces Lettres apostoliques proclament sainte Louise de Marillac patronne céleste de tous ceux qui ici et là, dans le monde entier, s'adonnent aux œuvres sociales chrétiennes. Sollicité par quantité de requêtes et suppliques, ce bouquet marque heureusement le trois centième anniversaire de la mort de sainte Louise de Marillac. *Deo gratias.*

#### LE PÈLERINAGE DE LA PAUVRETÉ ET DE LA VIEillesse.

Le soir, à 15 heures, en cette même basilique, ce fut la laborieuse arrivée de quelque trois mille vieillards, amenés par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul et par la charité aimable et jeune des *Louise de Marillac*. Devant ces reliques qui proclament le don vivant de toute une vie, la prière monte facile, et la gratitude s'élève de tous ces cœurs consolés et de ces corps soulagés. La reconnaissance est facilitée par une paraliturgie qui met à la portée des vieillards la vie et le sens de l'inlassable dévouement de Vincent de Paul et de Louise de Marillac. Une allocution concrète de M. Médard, aumônier national des Louise de Marillac, montre toute ce que cette charité conserve d'actuel.

#### L'HOMMAGE DES ŒUVRES CHARITABLES ET INSTITUTIONS.

Le soir, à 20 h 30, la troisième cérémonie de ce jour amenait une autre catégorie de pèlerins qui remplissait elle aussi cette vaste basilique. Le cardinal Feltin présidait l'hommage solennel rendu à sainte Louise de Marillac et à saint Vincent par les organisations charitables et sociales et par les divers Mouvements d'Action catholique. Leur générosité venait prendre des leçons et des encouragements devant ces deux grands saints qui, eux aussi, se sont si largement dépensés pour leurs frères.



19 mars 1960 Le chapeau de saint Vincent dans le chapeau de saint Joseph

Pour ouvrir la réunion, on entendit, exécutée par la maîtrise de Notre-Dame, la cantate du Tricentenaire vincentien. Cette pièce, composée par le Père Franciscain Berchten, maître de la chapelle à Notre-Dame-des-Anges de Bordeaux, tisse autour de la charité de Vincent nombre de textes bibliques.

Puis, dans une ample allocution, le cardinal Richaud, archevêque de Bordeaux, et président de la Commission épiscopale des œuvres charitables et Institutions sociales, montra dans la personne et l'œuvre des deux saints de ces journées, l'œuvre de la divine Providence elle-même. La popularité de Vincent se base et se modèle sur cette vivante image de la paternité de Dieu, se penchant sur les hommes et venant à leur secours. Trois caractères distinctifs de cette Providence se retrouvent dans la charité de ces deux saints : *universalité* s'étendant à l'ensemble des infortunes de leur temps ; *délicatesse et discrétion* dans ce don de soi ; *pérennité et audace* dans la conception et la mise au point de ces œuvres. Depuis trois siècles, l'esprit vincentien assure la nécessaire adaptation à ces besoins et aspects nouveaux. Nourrie d'Évangile, l'œuvre de Vincent proclame et réalise sans cesse ce vrai sens de la justice, car il manquera toujours quelque chose à une justice qui ne serait pas imprégnée de l'évangélique charité.

Le salut du Saint Sacrement donné par Mgr Martin, archevêque de Rouen, termina cette heure de méditation et de prières sur le thème inépuisable qui auréole la sainte de ce jour, Louise de Marillac.

#### PÈLERINAGE A CLICHY : PAROISSE DE SAINT-VINCENT.

Le mardi 16, à 9 heures, dans l'église de *Clichy-la-Garenne*, un double pèlerinage marquait cette matinée. Dans cette église, centre jadis d'une paroisse campagnarde, à six kilomètres à vol d'oiseau de la cathédrale Notre-Dame ; jadis, de 1612 à 1626, maître Vincent de Paul fut curé.

La double famille religieuse fondée par Vincent de Paul et Louise de Marillac venait donc se ressourcer. A côté d'une bonne centaine de prêtres ou clercs de la Mission, se trouvaient plusieurs centaines de Filles de la Charité. Leurs cornettes et les actuelles Sœurs du séminaire (novices) remplissent amplement la nef et les bas-côtés de la nouvelle église de Clichy. Achevée en ce *xx<sup>e</sup>* siècle, l'actuelle bâtisse conserve sagement à ses côtés, l'antique église paroissiale du *xvii<sup>e</sup>* siècle. La messe fut chantée par le T.H.P. Slattery et marquée à l'évangile par une allocution du directeur des étudiants, M. Allain, qu'une crise de grippe avait inopinément condamné au silence. Le texte fut donné par M. Houfflain, l'actif président du Comité de ces fêtes. Ces pages se devaient d'évoquer l'œuvre pastorale de Vincent en ce secteur et redire les souvenirs attendris que Vincent nous a lui-même conservés. Cette paroisse rurale, source de consolations pour son curé, comptait alors à peine guère plus de six cents habitants, alors que le Clichy moderne, en dénombre aisément 60 000. Le



terroir de la paroisse champêtre de Clichy de jadis débordait largement l'actuelle commune de ce nom. De nos jours, sur cette superficie se trouvent bien quelque 600 000 habitants. Sur les lieux dits de l'ancien Clichy-la-Garenne (c'est-à-dire la chasse et la pêche du Seigneur), depuis trois siècles, les constructions ont déferlé et submergé champs et boqueteaux. Mais pour les disciples, l'esprit paroissial de Vincent demeure et flotte encore sur ces horizons : il redit et proclame le dévouement du vaillant curé, ayant le souci des âmes.

Peu après ce pèlerinage de la famille vincentienne, sur les 11 heures de ce matin, une foule de Dames de la Charité remplissait à nouveau l'église de Clichy. Accourues de divers pays ces Dames venaient retrouver à ses sources l'esprit vincentien. En effet bien que la Confrérie de Charité ait été fondée à Châtillon-les-Dombes en décembre 1617, Vincent de Paul, se trouvait encore canoniquement curé de Clichy jusqu'en 1626. Mais soit aux portes de Lyon, soit ici, Vincent se montre partout animé de cette flamme de charité. Comme le Christ, et à sa suite, il a pitié de la foule.

#### L'HOMMAGE SACERDOTAL A VINCENT DE PAUL.

En ce mercredi soir, à Notre-Dame, à 18 heures une ample réunion rassemblait prêtres et séminaristes pour un hommage de vénération. Plus de 600 grands séminaristes (séminaires d'Issy-les-Moulineaux, de la rue d'Assas, de la rue du Regard, Missions étrangères, Saint-Esprit, Fils de la Charité, Lazaristes, etc...) garnissent et le chœur et les deux bras du transept.

Ces jours-ci se tient l'habituelle réunion printanière des cardinaux et archevêques de France. Ces pasteurs d'Eglises sont là, à *Notre-Dame*. Avec le cardinal légat ce sont les cardinaux Liénard (*Lille*), Gerlier (*Lyon*), Roques (*Reims*), Richaud (*Bordeaux*) qu'abrite et honore un baldaquin. Après eux vient le cardinal, récemment nommé, Mgr Lefebvre (*Bourges*) que suit Sa Béatitudo le patriarche des coptes catholiques d'*Alexandrie*, Mgr Stephanos Sidarouss, Lazariste égyptien. On remarque encore une quinzaine d'autres archevêques, Nos Seigneurs Lamy (*Sens*), Lallier (*Marseille*), Martin (*Rouen*), Marquès (*Albi*), Garrone (*Toulouse*), Villot (*Lyon*), Marty (*Reims*), Dubois (*Besançon*), de Bazelaire (*Chambéry*), Urtasun (*Avignon*), Guerry (*Cambrai*), Duval (*Alger*), Ferrand (*Tours*) et Nos Seigneurs Ménager, Leclerc, Lemaire, Jacquot et nombre de Prélats. Etaient également présents Mgr Benelli, chargé d'affaires de la Nonciature et fidèlement, M. Edmond Michelet, représentant le Président de la République et le Gouvernement.

Devant une si auguste Assemblée et la foule accoutumée de ces jours, Mgr Garrone déroula les magnifiques aperçus longuement médités d'une magnifique conférence. Aux lendemains du centenaire du saint Curé d'Ars, l'archevêque de Toulouse se plut à camper et à caractériser cet autre modèle de prêtre : Vincent de Paul, apôtre des campagnes, totalement donné à

l'évangélisation des pauvres, à la Mission... Et sur cet antique vocable, l'ancien Directeur et Supérieur au Grand Séminaire de Chambéry (1928-46), l'actuel président de la Commission épiscopale du Clergé et des Séminaires, se pencha sur l'idée et le sens de *Mission* : ce mot devenu pour nous l'un des plus riches de sens et d'espérance. Retirer à notre époque le nom de *Missionnaire* serait lui la priver d'un de ses meilleurs titres. Et Mgr Garrone d'établir alors et de poursuivre un parallèle. D'un côté, saint Jean-Marie Vianney qui, il y a cent ans, fit rayonner son sacerdoce dans sa paroisse et l'intimité du confessionnal ; de l'autre, Vincent, lui, il y a trois cents ans, embrassait dans son ensemble les besoins de son siècle. *Les pauvres meurent de faim et se damnent...* les prêtres sont inférieurs à leur tâche... De là, son souci de faire rayonner la charité qui soutient les corps et relève les âmes. De là aussi, en marge de ces charités pour les malheureux, cet apostolat des *missions* dans les paroisses, cette œuvre des séminaires et ces exercices des ordinands, ces conférences du Mardi pour la formation et le soutien du sacerdoce. La *Mission* reste donc un devoir absolu en notre temps. A ses dégradations nous devons trouver des réponses, de là l'effort de l'apostolat moderne, en ses diverses modalités qui se cherchent. Nous devons rester fidèles tout ensemble à la doctrine évangélique et à la réalité de l'homme contemporain.

Donnée par M. Enne, Supérieur du Grand Séminaire d'Issy-les-Moulineaux, la bénédiction du Saint Sacrement termina cet émouvant hommage sacerdotal à saint Vincent.

#### LA GRATITUDE DES ENFANTS.

Le jeudi 17 mars, à deux reprises, fut la journée des écoliers. Le matin, à 10 h 30, près de 3 000 élèves de l'enseignement technique assistaient à la grand'messe célébrée par Mgr Brot, auxiliaire de Paris. En quelques minutes d'entretien, Mgr mit à la portée de ses auditeurs le sens apostolique et chrétien de Vincent de Paul.

Le soir, à 15 heures, Mgr Le Cordier, autre auxiliaire de Paris, résidant à *Saint-Denis*, présidait le pèlerinage de plus de 7 000 enfants de l'enseignement primaire. La basilique fut sagement prise d'assaut et dut refuser des clients de la dernière heure. Mgr Vandewalle, auxiliaire de Versailles, dans son allocution, montra que saint Vincent de Paul n'a pas seulement ressenti de la compassion pour les malheureux, mais a vécu entièrement uni à Notre-Seigneur, à sa doctrine, à son programme de sainteté. Nous devons vivre de cette leçon et nous aussi faire passer l'Évangile dans nos vies. Encadrant ces paroles autorisées, sous forme de *paraliturgie*, un exposé de l'existence de Vincent le remplaça devant les yeux et le cœur de cette vaillante jeunesse.

#### L'HOMMAGE DU PEUPLE DE PARIS.

A 18 heures et demi, la clôture de ce triduum comporte une dernière cérémonie qui doit attester la gratitude du peuple de

Paris. Inspirée par les souvenirs du passé appris et lus partout, la foule de nos contemporains n'a pas oublié et ne perd pas de vue la charité de Vincent, toujours vivante, et également toujours active en sainte Louise de Marillac. Au cours d'une messe basse célébrée par le cardinal Légat, le P. Riquet, jésuite, ancien Prédicateur de Notre-Dame, campe à son tour parmi les grands bienfaiteurs de Paris, ce gascon monté vers la capitale. Il remarque que dans les fondations de Vincent se trouvent les directives les plus neuves de la pastorale moderne. Dans cet esprit de vivant christianisme, de nombreuses communions de fidèles participèrent à cette source de l'esprit de charité dont a vécu Vincent de Paul, qui après la réception de l'hostie s'écriait : « Messieurs, ne sentez-vous ce feu vivant brûler dans vos poitrines ».

Après la messe, une allocution finale du cardinal remercia les nombreux et fervents artisans de ce triduum qui fut une réussite et un bien pour les diverses foules qui y participèrent. Puis accentuant et reprenant à nouveau quelques conclusions de l'œuvre vincentienne, Mgr le Cardinal redit le besoin et l'espoir de voir surgir de nombreuses vocations sacerdotales et religieuses. Jeunes gens et jeunes filles sont plus que jamais nécessaires pour continuer cette œuvre de charité et d'apostolat que nous prêchent et enseignent Vincent de Paul et Louise de Marillac. Tous deux, ils furent pleinement animés du message de l'Évangile que nous aussi, à notre époque, nous devons faire rayonner parmi ces masses qui trop souvent ignorent le message de Jésus-Christ.

Après le chant du *Te Deum*, le triduum prenait fin, la légation dont Son Eminence devait rendre compte à sa Sainteté avec consolation.

P.S. — Après ces journées de *Notre-Dame*, les deux châsses, ainsi à l'honneur, avant de regagner les deux Maisons-Mères des Prêtres de la Mission et de la Compagnie des Filles de la Charité, devaient passer un jour entier en l'église *Saint-Laurent* qui fut jadis leur paroisse. Le 19 mars, ce fut une halte de douze heures en cet *Hôpital Saint-Lazare*, dans ces restes et cet emplacement de l'ancienne Maison-Mère où Vincent vécut de 1632 à 1660. Enfin les 20, 21 et 22 mars, autour des reliques de saint Vincent, un triduum de prières se poursuivit dans l'église paroissiale dédiée à *saint Vincent de Paul*. Construit de 1824 à 1844, sur un léger monticule du vaste enclos de Saint-Lazare, ce noble sanctuaire, dans un quartier affairé et grouillant de vie enfiévrée, redit et proclame bien haut la primauté de spirituel, celle de l'éternelle charité.



MORT DE SŒUR ODETTE  
SŒUR GOSSIN  
(à Tartas, 20 mars 1960)

---

On a écrit de bien beaux livres à la gloire de saint Vincent de Paul, surtout à l'occasion du Tricentenaire de sa mort, mais aucun d'aussi beau que celui qu'écrivent au jour le jour, depuis plus de trois siècles, les Filles de la Charité en rayonnant à travers le monde, l'attachement de notre Saint à Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la personne des malades, des pauvres, des enfants. La mort de Mère Gossin vient de mettre le point final à l'une des plus belles pages de ce livre d'or de la Charité.

Sur une carte écrite de sa main lors de son arrivée parmi nous, nous lisons : « Dieu soit béni de tout », Tartas 1951 - Le Ciel ?

A ce point d'interrogation, Dieu seul pouvait répondre. Dès le début de cette année, cette réponse se faisait entendre de façon très nette : « Le Ciel, ce sera pour les fêtes du Tricentenaire, en la 83<sup>e</sup> année de ton âge, la 60<sup>e</sup> de la vie religieuse, la 9<sup>e</sup> de ton séjour à Tartas ».

Il y a des années déjà, Sœur Odette confiait à une de ses parentes : « Ah que je voudrais mourir en l'année du Tricentenaire ».

Issue d'une de ces familles qui ne savent rien refuser à Dieu — puisqu'elle n'a pas donné à l'Eglise moins de huit prêtres, religieux et religieuses — Marie-Joséphine-Louise-Odetta Gossin entra à la Communauté le 9 décembre 1899, fit son postulat à la Villette qu'elle ne quitta pour la durée de son Séminaire, que pour y reparaitre en 1901 avec le Saint Habit et s'y voir confier une classe dans une école de 1200 élèves.

En 1913, nous la trouvons à l'Abbaye, au service des pauvres, cette fois. En 1919, elle est envoyée à Bordeaux pour y fonder les premiers syndicats chrétiens féminins. C'est à Bordeaux également à la Ruche, qu'elle donne les premiers cours ménagers aux jeunes filles du monde. En 1924, une dame bienfaitrice donne sa maison pour en faire une maison d'Œuvres. Sœur Odette, certes, laissera subsister la maison d'habitation, mais elle fera construire, tout autour, à raison d'un par an, des pavillons où elle recevra des dames pensionnaires, des étudiantes de la Croix-Rouge, ici ce sera un jardin d'enfants, là, un foyer d'accueil pour jeunes filles, plus loin un restaurant pour les ouvrières d'usine des environs.

Voici à présent les prémices des cours d'enseignement technique et ménager, qui prendront, d'année en année de telles proportions que bientôt ils remplaceront les Œuvres sociales primitives.

Fille de paroisse, elle s'occupe des catéchismes, des patronages. Elle conduit à l'église, surveille pendant la messe une foule d'enfants ; elle ne les a pas sitôt ramenés de l'église, qu'elle se donne pendant une heure à ses grandes, les Enfants de Marie, dont plusieurs ne la quitteront que pour se donner à Dieu dans la vie religieuse, tandis que nombre d'autres ne cesseront de lui écrire pour la remercier des judicieux conseils qu'elle leur a prodigués.

Quant aux pauvres, elle les réunit pour un goûter, chaque mois, et inspire discrètement les Dames de la Charité qui s'occupent d'eux.

En 1943, le Seigneur la dirige vers un autre champ d'activité, Eysines, près de Bordeaux, où une bienfaitrice lui offre sa propriété pour en faire une école ménagère rurale. Là encore, elle va fonder, construire, en luttant contre les difficultés qui eussent découragé mainte autre. Entrepris pendant l'occupation, les travaux de construction n'avancent qu'avec une lenteur désespérante, le ciment, les matériaux n'arrivent qu'au compte-gouttes. Que lui importe ? Le Seigneur a manifesté clairement sa Volonté. Sœur Odette y mettra le temps qu'il faudra ; mais l'Œuvre se fera. Pas plus que les difficultés, les critiques ne la découragent. « Tout ce qu'on peut dire contre moi, ça m'est égal, pourvu que l'Œuvre de Dieu se fasse ».

De fait, en 1946, l'École ménagère reçoit les premières élèves. Ce qui ne l'empêchera pas d'accueillir avec une cordialité inoubliable tous les groupes de jeunes ; guides, scouts, membres des patronages, se sentent chez eux et sont heureux de s'ébattre dans la grande propriété de Sœur Odette.

Mais voici qu'à leur tour, bénéficient du même généreux accueil des retraitants de toutes catégories : prêtres, jeunes ménages, jeunes gens, jeunes filles, intellectuels catholiques de la qualité de Daniel Rops et de Joseph Folliet. Aucune innovation ne l'effraie ; aucun besoin des temps actuels ne lui échappe. Ah ! elle est bien, en cela aussi, la digne fille de saint Vincent de Paul.

Son zèle ne connaît pas de limite ; mais l'injure des ans, la fatigue des jambes lui rappellent que les forces humaines en ont une.

Il lui est dur de se résigner à la retraite, à 74 ans à peine, quand il reste de par le monde tant de bien à faire et que l'éternel repos n'apparaît pas dans un avenir très proche. Que voulez-vous faire pourtant contre la Sainte Obéissance ?

Quoi ? Refuser à saint Vincent de Paul « l'honnête retraite » qu'il lui offre à l'ombre du chêne de Ranquines ?

Sœur Odette va donc savourer tout à loisir les douceurs d'un repos si bien gagné, ne vous y fiez pas trop ; trois mois se sont à peine écoulés depuis son arrivée au Berceau qu'elle ne tient plus en place ; son cœur s'est ému d'apprendre que, tout après d'elle, la paroisse de Tartas importune le Ciel de ses prières

pour tenter, contre tout espoir, de retenir une communauté que la Maison-Mère, faute de sujets, se voit, la mort dans l'âme, obligée de rappeler.

Alors, dans un sursaut d'énergie dont Dieu seul connaît le mérite, au mépris de sa tranquillité, malgré son âge avancé, sa santé ébranlée, ses jambes qui ne peuvent guère plus la supporter, elle se met à la disposition de la Providence pour gagner, coûte que coûte, une bataille humainement perdue, et la partie est gagnée, grâce à saint Vincent qui veille du haut du Ciel, grâce à Sœur Odette qui a su mettre le prix à cette victoire si peu espérée.

A l'hôpital de Tartas l'attend une activité encore inédite pour elle, celle précisément qui autrefois sollicitait sa générosité d'aspirante, et que Dieu avait toujours refusée à son désir ; le soin des vieillards. Au comble de la joie, elle eut le grand mérite de les comprendre d'emblée, de les aimer, de les traiter comme des enfants, de les servir, de les soigner comme les membres souffrants de Jésus-Christ. Mais cette activité principale ne la détournait pas d'une autre encore pour laquelle elle estimait, non sans raison, qu'elle avait reçu de Dieu une aptitude particulière, un charisme précieux : le catéchisme.

Elle aimait les enfants et savait s'en faire aimer. Chacun d'eux lui accordait sa pleine confiance, parce qu'elle savait leur parler le langage du cœur et s'intéresser à leurs problèmes personnels grands et petits. Son enseignement était direct, approprié, imagé, vivant.

Malgré que son médecin lui eut ordonné un repos complet, elle avait supplié qu'on lui laissât continuer son catéchisme. Elle aurait voulu mourir à cette tâche qu'elle estimait la plus noble de toutes.

A la fin de sa dernière heure de classe, elle dit à son curé : « Je sens que le bon Dieu m'appelle, ma tête se perd par moments, la parole ne vient plus ; j'en viens à ne pouvoir plus bouger. J'accepte tout cela, mais ce qui me peine le plus, c'est de n'être plus capable de faire le catéchisme ». Et elle se mit à pleurer.

Maintenant, c'est à ses enfants de pleurer, à ses pauvres, à ses vieillards, et à toutes les familles de Tartas, pour qui elle était vraiment la Bonne Mère, celle qui écoute, qui comprend, qui compatit et qui console.



#### ESQUISSE BIOGRAPHIQUE DE FÉLICIEN COUYBES.

5 MAI 1960. — Après plusieurs semaines d'infirmerie, M. Félicien Couybes termine en ce jour une longue suite de souffrances. Elles lui arrachaient de profonds gémissements, des cris et des prières retentissants dont il ne se rendait pas bien compte car pour lui la surdité allait s'accroissant. Ainsi prenait fin, par une pénible épreuve de santé, la vie d'un tout aimable confrère, avec qui les

rapports s'avéraient faciles, tant il était doux, modeste et compréhensif. Originaire du Lot, et d'une excellente famille paysanne, il était né le 27 juillet 1905, à Larnagol proche Cajarc. Après ses études secondaires à Gourdon, il était admis au Séminaire interne de Dax, le 2 octobre 1925.

Il y passa, dans la sérénité, son temps normal de formation et y fut ordonné prêtre par Mgr Mathieu, le 30 juin 1935. Sa vocation pour les missions de Chine l'avait attiré chez saint Vincent ; aussi sur la fin de 1935, il arrivait à Pékin.

Là, dès 1938, ses talents, ses prédispositions le firent aiguiller vers les offices de la procure de Tientsin, puis, cinq ans plus tard, il revint aux services de l'économat du Pétang, à Pékin. Son oreille devenait dure, mais à cet office d'incessant dévouement, il se donnait de tout cœur et avec entrain.

En 1951, devant le raz de marée qui dévasta et ruina les Missions de Chine, M. Couybes, avec nombre d'autres Missionnaires rentra en France. Il s'était prodigué avec générosité à la Chine... Cette page se tournait. Mais il avait encore des forces. Il les donna sans retard, aux services de Villebon. Leurs exigences terribles le maintinrent dans cette surveillance avisée d'exploitation où sans peine l'avait jadis préparé, son milieu familial. Tout aimable et modeste, il se maintenait sagement dans son petit coin. Il resta de la tribu heureusement vivace des doux, des humbles, emplis de la sagesse évangélique qui trouve, dès ici-bas, son indicible bonheur au service de Dieu et des autres. Puisse dans la famille de saint Vincent (tout comme ailleurs), voir toujours s'augmenter le nombre de ces artisans de leur propre bonheur, désireux de la félicité des autres autant du moins que cela dépend d'eux. Sainement joyeux et laborieux pour leur compte : artisans de paix.



#### PÈLERINAGES VINCENTIENS EN AUTO.

22 MAI. — En ce dimanche, la série des fêtes vincentiennes comprend, pour les clercs de la Maison-Mère et pour nombre de fidèles d'Amiens et d'ailleurs, une spéciale célébration, tout à fait dans le goût du jour : *un rallye-pèlerinage à travers la Picardie*.

Parmi les cérémonies que la paroisse *Sainte-Anne* d'Amiens consacra, du 20 au 27 mai, à célébrer saint Vincent de Paul et sainte Louise de Marillac, ce quatrième dimanche de mai entraîne les amis et admirateurs de saint Vincent, en divers sanctuaires et sites picards, marqués par quelques souvenirs de ce fervent bienfaiteur de la Picardie qu'il parcourut, lui, à pied ou à cheval, lentement et généreusement.

En 1960, l'exceptionnel fut donc cette *course aux clochers*. Une bonne soixantaine d'autos particulières et trois cars prirent la route. Dans cette suite d'étapes et de kilomètres, c'est tout d'abord sur la *Nationale 29* qu'on s'engage, vers *Albert*. Chemin qu'ont parcouru tant de convois de réfugiés et de militaires... On

ne peut éviter un tel souvenir... pour ceux du moins qui revoient ces heures sombres dans la trame de cette journée de prières et de souvenirs reconnaissants.

De tels cortèges, même minutés, prennent inévitablement du retard : il y a tant d'imprévus et ici tant de ferveur qu'on est amené à marquer le pas.

Voici, tout d'abord, *Heilly, étape de la paix !*

#### HEILLY FUT L'ÉTAPE DE LA PAIX.

*M. le Maire, M. le Curé, entourés de la grande majorité des habitants nous attendaient au pied du calvaire si magnifiquement restauré par eux. La beauté du lieu, le panorama exceptionnel, mais surtout la présence au milieu de nous du « Cœur de saint Vincent » nous exhortaient à une prière fervente en faveur de la paix.*

*M. Lignie, curé de Ste-Anne d'Amiens, nous donna brièvement l'histoire de ce haut lieu : M. de Gondî, outragé, va se battre en duel. Monsieur Vincent intervient énergiquement et malgré l'importance de la querelle, les mœurs brutales de l'époque, réussit à concilier les adversaires. Quelle magnifique leçon de générosité pour notre époque actuelle où il est journellement question de guerre, de rébellion, d'atrocités... Nous saisissons déjà, par ce trait, l'apôtre de la Paix, « le Père de la Patrie » qu'il sera toute sa vie.*

#### ALBERT, C'EST LE PÈLERIN DE LA VIERGE.

*L'insigne relique, entourée des pèlerins sensiblement encore plus nombreux, fait une entrée solennelle dans la basilique. Les grandes orgues l'accablent. Mgr Galland, visiblement ému, nous fait partager son émotion et sa joie en évoquant succinctement la confiance du Grand Saint envers la Vierge. Chacune de ses journées a été vécue sous le regard de Notre-Dame. Dans les grandes occasions, surtout à l'heure des grandes calamités nationales, il prenait le bâton de pèlerin et s'en allait supplier Notre-Dame pour les pauvres et les malheureux.*

*Le rayonnement de son œuvre de charité demeure toujours très vivant dans la ville et les environs. Si les Filles de la Charité ont dû quitter l'hôpital, elles continuent de se consacrer efficacement au service des pauvres et des malades soit à domicile, soit à leur dispensaire établi au pied de la basilique... Leur inlassable activité, nous la retrouvons à Bray-sur-Somme qui nous donne l'occasion d'évoquer l'une de ses magnifiques filles : Sœur Marguerite Deleau.*

*L'événement se passe sous le Consulat. La France vient de traverser des moments pénibles et se retrouve. Tout reste néanmoins à faire car la révolution de 1789 a dispersé sinon détruit des œuvres hautement charitables. C'est le cas de la Congrégation des Filles de la Charité dont Sœur Marguerite Deleau est la Très Honorée Mère Supérieure générale. Elle confie sa peine, sa*



*douleur à Notre-Dame de Brebières auprès de qui elle trouve réconfort et soutien. A l'exemple de saint Vincent de Paul, elle fait démarches sur démarches auprès du Gouvernement. Elle harcèle le Ministre de l'Intérieur de l'époque, Chaptal, qui finit par lui donner l'autorisation de rouvrir la Maison-Mère à Paris. Grâce au dévouement de cette humble femme, nombre de pauvres, d'infirmes, d'enfants sont sauvés...*

**NESLES, C'EST UN HOMMAGE ET UN ESPOIR.**

*Nesles est la plus ancienne Communauté de Filles de la Charité de la Somme, peut-être même la première fondation de saint Vincent. Les pèlerins du rallye ne sont pas prêts d'oublier l'accueil de la population.*

*Le « Cœur de saint Vincent » fait à peine son entrée dans la ville que les cloches de l'église clament partout leur joie et leur impatience. Un essaim de petites filles, de blanc magnifiquement parées, l'accueillent et lui font un gracieux cortège... C'est extraordinaire de simplicité et de gentillesse... C'est, dans un sanctuaire rempli très largement, l'hommage de tout un peuple qui clame ses remerciements d'avoir été aidé ou réconforté à l'occasion d'une épreuve par la descendance spirituelle de saint Vincent et qui chante son espoir de bientôt voir rebâti, plus beau qu'avant, son hôpital-hospice...*

**MONTDIDIER, C'EST LE COLLÈGE SAINT-VINCENT.**

*Monsieur Vincent n'est pas venu à Montdidier. Mais ses fils, les Prêtres de la Mission, y ont laissé un souvenir impérissable.*

*Au Prieuré, dans un cadre exceptionnel de fraîcheur et de calme, sur l'emplacement même de l'ancien collège, M. Declé, son actuel directeur, entouré de nombreux anciens, nous retraça brièvement l'œuvre d'éducation, de culture que fut celle des « Lazaristes » jusqu'en 1905. Leur réussite fut tellement complète que, très rapidement, la renommée de leur établissement dépassa largement les frontières de la Picardie... les élèves vinrent de partout et atteignirent le chiffre de cinq cents. Ce rayonnement intellectuel valut à Montdidier le titre de « Urbs Cultissima ». Le bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, martyrisé en Chine en 1840, y professa, deux ans durant (1823-1825), avant de recevoir la prêtrise à Paris, le 23 septembre 1825, des mains de Mgr Dubourg (1766-1833), dans la chapelle des Filles de la Charité.*

**GANNES, C'EST LA VOCATION DU GRAND SAINT QUI EST PRÉCISÉE.**

*La longueur du parcours n'a pas entamé l'ardeur, l'enthousiasme des pèlerins qui, malgré une attente longue et inquiétante, sont accueillis avec bonté par M. l'abbé Colignon, curé de Gannes et ses paroissiens.*

*Dans la vieille église que M. de Paul a bien connue, le « Cœur de saint Vincent » fait une entrée solennelle et est longuement exposé à la vénération des fidèles venus nombreux.*

*Le précepteur des enfants de M. et Mme de Gondî, nous dira le pasteur de Gannes, venait souvent à cheval. C'est ainsi qu'au cours d'une de ses nombreuses promenades, il fut demandé, par hasard, auprès d'un paysan moribond. Monsieur Vincent qui s'était déjà montré un convertisseur extraordinaire lorsqu'il était esclave en Afrique du Nord, trouva la façon, les mots pour ramener à Dieu cet homme. Le bonheur de ce dernier fut tel, que ce fut pour Monsieur Vincent une véritable révélation et l'éclosion de sa vocation. L'apôtre providentiel que la France — menacée de décomposition spirituelle — attendait était né.*

#### FOLLEVILLE, C'EST LE FAMEUX SERMON DE MONSIEUR VINCENT.

*Nous arrivons à Folleville avec deux heures de retard. La patience des premiers arrivés a été mise à dure épreuve. Néanmoins, chacun fait montre de bonne volonté : c'est véritablement le festival de la Charité.*

*Ici tout commença le matin par une grand'messe solennelle, célébrée, en l'église historique de Folleville, par M. de Saint-Pol, vicaire à Sainte-Anne d'Amiens et servi par un groupe d'élèves du collège Saint-Vincent de Montdidier. Dans son sermon, M. Lignie, Supérieur de la résidence des Lazaristes, après avoir évoqué la création de la Congrégation des Prêtres de la Mission, insista sur le message de charité apporté par Monsieur Vincent.*

*Après la fête champêtre de l'après-midi qui remporta un plein succès, fut célébrée, dès l'arrivée du rallye-pèlerinage, une autre messe, par M. Huguet, ancien curé de Sainte-Anne, en présence de Mgr Doal représentant S. Excellence Mgr Stourm et de M. le chanoine Foussadier, aumônier des Conférences Saint-Vincent de Paul du département. Les chants et les commentaires étaient assurés par la chorale des séminaristes de la rue de Sèvres, à Paris qui, déjà, durant tout le rallye-pèlerinage, nous avaient édifié par leur aimable simplicité. M. Houfflain, Visiteur de la Province, termina cette émouvante cérémonie en nous présentant Monsieur Vincent comme « un des génies les plus humains qui aient organisé la France ».*

*Une foule considérable, évaluée à plus de deux mille personnes, se rassemblaient dans le parc du château, malgré une pluie qui tombait. Elle fut courageuse et attendit patiemment le moment d'assister au spectacle grandiose donné par la Compagnie Théâtrale de l'Alliance : Les Riches Heures de Folleville. Son attente ne fut pas déçue.*

*L'émerveillement de tous fut spontané et alla grandissant au fur et à mesure du spectacle présenté selon la technique « Son et Lumière ». Le château conta vraiment son histoire en prenant selon les circonstances des airs majestueux, chevaleresques, joyeux ou tristes : la marche des légions romaines, l'incendie du château en 1358, dont l'effet fut saisissant, le passage de Louis XVI, le mariage de Raoul de Lannoy et de Jeanne de Poix-Seychelles, la visite de François I<sup>er</sup> et la paix de Crépy-en-*

*Laonnois, la destruction du château par le compte de Maillj-Haucourt se succédèrent devant nos yeux surpris.*

*Le moment le plus émouvant fut sans aucun doute le séjour de saint Vincent de Paul à Folleville avec l'évocation de son fameux sermon du 25 janvier 1617. La foule était attentive, religieuse... le plus grand silence régnait dans le parc, un silence lourd d'espérance... Chacun se représentait l'humble prêtre montant en chaire. Ses pas martelants les marches frappaient nos cœurs, les ouvraient et très simplement les paroles de son fameux sermon sur la Confession Générale pénétraient le meilleur de nous-mêmes...*

*Enfin, tandis que dans un magnifique final une clarté fulgurante et éblouissante jaillissait du haut du donjon pour retomber en cascade lumineuse, le « Cœur de saint Vincent » s'était réfugié dans l'église toute proche. Les fidèles toujours très nombreux continuaient à lui faire une noble Cour. Personne ne semblait vouloir partir... Une sainte émulation s'était engagée entre les Prêtres, les religieuses, toutes ces femmes, tous ces hommes qui, à regrets, durent quitter Folleville, qui n'oubliera jamais ces heures inoubliables...*



#### BONDUES : BÉNÉDICTION DE LA CHAPELLE.

2 JUIN. — Avec la chapelle, l'école apostolique de Bondues est officiellement inaugurée en ce jour. Le T.H. Père Slattery est accompagné de tout un cortège de confrères dont MM. Contassot Félix et Paul Bizart et maints autres, anciens élèves ou professeurs de l'école de Loos.

Hélas, en ce jour, M. Raoul Magentic, l'actuel Supérieur de la Maison, cheville ouvrière de cette bâtisse, se trouve au loin dans ses Pyrénées natales, rappelé auprès de sa vénérable maman dont l'état est alarmant. M. Juncker, assistant de la maison, et l'équipe professorale se dépensent pour assurer le fidèle déroulement du programme : inauguration de cette maison dont les *Annales*, t. 124, p. 223-236, après maints autres visiteurs, ont souligné la réussite.

Mais voici ce qu'en dit la plume souriante de M. Gonthier :

*En attendant l'heure de la grand'messe, la maison s'offre dans ses détails aux visiteurs. La meilleure description ne pourrait donner qu'une pâle idée de la réalité. Comment dire, en effet, la belle ordonnance de l'ensemble, la clarté que prodiguent les vastes ouvertures, la gamme variée des couleurs qui diversifient les classes, égayent étude et dortoirs et mettent sous vos pas des carrelages partout différents ? La joie dans une vie par elle-même austère, voilà ce que les architectes, M. Louis Mollet et M. Michel Olchenick ont voulu mettre. Et M. Michel est encore allé plus loin : de cette maison où se formeront de futurs Missionnaires, le centre ne doit-il pas être le tabernacle, foyer d'allègre courage ? Alors M. Michel a fait en sorte que tout dans ces clairs bâtiments converge vers la chapelle.*

#### LE LOCAL.

*La chapelle ! Maintenant, il faut y diriger nos pas, car il est près de dix heures et la messe solennelle va commencer. Vous voici dans le hall d'entrée de la maison : au sommet de quelques marches imposantes, sur votre droite en entrant, de vastes portes de verre vous laissent déjà découvrir tout l'intérieur de la chapelle. Votre regard se porte immédiatement sur l'autel, une table blanche plantée sur des degrés de marbre noir et se détachant sur l'austérité d'un fond de briques que vivifie une immense croix. Vous avancez maintenant dans l'allée au milieu et vous hésitez : vos pieds se posent sur un tapis de marbre ; d'un noir profond en bordure, ses dalles centrales sont d'un blanc veiné de gris. Le tout, du plus impressionnant effet... Vous cherchez d'où vient la lumière, une lumière tamisée ? Et vous apercevez, occupant tout le côté gauche du chœur, une verrière où s'entre-croisent des flammes fauves. Entre le bleu profond des contreforts qui supportent le plafond en V renversé et couleur bois, vos yeux découvrent encore, jalonnant chacune des puits en brique, de petites fenêtres dont la teinte dominante est le rouge.*

#### LA CÉRÉMONIE.

*En cette matinée du 2 juin, la chapelle a pris un aspect qu'elle n'aura sans doute pas souvent. Tout le côté Evangile est occupé par des Filles de la Charité, avec leur Visitatrice de Lille, la R. Sœur Gasnier. De l'autre côté, les premiers rangs appartiennent à la municipalité de Bondues, ainsi qu'aux architectes et chefs d'entreprises qui ont mené à bien la construction de l'école. Derrière eux, parents et amis se pressent. Aux tous derniers rangs ont pris place les ecclésiastiques « in nigris ». Il y a là, outre les confrères parisiens mentionnés plus haut, M. Payen Directeur des Sœurs de la Province de Lille, M. Milleville, Supérieur de Loos, M. Salendres d'Amiens, M. Schilling, M. Florin, M. Placier...*

*Les élèves occupent la tribune. Elle est assez spacieuse pour eux... et pour l'orgue : car la chapelle de Bondues possède un orgue un vrai : c'est ni plus ni moins celui sur lequel jusqu'à présent travaillait chez lui Maître Litaize. Le montage de l'instrument a été achevé il y a deux ou trois jours, et Maître Litaize a été invité à venir lui-même faire prier et chanter son orgue à l'occasion de cette journée d'inauguration.*

*Le cortège liturgique fait son entrée par le fond et monte jusqu'au chœur. Le Très Honoré Père procède à la bénédiction de la chapelle et la grand'messe commence. Elle est célébrée par le Très Honoré Père, assisté de M. Lecat comme diacre et de M. Bellin comme sous-diacre. M. Vivant est grand maître des cérémonies. Au chœur a pris place M. le chanoine Chavanat, Vicaire général de Lille ; il est entouré de M. le Visiteur et de M. Bizart.*

*Les chants, le Propre de l'Ascension et l'Ordinaire, sont parfaitement exécutés par la chorale qui fait vraiment honneur à son directeur, M. Pillot.*

A l'Évangile, M. Houfflain prononce une brève allocution. Il s'adresse aux enfants et souligne deux faits : c'est en l'année du Tricentenaire de la mort de saint Vincent de Paul que cette maison est solennellement inaugurée ; et cette école a précisément pour but de donner à saint Vincent des fils, des fils qui continueront son admirable charité. En second lieu, après avoir vécu sous le rayonnement de Notre-Dame de Grâce à Loos, de cette Notre-Dame que les fils de saint Bernard apportèrent, l'École Apostolique du Nord est placée sous le signe de Marie Reine du Monde. Comme les Apôtres au Cénacle vécurent les jours préparatoires à la Pentecôte, c'est avec Marie qu'ici les futurs missionnaires se formeront. Et M. le Visiteur achève en s'adressant à la Reine de ces lieux : « Notre-Dame, prenez possession de votre domaine, et remplissez-le de jeunes ! ».

#### RÉCITAL DE GASTON LITAIZE.

A l'issue de la messe qui s'est achevée sur de très nombreuses communions, et après que la chorale eût exécuté un sémillant « Jubilate » polyphonique, Maître Litaize donna un récital. Ce fut l'action de grâces de tous exprimée — et avec quel art ! — sur un instrument aux admirables sonorités. Le Maître interpréta quatre pièces de la « Deuxième suite » de Clairambault, un « Sanctus » de Couperin, et deux petites fugues. Pour achever, il se lança dans une magnifique improvisation sur le « Regina Cæli ».

Avant de quitter la chapelle et à la demande de M. le Visiteur, un « Je vous salue, Marie », fut récité pour la maman de M. Magentie.

#### SÉANCE AU RÉFECTOIRE.

De la chapelle, à peu près toute l'assistance — sauf les Sœurs ! — descendit au sous-sol dans la salle de jeux où, sur une longue table fleurie d'œillets, un vin d'honneur était servi... A ce moment, parvint le télégramme de la Très Honorée Mère. Il nous apporçait toute sa bonté en ces mots éloquentes : « Unie d'esprit cérémonies inaugurales Ecole Apostolique, implore bénédiction sur Supérieur, Missionnaires, Elèves ».

On n'eut pas beaucoup le temps de savourer les charmes de conversations sympathiques : la cloche appelait les invités au réfectoire où déjà les élèves attendaient devant leurs tables aux riantes couleurs. A la longue table d'honneur, présidée par le Très Honoré Père, plus de soixante couverts. Les soutanes des confrères alternaient avec les vestons des Messieurs qui travaillèrent à la construction de l'école. Je n'aurai pas l'audace de citer des noms, de peur d'en oublier ; ils viendront dans le texte des toasts cités plus loin.

Le menu et le service furent dignes de la circonstance... et du génie de M. Gaubert et de son équipe culinaire.

SANTÉS ET VŒUX : M. CARONI.

*Les desserts et le champagne s'accompagnèrent de ce dessert de l'esprit et du cœur que sont les toasts, M. Caroni ouvrit le feu.*

*Parlant au nom de tous les entrepreneurs, tous fiers d'avoir construit une maison où se formeront des prêtres, M. Caroni fit au nom de tous ses collègues, un éloge bien senti du clergé français et mit en relief l'importance de la fonction sacerdotale. Il alla même jusqu'à citer une parole du docteur Dibelius, évêque luthérien de Berlin, qui déclarait un jour : « Il ne reste que la religion pour empêcher que l'homme devienne un robot ». M. Caroni acheva en disant : « C'est un merci de tout mon cœur que je veux vous dire à vous tous qui formez la jeunesse. Il n'y a qu'une chose qui soit belle dans la vie : c'est l'amour... C'est cet amour que vous nous avez inculqué ».*

L'ARCHITECTE.

*M. Louis Mollet, l'architecte, maintenant se lève : « Je veux d'abord exprimer mon merci — dit-il en substance — à tous les Lazaristes que la construction de cette école nous a valu l'honneur et la joie d'approcher et de connaître... Je veux ensuite vous dire ce que pense l'architecte de ses maîtres d'ouvrage et de ses collaborateurs.*

*« Au premier rang de ceux-ci, je place le P. Magentie : il a été vraiment l'âme vigilante du chantier, et c'est pour moi, comme pour vous tous, j'en suis sûr, une immense peine de ne pas le voir parmi nous en ce beau jour, pour recevoir sa part, sa grande part de joie... Merci à mon cher Michel qui a tant travaillé aux plans de cet édifice et qui y a mis non seulement sa réelle compétence, mais aussi son inspiration de poète et de chrétien...*

*« Merci à M. Caroni, à son directeur de travaux, M. Defrance, à son chef de chantier, M. Abraham... Merci à M. Joncquez, qui a assumé tous les travaux de charpente et de menuiserie... Merci à M. Lesaffre qui s'est chargé de la couverture... Merci à M. Mignon-Laignel et à sa bonne équipe de carreleurs... Merci à M. Lesuge et à ses peintres qui ont habilement manié la couleur... Merci à M. Lion qui a réalisé le dallage en marbre de la chapelle... Merci à M. Locquet-Vernier qui s'occupa de la plomberie et du chauffage... Merci à M. Potigny qui a pris en charge toute l'installation électrique... Merci à tous ! Et à vous tous, je dois dire combien j'ai été satisfait de vous. Mais, vous-mêmes, soyez satisfaits du témoin vivant que vous laissez. Ce témoin vivant, il supprime et compense bien des inconvénients que vous avez pu rencontrer... Je pense que, grâce à ce témoin vivant, tous les élèves pourront goûter toute l'éducation qu'ils recevront ici, et nous, par eux et par lui, nous nous survivrons dans le temps ».*

LE PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE BONDUES.

Puis, M. Joseph Mulliez :

« Très Honoré Père, Monsieur le Vicaire général,  
Messieurs,

« Dans les ordres religieux, spécialement les ordres missionnaires, la formation que l'on donne aux futurs prêtres les aide à aller porter la bonne parole dans le monde et donc à parler facilement.

« Je n'ai pas eu le bonheur d'avoir cette formation et M. le Visiteur m'ayant demandé il y a quelques instants de dire quelques mots je m'excuse à l'avance de mon pauvre talent oratoire.

« C'est donc en tant que président de la Société Immobilière du Mont de Bondues, petite société qui nous donne bien du tracass, que je me lève pour remercier tous ceux qui ont collaboré à l'édification de ce bâtiment.

« Je ne les nommerai pas de peur d'en oublier, mais qu'ils soient ici tous remerciés du magnifique travail qu'ils ont accompli pour la construction de cette Ecole Apostolique.

« Tous, entrepreneurs et ouvriers, savaient que ce bâtiment était destiné à la formation de jeunes et spécialement de jeunes missionnaires, et c'est avec tout leur cœur qu'ils y ont travaillé.

« La construction commencée en avril 58 a été, malgré une interruption de six semaines due à la grève des frontaliers, quand même achevée pour la rentrée des élèves en septembre 59 : ce fut presque un tour de force.

« Je ne manquerai pas de remercier spécialement MM. les architectes. Mollet et Michel, qui ont mis toute leur compétence à diriger les travaux, mais surtout qui ont pensé ce bâtiment. Pour un architecte ce n'est pas toujours facile d'allier dans sa construction trois choses qui lui étaient demandées :

— d'abord les classes pour les élèves,

— ensuite les dortoirs et les réfectoires pour élèves et professeurs,

— et surtout la chapelle.

« Messieurs Mollet et Michel ont réalisé un ensemble très réussi et très pratique pour les utilisateurs ; qu'ils en soient remerciés.

« Mais celui qui fut l'âme de cette construction est malheureusement absent aujourd'hui, je veux parler du Père Magentié.

« Malgré son travail de Supérieur, de professeur, malgré ses nombreuses occupations à l'extérieur, il a mis tout son cœur à diriger la construction.

« Tous les jours il était présent sur le chantier et beaucoup d'entre vous ont sans doute reçu comme moi de nombreux coups de téléphone lorsque tout ne tournait pas rond.

« Il fallait que la rentrée de septembre 59 soit faite à Bondues ; elle a été faite, et c'est en grande partie grâce à son courage.

« Vous comme moi avez été souvent édifié de son courage à être sur le chantier par tous les temps malgré sa blessure, de son sourire malgré les difficultés, de son zèle et de son souci des autres.

« Il partageait tous les soucis des ouvriers du chantier. Il faisait vraiment sienne la spiritualité de saint Vincent, et malgré son désir d'avoir un très beau collègue ne voulait pas de luxe en pensant à la pauvreté de saint Vincent.

« C'est avec tristesse que nous avons appris son retour précipité auprès de sa manman malade ; pour le remercier de son dévouement le mieux est de prier pour lui et pour les siens.

« Avant de terminer, je m'en voudrais de ne pas remercier MM. les Professeurs et M. l'Econome de cette réception et surtout M. le Visiteur qui a désiré avoir ici à Bondues cette Ecole Apostolique et qui a mis toute sa foi et toute sa diplomatie pour que ce projet se réalise.

« Avant de terminer, je voudrais former un vœu : cette école a actuellement 70 élèves, elle peut en contenir 120, formons le vœu qu'elle soit très vite remplie et même trop petite, cela nous montrerait que la jeunesse de France a compris qu'il fallait beaucoup de missionnaires pour sauver le monde ».

#### M. LE VISITEUR.

Il appartenait à M. le Visiteur de faire fuser le bouquet du feu d'artifice. Il commença par faire remarquer qu'hier soir, contrairement aux usages, après que le Très Honoré Père eût été conduit à la chapelle, ce n'est pas le « Magnificat » qui fut chanté, mais le « Misericordias Domini ». Et, ma foi, ce fut tant mieux : car cette maison que nous inaugurons aujourd'hui a été l'œuvre du Christ, l'œuvre des miséricordes divines. Le bon Dieu, en effet, est intervenu d'abord par M. Mulliez. Et M. le Visiteur de redire l'appui spontané et total qu'il a rencontré en ce jeune industriel, père d'une si belle famille, quand il s'est agi de lancer la construction de l'Ecole de Bondues... Le bon Dieu ? M. le Visiteur l'a vu intervenir aussi par le truchement de M. le Curé qui s'est tout de suite si profondément réjoui de songer que sur sa paroisse allait se dresser une maison de formation sacerdotale... M. le Maire de Bondues, lui aussi, a tenu la place de la Providence, en facilitant la prise de possession du terrain... et il jouera ce même rôle dans l'avenir, en faisant en sorte que le terrain de l'école puisse s'agrandir pour éviter que des constructions trop voisines ne viennent resserrer l'école, n'est-ce pas, M. le Maire ?

Dans l'édification de cette maison, M. Mollet et M. Michet ont été la pensée. Ils ont pleinement compris la destination des bâtiments dont ils avaient à échafauder les plans... Quant à



*M. Debrenne, qui a incarné l'administration dans cette affaire, il a mis plus que son savoir-faire au service de cette œuvre, il a mis son cœur.*

*M. le Visiteur exprime sa gratitude à tous ceux qui ont constitué l'équipe d'exécution, entrepreneurs et divers corps de métiers.*

*Sa reconnaissance va aussi à M. Thiriez et au R.P. Boutry, S.J., Elle se fait affectueuse à l'égard du Supérieur et des professeurs de l'école « Marie Reine du Monde ». Exprimant sa peine de ne pas voir M. Magentie parmi nous. M. le Visiteur est tout heureux cependant de pouvoir donner lecture d'un télégramme par lequel M. Magentie dit son union de pensée avec tous ceux qui sont réunis pour fêter la maison de Bondues, et il annonce que l'état de sa maman s'est amélioré.*

*La gratitude de M. le Visiteur s'adresse aussi au personnel et spécialement au personnel de la cuisine. Puis, après avoir salué M. le chanoine Chavanat, Vicaire général, qu'il charge de tous ses remerciements pour S. Em. le cardinal Liénart et son auxiliaire, S. Exc. Mgr Dupont, il dédie un très filial merci au Très Honoré Père et lui déclare : « Tout le travail qui a été fait et qui se fait ici, toutes les espérances qui sont présentes à vos yeux. acceptez-les en un hommage de respectueuse affection ».*

#### LA SÉANCE : L'ÉCOLE ET LES SŒURS.

*Cependant les élèves avaient droit eux aussi de libérer leur esprit et leur cœur. Il était normal qu'ils aient un peu pour eux seuls le successeur de saint Vincent... Pour eux seuls? Pas tout à fait : des cornettes, légitimement, voulaient avoir elles aussi une part de la fête. On peut donc dire que la double famille vincennienne se trouvait réunie dans la salle de jeux, quand le Très Honoré Père vint s'y asseoir entre M. Contassot et M. le Visiteur qui avait lui-même à ses côtés M. et Mme Mulliez qui... Mais vous verrez tout à l'heure.*

#### L'ADRESSE DE GRATITUDE DES ÉLÈVES.

*Avec un charmant aplomb, un élève lut ce compliment :*

*« Il y a un an, presque jour pour jour, nous avons la joie de vous posséder quelques heures dans notre école apostolique de Loos. Vous venez partager notre fierté de voir M. Magentie, notre Supérieur, élevé au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur.*

*« Vous venez aussi partager la mélancolie de nos adieux à Notre-Dame de Grâce, la patronne de cette école, qui nous avait protégés si longtemps et que nous aimions vraiment comme notre Mère.*

*« Aujourd'hui, à un an d'intervalle, c'est la nouvelle maison de Bondues que vous daignez visiter, et les circonstances sont exactement opposées. Pour notre Supérieur, la joie a fait place à la tristesse et l'état de santé alarmant de sa maman ne lui*

permet même pas d'être avec nous pour vous recevoir. Par contre, les regrets du départ de Loos se sont évanouis devant la joie de retrouver ici Notre-Dame, Marie, Reine du Monde, patronne de cette magnifique école, de cette chapelle surtout dont l'austère beauté a déjà captivé tous ceux qui ont eu le privilège d'y prier.

« N'est-ce pas dire, Monsieur et Très Honoré Père, que nos joies et nos peines sont vos joies et vos peines, et que vous tenez à prendre une part active à tous les sentiments de vos enfants ? Soyez-en vivement remercié, et veuillez croire que notre reconnaissance s'est traduite en ferventes prières, spécialement ce matin, en nous unissant au Saint Sacrifice que vous avez offert dans notre chapelle.

« Mais, pouvons-nous prononcer le mot de reconnaissance sans penser aussitôt à tous ceux qui ont contribué à l'édification de cette école ? M. le Visiteur, d'abord, dont l'intrépide audace donnerait le vertige à qui ne le connaîtrait pas. L'amour de la Congrégation et l'exemple de saint Vincent lui ont livré le secret de lever toutes les barrières et de franchir tous les obstacles. C'est à lui que nous devons cette maison. Qu'il veuille bien trouver ici le témoignage de notre gratitude, non seulement pour ce cadeau princier, mais aussi pour l'exemple de foi, d'énergie, de confiance en la Providence qu'il nous donne.

« La joie de cette journée est assombrie par l'absence de M. le Supérieur et par l'épreuve qui le frappe. Conscients du dévouement qu'il a apporté à la maison de Bondues, des peines et des sacrifices innombrables qu'il s'est imposés pour nous, comment ne pas lui dire notre merci profond et sincère ? Aussi ferons-nous monter encore plus nombreuses et plus ferventes nos prières pour lui et pour sa maman.

« Nous savons, Monsieur et Très Honoré Père, que beaucoup d'autres personnes ont contribué à l'œuvre que votre présence couronne aujourd'hui : des bienfaiteurs discrets, des Prêtres de la Mission, des Filles de la Charité qui continueront à nous entourer de leur affection et à nous combler de leurs bienfaits. Si nous avons voulu les mentionner devant vous, c'est qu'ils partagent vos soucis, nous le savons ; c'est aussi qu'ils désirent vous aider à rendre prospère la Congrégation, dont les besoins sont immenses, puisqu'à la suite de saint Vincent, vous voulez répondre aux besoins mêmes de l'Eglise.

« Mais surtout nous en avons parlé pour vous dire combien nous voudrions ne pas les décevoir. A quoi servirait cette belle maison s'il ne devait en sortir de nombreux et saints missionnaires ?

« L'œuvre matérielle est terminée. L'œuvre véritable commence. Nous aurons à cœur de répondre fidèlement à l'appel de Dieu, de nous laisser former docilement en vue de la mission que la Providence nous réserve. Nous prions aussi le Seigneur

de remplir cette maison de séminaristes généreux, fermement décidés à travailler à son service.

« Puisse la bénédiction que vous allez nous donner, rendre efficaces nos vœux et nos prières, et vous aider ainsi dans la lourde tâche que vous assumez.

« J'en ai presque fini, mon Père, avec ce long discours. Et pourtant — en aurai-je la témérité ? — je voudrais encore ajouter quelque chose. Les grandes personnes, qui sont gens d'expérience, prétendent qu'il n'y a pas de fête sans lendemain. Nos aînés, les humanistes, qui sont des savants, prétendent, eux, qu'un poète d'autrefois (il s'appelaït Marot), expose son dénuement au Roi en se défendant de lui faire « ou requête ou demande ». Mais cependant, ajoutait-il : « Je ne dy pas, si vous voulez rien prester, que ne le prenne »... Je n'aurais pas l'audace, mon Père, de vous demander une journée de congé. Mais je gage que si vous nous l'offrez, pas un de mes camarades n'aura l'idée de s'en plaindre. Dieu me garde d'insister ! Car ce que vous nous donnerez ne saurait nous faire oublier que c'est, Monsieur et Très Honoré Père, pour votre présence et votre sollicitude que nous vous disons Merci ! ».

#### RÉPONSE DU T.H. PÈRE ET DONN.

Très heureux, très détendu, le Très Honoré Père se leva et avec beaucoup de cœur remercia les enfants de la belle journée à lui offerte. Puis il les encouragea à se livrer avec profit à la formation qui leur est donné dans un cadre si attrayant, si beau. Puis, souriant, le Père ajouta : « Si je comprends bien le français, votre camarade m'a demandé tout à l'heure un jour de congé... eh bien, je vous en donne deux : un pour moi et un pour M. le Visiteur ».

Péroraison fût-elle jamais plus chaleureusement accueillie que celle-là ?

Les dernières minutes de cette réunion intime devaient connaître une particulière vibration d'âme. M. Houfflain se leva et donna lecture du document par lequel le Supérieur général de la Congrégation de la Mission, en reconnaissance du généreux dévouement dont ils ont fait preuve en faveur de la construction de l'École de « Marie Reine du Monde », dévouement qui les ont constitués bienfaiteurs de la Petite Compagnie, « affilié » M. et Mme Mulliez à la Congrégation de la Mission.

Les applaudissements qui saluèrent cette lecture, ont dû faire sentir à M. et à Mme Mulliez, très émus, combien le geste du Supérieur général apparaissait à tous comme une récompense bien méritée.

C'est au pied du Très Saint-Sacrement que toutes les grâces se rencontrèrent. M. Contassot présida le salut au cours duquel, une fois encore et toujours avec le même brio, la chorale exalta les bontés sans borne du Seigneur... Et de tous les cœurs, à n'en pas douter, vers l'Hostie, monta le souhait : « Belle et jeune

*Ecole de Bondues, sois pour des siècles et des siècles le cénacle de joie où se préparera une solide armée de Missionnaires vinctiens, sous le regard de Marie, Reine du Monde ».*

★

#### L'INAUGURATION DE L'EXPOSITION SAINT-VINCENT.

3 JUIN 1960. — A Paris, au Musée de l'Assistance publique (47, quai de la Tournelle), l'exposition Saint-Vincent de Paul est officiellement inaugurée, sur les 15 heures. Les deux Ministères de la Santé et de l'Instruction publique, par leurs services d'archives, ont assemblé et habilement présenté maints souvenirs sur la vie et l'œuvre de *Monsieur Vincent*.

Le directeur général des Archives de France, M. André Chamson, et M. Xavier Leclainche, directeur général de l'Administration de l'Assistance publique, entourés de fonctionnaires et artisans de cette œuvre, accueillent avec dignité tout un choix d'invités de marque. Avec le cardinal Feltin, on voit notamment, parmi des dizaines d'autres, le T.H. Père Slattery et la T.H. Mère Lepicard, dûment accompagnés. Après une brève présentation, la visite commence. On suit les autorités, un chacun parcourt avec respect et se penche avec vénération sur cet assemblage de souvenirs émouvants : écrits, objets, portraits, lettres, etc., le tout chargé d'histoire menue et de vivants témoignages de charité.

On revoit, un peu dans son cadre et son temps, Monsieur Vincent, centre de cette présentation, on devine et soupçonne son activité qui sut trouver et animer tant de générosités et tant de collaborations. Le grand homme, le saint, transparaissent dans cette double centaine de pièces choisies et décrites en un volume de Catalogue et habilement présentées sous vitrines et par une technique désormais classique et vivante.

Trois cents ans après sa mort, Monsieur Vincent vit encore et non pas seulement dans ces papiers qui ont survécu, inévitablement décolorés. Un chacun le sait et le sent.

Ouverte en fait jusqu'au 8 novembre, l'exposition a redit et porté, devant nombre de regards et de cœurs, son témoignage vinctien. Le succès a couronné d'obscurs et généreux efforts, tout comme l'œuvre de Vincent a rencontré pour la servir et continuer, toute une armée de cœurs modestes et ardents. Ainsi servie, une cause ne peut qu'aller de l'avant et continuer ses services tant qu'elle groupe de telles volontés. Ainsi soit-il !

★

#### NOTICE DE M. ANDRÉ GIRAUD.

6 JUIN 1960. — A Oran, M. André Giraud devait aujourd'hui gagner Paris par avion pour y subir quelque traitement. Et voilà qu'inopinément une crise le terrasse. Elle termine brusquement cette vie de dévouement, de charité, de bonté. Le *Bulletin du Séminaire*, en son numéro de juillet 1960, sous la

plume de Robert Riber, jeune prêtre d'Oran, caractérise ainsi cette vie, cette physionomie, qui se dépensa près de vingt-cinq ans au service de l'Algérie : Constantine, Alger, Oran.

*De parents originaires du Puy-de-Dôme, M. André Giraud naquit à Paris le 4 juin 1902. Il commence ses études secondaires au Berceau de saint Vincent vers l'âge de treize ans. Il se distingue au cours de ses premières études par un esprit alerte et intelligent. Le 29 septembre 1921 fut son jour de vocation (on nomme ainsi l'entrée au noviciat chez les Prêtres de la Mission). Ordonné prêtre à Dax, le 1<sup>er</sup> juillet 1929, par Mgr Sauvant, il commença une vie toute de dévouement où il se dépensera sans compter à l'enseignement et à la formation des futurs prêtres, exception faite d'un stage de deux ans (1934-36), où il s'adonna au ministère paroissial, à Paris (Sainte-Rosalie). Il avait été envoyé à Cuvry où de 1929 à 1934, il fit ses premières armes dans l'enseignement.*

*Mais, en 1936, l'Algérie devait profiter des qualités exceptionnelles de cet homme de Dieu. Conquis d'emblée par notre Province et ses habitants, il fut bientôt un Africain d'adoption : témoin les vingt années passées à Constantine où il laissa un souvenir impérissable et de nombreux amis qu'une sympathie naturelle et irrésistible attirait à lui. Après un an d'aumônerie dans un orphelinat d'Alger, Oran eut le bonheur de bénéficier de ses services depuis 1957. Les quelques années passées au milieu de nous, nous permirent d'apprécier la valeur profonde de ce prêtre qui sut s'attacher immédiatement de nombreuses sympathies et de durables amitiés. Qui ne connaissait pas le Père Giraud ? Sa silhouette familière était partout et son bon sourire animait perpétuellement un visage serein.*

*Aumônier de la prison civile, il s'acquittait de sa tâche avec le dévouement que tout le monde lui connaissait. On usait de sa bonté, on en abusait beaucoup aussi, et d'aucuns se souviennent de ces visites, quelquefois intempestives, au parloir, où quelques malheureux ex-prisonniers venaient lui demander aide et protection ; ils ne repartaient jamais les mains vides.*



*Mgr Lacaste, évêque d'Oran, a su en quelques mots faire l'éloge de ce prêtre et esquisser les traits essentiels de sa vie : « Sa mort, a-t-il dit, fut l'image de sa vie, effacée... Il ne cherchait jamais la présence des grands ». Insaisissable, il disparaissait comme par enchantement à l'approche de Monseigneur... On ne l'a jamais entendu parler mal d'autrui, il excusait tout le monde. Et Son Excellence d'ajouter : « C'était un homme tout intérieur et un homme d'accueil ».*

*Son détachement vaut aussi la peine d'être cité et nous ne donnerons pour preuve que ce mot laconique trouvé dans ses papiers personnels : « Je n'ai pas à faire de testament, je ne possède rien, tout ce qui se trouve dans ma chambre est propriété*

de la Congrégation de la Mission qui l'a mis à mon usage. Oran, le 1<sup>er</sup> octobre 1957 ».

Quant à nous, séminaristes, nous avons encore la tête et le cœur remplis de son sourire. Pour nous tous, son départ foudroyant fut une très grande perte, et nous avons conscience d'avoir perdu un maître sage, équilibré et de bon conseil, et un Père indulgent, toujours prêt à comprendre et à excuser nos imperfections.

Comme professeur, tout le monde appréciait ses cours pratiques, où il se laissait aller quelquefois, comme c'est le propre des grands esprits, à quelques digressions, mais qui ne portaient aucunement atteinte à la profondeur théologique de ses exposés, d'une optique toujours large.

A ces qualités morales et intellectuelles, s'alliaient celles d'un autre ordre. D'aucuns connaissaient son vif sport d'Ingres : le sport, où il excellait tant en théorie qu'en pratique.

Mais nous n'en finirons pas d'exposer ici toutes les qualités du Père Giraud. Parmi toutes celles que nous lui avons connues, il en est une qui nous a tous singulièrement impressionnés et qui fit de lui un vrai fils de saint Vincent : la charité. Souvent il nous répétait avec un air qui, avouons-le, nous faisait sourire : « Mes amis, je vous prie, ne vous faites pas de mal les uns aux autres, évitez de blesser autrui par des paroles ou des actes même les plus légers... ». Combien avait-il raison, et nous pouvons affirmer que nous ne l'avons jamais entendu discréditer le prochain, même légèrement. Aux défauts d'autrui, il ajoutait des qualités qui éclipaient ses imperfections.

Charitable dans ses actes, charitable dans sa discrétion, charitable dans ses paroles : quel exemple ne fut-il pas pour nous, ce fut pour ainsi dire son testament. Et en relisant le chapitre 13 de la Première aux Corinthiens, comment ne pas établir un rapport avec cette vie toute remplie de charité : « La charité est longanime, la charité est serviable, elle n'est pas envieuse, la charité ne fanfaronne pas, ne se rengorge pas... Elle excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout ».

★

La maladie qui l'a si rapidement terrassé n'a pas détruit en lui ces différents aspects de la charité dont parle saint Paul. Et la veille même de sa mort, lorsque nous venions lui dire au revoir (il devait partir pour la métropole le lendemain) que nous ne pensions jamais être un adieu, accablé par la souffrance, s'il n'avait pas la force de parler, il eut celle de sourire... Et c'est l'image que nous voulons à jamais garder de celui qui, jusque dans les affres de la terrible maladie qui le rongea, eut le souci de n'importuner personne, et même de mourir seul sans une plainte, sans un appel et sans le réconfort de ceux qui l'entouraient et qui l'aimaient.

Deux jours plus tard, ce furent les obsèques. Sur les épaules de six de ces élèves, la dépouille mortelle du Père Giraud fit

son adieu au Séminaire. Une messe suivit, qui fut célébrée par M. Jordy, Supérieur. Mgr Lacaste, entouré de ses Vicaires généraux, Nos Seigneurs Domas et Lecat, donna l'absoute. De nombreux chanoines, dignitaires et prêtres étaient venus rendre un dernier hommage à ce fidèle serviteur du diocèse. Puis avec des hymnes et des psaumes, où la peine se mêlait à l'espoir, nous avons conduit à sa dernière demeure celui qui fut le bon Père Giraud.

Mon Père, plaise à Dieu que vous n'ayez pas semé en vain dans nos sillons. Dans la gerbe que vous nous avez tendue à pleins bras, nous choisissons un épi qui sera la semence de demain. Et cet épi gonflé par le feu de l'ardente charité restera pour nous un précieux héritage, l'héritage d'un Père que nous avons perdu et d'un protecteur que nous avons certainement gagné.



#### LE PROBLÈME DES ÉMIGRÉS ET SAINT VINCENT DE PAUL.

28 JUIN 1960. — *Saint Vincent de Paul et les Émigrés.* Au cours des troubles de son temps, devant la clarté de son esprit compréhensif, et surtout devant la charité de son cœur, Vincent de Paul a vu surgir ce problème des Réfugiés, des émigrés qui, dans notre monde et à notre époque, a pris une étonnante ampleur. Actuellement le problème des personnes déplacées se dresse devant toutes les autorités tant civiles qu'ecclésiastiques et, à divers titres, pose d'angoissantes questions. En attendant, les essais de solution dans leur ensemble et dans les détails accueillent toutes les bonnes volontés : porter quelques remèdes à ces indicibles souffrances, à ces urgents besoins.

Ainsi donc la France, depuis longtemps accueillante et libérale, comme on le sait, pour des réfugiés et des expulsés de tout genre, a son contingent de ces émigrés, plus ou moins volontaires : travailleurs ou non, soumis toutefois à un légitime contrôle. De simples chiffres, plus haut que les affirmations faciles, soulignent l'ampleur du problème fort complexe « de ces étrangers ».

Les statistiques officielles signalent ainsi que sont admis en France diverses colonies : les Italiens atteignent largement le million et augmentent sans cesse, notamment à la suite de conventions dans le marché du travail. Pour s'occuper d'eux au point de vue spirituel, ils ont quelque 70 Missionnaires et plus de 40 aumôneries...

*Polonais*, plus de 500 000 (chiffre stable) actuellement : 80 Missionnaires et 74 stations...

*Espagnols*, largement plus de 350 000, sans compter les naturalisés : 30 Missionnaires et 15 missions, etc., etc... Les colonies de réfugiés comptent des chiffres impressionnant, représentant nombre de nations d'Europe, sans oublier la troupe des réfugiés orientaux...

### AUMÔNIERS D'EMIGRÉS AUPRÈS DES RELIQUES DE SAINT VINCENT.

Dans cette branche d'activités apostoliques et missionnaires, aux centaines de prêtres et de religieuses se dévouent et se donnent au service de tels fidèles si dignes de sympathie et compassion. Simples représentants de cette section de l'apostolat, plus de 160 prêtres de 30 nationalités prennent part ces jours-ci à leur premier Congrès de Missionnaires des émigrants. Quelques conférences ou entretiens ne prétendent pas évidemment résoudre tous les problèmes, ni encore moins satisfaire ce bouillonnement d'idées parfois contraires : car il y a de multiples besoins pour ces fidèles si divers, si opposés dans leurs tendances et leur milieu de vie. Mais, comme pour tous les congrès, des problèmes se posent ; des contacts se nouent. Ce soir, dans la chapelle, rue de Sèvres, devant les reliques de saint Vincent, si compatissant aux réfugiés, si sensible aux malheureux de son temps, se groupe l'assistance diverse et généreuse des aumôniers actuels. Le cardinal Feltin préside. Le Très Honoré Père est présent. Dans cette prière, dans cette messe que chante Mgr Rupp, on sent passer un peu de la gravité et de la complexité de la situation.

#### LE PROBLÈME DES EMIGRÉS EN FRANCE.

Pour comprendre le sens de cette réunion, rien de tel qu'écouter le dialogue de Jean Pélissier et de Mgr Rupp, auxiliaire et Vicaire général du cardinal Feltin pour les étrangers, secrétaire de la Commission épiscopale française de l'émigration et directeur national des œuvres catholiques pour l'émigration.

Il y a profit et obligation à se faire une âme vincentienne devant ces émigrants : il y a intérêt à comprendre le dévouement et les activités de plusieurs de nos confrères et Sœurs (Italiens, Espagnols, Polonais, etc...) qui se dépensent quasi exclusivement à cette masse si digne des générosités d'une vie charitable.

#### ETUDIANTS, RURAUX ET OUVRIERS.

— Ce Congrès des 28, 29 et 30 juin est, ce me semble, Monseigneur, le premier du genre ?

— *En effet. Nous avons eu déjà des recontres de prière à l'occasion du centenaire des apparitions de Lourdes, et, l'an dernier, pour le centenaire de la mort du Curé d'Ars. Cette année, S. Exc. Mgr Lamy, président de la Commission épiscopale de l'émigration, répondant au vœu de NN. SS. les Evêques membres de cette Commission, a tenu à rassembler tous les prêtres chargés des émigrants, afin de confronter leurs expériences et leurs besoins spirituels, et de fêter en commun l'apôtre universel de la charité que fut saint Vincent de Paul.*

*Comme il s'agit de prêtres de nationalités diverses, nous avons sollicité de la Sacrée Congrégation Consistoriale l'autorisation de tenir cette rencontre, et S. Em. le cardinal Mimmi nous a répondu par une lettre nous apportant ses encouragements.*





2 juillet 1960. — PARIS. — MAISON-MÈRE : Pèlerinage international des Enfants de Marie aux reliques de saint Vincent

*Comme nous collaborons également avec les pouvoirs publics, et plus spécialement avec le ministère de la Population, nous avons demandé à M. Wolff, de ce même ministère, de venir nous donner une conférence sur « l'émigration et l'économie européenne ». Nous pourrions être ainsi informés des questions complexes concernant la prochaine entrée en vigueur du Marché commun européen. Tout cela exige, comme l'a dit S.S. Jean XXIII, une adaptation bien ordonnée aux nouvelles exigences, si l'on veut être préparé à l'évolution en cours.*

— Quel est le but de ce Congrès ?

— *Vous me demandez quel est le but premier de ce Congrès ? Je vous répondrai ceci : qu'il se résume en ces mots : faire écho à la grande consigne donnée récemment par l'Assemblée plénière de notre épiscopat : toute l'Eglise de France doit devenir missionnaire.*

*Missionnaires, nos prêtres le sont déjà. C'est leur titre, c'est leur fonction. Mais le corps des « missionnaires des émigrants » doit devenir plus cohérent, plus souple, plus mobile, pour mieux correspondre aux désirs de NN. SS. les Evêques. Il doit aussi veiller à ce que son rythme apostolique, tout en restant lui-même, recherche la synchronisation avec le grand mouvement missionnaire français, de l'Action catholique, des organismes différenciés qui, en France, œuvrent pour la reconquête au Christ des masses laborieuses.*

*Ce double objectif : tension missionnaire, mission apostolique, résume d'avance nos travaux.*

— En quoi consistera ce Congrès ?

— *Il sera ouvert le 28, à 19 heures, à la chapelle des Lazaristes — 95, rue de Sèvres — par la messe que je célébrerai à la tombe de saint Vincent de Paul, sous la présidence de S. Em. le cardinal Feltin. Mgr Gillet, directeur national adjoint des Œuvres catholiques pour l'émigration, y prononcera l'allocution.*

*Nous aurons également le grand honneur d'accueillir S. Exc. Mgr Bertoli, nonce apostolique en France, qui viendra le 29 juin célébrer une messe aux intentions de nos congressistes. NN. SS. Leclerc et Ménager présideront diverses cérémonies religieuses du Congrès. D'autres évêques, ainsi que le T.H.P. Slattery, Supérieur général des Prêtres de la Mission, nous ont annoncé leur venue.*

*Durant ces journées de prières et d'études (les 29 et 30), en plus d'une conférence de M. Jean Gonthier, Prêtre de la Mission, sur « saint Vincent de Paul, les réfugiés et émigrés », trois sujets seront étudiés (à la Maison-Mère des Sœurs de Sainte-Marie, 8, rue Joseph-Bara) :*

1. *Celui des immigrés étudiants et intellectuels, avec M. l'abbé Payon et les aumôniers d'étudiants.*

2. *Celui des immigrés en milieu rural, avec le R.P. Mollin, des Frères Missionnaires des Campagnes ; M. l'abbé Lanquetin, aumônier général du M.R.F. ; M. le chanoine Gimenez, délégué régional*



2 juillet 1960. — Pèlerinage et croisière en descendant la Seine en vue de NOTRE-DAME DE PARIS.

*pour le Sud-Ouest. Il faut noter que les immigrés se répartissent à peu près pour moitié dans le secteur rural et dans le monde ouvrier.*

*3. Celui des immigrés dans ce monde ouvrier, avec Mlle du Rostu, secrétaire générale de l'A.C.G.F. ; le R.P. Patrick Robert, du C.P.M.I. ; M. l'abbé Mossand, de la J.O.C., et M. Fabre, de la C.F.T.C.*

#### POUR UNE COLLABORATION DANS LA COMPRÉHENSION.

— Je vois que vous avez rassemblé là les représentants de nombreux mouvements ?

— *Ce Congrès vise, en effet, à favoriser la confrontation de tous ceux qui, à des titres divers, ont mandat et responsabilité envers les immigrés : déjà, nous collaborons avec le Secours Catholique, la Conférence internationale catholique des migrations et Pax Christi et d'autres organismes internationaux qui ont bien voulu nous accorder leur participation active à ce Congrès.*

*Mais nous souhaitons faire davantage : susciter un échange, sans doute une discussion, qui montrera l'ampleur et la complexité du problème de l'immigration, saisonnière ou définitive, avec, par exemple, l'Action catholique générale féminine (qui vient de consacrer une session à ce sujet) ; les mouvements spécialisés, le Centre pastoral des Missions à l'intérieur, la C.F.T.C., etc...*

— Ce sera aussi l'occasion de rappeler l'œuvre déjà réalisée par l'Eglise en France ?

— *Assurément. Depuis la promulgation de la Constitution apostolique Exsul Familia, en 1953, onze diocèses ont constitué des paroisses cum cura animarum, et d'autres entrent dans le mouvement, notamment Autun, Versailles, Metz et bientôt Meaux, Montpellier et Nancy, si Dieu le veut.*

*Les membres de la Commission épiscopale sont presque tous des évêques résidentiels ; les neuf diocèses qu'ils représentent, d'Arras à Metz, ont ensemble un million d'immigrés. Et maints autres évêques, de Mgr Fougerat à Mgr Mazerat, de Mgr Rougé à Mgr Maziers, s'attachent aussi à cette question, et à promouvoir, pour l'assistance spirituelle des immigrés, des prêtres qui soient moins des spécialistes que des missionnaires.*

*Nous veillons particulièrement à l'assistance des nouveaux immigrés, des Portugais, par exemple. La Direction nationale des Œuvres catholiques pour l'émigration organise encore la Journée nationale de l'émigration, conformément au vœu exprimé par le Saint-Siège, Journée dont l'Assemblée des cardinaux et archevêques de France fixe la date (en 1960, le 13 novembre prochain).*

— La Commission épiscopale de l'émigration joue un rôle de premier plan ?

— *L'ensemble des problèmes concernant l'apostolat auprès des émigrés en France relève, en effet, de la Commission épisco-*

pale de l'émigration, dont le salut canonique est précisé par le droit pontifical (Constitution apostolique *Exsul Familia*).

Le secrétaire de cette Commission, peut, d'après le droit, recevoir de la Sacrée Congrégation Consistoriale le titre et les fonctions de directeur national des Œuvres catholiques pour l'émigration : c'est le cas en France depuis 1953.

Le président de la Commission épiscopale de l'émigration et le directeur national des Œuvres catholiques pour l'émigration constituent l'organe exécutif qui, d'après le droit de l'Eglise, dirige et contrôle toute l'activité des catholiques en France dans le domaine de l'émigration. Le président de cette Commission est S. Exc. Mgr Lamy, archevêque de Sens, et je suis moi-même le directeur national, secrétaire de cette Commission.

Le Saint-Siège a bien voulu désigner deux adjoints au directeur national, l'un pour les problèmes de l'émigration française (Français à l'étranger), Mgr Ramondot ; l'autre pour ceux de l'immigration en France, Mgr Gillet. L'archevêque-président a nommé M. l'abbé Guillon secrétaire de la direction nationale des Œuvres catholiques pour l'émigration.

En accord avec les évêques intéressés, la Commission épiscopale de l'émigration a désigné huit délégués régionaux.

— Cette institution des délégués régionaux est chose nouvelle ?

— Oui, nous avons ainsi, dans les principaux centres, moins des « spécialistes » que des animateurs et des coordonnateurs.

— Qui sont ces huit délégués régionaux ?

— Pour Paris : Mgr Rupp, archevêché de Paris, 30, rue Barbet-de-Jouy, Paris.

Versailles : Mgr Gillet, Neuville (Seine-et-Oise) ;

Lyon : Mgr Duquaire, archevêché de Lyon (Rhône) ;

Nord : M. le chanoine Verrier, 22, rue Léopold-Dusart, Raismes (Nord), pour la province ecclésiastique de Cambrai et les diocèses d'Amiens et de Soissons ;

Sud-Est : M. le chanoine de Saint-Pourçain, cathédrale de Monaco, pour la province ecclésiastique d'Aix et l'archidiocèse de Marseille ;

Sud-Ouest : M. le chanoine Gimenez, 16, rue de la Rotonde, Béziers, pour les provinces ecclésiastiques de Toulouse, d'Avignon et d'Albi ;

Région lorraine : R.P. Adam, 1, rue de Châtillon, Metz (Moselle) ;

Est : R.P. Pelletier, 5, rue Turgot, Dijon (Côte-d'Or), province de Besançon, exceptés les diocèses de Metz, Strasbourg, Nancy et Verdun.

Ajoutons, pour terminer, que, durant ce Congrès, S. Exc. Mgr Lamy fera une conférence sur les « orientations actuelles de l'Eglise de France en matière d'émigration », et nous donnera ses consignes.

*Précisons enfin que les fidèles sont invités à s'associer nombreux à la manifestation populaire qui clora le Congrès, le 30, à 19 heures, en l'église Saint-Vincent-de-Paul, 92, boulevard Jean-Jaurès, à Clichy. S. Exc. Mgr Lamy y chantera la messe pontificale d'action de grâces et présidera la procession des reliques de saint Vincent de Paul. Les Petits Chanteurs de la Renaissance prêteront leur concours.*

Ainsi précisé et évoqué le programme du Congrès se déroula dans le calme et l'atmosphère de la charité vincentienne.

★

#### EXAMENS ET INTERROGATIONS.

27 JUIN 1960. — Ces jours-ci, dans la fiévreuse période des examens pour des milliers d'élèves, le problème est de répondre à de candides questions qui essaient de se rendre compte de la qualité des esprits et de l'assimilation d'un enseignement reçu. *Écrit ou oral? Écrit et oral?* Les deux formules ont leurs défenseurs. Leur valeur est diversement admise par les règlements. A ce propos, un homme du métier, un penseur, devant la quasi-suppression de l'oral du baccalauréat, quasi cantonné dans l'écrit, M. Jean Guilton exalte l'art, le charme et aussi les difficultés du dialogue. La conversation n'est pas une suite de monologues juxtaposés. C'est l'art d'écouter, de rentrer patiemment dans la pensée d'autrui. Cet enchaînement tout en se faisant ondulant, doit rester honnêtement vertébré. Il y a un art d'écouter, tout comme il y a l'art d'interroger : hélas l'oral se meurt.

*L'oral se meurt. L'oral est mort. Désormais ne passeront l'oral que les candidats inférieurs dans l'épreuve d'écrit : oral de rachat, oral de contrôle, dit-on. J'avais tenté d'empêcher cette mort de l'oral. L'an passé, avec Paul Guth, j'avais poussé un cri. Il me valut bien des lettres. Un professeur désabusé m'écrivait : « On voit bien que vous ne savez plus ce qu'est un oral de baccalauréat : le dialogue sourd d'un maître abêti de fatigue et d'un candidat abruti par les tranquilisants ».*

*Il est vrai que le problème de l'oral au bac est insoluble à cause des grands nombres. A moins de désorganiser l'enseignement public et de réduire l'année au second trimestre, on ne peut obliger les professeurs à faire passer des oraux tout l'automne et tout l'été. Je crois d'ailleurs que la mort de l'oral entraînera bientôt la mort de l'écrit et que le bac deviendra un examen de fin d'études, fondé sur les notes des deux dernières années et passé dans chaque établissement.*

*Mais cette mort de l'oral est pour moi le signe d'une autre mort : celle du dialogue. Ce divin exercice, que les Grecs avaient inventé, se pratique de moins en moins, malgré la profusion des colloques, des banquets, des rencontres. Chacun attend que l'autre ait fini son discours pour placer son chant solitaire. Que de patience, que d'oubli de soi, de sympathie naissante, il faut pour se prêter à la parole d'un autre ! Dans bien des cas, l'art de consoler conseille d'entendre celui qui souffre sans l'inter-*

rompre, sans lui donner réponse, en évitant surtout l'impossible consolation. J'ai toujours trouvé digne d'admiration ce texte où il est dit que Jésus enfant au milieu des Docteurs les « écoutait et les interrogeait ».

Car il est dur d'interroger. Jadis, je préférais faire un cours plutôt que de poser des questions : l'effort est moindre. Le caporal dit : De quoi sont les pieds ? parce qu'il a lu dans la règle : « Les pieds sont l'objet de soins incessants ». Interroger n'est pas déclencher une formule. C'est chercher la question pertinente, celle qui ne préjuge pas la réponse, qui pose problème, qui laisse un jeune esprit osciller puis choisir. On admire les réponses de Jeanne d'Arc. Il faut convenir que les juges de Rouen lui proposaient des obstacles spécieux et magnifiques.

Une question bien posée aide l'intelligence. Les questions des enfants font plisser les vieux fronts. J'en avait fait jadis collection. « Pourquoi Dieu ne tue-t-il pas le diable, alors il n'y aurait plus de méchants dans le monde ? » — « Pourquoi ne voit-on qu'une chose avec les deux yeux ? » Et celle-ci, qui est insondable : « Papa, j'y pense : pourquoi est-ce que je ne suis pas Solange et que Solange n'est pas moi ? » — « Tais-toi, dit le père, tu es insupportable ». Mais pourrait-il répondre à ce mystère premier ?

Ne laissons pas aux enfants le privilège d'interroger, qui est souverain ! L'avouerai-je ? Hier encore, après avoir posé une question, je me disais : Mais que répondrais-je moi-même ? Il y a des âges dans la vie. La jeunesse doit répondre. L'âge mûr n'est pas contraint. C'est un de ses légers avantages.

Les contemporains ne dialoguent guère. Demain, la télévision tuera ce qui reste du dialogue. Mais les hommes ont-ils jamais vraiment dialogué autrement qu'en politesse, en apparence ? Platon juxtaposait un Socrate doctoral à un disciple tout naïf. A part l'échange des vraies amitiés, la vie se passe à entendre distraitement, à répondre à côté, puis à entrer dans l'indifférence ou la certitude. Un parlementaire me disait : « Notre talent est de déplacer les questions ».

L'oral du bachot n'est pas mort ! Il sera réservé aux ratés de l'écrit. Et l'on verra l'étrange spectacle : les incertains, les malchanceux et les médiocres disposeront seuls de ce qui était à mes yeux jadis le privilège suprême : parler avec un homme grave et bienveillant, être soumis à son intelligence, voir son œil fouiller votre mémoire et votre âme, sentir en soi un gouffre se creuser, l'angoisse naître et de l'angoisse surgir une réponse, pour tout dire en un mot : être interrogé.

## CENTENAIRE DU P. HUC A CAYLUS

(le 3 juillet 1960)

Il y a cent ans mourait un illustre fils de Monsieur Vincent, le Père Huc, une des plus hautes figures missionnaires du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les circonstances où il se trouva amenèrent le P. Huc à parcourir la Chine, la Mongolie et le Thibet, en véritable missionnaire et en même temps en observateur scientifique de grande valeur.

Sa ville natale, Caylus où il vit le jour en 1813 tenait à honorer sa mémoire, elle y a réussi magnifiquement.

Le samedi soir, 2 juillet, alors que la nuit commençait à se glisser dans le creux où se blottit Caylus, une brume étrange et romantique traînait en longues écharpes de mousseline blanche au-dessus de la vallée de la Bonnette. Plus de 200 personnes étaient rassemblées sous la vieille halle pour écouter une conférence de M. Almaric, agrégé d'histoire et professeur à Toulouse. Fils lui-même d'une vieille famille de Caylus, il avait accepté volontiers de parler d'un Caylusien.

Il en parla avec cœur, comme d'une vieille connaissance, comme d'un ami. Le P. Huc a laissé de son voyage à travers les déserts, les montagnes et le froid, un journal de bord extraordinairement vivant, la conférence de M. Almaric fut, elle aussi, extrêmement vivante, l'orateur nous entraînait à la suite du P. Huc, nous faisait asseoir dans les auberges tartares, nous introduisait dans les lamaseries et jusqu'au palais du Régent du dalaï-lama. Le récit du voyage du P. Huc se lit encore comme un roman, notre conférencier nous y intéressa si bien qu'il réussit à passionner son auditoire pendant deux grandes heures.

Le lendemain, dimanche 3 juillet, la foule était rassemblée à l'entrée de Caylus, sur la route de Montauban. Le Conseil municipal avait décidé de donner à cette rue principale de Caylus le nom du P. Huc, parce qu'on y voit encore sa maison natale. Sous un ciel encore incertain, nous attendions le début de la cérémonie, alors que la fanfare essayait de temps à autre ses cuivres et ses tambours. A l'heure prévue par les organisateurs, M. le Préfet descendit de voiture, coupa le ruban qui barrait symboliquement l'entrée de rue, et alla dévoiler la plaque apposée sur la première maison à droite en descendant : « Avenue Père-Evariste-Huc, explorateur, 1813-1860 ».

Suivit un court moment de recueillement général, que devait suivre la rituelle Marseillaise. Puis, cent mètres plus loin, M. le Préfet déposa une gerbe de fleurs devant la maison natale du P. Huc.

A 11 heures eut lieu la grand'messe solennelle dans la merveilleuse église de Caylus. L'admirable proportion d'ombres et de lumière élançées, les coloris des vitraux anciens, l'ajustement savant de la pierre, tout cet ensemble crée une atmos-



phère de prière qui élève naturellement l'âme vers le ciel dans la clarté, le dépouillement et une certaine joie grave.

La messe fut dite par le P. Chow, Lazariste chinois originaire du Hopch, qui est la Province de Pékin. La chorale de Villenouvelle, venue tout exprès de Montauban, exécuta de très beaux morceaux.

Après l'Evangile, le P. Rabaux, Lazariste, comme le P. Huc et ancien professeur au Grand Séminaire régional de Pékin, entreprit de nous montrer le rôle missionnaire du P. Huc. « Il avait tenu, dit-il, en arrivant en Chine, à revêtir les habits, devenus des reliques, d'un autre fils du Quercy, le P. Perboyre, mort quelques mois plus tôt en 1840 : c'est dans les pas du martyr qu'il prétendait marcher ».

Après la messe, qui vit une affluence considérable, la municipalité offrit un vin d'honneur, à la mairie. Chacun pouvait s'essayer à déchiffrer, sur un vénérable registre exposé sur une table, l'acte de naissance de Régis-Evariste Huc, tel qu'il fut transcrit en 1813.

M. le Président de l'Académie de Montauban, puis M. le Maire de Caylus, exaltèrent la mémoire du P. Huc et l'exemple qu'il représente pour les jeunes générations. M. le docteur Huc dit en termes émus sa joie et celle de sa famille de se trouver associé à cette cérémonie.

Puis ce fut, sous la halle, présidé par M. le Préfet, le banquet officiel qui réunit 70 convives, dans une atmosphère à laquelle le décor prêtait une certaine solennité historique. A la fin du repas, M. le Président de la Société archéologique de Montauban retraça en un tableau très vivant, les principales étapes de la vie du P. Huc. M. le Préfet, prenant la parole le dernier, tint à souligner chez le P. Huc les qualités morales qui firent de lui l'un de ces grands Français qui ont porté au loin le vrai visage et le rayonnement de leur patrie.

DISCOURS DE M. LE PRÉFET DE MONTAUBAN  
AU CENTENAIRE DU P. HUC, A CAYLUS

Mesdames, Messieurs,

*Au cours de ces journées, des voix plus autorisées que la mienne ont rappelé, en présence de sa famille que j'ai le plaisir de saluer ici, le grand souvenir du P. Evariste Huc, enfant de Caylus, grand explorateur et grand Français.*

*Aussi, ai-je un certain scrupule à prendre moi aussi la parole, alors que la leçon d'énergie que fut sa trop courte existence a déjà été relatée par des orateurs à la fois éloquents et enthousiastes.*

*Et cependant, je suis particulièrement heureux de venir une fois encore dans votre charmante capitale du Causse, pour honorer la mémoire d'un homme dont les qualités répondent si bien à la terre àpre, sévère, mais attachante, dont il est issu.*

*Encore a-t-il fallu que les historiens et notamment les Rouergais, se battent pour restituer à Caylus la paternité de notre grand Missionnaire.*

*Le P. Evariste Huc est bien d'ici, et pour les générations qui montent, la plaque apposée ce matin sur votre avenue principale, rappellera le souvenir de cet homme animé d'une foi, d'une volonté, d'un courage inébranlable, qui entreprit, il y a plus d'un siècle, un voyage extraordinaire, qui bien sûr serait maintenant plus facile, mais qui à cette époque représentait, en dehors de son caractère spirituel et géographique, une prouesse tout à fait remarquable.*

*Je me plais à les imaginer tous les deux, le Père Gabet et lui, en ce pays inconnu dont ils ignoraient jusqu'à la langue, où tout leur était hostile, le climat, la nature, les êtres, les mœurs des indigènes pour aboutir enfin à la capitale du pays le plus ignoré du monde, où ils devaient heureusement trouver l'accueil correct puis aimable et même cordial du Régent du Tibet.*

*A ce sujet, quelle belle leçon de tolérance et d'amour au sens le plus élevé du terme, nous donne la relation des rapports entre ces deux hommes, animés d'une foi différente, mais unis cependant par un même désir de compréhension et de charité.*

*Sous sa robe de Lazariste, le P. Huc avait à se faire comprendre, apprécier et même aimer de ce monde inconnu, soumis à des lois morales et religieuses apparemment éloignées des enseignements qu'il avait lui-même reçu au temps de son séminaire en France.*

*Alors qu'il croyait trouver au Tibet les mœurs les plus étranges, il découvrit au contraire, avec la joie que l'on peut imaginer, « sur le chemin gradué de la perfection » du culte lamaïque, bien des rapports avec ce qu'il avait laissé dans sa lointaine patrie.*

*Il s'est posé la question dans son journal, de l'origine commune des civilisations chrétienne et bouddhique. « Bien qu'il n'existe, dit-il, aucune preuve positive d'un emprunt à notre civilisation, il est permis néanmoins d'établir des conjectures qui portent tous les caractères de la plus haute probabilité ».*

*La bonté n'a pas de patrie. Le cœur de l'homme, s'il est charitable, s'épanouit sous toutes les latitudes et l'une de ses plus grandes satisfactions — qui montre la parfaite réussite morale et intellectuelle de sa mission, avant l'hostilité qu'il devait rencontrer en Chine — c'est sans doute au moment de quitter Lhassa qu'il l'a éprouvée, en écoutant les paroles d'adieu si affectueuses que lui adressait le Régent :*

*« Vous partez... mais qui peut connaître les choses à venir ?*

*« Vous êtes des hommes d'un courage étonnant, puisque vous avez pu venir jusqu'ici. Je sais que vous avez dans le cœur une grande et sainte résolution. Je pense que vous ne l'oublierez jamais, pour moi, je m'en souviendrai toujours ».*

*Et ce fut le retour et la fin de sa trop courte vie, si bien remplie et si riche d'enseignements.*

*Eh bien ! Mesdames et Messieurs, je crois qu'il est inutile de rappeler que c'est à des hommes de la trempe du P. Evariste Huc que la France a dû ce qu'on a appelé « son empire ». Bien sûr, beaucoup de ces possessions lointaines ont accédé à l'indépendance. Leurs structures politiques sont en perpétuel devenir, mais il est permis d'espérer, et même, j'en suis persuadé, de croire, que l'abnégation, la force d'âme, le patriotisme d'hommes tels que Savorgnan de Brazza, Lyautey, le Père de Foucauld, et bien d'autres permettront à notre pays de conserver parmi ces peuples de race jaune ou noire, quelque chose du rayonnement extraordinaire qui fut le sien.*

*Sans doute, notre drapeau aux trois couleurs ne flottera plus sur les édifices publics, mais nos instituteurs, nos missionnaires, nos médecins, nos ingénieurs devront assurer la relève, et en faisant bénéficier les jeunes Etats ainsi formés des bienfaits de notre civilisation et de notre culture, ils poursuivront l'œuvre des pionniers du XIX<sup>e</sup> siècle qui, comme le P. Evariste Huc, ont si brillamment œuvré pour la fraternité entre les hommes et la grandeur pacifique de leur Patrie.*

Après le repas, les hôtes d'un jour de Caylus se dispersèrent dans la région pour en admirer les richesses touristiques et rentrèrent heureux d'une journée si parfaitement organisée et remplie.

Nous en remercions tous la Municipalité de Caylus et le Conseil général du Tarn-et-Garonne, mais également les sociétés savantes de Montauban, Académie et Société archéologique et le Syndicat d'initiative, auxquels nous devons cette réussite.



#### NOTICE D'EMILE MAYNADIER.

12 JUILLET. — A Quito, la mort de M. Emile Maynadier vient peiner la Province Lazariste d'Equateur et la Congrégation de la Mission. Son zèle s'est surtout manifesté en Equateur où il passa quarante-huit ans de sa vie religieuse.

Né le 31 décembre 1876, à Moutfa, au diocèse d'Albi, d'une excellente famille bien chrétienne, Emile entra d'abord au Petit Séminaire diocésain... mais peu après se rendit au *Berceau de Saint-Vincent de Paul*, école apostolique des Lazaristes, ouverte près de Dax au pays de saint Vincent de Paul.

Il fut, après ses études secondaires, admis au séminaire interne (au noviciat) de Dax (Notre-Dame du Pouy), le 20 septembre 1895, il y fit les vœux, le 16 avril 1899, en présence du Supérieur, le saint M. Vernière, Montpelliérain à l'âme vibrante et chaude.

Emile Maynadier continua ses études théologiques à Dax et le 2 juin 1903 il recevait l'ordination sacerdotale des mains de

Mgr Montéty, ce Lazariste qui avait passé plusieurs années en Perse et qui, le 9 juin 1901, à Viviers, avait ordonné prêtre l'illustre Charles de Foucauld, l'ermite du Sahara.

Placé tout d'abord en Abyssinie Emile Maynadier s'y dépensa deux ans, dans tout un ensemble de difficultés. En 1905, il partait pour la Perse où six ans durant, il s'adonna à divers ministères : *Khosrowah* et *Ourmiah*.

En 1912, il rejoignait son nouveau champ d'apostolat : l'*Equateur*. En 1912, ce fut le poste de *Quito : Notre-Dame de Guapulo*. En 1913, l'enseignement au Petit Séminaire de *Quito*.

Mais 1914 avec la Grande Guerre le ramena en France (infirmier et ministère sacerdotal).

En 1918, au lendemain du glorieux armistice, il rejoignait son cher *Equateur*.

Là ce furent différents postes qui lui ménagèrent encore de multiples occasions de se dépenser au service des âmes dans la joie et la générosité. *Guayaquil* en 1919 ; *Quito* (Grand Séminaire) comme Econome.

En 1932, il est nommé Supérieur de la Maison Centrale de *Quito* et tout ensemble Chapelain du Grand Hôpital *Saint-Jean de Dieu*.

Puis ce fut le retour à *Guayaquil* sur la côte où de nombreuses aumôneries sollicitent le zèle des confrères de la maison. En 1934, il fut Supérieur de la maison et le resta jusqu'en 1952.

Ainsi jusqu'au bout de sa généreuse existence, il se dépensa à *Guayaquil*.

C'est de là que sa belle âme s'est envolée le 12 juillet 1960, huit jours avant la fête de saint Vincent de Paul dont il resta jusqu'au bout un Fils plein d'entrain et de joyeux dévouement.

(D'après *Christus* : revue de la Province de l'Equateur, septembre 1960.)

★

### GASTON CAZET — JUBILE SACERDOTAL PRIME-COMBE

UN FEU QUI NE S'ÉTEINT PAS — JUBILÉ ET MESSE DE PRÉMICES

Il voulait être cultivateur. Puis un jour ses « traversiers » natals lui semblèrent un peu étroits : le jeune cévenol rêvait d'un autre champ...

C'est ainsi qu'il arriva à Prime-Combe le 6 octobre 1896, conduit par le prêtre de La Roque.

« La vocation naissante » recommandée à Notre-Dame par le bon curé, eut tôt fait de s'épanouir dans un sol si fertile pour les fruits de l'esprit et de l'âme.

Bachelier au bout de quatre années, Gaston Cazet choisissait d'être Prêtre de la Mission.

Mais, souffle à présent la tourmente antireligieuse qui disperse les missionnaires. La Raison, myope et pantouflarde, donne des conseils : « Allons, mon garçon, rentre chez toi. C'en est fini des religieux, reprends ta bêche ». Le garçon s'obstine. Plutôt l'exil.

Il fut donc Prêtre de la Mission à Dax, le 17 juillet 1910, et s'en vint célébrer, sans apparât, une de ses premières messes dans la vieille chapelle de Prime-Combe. C'est le cœur brisé que le jeune prêtre retrouvait sa chère Ecole Apostolique quasi déserte et menaçant ruine.

Cependant, l'heure de la reconstruction n'avait pas encore sonné. Le jeune Père Cazet se trouvait hors la loi dans notre pays et c'est en Hollande, à Wernhout, qu'il dut s'en aller faire ses premières expériences de professeur et d'éducateur, sous la magistrale direction de M. Louis Dillies, le neveu de son premier Supérieur à Prime-Combe.

1914... Le Père Cazet rentre en France avec tous les religieux pour défendre le pays, y retrouver sa place, et bientôt... de lourdes responsabilités.

Dès la fin des hostilités, sur la demande du cardinal de Cabrières, alors évêque de Montpellier, le Père Cazet est nommé Supérieur de l'école Saint-Benoît d'Ardouane, pour une œuvre de réorganisation. Il devait y demeurer dix ans, portant à 230, le chiffre de 80 élèves, trouvé en arrivant.

Mais de la Montagne Noire, le Père Cazet se trouve transféré sur le plateau lorrain.

A Cuvry, même miracle. Admirablement secondé, il faut le dire, par ses économes, MM. Caplanne, Lassus, puis Deblander, fraternellement aidé par ses équipes de Lazaristes, le Père Cazet construit, agrandit sans cesse, et peuple les établissements de ces pierres vivantes qui, dans le Sacerdoce ou le laïcat, gardent aujourd'hui, beaucoup plus que le simple souvenir, l'empreinte indélébile de cet exceptionnel tailleur d'hommes que fut le Père Cazet.

A Cuvry, quitté en 1934 pour un autre chantier, le nombre des apostoliques est passé en six ans de 62 à 200.

Le voici de retour à la source : Prime-Combe.

Mais déjà il sent venir le grain. Sans perdre de temps, le nouveau Supérieur édifie un établissement moderne pour ses apostoliques. La guerre est là. Prime-Combe peut néanmoins poursuivre sa mission d'éducation et de charité... Sous des formes dangereuses parfois.

Cependant le « vaisseau » traverse la tempête sans dommage : Notre-Dame veille et il y a un chef à la barre.

En 1945, le Père Cazet est, à nouveau, Supérieur d'Ardouane. Mais l'âge et la maladie se font sentir... Après trente-et-un ans de supériorat, le Père Cazet accepte « de diminuer pour que l'Œuvre croisse ».

Mais aujourd'hui, 2 octobre 1960, le vieux prêtre a bien mérité l'hommage public de respectueuse gratitude que lui adresse M. le Visiteur de la Province de Toulouse et tout Prime-Combe, au nom de ses anciens élèves et amis. Le Père Cazet fête en ce jour ses cinquante ans de sacerdoce. Et une fois de plus le voici devant le micro d'où il exhorta si souvent les pèlerins de Notre-Dame :

« Videte vocationem vestram... *Attention à votre vocation* ». La Combe entière semble faire silence...

Le Père nous parle, avec cette étonnante familiarité dont il a le secret, des signes de Dieu dans une vie, dans sa propre vie ; et il nous invite à percevoir ces discrets appels de Dieu à travers les événements...

« Videte vocationem vestram... *Attention à votre vocation* ».

Mais cette journée du 2 octobre 1960 à Prime-Combe n'est-elle pas elle-même un signe ? Ce jeune prêtre, le Père Jean-Marie Estrade et ces prêtres jeunes, le Père Provincial, les Pères Rivière, Gilbert, Chagot, Jean-Pierre Renouard, qui entourent leur ancien maître sur le podium, et Notre-Dame de Prime-Combe, leur Patronne, ne sont-ils pas une invite au plus haut service ?

Où, d'autres prêtres se lèveront dans le sillage du P. Cazet, qui essayeront d'être comme lui, au service de l'Eglise, des humanistes et des réalisateurs, des hommes de Dieu et des combattants de la terre.



27 JUILLET 1960. — A Castel Gandolfo, le Pape Jean XXIII reçoit en audience quelque 120 délégués de la cinquième Assemblée générale de la *Conférence internationale de la Charité (Caritas internationalis)*. Le thème de l'actuelle réunion est d'étudier une pastorale de la Charité dans notre monde contemporain.

Fondée à Paris, en 1947, l'Association se présente aujourd'hui au Souverain Pontife non seulement dans la variété des 43 nations associées et l'exotisme des costumes de quelques-uns de ses membres, afro-asiatiques, mais elle est là dans l'unité de son sens apostolique : faire partout pénétrer le plus possible l'amour de Dieu et actualiser le sens de la charité, l'adapter à notre temps, à l'exemple notamment et à la suite de saint Vincent de Paul.

C'est ce que dit le Pape dans sa paternelle réponse (*Osservatore Romano*, du 29 juillet 1961).

*Chers Fils,*

*Ce Nous est une joie de souhaiter aujourd'hui la bienvenue aux membres de la cinquième Assemblée générale de la Conférence internationale des charités catholiques, venue célébrer à Rome le dixième anniversaire de sa fondation.*

*Il Nous plaît d'abord, chers Fils, de vous rappeler, comme un agréable souvenir, que Nous avons vu poser les premiers jalons de cette Caritas internationalis en 1947 à Paris, lorsque Nous*

étions en France le représentant du Saint-Siège. Que de chemin parcouru depuis lors par cette grande organisation qui groupe maintenant quarante-trois nations dont Nous avons le plaisir de saluer ici les dignes représentants ! Quel bon travail accompli aussi dans l'esprit de l'Evangile, dont vous êtes les actifs témoins, et dont votre charité vous fait les apôtres efficaces ! C'est de tout cœur que Nous faisons monter Notre prière, à laquelle la vôtre s'unit. Nous en sommes sûrs, pour remercier le Seigneur de tant de grâces reçues et de tant d'œuvres réalisées dans ce beau ministère de la charité.

Mais que de détresses à soulager encore dans le monde ! C'est pourquoi vous avez voulu consacrer les travaux de cette Assemblée à « la nécessité d'une pastorale de la charité dans le monde contemporain ». Bien au-delà de l'œuvre effectuée par la Conférence internationale des charités catholiques, il reste encore en effet beaucoup à faire pour rendre les catholiques du monde entier plus soucieux de s'acquitter de leurs devoirs en ce domaine, et pour donner plus d'efficacité à l'ensemble de leurs concours au plan international.

Il s'agit, comme vous l'avez déjà si bien compris, de créer chez les catholiques comme un climat de charité, dans une sorte d'émulation contagieuse où chacun se sente pressé de donner ce qu'il a, de faire ce qu'il peut, de tout son cœur. Il s'agit encore, dans un monde trop souvent sensible aux rapports de force et trop uniquement soucieux d'appliquer une justice quelquefois bien étroite, de réhabiliter la vraie notion de charité, et de remettre en honneur les humbles œuvres de miséricorde, « dont l'Eglise recommande si chaudement la pratique à ses enfants » (Message de S.S. Jean XXIII pour l'ouverture de la campagne de la F.A.O. contre la faim. L'Osservatore Romano, 3 juillet 1960.)

Il s'agit surtout de coordonner l'action charitable au plan international, pour que la solidarité des catholiques avec leurs frères dans le besoin, et tout spécialement ceux qui sont cruellement frappés par une soudaine catastrophe, puisse se manifester avec rapidité et efficacité, et c'est là votre tâche irremplaçable. En organisant, par l'utilisation des moyens techniques appropriés, la charité des catholiques à l'échelle du monde entier, vous permettez à l'Eglise d'être constamment présente et agissante partout où quelqu'un souffre dans le monde. Vous réalisez ainsi une adaptation effective de la charité aux besoins des vrais pauvres d'aujourd'hui dont il faut soulager la détresse, et rendez aussi plus efficaces les secours apportés par les catholiques pour soulager la misère humaine.

Ce faisant, vous êtes de bons imitateurs de saint Vincent de Paul dont l'Eglise vient de fêter, avec l'éclat qui convenait, le Tricentenaire. Vous mettez en pratique la consigne que Nous donnions alors à cette occasion : « La charité, nourrie et exercée par les mobiles et les intentions toujours et uniquement surnaturelles d'un saint Vincent de Paul, exige pour notre temps — en plus des voies traditionnelles — des initiatives et des méthodes

*nouvelles » (Lettre de SS. Jean XXIII à William Slattery, Supérieur général de la Congrégation de la Mission, le 20 février 1960, A.A.S., vol. LII, pp. 147 sq.). Comme il y a trois siècles saint Vincent de Paul suscitait de multiples vocations de dévouement*



ROME (8 mai 1960). — Le T.H.P. SLATTERY présente ses hommages au Pape JEAN XXIII

*au service des déshérités, tout en coordonnant leurs efforts, il faut aujourd'hui encore susciter dans l'Eglise les apôtres généreux et désintéressés dont la misère du monde a besoin. Il faut aujourd'hui aussi que la charité des catholiques soit pour tous les hommes un témoignage perceptible de la mission salvifique universelle de l'Eglise du Christ.*





ROME (8 mai 1960). — La T.H.M. Francine LEPICARD baise la main du Pape JEAN XXIII  
A l'arrière-plan, M. Luigi BETTA, Visiteur de la Province de Rome

Nous vous félicitons, chers Fils, d'avoir pris à cœur Nos exhortations paternelles à tout l'univers catholique dans Notre récente Lettre-Encyclique *Princeps Pastorum* pour que tous pratiquent « cette charité qui est le signe distinctif du chrétien, charité qui se tient éloignée de toute discrimination raciale, qui tend les bras et le cœur à tous, frères et ennemis » (A.A.S., t. 11, 1959, p. 853). Chacun sait la part importante que vous avez prise dans le bel effort de solidarité qui s'est manifesté à travers le monde en faveur des victimes des récentes catastrophes, et spécialement au Chili. Et Nous encourageons et bénissons de grand cœur vos projets d'aide fraternelle aux pays d'Afrique, d'Asie, d'Amérique latine, aide immédiate indispensable pour procurer le pain à ceux qui souffrent de la faim, aide à plus long terme et non moins importante pour permettre à ces pays en retard de développement d'accéder à une saine économie qui permettra à leurs ressortissants une vie plus humaine.

Nous aimons enfin vous redire en terminant cet aimable entretien de ce matin l'encouragement que Nous donnions naguère aux représentants des Œuvres de miséricorde de Rome : « Sachez, vous aussi, être pleins de foi et de l'Esprit-Saint, de grâce et de force, comme le saint Lévite Etienne, pour répondre dignement aux espérances que l'Eglise met en vous, et pour accomplir dans un effort de perfection les différentes œuvres confiées à votre compassion de chrétiens » (L'Osservatore Romano, 22-23 février 1960). C'est dans cette confiance qu'avec tous Nos vœux et Nos meilleurs encouragements paternels pour la bonne poursuite de votre tâche, Nous invoquons sur vous l'abondance des grâces divines en gage desquelles Nous vous accordons de grand cœur une large Bénédiction Apostolique.



#### PÉRIGUEUX : RETRAITE COLLECTIVE.

28 août. — Une retraite collective des prêtres de la Province de Toulouse rassemble, au Grand Séminaire de Périgueux, quelque soixante-dix Lazaristes qui ont pu se procurer, s'assurer la grâce de ces jours de réflexion et de paix, tout proche de Château-l'Evêque où saint Vincent reçut la grâce du sacerdoce, il y a 360 ans, le 23 septembre 1600. Avant d'ouvrir cette retraite communautaire, une grand'messe chantée par M. Poymiro, Visiteur, nous rassemble à l'église paroissiale : la même où dans la chapelle du château épiscopal, Vincent, sans apparât aucun et quasi sans assistance, reçut la prêtrise des mains de Mgr François Bourdeille, qui devait mourir quelque vingt jours plus tard (cf Félix Contassot, dans *Annales* 1950, p. 161-203).

A l'évangile, une homélie de M. Léon Tiran souligne le souci des âmes chez saint Vincent qui reçut ici cet esprit apostolique, ce sens sacerdotal qui doit animer tout véritable prêtre de la Mission.

Le soir, en ouvrant la retraite prêchée, M. le Visiteur détailla et rappela quelques aspects de la doctrine du sacerdoce dont vécut saint Vincent. Ces traits restent éternellement notables, pour familiers qu'ils se trouvent, à ceux qui fréquentent les œuvres de saint Vincent. Dès lors, quel heureux et solide résumé nous en a présenté M. Delarue, dans son livre : *L'Idéal Missionnaire*.

Puis dans le déroulement de ces journées, ponctuée par les méditations, la prière fut marquée notamment, le bréviaire totalement récité en commun. Cette heureuse récitation est soutenue à l'harmonium par quelques accords sans chant ni mélodie, par les doigts experts de l'un des musiciens de l'Assemblée, M. Beunet, Supérieur de Bordeaux.

Chaque soir, en fin de journée, un confrère groupait, à sa façon et avec une flamme contenue, quelques réflexions et sentiments de la journée. Au total semaine de grâces, soigneusement préparée par les organisateurs de cette réunion en l'année du Tricentenaire.

BERCEAU DE SAINT-VINCENT :  
RETRAITE DES FRÈRES COADJUTEURS.

Cette session à peine terminée, M. Poymiro partait pour le Berceau. Là, avec M. Coudron, Supérieur de Marseille, il assurait la faveur d'une autre retraite collective pour tous les frères coadjuteurs de la Province.

Et de même qu'à Périgueux, une matinée à Château-l'Evêque avait ouvert la retraite au Berceau de Saint-Vincent, un pèlerinage à Lourdes allait confier à la Vierge les fruits de cette autre retraite.



M. EDOUARD ROBERT : ESQUISSE BIOGRAPHIQUE.

4 SEPTEMBRE. — Entré dans sa quatre-vingt-dixième année, depuis le 11 mai dernier, M. Edouard Robert s'éteint à l'infirmerie, au début de l'après-midi de ce premier dimanche de septembre. Sans secousses, bonnement, simplement (suivant les formules et procédés vincentiens qui lui étaient coutumiers), et quasi sans témoin il s'en va prendre place dans la Mission du Ciel. Plus que jamais, en ces derniers mois de vie, devant une cécité qui allait toujours s'accroître, il vivait intensément de l'au-delà par le souvenir, la prière et les yeux de la foi.

Exposé sur le lit de parade, dans la Salle des Reliques, sa dépouille mortelle y reçoit sans retard la visite et les prières des confrères de la maison et celles de nombreuses Filles de la Charité, qui ont justement apprécié l'enseignement, les conférences et surtout l'inlassable et généreux dévouement du vénéré défunt.

Le 7 septembre, dans la simplicité liturgique qu'il a toujours fortement appréciée, ont lieu des obsèques de ce vaillant Prêtre de

la Mission. L'assistance est vraiment copieuse, vu la dispersion des vacances qui vont vers leur fin. Dans le sentiment d'un réel devoir de gratitude et de prière filiale, confrères et Sœurs sont accourus de diverses maisons et régions de France. Assisté de MM. Dulau et Timmermans (préposés au secrétariat et à l'économat général), le T.H.P Slattery préside aux obsèques et chante la messe des funérailles pour cet ancien Vicaire général de la Mission. La famille de M. Robert, là aussi, dignement représentée, et Mgr Crivelli, par sa présence, dit les sentiments de condoléances de Mgr Bertoli, Nonce apostolique qui, ces jours-ci, est venu prier pour le cher défunt.

Devant ce cercueil et au soir de cette vie qui trouve aujourd'hui son achèvement, on revoit le cher M. Robert dont l'activité reste caractérisée par une exemplaire fidélité à l'ensemble et au détail des devoirs d'un enfant de saint Vincent. Animé jusqu'à la moelle de l'esprit du Saint Fondateur, il l'a vu et vécu dans l'imitation où se sont successivement affirmés tant de saints confrères, notamment ce vénéré Père Fiat que M. Robert approcha de si près comme secrétaire particulier. Aussi lui conserva-t-il jusqu'au bout une indéfectible vénération et un respect qui se développaient dans l'étude de ses exemples, de sa doctrine, de son esprit. Depuis nombre d'années les tomes des *Annales* renferment les nombreux chapitres de cette vie inachevée du P. Fiat qu'il avait et entrevue et entreprise, qu'il écrivait au fur et à mesure de la publication. Ce fut d'ailleurs pour lui un long thème à réflexions, un cadre commode et indéfiniment extensible où se déroule l'analyse de multiples faits et gestes qui corroborent les enseignements dudit Père Fiat, recueillis notamment dans sa correspondance qu'il lut et suivit de près. Jour après jour, ces *Ephémérides* du Père Fiat restent un cadre que M. Robert garnissait devant des situations diverses, ici et là, soigneusement relevées. C'est dans cette optique que le biographe insérait et accentuait légitimement les idées et les sentiments qui lui étaient personnellement chers, et où il transposait son expérience, ses attitudes d'âme, ses observations.

Les soixante-dix ans de la vie lazariste de M. Robert s'écoulèrent avec une profonde et inlassable régularité en trois maisons qu'il sut aimer et apprécier. Il passa sept ans à *Dax* (Notre-Dame-du-Pouy) où il poursuivit ses études et fut ordonné ; onze ans au *Berceau de Saint-Vincent de Paul*, et quelque cinquante-deux ans à la *Maison-Mère*. Dans cette demeure, fait notable, durant quarante-six ans, il conserva la même chambre qu'il garda fidèlement, jalousement, la trouvant toujours aussi attrayante, y respirant cette atmosphère favorable : calme, prière et étude. Dans ce cadre austère qu'il ne fit rien pour moderniser, son sens du travail, de l'obscur devoir d'état, des prescriptions de la règle s'épanouissaient dans une vie rude, dans l'habitude de la mortification allègrement endossée, et le continuel développement d'une vertu énergique. Totalement oublieux de lui-même, il se dépensait sans compter à son devoir, au service des autres, à la

gloire de Dieu. Son milieu familial et la formation de ses premières années l'avaient ainsi aiguillé vers une énergie, qu'il avait sans cesse développée, aguerrie et affermie.

Né le 11 mai 1871, à Montdidier, en Picardie, il aimait à rappeler que les soldats prussiens de l'occupation de 1870 l'avaient bercé tout enfant. Membre d'une famille honorable et profondément chrétienne, il fut tout jeune confié au collège Saint-Vincent de sa ville natale. Il conserva pour ses maîtres, Lazaristes et autres (car il y avait maints collaborateurs), il garda pour la discipline austère de l'éducation d'alors, une fidélité et une compréhension avisée qu'il évoqua à plusieurs reprises, au cours des réunions d'anciens élèves. On comprend dès lors que ces maîtres généreux et austères exercèrent sur lui un irrésistible attrait : il en avait saisi l'esprit et s'en était imprégné.

Marqué par cette éducation virile et solide, il demanda son admission au séminaire interne de Paris : il y fut admis le 26 septembre 1889 et se trouva sous la direction de M. Alauzet dont il redit l'éloge maintes fois. Au bout d'un an, il fut envoyé, avec quelques autres, au séminaire interne de Dax qui venait de s'ouvrir sous la direction d'un autre maître, M. Rouvelet et d'un saint Supérieur, M. Vernière. Frère Robert allait à Dax pour servir de moniteur, de modèle, d'ange (selon la terminologie expressive du séminaire interne). Il s'avéra l'une des perles précieuses mises dans cette fondation nouvelle, sur les bords de l'Adour, au pays de saint Vincent. Frère Robert y poursuivit ses études avec le soin et le sérieux méticuleux qu'il apporta désormais en toute sa vie. Dans l'ancien oratoire de la maison des Missionnaires, actuellement transformée, et depuis remplacée par la pieuse chapelle dédiée à Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse, il reçut la prêtrise des mains de notre confrère dacquois, Mgr Jacques-Hector Thomas, ancien délégué apostolique en Perse (27 juin 1897). Aux lendemains du sacerdoce, M. Robert fut envoyé comme professeur à l'école apostolique du Berceau de Saint-Vincent de Paul, à six kilomètres de la maison de Dax. Il y trouvait comme Supérieur, un savoureux Picard, M. Stéphane Serpette, qui pour sa part passa toute son existence au *Berceau de Saint-Vincent de Paul*. Il y rencontrait aussi de dignes confrères, différents évidemment d'attitudes et de qualités, mais qu'il sut sagement apprécier et vénérer : notamment MM. Degland, Praneuf, Desmet, Basile, Mellier, Thouvenin, etc... M. Robert professa tout d'abord les lettres et bientôt y ajouta l'enseignement de l'anglais : ce qui lui valut (chose rare en ces temps-là), quelques stages de vacances et de perfectionnement pratique en Irlande, dont la charitable simplicité le ravit d'aise et d'où il rapportait de savoureuses anecdotes. Bientôt il fut chargé du cours de philosophie, dans la préparation de la seconde partie du baccalauréat : un de ses élèves (tout différent certes comme esprit), fut le subtil et avisé M. Théobald Lalanne.

Mais dès ses premières années en maison, M. Robert se montra, inlassablement et pour toujours un homme de règle, de

devoir et de générosité dans le devoir d'état, consciencieusement adonné à sa besogne quotidienne.

En 1905, il était appelé à Paris, comme secrétaire particulier du Très Honoré Père Fiat. Deux ans plus tard, il devenait directeur des étudiants de la Maison-Mère. Sa fermeté, sa bonté virilement forte, sa compréhension et son amour de la jeunesse lui fournirent de multiples occasions de manier, selon la classique expression, sa main de fer dans ce gant d'un velours, un peu rêche pourtant. Dans ce comportement chacun comprenait et retenait le sens du devoir : cet idéal dans la formation de tout homme. Quatre ans durant, il s'adonna à ce difficile emploi, consolant pourtant, même dans ses rudes aspects.

En 1911, il revenait au *Berceau* comme Supérieur, succédant à M. Serpette qui s'était endormi dans le Seigneur, après une carrière toute passée dans cette maison. Pour être Picards, tous deux, ces deux hommes ne se ressemblaient guère, tout en s'estimant fort, l'un l'autre. Pour M. Robert les trois ans de supériorat lui procurèrent de multiples occasions de montrer son amour pour l'œuvre (fête du soixantenaire) et toute la complexité du personnel du Berceau : résumé des fondations de saint Vincent : double orphelinat de garçons et de filles, hospice de vieillards, hommes et femmes, école d'apprentissage et surtout l'école apostolique qu'il régissait plus directement.

En 1914, à la nomination de M. Villette comme Supérieur général, M. Robert fut mandé à Paris. En qualité de secrétaire général, il y venait prendre la succession de M. Alfred Milon, démissionnaire. Il ne devait plus quitter la Maison-Mère, en dehors des missions et visites dont il fut successivement chargé : à Madagascar, en Perse, au Levant et ailleurs. Il se montra homme d'étude, attaché à son bureau. Sa plume a rempli de nombreuses pages des *Annales* : tous les sujets, tant du passé que du présent, lui étaient bons. Pour peu qu'on redise ces savoureuses suites de pages on y trouve quantité de données intéressantes, qu'il est nécessaire de suivre de près car les *Tables* de ces divers volumes ne fournissent guère l'indication du contenu.

Le 12 décembre 1927, à la mort de M. Planson, M. Robert était choisi comme substitut, par décision du T.H.P. Verdier et M. Coste recevait la charge de secrétaire général. En 1931, M. Robert était élu comme second Assistant par l'Assemblée générale, tandis que, deux ans plus tard, l'Assemblée le promouvait premier Assistant et administrateur du Supérieur général. A la mort du T.H. Père, M. Souvay (en décembre 1939), le billet du défunt Supérieur général désignait M. Robert comme Vicaire général, chargé de l'intérim. L'heure était sombre, la guerre mondiale venait de commencer. Ce qui devait normalement être pour M. Robert la charge de quelques six mois, allait, de par les circonstances, se prolonger sept ans durant, jusqu'au 5 juillet 1947. Sept ans et quelles années ! Sacrifices, ruines, deuils, violentes séparations, épreuves de tout genre ! Mais dans ces sombres années, comme le notait M. Castelin lors des entretiens

consacrés aux vertus du vénéré défunt, M. Robert eut l'occasion de montrer et d'exercer ses hautes qualités de prudence, son profond amour pour la Congrégation et la Compagnie des Filles de la Charité. Pour ces dernières notamment, il multiplia entretiens, conférences, visites et encouragements dans les épreuves et l'isolement qui rendait plus sensibles les difficultés.

Ce que M. Robert avait été auparavant trouva alors une exceptionnelle occasion de se manifester : indomptable énergie, fidélité absolue aux moindres prescriptions de la Règle et aux traditions de la Compagnie, totale fidélité à l'esprit de saint Vincent bien compris et appuyé, sur de multiples exemples du passé.

Comme chez plusieurs chefs religieux, dans sa conception de l'autorité, l'exemple passait et demeurait au premier plan. Bien que solide de tempérament, il n'était pas exempt des soucis de santé. Ses nuits, passées sur un mauvais fauteuil, étaient peu reposantes. Mais il vivait de son principe : l'âme est le meilleur tonique du corps. Sa puissance de volonté s'avéra remarquable et il en donna inlassablement de multiples preuves.

Sensible et délicat sous une apparence plutôt froide et distante, facilement enveloppé de silence, il n'avait pourtant rien d'un sentimental. Il était essentiellement dans tout son comportement un homme de foi, un homme de règle, un homme d'église. Chez lui la foi était pure, sans soudure, sans pièces. Dès lors à travers les difficultés, déceptions et déboires, il a poursuivi son chemin sans faiblir, conservant cet aspect ferme et tranquille, énergique et fort, calme et maître de lui : *unus idemque semper*. Il n'avait que le Seigneur en vue : *vere Deum quaerit*. Il travaillait pour Dieu et il a accepté les plus ingrates besognes sans jamais reculer.

Dans son amour de l'Eglise, le vénéré M. Robert s'attacha à la vérité doctrinale qui éclaire, à la loi morale qui conduit, aux sacrements qui donnent, fortifient, réparent et augmentent sans cesse la vie divine en nous : il vécut de la prière de l'Eglise, de la liturgie dont il avait soin de s'inspirer pratiquement. Dans ce but, il eut longtemps à cœur de faire lire à la Communauté quelques ouvrages de saine vulgarisation (Molien, Pius Parsch, Schuster, etc...), qui prônaient l'aspect et l'esprit liturgique de la prière ecclésiale.

Ainsi vécut, inlassablement fidèle à sa vocation, cette âme forte, toute au devoir, et animée de l'authentique charité de saint Vincent, son père tant aimé.

M. Robert n'a pas laissé de papiers personnels : en dehors de quelques notes pour des travaux ; ses recherches, ses lectures : simples aides-mémoire sans prétentions.

Dans ses papiers, pourtant, deux pièces de vers : une poésie de 1906 sur une jeune victime des incidents des inventaires à Paris : Gabriel de Lassus, et quelques rimes : propos de table, lors d'un mariage d'une de ses nièces. Ces deux morceaux révèlent

un aspect souriant du cher M. Robert qui, dans son austérité, savait être aimable et compréhensif. Ces strophes soulèvent un coin de cette âme de choix.

Petite poésie en l'honneur de Gabriel de Lassus, mort martyr en défendant l'église Saint-Pierre-du-Gros-Caillou (2 février 1906).

*Il n'avait pas vingt ans !*

*L'avenir devant lui s'ouvrait tout souriant  
Son éducation, son nom et sa fortune,  
Ses qualités de cœur, les dons de son esprit  
Tout faisait présager une vie peu commune  
Hélas comment penser qu'il serait si tôt pris  
Par la faux de la mort, n'étant qu'un jeune enfant  
Il n'avait pas vingt ans !*

*Il n'avait pas vingt ans !*

*Il ne soupçonnait pas les complots des méchants  
Quand retentit soudain une clameur affreuse :  
Le cléricanisme voilà notre ennemi !  
Plus de Dieu ! sus au prêtre, à la religieuse.  
Qui combat les chrétiens sera seul notre ami  
De Lassus releva le défi menaçant  
Il n'avait pas vingt ans !*

*Il n'avait pas vingt ans !*

*A cet âge surtout, on n'est que plus ardent  
« Je suis noble, je dois honorer mes aïeux  
Le croisé, le ligueur, le vendéen modèle  
De plus je suis chrétien : Dieu le veut ! Dieu le veut !  
Arborons l'étendard que portait la Pucelle  
Boutons hors de chez nous ces impies mécréants ».  
Il n'avait pas vingt ans !*

*Il n'avait pas vingt ans !*

*Il se sent animé des ardeurs de Rolland  
Chassant le sarrasin. Près de l'autel il prie  
Vous ne permettez pas la profanation  
De vos temples sacrés, par les mains de l'impie  
Acceptez de ma vie l'humble immolation  
Pour assurer la paix des fidèles croyants  
Il n'avait pas vingt ans !*

*Il n'avait pas vingt ans !*

*Sa prière exaucée l'a rendu confiant  
L'oblation est faite, il faut des sacrifices  
Des tigres inhumains vers l'Eglise s'avancent  
L'enfer les a vomis de ses plus noirs offices  
Sur la vierge et l'enfant avec rage ils s'élancent  
Ils ont vaincu les braves. Qu'y a-t-il d'étonnant !  
Il n'avait pas vingt ans !*

*Il n'avait pas vingt ans !*

*Frappé d'un coup de crosse, il baigne dans son sang  
Nouveau Thomas Becket, il est mort pour son Dieu  
Comme Tarcisius mort pour l'Eucharistie*



*Témoin de Jésus-Christ, défenseur au saint lieu  
De Lassus est martyr, c'est une noble hostie  
Il est mort pour la terre. Au ciel il est vivant  
Il n'avait pas vingt ans !*

*Il n'avait pas vingt ans !*

*Nous pleurons avec vous ô mère au cœur aimant  
Il était votre vie, il était votre gloire  
Il n'est plus ! Ses beaux yeux déjà se sont éteints  
Et sa bouche est muette. O mort quelle victoire !  
Non c'est une défaite. Il est avec les saints  
Il est plus beau plus noble : au Ciel il est plus grand  
Il n'avait pas vingt ans !*

*Il n'avait pas vingt ans !*

*Jésus roi des martyrs, Seigneur des nobles Francs  
Vois ce vrai fils de France... il est mort en héros  
Fais connaître ton nom et que ton règne arrive !  
Que son sang répandu soit la fin de nos maux  
Que la fraternité sur notre terre arrive  
Et que la liberté soit le prix de son sang  
Il n'avait pas vingt ans !*

E.R.

★

Lors du mariage d'une de ses nièces, au cours des agapes familiales de cette noce, voici l'oncle-prêtre qui se lève et « y va », non pas de sa chanson, empruntée au répertoire, mais de sa pièce de vers, une amabilité, une leçon, un morceau de son cœur... C'est lui qui parle : la pièce est suggestive.

*Yvonne est un beau nom  
Qui vient d'Yves, dit-on  
Comme ton saint patron  
Qui fut toujours très bon  
Sois bonne  
Yvonne.*

*La suave bonté  
A ton âge  
Vaut mieux que la beauté  
De visage.*

*En ton printemps, en ton hiver  
En ton été, en ton automne  
Comme la maman Bert  
Sois toujours bonne  
Yvonne !*

*Si tu veux faire honneur à ton nom de Baloché  
Nom fameux ès-concours de croche et triple croche  
Garde en tes actions la divine musique  
La plus belle harmonie. Sois toujours angélique  
Comme sainte Cécile  
Yvonne Baloché*

*Sois sans reproche  
Toujours gentille.*

*Mais dans tes veines aussi coule le sang de Robert  
C'est un sang généreux dont il faut être fier.  
Sois comme tes ancêtres, fais toujours ce que dois  
Advienne que pourra, aime Dieu, marche droit*

*Yvonne Baloche Robert  
Ton oncle te souhaite quatre-vingt-dix hivers  
En cet exil  
Et dans l'éternité les célestes concerts  
Ainsi soit-il !*



6 OCTOBRE. — De Chieri, nous parvient l'annonce de la mort inopinée et littéralement subite du Supérieur de la maison : ce cher M. Guerrino Médri que nous avons vu à la Maison-Mère, en juillet dernier, parmi les pèlerins de la Province de Turin. Le matin de ce jour, on trouve sans vie, dans son lit, ce jeune et ardent confrère, serein et tranquille, plongé dans le sommeil. On attribue cette mort foudroyante à un infarctus qui n'a pas pardonné et l'a emporté sans que personne dans la maison n'ait pu s'apercevoir de cette crise que rien, en dehors d'un léger malaise, n'avait annoncé les jours précédents. Les funérailles traduisirent l'estime où tout un chacun le tenait. Ce fut une véritable apothéose.

*Guerrino Médri était né le 18 mars 1915 à Fognano, diocèse de Faentina. Peu après la naissance de Guerrino, ses parents ayant émigré en Lorraine, s'établissaient à Homécourt. Il arrivait en 1927 à Cuvry, note Entre nous, bulletin de la maison. Le cher piccolo (ainsi l'appelait-on amicalement), avait déjà fait d'excellentes études primaires. Il brillait en français. Ses rédactions d'enfant étaient parfaites. Et quel soin ! Ses cahiers terminés, il pouvait les rendre aussi neufs qu'au sortir de la papeterie. Et le même soin, il le portait sur sa personne. C'était déjà un littéraire, un artiste et un penseur ! Sa pensée scrutait les problèmes religieux et s'alliait à une profonde piété. Tout jeune il était turbulent, et le sport, le sport actif, avait ses faveurs. Est-ce à l'occasion d'une retraite ? Ses camarades le retrouvèrent plus grave, sans cesser d'être « bon garçon ». C'est tout naturellement qu'il monta dans la voie des parfaits. L'Italie nous le reprit quand ses parents retournèrent au pays. Nous savons que ce fut une bénédiction pour la Province lazariste de Turin. A la science et au zèle, il joignait la sagesse, la sagesse des saints. Il était resté uni par la pensée et la correspondance à la France, à la Lorraine. Quand il passait à notre Maison-Mère de Paris, c'était des effusions avec ses anciens camarades-prêtres. En souvenir éternel sera le Juste.*

*Le 4 octobre 1933, Guerrino fut reçu dans la Congrégation de la Mission à Chieri. Il fit ses études ecclésiastiques à Turin où il reçut le sacerdoce le 29 juin 1940, des mains du cardinal Fossati,*

archevêque de Turin. Il travailla surtout à Casale Monferrato, au Petit Séminaire diocésain où il enseigna pendant dix-huit ans et où il fut Supérieur pendant trois ans (1956-1959). En outre, il s'adonnait avec zèle à la prédication, à la direction des œuvres de charité de la ville, au ministère des prisons. En 1959, nommé Consulteur provincial, il fut transféré à la direction de la maison de Chieri (Casa della Pace) ; il y travailla avec la même ardeur. Son esprit de charité le portait à s'intéresser vivement aux Compagnies des Dames de la Charité, des Louise de Marillac, des Petites amies des pauvres dont il était le directeur. Là, comme partout, il avait conquis l'estime et la confiance universelles. Il écrivait avec élégance et abondance, prêtait sa plume aux publications vincentiennes, fit paraître la seconde édition de La Silhouette de Monsieur Vincent, de M. Henry, collabora au Manuel des Dames de la Charité, publia en numéro spécial sur le Père des Pauvres, etc...

Son caractère était digne de saint Vincent. Ceux qui l'ont connu peuvent attester qu'il était doux, humble, optimiste, aimable avec tous. Homme simple et droit, régulier et pieux, prêtre zélé, confesseur compréhensif et patient, sage Supérieur... Travailleur exceptionnellement doué et infatigable, il aimait Dieu à la sueur de son front et à la force de ses bras. Comme saint Vincent, il s'appliquait à former et à aider le clergé, à secourir et à évangéliser les pauvres, à guider les âmes consacrées vers la charité et la sainteté. De saint Vincent, il avait étudié la spiritualité authentique et l'exposait dans des discours ardents, dans des articles, des opuscules et des livres au succès mérité. C'est pendant le Tricentenaire de la mort de son bienheureux Père dont il avait organisé les fêtes à Chieri que le Père Guerrino Médri est parti le rejoindre au ciel.



6-9 OCTOBRE 1960. — Clermont-Ferrand. Le triduum du Tricentenaire vincentien.

La capitale de cette Auvergne d'où sont sorties, avec la famille des Marillac, maintes autres célébrités, le centre qui lance quotidiennement sur les routes du monde actuel la famille, la gamme du pneu Michelin, Clermont-Ferrand entoure, ces jours-ci, de sa vénération et de sa gratitude, le nom et les bienfaits de Vincent de Paul. De ce triduum, voici sans plus et brièvement, ce qu'en rapporte le Semeur du 16 octobre 1960 :

De grandes fêtes religieuses ont marqué, à Clermont, le Tricentenaire de la mort de saint Vincent de Paul et de sainte Louise de Marillac. Elles ont débuté le soir du 5 octobre, avec la conférence, salle du Foyer, du R.P. Poymiro, Visiteur provincial de Toulouse, qui évoqua les grandes figures de Monsieur Vincent et de sainte Louise de Marillac, auvergnate d'origine, évocation illustrée par la projection du film du Tricentenaire de ces deux apôtres de la Charité.

*Le jeudi 6 fut la journée des enfants : conférences du R.P. Poymiro et projection du film, au Foyer, pour les filles, à 14 heures et à 16 heures pour les garçons.*

*Le triduum de prières s'ouvrit à 21 heures, ce même jour, en l'église Saint-Genès-les-Carmes, où, après le sermon du R.P. Poymiro, fut donné le salut solennel du Saint-Sacrement, et où une cantate à saint Vincent de Paul fut chantée par la chorale de la paroisse.*

*Le lendemain, à l'Institution Sainte-Alyre, les religieuses, de 14 à 17 heures, eurent leur tour, avec conférence, projection du film et salut du Très Saint-Sacrement. Ce jour-là, la cérémonie du triduum eut lieu à l'église Saint-Pierre-les-Minimes. Le prédicateur, dans son sermon, insista spécialement sur la véritable charité, celle du Christ, telle que la sut constamment pratiquer saint Vincent de Paul.*

*Il devait, le lendemain soir, en l'église Saint-Eutrope, où se déroula la troisième cérémonie du triduum, mettre l'accent sur la fécondité et l'extraordinaire rayonnement de l'œuvre multiple de saint Vincent de Paul et de sainte Louise de Marillac, si vivante toujours après trois siècles.*

*Chaque soir, S. Exc. Mgr l'Evêque de Clermont vint présider, au chœur, ces cérémonies.*

*Leur couronnement, le dimanche 9, eut pour cadre magnifique la cathédrale, où, le matin, à 9 h 45, Mgr de La Chanonie, assisté de Mgr Dunaud, Vicaire général, de MM. les chanoines Pitelet et Puvinel, diacres d'honneur, et de MM. les chanoines Boële et Barrier, diacre et sous-diacre, célébra la messe pontificale. S. Exc. Mgr Dozolme, évêque coadjuteur du Puy, présidait au chœur, entouré de Mgr Chaumont et de M. le chanoine Devalet, Vicaires généraux.*

*Sous la direction de M. l'abbé Bléhaut, la maîtrise, et la foule, dirigée par M. l'abbé Berger, assuraient les chants.*

*A l'Evangile, Mgr de La Chanonie rappela quel souci constant eut saint Vincent de Paul, pour étendre le règne de Dieu, de susciter, pour la moisson, les ouvriers évangéliques : prêtres, religieux et religieuses. Détecteur de vocations, il fut aussi créateur des séminaires devant permettre à ces vocations de se cultiver et de s'épanouir. Et Mgr demanda à l'assistance de prier saint Vincent de Paul pour obtenir, par son intercession, de nombreuses vocations sacerdotales et religieuses.*

#### LA MAGNIFIQUE CÉRÉMONIE DE CLÔTURE.

*C'est la foule des grands jours qui, à 15 heures, se pressait dans la cathédrale pour y assister. A cette cérémonie d'apothéose, saint Vincent de Paul était véritablement présent par l'insigne relique de son cœur, arrivée la veille à Clermont, reçue place de la Victoire par sa famille spirituelle, les Filles de la Charité, et qui avait passé la nuit à l'Institution des Jeunes aveugles, rue Sainte-Rose.*

*Portée ce dimanche à la cathédrale, elle avait été placée, ainsi que le reliquaire de sainte Louise de Marillac, sur un autel très joliment fleuri, dressé à droite du transept, et depuis le matin, devant les reliques des deux saints, ç'avait été l'incessant défilé des fidèles leur adressant hommage et prières.*

*Présent par son cœur, saint Vincent de Paul, au cours de l'éloquent panégyrique donné, du haut de la chaire, par Mgr Dozolne, y fut encore par sa pensée directe. Car Mgr l'Evêque coadjuteur du Puy, voulant faire entrer ses auditeurs dans le secret de ce cœur brûlant de charité pour Dieu et pour tous ses frères humains, mit en lumière sa compassion pour toute souffrance, sa tendresse maternelle pour les pauvres, son admirable équilibre, son sens pratique et le souci spirituel marquant ses réalisations. Cela à l'aide des textes même du saint : fragments de correspondance, d'entretiens, projets de règlements... qui furent lus par le Supérieur de la maîtrise, M. le chanoine Brugière.*

*Après le panégyrique, écouté dans le plus profond recueillement, ce fut, autour de l'église, la procession, au cours de laquelle la foule alternait cantiques, prières, invocations, tandis que les reliques des deux saints étaient portées autour de la cathédrale. Le salut du Saint-Sacrement suivit, et enfin le défilé, en rangs pressés, des fidèles admis à la vénération des reliques.*

★

#### OZANAM AU BERCEAU DE SAINT-VINCENT.

2 DÉCEMBRE. — En 1852, en ce soir du 2 décembre, Frédéric Ozanam arrive à Buglose, venant de Biarritz où, après une saison à Eaux-Bonnes, il venait de séjourner depuis le 16 août dernier, dans ce climat doux et reposant. Dans son alarmant état de santé, Ozanam aspire après le ciel clément de Pise, vers lequel il se met en route. Hélas ! dix mois après cette visite au Berceau de saint Vincent de Paul, il devait mourir à Marseille, le 8 septembre 1853.

En cette journée du 2 décembre 1852 — un an après le coup d'état napoléonien du 2 décembre 1851 — Frédéric Ozanam est tout heureux de pouvoir enfin saluer « le berceau de mon bien aimé patron qui a préservé ma jeunesse et répandu tant de bénédictions si imprévues sur nos humbles conférences » Pouy, depuis l'Ordonnance royale du 3 décembre 1823, se nomme *Saint-Vincent-de-Paul*...

Les *Annales*, au tome 121, p. 274-277, ont rappelé la toute première Conférence de saint Vincent de Paul, à Paris, proche Saint-Sulpice le mardi 23 avril 1833, il y a donc quasi vingt ans. Au Berceau de Saint-Vincent de Paul, l'Œuvre et les constructions actuelles n'existaient pas encore, au moment de ce pèlerinage de Frédéric Ozanam. Une communication de *René Cuzacq*, s'inspirant de la Correspondance d'Ozanam, nous permet de suivre ce contact au pays natal de Vincent. Le chêne, la maison... sont là. Le chêne, presque millénaire, a retenu tout spécialement les

réflexions et l'attention d'Ozanam : « *Le vieux chêne abritait Vincent, petit berger, gardant ses brebis. Ce bel arbre ne tient plus au sol que par l'écorce d'un tronc dévoré par les ans ; mais ses branches sont magnifiques ; dans cette saison avancée, elles ont encore un vert feuillage... J'y voyais l'image des fondations de saint Vincent de Paul qui ne semblent tenir à la terre par rien d'humain et qui cependant triomphent des siècles et grandissent dans les Révolutions...*

« *L'arbre a un tronc vénérable, assez large pour y établir (l'an passé) un autel où l'on a dit la messe. Il ne tient plus au sol que par la moitié de sa circonférence, car le reste a été dévoré par le temps. Encore la partie conservée est-elle déchirée par de larges fentes d'un effet admirable pour un peintre. Ce tronc vermoulu porte cependant des branches énormes qui s'étendent de tous côtés, et qui se chargent d'un feuillage épais. On dit que, chaque année, l'arbre est le premier à prendre ses feuilles : au mois de décembre, il en garde encore beaucoup. Je voudrais qu'on l'étayât contre la violence des ouragans qui ont encore dernièrement déraciné des milliers de pins, mais les gens disent que ce serait douter de la Providence ».*

Le souhait d'Ozanam et de quelques autres a été réalisé peu d'années après : des béquilles soutiennent ces branches antiques. Une grille de fer les défend contre des dévôts indiscrets. Le chêne a été classé.

Tandis qu'Ozanam saluait l'arbre, image des fondations éternelles de son Saint Patron en son village natal, « oies et cochons » semblaient à l'entour écouter ses commentaires et ses discours.

A son retour de Buglose, le curé de Pouy attendait Ozanam avec un domestique, une échelle et une scie. Il lui fit don d'une branche coupée sur l'arbre antique qu'Ozanam envoya au Conseil général de son œuvre.

Sa fille, « *petite Marie* », était toute joyeuse de voir s'ébattre, sur la lande, des moutons qui devaient être les arrière-petits enfants de ceux que gardait le saint. Sa femme, Amélie, s'approvisionna de feuilles, rameaux et glands. Selon le rite, on adressa diverses feuilles à son frère médecin Charles Ozanam, à des amis comme Lallier ou Dufieux : ce dernier reçut une « *feuille de l'arbre béni : elle séchera dans le livre où vous la déposerez, mais la charité ne flétrira jamais dans votre cœur* ».

A quelques pas de l'arbre, il y avait la maison où saint Vincent de Paul naquit : « *celle d'une famille de paysans à leur aise et bien établis* ».

« *Entre l'arbre et la maison était un oratoire à la place duquel les Lazaristes font bâtir une chapelle, petite, mais élégante : ils y joindront une maison de retraite, tenue par leurs Missionnaires et un hospice confié aux Sœurs de Charité. Saint Vincent de Paul y prendra plus de plaisir qu'au plus beau monument gothique* ».

A trois quarts de lieue, Buglose unit le culte du saint à celui de la Vierge. L'église sera bientôt remplacée par une « *belle basilique byzantine déjà à moitié bâtie. Le vieux sanctuaire a une image de la Sainte Vierge, honorée de toute la contrée, une statue ancienne de saint Vincent de Paul* », tout un grand concours de pèlerins.

Le samedi matin, Ozanam y communie, demandant sa guérison et la santé pour sa femme et sa fille : « *les trois guérisons* », dit-il même. Jamais il n'a été si confiant depuis longtemps ; pourtant le chapelain de Buglose à qui il s'est confessé et qui dessert le sanctuaire est un vieux prêtre qui l'a mis en garde et lui a prêché la résignation chrétienne en ce monde. Sa charité, sa simplicité rappelaient « *le bon patron saint Vincent de Paul* ».

Au passage, Ozanam, donne quelques détails pittoresques sur nos Landes. Vers Buglose, « *le pays est affreux : coupé de marais, sans culture* ». Près du sanctuaire de Notre-Dame, il y a une « *pauvre auberge* » : encre, papier, plumes, en ce « *fond* » des Landes y sont évidemment détestables. La chandelle est piteuse.

Ozanam a mis quatre heures de Bayonne à Dax, en diligence. Dax est une *ville gourmande*. Il y a fait un excellent déjeuner ; la cité dacquoise a l'odeur de ses cuisines qui se ressent de la grand route ».

Il y traite avec un voiturier qui considère comme un voyage le bout de route : *simple promenade*, qui, en trois quarts d'heure, conduit de Dax à Pouy.

Tel fut le rapide *pèlerinage* (c'est son mot) de Frédéric Ozanam à saint Vincent de Paul et à Notre-Dame de Buglose. Si bref fût-il, il paraîtra qu'il est de ceux qui, à bien des égards, se doivent d'être cités en nos Landes.

(D'après le *Bulletin de la Société de Borda*,  
n° 298, 1960, p. 189-192.)

★

#### DAX : L'HOSPICE DE LANOT.

Saint Vincent de Paul au Lanot, statue par Collamarini.

D'après une lettre du sculpteur du 23 octobre 1937, les quatre bas-reliefs portent les quatre dates les plus significatives de l'œuvre du saint :

8 février 1619 : Un galérien enchaîné secouru par Monsieur Vincent.

17 avril 1625 : Vincent montre un crucifix à des personnes du peuple assemblées.

1638 : Quatre Filles de la Charité tiennent dans leurs bras des enfants.

25 mars 1642 : Deux religieuses en habit et deux novices.

★

ADOLPHE WATTELET : NOTICE BIOGRAPHIQUE.

29 NOVEMBRE. — A la surprise générale de la Maison-Mère, en fin de matinée, en quelques minutes, une implacable embolie nous enlève M. Adolphe Wattelet. A l'hôpital Saint-Michel, il venait de passer entre les mains du chirurgien et nous voici à cette délicate sixième journée post-opératoire !

Le matin même, avec entrain et confiance, le malade envisageait son prochain retour à l'infirmerie de la Maison-Mère.

Fait notable (sans que cela fut prévu), cette ultime opération de par ailleurs inéluctable, avait enfin permis au chirurgien d'extraire la balle allemande que le patient portait en lui depuis trente-six ans. Il en savait certes l'existence, mais cela ne le gênait pas outre mesure. Au lendemain de cette grave blessure de guerre, le chirurgien d'alors n'avait pas jugé opportun ni prudent d'extraire le malencontreux projectile. Aussi, en novembre 1960, M. Wattelet avec une joie compréhensible et une petite fierté fort légitime, montrait le projectile à ses visiteurs : c'était un trophée sur sa table, à portée de son chevet ! Hélas ! triomphe bien éphémère ! Malgré les soins de l'hôpital Saint-Michel, bien usée par le travail et dans les déficiences d'un estomac débilité, cette existence prend fin.

Né à Escaudain, canton de Denain, dans le Nord, le 26 janvier 1891, M. Wattelet suivit sa première vocation : elle fit de lui, pour quelques années, un modeste et généreux instituteur d'enseignement libre, dans le secteur primaire. Aux lendemains de sa blessure, ne pouvant rentrer chez lui, il prit du service chez M. Agnius, à l'école de Beaupréau. Le 26 septembre 1919, obéissant à un autre appel du Seigneur, il était admis au séminaire interne de Paris ; il y fit les vœux le 2 octobre 1921. Quelques mois auparavant, notable événement dans ce temps de probation, ses frères soulignèrent gentiment la trentaine dudit postulant qui paraissait « une vieillisse », parmi la jeunesse d'alors. Puis ce fut le temps des études : (en 1924, une année à Dax). Enfin, le 29 juin 1925, il recevait la prêtrise, à Paris, des mains de Mgr Chaptal. Son premier placement, comme plusieurs autres postes ultérieurs, le consacra à l'enseignement des jeunes : il l'aimait et y apportait son cœur et son savoir-faire.

Tout d'abord, *Beaupréau* qu'il connaissait déjà avec M. Agnius. Puis brusque bifurcation en 1926 : pour trois ans ce fut un dévouement obscur dans les comptes de la procure, à Islevorth sous la conduite du cher M. Picot. Ces mois du bureau dans le climat londonien, malgré quelque ministère, ne cadraient pas outre mesure avec sa santé de mutilé de guerre. Aussi dès 1929, voici pour quatre années méditerranéennes, dans les bois, le grand air et le calme, à l'école de *Prime-Combe*, avec MM. Gallon et Jules Thiry. Suivirent quatre ans de Gentilly, avec le souriant M. Edmond Crapez. Puis, nouvel emploi s'accommodant à son zèle, ce furent quelques mois de vicariat à la paroisse Sainte-Anne d'Amiens, sous la conduite du curé, M. Huguet. Mais dès la fin



de 1937, Loos le reprenait avec M. Edmond Lebacq. En 1940, la guerre le ramenait à Paris, à la Procure avec M. Narguet. En 1943, les circonstances lui fournissaient à nouveau douze mois de Gentilly, dans une vie plus aérée et plus mouvementée. Mais, dès 1944, ce fut à nouveau la monotonie des séances de caissier aux bureaux de la Procure. Il se donna à ce labeur qui le contraignait à aligner des chiffres, tenir des registres, assurer commissions et services à rendre. Ceux qui le connaissaient excusaient quelques sursauts de la nature devant un travail qui exige patiente énergie.

Pour apprécier les hommes, il faut savoir et comprendre ce que la vertu leur coûte et les sacrifices que leur impose une lutte incessante et obscure. Pour sa part, M. Wattelet, animé d'un réel esprit surnaturel que traduisaient notamment ses conférences ou répétitions d'oraison, allait de l'avant. C'est en se trainant, en remorquant un corps ainsi affaibli qu'il arrivait exténué, en cette fin de 1960. Cette issue fut pour tous une surprise. Mais les mérites s'étaient entassés, il était prêt ; le Seigneur l'appelait : insondable mystère des vies humaines !

★

M. RAYMOND MAUREL (1871-1961).

12 JANVIER 1961. — A Dax, à l'infirmerie de Notre-Dame du Pouy, où il se trouve depuis un an, M. Raymond Maurel voit ses forces baisser chaque jour. En cette fin d'année 1960, son âme se maintient dans cette présence de Dieu qui lui resta toujours facile et coutumière. Vivant de prière et imprégné de la parole de Dieu, inlassablement méditée, il est prêt à cette réunion que sa foi souhaite si ardemment, après les années de cette longue vie si pleine qui va prendre fin, en ce 12 janvier 1961.

Né à Peyrens, dans l'Aude, le 4 mars 1871, il poursuivit tout comme son frère cadet, ses études au Grand Séminaire diocésain de Carcassonne, que dirigeaient alors nos confrères. M. Raymond Maurel y fut enfin ordonné prêtre, le 29 juin 1894, par Mgr Billard. Après quatre ans de vicariat, il obtint enfin son admission au séminaire interne, à Paris. Placé comme professeur, au Grand Séminaire de Tours, dès 1899, il fut envoyé à Dax, en 1903, après les bouleversements de cette année-là. Dès 1905, pour remplacer M. Pouget, il est mandé à Paris où, dix ans durant, il resta un professeur d'Écriture sainte doué d'un sens pédagogique remarquable et ouvert. Modeste, il ne fit pas parler de lui, mais il enseignait fort bien. La guerre de 1914 ramène à Dax élèves et professeurs. Parmi les sciences ecclésiastiques, histoire et exégèse trouvaient fort adapté ce professeur aimé et apprécié. Evreux le reçoit en 1924 pour un an. Dès 1925, il est envoyé à Beauvais, comme Supérieur, où il resta digne, attentif et pleinement sacerdotal. Enfin, en 1938, Montpellier lui permet, jusqu'en 1959, d'exercer un fructueux ministère sacerdotal de conférences et de direction spirituelle. Avec âme et dévouement il s'y dépensa jusqu'au bout. Épuisé il est enfin réduit aux soins

et au calme de l'infirmierie Notre-Dame du Pouy : sans cesse, il en remercie le Seigneur.

Tout comme M. Edouard Robert, M. Maurel a lui-même détruit et fait disparaître non seulement ses papiers intimes et personnels, mais même ses notes de travail qu'il jugeait inutiles à d'autres, tout comme il s'imposait de les reconstituer sur de nouveaux frais, après chaque cycle, dans son cours d'enseignement. Devant cette attitude, on reconnaît une grandeur d'âme, une tournure d'esprit voulant éviter à d'autres un souci d'utiliser intempestivement des notes dont revues, livres et bibliothèques regorgent. Le contact avec ces amas de livres facilite aisément l'humilité. Pour être couchés sur le papier, nos dires, nos écrits ne doivent pas nous enorgueillir. Tout comme dans la rue, c'est un réconfort et une force d'âme de passer inaperçu, fidèle à son devoir et dans l'ombre. Que d'inconnus et que de trésors à découvrir dans cette nécropole silencieuse des imprimés !

Quoi qu'il en soit, échappant à ce sacrifice généralisé de ses papiers, une pièce a survécu, égarée dans la copie des Règles du séminaire que M. Maurel transcrivit, suivant l'usage, en 1898, lors de son temps de probation.

Lors de sa soixantaine de sacerdoce en 1954, M. Maurel ouvrant cet exemplaire, nota par écrit comme il le faisait habituellement, ses pensées, ses réflexions. Avec discrétion et pour notre commune édification, M. Diebold, Supérieur du Séminaire de Montpellier, qui a bien connu la noble âme du cher M. Maurel, extrait et détaille cette page.

#### ULTIMA VERBA

*Tous les souvenirs de M. Maurel ont été frappés de sentence capitale — la seule sentence capitale qu'il ait osé porter en sa conscience de canoniste précis jusqu'au scrupule. Une inscription, préparée par lui d'avance et écrite en caractères bien lisibles, portait ces mots :*

DETRUIRE

S.V.P.

TOUS MANUSCRITS,  
feuilles de toutes sortes.

26 juillet 1956.

Raymond Maurel.

*Au changement des Supérieurs de la maison, il avait son cérémonial à lui. Tel un patriarche, à leur arrivée, il les conduisait à la chapelle et délicatement, il leur donnait deux informations personnelles : l'une relative au « petit travail qu'il faisait », et l'autre que l'on vient de lire.*

*Un petit cahier noir a survécu à l'autodaté. Un bout d'enveloppe de lettre — sainte pauvreté, soyez bénie ! — collé sur la reliure identifiait le contenu du livret : « Regulæ Seminarii Interni. Octobre 1898 ».*

*D'une belle écriture moulée, il avait transcrit le code du séminaire selon la coutume de la petite Compagnie. Sur les dernières pages restées blanches, d'une autre écriture, tremblotante mais toujours volontairement calligraphiée, il a tracé le bilan spirituel de son existence.*

*De cela, un rapide écho sera fait, avec infiniment de respect et en lui en demandant pardon par-dessus « le mur de la séparation » et en ce Christ qui nous unit, que lui a tant adoré et aimé dans son mystère du Sacerdoce et de l'Eucharistie. On s'arrêtera au survol de sa vie et à quelques aspirations spirituelles. A lui la parole.*

INCIPIIT.

Ce cahier était resté tel qu'au jour de mes Saints Vœux, 23 octobre 1900. Je le retrouve aujourd'hui, 8 juin 1954...

Il recevra mes dernières pensées, mes regrets d'avoir si mal répondu aux bienfaits de Dieu, non seulement de n'avoir pas fait fructifier pour sa gloire les dons reçus, mais de m'être rendu coupable d'innombrables fautes que je déplore de tout cœur et pour lesquelles j'implore ses miséricordes, avec confiance cependant car il est Père.

...Cette miséricorde, je l'implore encore pour les âmes qui ont souffert de mes insuffisances, imprudences, impatiences, réflexions, attitudes, etc... Que cela ne nuise pas à la sanctification d'aucune âme : *Per Te supplere dignare, Domine !*

BILAN DE LA RETRAITE DE SOIXANTAINE.

*Pour préparer avec ferveur le jour anniversaire, il fait une retraite qui va se terminer par une ordination.*

*Il reçoit alors une lettre du Très Honoré Père, accueillie avec une dévotion filiale : « Lettre de N.T.H. Père, à l'occasion de mes soixante années de sacerdoce. Réponse : sous votre signature, je retrouve le cœur de saint Vincent. Merci ».*

*Et voici le survol de sa vie.*

Samedi 12 juin. Anniversaire de ma première communion. Prière pour tous ceux qui assistaient à cette fête dans l'église d'Issel, pour tous les miens très spécialement. Messe en actions de grâce... m'y maintenir au cours de la journée.

Mercredi 23 juin. Premier jour d'une retraite pendant la dernière semaine de la soixantième année de mon sacerdoce... J'ai rappelé le souvenir de mes fautes depuis ma première communion, 12 juin 1881 jusqu'à mon entrée à l'école Saint-Louis, 1884 et en partie pendant les études secondaires, 1884-1889. Que de grâces de toutes sortes gaspillées, études, vie de piété, formation à tous égards.

Ma messe a été une longue supplication...

Jeudi 24 juin. J'ai repris mon examen de retraite sur les années de mes études secondaires pour constater que, s'il y a

eu des heures de ferveur, il y a eu hélas ! un manque de conscience du prix de cette période de formation à tous égards...

Vendredi 25 juin. Mes années de Grand Séminaire et vicariat. Merci, Seigneur ! Pardon, Seigneur !

Samedi... Noviciat. Grand Séminaire de *Tours* (1898-1903). Un peu plus de confiance, mais sans doute parce que je ne vois pas.

Dimanche 27 juin. Méditation dominée par le : « *In caritate perpetua dilexit nos Dominus, ideo attraxit nos ad cor miserans* ». D'où confiance malgré ma misère.

Ensuite, je suis revenu sur les années 1903-1914, pendant lesquelles j'ai professé diverses matières, principalement l'Écriture sainte à *Dax* et à *Paris*... Que de fautes, mon Dieu ! J'ai encore été occupé par diverses fonctions, catéchismes, confession, allocutions, retraites...

Si, du moins, je m'étais défié de mes insuffisances tout en ne refusant pas les services demandés... Cœur miséricordieux de Jésus...

Lundi 28... D'abord adoration et offrande à la Trinité sainte. Ensuite retour sur les années 1914-1924 à *Dax*. Constatation que j'aurais pu faire beaucoup de bien, qu'on l'attendait de moi ; que j'en avais les moyens ; or j'ai agi sans réflexion dans trop de circonstances, suivant ma manière de voir, ne pensant pas à faire plaisir à la volonté de ceux avec qui je vivais, que j'aimais cependant... Je me suis fermé les cœurs ; je n'ai pas vu le bien où il était... Longue supplication à Dieu et prière pour tous ceux qui ont souffert, à cause de moi. Combien sont déjà devant Dieu !

Mardi 29 juin. Soixantième anniversaire de mon ordination sacerdotale. Que vous avez été bon pour moi, Seigneur ! J'ai revu en esprit la solennité du 29 juin 1894. Mgr Billard, ses Vicaires généraux, M. le Supérieur, les directeurs du Grand Séminaire, mes condisciples, mon bon père, ma mère, mon frère, M. Molinier à qui, après Dieu, je dois mon sacerdoce...

Combien restons-nous encore en ce monde !

J'ai porté tous ces souvenirs à l'autel et bien d'autres...

J'ai été assister ensuite à l'ordination, ici, écouté les recommandations du Pontifical... Quel examen de conscience ! Ce que je devais faire de mon sacerdoce ; ce que j'en ai fait ! Une fois encore j'ai supplié Dieu de suppléer par son bonté à ce qui, de mon insuffisance, a nui aux âmes qui avaient recours à mon ministère... Je présenterai la même prière tous les jours de ma vie ici-bas...

Personnellement je m'abandonne à son cœur.

Mercredi 30 juin. Rappel de ma première messe, au Grand Séminaire de *Carcassonne*, assisté par M. Guillaume. M. Molinier

était présent ; mon frère la servait. Mon père, ma mère étaient rentrés à *Issel*... C'était bien modeste, mais cela me convenait. Que n'ai-je pas été toujours soucieux de ne pas me mettre en avant !

Et j'ai besoin pour retrouver la paix et la confiance de me tenir présent à vous, Trinité sainte...

Dimanche 4 juillet. Messe pour tous ceux qui furent ordonnés prêtres à *Carcassonne* en 1894 ; pour tous ceux qui se sont souvenus de moi, à l'occasion de mes soixante années de sacerdoce.

Des années qui ont suivi Dax (1924-1954), quelques allusions affleurent.

#### SUPÉRIORAT AU GRAND SÉMINAIRE DE BEAUVAIS.

*Un morceau de lettre provenant de Mgr Le Senne mentionne l'échange d'appréciation sur les affaires en cours.*

*En la même année 1954, M. Maurel répond à une lettre de Mgr Roeder, le successeur de Mgr Le Senne, et accuse réception de quelques autres souvenirs de dirigés, obstinément fidèles jusqu'à la mort de notre cher et vénéré confrère.*

*A Montpellier se célébrait dans l'intimité avec le Seigneur, sa soixantaine d'ordination. Nous venons de le voir.*

*Ce bilan d'une existence, face au Seigneur, est émouvant pour qui a connu M. Maurel. Il semble revivre et parler encore. Humilité, délicatesse extrême de la conscience, lucidité devant Dieu, notre juge, mais confiance à l'image de ces « Anawim » de la Bible, voilà les traits majeurs de sa physionomie spirituelle. Une note bien vincentienne s'y ajoute : défiance devant la nature tricheuse et amour profond de la discrétion et du désir de disparaître.*

#### QUELQUES ASPIRATIONS SPIRITUELLES PROLONGERONT CE DERNIER CONTACT.

Présent à Dieu pour dire mon action de grâces, mon abandon filial. Me tenir en sa présence aujourd'hui dans la paix, l'attente ; m'enfoncer dans le mystère... Je voudrais Vous connaître, mon Dieu, pour Vous aimer... Ce qui a été le meilleur, c'est la célébration de la Sainte Messe, mais la vivre ! mon Dieu, ayez pitié !... *Da, quaesumus, Domine, tui amoris affectum, ut Te, toto et opere diligam...*

Pour qui sait lire ces lignes restent édifiantes et suggestives à souhait. Ceux qui ont connu notre cher défunt, l'apprécieront à nouveau et le trouveront tout entier dans cette conversation surnaturelle, dans l'intimité du Seigneur.

F. COMBALUZIER.

---

MONSIEUR THEODORE KIEFFER (1873-1960)

---

*Décédé à Paris le 28 décembre 1960, M. Kieffer fut l'objet de deux conférences. MM. Dulau et Houfflain laissèrent parler souvenirs et gratitude. Voici le témoignage de M. Dulau :*

Théodore Kieffer naquit à *Biding*, petite localité des environs de Metz, le 7 octobre 1873. Il était le quatrième enfant d'une famille de terriens qui en compta cinq : trois garçons et deux filles. Le père, petit propriétaire, s'était marié quelques années avant la guerre franco-allemande de 1870. Quand l'ennemi envahit la Lorraine, il se réfugia dans Metz, comme un grand nombre de paysans et y demeura jusqu'à la capitulation de Bazaine qui livra la ville aux Allemands. Les privations du siège et les soucis de tout ordre ébranlèrent la santé de ce jeune père de famille. Il demeura toujours assez débile, et plus tard Théodore fut ordonné prêtre quelque temps avant ses confrères parce qu'on craignait que son père ne vécût pas jusqu'à la date normale de l'ordination. Cet état précaire de la santé du chef de famille lui rendait bien lourde sa charge à une époque où le père de nombreux enfants, s'il n'était pas riche, ne pouvait compter que sur son travail pour les faire vivre. Heureusement, les parents de Théodore étaient profondément chrétiens. Ils croyaient à la parole de Jésus promettant que le nécessaire ne manquerait pas à ceux qui chercheraient avant tout à faire régner Dieu en eux et en ceux dont ils auraient la responsabilité. A l'école qu'il fréquenta dès l'âge de six ans, l'enfant trouvait la même atmosphère chrétienne qu'au foyer familial. Toujours il parlait avec vénération et reconnaissance du vieil instituteur de *Biding* qui regardait sa charge comme un vrai sacerdoce et demandait à ses élèves de lui adresser le salut si chrétien : « *Laudetur Jesus Christus !* ». Quant au curé de *Biding*, c'était un saint prêtre, très aimé de ses paroissiens et qu'on voyait toujours le chapelet à la main. Il eut vite fait de remarquer la piété du petit Théodore. Il en fit un de ses enfants de chœur préférés et lui confia même la fonction de bedeau dont l'enfant s'acquitta avec le sérieux et la conscience qu'on devine.

Il était tout naturel que dans une âme si bien entourée, si bien cultivée, se manifestât un vif attrait pour le sacerdoce. Théodore s'ouvrit donc à sa pieuse mère du désir qu'il avait de devenir prêtre. Hélas ! ce vœu paraissait tout à fait irréalisable. Pouvait-on priver son père des services que l'enfant commençait à lui rendre pour la culture des champs et les travaux de la ferme ? Mais surtout, qui ferait les frais des longues années d'études au petit et au grand séminaire ? De nos jours un enfant intelligent et pieux obtient facilement une bourse. En un temps où les vocations se font de plus en plus rares, on ne voudrait pas qu'un enfant, visiblement doué pour le sacerdoce, en fût écarté par une question d'argent. Mais alors les candidats

ne manquaient pas. Le prêtre était assuré d'une existence assez confortable, il occupait une place honorable parmi les notables de la paroisse. Cela méritait bien que sa famille fit la dépense de ses années de formation. Or la famille Kieffer n'en avait pas le moyen.

Dieu qui avait ses desseins sur le petit Théodore résolut le problème d'une façon bien imprévue. Il y avait à *Biding* une visionnaire. Elle souhaitait vivement qu'un de ses neveux devint prêtre et s'en ouvrit à une Fille de la Charité de Metz. Celle-ci informa de la chose le Supérieur de notre Ecole apostolique de *Wernhout*. Des renseignements furent pris. L'avis du curé de *Biding* fut défavorable. Mais apprenant ainsi l'existence de cette école il recommanda chaudement le petit Théodore Kieffer qui fut admis pour la prochaine rentrée. Comme nous devons être reconnaissants envers ce bon prêtre qui orienta vers la famille de saint Vincent un enfant qui lui ferait tant d'honneur et de qui elle recevrait tant de services !

Des années que Théodore Kieffer vécut à l'Ecole apostolique de *Wernhout* puis à Paris pour le séminaire interne et les études, nous savons peu de choses. Il est mort à un âge où ses contemporains doivent avoir à peu près tous disparus, et le temps m'a fait défaut pour une enquête. Mais la valeur dont fit preuve M. Kieffer dès les débuts de sa vie sacerdotale, la confiance exceptionnelle que lui témoigna le Père Fiat disent assez combien il profita de ce temps de formation intellectuelle, morale et spirituelle. Sur le plan intellectuel il ne fit probablement pas figure de vedette. Mais ses études furent solides. Toute sa vie les livres l'intéressèrent. Il aimait se tenir au courant, notamment pour les questions de science ecclésiastique et ce qui les touchait de près comme l'histoire et les sciences de la nature. Retiré à l'infirmerie de la Maison-Mère, il me demandait de lui passer des livres de la bibliothèque ou de lui prêter quelque ouvrage que je possédais. Il aimait lire dans l'*Ami du Clergé* les diverses chroniques grâce auxquelles il pouvait suivre le mouvement des idées. Mais il voulait qu'un livre fût clair et la pensée de son auteur assez facile à suivre. Il ne croyait pas que l'obscurité fût nécessairement signe de profondeur, et il déplorait l'abus des mots vagues à prétention « *moderne* » qui émaillent tant de livres ou d'articles contemporains.

A leur auteur il aurait volontiers récité le quatrain de Boileau :

*« Si ton esprit veut cacher  
Les belles choses qu'il pense,  
Dis-moi, qui peut l'empêcher  
De te servir du silence ? ».*

Ordonné prêtre le 27 mai 1899, M. Théodore Kieffer fut placé au *Petit Séminaire-Collège* de Nice. Il y trouva un établissement en plein essor et qui devait à son Supérieur, M. Courrège, une belle notoriété. Mais le milieu était difficile. Le jeune

professeur dut être bien déconcerté, lui si sérieux, par des élèves turbulents, dissipés, qui, pendant la nuit de Noël, mettaient au pillage les orangers du jardin. Ils trouvèrent leur maître en ce nouveau venu toujours égal à lui-même, dont l'attitude et le regard en imposaient. M. Kieffer sut faire respecter la discipline scolaire et gagner vite l'estime et l'affection de ses élèves par sa piété et son dévouement. Toutefois, il n'était manifestement pas dans sa vraie voie. Il fallait à ses talents naturels et surnaturels un autre champ d'action. Une décision du Père Fiat allait bientôt le lui ouvrir.

Deux ans après l'arrivée de M. Kieffer à Nice, le Supérieur général résolut d'ouvrir à *Wernhout* un séminaire interne qui serait, un peu plus tard, transféré à *Panningen* où se feraient aussi les études de philosophie et de théologie. C'était l'amorce d'une Province de Hollande. Pour former à la vie vincentienne ceux qui en seraient les premiers membres et comme les pierres fondamentales, il fallait un homme de grande valeur. Et l'on s'étonna peut-être que le P. Fiat fit appel pour ce poste de choix à un jeune confrère de 28 ans, qui n'avait que deux ans de sacerdoce et venait de les passer dans une maison d'études secondaires. Mais le P. Fiat suivait de très près les étudiants de la Maison-Mère. Il les observait, questionnait leurs maîtres et s'entretenait volontiers avec eux. La valeur de M. Kieffer ne lui avait pas échappé. Il savait que les jeunes séminaristes de *Wernhout* seraient en de bonnes mains. Le résultat répondit à son attente.

Le jeune directeur de séminaire interne s'imposa tout de suite par son esprit de prière et de mortification. Ce qui frappa surtout, dès le début, ce fut son extraordinaire emprise sur tous, même sur les gens du dehors. Fournisseurs, ouvriers travaillant dans la maison, personnes qui ne le voyaient qu'en passant, étaient sous le charme. Au sortir d'un entretien avec lui au parloir, les parents d'un jeune prêtre disaient : « *Cet homme doit vivre toujours près de Dieu* ». Cette exceptionnelle influence, il ne vint jamais à l'esprit de M. Kieffer de l'utiliser pour ses intérêts personnels. Il en fit profiter la Congrégation. Que de ressources cette sympathie lui valut pour les œuvres qui lui furent confiées ! Que de négociations elle facilita, notamment avec les autorités civiles ! Mais surtout elle lui permit d'exercer une action profonde sur les âmes, et parfois de ramener à Dieu des personnes qui avaient depuis longtemps abandonné toute pratique religieuse. Des familles lui en gardèrent une durable reconnaissance dont le témoignage lui parvenait encore à l'infirmerie de la Maison-Mère.

Dès ce temps-là aussi, on remarqua chez M. Kieffer un grand amour des malades. Il les visitait souvent. Il passait des nuits entières à leur chevet. Un jeune séminariste, malade de la poitrine, sortait de la chapelle, aussitôt après la communion, pour s'étendre sur une chaise-longue, dans la cour de récréation. Et l'on pouvait voir M. Kieffer agenouillé près de lui et l'aidant à faire son action de grâces.



Très vite aussi, le directeur du séminaire interne de *Pan-ningen* fit preuve d'une remarquable perspicacité dans la connaissance des âmes. Aussi le P. Fiat lui envoyait-il quelquefois des sujets difficiles ou indécis. Où d'autres n'avaient rien obtenu, il arrivait que M. Kieffer réussit à provoquer un redressement décisif, ou, ce qui n'était pas moins souhaitable, un candidat à la vie religieuse reconnaissait que Dieu ne l'y appelait pas et rentrait dans le monde.

Sept ans s'étaient écoulés depuis l'ouverture du séminaire interne à *Wernhout*. Nos confrères hollandais espéraient garder bien longtemps le jeune directeur dont la maîtrise s'affirmait de plus en plus ; mais le sacrifice allait leur en être demandé. En 1906, le directeur du séminaire interne de *Notre-Dame du Pouy*, à *Dax* (Landes) fut contraint par son état de santé à donner sa démission. Il ne serait pas facile de lui succéder. M. Dardans était un spirituel de grande classe. Nourri de la doctrine des maîtres et pénétré à fond de l'esprit de saint Vincent, il fascinait ses auditeurs. Qui a eu le bonheur de l'entendre, à la conférence du vendredi au séminaire interne, expliquer les Règles communes, peut redire le mot des disciples d'Emmaüs : « *Notre cœur n'était-il pas tout brûlant tandis qu'il nous parlait ?* ». Avec cela un amour maternel pour ses séminaristes qui lui vouaient un culte filial. M. Kieffer parut au P. Fiat l'homme qu'il fallait pour succéder à M. Dardans. Il ne s'était pas trompé.

Les séminaristes de Notre-Dame du Pouy furent tout de suite conquis par la lettre que leur adressa leur nouveau directeur. Il y évoquait l'épisode biblique du prophète Samuel, se rendant à Bethléem pour donner l'onction royale au jeune David. Etonnés de cette visite inattendue, les anciens de la ville lui posèrent la question : « *Ta venue est-elle de bon augure ?* ». Samuel rassura ses interlocuteurs. Ainsi voulait faire M. Kieffer avant de prendre contact avec les jeunes dont il allait assumer la direction. Il nous promit son total dévouement, nous dit qu'il lisait avec intérêt notre petit bulletin « *La Vie Fraternelle* » et qu'il avait entendu le P. Fiat faire notre éloge. Ce qui nous toucha surtout, ce fut l'hommage bien mérité qu'il rendit à son prédécesseur.

Ils n'avaient pas tous deux le même tempérament. Au Basque ardent, enthousiaste, « *pelotari* », bondissant quand il était élève au Berceau de Saint-Vincent-de-Paul, succédait un Lorrain grave, un peu solennel sur qui le sentiment ne paraissait pas avoir beaucoup de prise. On sentit bientôt la différence. En arrivant à Notre-Dame du Pouy, M. Kieffer y trouva une petite association qui s'appelait l' « *A.P.S.* », de l'initiale des mots qui disaient son but et son esprit : *Aimer, Prier, Souffrir*. Il n'y avait là rien de subversif, et les membres de l'A.P.S. voulaient être les plus fervents et pratiquer à la perfection la vie fraternelle. L'association avait son hymne mis en musique par un musicien du groupe. Ses membres portaient discrètement sous leur soutane un bel écusson en émail auquel ne manquait

pas un épi de blé, car on était aux beaux temps du *Sillon*. M. Dardans avait laissé faire, en raison de la bonne volonté des membres de l'A.P.S. et du stimulant que ce groupement apportait à leur ferveur. Mais il voyait les dangers possibles : esprit de chapelle, une certaine complaisance en soi-même, impression donnée aux autres étudiants qu'ils ne faisaient point partie de l'élite. Aussi, en faisant connaître à M. Kieffer l'existence de l'A.P.S. et tout en rendant hommage à ceux qui en faisaient partie, exprima-t-il l'avis qu'il vaudrait mieux dissoudre ce groupement. C'était bien la pensée du nouveau directeur ; et comme il pouvait se prévaloir du sentiment de son prédécesseur, cette dissolution, si elle laissa quelque regret mélancolique dans certaines âmes, ne provoqua aucune amertume.

Comme à Wernhout et à Panningen, M. Kieffer témoigna tout de suite d'un grand intérêt pour les malades. Sa santé personnelle était assez déficiente. Il souffrait d'un ulcère à l'estomac, il mangeait à peine et ne dormait guère. Mais si son incroyable énergie lui permettait d'aller de l'avant malgré cela, il compatissait à la souffrance des autres et voulait sauvegarder la santé de ces jeunes gens dont le plus grand nombre partiraient pour les missions à l'étranger après leur ordination sacerdotale. Or il trouva Notre-Dame du Pouy dans un état sanitaire bien déficient. Presque tous ces jeunes gens venaient du Berceau de Saint-Vincent-de-Paul. Le Supérieur de cette Ecole apostolique, M. Serpette, était la bonté même, malgré une vivacité qui explosait assez souvent. Il accueillait charitablement des confrères fatigués ou malades qui venaient recouvrer la santé ou refaire leurs forces dans une campagne où se respirait l'air salubre et embaumé des pins maritimes. Certains d'entre eux se remettaient assez bien pour être capables de faire quelques classes. Et il arriva que le corps professoral comptât simultanément plusieurs tuberculeux. Or M. Kieffer, tandis qu'il était en Hollande, avait pu constater les heureux effets produits par la tuberculine d'un médecin belge, le docteur Denis. Il soumit donc à ce traitement les jeunes gens de Dax, atteints ou suspects de tuberculose. Le mal fut enrayé et ne fit plus de victime. Pour affermir ce résultat, le directeur veilla aux exigences de l'hygiène ; il soumit à un régime fortifiant les santés délicates. Il fit reposer, plus longtemps que la Communauté, ceux qui en avaient vraiment besoin. Plus tard, à Paris, il confierait aux soins maternels de quelques Supérieures de Filles de la Charité, notamment à Sœur Julien, de *Châtillon-sous-Bagneux* les étudiants qui avaient besoin d'être remontés. Que de vies M. Kieffer a ainsi sauvées ! Mais il n'était pas dupe. Il savait dépister les simulateurs conscients ou inconscients, quand parfois il s'en trouvait. Surtout, il arrachait à l'obsession de leur santé ceux qui finissaient par se rendre malades ou qui, trouvant goût au régime d'exception, ne se croyaient jamais guéris. Il les remettait au train commun dès qu'il le jugeait possible et les laissait tout étonnés de voir qu'il ne se produisait aucune catastrophe.

Mais c'est surtout de l'âme des séminaristes et étudiants malades qu'il avait souci. Il avait lu dans *l'Imitation* cette réflexion si justifiée par l'expérience : « *Il en est peu que la maladie rende meilleurs* » et cette recommandation : « *Fais le bien tant que tu es en bonne santé ; une fois malade, je ne suis pas ce dont tu seras capable* ». Il est inévitable que la maladie entraîne une détente dans l'énergie spirituelle de celui qui souffre. Il doit aussi, pour guérir, observer un certain repos, mettre au ralenti son activité psychologique. Le danger est d'aller trop loin dans cette voie, de se refuser à tout effort, même à celui qui n'offrirait aucun inconvénient. Alors on finit, et très vite, par ne plus dominer ni diriger son existence, par « se laisser vivre » au gré de ses impressions et parfois de ses caprices. On ne mène plus une vie d'homme ; comment le niveau de la vie surnaturelle n'accuserait-il pas un sensible fléchissement ? A ce mal il faut parer quand on a charge d'âmes. Il faut aider le malade à « vivre » au lieu de *s'abandonner*. M. Kieffer avait lu, goûté et médité le chapitre VI de nos Saintes Règles : « *De ce qui concerne les malades* » et les magnifiques pages du Rituel consacrées à la visite et au soin des malades, à l'assistance des mourants. « *On meurt seul* » a-t-on dit. Et il est vrai que nul ne peut s'interposer entre l'âme et Dieu à qui elle va rendre compte de sa vie. Mais on peut être aidé fraternellement aux approches de la mort et se mieux préparer à terminer sa vie par un acte qui la couronne. M. Kieffer avait le « *charisme* » de cette assistance des malades et des mourants. Malgré l'amélioration des conditions sanitaires qui suivit son arrivée à Notre-Dame du Pouy, la mort y fit encore quelques vides. Nous étions dans l'admiration de la manière dont notre directeur amenait des jeunes de vingt ans à faire avec sérénité et même avec joie, le sacrifice d'une vie ainsi fauchée dans sa fleur, le sacrifice plus difficile encore du sacerdoce tant espéré et d'une activité apostolique féconde. On enviait le bonheur de ceux qu'il préparait à mourir et assistait à leurs derniers moments. Tel ce jeune compatriote du bienheureux Perboyre, Gabriel Escassut, qui mourut le sourire sur son pauvre visage décharné et qui, sur le conseil de M. Kieffer, renonça à une dernière piqûre qui l'eût soulagé, mais en le faisant sombrer dans l'inconscience.

Cependant ni ce voisinage de la maladie et de la mort, ni son caractère plutôt grave, n'empêchèrent M. Kieffer d'être joyeux et de créer la joie autour de lui. Les membres du corps professoral étaient jeunes pour la plupart, et très gais. On les voyait et entendait rire de bon cœur durant les récréations, ce qui amusait et édifiait les étudiants. M. Kieffer y contribuait beaucoup. Il y avait, parmi les confrères au repos à Notre-Dame du Pouy, un missionnaire du nom de Dounet. C'était la candeur même. Comme il parlait volontiers d'une mission prêchée jadis par lui à Fougères et qui, disait-il, eut beaucoup de succès, on lui raconta que la municipalité de cette ville, pour garder le souvenir de cette mission sensationnelle, avait donné à une

rue de Fougères le nom de son prédicateur, ce dont M. Dounet ne fut pas plus que cela étonné. On alla plus loin dans le domaine de la mystification. On laissa croire à M. Dounet que M. Kieffer était brouillé à mort avec un de ses confrères. Fort peiné de la chose, il s'entremît pour les réconcilier. Après s'être refusé à tout rapprochement, M. Kieffer céda. Le succès invitait à aller plus loin. On n'eut pas de peine à convaincre M. Dounet que M. Kieffer était franc-maçon. Ici encore il se donna beaucoup de mal pour ramener l'égaré dans le chemin du devoir, et il eut la satisfaction d'y réussir. Cette joie, M. Kieffer aimait à la voir chez les séminaristes et les étudiants. Il souriait avec une indulgente sympathie à leurs projets chimériques s'ils étaient généreux. Il s'amusait de leurs boutades, de leurs mots cocasses. Un jour, au chapitre du séminaire, quelqu'un s'accusa d'avoir ri pendant la méditation de l'après-midi, la « pomérienne », parce qu'il entendait chanter un coq de la basse-cour. M. Kieffer observa que cela manquait de sérieux. « *Oh ! monsieur, s'écria l'un des assistants, il y en avait bien trois* ». Le directeur ne put que rire ; il était désarmé.

On comprend l'affection, le culte qu'avaient pour lui tous ces jeunes gens. Ceux-mêmes qui s'en allaient parce qu'ils reconnaissaient n'être pas dans leur voie, lui gardaient une vive reconnaissance. L'un d'entre eux, venu d'un pays d'Amérique du Sud, fit son droit, fonda un foyer et demeura un fervent chrétien. Il y a quelques années, il passait par Paris. Apprenant que M. Kieffer était à l'infirmerie de la Maison-Mère, il y courut. De part et d'autre on fut ému jusqu'aux larmes.

Une qualité de M. Kieffer lui gagna tout particulièrement l'estime et l'affection des jeunes gens : son amour de la justice. L'un d'eux, victime d'accusations fausses ou insuffisamment fondées, fut retardé aux ordres majeurs. Découragé, il témoigna son intention de passer au clergé diocésain. M. Kieffer voulut étudier de très près la chose. Sa conviction faite, au risque de se faire dire qu'il sortait de ses attributions, il n'hésita pas à demander au Père Verdier de reprendre l'examen de la question. Quelques jours plus tard, la décision était rapportée. On n'a pas eu à le regretter. L'étudiant de jadis a rendu et continue à rendre à la Compagnie de précieux services. Dans une autre circonstance, M. Kieffer montra aussi qu'il n'attachait pas une excessive importance à la popularité. Il y avait à la maison de campagne de Pontchevron un étang dont l'eau faisait marcher un moulin et qui était fort poissonneux. Comme il s'était à peu près complètement ensablé, il fut résolu qu'on le viderait et le creuserait. Les étudiants furent invités à effectuer ce travail et le firent volontiers. Mais les critiques ne manquèrent pas à l'adresse de leur directeur : il compromettait la santé de ces jeunes gens et les empêchait de prendre un repos nécessaire les jours de congé. En fait, c'était M. Delanghe, Supérieur de Notre-Dame de Pouy, qui avait demandé ce travail. M. Kieffer aurait pu le dire et détourner aussitôt de lui ces reproches. Il préféra se taire et épargner des ennuis à son Supérieur. Il

pouvait demander beaucoup à ses étudiants dans le domaine du travail manuel ; car il payait de sa personne. On le voyait souvent, une blouse passée sur sa soutane, porter des planches, des briques ou du ciment. Il restait des heures sur une échelle, installant l'électricité ou procédant à des réparations. C'était, sans doute, amour du travail physique, goût parfois du bricolage. Mais il voulait aussi donner l'exemple et pratiquer la pauvreté en évitant le recours toujours coûteux à des ouvriers. Cependant il ne lésinait pas devant les dépenses nécessaires et il conseillait, le cas échéant, d'acheter quelque chose de cher mais qui ferait un long usage.

Ces derniers traits, et le fait que saint Vincent donna saint Joseph comme patron aux séminaires internes, expliquent la dévotion toute spéciale que M. Kieffer eut toute sa vie pour l'époux de Marie, le Père adoptif de Jésus. Il regrettait que l'on eût supprimé l'invocation qui lui fut adressée pendant quelques années à la fin de la prière du soir pour obtenir de bonnes et nombreuses vocations. Et certainement il dut à la protection de saint Joseph la grâce d'une édifiante vieillesse et d'une sainte mort.

Il faudrait pour donner une idée assez complète de la personnalité de M. Kieffer et montrer sa puissance de rayonnement, dire ce que fut sa vie au séminaire international de Strasbourg qui fut en grande partie son œuvre. Mais je laisse à des voix plus autorisées que la mienne, à des témoins de cette époque de sa vie, de dire l'influence profonde qu'il exerça sur les hôtes de cette maison, pour la plupart venus d'Europe centrale ou du Proche-Orient. Et cette action se doublait d'un ministère très apprécié auprès des communautés religieuses de Strasbourg. Le clergé l'entourait d'une affectueuse vénération, à commencer par Mgr Ruch et ses successeurs.

C'est donc une place de premier plan que M. Kieffer quitta pour venir passer ses dernières années à l'infirmerie de la Maison-Mère. L'isolement qui résultait de son nouveau genre de vie ne lui pesa pas, même quand une surdité et une cécité à peu près complète le coupèrent de plus en plus d'avec les hommes et les livres. Grâce à l'intensité de sa vie intérieure il ne s'ennuyait pas. Un homme qui s'y connaissait en hommes, M. Dillies, avait dit, il y a de cela bien longtemps : « Je ne connais pas d'homme plus détaché de lui que M. Kieffer ». Ce détachement s'était accentué avec les années. Quand j'allais le voir, il me parlait du ciel objet de son seul désir. En toute vérité il pouvait redire le mot de saint Paul : « Je désire voir tomber mes liens pour être avec le Christ » et celui du saint vieillard Siméon : « Il est temps, Seigneur, que vous rappeliez à vous votre serviteur ». Ce vœu fut exaucé au matin du 28 décembre dernier. Mais ses exemples et ses enseignements nous restent. « *Defunctus adhuc loquitur* ».

Pierre DULAU.

---

SLOVAQUIE  
VICE-PROVINCE DES LAZARISTES  
ET DES FILLES DE LA CHARITÉ

★

*Séparées de la Province de Hongrie, les maisons des Filles de la Charité en Slovaquie constituèrent une Province, en 1922. (Voir sur Joseph Daniélik, 1881-1938, les Annales 1939, p. 504-508.)*

*Sur ces origines et débuts, la présente Note historique groupe heureusement des détails concrets sur cette œuvre vincentienne et son actuelle situation, depuis le 4 mai 1950 (décembre 1960).*

A la naissance de la Tchécoslovaquie, en 1918, se trouvaient sur son territoire, principalement en *Slovaquie*, 32 maisons des Filles de la Charité qui appartenaient originellement à la Province autrichienne de Graz et plus tard à la Province de Hongrie. 298 Sœurs y travaillaient dans 7 hôpitaux, 14 écoles et 11 maisons, avec différentes œuvres de la charité. L'extraordinaire Visitatrice, Sœur Esseiva, qui était alors envoyée en Tchécoslovaquie, a reconnu tout de suite, pour les Sœurs, la nécessité impérieuse d'une Province slovaque indépendante. Comme première Visitatrice de la nouvelle Province fut nommée Sœur Angela Patzelt et comme Assistante Sœur Bernardine Soldan. Pour l'office de directeur de la Province slovaque fut choisi M. Josef Daniélik, un Slovaque né à Skalica le 17 février 1881. Comme il était bon élève, son évêque l'envoya au Séminaire central à Budapest. C'est là-bas qu'il connut les Lazaristes et le 9 septembre 1899 il rentra au Séminaire interne à Graz, où il reçut l'ordination sacerdotale le 1<sup>er</sup> décembre 1905.

Jeune prêtre il se dépensa dans nos maisons à Schwarzach, Wienne-Währing, surtout comme catéchiste. En 1912, il fut nommé Supérieur à Budapest-Gât-Utca et en 1914 arriva comme Supérieur à Piliscsaba.

Tous ces nouveaux Supérieurs de la Province slovaque des Sœurs arrivèrent le 30 janvier 1922 dans la maison de Sœurs à *Nitra*. Il fut décidé que l'orphelinat de *Trnava* servirait de première Maison Centrale. Alors à *Trnava* arrivèrent les Supérieurs de la Province ; ils y ouvrirent le Séminaire le 15 août 1922. Parce que la maison appartenait à l'évêque du diocèse, M. Daniélik fut prié de prendre la charge de Directeur spirituel au Séminaire diocésain. C'était la raison pour laquelle il s'adressa au Visiteur de la Province d'Autriche avec demande de lui envoyer un confrère qui l'aiderait de venir à bout de ces nouveaux travaux. C'est ainsi que M. Häring arriva en Slovaquie.

La maison de *Trnava* n'appartenant pas à la Congrégation, on envisageait de plus en plus d'avoir une Maison Centrale en toute propriété. Par le concours de la Providence et grâce à l'aide matérielle très importante des Sœurs des Etats-Unis, on réussit à acheter une maison adaptée à *Ladce*, près de *Trencin*. Le 13 août 1924 la Maison Centrale de *Trnava* se transférait à

*Ladce*. Parmi ces soucis de la jeune Province, la mort de la première Visitatrice, Sœur Angela Patzelt, fut une rude épreuve.

La Providence ménagea bientôt la visite du T.H. Père Verdier à *Trnava* : ce grand jour se leva pour la Province le 12 juin 1923. Le T.H. Père donna à la Province orpheline une nouvelle Visitatrice, Sœur Bernardine Soldan. Après des débuts difficiles, la Province de Slovaquie commença vite à prendre de l'essor. Les vocations étaient nombreuses et les Sœurs partout demandées. En 1950, immédiatement avant la dissolution de toutes les maisons par les communistes, la Province slovaque comptait 58 maisons avec 981 Sœurs et près de 90 petites Sœurs.

Avec le souci pour les Sœurs s'ajoutait pour M. Danielik la question de la Province slovaque des Lazaristes. Il réussit à acheter une villa à *Banska Bystrica*, proche du lycée. Tout de suite il pensa à une école apostolique. Au début de septembre 1929, avec le nouveau Préfet de l'école apostolique M. Franz Kuchar, on avait les onze premiers élèves, l'avenir de la nouvelle Province slovaque. En 1933, les premiers élèves de l'école apostolique subirent l'examen de maturité et furent admis à *Graz*, au Séminaire interne. A la mort de M. Danielik, le 8 décembre 1938, la Vice-Province de Slovaquie, comme c'est porté au *Catalogue*, comptait quatre jeunes prêtres, cinq clercs, poursuivant leurs études à la nouvelle Faculté de théologie de *Bratislava* et neuf frères coadjuteurs. C'est dans ce temps-là que débuta le Séminaire interne à *Ladce*, avec, pour premier Directeur, M. Johann Bellan. En 1945, le Séminaire interne est transféré dans le bâtiment de l'école apostolique à *Banska Bystrica*. Cette nouvelle maison de la belle école apostolique et du Séminaire interne fut la dernière œuvre de l'inoubliable M. Danielik.

Le successeur de M. Danielik, dans son office de Directeur des Filles de la Charité fut M. Franz Kuchar, jusqu'alors Supérieur de la maison de *Banska Bystrica*. A cette époque, les Lazaristes slovaques prirent en charge la direction spirituelle dans le plus grand internat d'étudiants d'université « *Svoradov* », à *Bratislava*. C'est là qu'habitaient aussi nos étudiants qui poursuivaient leurs études de théologie. Le premier Préfet de l'internat et de nos étudiants était M. Hutyra.

En Tchécoslovaquie les événements politiques se montraient en ces temps, gravement inquiétants. En 1939, le 14 mars, fut proclamée l'Indépendance de la Slovaquie. Ces bouleversements touchèrent aussi beaucoup la famille vincentienne des Lazaristes. M. Kuchar n'était pas Slovaque, le Gouvernement exigea le changement du Directeur des Filles de la Charité. En 1941, les Supérieurs Majeurs ordonnèrent une visite extraordinaire, après laquelle M. Janish, Visiteur de la Province de Hongrie, confia l'office de Directeur des Sœurs et en même temps celui de Vice-Visiteur des Lazaristes à M. Jan Hutyra. L'année 1941, est considérée comme l'année de fondation de la Vice-Province autonome des Lazaristes en Slovaquie.

Après la fin de la guerre, nos étudiants furent obligés de quitter *Bratislava* et d'aller s'établir à *Banska Bystrica*, où ils continuaient les études de théologie, au Grand Séminaire diocésain. La Vice-Province doit une vive reconnaissance à l'évêque du diocèse, Mgr Andreas Skrabik et à Mgr Johann Javorka, Recteur du Grand Séminaire qui, dans ces temps difficiles, nous y aidèrent de leur appui moral et matériel.

Après la deuxième guerre mondiale, la République tchécoslovaque fut restaurée, mais le développement de la politique intérieure suivait de plus en plus la pente vers le communisme jusqu'en février 1948 où les communistes s'emparèrent du Gouvernement. En ces temps troublés, M. le Vice-Visiteur Hutyra reçut l'invitation de venir à l'Assemblée générale pour participer à l'élection du nouveau Supérieur général. M. le Vice-Visiteur arriva à Paris avec un confrère délégué, mais ils ne devaient pas assister activement aux séances de l'Assemblée, parce que les anciennes Constitutions ne faisaient aucune différence entre les Vice-Provinces indépendantes ou non. Après l'élection du Supérieur général, M. le Vice-Visiteur Hutyra expliqua au T.H. Père William Slattery la situation de la Vice-Province qui est en tout indépendante d'une autre Province, possède son Séminaire et est capable de vivre de sa vie propre.

Peu après, eut lieu la canonisation de sainte Catherine Labouré, solennité à laquelle assistèrent M. Hutyra avec M. Mikula. Mais, durant tout le voyage à Rome, ils furent jour et nuit espionnés par deux hommes de la police secrète. A son retour en Slovaquie, M. Hutyra fut arrêté par les gendarmes et tenu en prison pendant six mois. Le nouveau Gouvernement lui reprocha des contacts illégaux avec l'Ouest et la police s'efforça, par de mauvais traitements, d'obtenir quelques aveux compromettants. Vains efforts : aussi relâche-t-on M. Hutyra. Mais, corporellement, il était à bout de forces et fut obligé de passer la plupart du temps à l'hôpital. Admirable de force d'âme, son clair regard reconnut exactement les dangers des temps à venir. Son mérite et sa grandeur se manifestèrent surtout dans son attitude d'esprit sans compromis vis-à-vis des communistes, de tous leurs appâts et de toutes leurs menaces par lesquelles ils voulaient moralement nous influencer et nous empoisonner. L'attitude calme et intrépide de M. Hutyra resta, en cette époque difficile, un puissant appui pour les confrères et pour les Sœurs.

Après la prise du Pouvoir par les communistes en 1948, on sentit aisément qu'ils ne toléreraient pas longtemps les Congrégations religieuses. Après plusieurs tentatives pour troubler et entraver le travail des religieux, les communistes se décidèrent à la liquidation totale des familles religieuses, d'hommes d'abord et un peu plus tard, celles des femmes. Toutes nos maisons furent attaquées par des miliciens communistes, dans la nuit du 3 au 4 mai 1950. Les confrères, étudiants et séminaristes et même les élèves de l'école apostolique, furent déportés en de



grands autobus, sous escorte policière. Dans cette nuit même, ils étaient répartis dans différents camps de concentration. M. Hutyra se trouvait comme malade à l'hôpital de *Tur. Sv. Martin*, depuis quelque temps déjà, c'est pourquoi on ne le trouva pas à la maison dans la nuit du 3 mai. Peu après, les communistes enlevèrent dans la cour dudit hôpital, le vicaire de *Turciansky Sv. Martin*, sans regarder ses papiers d'identité. Certainement ils le prirent par erreur pour M. Hutyra, parce que ce vicaire fut peu après relâché, mais M. Hutyra enlevé du lit, tout malade qu'il était et depuis ce temps on a perdu de lui toute trace. Depuis la déportation, les confrères vivent toujours encore dans les camps de concentration et quelques-uns en prison.

Tragique est aussi le cas de M. Stefan Kristin qui réussit à s'enfuir du camp de concentration dans les premières semaines après la déportation. Il s'efforça ensuite de se réunir fréquemment avec les trois étudiants pour étudier la théologie, ce qui était sévèrement interdit. La police, mise sur leur trace, en vint à les arrêter. Dans le procès qui suivit, M. Stefan Kristin fut condamné à vingt-cinq ans de prison et les étudiants à plusieurs années de travaux forcés. Quelque temps M. Stefan Kristin devait travailler dans les mines d'uranium à *Jachymov*. Plus tard, il fut interné à *Ilava, Leopoldov* et maintenant à *Novy Jicin* au nord de Prague. Notre cher Frère Andreas Mihal est aussi en prison, probablement à *Leopoldov*. Les communistes le condamnèrent, parce qu'il leur refusa l'entrée d'une de nos maisons.

En août 1950 furent fermées aussi les maisons de Sœurs. Tout d'abord les écoles et les maisons d'éducation. Les Sœurs furent déportées dans différents camps de travail et beaucoup d'entre elles travaillent jusqu'à présent dans les usines, dans les collectivités. Dans ces derniers temps, quelques-unes sont revenues dans les hospices ou de vieillards ou d'incurables. En 1956, le Gouvernement ordonna l'expulsion des Sœurs des hôpitaux et ne laissa que celles qui abandonnèrent leur vocation religieuse. Emouvant fut le comportement des Sœurs dans la Maison Centrale de Ladce, au moment où les miliciens communistes vinrent pour les déporter. D'abord les Sœurs refusèrent d'ouvrir la maison. Les miliciens durent entrer par les fenêtres à l'aide des échelles. Mais les Sœurs ne voulaient pas s'éloigner de leur chère maison et n'obéirent à aucune sommation de quitter la maison. Dès lors on dut porter, et hisser chacune des Sœurs dans les cars de policiers. La même chose eut lieu pour les Sœurs malades. Aucune de leurs compagnes ne voulant les transporter de la maison à l'autobus. Ainsi les miliciens furent contraints de les enlever une à une sur brancard.

On reste privé de nouvelles sur la vie dans les camps de travail, mais on peut sentir par des lettres qui parviennent de temps à autre, deux choses : d'abord que les détenus sont condamnés dans les camps de concentration jusqu'à extermination et que leurs forces physiques sont totalement exploitées.

Ensuite que malgré la pression extérieure ils gardent leur fidélité à la Sainte Eglise, au Saint Père, à leur vocation et le prouvent jour par jour ; et qu'ils portent toute injustice avec patience, amour, dans un admirable esprit de foi. Quels beaux exemples !

Auguste MIKULA.

---

## FRANCE. — FETES DU TRICENTENAIRE (1960)

---

Partout dans le monde, nombre de solennités ont marqué le Tricentenaire de la mort de saint Vincent et de sainte Louise. Inévitablement fêtes et comptes rendus ne peuvent que se ressembler dans leurs grandes lignes. Il ne peut être question de reproduire tous ces récits que d'ailleurs personne ne peut connaître et avoir sous la main... Les quelques témoignages ici retenus ne sont en rien un palmarès... Ailleurs on a fait aussi bien et même mieux... L'essentiel est de recueillir un peu des fruits de ces célébrations et prières.

TOULOUSE (25-27 janvier).

Dans le concert des festivités prévues, notre Maison se devait de faire entendre discrètement sa voix flûtée et d'apporter la louange à la mesure de ses moyens. Elle l'a fait avec une dignité royale.

Mgr l'Archevêque, en ce 25 janvier, voulut entonner lui-même l'antienne, si j'ose dire, du Magnificat en prononçant l'homélie le premier jour de ce Triduum marqué par l'offrande du Saint Sacrifice trois fois répétée en fin de journée.

Il nous dit l'honneur, la joie et la responsabilité qui sont les siennes à prendre ainsi la parole en cette année marquée par la volonté de l'Eglise, de l'image de saint Vincent. Mais il faut purifier cette image, devenue trop familière, sans qu'on lui laisse toujours le véritable reflet surnaturel qui lui donne sa vraie grandeur. Monsieur Vincent n'est pas d'abord et uniquement l'homme des pauvres, des malheureux. Il fut surtout l'homme de Jésus-Christ. S'il est devenu l'image du Christ dans une existence toute de dévouement créateur, c'est qu'il n'a cessé de la contempler. En nous apprenant à voir le pauvre avec une foi plus vive et plus pure, saint Vincent nous amène à une authentique charité, bien supérieure à une vague sympathie sentimentale, bien plus fraternelle. Combien dangereuse et scandaleuse est notre indifférence à l'égard de Dieu. Saint Vincent nous invite à partager sa plus grande richesse : son intimité avec Jésus-Christ.

Le lendemain, M. le chanoine Bergès, curé de Sainte-Germaine souligna dans une improvisation méditée la lucidité de la charité de saint Vincent, mise au service d'un esprit organisateur génial et animée par son « feu intérieur ». Aujourd'hui,

il serait le « frère universel » usant de tous les moyens que la technique a multipliés dans l'espace et le temps pour courir d'un bout du monde à l'autre au secours de chaque misère.

Notre Supérieur, M. Louis Sabatier se voit dans la douce obligation de prendre la place de Mgr Chansou retenu en chambre par une mauvaise grippe. Il n'est certes pas pris au dépourvu pour nous montrer comment saint Vincent vit toujours dans le monde par la double fondation des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité, dont l'unique famille n'est pas près de mourir.

M. le chanoine Bezombes et M. le curé de Saint-Michel, notre curé, nous firent l'honneur de leur présence.

Au cours d'un déjeuner honorable et honoré, M. le Visiteur remercia Mgr l'Archevêque, citant une lettre fort opportunément dénichée où Monsieur Vincent, avec une malice gasconne, parle d'une visite à Saint-Lazare de l'Archevêque de Toulouse à qui il se garda de souffler mot des projets qu'il le savait mûrir dans son cœur pour ses fidèles riverains de la Garonne. Il remercia les Supérieurs d'Ordre, M. Roques, président du Comité, remettant à tous la « Médaille du Tricentenaire », justement méritée.

---

PARIS (janvier 1960).

*Se ressouvenant que, en leurs origines, les Monastères de la Visitation à Paris eurent comme Directeur saint Vincent de Paul, les actuelles Visitandines ont tenu à célébrer, elles aussi, le Tricentenaire vincentien.*

*Dégageant quelques-unes des leçons que nous fournissent toujours François de Sales et Vincent de Paul, M. Bizart, en un entretien, rappelle ici quelques conclusions pratiques que nous présentent ici ces deux illustres amis de Dieu : les Saints de l'amour de Dieu au service du prochain.*

Le 28 décembre 1922, dans toutes les maisons de la Visitation, s'ouvrait l'année du Tricentenaire de la mort de saint François de Sales, survenue en ce même jour de décembre 1622. Le fondateur de la Visitation était à l'honneur !

A 38 ans d'intervalle, les Prêtres de la Mission et les Filles de la Charité célèbrent en 1960, le Tricentenaire de la mort de Louise de Marillac retournée à Dieu le 15 mars 1660 et celle de Vincent de Paul, leur fondateur, décédé le 27 septembre de la même année 1660.

En ce 29 janvier, fête de votre bienheureux Père, vous avez voulu, Ma Révérende Mère et Sœurs de la Visitation, associer dans un même hommage de piété et de reconnaissance, et saint François de Sales, votre fondateur, et saint Vincent de Paul, le Supérieur ecclésiastique de vos monastères de Paris. Soyez remerciées d'avoir eu et suivi cette bonne inspiration.

Pour participer au Tricentenaire de la mort de saint Vincent de Paul et celle de Louise de Marillac, vous ne pouviez mieux faire que d'inviter chez vous et le Supérieur Général de la Congrégation de la Mission et la Supérieure Générale de la Compagnie des Filles de la Charité. Ainsi la famille est au complet.

En ce qui me concerne, je voudrais contribuer à rendre plus concret et l'hommage à saint François de Sales et à saint Vincent de Paul, en vous rappelant :

1° L'occasion de leur rencontre providentielle et de leurs relations ultérieures.

2° Le trait commun de leur sainteté pastorale et missionnaire :

« L'amour de Dieu mis au service du prochain ».

Puisse ma modeste contribution à la fête que nous célébrons et au tricentenaire que nous soulignons, faire mieux aimer nos Fondateurs.

#### I. — LA RENCONTRE DE DEUX GRANDES AMES ET L'HISTOIRE DE LEURS RELATIONS

Un délicieux tableau qui se trouve à l'église Sainte-Marguerite de Paris nous montre deux grands saints en fête à tête : François de Sales présentant Monsieur Vincent à Jeanne de Chantal et aux Visitandines.

Quand donc ces deux grandes âmes furent-elles mises en présence l'une de l'autre ?

##### 1° *La première rencontre à Paris (1616-1619)*

Nous sommes en 1618. Cette année-là, Mgr François de Sales, évêque coadjuteur de Genève revient à Paris qu'il n'a pas revu depuis seize ans. Il accompagne le Prince Cardinal de Savoie chargé de traiter la question du mariage du Prince de Piémont, son frère, avec Christine de France, sœur de Louis XIII.

Les pourparlers se prolongent, il passe un an dans la capitale du royaume prêchant dans diverses églises et avec grand succès.

Il peut ainsi entrer en relations avec quelques-uns des représentants les plus dignes du Clergé de France, avec M. Duval, doyen de la Faculté de Théologie de Paris, avec le Père Suffren, jésuite, confesseur de Louis XIII et de Marie de Médicis, avec M. Bourdoise de l'Oratoire, enfin avec Monsieur Vincent de Paul.

Celui-ci était absent de Paris au début du retour de Mgr de Genève mais par la suite, en 1619, il eut plusieurs fois l'occasion de le rencontrer. « J'eus le bonheur, dit-il plus tard, de communiquer avec feu Mgr de Genève plusieurs fois durant sa vie ».

Ces relations allèrent bien vite jusqu'à l'amitié et même l'intimité. Les deux prêtres étaient faits pour se comprendre et s'aimer, malgré certains contrastes.

##### 2° *Les différences et les contrastes*

Entre les deux hommes, il y avait de grandes différences, d'âge d'abord : François a 51 ans, Vincent n'en a que 37 et donc presque 15 ans de moins.

Différence encore de naissance et d'éducation.

Mgr de Genève était un parfait gentilhomme par la distinction, ses manières dignes et gracieuses, sa largeur de vue et son courage. Il avait grand air.

Monsieur Vincent, par contre, était le fils d'un modeste paysan landais et il avait dans son enfance, gardé le troupeau de ses parents. Il ne manquait aucune occasion de le rappeler afin de s'humilier.

Mais il possédait la vraie noblesse, celle de la vie, celle de l'intelligence enrichie des vérités divines et des connaissances humaines, celle du cœur attaché à Dieu, au devoir et à la vertu — du cœur bon et compatissant — la noblesse de l'âme élevée par la volonté de sainteté au-dessus des vulgarités et des bassesses.

### 3° *Les affinités et les ressemblances*

Si plusieurs traits séparaient l'évêque de Genève et Monsieur Vincent, ils n'en communiaient pas moins à une sympathie mutuelle qui perce à travers les déclarations du disciple appelant toujours son maître « Monseigneur de Genève ».

1) *Tous deux étaient doués d'une exquise sensibilité et d'une affectivité qui les faisaient exceller dans la bonté.*

Monsieur Vincent éprouvait un vif sentiment d'admiration pour la haute science littéraire et théologique, pour la piété profonde et pour les grandes vertus de François de Sales.

Ce qui frappait le plus « en ce grand homme de Dieu » c'était sa bonté, son incomparable bonté toujours bienveillante, condescendante et généreuse. Il en venait à dire : « Mon Dieu, que vous êtes bon, puisque Mgr François de Sales, votre création, est lui-même rempli de tant de bonté ».

Quant à Mgr de Genève, il était plein de respect, d'estime et d'affection pour Monsieur Vincent et disait volontiers qu'il ne connaissait pas « de plus digne et de plus vertueux prêtre que lui ».

Les grands cœurs se reconnaissent toujours...

Comment ne pas être séduit par quelqu'un qui écrit : « Je suis tant homme que rien plus... » ? Voilà qui, sans l'empêcher d'être digne et grave, le rapproche un peu de nous. Le même François de Sales dira encore : « N'avons-nous pas un cœur humain et un naturel sensible ? » Et même il précisera : « Je suis le plus affectif du monde » et sans détour, il affirmera à sainte Jeanne de Chantal en 1620 : « Il n'y a pas d'âme au monde qui chérisse plus cordialement, plus tendrement et, pour le dire à la bonne foi, plus amoureuxment que moi... ».

Sensible, expansif, affectueux est-ce que Monsieur Vincent ne l'est pas autant, bien que d'autre façon, lui qu'on appellera le bon Monsieur Vincent ?

Nous dirons plus loin la source de cette bonté. Pour le moment cherchons les points de ressemblance.

2) *Tous deux jouissaient d'une intelligence pénétrante, d'une haute science théologique, d'un jugement sûr et pratique, d'une volonté forte et pénétrante, persévérante.*

a) A Paris, élève externe au Collège de Clermont tenu par les Jésuites, François étudie la rhétorique et la philosophie, mais par choix, il s'adonne à la théologie. « A Paris, dira-t-il, j'ai appris plusieurs choses pour plaire à mon père et la théologie pour plaire à moi-même ».

Il poursuit ses études à Padoue et devient Docteur en Droit Civil en 1592, un an avant sa prêtrise (1593).

Cet humaniste qui a fait d'excellentes études, suit ses classiques au bout de la plume, les poètes latins surtout, écrit lui-même en un joli latin maniéré et semillant qui l'a conduit insensiblement au François de l'« Introduction à la Vie Dévote » puis à celui du « Traité de l'Amour de Dieu » qui vaut mieux encore.

Cet écrivain dans la vie courante est d'un jugement sûr, pondéré, large et mesuré. Il assure du reste : « Je ne suis pas homme extrême et me laisse volontiers emporter à mitiger ». Il se tient dans « le train commun », dira de lui sainte Jeanne de Chantal.

Au fond, c'est un énergique, un volontaire, et il le montre dans l'acquisition et la pratique des vertus, comme dans ses diverses fonctions, missionnaire infatigable, prédicateur intrépide, controversiste et apologiste remarquable.

b) Vincent de Paul avec un tempérament un peu différent, apparaît tout aussi intelligent et instruit, tout aussi judicieux, pondéré et il montrera avant comme après la mort de François, qu'il a le sens de l'action, du gouvernement, de l'organisation. Par humilité, il se dira un pauvre écolier de quatrième...

Il est tout de même licencié en droit canon et s'avère théologien sûr et averti contre le jansénisme.

Il ne suffit pas de dire qu'il a eu à un rare degré, ce bon sens que Bossuet appelle le maître de la vie, il faut affirmer qu'il a eu une sorte de génie, un génie équilibré, fait de perspicacité, de prévoyance, de constance. Quelle maîtrise de pensée, quel sens théologique dénoteront plus tard ses entretiens aux étudiants sur la manière dont il faut se livrer à l'étude des sciences sacrées, à ses missionnaires, sur la petite méthode de prêcher ; ses lettres à M. de Horgny et aux évêques sur la doctrine des Jansénistes !

3) *Tous deux ont une belle fraîcheur d'imagination, le don de l'expression dans la prédication, comme dans les écrits.*

a) Tout le monde sait ce qu'il faut penser de François de Sale comme prédicateur et écrivain. Nous le trouvons trop fleuri, trop empanaché, attifé. Cependant il réagit contre le tintamarre et la boursouffure dans sa lettre sur l'éloquence sacrée de l'époque.

Il a tout de même écrit « La Prédication » adressée en 1604 à l'archevêque de Bourges, André Frémyot de Chantal, frère de Jeanne de Chantal, et de ce fait, tant sont judicieux les conseils qu'il donne : il mérite d'être regardé avec Vincent de Paul, célèbre par l'exposé de « la petite méthode » comme un restaurateur et un maître de l'éloquence sacrée en France.

b) On connaît l'opinion de Mgr Calvet sur la « langue simple et vive de Monsieur Vincent. Sa phrase est rude et forte, sans élégance mondaine, mais sans fadeur. Il écrit comme écrivait Henri IV, comme écrira Bossuet à ses débuts... Ce Bossuet en admiration devant l'admirable simplicité de Monsieur Vincent.

4) *Tous deux avaient de l'esprit et du meilleur.*

Un jour, plusieurs religieuses assaillent de questions le bon François de Sales, celui-ci se contente de répliquer : « A laquelle faut-il répondre la première, puisque vous parlez toutes ensemble ? ».

Une dame calviniste, objectant pour la centième fois à Mgr de Genève le célibat des prêtres, s'attire cette réponse : « Dites-moi, ma bonne dame, comment pourrais-je vaquer à toutes vos petites affaires et difficultés, si j'avais femme et enfants ? ».

Cela rappelle la plaisante réplique de Monsieur Vincent à un seigneur qui lui reprochait de venir à la Cour avec une pauvre soutane usée : « Pauvre, oui, mais sans trou ni tache » répond aimablement le saint prêtre.

Une autre fois, c'est de lui-même qu'il se moque, lorsque, dans une salle du Louvre, il aperçoit sa propre silhouette reflétée par la glace, il ne peut s'empêcher de remarquer : « Oh ! le maroufle ! ».

En ces menus faits et dans ces remarques, nous découvrons l'ironie malicieuse qui se manifeste jusque dans les yeux de Monsieur Vincent et perce jusque dans la gravité habituelle de François de Sales.

5) *La plus grande et dernière preuve d'estime et de confiance mutuelle qu'ils se donnent l'un à l'autre.*

I. De la part de Mgr de Genève, c'est le choix de Monsieur Vincent comme Supérieur ecclésiastique de la Visitation Sainte-Marie, à Paris.

En 1619, lors des premières rencontres de Mgr de Genève avec Monsieur Vincent, Jeanne de Chantal et ses religieuses appelées dans la capitale pour y fonder le premier monastère de la Visitation à Paris, ne tarderont pas à être présentées à Monsieur Vincent et à avoir avec lui les relations les plus surnaturelles et les plus cordiales.

Comme François de Sales devait quitter Paris, il fallait indiquer à l'Ordinaire du lieu le légitime Supérieur des Filles de la Visitation, c'est-à-dire quelque prêtre qui pût être délégué pour remplir les fonctions de la charge.

D'accord avec le Fondateur, Jeanne de Chantal désigna au choix du Cardinal de Retz, évêque de Paris, le nom de Monsieur Vincent... Ce nom fut agréé un peu plus tard dans les premiers jours de 1622. Le nouveau Supérieur inaugura ses fonctions par la visite canonique de l'établissement.

Le monastère de la rue du Petit-Musc était en bonnes mains. La Mère de Chantal pouvait quitter Paris. Vincent de Paul, après la visite procéda à l'élection de la remplaçante qui fut Anne-Catherine de Beaumont. Le choix ne pouvait être meilleur.

La Fondatrice, pleinement rassurée, fit ses adieux le 22 février 1622 et prit la route de Maubuisson, hameau de Seine-et-Oise, pour se rendre auprès de François de Sales qui l'attendait.

Il était temps, car l'évêque de Genève à la fin de cette même année, le 28 décembre 1622, à Lyon, rendait sa belle âme à Dieu. Il n'avait que 55 ans !

I. De la part de Monsieur Vincent l'estime et l'amour qu'il a pour François de Sales se manifeste surtout dans la ténacité et l'insistance avec lesquelles il travailla de concert avec Jeanne de Chantal à la béatification de son grand ami décédé. Il avait toujours eu comme l'intuition que cet ami serait canonisé. Il avait fait placer son portrait dans la Maison de Saint-Lazare. Il lisait « les larmes aux yeux » et citait « l'Introduction à la Vie Dévote » et « le Traité de l'Amour de Dieu ». Il l'appelait son « bienheureux Père ».

En fait, le 17 avril 1628, devant le tribunal constitué pour prendre des informations, il fit sa déposition sur les vertus et les miracles du Serviteur de Dieu. En 1659, sur les instances des Visitandines, il demandait la béatification au Pape Alexandre VII par une pressante lettre postulatoire.

La béatification eut lieu en 1661, un an après la mort de Monsieur Vincent. La canonisation suivit de près en 1667, quarante-cinq ans après la mort de François et sept ans avant les apparitions du Sacré-Cœur à une religieuse de la Visitation, Sœur Marguerite-Marie.

Quand on parcourt la déposition de Monsieur Vincent dans la cause de béatification de François de Sales et les réponses faites aux questions, on peut se rendre compte de la part qu'à eue son témoignage pour hâter cette cause.

Au surplus, dès 1641, lors de la mort de Jeanne de Chantal à Moulins, Monsieur Vincent était fixé sur le sort éternel de son grand ami.

En effet, par une lettre adressée en décembre 1641 à M. Codoing, Supérieur à Annecy, nous savons par saint Vincent lui-même ce qu'il advint de l'âme de Jeanne de Chantal et de son union en Dieu avec celle de François de Sales. Cette vision des trois globes rapportées plus tard par Monsieur Vincent comme s'il s'agissait d'un tiers, est vraiment significative : elle dénote son humilité mais aussi sa conviction que Jeanne de Chantal est allée au Ciel rejoindre l'âme de François de Sales.



## II. — LE TRAIT COMMUN DE LEUR SAINTETÉ PASTORALE ET MISSIONNAIRE L'AMOUR DE DIEU MIS AU SERVICE DU PROCHAIN

Nous pourrions nous demander, après l'examen des différences et ressemblances de nos deux saints, ce qui les caractérise le mieux et reste le principe animateur de leur vie spirituelle, personnelle et apostolique, ou si vous voulez, la clé de leur action et de leur influence.

### 1° *Leur trait commun caractéristique : l'amour de Dieu mis au service du prochain*

L'Eglise elle-même sur ce sujet nous fournit une précieuse indication. Ainsi Pie IX, en 1877, proclame saint François de Sales « Docteur de l'Eglise » et le qualifie « Maître et Docteur en amour de Dieu ». Et parce que ce docteur a magistralement écrit « Le Traité sur l'amour de Dieu », en janvier 1923, à l'occasion du Tricentenaire de la mort de saint François de Sales, Pie XI le déclare « Patron et Protecteur des écrivains catholiques ».

Vincent de Paul fut canonisé soixante-dix-sept ans après sa mort, le 16 juin 1737 par Clément XII. Il était donc prouvé qu'il avait pratiqué à un degré héroïque la vertu de la charité envers Dieu et le prochain. Mais son amour des humbles se manifeste en tant d'œuvres diverses et de si remarquable façon, qu'en 1885, Léon XIII le proclame « Patron de toutes les œuvres et associations charitables du monde entier ».

Le trait commun à tous deux est bien l'amour de Dieu, source de leur vie intérieure, un amour effectif et pratique mis au service du prochain. Pour que Dieu règne en chacun d'eux comme Maître et surtout comme Père, viennent par eux, instruments de la bonté divine, régner aussi dans toutes les âmes, à tous ils consacrent leur pensée, leur cœur, leur vie.

La différence se manifeste dans la manière personnelle en chacun d'eux d'appliquer cette volonté d'amour à leur propre sanctification et à leur particulière mission apostolique vis-à-vis du prochain.

Tous deux communient à cette idée fondamentale : « Si l'amour de Dieu est un feu, le zèle en est la flamme... Si l'amour de Dieu est un soleil, le zèle en est le rayon ». Telle quelle, cette pensée nous la trouvons dans Vincent de Paul, mais elle avait été formulée d'abord, et dans les mêmes termes, par François de Sales.

Ainsi, Monsieur Vincent s'était tellement assimilé le principe animateur de son zèle pour les âmes, qu'il ne s'aperçoit pas qu'il est comme l'écho vivant de son Maître François de Sales.

Tous deux, par l'amour de Jésus-Christ, ont découvert le Père de la bonté et de la miséricorde. Tous deux, en leur manière propre, et par l'imitation de Jésus-Christ qui a pitié de la foule, se mettent avec leur trempe d'âme et leurs qualités personnelles au service du prochain.

Il nous reste à signaler en chacun d'eux cette manière propre et personnelle de mettre leur amour au service du prochain.

2° *La manière propre et personnelle à chacun de penser et de vivre l'amour de Dieu et de le mettre au service des âmes*

a) *L'amour de Dieu mis au service du prochain « à la Saint-François de Sales ».*

En fait, de l'amour divin, François de Sales est à la fois le théoricien et le propagateur, le théoricien dans ses livres, le propagateur par eux encore et par la direction.

1. *L'Introduction à la Vie dévote.* — Une suite d'avis et de traités pratiques que le saint donne par écrit à l'une de ses parentes, Mme de Charmoisy — la Philothée du livre — fournit l'occasion et le noyau de l'ouvrage publié à Lyon en 1609.

L'originalité de « l'Introduction à la Vie dévote », consiste à mettre à la portée des mondains l'idéal évangélique, sans cependant dissimuler les difficultés de l'atteindre. François de Sales est un énergique qui exige l'amour effectif de Dieu par la pratique du devoir d'état quel qu'il soit, par l'abandon complet au bon plaisir divin, par la joie dans l'épreuve. Sa tactique constante est de tendre jusqu'à l'extrême, les ressorts de la volonté. Il va droit à l'essentiel, supprime les pratiques trop nombreuses, minutieuses, puérides, inutiles, pour que le vouloir soit tout entier réservé aux grands et vrais devoirs de la vie chrétienne. Bossuet a fort bien noté ce caractère d'austérité dans son panégyrique de saint François de Sales. « Il a ramené, dit-il, la dévotion au milieu du monde mais ne croyez pas qu'il l'ait déguisée pour la rendre plus agréable aux yeux des mondains : il l'amène dans son habit naturel avec sa Croix, ses épines, avec son détachement et ses souffrances.

Que l'Introduction soit trop fleurie et enguirlandée, trop maniérée pour notre goût actuel, personne n'y contredit. Mais M. Olier exagère à peine lorsqu'il dit de François de Sales qu'« il est le plus mortifiant de tous les Saints ».

Une autre originalité de ce livre consiste à avoir fait sortir des couvents et du confessionnal, ces trésors de sagesse chrétienne et de direction spirituelle amassés dans les siècles précédents et d'avoir humanisé la dévotion en lui faisant parler le langage de tous pour la faire pratiquer par tous... et cela avec un charme qui rappelle Montaigne sans ses défauts « Montaigne qui aurait de l'humilité » souligne Faguet.

En somme « la dévotion ne gâte rien quand elle est vraie et l'on comprend que François de Sales ait pleuré, au grand scandale des dames, la petite villageoise Perrette Boutez qu'il proclama « princesse de l'amour de Dieu ».

2. *Le Traité de l'amour de Dieu* n'est plus comme l'Introduction, la charte de l'humanisme dévot, mais celle du mysticisme même le plus élevé. C'est l'ouvrage capital et le chef-d'œuvre de François de Sales. Il y travailla de longues années et l'acheva sur les instances de Jeanne de Chantal, vers 1616, date de la publication à Lyon.

Entre le xvi<sup>e</sup> siècle ravagé par l'hérésie protestante qui n'a pas cru à l'amour de Dieu pour l'homme et le xvii<sup>e</sup> que va

désoler le Jansénisme qui a rétréci cet amour, François de Sales apparaît en ce livre, le théologien sûr et pratique qui conciliera tout dans et par l'amour bien compris.

Selon lui, notre Dieu n'est pas un despote, mais un Père bon et juste qui nous appelle tous au Ciel, accorde à tous une grâce pleinement suffisante et ne nous prédestine que d'après nos mérites prévus.

La rencontre entre Dieu et l'homme se fait par la charité qui produit la ressemblance et l'union. Le moyen d'y progresser consiste à exercer les opérations de l'amour : affectivement, par l'oraison surtout, effectivement par la conformité à la volonté de Dieu. Ainsi, l'amour de Dieu commence et achève la vie dévote ; et Philothée s'explique par Théotime, qui, lui, veut aller plus haut encore dans cet amour.

M'est avis que pour décrire si bien l'amour de Dieu, François de Sales a dû l'éprouver et le vivre. Il l'a vécu pour soi et il l'a utilisé au profit des autres, surtout de ses chères Filles, les Visitandines.

Il n'oublie personne dans la douceur de sa charité :

Comme controversiste et apologiste, il prétend le faire partager, cet amour de Dieu par les protestants du Chablais. « Qui prêche avec amour, prêche assez contre l'hérétique » dira-t-il, et il a le don de convertir.

Comme pasteur d'âme et évêque, il n'a qu'une ambition, amener tous ses enfants à l'amour de Dieu et il y réussit, parce qu'il met au service de tous son dévouement.

Comme directeur, il touche les âmes de plus près encore. Par la direction commencée dans un entretien au confessionnal, continuée dans la correspondance, réduite en doctrine dans ses livres, il prend ces âmes où elles sont — celle de ses chères Visitandines surtout — et les conduit résolument où elles doivent être... dans l'amour de Dieu. « Il faut tout faire par amour et rien par force... C'est l'amour qui donne du prix à toutes nos œuvres... Souffrir une chiquenaude avec deux onces d'amour vaut mieux qu'endurer le martyre avec une once du même amour... »

b) *L'amour de Dieu mis au service du prochain à la Saint-Vincent de Paul.*

Ici, nous ne retrouvons plus le théoricien de l'amour de Dieu mais plutôt le praticien spécialisé qui agit sous l'influence de l'amour du Christ et veut en faire bénéficier les humbles, plus besogneux que les autres. « Dieu est amour et veut qu'on aille à lui par amour », répétera-t-il comme François de Sales, mais parce que « le peuple a faim et se damne » et qu'il le constate sans s'y résigner jamais, il trouvera le moyen de donner aux humbles, des Dames de la Charité, des Filles de la Charité qui nourriront les corps, soigneront les malades et aussi des Prêtres Missionnaires qui auront le souci et le soin des âmes.

Pour que les humbles soignés corporellement et spirituellement, puissent se maintenir dans une belle forme religieuse, il songera, se mettant à l'écoute et au pas de la Providence, à la réforme du Clergé, à sa formation par les conférences du mardi et l'établissement des séminaires.

Il est de mode d'insister beaucoup sur « la modernité » et même sur « l'actualité » de Monsieur Vincent parce que presque toutes les organisations de charité et de bienfaisance de l'Eglise universelle dont Léon XIII l'a institué le Patron, découlent plus ou moins directement de lui. Il est certainement un précurseur de ce qu'on appelle aujourd'hui « la charité politique et sociale » ou « la charité technique ».

Ce réaliste à qui « rien ne plaît qu'en Jésus-Christ » a considéré les humbles et les pauvres devant Dieu et dans la perspective où Jésus-Christ les voyait : comme des « Seigneurs et des Maîtres, qu'il faut servir avec sérieux et efficacité, selon les besoins de l'époque.

En Monsieur Vincent, la vision du pauvre en Jésus-Christ, son amour des humbles en Jésus-Christ, l'ont amené et aidé à se montrer l'organisateur le plus réaliste et les plus efficace des œuvres charitables et sociales.

Aussi, aujourd'hui encore, un frémissement nous passe à travers l'âme lorsque nous entendons Monsieur Vincent dire à ses Missionnaires : « Considérons devant Dieu, Messieurs, que les pauvres sont nos Seigneurs et nos Maîtres et que nous sommes indignes de leur rendre nos petits services ».

Le même frémissement nous fait battre le cœur lorsque nous écoutons Vincent dire aux premières Filles de la Charité : « Servant les pauvres, on sert Jésus-Christ. Oh ! mes filles, que cela est vrai. Vous servez Jésus-Christ en la personne des pauvres. Et cela est aussi vrai que nous sommes ici. Une Sœur ira dix fois le jour voir les malades et dix fois le jour, elle y trouvera Dieu ! »

En présence de ce réalisme surnaturel qui anime et vivifie le sens du réel humain et fraternel du bon Monsieur Vincent, comment s'étonner que l'esprit vincentien, réplique vivante de l'esprit évangélique, soit toujours actuel et toujours efficace à travers les vicissitudes et les variations de la misère physique et morale de l'époque contemporaine.

Tout comme François de Sales — bien que d'autre façon — et dans des œuvres quelque peu différentes, Vincent de Paul est bien le Saint de l'amour de Dieu mis au service des corps et des âmes des plus humbles et des plus pauvres.

#### CONCLUSION

En cette fête de saint François de Sales se déroulant au cours du Tricentenaire de la mort de saint Vincent de Paul, dans cette maison de la Visitation Sainte-Marie, je me permettrai, pour conclure, d'évoquer un fait.

Un cardinal, archevêque de Lyon, Mgr de Marquemont, autorisa en 1614, quatre ans après la fondation d'Annecy, l'établissement d'un second monastère de la Visitation dans sa ville métropolitaine. Mais bientôt, il interdit la visite des malades et imposa la clôture. François de Sales, soutenu par le cardinal Bellarmin, essaya de résister à ce bouleversement du plan primitif. Puis craignant que cette résistance n'entravât l'expansion de la Visitation dans le royaume de France, il consentit à cette modification. « On m'appelle le Fondateur de la Visitation, dira-t-il plus tard, à son ami Jean Camus, est-il rien de moins raisonnable ? J'ai fait ce que je ne voulais pas faire et j'ai défait ce que je voulais ! » Heureuse et providentielle condescendance ! Elle a permis à la Visitation contemplative et mystique de nous donner sainte Jeanne de Chantal et sainte Marguerite-Marie et à saint Vincent de Paul de substituer aux Visitandines, pour l'exercice du dévouement extérieur, les Louise de Marillac et les Filles de la Charité.

Dans leur rencontre au Ciel, François de Sales et Vincent de Paul doivent dire que

« Ni l'Eglise, ni la France n'y ont rien perdu ! »

P. BIZART, C.M.

---

NIMES (3-6 mars 1960). — *Eglise Sainte-Perpétue et Cathédrale*

LES FÊTES DU TRICENTENAIRE  
DE LA MORT DE SAINT VINCENT DE PAUL  
ET DE SAINTE LOUISE DE MARILLAC



Dans la France entière et même, pouvons-nous dire, dans le monde entier, les chrétiens soulignent par des cérémonies grandioses le troisième centenaire de la mort du grand apôtre de la charité que fut saint Vincent de Paul. Tout naturellement, dans une même reconnaissante pensée, ils unissent au souvenir du bon *Monsieur Vincent* celui de sainte Louise de Marillac, cofondatrice avec lui des Filles de la Charité.

L'ENVOLEE DES CORNETTES

Sous ce titre, dans une page spéciale tout entière consacrée à saint Vincent de Paul, notre journal, dans son numéro du 28 février, nous a fait toucher du doigt l'extraordinaire expansion de celles que l'on aime désigner sous le nom de Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul : au cœur du xx<sup>e</sup> siècle, plus de quarante-cinq mille d'entre elles sont dispersées dans le vaste monde.

Et ne sont-elles pas particulièrement nombreuses dans notre diocèse ? Nous les trouvons partout où il y a des malades à soigner, des orphelins à élever, des enfants à surveiller, des jeunes filles à instruire. Elles sont à Nîmes, à Alès, à Uzès, au Vigan, à Pont-Saint-Espirit, à Saint-Gilles, à Beaucaire, à Sa-

lindres, à La Grand-Combe et dans tout le bassin houiller des Cévennes...

Ici, elles dirigent une école technique : là, un hôpital, un dispensaire, un orphelinat ou un hospice. Ailleurs, elles donnent des soins à domicile, ouvrent des colonies de vacances à la mer ou à la montagne...

Et les Pères de la Mission, les Lazaristes comme nous disons, ne sont-ils pas nombreux aussi ? Ne sont-ils pas dans notre département, les pieux gardiens du célèbre sanctuaire de Notre-Dame de Prime-Combe, haut lieu d'un pèlerinage célèbre dans toute la région et jusque dans le diocèse de Montpellier ? Et nous ne pouvons passer sous silence les Conférences de Saint-Vincent de Paul dont les membres — et il en est même au collège Saint-Stanislas — ne cessent de secourir les foyers malheureux, dans les cités de quelque importance. Et ces jeunes filles qui, au sein du groupe des « Louise de Marillac », apportent de la joie aux « grand-mères », organisent pour elles des sorties et même des pèlerinages à Lourdes ?

Comme ce grand Paris où vécut Monsieur Vincent, comme Montpellier dans le département voisin, Nîmes et le Gard, où tant de blanches cornettes se penchent sur la pauvreté et le malheur, se devaient de célébrer le Tricentenaire de la mort des deux Fondateurs des Filles de la Charité.

Et ce furent les hommes des paroisses de la ville épiscopale qui par une veillée mariale, préparèrent le succès spirituel des fêtes projetées.

#### LA VEILLÉE MARIALE A SAINTE-PERPÉTUE

Au soir du jeudi 3 mars, l'église paroissiale sise près de l'Esplanade et dédiée aux saintes martyres de l'amphithéâtre de Carthage, Perpétue et Félicité, accueillait les chefs de famille et les jeunes gens venus prier la Vierge Marie.

Et c'est le chapelet à la main qu'ils s'adressèrent à Elle.

Combien étaient-ils, ces hommes, dans la nef de l'église ? Environ deux cent cinquante, venus de tous les quartiers de la cité.

M. le chanoine Afflatet, curé de la paroisse, et MM. les Vicaires participaient naturellement à cette cérémonie, comme aussi M. le chanoine Daufès, archiprêtre de la cathédrale, et M. l'abbé Vernet, curé de Saint-Vincent-de-Paul.

Ce chapelet des hommes fut vraiment le chapelet de la charité. M. le chanoine Daudet, directeur diocésain de l'Enseignement libre et de l'Enseignement religieux, en était l'animateur. Et au fil des dizaines, les évocations du bon Monsieur Vincent, qui est à l'origine de tant d'institutions charitables en France et ailleurs, et dont le cœur débordant de cette charité qui passait dans sa vie, étaient autant d'invitations à la pratique de cette belle vertu vincentienne oubliée souvent par les chrétiens eux-mêmes...

Le triduum de prédication et de prière, organisé en l'honneur de saint Vincent de Paul, s'ouvrait donc, à Sainte-Perpétue sous le signe de la charité.

#### L'ASSEMBLÉE DES JEUNES A LA CHAMBRE DE COMMERCE

Si les hommes avaient été conviés à un rassemblement marial, dont la prière devait être l'essentiel du programme, les jeunes gens, de leur côté, étaient invités, le lendemain vendredi, en fin d'après-midi, à se réunir dans un local de la Chambre de Commerce.

C'était la première grande réunion de ces fêtes du Tricentenaire. Elle ne devait pas être, dans ce local profane, une réunion de prière. Et pourtant on y voyait des visages de lycéens et de collégiens, par instants recueillis comme à un office. C'est que le conférencier était une personnalité montpelliéraine qu'avait d'ailleurs présentée M. le chanoine Malabave : le R.P. d'Aussac, aumônier des facultés.

Et ce fut, au fond, le vrai sens de la pauvreté et de la charité qui fut rappelé à ces jeunes, en même temps que l'actualité des tâches auxquelles s'était donné Monsieur Vincent.

Un nouvel auditoire de jeunes, mais de jeunes filles cette fois, le lendemain, sensiblement à la même heure, devait retrouver à la Chambre de Commerce, le R.P. d'Aussac. Les Dames de la Charité de la ville et quelques sympathisantes avaient précédé les jeunes filles dans la salle. Mais c'était au début de l'après-midi, et le conférencier bien connu des Gardois, n'était autre que le R.P. Philliatraud, ancien Supérieur de Notre-Dame de Prime-Combe et, naturellement, fils spirituel de ce bon Vincent de Paul dont l'âme brûlante de charité semble n'avoir point de secret pour lui... Et les catholiques nimois eurent le plaisir de retrouver, le soir même, en l'église paroissiale Saint-Paul, le R.P. Philliatraud qui anima une belle veillée vincentienne.

Il ne nous est guère possible de donner, dans nos colonnes, un compte rendu bien détaillé de toutes les manifestations qui se déroulèrent à Nîmes, à l'occasion de ce Tricentenaire magnifiquement célébré déjà, dans toutes les grandes cités du département de l'Hérault.

Qu'il nous suffise maintenant de signaler que, pendant ce Tricentenaire, deux messes étaient célébrées en l'honneur de saint Vincent de Paul devant un nombreux et fervent auditoire, dans la chapelle des Filles de la Charité, rue des Greffes...

Avec les églises paroissiales Sainte-Perpétue et Saint-Paul, la basilique-cathédrale ne pouvait pas ne pas être associée à la célébration des fêtes. Elle le fut magnifiquement, le dimanche 6 mars, journée de clôture du triduum vincentien.

SOUS LA PRÉSIDENTE DE S. EXC. MONSIEUR GIRBEAU  
LA CÉRÉMONIE DE CLÔTURE A LA BASILIQUE-CATHÉDRALE

Dans la chapelle des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, rue des Greffes, plusieurs messes furent célébrées dans la matinée du dimanche et les participants y furent les heureux bénéficiaires des prédications du R.P. Rivière et du R.P. Philliatraud.

Mais c'est à la cathédrale, lors de la cérémonie de clôture, que les catholiques nimois connurent le point culminant, en quelque sorte des fêtes du Tricentenaire.

Son Exc. Mgr l'Evêque avait accepté de présider la cérémonie pour marquer toute l'importance attachée à sa célébration et pour s'unir aussi à cette immense reconnaissance qui monte au cœur de ses diocésains, à l'évocation de Monsieur Vincent et de ses admirables Filles de la Charité. Depuis si longtemps, elles se dévouent, dans le département, au service des souffrants et des humbles.

A cette occasion, Son Excellence avait proposé à son jeune coadjuteur, S. Exc. Mgr Rougé, arrivé à Nîmes depuis quelques jours seulement, de célébrer à la cathédrale sa première messe pontificale.

Très vite, par la voix toujours puissante de la presse, la nouvelle s'en était répandue à travers la ville épiscopale et le diocèse tout entier.

Apportant un hommage de reconnaissance à saint Vincent de Paul et aux Filles de la Charité, la foule qui se pressait dans la nef de la cathédrale, aux alentours de 17 heures, apportait aussi son témoignage de déférente sympathie au vénéré collaborateur de S. Exc. Mgr Girbeau. Monsieur Vincent n'a pas dû s'en offusquer.

SON EXCELLENCE MONSIEUR ROUGÉ  
CÉLÈBRE LA MESSE PONTIFICALE

17 heures... Précédé d'une longue théorie de jeunes clercs, de prêtres, de prélats, voici S. Exc. Mgr Rougé qui devient rapidement le point de mire de l'assistance. Et quelle assistance. De la nef aux chapelles et des chapelles aux tribunes et au sanctuaire, la cathédrale est archicomble. On évoquait la cathédrale Saint-Michel de Carcassonne, le jour du sacre de Mgr le Coadjuteur. Nombreux étaient les membres du clergé et les délégués des communautés religieuses de la ville...

Avant la messe pontificale, S. Exc. Mgr Girbeau, en une brève allocution, présente à la foule des fidèles Mgr Rougé, « le don précieux de S.S. Jean XXIII », appelé à l'aider dans sa lourde charge « dans ce diocèse de Nîmes qu'il a tant aimé » et avec qui il ne formera qu'un seul cœur et qu'une seule âme...

Et c'est la messe pontificale qui commence...

On reconnaît les jeunes voix des étudiantes, les voix de la chorale, la voix de la foule. Et quand la lecture du texte évan-



gélifique de ce premier dimanche de carême est achevée, Mgr Raffit, prélat de Sa Sainteté et archiprêtre de Montpellier, monte en chaire pour y prononcer le panégyrique de saint Vincent de Paul.

Cœur semblable au cœur du Christ, comme l'était celui de l'ardent apôtre Paul, le cœur de l'apôtre de la charité que fut Monsieur Vincent était attentif et docile à la voix du Père céleste, généreux aussi et délicat. N'est-ce point, d'ailleurs, ainsi qu'il pouvait ressembler au cœur de Jésus si charitable, si pitoyable aux humaines misères ?...

Quand Mgr Raffit descend de chaire, alors, entonné par Mgr le Coadjuteur, c'est le « Credo » qui retentit, jailli de toutes les poitrines...

Et tout au long de cette messe pontificale, la foule des assistants ne cesse de s'unir au pontife célébrant, de l'observer aussi comme pour en garder un durable souvenir dans les cœurs.

E.B.

---

TOULOUSE (23-27 mars 1960).

*Préparées par un triduum tout intime des 25-27 janvier (voir supra, p. 203-204), en la maison des Missionnaires Lazaristes, les fêtes toulousaines permirent aux fidèles de traduire leur vénération et gratitude envers Vincent de Paul et Louise de Marillac, au Grand Séminaire, en l'église Saint-Vincent-de-Paul, à l'Hôpital de la Grave, à la Dalbade, en la cathédrale Saint-Etienne... et au Palais des Sports.*

#### JOURNÉE DES PRÊTRES AU GRAND SÉMINAIRE

Comme il convenait, les prêtres et séminaristes ont eu la priorité. La journée de mercredi 23 mars leur était consacrée au Grand Séminaire.

M. André Dodin, Prêtre de la Mission, Supérieur du Grand Séminaire de Troyes, qui vient de faire paraître aux éditions du « Seuil » *Saint Vincent et la Charité*, inégalée biographie et magistrale synthèse doctrinale, accompagnée d'une édition des *Entretiens spirituels*, donnait aux prêtres et aux séminaristes deux conférences. Une longue expérience de saint Vincent et les vives clartés d'un cœur pastoral totalement dévoué permettaient à M. Dodin de leur faire revivre intimement l'itinéraire spirituel de saint Vincent. Le remplaçant dans l'authentique cadre de temps et de lieu qui fut le sien, il le montrait réalisant sa vocation : continuer Jésus-Christ évangélisant les « pauvres » (ceux qui sont en déficit par rapport à leur salut éternel).

En réalisant sa vocation, saint Vincent accomplit ainsi sa mission providentielle. « Descartes de la sensibilité française », de la sensibilité surnaturalisée, Vincent se refusait à séparer

l'esprit du cœur et le cœur de l'action. On ne peut voir les pauvres et leur être donné que si on se donne à Dieu. S'il a préparé la promotion future des pauvres, il est facile de retrouver chez lui quelques-uns des thèmes majeurs de la Pastorale actuelle : l'effort de catéchèse permanente, le caractère adulte d'une vraie conversion, la nécessité d'ordonner une charité, adaptée aux conditions de sa vie temporelle et du milieu où elle doit s'exercer.

Mgr l'Archevêque célébra la sainte messe à laquelle les nombreux prêtres et séminaristes présents eurent la joie de renouveler l'offrande de leur vie immolée dans l'exercice constant et la préparation ininterrompue de leur mission sacerdotale.

#### PÈLERINAGE A LA PAROISSE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

Le soir de ce même jour, à 18 heures, un pèlerinage familial, si j'ose dire, était organisé au modeste lieu de culte où s'élèvera bientôt à Toulouse une église dédiée à saint Vincent de Paul, en la paroisse actuelle canoniquement érigée depuis des mois. La ferveur populaire s'y manifeste avec un enthousiasme discret mais réel. Mgr Gaston célébrait la messe en présence de Mgr l'Archevêque. M. Poymiro, provincial des Lazaristes à Toulouse, dans une fervente homélie, exhorta ses auditeurs à demander une grâce de lucidité pour savoir découvrir toutes les misères qui les entourent et pouvoir les soulager. Un vol dense de candides cornettes semblait vouloir annoncer encore la parfaite floraison d'un nouveau printemps vincentien en ce coin de la terre toulousaine.

#### RASSEMBLEMENT DES SOUFFRANTS A L'A.B.C. ET A LA SALLE SAINT-NICOLAS

Près de mille vieillards y étaient réunis pour s'égayer à la vue de modestes jeux scéniques, à l'audition de jolis chants, à la vision première du film du Tricentenaire. Mgr Gaston, qui présidait au nom de Mgr l'Archevêque, retenu par les obligations de sa charge, sut magnifiquement reconforter leur cœur et le petit paquet qui leur fut remis à la sortie n'était qu'un humble symbole de ce reconfort dans la joie humaine et spirituelle entièrement partagée.

M. le chanoine Bergès, président toulousain du Secours Catholique, curé de Sainte-Germaine, présidait et apporta le même reconfort à la salle Saint-Nicolas.

#### HOMMAGE A SAINTE LOUISE DE MARILLAC

Le 25 mars, en la chapelle de l'Hospice de la Grave, devant une belle assistance de religieuses et de fidèles, sous la présidence de S. Exc. Mgr de Courrèges, qui prendra la parole à l'Evangile, M. Poymiro, provincial de la Province de Toulouse, chante la grand'messe.

Monseigneur, en une belle synthèse, met en valeur la fidélité à leur vocation respective de la Sainte Vierge Marie, de saint Vincent, de sainte Louise.

L'après-midi, à 14 h 30, M. Contassot, assistant général, chanta les vêpres, à l'issue desquelles M. Célestin Buhigas, nous traça le portrait de Louise de Marillac et nous rappela l'actualité de son message.

Sainte Louise de Marillac est largement tributaire du grand courant de spiritualité qui a marqué toutes les figures de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Placée par son éducation, par les liens de sa famille, plus particulièrement par son oncle Michel de Marillac, garde des Sceaux, en plein carrefour de tous les courants spirituels du grand siècle, la future cofondatrice des Filles de la Charité goûte à toutes les sources, « puise à chacune d'elles ce qu'elle y trouve de meilleur ».

Après l'analyse de son itinéraire spirituel, ce sera la transposition de sa spiritualité en langage de charité, sous la conduite de Monsieur Vincent.

Un centenaire ne peut se réduire à de banales festivités. Il contient une grâce spéciale pour nous tous. Il constitue un pressant appel de la grâce « qui nous invite à marcher par les austérités du dépouillement, de la générosité, de la vie intérieure vers l'épanouissement de nos âmes, dans le chemin royal d'une charité agissante ».

Il y aura toujours des pauvres parmi vous ; le message de sainte Louise de Marillac gardera toujours son évangélique actualité pour donner « à la misère de tous les temps et sous ses multiples aspects, la possibilité de marcher à la rencontre de Dieu ».

Après le Salut du Saint Sacrement, la vénération des reliques de saint Vincent et de sainte Louise nous invita à puiser à la source un élan nouveau.

#### « LE SAINT DE LA MISÈRE HUMAINE »

Le soir du 25 mars, à 20 h 45, nous sommes à la cathédrale Saint-Etienne. Mgr l'Archevêque préside, assisté des Vicaires généraux, des représentants du Chapitre métropolitain, de l'Assistant général des Prêtres de la Mission, entouré de M. l'oymiro, provincial et de ses confrères de la Maison et de la Province de Toulouse.

C'est le R.P. Gaston Fournier, S.J., qui prononça le panégyrique et montra en Monsieur Vincent le saint de la misère humaine.

La lecture de deux pages d'Évangile : « Le plus grand des commandements : Amour de Dieu et du prochain » et la parabole du bon Samaritain, mises en parallèle avec un conte hindou, nous firent comprendre la source de l'action charitable de Monsieur Vincent au chevet des malades dans les hôpitaux,

auprès des enfants abandonnés et au milieu des forçats et galériens de son temps.

Notre Vincent de Paul a compris, après l'âge de quarante ans, que ce qui est constitutif chez le chrétien c'est d'être à la fois tourné vers le Père du ciel et vers les hommes ses frères. « Il est impossible de diviser l'amour ». Toute sa vie il s'efforcera de mettre chaque jour un peu plus d'amour et de justice dans le Royaume de Dieu et mourra avec le regret de n'avoir pu faire « davantage ».

Discours impressionnant par la haute spiritualité qui l'anime, par les faits historiques qu'il met en relief, par les tableaux et les portraits aux vives couleurs, par une éloquence qui remue profondément les âmes.

#### L'ASSEMBLÉE DES ETUDIANTS A LA DALBADE

Dans la grande ville où le jeune Vincent fit ses études universitaires, on ne pouvait pas oublier les étudiants. Le samedi 26 mars, ils étaient invités à une messe à la Dalbade. Ils y vinrent nombreux.

Au cours de la messe célébrée par Mgr Chansou, animée par M. l'abbé Souillé, aumônier du monde scolaire, le P. André, C.M., aumônier des étudiants de Montpellier, montra à ces jeunes, épris d'idéal, comment Vincent de Paul avait lui aussi mené sa vie. Dans ce monde dévoré par l'ambition et la technique, « vous vivrez, leur disait le Père en terminant, parce que vous aurez su risquer dans l'amour ». Du haut du ciel, saint Vincent doit souscrire à tous ces jeunes successeurs dans la Cité Rose.

#### LA RÉUNION DES RELIGIEUSES

Le 27 mars, dans la chapelle des Dominicaines du Cours Bertrand gracieusement mise à leur disposition, se réunirent les religieuses de la ville et des environs. M. Charles Philliatraud, directeur des Filles de la Charité de la Province de Toulouse, retraça l'itinéraire spirituel de saint Vincent et de sainte Louise pour en tirer des leçons pratiques. Fut présenté ensuite un rapport particulièrement intéressant sur l'œuvre charitable de Marie. Pour terminer, M. l'abbé Vernazobres, en contact quotidien avec des deshérités, parla en excellents termes de ses pauvres et de la pauvreté. La réunion était présidée par M. Poy-miro, provincial de Toulouse.

#### A LA CÉRÉMONIE DE CLÔTURE

Pour clôturer les fêtes du Tricentenaire de la mort de saint Vincent de Paul et de sainte Louise de Marillac, il convenait que tous les Toulousains fussent invités.

Dimanche 27 mars, à 17 heures, en la cathédrale Saint-Etienne, c'était bien « l'hommage de Toulouse à saint Vincent ». Une belle assistance accueillit Mgr l'Archevêque. La Sainte

Messe, chantée par M. Félix Contassot, premier assistant de M. le Supérieur général, était animée par M. le chanoine Gaudillère, curé de Saint-Aubin. Les chants de ce dimanche de Laetare, bien interprétés par les grands séminaristes et l'ordinaire alterné avec les fidèles, aidèrent l'assemblée à unir leurs sentiments d'amour et de louange.

A l'Évangile, l'Archevêque Mgr Garrone prononça l'homélie : « Saint Vincent de Paul, père des pauvres ».

*A quoi saint Vincent a-t-il dû de traverser trois siècles sans que le cœur mobile des hommes l'ait oublié ?*

*Sans aucun doute il l'a dû à ce que sa vie ne s'est pas épuisée avec ses années de vie terrestre mais s'est prolongée au milieu du monde par toute une filiation vivante, héritière fidèle de son esprit et de sa charité.*

*Sans aucun doute aussi à ce que son cœur s'était fixé et qu'il a fixé le cœur des siens sur ce que le monde a de deshérité, d'abandonné, de disgrâcié, sur ce que l'on appelle, après Notre-Seigneur lui-même : « les pauvres ».*

*Parmi bien d'autres raisons, celles-là sont justes entre toutes et doivent retenir ce soir notre pensée.*



*Comme le temps a vite fait d'effacer les visages.*

*Comme les noms un moment familiers et chargés de sens cessent vite d'appeler le moindre écho. C'est la loi et nous nous y résignons tant elle est puissante et constante.*

*Qui d'entre nous peut remonter, dans sa lignée de famille, au-delà d'un grand-père ou d'une grand-mère qu'il a pu connaître personnellement ? Au-delà on se souvient à peine d'un nom... Et il s'agit des nôtres. Comme elles sont donc remarquables ces lignées spirituelles, ces filiations dans la grâce, où un « père » survit, si parfaitement présent écouté, rayonnant, agissant ; où chacun des fils et chacune des filles reconnaissent, après des siècles, sur ce visage resté parfaitement lumineux, ce que doit être leur propre visage pour être fidèle à son destin.*

*Nous devons nous étonner de cette victoire sur le temps, de ces présences maintenues, de ces vies demeurées intactes et fécondes, comme des sources. Ainsi d'un saint Vincent de Paul. Ainsi d'une sainte Louise de Marillac.*

*De proche en proche le regard, la pensée, l'amour remontant d'aujourd'hui jusqu'au lointain XVII<sup>e</sup> siècle où un certain Monsieur Vincent réunissait autour de lui ses premiers pères et frères de la Mission, ses premières Filles de la Charité, Servantes des pauvres.*

*C'est lui, ce sont eux, les Saints, qui ont ouvert la route et qui continuent d'y marcher à la tête d'un bataillon fidèle. Ici et là la lumière qui émane de leur visage pose sur un autre*

visage, sur une autre tête comme un reflet d'elle-même. Un visage sort de l'ombre, celui d'un P. Perboyre, ou d'un autre missionnaire martyr, celui d'une Catherine Labouré... C'est un fleuve qui roule, à partir de la source, les mêmes eaux de foi et de charité.

Chacun de ceux qui passent aujourd'hui continue de tendre l'oreille à la même parole qu'on écoutait jadis avec avidité de la bouche même de Monsieur Vincent. C'est lui qui continue de prêcher dans ses « Entretiens » les fils d'aujourd'hui comme les compagnons d'hier, les Filles de la Charité de notre siècle comme celles d'il y a trois siècles.

Et tous continueront de suivre les mêmes indications, de chercher du même côté les bénéficiaires du même amour, les « pauvres », comme il y en a et il y en aura toujours parmi nous.

Et nous savons, depuis Jésus-Christ, ce que signifie un tel mot.

On ne peut plus lui faire porter seulement un poids de sensibilité facilement équivoque. On ne peut plus lui faire signifier une attention discrète et éphémère qui est un acquit de conscience, le droit acheté d'être tranquille.

Jésus nous a dit, Il nous a montré ce qu'était l'amour, et que cet amour était la seule loi.

Le pauvre, pour Lui, c'était nous, c'était moi, c'était vous.

Et nous savons comment Il nous a traités, avec quelle générosité avec quel respect, avec quelle inlassable patience, sans dégoût, jusqu'à la mort.

Il n'y a pas d'autre façon de traiter le pauvre, quand on veut être chrétien.

Et c'est pourquoi saint Vincent, sainte Louise sont devant nous des relais si chers et si sûrs de la lumière du Seigneur.

Ils nous gardent contre nous-mêmes.

Ils nous appellent à leur suite, pour suivre avec eux Jésus-Christ. Les pauvres ne manquent pas parmi nous.

Qu'ils se rappellent à notre attention, qu'ils se cachent dans l'obscurité et le silence, qu'ils crient ou qu'ils se taisent, Dieu les entend : leur appel monte jusqu'au cœur de Celui qui les a aimés.

Il nous jugera sur ce que nous aurons fait pour les rejoindre, pour les aimer, pour les servir. La joie de cet amour et de ce service va avec la peine et la souffrance partagées. La joie que notre amour lui procure c'est Dieu qui s'en estime débiteur ; « C'est à moi que vous l'avez fait ».

La charité de Jésus-Christ dans une salle d'hôpital, la présence prolongée de saint Vincent et de sainte Louise, c'est Jésus-Christ qui continue et les pauvres le savent bien.

Puissions-nous ouvrir notre cœur à ces lumières :

*Puisse la charité de Jésus-Christ susciter en toutes les âmes chrétiennes, à la faveur de ce Centenaire, un vrai réveil et, en quelques-unes, le goût du don total qui relaiera vers l'avenir la lumière de la charité.*



RASSEMBLEMENT DES ENFANTS AU PALAIS DES SPORTS, 31 MARS

*En un climat méridional, le jeudi 31 mars, les enfants de la Région toulousaine eurent aussi leur part et leur fête vincentienne au Palais des Sports. Parmi les attraits du jeu scénique, de profitables leçons pénétrèrent dans l'âme de ces « Bons petits diables ».*

Si l'enthousiasme fut discret mais réel au pèlerinage familial de la modeste paroisse de Saint-Vincent-de-Paul, il n'en fut pas de même ce jeudi 31 mars, alors que par flots successifs, qui par cars, qui à pieds, les plus jeunes de Toulouse et de la Haute-Garonne se pressaient, se bouscuaient, et manifestaient joyeusement, disons même bruyamment, cet enthousiasme méridional qui devait plaire à saint Vincent, l'ami des enfants.

Nous dirons même que les organisateurs de l'après-midi finirent par s'inquiéter devant cette ruée juvénile, en voyant avec une telle rapidité se garnir les nombreuses travées de ce Palais des Sports, qui peut, paraît-il, contenir cinq mille personnes... peut-être six mille enfants ?

Sur la place, le calme se fit enfin. A l'intérieur, tout le monde fut « casé ». On dut cependant abaisser les belles tentures qui encadraient la scène pour permettre la visibilité de tous.

Chef Bruno, venu du beau ciel de Pau, cristallisa son jeune auditoire sur le grand mot du jour : « Vincent ». Il sut magnifiquement avec des moyens pauvres, petits jeux spectaculaires, et une ou deux ritournelles chantées, capter l'attention de tous ces turbulents Toulousains pendant plus d'une heure.

Disséminées parmi cette bruyante jeunesse, de « grandes personnes respectables » manifestaient, elles aussi une joie exubérante.

Puis ce fut le moment du jeu scénique conçu spécialement pour ces enfants. Trois meneurs, à tour de rôle, présentaient :

Une scène évangélique ; Son application dans la vie de Monsieur Vincent ; Et enfin comment, nous, en 1960, nous pouvons vivre, à l'exemple de saint Vincent, la Loi de l'Amour.

Avant la séparation, alors que sur la scène Monsieur Vincent bénissait ses Missionnaires qui partaient rayonner la Charité du Christ, M. l'abbé Soullié et M. Philliatraud clôturaient la soirée en nous rappelant l'appel de Jésus à la Charité et à l'Unité.

---

DAX

LE TRICENTENAIRE DE LA MORT DE MONSIEUR VINCENT  
(1<sup>er</sup> mai 1960)

★

Enumérer la multitude des personnalités landaises, régionales, comme parisiennes qui ont eu l'honneur de célébrer la plus illustre figure de la France bienfaisante, en ce troisième Centenaire de son envol vers une éternité de gloire, celle de l'effarant apôtre de la Charité que fut Vincent de Paul, c'est plaquer en quelques mots, l'infinie reconnaissance de cette innombrable foule d'humbles gens qui envahissent, ce 1<sup>er</sup> mai, la cathédrale de Dax et sa place, sous un ciel radieux en ce mois de blanc muguet.

Tous les coloris floraux se sont rencontrés pour faire à Vincent de Paul le plus magnifique bouquet du triomphe populaire allié à l'hommage des grands de ce monde, qu'il côtoya, fustigea parfois, mais qui se plièrent, sans discuter, à son bon sens de paysan.

Le rouge cardinalice éclatant de Mgr Richaud, archevêque de Bordeaux, primat d'Aquitaine, se mariait poétiquement avec les mauves délicats de Mgr Mathieu, évêque d'Aire et de Dax, gardien de la gloire vinctienne, de Mgr Audrain, archevêque d'Auch qui officiait, de Mgr Gouyon, évêque de Bayonne.

Tandis que un envol de plus de 100 cornettes blanches (qu'on appelle populairement « les Bonnes Sœurs », les Filles de la Charité) emplissait la nef centrale ; que plus de 80 aubes blanches des « Petits Chanteurs apostoliques » du Berceau de saint Vincent de Paul ; que plus de 100 orphelins en bleu ; que le noir infini des soutanes des Prêtres de la Mission et du Clergé régional ; que les tons bistres diaprés, à toutes les couleurs d'un arc-en-ciel gigantesque, d'une foule joyeuse et endimanchée se pressaient dans l'édifice et sur la place, le cortège triomphal pénétrait dans la basilique aux sons des grandes orgues tenues par le Maître André Marchal, organiste de Saint-Eustache de Paris, descendu de la capitale pour apporter à son éminente collègue dacquoise, l'organiste Rolande Lacoste, l'appui simultané (à près de 100 mètres de distance) de son art magnifique sous ces voûtes qui nous le pensons sincèrement, n'en ouïrent jamais autant... à part Widor, en 1904.

Paris fut battu nettement. L'hommage de la capitale n'a pas comporté une telle ferveur, une telle affection à Monsieur Vincent. Les milliers de Parisiens, massés dans la vaste cathédrale et sur l'ample parvis, ont magnifié Vincent de Paul avec une beauté incommensurable ; mais il y manquait ce folklore landais d'amour du peuple pour son compatriote dacquois qui eût tant plu à Vincent de Ranquines.

Comme aux grandes époques du moyen âge, la cathédrale de Dax fut la maison commune de chacun, où tous s'entretenaient



hautement — avant la cérémonie rituelle — d'une façon familiale et familière qui eût tant fait plaisir au grand saint.

Mais ce qui n'a pas manqué de frapper la foule, c'est la présence du Sous-Préfet, M. Valette, du député-maire Max Moras, de tout le conseil municipal de Dax : MM. Deyris, Clément, Martin, Barroumères, Dr Carrère, du professeur Dubecq, maire de la commune natale de saint Vincent de Paul et de ses adjoints et aussi du magnifique vieillard, l'éternel et sympathique Milliès-Lacroix, ancien maire et sénateur de Dax.

Je ne saurais passer sous silence le sourire connu de ce Landais que tous connaissent bien : M. Pierre, administrateur du Berceau de saint Vincent de Paul et Supérieur du Grand Séminaire de Notre-Dame du Pouy, ce constructeur né, compatriote de son Père : Monsieur Vincent.

#### UNE CATHÉDRALE ENPLIE A ÉCLATER

Le dix-neuvième successeur direct de saint Vincent, le Très Honoré Père Slattery, accompagné de son secrétaire général, un Landais également, le R.P. Dulau de Tartas ; la R.M. Lepicard, Supérieure des 48 000 Filles de la Charité avec leurs milliers d'Enfants de Marie ; M. Dorlet, président local des Conférences de Saint-Vincent de Paul ; le président des Brancardiens de Dax qui assumaient l'ordre ; M. de Masin ; M. Darmaillacq, archiprêtre de Dax ; la soutane blanche du R.P. Abbé de Belloc, si épris de saint Vincent, un Lazariste manqué ; NN.SS. Saint-Germain et Dichary, vicaires généraux ; toutes ces personnalités faisaient la haie d'honneur devant le reliquaire vermeil contenant le Cœur de Monsieur Vincent revenu après 260 ans d'absence dire sa joie et son affection de se retrouver au berceau de sa jeunesse et de son adolescence.

Que de monde, que de célébrités régionales, nationales et internationales qui ont préféré honorer Vincent à Dax plutôt qu'à Paris.

Je note au hasard de mon stylo, M. Defos du Rau, l'éminent historien de M. Vincent, le Visiteur de la Province d'Aquitaine, M. Poymiro, celui des religieuses provinciales, M. Philliatraud, enfants du Berceau de saint Vincent de Paul.

Des Missionnaires chinois, malgaches, américains... rien n'a manqué au triomphe universel de Monsieur Vincent. L'armée elle-même est représentée, pour le colonel Luthereau, par son collègue le commandant Bordet, le capitaine de gendarmerie par le maréchal-chef Martet.

Vincent, du haut de sa gloire, a peut-être pensé que Dax allait loin dans ses hommages. Qu'importe. C'était nous et non lui qui disions notre admiration pour ses œuvres mondiales admirables. Il n'a pas eu la parole et ce fut très bien ainsi.

Haut-parleurs sur la place, dans la cathédrale, orgues tonitrueuses, chants polyphoniques des « Petits Chanteurs du Berceau » sous la baguette de leur maître et Supérieur,

M. Beuste, chants grégoriens des grands séminaristes dacquois ; mais surtout les superbes puissance et harmonie de la schola Notre-Dame... rien n'a manqué au déroulement fastueux de ce qui n'était plus une cérémonie classique, mais une manifestation formidable d'affection filiale d'une foule innombrable où se mêlaient joyeusement toutes les classes de la société, depuis les plus officielles et les plus hautes que Vincent fustigea si souvent, jusqu'aux plus humbles qu'il soulagea quotidiennement avec l'argent qu'il rançonnait aux premières.

#### UNE MAGNIFIQUE JEUNESSE GRANDIT

Ce qui m'a frappé intensément, c'est la quantité extraordinaire d'enfants et jeunes garçons venus spontanément à cet hommage de leur Bienfaiteur : un ou deux milliers peut-être qui noyaient le flot classique des jeunes femmes féminines coutumières de ces cérémonies.

Que d'espoirs la jeunesse dacquoise peut inspirer pour contrer la petite, mais hurlante vague des blousons noirs ; ceci c'est bien encore une victoire posthume de Vincent de Paul.

J'ai même vu des pauvres, des vrais, peut-être des clochards, qui avaient tenu à apporter leur amour (un véritable celui-là) à leur Protecteur. Bref, un triomphe total.

#### UNE CÉRÉMONIE GRANDIOSE

La grand'messe pontificale commence au milieu d'une assistance hypertendue prête à rompre le respect dû au lieu saint, pour applaudir sans fin son héros, son Saint, son Illustre Compatriote.

Puis le cortège, coloré des dignitaires de l'Eglise, accompagne le Cardinal (presque légat) vers la chaire centrale, où son Eminence donne un vibrant panégyrique du Grand Saint.

La cérémonie suit alors son cours traditionnel dans le faste que l'Eglise sait imposer à l'humilité de ses meilleurs enfants.

Les centaines de petits garçons et de petites filles présents, ceux qu'a tant aimés Vincent de Paul, écarquillent de grands yeux sur cette féerie de couleurs, de lumières pour magnifier leur Père.

Et la foule conquise entonne le *Credo* en une seule voix puissante, vibrante. Ce n'est pas l'orgueilleux *Credo Royal* de Du Mont, mais le plus simple *Credo* de la liturgie grégorienne, plus humble, plus prenant, qui sied mieux à la modestie fulgurante de Vincent de Ranquines.

Plusieurs centaines de communions clôturent cette grand-messe inoubliable dans un grand froufrou de cornettes blanches. Le célébrant franchira même le seuil du sanctuaire pour apporter l'hostie à celui qui, sans s'en douter, représente ici la synthèse de la vie de Vincent : un jeune garçon paralysé, dans sa petite voiture d'infirme.

Les orgues du chœur et de la nef tonitruent une ultime fois la gloire universelle du Landais Vincent de Paul, tandis que la foule se dirige vers la maison enfin authentique, de la famille de Comet, où Vincent fut précepteur.

CHEZ DE COMET

Les autorités civiles et religieuses ont grand peine à se frayer un passage dans la foule joyeuse, pour procéder à l'inauguration de la grande plaque de marbre :

*Ici vécut, de 1594 à 1597  
chez M. de Comet,  
son protecteur,  
le jeune Vincent de Paul  
étudiant à Dax.*

L'harmonie dacquoise, la « Nehe », forte de 85 musiciens, sous la direction de son chef réputé, Barsacq-Mongis, emplit l'air radieux et frais de son meilleur répertoire et principalement de « La Dacquoise », composée spécialement par lui.

La cérémonie est courte car il est déjà plus de midi et demi. M. le député-maire Moras prononce une brève allocution à laquelle répondra, en termes rapides mais chaleureux, Son Éminence le cardinal Richaud. Puis la foule se disloque.

Et je rentre à N.-D. du Pouy en songeant au vœu que j'ai tant formé, chaque fois que depuis 1900, où j'entrais au Berceau de saint Vincent de Paul comme élève assez tapageur, celui que vient enfin d'accomplir la municipalité dacquoise :

Accoler le nom de Saint aux plaques de la belle avenue qui conduit les foules de la gare à la ville de Dax.

Adam MAURICE,  
*journaliste.*

N.B. — *L'auteur de ces lignes colorées, M. Maurice Adam, constamment dévoué à sa chère école du Berceau, se trouve dans le groupe des Anciens reproaûit p. 229. Il est assis, au premier rang, en cinquième place à la gauche du T.H.P. Slatery.*

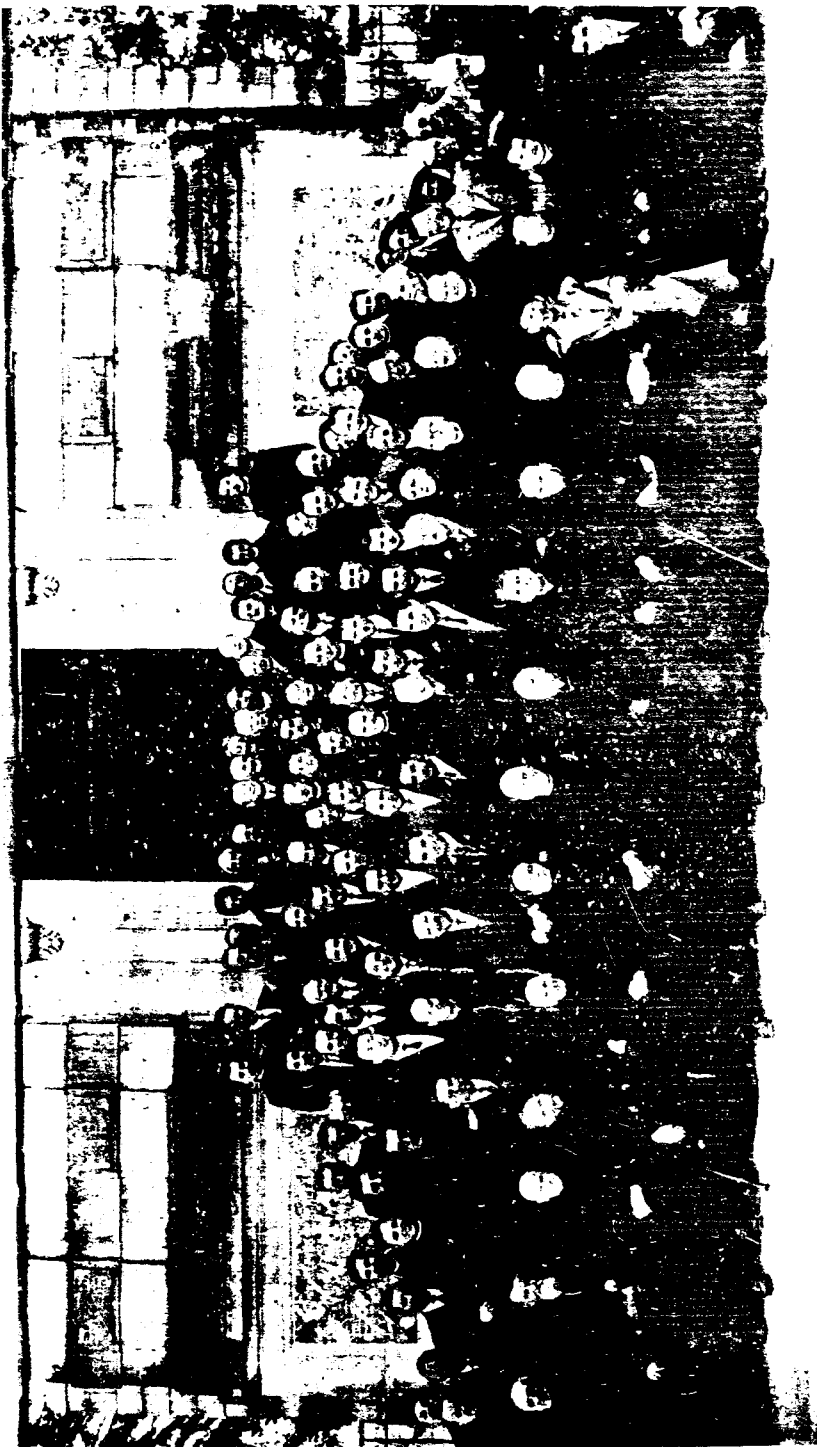
---

EXTRAITS DU PANÉGYRIQUE DE SAINT VINCENT DE PAUL  
prononcé à Dax, le dimanche 1<sup>er</sup> mai 1960,  
par Son Éminence le cardinal Richaud

« Le Seigneur a exalté les humbles... Celui qui s'humilie sera élevé... » (Luc, I, 52 - XIV, 11).

*Il est impossible de célébrer, au lieu même de sa naissance, un saint ou quelque personnage glorieux, sans entrer dans un timide recueillement, bien éloigné, croyez-le, du souci, curieux ou vaniteux, d'évoquer le folklore du tout premier cadre de son existence.*

*C'est au regard interrogateur et méditatif qu'il s'agit alors de jeter sur le plan, toujours mystérieux et logique, de la Pro-*



BERCEAU DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL (2 mai 1960).  
Tricentenaire vincentien et reunion annuelle de l'AMICALE des Anciens de la Maison  
— Noms des 102 présents sur le cliché dans le « Bulletin » de cette trente-deuxième reunion annuelle.  
— Entourant le T.H.P. SLATTERY ; à sa droite M. POYMIRO, Visiteur, M. PIERRE ; à sa gauche : Mgr ANNAT, Président de l'Amicale, B. BEUSTE, Supérieur.

vidence. Le Seigneur immuable, qui conduit les hommes et les événements, marque infailliblement, dès le principe, ceux qu'il engage vers un destin supérieur.

Ici, vous me direz, rien que de banal et de pauvre à l'origine locale et familiale de Vincent de Paul. C'est précisément la seule pensée que je crois devoir livrer ce matin à votre réflexion.

Les habitués des célèbres Conférences du Mardi, instituées à Saint-Lazare — et parmi lesquels se rangeait encore à cette date Tristant de la Baumède-Suze, votre prédécesseur, cher Monseigneur l'Archevêque — voulurent quelques mois après la mort de Monsieur Vincent, survenue le 27 septembre 1660, faire célébrer un service solennel à sa mémoire, le 23 novembre, à Saint-Germain-l'Auxerrois. L'un d'eux, Mgr Henry de Maupas du Tour, évêque du Puy, fut chargé de prononcer l'éloge funèbre de celui qui les avait tant de fois exhortés et toujours édifiés. Le prélat — au style, cependant, prolix et un peu emphatique — ne crut pas pouvoir mieux faire que de concentrer toute sa louange sur la modestie de Vincent : « Je puis dire, s'écria-t-il, à la face des Saints Autels, en repassant dans ma mémoire ce que j'ai vu dans sa conversation durant le cours de tant d'années que je l'ai pratiquée, qu'il me semble que c'est avoir trouvé une explication littérale et admirable des sacrés devoirs de l'humilité du Christianisme que d'avoir étudié le geste, la parole, le logement, la nourriture, l'habit et tout le reste de l'équipage du grand Vincent de Paul, qui se nommait un gueux, que j'estimais un saint, et que vous avez si souvent admiré, Messieurs, comme un exemplaire achevé d'une parfaite humilité ».

Elle est aussi pyrénéenne, cette gloire videntienne : vous l'avez marqué, cher Monseigneur de Bayonne, puisque Vincent a reçu la tonsure et les Ordres Mineurs à Bidache, qui est maintenant sur votre territoire, des mains, il est vrai, de l'Evêque de Tarbes, qui lui conféra ensuite le sous-Diaconat et le Diaconat dans sa cathédrale.

Elle est languedocienne, et a déjà été brillamment mise en valeur par les soins de Mgr l'Archevêque de Toulouse, puisque c'est dans l'antique université de Toulouse que notre saint a fait ses études théologiques. Enfin, je ne manquerai pas de signaler qu'elle est périgourdine, car c'est au diocèse du cher Evêque de Périgueux, qui nous a tous deux préparés au sacerdoce, cher Monseigneur l'Archevêque, que Vincent reçut la prêtrise de l'un de ses prédécesseurs.

Comme l'a dit de Maupas du Tour, Vincent volontiers « met à découvert l'obscurité de sa naissance, il fait voir pour ainsi dire la crasse de ses pieds, il veut que tout le monde sache qu'il est fils d'un laboureur, qu'il a gardé les troupeaux comme un autre Moïse ; mais quand il est question de le considérer comme un législateur choisi de la main de Dieu pour la conduite de son peuple, ah, c'est pour lors qu'il couvre sa face, qu'il se cache de honte et veut être inconnu ».

*Les deux côtés de l'humilité : ses abaissements et ses triomphes.*

*La petite maison de Ranquines, au village de Pouy, n'était pas habitée par des nobles, Jean Depaul et Bertrande Demoras, les parents de Vincent. Leurs noms étaient simplement tirés des hameaux ou des lieux-dits que leurs ancêtres avaient habités.*

*Vincent répugna toujours à signer de son nom de famille, dans la crainte qu'à Paris on ne lui attribuât quelque origine aristocratique. Il aimait mieux entrer au Conseil de la Reine avec une soutane rapiécée et de gros souliers, s'y faisant annoncer par son seul prénom, plutôt que de laisser sonner une particule inexistante, avant que de faire attribuer évêchés et abbayes aux fils des plus hautes familles.*

*Plus tard, il ne fera plus allusion à son séjour à Dax que pour déclarer qu'il n'a jamais été qu'un élève de quatrième. Ce qui ne l'empêcha point, on le sait, d'aller accomplir tout le cycle de ses études théologiques à Toulouse, où il conquit même le grade de bachelier en théologie, en attendant de prendre ensuite, à Paris, sa licence en droit canonique. Mais Dax, j'ai plaisir à le souligner, fut bien le lieu providentiel de son orientation vers la carrière ecclésiastique. Un avocat à la Cour présidiale, M. de Comet, à qui il avait été recommandé par le Père Gardien des Cordeliers, l'engagea comme précepteur ou répétiteur de ses enfants et l'encouragea vivement à embrasser l'état sacerdotal. Que ce soit la gloire de cette cité d'y avoir deviné l'avenir providentiel, pour la Sainte Eglise, du jeune berger de ses Landes.*

*De ses origines, il ne conserva pas que la lente pondération du rural et la finesse d'une race judicieuse et avisée. Etaient pour toujours imprimées en lui cette réserve et cette méfiance de soi-même, que garde inévitablement celui qui a fait ses premiers pas dans une condition modeste. Il sera vite gêné dans le milieu mondain de la reine Margot, dont il devint l'un des chapelains. Il le fut, peut-être plus encore, dans la brillante et mouvementée famille de Gondi.*

*La grâce, dont M. de Bérulle fut le prestigieux instrument, n'eut pas de peine à envahir pleinement son âme et à en expulser définitivement tout désir d'avancement humain et toute estime exagérée de sa personne. Elle fit même irruption, je dirais, par l'une des preuves les plus éclatantes de l'humilité. N'est-ce pas le triomphe suprême contre l'orgueil que d'accepter, sans se disculper, d'être tenu pour coupable d'un acte répréhensible ?*

*Exagérations en paroles, quand Vincent en fait l'éloge ?*  
*« L'humilité, dit-il, est une vertu si ample, si difficile et si nécessaire, que nous n'y saurions jamais assez penser : c'est la vertu de Jésus-Christ, la vertu de sa sainte Mère, la vertu des plus grands saints, la vertu des Missionnaires. Mais que dis-je ? Je me reprends, je souhaiterais que nous l'eussions. Quand j'ai*

*dit que c'était la vertu des Missionnaires, j'entends que c'est la vertu dont ils ont le plus besoin et dont ils doivent avoir un bien ardent désir : car cette chétive compagnie, qui est la dernière de toutes, ne doit être fondée que sur l'humilité comme sur sa vertu propre... Oui, je le dis derechef, que si nous sommes véritables Missionnaires, chacun de nous en son particulier doit être bien aise qu'on nous tienne pour des esprits pauvres et chétifs, pour des gens sans vertu, qu'on nous traite comme des ignorants, qu'on nous injurie et méprise, qu'on nous reproche nos défauts...*

*« Je passe encore plus avant et je dis que nous devons être bien aises qu'on dise de notre Congrégation en général, qu'elle est inutile à l'Eglise, qu'elle est composée de pauvres gens, qu'elle réussit mal tout ce qu'elle entreprend, que ses emplois de la campagne sont sans fruit, ses missionnaires sans grâce, ses ordinations sans ordre.*

*« Oui, si nous avons le véritable esprit de Jésus-Christ, nous devons agréer d'être réputés tels que je viens de dire...*

*« Depuis soixante-sept ans que Dieu me souffre sur la terre, j'ai pensé et repensé plusieurs fois aux moyens les plus propres pour acquérir et conserver l'union et la charité avec le prochain ; mais je n'en ai point trouvé de meilleur et de plus efficace que la sainte humilité, de s'abaisser toujours au-dessous de tous les autres, ne juger mal de personne et s'estimer le moindre et le pire de tous... ».*

*Et de fait, un prélat vient-il à louer sa vertu : « Oh ! Monseigneur, s'écrie-t-il, que dites-vous ? moi un parfait chrétien, on me doit plutôt tenir pour un damné et pour le plus grand pécheur de l'univers ».*

*Ne soyons pas étonnés surtout des prodiges de bienfaisance et de fondations charitables qu'il a réalisés. Le contraire devrait nous surprendre. Dieu est jaloux de sa gloire. Il ne prête sa puissance miraculeuse qu'à ceux qui ne lui en ravissent pas la moindre parcelle.*

*Faites le calcul, mes frères, des secours qu'il a distribués. Il lui en a fallu des écus et des livres pour soutenir son œuvre des Enfants trouvés. S'il n'est pas allé les chercher dans la rue, la nuit, ces pauvres petits, comme le représentent trop souvent une imagerie et des films fantaisistes, il lui a fallu importuner la reine et le roi et même pathétiquement mettre au pied du mur les Dames de Charité, afin de subvenir à une entreprise épuisante pour les bourses bien plates et toutes ruinées, au moment où la France payait, dans des finances aux abois, ses luttes intestines et ses guerres multipliées.*

*Il lui en a fallu des démarches et des organisations pour mettre sur pied tous les réseaux de bienfaisance dont il a couvert le pays, pour constituer ces stocks de vêtements, de vivres et de semences qu'il a fait distribuer, pour suppléer à un service de santé et à une intendance, sinon absents, du moins cruelle-*

ment insuffisants, au temps des campagnes militaires qui ont ravagé la Lorraine, la Picardie, la Champagne, l'Île de France et la Brie.

Il lui a fallu un véritable génie institutionnel pour fonder ses Dames de Charité, ses Prêtres de la Mission, ses Filles de la Charité, ses hôpitaux pour les malades, les fous et les vieillards, ses missions en Afrique et jusqu'à Madagascar.

Il lui a fallu un sens surnaturel aiguisé et réalisateur, pour promouvoir les Retraites d'Ordinands, jusque-là inconnues : pour établir des Séminaires, tandis que, sur ce point de la Réforme du Concile de Trente, on n'avait jusqu'alors abouti qu'à des échecs ; pour tenir ces célèbres Conférences du Mardi où il exerça une influence déterminante sur des prélats comme Bossuet et sur des moines comme de Rancé, pour se classer ainsi, aux côtés du Cardinal de Béruille, de saint Jean Eudes et de M. Olier, comme l'un des grands restaurateurs du clergé du XVII<sup>e</sup> siècle, sans oublier l'influence éclairante et pacifiante, qu'il exerça, en liaison étroite avec le Saint-Siège, dans l'affreuse querelle du Jansénisme.

Il lui a fallu un courageux sens civique et une charité singulièrement élargie, non seulement pour faire face à tant de nécessités nationales et de misères sociales, mais encore pour ne pas reculer devant les interventions les plus franches et les plus hardies, quand il s'est agi d'aller trouver la reine à Saint-Germain-en-Laye ou d'écrire à Mazarin lui-même pour obtenir quoi ? rien moins que l'éloignement du Cardinal, et dans un dessein politique ? non : pour faire cesser les troubles et surtout la famine dans Paris.

Or, quand un homme entre si avant dans les plans de Dieu pour la conduite de la sainte Eglise, quand il domine les événements humains au point de mériter la confiance et le respect des plus redoutables et des plus puissants, quand les œuvres imombrables et gigantesques qu'il a établies subsistent à travers les siècles et se développent encore, ne prend-il pas, dans l'histoire, l'allure d'un triomphateur ? C'est le peuple qui par ses acclamations couronne les vrais vainqueurs. Y a-t-il, mes frères, saint plus populaire en France que le petit berger des Landes, qu'ici à Dax près de son berceau nous fêtons tous aujourd'hui d'un cœur enthousiaste ?

Sa déconcertante humilité lui vaut une extraordinaire élévation.

Il n'y a jamais de conditions trop réduites ou trop effacées. Où que l'on soit et à quelque fonction que l'on se trouve préposé, la Providence nous conduit. Mais nous ne pouvons ici-bas, suivant sa loi la plus profonde et la plus rigoureuse, nous frayer un passage pour exercer dans le monde une action réellement heureuse et durable, dût-elle rester inconnue, qu'en proportion de notre humilité. C'est du moins, le seul moyen de nous ouvrir un passage glorieux dans l'éternité. Ainsi soit-il !



MONTOLIEU  
LA CELEBRATION DU TRICENTENAIRE  
(8 mai 1960)

★

Montolieu, lui aussi, a fêté « le Tricentenaire » de saint Vincent et de sainte Louise. Ne devaient-elles pas cet hommage à leur Père bien-aimé, ses Filles qui pour la plupart, de longues et même très longues années de leur vie, ont été ses ouvrières, les « Bonnes abeilles de sa grande Ruche », comme leur disait Mgr de Carcassonne ?

Nous avons en effet, notre évêque pour la cérémonie du soir de 14 h 30 à 17 h 30. Après la messe de communion, à l'aurore de ce beau jour du 8 mai, la cérémonie de la matinée eut pour centre principal la messe solennelle, à 9 heures, avec diacre et sous-diacre, messe célébrée par M. Pardes, Supérieur du Grand Séminaire d'Albi.

Il représentait M. le Visiteur, qui avait été empêché. En notre chapelle, si « bellement ornée », remplie de « belles sonorités », sous les yeux bienveillants de Notre-Dame « dans toute sa gloire », les yeux et les oreilles et les cœurs de toutes nos Bonnes Anciennes étaient « à la fête ».

La joie fut double à la cérémonie du soir, présidée par Mgr Puech, évêque de Carcassonne. Dès son arrivée, à 14 h 30, les Vêpres de la Translation furent chantées par M. le Doyen de Montolieu, en présence de Monseigneur, assisté de Mgr Boyer, son vicaire général et du chanoine Montagné, maître de cérémonie à la cathédrale.

Vêpres achevées, M. Pardes monta en chaire et nous parla du Père de la Charité « à la belle manière vincentienne ».

Puis eut lieu le Salut suivi de la vénération des Reliques, après lequel Son Excellence adressa à l'assistance un mot tout paternel demandant de supplier le Maître de la Moisson, d'envoyer à sa Moisson des ouvriers comme Monsieur Vincent et des ouvrières comme Louise de Marillac, et, s'adressant aux chères Sœurs malades des infirmeries qui l'entendaient par le micro, il leur demanda de l'aider dans sa lourde tâche à trouver des ouvriers, en offrant leurs souffrances à Dieu et cela par l'intermédiaire de saint Vincent et de sainte Louise.

*La prière, leur dit Mgr, qui passe par le feu de la souffrance, est une flamme vive qui brûle Dieu. Brûlez-Le, mes Sœurs, pour qu'Il vous écoute.* L'entretien fini, Son Excellence, en sortant, donna de nombreuses bénédictions, aux Sœurs de la maison, aux Sœurs retraitantes, aux paroissiens de Montolieu. Avant de nous quitter, Monseigneur eut la grande charité de passer dans les quatre infirmeries et là — à chaque lit — de laisser après la bénédiction de Dieu, le mot paternel qui est « le sacrement du malade », disait-il.

Il était 17 h 30, quand Monseigneur nous quitta. Après de si belles grâces du bon Dieu, nous achevâmes la journée dans la reconnaissance.

---

MADRID (Saint-Louis)  
LA FETE DE SAINTE JEANNE D'ARC ET DE SAINT VINCENT  
(8 mai 1960)

★

Invité par M. Meunier, recteur de l'église Saint-Louis-des-Français, Mgr l'Evêque s'est rendu à Saint-Louis le dimanche 8 mai, accompagné par M. l'abbé Etchegoyhen, économiste de la Villa Pia, qui avait été l'année dernière le prédicateur de Carême de la Colonie française.

En présence de Son Excellence M. de Margerie, ambassadeur de France, qui avait pris place dans le chœur et du personnel de l'ambassade, Monseigneur a célébré pontificalement la messe et exalté l'idéale figure de la sainte de la patrie. Il a montré comment jusque dans son combat temporel, elle était demeurée fidèle aux exigences de perfection de l'Evangile, s'inspirant dans ses paroles et dans ses gestes de l'esprit des Béatitudes.

Dans l'après-midi, Monseigneur rendait visite à l'Hôpital Français, tenu par les Filles de la Charité. Le lendemain, Son Excellence M. l'Ambassadeur et Mme de Margerie le recevaient très délicatement à l'Ambassade. Dans la soirée, Monseigneur faisait une lecture spirituelle aux religieuses françaises de la capitale espagnole, et se rendait à l'Institution Jeanne-d'Arc qui groupe, sous la direction des Filles de la Charité, plus de mille élèves espagnoles qui s'initient avec aisance aux secrets de notre langue.

La journée s'achevait par une séance à l'Institut Français, pour la commémoration du troisième Centenaire de saint Vincent de Paul.

Présenté par M. Paul Guinard, directeur de l'Institut Français, Monseigneur donnait une conférence sur saint Vincent de Paul et son temps. Elle servit d'introduction à un très beau documentaire sur le grand apôtre de la charité et à la projection de quelques séquences du film « Monsieur Vincent ». M. de Margerie, concluant cette très belle réunion, marqua avec éloquence la place de saint Vincent, de ses Fils et de ses Filles dans la société contemporaine, pour le plus grand rayonnement de la France.

Aux côtés de l'Ambassadeur de France et de Mme de Margerie, on remarquait l'Ambassadeur du Canada, M. Terrasse, directeur de la Casa Velasquez et Madame, Mgr Boyer-Mas, M. Poymiro, Visiteur des Lazaristes, M. le Recteur de Saint-Louis, lui aussi Lazariste, des religieux, des religieuses et des personnalités espagnoles.

## NICE

### FETES DU TRICENTENAIRE DE SAINT VINCENT DE PAUL (13-15 mai)



C'est par un lien émouvant que la ville et le diocèse de Nice tiennent à saint Vincent de Paul. Lors de sa captivité sur la Terre Africaine, il convertit un de ses maîtres, un chrétien renégat, qui, précisément, était de « Nice, en Savoie ». La lettre où saint Vincent rapporte ce fait ne donne pas d'autres renseignements. Est-ce que, après l'abjuration en Avignon, saint Vincent a ramené son converti dans son pays natal, lorsqu'il se rendit avec le légat à Rome ? L'histoire n'en dit rien. Toujours est-il que l'œuvre de saint Vincent et de sainte Louise de Marillac a conquis la capitale de la Côte d'Azur depuis déjà pres d'un siècle.

Après le rattachement de Nice à la France, le gouvernement impérial demanda aux Lazaristes de venir prendre et assurer la direction du collège niçois.

C'est ainsi que, en 1866, neuf Lazaristes, sous la conduite de M. Pémartin, vinrent ouvrir, à l'endroit où s'élève l'actuel Grand Séminaire, un collège, qui, après avoir végété pendant quelques années devait, à partir de 1875, sous l'impulsion de M. Courrège, devenir fameux dans toute la région. Beaucoup de Niçois, aujourd'hui encore, parlent, avec enthousiasme et reconnaissance, de l'éducation morale, littéraire et scientifique qu'ils y reçurent.

Vers la même époque, d'ailleurs, en 1868, fut également confiée aux Lazaristes la direction du Grand Séminaire, qui se trouvait alors dans la vieille ville, aux environs immédiats de la cathédrale.

Les événements de 1902 ruinèrent en grande partie toutes ces œuvres : la Congrégation de la Mission dut céder le collège au Clergé séculier et pendant quelques années interrompre sa présence au Grand Séminaire.

Quant aux Filles de la Charité, elles travaillaient déjà dans la région niçoise, bien des années avant l'arrivée des Lazaristes. Et, dans plusieurs établissements, elles comptent plus d'un siècle de présence.

Aussi le diocèse de Nice se devait dès lors de célébrer avec quelque solennité les Fêtes du Tricentenaire.

En guise d'introduction, dans l'après-midi du 15 mars, fête de sainte Louise de Marillac, une délégation formée de Dames de la Charité, de Conférenciers de Saint-Vincent de Paul, de Filles de la Charité, de M. le Supérieur du Grand Séminaire accompagné de ses confrères, se rendit à l'Évêché, auprès de leurs

Excellence Mgr Rémond, archevêque et Mgr Verdet, auxiliaire, pour leur offrir, dans un bel écrin, la Médaille du Centenaire, ainsi que la biographie, luxueusement reliée de saint Vincent de Paul, par Mgr Calvet.

Sa Grandeur, vivement touchée de cette délicate attention, eut un mot aimable pour chaque groupe. Laisant se dérouler le film de ses souvenirs, il rappela aux Lazaristes sa visite à leurs confrères de Syrie et du Levant ; aux Filles de la Charité, conta quelques traits de dévouement de certaines de leurs compagnes ; loua l'excellent travail accompli, dans le domaine charitable et social, par les Dames de la Charité et ces Messieurs les Conférenciers ; et exprima à tous sa profonde gratitude pour le bien que chaque groupe, animé de l'esprit de saint Vincent, s'était efforcé de réaliser. Son Excellence ne voyait qu'une seule ombre au tableau : le nombre restreint des Lazaristes et celui, toujours diminuant, des Filles de la Charité.

C'est que, à Nice, comme ailleurs, pour les récoltes d'âmes qui s'annoncent abondantes, les moissonneurs font défaut.

Cependant les grandes solennités du Tricentenaire se sont déroulées un peu plus tard, au début du mois de mai, meilleur moment, au dire des sages, pour les célébrer et leur donner le plus de rayonnement possible.

Le triduum en l'honneur de nos Saints Fondateurs s'ouvrit le 13 mai, sous la présidence de Sa Grandeur Mgr Rémond et Mgr Verdet, son auxiliaire. Dans une des plus belles églises de Nice, et une des plus centrales, Notre-Dame, gracieusement mise à la disposition des Fils et des Filles de Monsieur Vincent, par le chanoine Isaïa, frère d'une Fille de la Charité, à 17 h 30, dans un magistral panégyrique, écouté par une église comble, avec une religieuse attention, Son Excellence Mgr Barthe, évêque de Monaco, montra en saint Vincent, homme d'action et mystique dans le bon sens du mot, un modèle magnifique de prudence et de force. Des traits innombrables, empruntés à la vie du Saint, étayaient chaque développement dogmatique ou moral, et leur ensemble permettait à l'auditoire d'avoir comme une vue panoramique de toutes les activités de ce héros de la Charité.

La soirée se termina par une messe, dite par M. Poymiro, Visiteur des Lazaristes, et au cours de laquelle la chorale du Séminaire exécuta des cantiques en l'honneur de saint Vincent de Paul.

Le lendemain, samedi 14 mai, à 11 heures, à l'église Notre-Dame du Port, grâce à la bienveillance de son curé, M. le chanoine Pontremoli, rassemble près de 200 vieillards, par les soins des Dames de Charité, des Confrères de Saint-Vincent de Paul et des Filles de la Charité. La messe est célébrée par Mgr Giraud, vicaire général, qui, après l'évangile, parle de saint Vincent de Paul avec tout son cœur, disant ainsi sa reconnaissance envers les enfants de saint Vincent pour leurs

activités plus que centenaires à Nice. Il évoque notamment deux grandes figures de Lazaristes qu'il a connues, le célèbre P. Courge, Supérieur légendaire du collège-séminaire du Lazaret et le plus célèbre encore M. Portal, Supérieur du Grand Séminaire au début de ce siècle.

Les chants sont assurés avec talent par les élèves des Sœurs.

Après la messe, dans la grande salle de la maison des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, rue Fodéré, ces mêmes vieillards prennent part à un repas succulent, offert par le bureau de Bienfaisance, les Dames de la Charité et les Confrères de Saint-Vincent de Paul. Sœurs, Dames, Louise de Marillac, Messieurs se font un honneur de servir à table.

A la fin du repas, les convives disent leur reconnaissance, avec beaucoup de délicatesse, récitant des poèmes et jouant quelques scènes.

Aucun doute, saint Vincent et sainte Louise de Marillac auront été heureux de voir ainsi honorés ceux qu'ils appelaient « Nos Seigneurs les Pauvres ».

Le soir, ce fut le tour de *Saint-Pierre d'Arène*, de fêter saint Vincent et sainte Louise. La paroisse possède en effet de fortes attaches avec les Lazaristes et les Filles de la Charité. Celles-ci y tiennent une florissante école technique et ceux-là ont vu, il y a près de quarante-cinq ans, deux vicaires de cette paroisse devenir Lazaristes : MM. Théveny et Guirard.

Rien d'étonnant dès lors que M. le chanoine Rua ait largement ouvert son église aux familles de saint Vincent. Ce fut cependant devant un auditoire assez clairsemé de fidèles, quoique très fourni en cornettes, que, à l'Évangile de la Sainte Messe, célébrée par Son Excellence Mgr Verdet, M. Coudron, Supérieur de la Mission de Marseille, nous parla de sainte Louise de Marillac. L'orateur, dans une analyse psychologique délicate à la fois et profonde, montra l'évolution, sous l'action de la grâce et par la ferme direction de saint Vincent, de cette âme tourmentée, qui, de pusillanime, devint assez énergique pour assumer de lourdes responsabilités et organiser des œuvres qui, pour l'époque, pouvaient paraître hardies.

Après un exposé aussi lumineux, on n'a plus aucune peine à comprendre que le Pape Jean XXIII ait proclamé sainte Louise de Marillac Patronne de toutes les œuvres sociales.

Le couronnement des fêtes eut lieu le 15 mai, à la cathédrale, au cours d'une grand'messe, avec diacre et sous-diacre, chantée par M. le chanoine Costamagna, curé de Saint-Jean-Baptiste. Sa Grandeur Mgr Rémond assistait au trône en *Cappa magna*. À l'Évangile, surmontant sa fatigue, Son Excellence, après avoir montré dans un parallèle original et saisissant comment saint Vincent et saint François d'Assise étaient les deux hommes qui avaient le plus profondément bouleversé le monde depuis Jésus-Christ, celui-ci ayant épousé dame pauvreté et celui-là

dame charité, donna un bref aperçu de la vie, des aventures et des entreprises bienfaisantes de saint Vincent de Paul.

Dans une vibrante péroraison, Sa Grandeur invita instamment tous les chrétiens à suivre les traces de ce géant de la charité et de s'adonner toujours davantage, comme lui, à la vie intérieure comme aux œuvres sociales.

Un intermède à toutes ces cérémonies, ce furent les fraternelles agapes, auxquelles, sous la présidence de leurs Excellences l'Archevêque et Evêques de Nice et de Monaco, assistèrent, sans oublier les Vicaires généraux, MM. les Chanoines et Curés qui possèdent des Filles de la Charité sur leur paroisse ou s'occupent d'elles et de leurs œuvres, ainsi qu'un certain nombre de personnalités civiles : le représentant de M. le Maire, les présidents des différents hôpitaux, des membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul.

Pour terminer, enfin, dignement ces solennités, l'après-midi du 15 mai, dans une belle et grande salle de la maison de la rue Fodéré, chez les Filles de la Charité, M. Henri Bosco, petit-neveu de saint Jean Bosco et lauréat du prix Théophraste Renaudot, voulut bien parler de la captivité de saint Vincent en Barbarie.

Dans une conférence extrêmement vivante, très poétique et minutieusement documentée, le conférencier prouva que tout un ensemble de faits et d'affirmations, dans la vie de saint Vincent de Paul, militent en faveur de la réalité de ce séjour forcé en Terre Africaine.

Les applaudissements chaleureux qui saluèrent la conclusion prouvèrent que l'auditoire avait été pleinement convaincu.

Après la conférence, la projection d'un film fixe sur saint Vincent et sainte Louise, présenté en quelques mots, par M. Blanchandin, Supérieur du Grand Séminaire de Nice, enseigna les assistants sur les principales activités charitables et sociales des Fils et des Filles de saint Vincent de Paul et de sainte Louise de Marillac.

Espérons que les manifestations de ce triduum auront contribué à exciter dans les âmes une plus grande dévotion envers saint Vincent et sainte Louise, et à faire connaître davantage leurs œuvres et leur esprit. Et puissent les deux Saints, si magnifiquement honorés durant ce triduum, obtenir d'abondantes bénédictions à tous ceux et à toutes celles qui ont contribué à l'éclat de ces pieuses manifestations.

---

BORDEAUX  
LES FETES DU TRICENTENAIRE  
(18 mai-22 mai 1960)



La capitale de la Gascogne se devait de marquer spécialement le Tricentenaire du Grand Saint de Gascogne.

Les festivités commencèrent le mercredi 18 mai. Le soir, au « Théâtre Français », Robert Garric — fondateur des « Equipes Sociales », agrégé de lettres, directeur de la Cité Universitaire de Paris, spécialiste de Bossuet — fit sentir combien son âme vibrerait en harmonie avec celle de saint Vincent.

Il met en lumière les deux rencontres capitales de sa vie : M. de Bérulle et saint François de Sales. Il peut définir ainsi la méthode de saint Vincent : Ce n'est pas un système. Vincent isole le besoin, l'analyse, et avec une prodigieuse aptitude à la synthèse spirituelle, tendra d'y apporter une solution qui satisfasse autant au particulier qu'au général.

Monsieur Vincent est un directeur né, un organisateur apte à voir chacune de ses réalisations dans leur détail en les intégrant dans l'ensemble de ses actions.

On eut souhaité pour cette conférence un auditoire populaire ; on eut surtout, semble-t-il, une élite et de nombreuses personnalités : préfecture, armée, Hôtel de Ville, magistrature, groupés autour de Son Eminence le cardinal Richaud.

Malgré un temps peu favorable, la journée des enfants fut une réussite aux arènes du Bouscat. Leurs panneaux retraçant la vie de saint Vincent, leurs cahiers et leurs boîtes à sacrifices témoignaient d'une sérieuse et longue préparation à ce « rallye de la Paix et de la Charité ».

La messe célébrée par Mgr Laroza, fut suivie avec recueillement par les 5 000 enfants. Un grand nombre d'entre eux communierent de la main de 15 ou 20 prêtres circulant à travers les gradins des arènes.

L'après-midi, un jeu scénique, animé par F. Corbal, responsable provincial d'Expression du scoutisme français et auquel participaient de nombreux groupes d'enfants, avait pour but d'évoquer la vie du grand Saint pour en tirer les conclusions pratiques pour la vie de « tous les jours ». Malgré le vent et la pluie, ce fut vraiment une très belle réussite.

La conclusion était sans doute incluse dans ce chant repris par cinq mille jeunes poitrines « *Si tous les gars du monde* »...

Le vendredi le Père Philiatrad présentait aux religieuses de Bordeaux : « La Spiritualité de Monsieur Vincent ».

Le samedi fut marqué dans les paroisses par des repas pour les pauvres, de nombreuses visites aux malades chez eux et dans les hôpitaux. Toutes les œuvres charitables y prirent part, aux côtés des Sœurs et des conférenciers.

Ce même jour, Son Eminence visita la prison du Fort du Hâ, administra la confirmation à quelques détenus et retraça aux prisonniers l'action de saint Vincent en faveur des galériens.

Le dimanche 22 mai aurait pu marquer l'apothéose. Primitivement avaient été prévus la messe pontificale, dans la matinée, et le panégyrique dans la soirée, auquel aurait pu prendre part la grande masse des vieillards et des pauvres et les œuvres charitables.

Mais Son Eminence n'est plus seulement l'archevêque de Bordeaux. Il est Prince de l'Eglise universelle et il se doit à tous.

Aussi après le repas offert par les Sœurs de Saint-André et les Lazaristes, est-il parti, accompagné du chanoine Glénadel, dans ses plus beaux atours, faire une procession à Barbezieux.

Dans son allocution aux nombreuses personnalités et à la foule qui n'emplissait pas la grande nef de la cathédrale, Son Eminence fit ressortir surtout « pour notre profonde réflexion », l'unité de la charité : « l'amour ne peut pas être divisé » (saint Augustin). Et il évoqua le souvenir des missions de saint Vincent aux galériens de Bordeaux en 1622 et 1623.

*Le nom de saint Vincent de Paul est synonyme de charité. C'est pourquoi il soulève la sympathie universelle. C'est pourquoi il a suscité, pour ce Tricentenaire de sa mort, une telle convergence de dévouements généreux et d'hommages compréhensifs, de manifestations pieuses et bienfaisantes, de rassemblements imposants, de paroles et d'écrits qui ont singulièrement contribué à la gloire de notre grand saint français, que nous pouvons appeler aussi le grand saint de l'Aquitaine, puisqu'il y est né.*

*Pour le profit spirituel de nos vies, notons pour notre réflexion profonde, mais très brièvement, ce qu'il y a eu d'essentiel dans la façon dont Monsieur Vincent a pratiqué la charité : amour divin, amour humain, qui, pour lui, ne faisaient qu'un ; car, suivant la grande parole de saint Augustin : « l'amour ne peut pas être divisé ».*

*Un simple trait, que je rappelle pour vous bien préciser le point de départ de cette vie de charité. Tous savent que Monsieur Vincent ne fut pas un saint dès son jeune âge. Il n'a jamais eu les écarts et les erreurs d'un Augustin, la jeunesse mouvementée d'un Père de Foucauld. Mais il faut bien avouer que, si lors de son deuxième voyage ici, à Bordeaux, nous le trouvons dans l'exercice de la plus touchante charité, au milieu des galériens auxquels il prêche à bord une mission, par contre, au temps de sa première venue dans notre ville pour une affaire qui devait lui apporter quelques avantages, il n'était pas encore en plein désintéressement et sans ambition.*

*Or le voilà à Paris, chapelain de la Reine Margot. Il y a rencontré un ecclésiastique très docte, mais en proie aux épreuves intérieures les moins pensables. Vincent, qui a cherché en vain à l'éclairer et à le pacifier, n'hésite pas devant le Seigneur, à prendre sur lui cet infernal tourment. Du coup, son*



ami est délivré. Lui, trainera son épreuve durant quatre ans, mais, du coup aussi pour lui, c'est une délivrance, la délivrance de soi-même. Finies les perspectives d'amour-propre et d'agréable sinécure.

Cet acte de charité pour une âme, dans l'ordre de la foi, à la cime du surnaturel, a fait de lui le héros chrétien de la bienfaisance. Rien donc, chez Vincent, d'un philanthrope qui demeure sur le plan humain, rien d'un romantique de la misère qui étale ses initiatives d'une façon spectaculaire.

C'est simplement une âme, d'abord et avant tout, remplie d'amour de Dieu.

De ses propres paroles à ce sujet, je ne citerai que quelques-unes. Elles sont tirées d'un entretien aux Filles de la Charité, celles que nous appelons en France les Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Quelle admirable parenté.

« Un moyen de faire comme Dieu veut, c'est de le faire en charité, mes filles. Oh ! que cela rendra votre service excellent. Mais savez-vous ce que c'est que de le faire en charité ? C'est de le faire en Dieu, car Dieu est charité, c'est le faire pour Dieu tout purement ; c'est le faire en la grâce de Dieu, car le péché nous sépare de la grâce de Dieu... »

« Un autre motif... c'est que, servant les pauvres, on sert Jésus-Christ. O mes filles, comme cela est vrai. Vous servez Jésus-Christ en la personne des pauvres. Et cela est aussi vrai que nous sommes ici. Une Sœur ira dix fois le jour voir les malades, et dix fois par jour elle y trouvera Dieu... Allez voir de pauvres forcés à la chaîne, vous y trouverez Dieu ; servez ces petits enfants, vous y trouverez Dieu... ».

Et alors cette réflexion bien connue, adressée celle-là aux Prêtres de la Mission et qui nous introduit dans notre seconde considération : « Aimons Dieu, mes frères, aimons Dieu, mais que ce soit aux dépens de nos bras, que ce soit à la sueur de nos visages... ».

Notre amour pour Dieu invisible, déversons-le, transposons-le sur notre prochain, sur tout notre prochain, sans exception. « L'amour ne peut pas être divisé ». La charité est universaliste. Vincent de Paul l'a bien prouvé. Je ne rappellerai pas ce matin toutes ses initiatives et toutes ses fondations, toutes ses démarches et l'immense réseau de bienfaisance qu'il a étendu sur la France entière et sur les nombreux pays vers lesquels partaient ses agents et ses missionnaires, réseau qui n'a fait que s'accroître, se resserrer et s'agrandir : les chiffres qui ont été cités et publiés à l'occasion de ce Tricentenaire le prouvent éloquemment. La trame du réseau était solide. Elle partait du Cœur de Dieu, mais aussi bien des plus essentielles, des plus nobles profondeurs du cœur humain.

Vincent n'a connu la charité que cordiale. Je ne dirai pas qu'il a repoussé toutes les mesures administratives, lui qui a multiplié des règlements, exigé des comptes et des fiches bien



ROME. — Séminaire français.  
Echange de félicitations entre les cardinaux Alfredo OTTAVIANI et Paul RICHAUD,  
archevêque de Bordeaux (Consistoire du 15 décembre 1958)  
Au second plan : M. Taggart, Visiteur des Etats-Unis orientaux, le T.H.P. SLAYTERY  
et M. l'abbé DEVAUX, secrétaire particulier de l'archevêque de Bordeaux.

en ordre, mis en garde contre les exploiters frauduleux de la pitié. Mais, il le déclare : « La cordialité, à proprement parler est l'effet de la charité qu'on a dans le cœur... C'est une saillie de cœur par laquelle on fait voir qu'on est fort aise d'être avec ce pauvre ».

De même que le Christ a eu cette puissance d'Incarnation de faire habiter la divinité dans la chair des hommes, de même Vincent, non par simple imagination ou représentation émotive, a emprunté à son maître cette même puissance, une vraie méthode d'incarnation, c'est-à-dire de participation personnelle, effective et affective, à la souffrance des autres.

« Quand nous allons voir les pauvres, disait-il, entrons dans leurs sentiments pour souffrir avec eux... Pour cela, il faut tâcher d'attendrir nos cœurs et de les rendre susceptibles des souffrances et des misères du prochain... Que nous serions heureux de devenir pauvres pour avoir exercé la charité envers les autres... Nous appliquer avec affection à servir les pauvres... Même cherchons les plus pauvres et les plus abandonnés ».

Alors ne soyons pas surpris, mes Frères, de trouver ici, à Bordeaux, Vincent, en 1622 et 1623, avec les galériens dont il était devenu l'aumônier et pour lesquels, soit avant la campagne de La Rochelle, soit durant l'hivernage qui suivit, il eut tout loisir de leur prêcher une mission et de les faire profiter de son ministère d'adoucissement et d'encouragement. Le film et la littérature ont décrit d'une manière bouleversante la misère et le travail exténuant des forçats, qui constituaient la principale force motrice des vaisseaux à cette époque : nous avons encore sous les yeux ces échines sanglantes et squelettiques ; nous entendons, pour ainsi dire encore, les coups de jouet retentir pour activer la manœuvre.

Or l'un de mes prédécesseurs sur le siège de Bazas, Mgr Edme Mongin, membre de l'Académie Française, dans cette cathédrale même, le 19 juillet 1739, prononça le panégyrique de saint Vincent de Paul à l'occasion de sa canonisation. Le style du prélat académicien est peut-être un peu emphatique et ne s'inspire guère, dira-t-on, de la « Petite Méthode » pour prêcher en toute simplicité, qui fut lancée par Vincent aux Conférences du Mardi, à Saint-Lazare. Entendez-le cependant décrire la technique apostolique de l'Aumônier des Galères : « Vincent ne leur parle pas du déplorable de leurs âmes, il ne déplore que leur misère ; il baise leurs chaînes, il les arrose de ses larmes ; et ces larmes fécondes coulent de leurs chaînes jusque dans leurs cœurs : ils voient de leurs yeux que leurs propres fers lui pèsent autant qu'à eux-mêmes ; ils sont étonnés de voir un homme qui leur vient de la part du Roi, touché et attendri de leurs maux jusqu'aux larmes : ils ne peuvent donc plus douter qu'ils n'en soient véritablement aimés. Et voilà des cœurs gagnés, ils seront bientôt convertis ».

Exagération oratoire ? Pas tant que cela. Car nous possédons le témoignage de Vincent lui-même. Voulant un jour ramener l'un

*de ses prêtres à la méthode de la douceur, il lui dit : « Les forçats mêmes avec lesquels j'ai demeuré ne se gagnent pas autrement ; et, lorsqu'il m'est arrivé de leur parler sèchement, j'ai tout gâté ; au contraire, lorsque je les ai loués de leur résignation, que je les ai plaints en leurs souffrances... que j'ai baisé leurs chaînes, compati à leurs douleurs et témoigné affliction pour leurs disgrâces, c'est alors qu'ils m'ont écouté, qu'ils ont donné gloire à Dieu et qu'ils se sont mis en état de salut »...*

*Voilà, mes Frères, ce qui s'est passé dans le port de Bordeaux il y a trois cents ans. Je ne vous évoquerai rien d'autre.*

*J'ai voulu seulement, ce matin, vous faire descendre au plus intime du cœur de saint Vincent de Paul, plutôt que de vous donner un panorama de ses œuvres. Elles sont immenses, impressionnantes. Il valait mieux courir à leur principe. La synthèse, l'explication, la richesse sont là. La leçon aussi est là. Partie du cœur de Vincent il faut qu'elle atteigne les nôtres.*

*Ce sont nos cœurs qu'il faut changer, mes Frères. Seul bouleversement qui rendra efficaces toutes les autres transformations que les événements nous imposent. Ainsi soit-il !*

De 10 à 16 heures, une recollection avait lieu au Grand Séminaire, et le Père Dodin présenta les grandes étapes sacerdotales de saint Vincent de Paul.

#### LE VIN D'HONNEUR

A l'issue de la cérémonie, un vin d'honneur était offert à la Maison de la Charité, 16, rue du Père-Louis-de-Jabrun. Au cours de la cérémonie, Son Eminence, avec émotion, rendit hommage à tous ceux et à toutes celles qui, dans la ligne de Monsieur Vincent, œuvrent à une profonde charité.

Remerciant ensuite les personnalités officielles, le cardinal Richaud souligna que Bordeaux était la seule ville de France où elles fussent entrées dans le Comité d'honneur du Tricentenaire.

Enfin, évoquant tout ce qui s'est passé autour de cette date, le Primat d'Aquitaine se félicita de la conférence donnée, la semaine passée, par M. Robert Garric, relatant pour terminer ses visites aux hôpitaux et maisons de charité et surtout la messe qu'il célébra lui-même, la veille, devant les détenus, au Fort du Hâ.

---

#### NOTRE-DAME DE PRIME-COMBE CELEBRATION VINCENTIENNE (22 mai 1960)

★

Ce fut une journée débordante de foi et de reconnaissance que celle du dimanche 22 mai. Prime-Combe avait voulu, à sa

manière, célébrer le Tricentenaire de la Mort de saint Vincent de Paul et de sainte Louise de Marillac.

C'était justice. Le sanctuaire de Notre-Dame de Bon-Secours, les paroisses de la région, les fidèles du Gard et de l'Hérault, pour ne citer que ces deux départements, ne bénéficient-ils pas depuis 1874 de l'apostolat des Fils spirituels de Monsieur Vincent ? Par les missions prêchées, la formation donnée dans leurs écoles, les retraites, les pèlerinages suscités, organisés, accueillis dans cette combe mariale, les Lazaristes n'ont-ils pas rayonné la charité conquérante de leur bienheureux Père ?

La présence à ce pèlerinage de nombreux anciens élèves de Prime-Combe et l'animation apportée par certains d'entre eux, devenus Prêtres de la Mission, aux cérémonies de cette célébration en était une preuve éclatante.

Venues pour rendre hommage à leurs Saints Fondateurs, d'innombrables cornettes de Filles de la Charité émergeaient de la foule bigarrée qui emplissait la véranda ou s'étagait sur les gradins à l'ombre des chênes verts. Elles étaient accourues de toute la région, depuis Narbonne jusqu'à Avignon, emmenant avec elles des groupes d'Enfants de Marie ou de « Louise de Marillac ».

Car les œuvres vincentiennes voulaient être présentes à la prière de cette journée. Les conférenciers de Saint-Vincent de Paul de Nîmes et de Montpellier apportaient là leur désir de renouveau. La lucide et courageuse révision de vie apostolique à laquelle les entraîna le professeur Cypriani, était une garantie de cette volonté d'authenticité.

Quant aux pèlerins, ils furent invités par le Père Pierre Causse, Prêtre de la Mission, à ranimer leur foi et à réchauffer leur Charité au contact de l'âme et du cœur de saint Vincent et de sainte Louise. N'est-ce pas par cette foi robuste en Jésus-Christ, en sa Providence agissante dans les événements et l'histoire des hommes que s'expliquent l'universel rayonnement et les audacieuses réalisations de ces deux cœurs ?

Si à travers les besoins et les nécessités des hommes, Dieu fait signe et appelle, notre foi doit aujourd'hui, comme celle des Saints hier, être attentive aux divines invitations. Et notre Charité, comme la leur, toujours prête à intervenir doit donner la priorité aux personnes, car plus que jamais celles-ci courent le risque de l'oubli et du mépris.

Il revenait à Mgr Defebvre, évêque lazariste de Ning-Po, expulsé de la Chine à laquelle il a voué sa vie sacerdotale, d'offrir à Dieu, dans la messe qu'il célébrait pontificalement, les résolutions de tous.

Un tricentenaire passe, la grâce de Dieu prodiguée par l'intermédiaire de ses Saints, demeure. Puissent les pèlerins de ce jour garder plus lucide leur foi et plus généreuse leur charité.

---

VALFLEURY  
CENTENAIRE ET TRICENTENAIRE  
(15 mai 1960)



LE FILM DE LA JOURNÉE

Le dimanche 15 mai, Valfleury a vécu une inoubliable journée. La paroisse et le pèlerinage fêtaient : le Centenaire du couronnement de la Vierge du Genêt d'Or et en même temps, le Tricentenaire de saint Vincent de Paul et de sainte Louise de Marillac.

Les journaux ont parlé de ces événements. Ils ont donné de très jolies photos, spécialement *La Dépêche* du 16 mai, et *l'Essor* du 22 mai.

Mais il convient de revenir sur ces festivités. Favorisées par un temps idéal, elles ont connu le plus grand succès, et M. le vicaire général Jourjon, avec délicatesse, les résumait par cette phrase, écrite dès le lendemain : « Tous mes compliments pour les splendides fêtes de dimanche et l'effort admirable de la population pour orner le village et accueillir les pèlerins ».

Oui, ces solennités furent belles et imprégnées de foi profonde.

Que de foi chez nos paroissiens pour orner, comme ils surent le faire, les rues de leur village, les façades de leurs maisons. Qui ne se souviendra du magnifique Arc de Triomphe, édifié par MM. Didier, Bonjour et Gérard Thizy?... Et comment oublier le pieux reposoir de la Maison Galland?... Que dire également des illuminations du bourg, de la montagne et de l'église, artistique en tous points, et dues à la population et au grand dévouement de M. Albert Ciseron ?

Que de foi chez nos pèlerins qui, dès la veille et jusqu'au soir du 15, envahirent le sanctuaire, les rues, les places, le terre-plein de l'école, la Chapelle du Souvenir...

Que de foi durant les six messes qui comptèrent tant de communions... La grand'messe, célébrée avec diacre et sous-diacre par M. le vicaire général Jourjon, fut particulièrement prenante, chantée par toute l'assistance qui, à l'extérieur comme à l'intérieur de l'église, grâce à la sonorisation, put prier dans l'union parfaite et entendre sans difficulté la poignante prédication du Provincial des Lazaristes : « La Moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux ».

Que de foi également, dans la soirée, à l'occasion de la « Procession Triomphale » qui vit dans nos rues, escortant les statues de Notre-Dame, de saint Vincent de Paul et de sainte Louise de Marillac, plusieurs milliers de pèlerins.

L'imposante manifestation fut présidée par Son Eminence le cardinal Gerlier, accompagné par M. le vicaire général Jourjon

et par Mgr Duquaire. De nombreux prêtres et religieux prirent part à la cérémonie, notamment M. l'Archiprêtre de Saint-Héand ; M. l'abbé Sapin, de la Propagation de la Foi ; M. l'abbé Veyre, curé de La Talaudière ; M. l'abbé Rey, curé de Ceillieu ; M. le Supérieur de l'école Saint-Vincent-de-Paul de Saint-Etienne ; M. l'Aumônier de la Charité ; M. l'Aumônier de l'Hermitage ; les RR.PP. Césa et Salem, de l'école Saint-Vincent ; les Frères directeurs des Scolasticat et Juvénat de Notre-Dame de l'Hermitage, etc...

Une mention d'honneur et de reconnaissance pour le R.P. Bohin, ancien recteur de Valfleury qui, malgré sa fatigue, vint exprès de Paris nous prouver sa fidélité.

Dans la cour de l'école libre, face à l'autel dressé sur le podium, Son Eminence le Cardinal fut accueilli par M. de La Gardette, maire de Valfleury, et salué par le R.P. Poymiro, Provincial des Prêtres de la Mission...

Le discours de M. le Maire fut un régal pour l'esprit et le cœur.

ADRESSE DE M. DE LA GARDETTE

Maire de Valfleury

AU CARDINAL GERLIER

*Eminence,*

*Le 31 mai 1860, Sa Sainteté le Pape Pie IX accordait la faveur du couronnement de la Vierge Miraculeuse de Valfleury.*

*Un siècle s'est écoulé et vous nous faites aujourd'hui la grâce de présider cet anniversaire, en même temps que le Tricentenaire de saint Vincent de Paul et de sainte Louise de Marillac.*

*Si mes fonctions officielles me valent l'honneur de vous accueillir dans notre commune, ce devoir constitue pour moi une étape bien agréable au milieu des charges diverses que je dois assumer.*

*Permettez-moi de vous dire, Eminence, que la foi dont nous sommes animés, le respect que nous avons pour l'Eglise et les sentiments de vénération et de reconnaissance que je nourris personnellement envers votre personne, ajoutent à cet honneur une profonde joie...*

*Je ne sais si le dévoué desservant de notre paroisse vous a entretenu de ses fidèles et de notre Conseil municipal, mais je tiens à vous dire que nous avons pour lui la plus respectueuse affection : il faudrait un trop long discours pour célébrer le bien qu'il fait chaque jour au milieu de nous. Je suis heureux de pouvoir devant vous, Eminence, en porter témoignage.*

*Je ne saurais taire les nombreuses et fécondes activités de nos Sœurs de saint Vincent de Paul et de saint Joseph dont les œuvres rayonnent sur toute la commune.*

*Au nom de la population, de son Conseil municipal tout entier et en mon nom personnel, je vous souhaite, Eminence, filialement et de tout cœur, la « bienvenue » à Valfleury...*

Le Père Provincial avec délicatesse, exprima au chef du diocèse les sentiments d'affection et de fidélité des Missionnaires qui, depuis si longtemps, dirigent la paroisse et le pèlerinage de « Notre-Dame au Genêt-d'Or ».

Un chœur parlé, prononcé avec âme par les jeunes de Valfleury, mit ensuite en lumière la charité de saint Vincent :

« Comme Lui, clamèrent ces jeunes, ayons un cœur, des mains et des âmes ouvertes aux misères de notre temps »...

La foule chanta avec ardeur la « Charité du Christ, l'Unité des chrétiens et l'Envoi des ouvriers dans la moisson des âmes ».

Puis ce fut la « pièce maîtresse », tant attendue de tous, le sermon du cher Cardinal...

Son Eminence, après un mot plein de tact adressé à M. le Maire, au Père Provincial, aux Pères Lazaristes, aux Sœurs de Saint-Vincent de Paul, célébra la Madone de Valfleury, son couronnement et ses innombrables faveurs... Mgr l'Archevêque exalta ensuite saint Vincent de Paul et sainte Louise de Marillac. Il supplia les assistants d'imiter leurs vertus, spécialement leur charité et leur humilité...

Enfin, avec insistance, il évoqua le « Champ du Père de famille » et, au nom du Seigneur, demanda des « ouvriers », prêtres et missionnaires, religieux, religieuses, parents chrétiens, militants d'Action Catholique, cœurs généreux, âmes ardentes, capables de « donner », surtout de « se donner ».

Le Salut du Saint-Sacrement mit fin à ce grandiose rassemblement. Le Cardinal, sans s'attarder, repartit pour Lyon, laissant à tout le monde le souvenir de son sourire et de sa bienveillance pour notre « région stéphanoise » et son « pèlerinage préféré »...

Le soir venu, dans le « Bois des Pères », face aux illuminations du village, une fervente procession aux flambeaux redit à sa façon les merci dus à Notre-Dame et le « Magnificat » de « tous » et de « chacun ».

---

#### LISBONNE

#### FETES DE SAINT VINCENT DE PAUL

Saint-Louis (29 mai). — Maison Centrale (19-22 mai 1960)

★

Les fêtes paroissiales du double Tricentenaire de la mort de saint Vincent de Paul, dont les fils desservent Saint-Louis-des-Français de Lisbonne, depuis un siècle et de sainte Louise de Marillac, fondatrice des Filles de la Charité, se dévouant à



l'hôpital Saint-Louis, ont été, de par la force des choses, plutôt modestes.

La piété de nos fidèles est plus intérieure qu'extérieure ; leurs occupations professionnelles, leurs obligations familiales et mondaines, la distance souvent appréciable, ne permettent pas, en notre église, des réunions fréquentes et denses.

Les fêtes liturgiques se réduisirent donc pour nous à une grand'messe solennelle, à 10 h 30, le dimanche 29 mai, sous la présidence de Son Excellence Mgr l'Archevêque de Mithylène, auxiliaire de Son Eminence le Cardinal Patriarche, en présence de Son Excellence M. Bernard de Menthon, Ambassadeur de France, entouré de notre représentation diplomatique et consulaire.

Y assistaient les membres du Conseil de Fabrique, la Direction du lycée français, les représentants des groupements français, M. le professeur Dr Costa Sacadura, médecin-chef de l'hôpital et l'assistance fournie des jours de grandes fêtes. Était également présent, M. l'Ambassadeur de Belgique, notre fidèle paroissien.

L'église avait reçu une décoration sobre, mais de bon goût. Sur un autel latéral, la statue de saint Vincent, ainsi que ses reliques étaient entourés de fleurs magnifiques et artistement disposées.

La choraie des enfants, préparés et dirigés par Mlle de Beligny, exécuta quelques chants avec goût et expression, entraîna les voix et la participation de l'assistance.

M. Gérard Poymiro, notre Visiteur, qui avait accepté, malgré ses absorbantes occupations, et la longueur du voyage, de venir prêcher une neuvaine mariale et la retraite de communion, prit la parole au cours de la messe. Il engagea l'auditoire à recueillir les leçons pratiques qui découlent de la vie et des exemples de saint Vincent, père de la patrie et apôtre de la charité.

★

Après la messe, un apéritif d'honneur réunit les personnalités présentes, M. le Visiteur remit à M. l'Ambassadeur de France et à Mgr l'Archevêque de Mithylène, la médaille d'argent du Tricentenaire.

A une heure, dans la grande salle des Rois, des agapes fraternelles, que voulut bien présider, avec une exquise simplicité, Mgr de Mithylène, auquel se joignit Mgr Limongi, conseiller de la Nonciature, réunirent les confrères portugais et français. Ce fut l'occasion pour M. le Visiteur de remercier ceux qui avaient bien voulu participer à nos fêtes.

Le 31 mai, au cours de la dernière réunion de la neuvaine mariale, l'assistance moins nombreuse, mais fidèle, rendit un dernier hommage à saint Vincent, en venant baiser ses reliques.

Au cours de son séjour, M. le Visiteur eut l'occasion de présenter et commenter le film du Centenaire, d'abord à l'Institut

français, devant une assistance nombreuse et choisie, présidée par M. l'Ambassadeur de France, puis à l'hôpital Saint-Louis, à l'Alliance française, enfin au séminaire patriarcal des Olivais, devant les professeurs et séminaristes réunis. Ce fut un étonnement admiratif de voir que la presque unanimité de l'auditoire suivait et comprenait la présentation faite en français par M. le Visiteur.

\*  
\*\*

Les confrères portugais et les Filles de la Charité portugaises, avec le concours des Conférences de Saint-Vincent de Paul et l'empressement de la population de Lisbonne, purent faire les choses en plus grand et donner aux fêtes de saint Vincent plus d'éclat extérieur.

Du 19 au 22 mai, un triduum avec grand'messe à la Maison Provinciale des Filles de la Charité, et l'après-midi, une cérémonie, en l'église das Mercês, avec prédication et Salut du Saint-Sacrement, réunit un grand concours de peuple.

Les séminaristes de Mafra et de Felgueiras, avec la chorale de l'école d'infirmières de Campo Grande, assuraient les chants. Chaque jour un évêque présidait, montrant l'estime de la hiérarchie pour l'œuvre des Fils et des Filles de saint Vincent. Le P. Castelo Branco, élève de nos confrères, fut l'orateur des fêtes. Pendant les trois jours, il exalta saint Vincent, sans lasser un auditoire avide.

L'hommage solennel à saint Vincent, eut lieu, le samedi soir, 21 mai, dans la plus vaste salle de la Société de géographie, pleine à craquer. Son Eminence le Cardinal Patriarche de Lisbonne, avait accepté de présider cette séance, ayant à ses côtés, M. l'Ambassadeur de France, M. le Ministre de la Santé, les présidents et présidentes des œuvres vincentiennes, ainsi que M. le Visiteur de la Province.

Après le chant « Ubi caritas et amor », et la présentation des orateurs portugais par M. le Visiteur, prirent successivement la parole : le président des Conférences de Saint-Vincent de Paul de Lisbonne, le directeur de la Santa Casa de Misericordia, dont le discours sur le rôle social de saint Vincent fut particulièrement remarqué. Enfin Mgr l'Archevêque d'Evora, le prestigieux orateur, si connu à Lisbonne, exalta noblement la sainteté de saint Vincent.

Son Eminence le Cardinal Patriarche voulut bien conclure par quelques mots bien sentis sur la source de la charité vincentienne : Jésus-Christ.

Les fêtes se terminèrent le dimanche 22 mai, par le transfert, à travers un quartier populeux et misérable de Campolide et sur les épaules des Confrères de Saint-Vincent de Paul, d'une statue de leur Saint Patron, destinée à une église provisoire, construite grâce à leur générosité et dédiée à notre Saint Fondateur ; amorce pour une future paroisse de 20 000 âmes.

Plus qu'une procession, ce fut un chemin de croix ; longue montée de trois heures, sous un soleil accablant. Il fallait que le saint passât par toutes les rues et ruelles. Chacun avait décoré sa maison en sortant ses images pieuses, ses statues, ses guirlandes.

Ce fut une manifestation typique de la piété populaire portugaise. Mais saint Vincent devait être heureux d'être là, au milieu des siens, les pauvres qu'il a tant aimés.

Jean CONTASSOT.

---

## PRIME-COMBE

★

### UNE REALISATION DU TRICENTENAIRE (juillet 1960)

Le 22 mai, Prime-Combe fêtait saint Vincent de Paul par un pèlerinage, mis sous son patronage et présidé par Mgr De-febvre.

Cela se devait puisque, depuis bientôt cent ans, les Lazaristes et les Filles de la Charité se dévouent à Prime-Combe. Le mois de juillet devait, aussi mettre à l'honneur notre bienheureux Père.

M. Pierre, sage Président des Conférences de Saint-Vincent de Paul de Montpellier pour la Section des jeunes, avait demandé à M. le Supérieur, s'il lui serait possible de recevoir une cinquantaine de grands-pères et de grands-mères de Montpellier pour trois semaines de vacances. En cette année du Tricentenaire, c'était une indication providentielle et malgré les difficultés que l'on pouvait prévoir à cause du chantier de reconstruction de l'Ecole, la demande fut acceptée.

Les élèves quittaient Prime-Combe le 29 juin. Dès le 1<sup>er</sup> juillet, un camion de matériel, lits, couvertures, voitures, chaises longues, et un groupe de jeunes gens et jeunes filles arrivaient en avant-garde pour préparer le terrain. En un tour de main l'hôtellerie était nettoyée, aménagée, rendue accueillante. On prenait les dispositions pour la salle à manger... On jetait les jalons pour la vie de « Campagne ».

On essayait de résoudre quelques difficultés : les pierres, les escaliers, les petits raidillons de Prime-Combe... Comment ces bons vieux et ces bonnes mémés vont-ils s'en sortir ?

Le 4 juillet, dans un car magnifique, tout ce monde nous arrive, la joie est répandue sur tous les visages... trois semaines de vacances à Prime-Combe, loin du bruit de la ville de Montpellier, en pleine nature, dans un cadre riant de verdure, auprès de Notre-Dame... tout le monde est enchanté, les jeunes mettent de l'entrain, tout s'annonce pour le mieux et le soir, dans le calme de la chapelle de Prime-Combe, M. le Supérieur exprime

sa joie qui est celle de tous, mais surtout il nous rappelle que la plus grande joie, c'est dans le cœur de la Sainte Vierge et de saint Vincent qu'elle se trouve.

Et la vie s'organise. Bien vite on voit que les difficultés qui semblaient des montagnes, disparaissent comme par enchantement. Prime-Combe va connaître, durant ce mois de juillet, une animation inaccoutumée. Un peu partout, à l'ombre des chênes verts, on rencontre des groupes, on cause, on goûte le calme et la paix de Prime-Combe.

Chaque matin, à 8 heures, un groupe fidèle se réunit à la chapelle pour la Sainte Messe. Les vacances vont devenir une sorte de retraite... Et tard dans la nuit, on entend encore des chants, des rires, toute cette jeunesse qui se dévoue de tout cœur au service des bons anciens, laisse éclater sa joie...

A la salle à manger on est un peu serré, mais qu'à cela ne tienne, l'abondance, le fini de la préparation des repas, les chants, les bonnes histoires, font oublier ce petit incon vénient.

Le dimanche après-midi, la troupe de Mme Boyer vient donner une séance. Sketch, chant, histoires, danses, piano, guitares, accordéon, mettent un entrain endiablé et créent une ambiance de joie et d'amitié.

Tous ces bons anciens savent qu'ils doivent tout cela au dévouement des jeunes des Conférences. Qui leur enseigne ce dévouement ? Saint Vincent de Paul. Ils l'ont pris pour Patron, ils veulent marcher sur ses traces. En les félicitant, nous ne pouvons que les engager à être le plus possible fidèles à leur modèle.

Cette innovation, nous en sommes sûrs sera une bénédiction pour Prime-Combe. Les trois semaines furent bien vite passées, trop vite disaient les bonnes grands-mères... on était si bien... même le temps était de la partie, pas trop chaud, pas froid non plus, pas de pluie, pourquoi fallait-il qu'il y ait une fin ?

Dans notre dernière réunion dans la chapelle auprès de Notre-Dame, nous avons formé un vœu : Que cette fin ne soit qu'un au revoir.

---

## PORT-SAINT-LOUIS

*Le ministère pastoral — notamment dans les centres ou régions en évolution sociologique — requiert une nécessaire adaptation.*

*Ainsi, dans la banlieue de Marseille, et son complexe de l'Etang de Berre, Lavera, Port-Saint-Louis, etc., plusieurs équipes travaillent à une pénétration apostolique en ces milieux à christianiser. Les Annales ont déjà évoqué cette situation (voir t. 123, (1958), p. 618-620 et t. 124, p. 271).*

*Comme souvenir vincentien du Tricentenaire, comme adaptation de l'œuvre lazarisste, voici quelques-unes des résolutions*

prises par la Province de Toulouse : effort guidé par l'esprit de saint Vincent dans ce Doyenné missionnaire.

★

Le dimanche 7 septembre 1958 une équipe missionnaire conduite par M. Philliatraud, prenait possession « ad experimentum », de Port-Saint-Louis-du-Rhône. La raison qui déterminait cette prise en charge était la possibilité de donner aux Missionnaires une formation pastorale suivie à partir de données concrètes. Durant deux années nos confrères, MM. Viaret et Chapuy ont travaillé et réfléchi, le Directeur des Missions de la Province a participé pendant plusieurs mois à ce travail et à cette réflexion apostolique, moi-même à maintes reprises je me suis rendu sur le terrain afin de voir les possibilités et les difficultés avant de prendre un engagement définitif.

Mgr l'Archevêque d'Aix nous a dit à maintes reprises sa joie et sa satisfaction en face du travail accompli et il concluait l'une de ses dernières lettres : « Votre établissement à Port-Saint-Louis sera pour le diocèse un vrai mémorial Vincentien pour ce troisième Centenaire ».

Les contacts fréquents qu'il m'a été donné d'avoir avec les Supérieurs Majeurs des différentes Congrégations Missionnaires, comme avec un certain nombre d'évêques et de prêtres responsables de la pastorale n'ont fait qu'affermir mes convictions sur la nécessité de poursuivre l'œuvre entreprise sur ce secteur.

Les réponses au questionnaire envoyé le 25 janvier dernier à tous les confrères des Grands Séminaires souhaitaient avec insistance cette orientation. A Châtillon-les-Dombes, à l'occasion des fêtes vincentiennes de ce dimanche 3 juillet, le cardinal Feltin parlait à son tour dans ce même sens « face au laïcisme qui veut organiser un monde sans Dieu, face aux techniques qui veulent se substituer à Dieu, l'Eglise doit prendre plus que jamais conscience de ses obligations missionnaires et agir en conséquence »...

Or il est impossible aujourd'hui à qui veut s'adonner à une évangélisation en profondeur de se lancer sans être au préalable mesuré sur le terrain avec les dures réalités et cela pendant assez longtemps. Du reste, la récente Assemblée plénière de l'Épiscopat inscrivait dans son article 7 la résolution suivante :

« L'Assemblée décide que de nouvelles sessions régionales ou provinciales seront organisées pour les Directeurs de Grands Séminaires, elles auront particulièrement pour objet l'initiation des jeunes prêtres au ministère pastoral »...

Cette décision de la hiérarchie n'est-elle pas une réponse au vœu que formulait M. le chanoine Boulard dans une lettre qu'il écrivait en mars dernier au Directeur de notre Séminaire Interne :

« Ce que je puis faire, c'est de dire ce que j'attendrais d'après mes contacts avec de nombreux diocèses des futurs Directeurs de Grands Séminaires que seront beaucoup de vos élèves.

« Il paraît de plus en plus indispensable que les Directeurs de Séminaires soient très en contact avec les diocèses dans lesquels ils ont une mission si haute à remplir. On pouvait concevoir la formation des prêtres autrefois sans référence directe à leur champ d'apostolat concret, il apparaît aujourd'hui que ce devient de plus en plus impossible. Il n'est plus possible d'isoler la vie spirituelle de l'action pastorale.

« Par ailleurs un certain nombre de Directeurs de Séminaires voient s'élargir leur tâche en conseiller du Clergé et cela demande aussi de connaître de très près ce champ d'apostolat.

« Ce que l'on attend des Directeurs c'est d'aider les futurs prêtres à se situer comme prêtres face aux phénomènes sociaux qui marquent nos contemporains, or il est très difficile de trouver le mode d'insertion d'une action sacerdotale. La tentation étant tantôt de se réfugier dans une piété sans influence, tantôt d'entrer dans « l'action sociale » qui est une tâche des laïcs principalement, alors qu'il s'agit de faire l'éducation de la foi à travers des réalités très concrètes et très pressantes.

« Cette attitude du jeune prêtre doit se préparer longuement au Séminaire jusqu'à constituer en quelque sorte une sorte de réflexe spontané du prêtre ».

Ce qui est écrit pour le Directeur de Séminaire vaut pour tout prêtre de la Mission qui de par sa Vocation doit évangéliser le pauvre, mais aussi former le Clergé.

Ces invitations pressantes de la hiérarchie ou de ceux à qui elle donne sa confiance, tout ce qui nous a été rappelé de notre Fondateur en ce troisième Centenaire constitue il me semble un appel de l'Esprit-Saint. Pouvons-nous après de tels signes refuser de nous préparer à nos tâches pastorales...

C'est donc cette première expérience sur ce secteur Missionnaire, cette fidélité à l'Esprit de saint Vincent, cet appel de la hiérarchie, ce souci de former nos jeunes qui me poussent à prendre la décision en accord avec le Conseil Provincial et l'autorisation de M. Notre Très Honoré Père de fonder la Mission permanente du Doyenné de Port-Saint-Louis.

Ce vaste secteur comprend deux tâches apostoliques nettement distinctes — une évangélisation d'un monde urbain, à prédominance ouvrier, réparti en deux centres : Port-Saint-Louis et Fos-sur-Mer.

Une évangélisation d'un monde rural en pleine évolution réparti dans la périphérie nord de Port-Saint-Louis, Fos et l'agglomération de Mas-t'hibert. L'ensemble comprend 12 000 habitants environ.

Cet apostolat nécessite le travail de deux équipes missionnaires : une équipe urbaine et une équipe rurale ayant chacune à sa tête un responsable, mais l'ensemble ne formant qu'une seule Communauté, sous la direction d'un même Supérieur.

C'est M. Jaffeux qui aura la Direction de la Communauté et la responsabilité du Secteur rural tandis que M. Vialaret aura la responsabilité de l'équipe urbaine.

Nos jeunes prêtres de l'année de pastorale sont placés sur ce secteur, sous la responsabilité de M. Jaffeux. Sur place ils recevront les cours de formation théologique et trouveront sous la Direction de nos confrères un terrain d'application.

Les confrères n'ayant pas dépassé dix ans de sacerdoce, dans la mesure où nos possibilités le permettront, seront susceptibles, un jour où l'autre, de faire sur ce secteur un stage de vie apostolique.

Dès cette année notre confrère Monsieur Vincent, de notre maison de Toulouse, est envoyé en stage à Port-Saint-Louis.

Nos Sœurs elles aussi et dans cette même perspective, sont au travail sur ce même terrain depuis bientôt un an. Visites des familles catéchèses des enfants, toutes les activités vincentiennes, tel est leur travail. Comme nous, en cette année du Tricentenaire, elles prennent définitivement possession de ce secteur si desherité et qui précisément pour cela est vraiment notre lot. Avec notre collaboration, elles veulent réaliser en plénitude les exigences de leur vocation de servantes des « Pauvres ».

Ne perdant pas de vue notre fonction d'éducateur du Clergé, deux prêtres diocésains envoyés par leurs évêques collaboreront avec nous.

Daigne saint Vincent nous aider à réaliser aujourd'hui ce qu'il faisait voici trois siècles et pour cela confions lui dans la prière ce doyenné missionnaire que la Province prend en charge, afin que les Pauvres soient évangélisés.

Gérard POYMIRO, Visiteur.

Châtillon-sur-Chalaronne, 3 juillet 1960.

## LA TEPPE TRICENTENAIRE — JUBILE SACERDOTAL DE M. MOREL



Les 17, 18, 19 juillet 1960, La Teppe célèbre le Tricentenaire de saint Vincent. Le dimanche 17, M. J. Laxagueborde met en lumière les dimensions de la Charité du Saint. Le 18, il anime la veillée de prières et fait vivre l'impressionnant diptyque : le Pauvre et le Christ, le Pauvre et saint Vincent.

### FÊTE DE SAINT VINCENT DE PAUL A L'ÉTABLISSEMENT DE LA TEPPE

Mgr Paul Vignancour, évêque de Valence, célèbre à La Teppe, la fête du Fondateur des Filles de la Charité qui dirigent cet important établissement et prononce le panégyrique du saint populaire entre tous, dont l'Eglise célèbre le troisième centenaire, ainsi que celui de sainte Louise de Marillac, si étroitement associée à son œuvre.

Après l'Evangile de la messe chantée par M. l'Archiprêtre de Tain, Mgr évoqua les phases marquantes de la carrière extraordinairement féconde de saint Vincent. Né d'une très pauvre famille rurale, et dans une non moins pauvre contrée, il fut appelé à exercer sur la haute société de son temps, jusque sur la cour royale, une influence toute entière consacrée au soulagement des misères du peuple et de la sanctification du clergé. Une double famille religieuse devait continuer son œuvre : les Lazaristes, ou Prêtres de la Mission et, plus connues, les Sœurs qui font bénir son nom dans tous les pays du monde, où elles sont actuellement plus de quarante mille.

On n'aurait pas dit le principal en décrivant ces activités extérieures. Il fallait remonter à la source d'où elles dérivent, et Mgr l'Evêque montra que ce furent chez « Monsieur Vincent », les vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité, pratiquées par lui à ce degré d'héroïsme qui est la marque à laquelle l'Eglise reconnaît ses saints.

Il est un autre trait de la physionomie de saint Vincent qu'allait esquisser, dans l'après-midi, le premier aumônier de La Teppe, en face d'une statue monumentale de saint Vincent remarquablement expressive, due au ciseau de M. et Mme Hartmann, et à laquelle Mgr l'Evêque allait donner la bénédiction liturgique.

En face de cette assemblée des pensionnaires de La Teppe, aux soins desquels se dévouent plus d'une trentaine de Filles de la Charité, il fut parlé en termes émouvants des épreuves de toute sorte qui marquèrent la vie de saint Vincent, et d'où se dégage cette leçon austère, mais bienfaisante entre toutes : la Croix, pour qui sait, comme saint Vincent, la comprendre et l'accepter, est l'une des plus grandes grâces que puisse, dans sa bonté, nous accorder notre Père des Cieux.

★

La Teppe fête le 24 juillet 1960, la cinquantaine de sacerdoce du Père Louis Morel. La veille, à l'exercice de la Neuvaine Perpétuelle, la grande famille de La Teppe s'associe et participe aux sentiments d'action de grâces du P. Morel.

Le dimanche 24, Son Excellence Mgr André Defebvre — lui-même ordonné prêtre en Chine avec le P. Morel (3 juillet 1910) — célèbre la messe de communauté. A 11 heures, le P. Morel chante la messe.

A l'Evangile, Mgr Defebvre découvre et détaille la richesse de grâces qui marqua et punctua la vie du P. Morel, ce qu'il doit à une famille foncièrement chrétienne, ses mérites dans les emplois apostoliques, la constance dans l'effort et la peine : le P. Morel fut quatre mois gardé à vue, et Mgr Defebvre fit dix mois de prison.

A la fin des Vêpres, le P. Morel répond aux vœux et souhaite que nous profitions du ministère du prêtre, de ses dons, grâces, sacrements, catéchismes, entretiens, conseils, instructions.



Le lendemain, les deux vénérés Jubilaires font pèlerinage à Ars et Châtillon, leur haute et digne amitié et fraternité ne laissa pas d'émouvoir les pensionnaires de l'établissement.

---

## SAINT-ETIENNE

Au cours des fêtes que *Saint-Etienne* a consacrées au Tricentenaire de saint Vincent et de sainte Louise, on eut l'occasion d'entendre les conseils et considérations de l'*Auxiliaire stéphanois* de Son Eminence le cardinal Gerlier, archevêque de Lyon.

Mgr Marius Maziers, devant un vaste auditoire, fit passer quelques consignes et suggestions qui ne manquent pas d'intérêt.

Cette page — parmi nombre d'autres — conserve ailleurs sa signification apostolique.

★

*Fêter le centenaire de la mort de quelqu'un est-ce bien la peine ? Pourquoi regarder le passé alors que dans le présent tant de tâches nous sollicitent ? Ce serait peut-être perdre son temps, s'il ne s'agissait simplement que de regarder des archives mortes.*

*Mais lorsqu'il s'agit de l'histoire de l'Eglise, c'est Dieu dont nous contemplons l'action à travers l'histoire, à travers les hommes et les événements pour éclairer notre foi, fortifier notre espérance. Les saints sont ces hommes à travers lesquels le Christ ressuscité, maître du temps, manifeste d'une manière visible et concrète son œuvre de salut. Ils sont le signe vivant par lequel parviennent jusqu'à nous la lumière et la chaleur de son amour sauveur, par lequel il s'efforce d'annoncer d'une manière toujours actuelle la bonne nouvelle du salut qu'il est venu apporter sur la terre.*

*Mes Frères, le vieillissement de l'histoire n'atteint pas les saints car ils participent à l'éternelle jeunesse du Christ ressuscité.*

*En regardant Vincent de Paul, nous ne regardons pas un mort, mais un vivant. Nous voulons réchauffer nos vies dans son cœur toujours jeune, toujours rayonnant de Charité. Car pour nous chrétiens il est d'abord cela, un Saint, c'est-à-dire un homme qui ayant rencontré Jésus-Christ lui a laissé prendre totalement la direction de sa vie, un homme qui, avec le Christ, s'est donné sans réserve pour le salut spirituel et temporel des hommes de son temps.*

*La rencontre mystérieuse d'une âme et de Dieu qui fait les Saints qui est la sainteté, est un événement intérieur, mystérieux qui échappe et qui échappera toujours à notre curiosité humaine et qu'aucune caméra ne pourra jamais saisir. Le chemin par lequel Dieu rejoint celui qu'il aime pour en faire son confident et son témoin est toujours un chemin inédit, personnel, qui ne ressemble à aucun autre.*

*Il y a des vies qui dès le départ semblent mûres pour le Royaume parce que Dieu veut les cueillir de bonne heure et qui semblent s'avancer rapidement vers le sommet de la sainteté : je pense à Thérèse de l'Enfant Jésus, à Bernadette. Il y a des vies qui, au départ, semblent au contraire tourner le dos à Dieu et voilà que Dieu se met en travers, apparaît subitement pour les bouleverser. Je pense à Paul sur le chemin de Damas, à Charles de Foucault dans le confessionnal de Saint-Augustin. Il y a des vies au contraire pour lesquelles Dieu semble prendre davantage de temps pour les acheminer vers lui, laissant aux années qui passent le soin de faire la purification, le dépouillement nécessaire et de les préparer à une vie plus généreuse grâce aux rencontres providentielles de la route : ce fut le cas, semble-t-il, de Vincent de Paul. Il a marché vers Dieu d'une manière « plus humaine ».*

*Pour faire du fils de l'humble paysan des Landes le Saint le plus populaire de notre pays, Dieu ne semble avoir manifesté aucune hâte, aucune précipitation. Lorsque de bonne heure, en effet, il s'oriente vers le sacerdoce, il semble que, dans son amour de Jésus-Christ il y ait encore beaucoup d'impureté, beaucoup de motifs humains et que le sacerdoce soit autant pour lui l'occasion d'une promotion sociale que celle de servir Jésus-Christ et les hommes.*

*Il évoquera un jour avec douleur ce souvenir de son enfance où son père venant le voir au collège, il n'a pas voulu le voir parce que c'était un pauvre paysan. Ce sont au départ également ces brillantes qualités humaines d'intelligence, d'à-propos, de savoir-faire, cet art qu'il avait de profiter de toutes les occasions et de toutes les rencontres, qui le mettront en contact avec le monde beaucoup plus que le souci de porter l'Evangile.*

*Ce n'est que par l'exercice progressif de la charité pastorale dans les cures de Clichy et de Châtillon, et surtout par la rencontre d'âmes à travers lesquelles il verra vivre Jésus-Christ, et je pense au cardinal de Bérulle, à François de Sales, que Vincent de Paul découvrira une appartenance plus totale au Christ, sera attiré davantage par Lui.*

*Lorsque vers quarante ans il est mûr pour la grande aventure de la charité, de la sainteté, et il est tout de même riche d'une longue expérience humaine : sa vision très large du pays, de tous les milieux, de tous les problèmes qui se posent, voici qu'il va la mettre au service de l'Eglise, et qu'à côté d'une vision humaine va se substituer une vision de l'Eglise à fonder, à bâtir, à rajeunir partout où elle est.*

*Il met au service de Jésus-Christ toutes ses qualités humaines et Dieu sait si elles sont grandes, si elles sont brillantes ; purifiées par le feu de la Charité elles vont faire de lui le plus grand de nos hommes d'action.*

*Son souci de paraître fait place à une humilité sans pareille, à la passion de servir, de se mettre au service de tous. Son intelli-*

gence pénétrante, organisatrice, transfigurée par la foi, va marcher en pas de la Providence, avec audace, avec persévérance, mais avec patience aussi. Son art de plaire et de gagner les cœurs sur le plan humain dans la lumière de l'Évangile, va devenir le rayonnement de la bonté de Jésus-Christ. Le secret de cette transformation intime du cœur de Vincent de Paul nous ne le trouvons pas dans ses écrits spirituels ; il n'a pas écrit, il n'est pas un auteur spirituel, mais dans tous les conseils qu'il donne à ses fils et à ses filles, à tous ceux qui auront l'audace d'emboîter le pas derrière le sien, et s'il est un texte qui nous livre le secret de sa vie transformée par Jésus-Christ, c'est bien celui qu'il écrivait en 1656 à un jeune Supérieur de Grand Séminaire craintif devant sa tâche : « Certainement, dans votre tâche, il n'y a rien d'humain, ce n'est pas ici l'œuvre d'un homme, c'est celle d'un Dieu, c'est la continuation des emplois de Jésus-Christ.

« Non, Monsieur, ni la philosophie, ni la théologie, ni les discours n'opèrent dans les âmes, il faut que Jésus s'en mêle avec nous, que nous opérions en lui et lui avec nous, que nous parlions en lui et en son esprit, comme lui-même était en son Père. Il faut donc, Monsieur, nous vider de nous-même pour nous revêtir de Jésus-Christ. ».

Comment ne pas penser qu'en écrivant cette phrase, Vincent de Paul rendait compte de son expérience spirituelle, du chemin qu'il venait de faire en Jésus-Christ.

Si j'ai d'abord cherché avec vous ce visage intérieur de Vincent de Paul, c'est parce que c'est celui qui est éternel, celui que nous contemplons aujourd'hui, que ses œuvres terrestres ne font que manifester.

Un de ses historiens a écrit justement « ce n'est pas sa charité qui a fait de lui un Saint, mais c'est sa sainteté qui l'a rendu vraiment charitable ».

« Dieu, mes frères, est Charité ». C'est saint Jean qui nous le dit et lorsque il vit dans le cœur de l'homme il le fait battre à son rythme, il le fait vivre comme lui dans la Charité. Pour saint Vincent de Paul cette identification de son cœur et du cœur du Christ dans la Charité est devenue si forte que son nom est signe de Charité, signe d'amour et que dans la suite des temps aucune œuvre d'amour ne pourra naître sans qu'on veuille invoquer son patronage et son nom, et non seulement chez les chrétiens mais même chez les incroyants.

La Charité dans le cœur et sur le visage de saint Vincent de Paul c'est d'abord le rayonnement de l'amour de Dieu, la manifestation de l'amour de Dieu qui brûle en lui et il pense que c'est la plus belle des prédications, en dehors de laquelle les autres ne portent pas.

Comme elle est belle cette phrase qui est une de ses convictions « on ne croit point un homme pour être bien savant, mais parce que nous l'estimons bien et l'aimons ». Quelle charte de

*l'apostolat : mériter la confiance des hommes, comme Dieu, par l'amour que nous leur portons.*

*C'est avec le regard de Dieu qu'il voit tout homme et qu'il discerne à travers tout homme, même le plus pauvre, le plus dégradé, le plus abîmé, la grandeur et la dignité qui lui est propre. Voici ce qu'il écrit un jour à ses filles : « Je ne dois pas considérer un pauvre paysan ou une pauvre femme selon leur extérieur, ni selon ce qu'il paraît de la portée de leur esprit : tournez la médaille et vous verrez par la lumière de la foi que le fils de Dieu qui a voulu être pauvre, nous est représenté par ses pauvres ».*

*Et avec le Christ voyant dans l'homme le Fils de Dieu, l'image même du Christ, il fait siennes les souffrances des autres.*

*A travers la vie de saint Vincent de Paul, comme à travers la vie de tous les saints et de tout chrétien, c'est le mystère de l'Incarnation qui se continue, c'est Dieu qui fait sienne la souffrance humaine.*

*Voici ce qu'il écrit encore à ses Filles : « Quand nous allons voir les pauvres, entrons dans leurs sentiments pour souffrir avec eux. L'amour fait entrer les cœurs les uns dans les autres et sentir ce qu'ils sentent, nous sommes tous membres les uns des autres. Être chrétien et voir son frère affligé sans pleurer avec lui, sans être malade avec lui, c'est être un chrétien en peinture, c'est être près des bêtes ».*

*Toutes les formes de la souffrance humaine, éclairées par sa foi et par sa charité retiennent son attention douloureuse. Mais celle qu'il ressent le plus vivement avec le cœur de son Maître, c'est la misère intérieure, cette misère de l'homme qui ne se connaît pas comme créature de Dieu, qui ne connaît pas sa vocation de fils et de fille de Dieu et cette misère spirituelle des hommes il la découvre sous l'habit des puissants, comme sous le dénuement des pauvres ; il la découvre à la Cour, à Châtillon, à Clichy, partout où il passe et il se rend compte que cette misère du cœur de l'homme, seul Dieu peut la guérir par la médiation de ses prêtres, de leur parole, des sacrements qu'ils sont chargés de donner en son nom.*

*Comment s'étonner que Vincent de Paul ait eu le souci de redonner aux prêtres de son temps une conscience aussi vive que possible de la dignité de leur vocation et de leur rôle. Ah ! comme il souffre Vincent de Paul, de la pauvreté spirituelle des prêtres et comme au contraire il croit en la dignité du prêtre. « Il n'y a rien de si grand qu'un bon prêtre », s'écrie-t-il et par voie de conséquence il ajoute : « former de bons prêtres c'est l'ouvrage le plus difficile, le plus relevé et le plus important pour le salut des âmes ». Former de bons prêtres, voilà la tâche qui lui semble la plus importante et la plus urgente.*

*Comment s'étonner qu'avec M. Ollier, il soit au XVII<sup>e</sup> siècle à l'origine des Grands Séminaires, ces maisons dont nous ne pouvons pas imaginer aujourd'hui qu'elles n'existent pas ; ces*

maisons où dans le silence, la prière, le travail se forme l'âme sacerdotale.

Il est à l'origine aussi des Conférences du Mardi, en plein Paris, où il convie tous les prêtres engagés dans le ministère à venir refaire leur âme sacerdotale, à venir prendre conscience des exigences de leur ministère pour vivre leur sacerdoce d'une manière plus lucide et plus généreuse, Bossuet a été à l'école de ces conférences et bien d'autres.

C'est aussi pour faire face aux besoins criants et douloureux des populations rurales spirituellement abandonnées, sous-alimentées qu'il a l'idée de regrouper autour de lui quelques prêtres plus donnés, plus généreux, qu'il forme comme des Missionnaires, des Missionnaires dont il veut qu'ils soient les témoins de l'Évangile et qu'ils parlent aussi simplement que possible le langage que les foules comprendront.

Ces Missionnaires, qui sont les « Prêtres de la Mission », s'appelleront bientôt « Lazaristes ». Et voici que leur champ d'action dépasse bientôt la France. L'Irlande, la Poïogne, Madagascar les appellent.

Dans le cœur de saint Vincent de Paul, c'est l'inquiétude missionnaire de l'Église de tous les temps qui bat et qui se manifeste.

Et comme il est bon ce soir, mes frères, de réchauffer près de son cœur, nos cœurs d'apôtres et de mettre sous sa protection cet effort missionnaire de l'Église d'aujourd'hui, dans un monde spirituellement sous-alimenté, où l'on oublie trop que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais surtout de toute parole qui sort de la bouche de Dieu et où l'on situe la misère sur le plan corporel beaucoup plus que sur le plan spirituel. Ne sommes-nous pas en effet, mes frères, beaucoup plus sensibles de notre temps à la misère des corps qu'à la misère des âmes qui ne connaissent pas Dieu et qu'on empêche de connaître Dieu.

Pour nous, comme pour le Christ, comme pour Monsieur Vincent, ce qui doit d'abord retenir notre attention, notre souffrance et notre inquiétude c'est la misère intérieure des cœurs et des âmes.

Lorsque nous manifestons notre amour pour le corps, c'est toujours le moyen d'atteindre l'âme, l'intime de l'homme afin de l'éclairer de l'amour même de Dieu. N'est-ce pas ainsi que faisait le Christ lorsqu'au paralytique il dit d'abord : « Tes péchés te sont remis ». Il voit d'abord le cœur, la misère intérieure et ce n'est que pour prouver son pouvoir de guérir l'âme qu'il ajoute : « Prends ton grabat et marche ».

La charité chrétienne, mes frères, vise d'abord la misère des âmes et notre amour pour l'homme est d'autant plus efficace que nous le voyons tel que Dieu le voit et le veut.

D'ailleurs, en ce qui concerne la Charité sur le plan temporel — sur le plan des corps — saint Vincent de Paul est aussi inquiet que sur le plan des âmes et des cœurs.

On peut dire de lui qu'il a essayé de porter secours à toutes les misères de son temps et qu'il a inquiété son temps de toutes les misères et de toutes les souffrances que son regard découvrait : les hôpitaux, les enfants trouvés, les mendiants, les prisonniers, les forçats, les réfugiés des régions dévastées par la guerre, les esclaves des Turcs sont les bénéficiaires de sa miséricorde.

Sa charité est perspicace, attentive à toute souffrance. Aucune ne lui échappe, aucune ne le laisse insensible. Sa charité est réaliste, elle ne se contente pas de gémir et de soupirer. « Aimons Dieu, dit-il, au dépend de nos bras et que ce soit à la sueur de nos visages ».

Quelle exigence, l'amour de Dieu nous rend actifs au service des autres.

Sa charité attentive, organisatrice, fait qu'il veille à l'ensemble comme aux détails. Sa charité, enfin, est contagieuse, éducatrice, partout où il passe, il laisse derrière lui de véritables équipes de sauvetage. Les Dames de Charité sont les premières en date à Châtillon.

C'est dans les paroisses où il passe, par l'exercice pratique de la Charité, en même temps que par l'annonce de la parole de Dieu et par les sacrements, qu'il achemine les hommes vers Dieu, car ils ne peuvent pas aller vers Dieu en dehors du chemin de la Charité. Elles sont bientôt suivies par les Filles de la Charité qui, avec Louise de Marillac, seront tout entières disponibles au service des pauvres et vivront leur vie religieuse dans et par le service des pauvres. Elles marqueront une étape importante dans l'histoire de la vie religieuse et trois cents ans après, leur nombre, leur présence, témoignent en faveur de l'idée géniale de Vincent de Paul qui n'était autre qu'une inspiration de l'Esprit-Saint.

Par les Filles de la Charité, par ses Fils de la Mission, par toutes les œuvres qui depuis trois siècles sont nées sous l'impulsion de son cœur et de la charité, nous pouvons bien dire que Vincent de Paul vit encore. Sa figure rayonnante de Charité évangélique semble éclairer comme un phare cette aube des temps modernes, qui allait être marquée par un tel souci de la domination de la terre, d'expansion commerciale, d'organisation technique.

Dans cette préoccupation dominante des biens de la terre, il nous rappelle par ce qu'il est, par ce qu'il fait, le primat de la Charité. Et comment ne pas citer ce passage de la lettre de Jean XXIII, qu'il a écrite au Supérieur des Lazaristes, à l'occasion du Tricentenaire saint Vincent, où il dit en parlant de la Charité :

« Elle est toujours actuelle, cette charge que Dieu a confiée à saint Vincent de Paul, malgré tous les vastes progrès jusqu'ici réalisés cette force, cette vertu, doivent encore progresser en étendue, en efficacité, notamment par la valeur et le dévoue-

ment de ceux qui portent le nom illustre et suivent les règles d'un si glorieux maître et héros de perfection chrétienne. Si à notre époque, la connaissance scientifique, la technique, réalisent d'étonnants et audacieux progrès, les mœurs publiques et privées par contre vont en se dégradant : un froid s'étend toujours plus avant. Les esprits des humains sont sous l'emprise d'un amour de soi excessif et illégitime, les rapports publics entre les Nations sont imprégnées de crainte mutuelle plutôt que d'amour. De notre temps, la chaleur de la Charité reste le principal besoin des humains afin d'éviter leur perte et de trouver en Dieu cette union productrice de tout bonheur ».

La chaleur de la Charité opposée au froid de notre civilisation moderne, comme c'est vrai, mes frères, ce contraste sur lequel nous fait réfléchir Jean XXIII.

Dans la civilisation collective qu'est la nôtre et qui le devient chaque jour davantage, dans cette civilisation où l'homme se sent de plus en plus perdu, noyé dans une foule anonyme, où il n'a plus de nom, où il n'est plus appelé par son nom, comme la Charité reste nécessaire afin que nous puissions reconnaître la personne telle qu'elle est dans sa dignité, dans son mystère, pour que nous puissions continuer d'appeler l'homme par son nom, de nous appeler les uns les autres par notre nom.

Rien ne remplacera, mes frères, la joie de l'épouse appelée personnellement par son époux, la joie de la maman appelée personnellement par son enfant. Non rien ne remplacera dans la civilisation qui vient, ce mystère de la reconnaissance des personnes les unes par les autres et seule la Charité dans le monde qui vient est capable de délivrer l'homme du danger de la solitude et de l'écrasement qui le menace.

Dans la civilisation technique qui est la nôtre, où le souci d'efficacité et de rendement semble tout régir et tout conduire, seule la Charité, mes frères, nous rend attentifs à l'homme, à chaque homme, non pas pour ce qu'il fait, mais d'abord pour ce qu'il est ; car l'homme vaudra toujours mieux que son œuvre. C'est pourquoi le malade, le vieillard, l'enfant, tous ceux que le monde technique risque trop rapidement de considérer comme des gêneurs et des parasites garderont toujours, dans nos cœurs de chrétiens illuminés par la Charité du Christ, la première place.

Dans la civilisation organisatrice qui est la nôtre, où les institutions se multiplient, où les règlements deviennent de plus en plus nombreux, où ils enserrent de plus en plus étroitement toutes les formes de notre vie humaine, seule la Charité, mes frères, peut maintenir dans les relations sociales cette spontanéité, cette fraîcheur de la rencontre, qui fait que l'on est content de se retrouver et que nous ne sommes pas des numéros.

Mes frères, jamais aucun règlement ne remplacera, pour faire l'unité des hommes, le ciment intérieur de la Charité.

*Dans un monde de plus en plus complexe et dur, où la loi de l'intérêt ne régit pas seulement l'individu, mais hélas de plus en plus, les groupes humains compacts qui s'appellent la race, la classe, la nation, le bloc, seule la Charité de l'Eglise, d'une Eglise de plus en plus rayonnante de Jésus-Christ, peut faire fondre ces énormes blocs de glace que fabriquent chaque jour la haine, la violence, l'intérêt et qui risquent de mener le monde à la dérive.*

*Oui, plus que jamais, mes frères, dans un monde temporel qui prend conscience de son existence et de son importance et qui, comme tous les autres mondes qui l'ont précédé, marche vers sa fin, nous avons à prendre conscience que c'est la Charité avec laquelle nous vivons dans ce monde, qui fait ici-bas et pour l'éternité, notre valeur essentielle. Nous vaudrons éternellement ce que nous valons dès maintenant par notre charité et nous sommes sûrs, avec saint Paul, « que la Charité ne passera jamais », que celle qui nous ouvrira les portes du Royaume de Dieu.*

*Plus que jamais, mes frères, dans la lumière de Vincent de Paul, nous devons nous séparer ce soir avec la conviction que c'est l'heure d'une charité jeune, audacieuse, intelligente, entreprenante, condition de la paix entre les hommes tant au plan des individus qu'au plan des nations, condition aussi de notre rentrée dans le Royaume de Jésus-Christ.*

*Aussi bien, mes frères, pour terminer je vous invite à vous mettre en prière, afin qu'ensemble nous demandions à Vincent de Paul pour cette assemblée, pour chacun d'entre nous, cette grande grâce d'un accroissement de Charité.*

*« Dieu tout-puissant et éternel qui avez rempli de charité le cœur de saint Vincent de Paul, écoutez notre prière et donnez-nous votre amour. A son exemple faites-nous découvrir et servir Jésus-Christ votre Fils, en nos frères pauvres et malheureux. A son école, apprenez-nous à aimer à la sueur de nos visages et à la force de nos bras ; à sa prière, délivrez nos cœurs de la haine et de l'égoïsme.*

*« Faites-nous souvenir que tous un jour nous serons jugés sur l'amour. Dieu, qui voulez le salut de tous les hommes, donnez à notre pays des prêtres et des religieuses dont il a tant besoin. Qu'ils soient parmi nous, les premiers témoins de votre amour.*

*« Vierge des pauvres et Reine de la paix, à notre monde divisé et angoissé, obtenez l'amour et la paix. Ainsi soit-il ».*

---



MONT-DE-MARSAN  
HOMMAGE A SAINT VINCENT  
(25 septembre 1960)

★

LA JOURNÉE DU DIMANCHE 25 SEPTEMBRE

Après les fastes de Dax, capitale religieuse du département, c'est Mont-de-Marsan, la capitale administrative des Landes, qui rend hommage au saint landais.

Trois journées seront consacrées à sa mémoire. Mais comme Monsieur Vincent fut essentiellement un réaliste, un constructif, deux belles réalisations marqueront le Tricentenaire : pose de la première pierre de l'église de la paroisse Saint-Vincent, route de Bordeaux, et, bénédiction d'une maison, construite à la diligence de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, pour recevoir trois familles aux ressources modestes.

*A la prison.* — Saint Vincent fut aumônier-réal des Galères. Aussi, geste infiniment délicat, la première visite de Mgr Mathieu, dès son arrivée dans notre ville, sera de visiter les prisonniers...

*La messe.* — C'est Mgr Mathieu, assisté de Mgr Saint-Germain et de M. l'Archiprêtre, qui officiera à la messe de 11 h 15. Cette messe était dite à la mémoire des Anciens Combattants de l'Yser, dont une forte délégation franco-belge, précédée de quatre drapeaux, occupait les premiers rangs.

Parmi les personnalités, nous avons retenu MM. Taunay, secrétaire général de la Préfecture, Campet, premier adjoint au maire, le colonel Thomas, commandant la subdivision, Nihous, président des Anciens Combattants de l'Yser. etc.

M. Charles Philliatraud, Directeur provincial des Filles de la Charité, monte en chaire.

Deux faits essentiels semblent avoir été à l'origine de l'œuvre fantastique de saint Vincent : deux événements-source, tous les deux en l'an 1617.

A Châtillon-les-Dombes, pour avoir attiré en chaire l'attention de ses paroissiens sur la situation lamentable d'une famille, il déclancha un tel mouvement de solidarité que les pauvres gens furent littéralement submergés par l'excès des apports : trop, et tout d'un coup.

Vincent pensa alors à « normaliser la Charité » et eut l'idée de créer les « Dames de la Charité », dont la première, Louise de Marillac, a laissé un impérissable souvenir.

Ce fait fut à l'origine des diverses associations qui depuis, se sont admirablement développées : vinrent ensuite les Filles de la Charité et, beaucoup plus tard, les Conférences de Saint-Vincent de Paul fondées par Frédéric Ozanam.

Le second fait se situe chez M. de Gondi, à Gannes, en Picardie. Monsieur Vincent se rend à son chevet, et obtient

sa confession générale. Or le moribond s'est confessé de fautes qu'il avait jusqu'alors conservées secrètes : « Si je n'étais pas venu, dit Vincent, cet homme serait damné... ».

Bouleversé, il fit en chaire une exhortation d'une telle éloquence que tout le village passa au confessionnal.

Il importait donc de créer des prêtres dont la mission serait de prêcher dans les campagnes et de confesser « pour éviter que le paysan se damne ». Et ce fut l'origine du gigantesque mouvement missionnaire. L'orateur, après avoir souligné les traits de ce caractère absolument exceptionnel, de ce bâtisseur infatigable, de ce travailleur acharné, de ce mystique à l'esprit positif, le tout enrobé de rude douceur et de bonhomie souvent truculente, conclut en reprenant l'idée d'un de nos plus grands historiens : S'il fallait caractériser le génie français en citant deux saints de France, le choix se porterait sur Jeanne d'Arc et Vincent de Paul.

#### POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DE L'ÉGLISE DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

L'après-midi de ce même dimanche, à 15 h 30, Mgr Mathieu procédait à la bénédiction de l'emplacement de la future église, et à la pose de la première pierre.

De nombreuses personnalités assistaient à la cérémonie. Monsieur l'abbé Darricau, curé de la paroisse, accueillit Mgr l'Evêque qui était accompagné de Mgr Saint-Germain, de M. le chanoine Pozo, archiprêtre de la Madeleine, du clergé du Doyenné, de MM. Besson, maire de Mont-de-Marsan, Campet, premier adjoint, colonel Thomas, commandant la subdivision, de MM. Déprunaux, père et fils, architectes, de M. Farthouat, entrepreneur, etc... Une grande foule suivait. M. l'abbé Darricau prononça une allocution, et Mgr l'Evêque lui répondit en fin de cérémonie.

#### BÉNÉDICTION DES LOGEMENTS

A quelques pas de la future église, s'élève la construction comprenant trois logements, édifiés sous le patronage de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, grâce au concours de l'Association Catholique Landaise d'Aide au Logement, des Allocations Familiales des Landes, etc..., sur un terrain donné généreusement par un particulier ; cette réalisation a été rendue possible par l'effort généreux des architectes et des entrepreneurs que M. Robert Bourrus, président de la Conférence de Saint-Vincent de Paul de Mont-de-Marsan, n'oublie pas dans ses paroles de gratitude. Il est heureux que ses cheveux gris aient pu vivre cette journée.

Certes, ces trois modestes logements ne résolvent pas la crise. Mais ce bâtiment est le symbole du souci de la Conférence pour les grands problèmes sociaux, et de sa joie de voir, par ses soins, trois familles arrachées au taudis.

Le Président est fier de ce que cette réalisation n'ait eu rien entravé les habituelles distributions de pain, de bois, de

vivres, de vêtements, et de mobilier, que la Conférence, avec l'aide de ses collaboratrices féminines, fournit aux plus déshérités de la ville.

C'est que le message de Charité lancé il y a trois cents ans par le Père de « l'Assistance Publique », est plus que jamais présent.

Recueilli, il y a cent vingt ans par Frédéric Ozanam, le frère étudiant au grand cœur, ce message a présidé à la création de la première Conférence de Saint-Vincent de Paul. Il y en a actuellement 20 000, dans 61 pays, qui groupent 500 000 membres... Mais, conclut l'orateur, le meilleur du Message de Monsieur Vincent est qu'il ne suffit pas de donner son superflu : il faut surtout donner la chaleur de son amitié...

A son tour, M. Gabriel Lesparre, président de l'Association Diocésaine d'Aide au Logement, prend la parole. Pour répondre à l'invitation de Sa Sainteté le Pape Pie XII, qui demandait aux catholiques de participer par l'action à la lutte contre le taudis, Mgr Mathieu confia cette tâche, en 1954, à un groupe d'hommes de son diocèse.

Après quatre ans, voici les résultats obtenus : 15 000 000 d'investissements pour 15 500 000 francs de recette.

Ont été réalisés : cinq logements F 4, un logement F 4 bientôt terminé ; plusieurs prêts à la construction consentis. Les recettes proviennent des versements des employeurs au titre du 1% des dons et subventions, et des prêts du Crédit Foncier.

Les trois logements bénis ce jour sont un premier pas : la Conférence de Saint-Vincent de Paul est décidée à en faire un second. Elle sait qu'elle peut compter sur l'appui de l'Association. Mais l'Action Catholique garde la tête froide. Ces réalisations — dont on peut être fier — ont surtout la valeur d'un symbole, la valeur d'un exemple.

Valeur d'un symbole par l'union des Chrétiens dans l'effort charitable. Valeur d'un exemple, soit par le versement d'un loyer modique, si l'occupant ne peut faire mieux, soit par l'accession à la propriété par le versement d'un loyer libératoire... allégé par le double jeu de la prime et de l'allocation logement.

Voilà ce qui est réalisé par un groupe d'hommes mettant au service des moins favorisés leur temps, leur travail, leur intelligence, et leur cœur, sans ombre d'une tâche d'intérêt lucratif : employeurs courageux et généreux qui nous ont choisis comme organisme collecteur, donateurs des terrains, architectes et entrepreneurs compréhensifs et diligents.

Attention soutenue et bienveillante de M. le Délégué départemental, du Ministre à la Construction et de ses Services, qui nous ont grandement épaulé en facilitant notre route dans le réseau des textes et règlements.

Et surtout, termine l'orateur, « Merci à vous, Excellence, au nom de tous. Merci à vous dont le cœur si obstinément tourné vers la Charité, nous a fait naître à une œuvre charitable nouvelle et nous fait aider de notre mieux, selon le Christ, nos frères sans logements, en leur offrant ce bonheur inestimable d'avoir un toit bien à soi, indispensable au foyer ».

---

## MARVEJOLS

HOMMAGE SOLENNEL A SAINT VINCENT DE PAUL  
(25-27 mars 1960)

*Les fêtes du Tricentenaire vincentien ont fourni partout l'occasion d'évoquer la famille spirituelle et les œuvres actuelles des Saints Fondateurs. Circonstance propice aussi pour rappeler, sur le plan local, les fondations qui, depuis nombre d'années, œuvrent charitablement.*

*Ainsi au diocèse de Mende, outre les cinq maisons de Filles de la Charité, c'est l'Ecole apostolique de Marvejols qui fit ses premiers pas en 1897 et a, depuis lors, continué dans son cadre modeste et austère.*

*C'est ce que rappelle avec flamme et fierté un bulletin récemment lancé par l'ardent M. Triclot, actuel Supérieur de la maison et jadis animateur du Renouveau des Enfants de Marie, brusquement arrêté par un accident de santé, ainsi que le rappellent Les Rayons en leur numéro de mars 1961.*

★

Il y a trois siècles, la même année 1660, deux « Grands Cœurs » cessaient de battre ; celui de saint Vincent de Paul, le 27 septembre et celui de sainte Louise de Marillac, le 15 mars.

Monsieur Vincent est bien connu. C'est le légendaire « Père des Pauvres » et des « Enfants trouvés ». La Révolution l'a respecté et l'a proclamé « Père de la Patrie ». Et chacun sait comment l'incomparable Pierre Fresnay a comme ressuscité sur l'écran la bouleversante figure de ce Pionnier de la Charité.

Ses Fils spirituels, les « Prêtres de la Mission », appelés aussi « Lazaristes » sont actuellement répandus dans le monde entier, au nombre de 6 000. Ils s'appliquent à continuer ses œuvres apostoliques par les Missions et les Séminaires.

Marvejols s'honore de les posséder dans ses murs, au 23, rue Carnot (l'ancienne sous-Préfecture) où ils dirigent la modeste Ecole Apostolique Saint-Vincent, qui a préparé, de loin, quelques futurs prêtres ou futurs missionnaires. Depuis soixante-quatre ans qu'elle existe, cette Ecole Saint-Vincent a donné à l'église 36 Missionnaires Lazaristes ou Prêtres de la Mission, 51 Prêtres diocésains et 8 Missionnaires ou religieux d'autres communautés. Parmi ces anciens élèves, il est permis de nommer deux évêques :

de M. M. M. M.

Mgr Sartre (Jésuite), archevêque de Tananarive, qui vient de démissionner pour laisser la place à un Malgache et Mgr Sidarouss (Lazariste), patriarche des Catholiques Coptes d'Égypte.

On voudrait espérer que le Centenaire de saint Vincent de Paul redonnera à cette Ecole un nouvel élan.

Les familles qui voudraient confier leurs enfants à cette Ecole Saint-Vincent, peuvent s'adresser au Supérieur : 23, rue Carnot, Marvejols (Lozère).

Sainte Louise de Marillac est moins connue du public. Le Pape Jean XXIII vient pourtant de la proclamer Patronne de toutes les œuvres sociales. Elle fut pendant trente-cinq ans l'admirable associée de toutes les œuvres charitables de Monsieur Vincent, et sa collaboratrice dans la Fondation des Filles de la Charité, dont elle fut la première Supérieure Générale.

Les Filles de la Charité sont actuellement répandues dans le monde entier et atteignent le chiffre record de 46 000. Et pourtant, que de besoins partout, et en France... On dirait que les jeunes d'aujourd'hui boudent à la relève des vocations sacerdotales et religieuses, qui sont pourtant le plus bel idéal de vie et le plus beau service.

Le diocèse de Mende possède cinq maisons de Filles de la Charité. La plus ancienne date de 1846, c'est la « Miséricorde » de Marvejols. Vient ensuite l'humble maison de Sainte-Enimie, en 1858. Puis l'hospice du Malzieu, en 1860. Enfin l'Ecole Rurale de Bouldoire, en 1925. Et le Préventorium d'Antrenas, en 1934.

Sous leur bienfaisante influence, tout un réseau d'œuvres magnifiques a fleuri : orphelinats et ouvroirs, hospices et dispensaires pauvres et vieillards, catéchismes, écoles et patronages, associations de Dames de la Charité, des Enfants de Marie, et des Louises de Marillac, Rayon sportif, etc., etc...

On ne saurait trop remercier la Divine Providence d'avoir envoyé les Filles de Monsieur Vincent dans le diocèse de Mende pour y faire tant de bien.

Peut-être même serait-il permis de regretter que certaines de ces œuvres magnifiques aient été désertées par une génération trop oublieuse d'un solide passé, et lancée vers un avenir que tous voudraient meilleur que le passé, mais qui n'apparaît pas toujours bien précis.

On comprend maintenant les raisons pour lesquelles le diocèse de Mende a voulu se joindre au concert des célébrations officielles du Tricentenaire de saint Vincent de Paul et de sainte Louise de Marillac.

Un triduum solennel avait déjà été célébré dans la paroisse du Malzieu, du 17 au 20 mars, sous la direction du R.P. Triclot (Lazariste), résidant à Marvejols. (On soulignera volontiers que M. le chanoine Albepart, curé-doyen du Malzieu, et M. l'abbé Rouillon, vicaire, sont, tous les deux, anciens élèves de l'Ecole Apostolique Saint-Vincent de Marvejols.)

Marvejols se devait de donner un lustre encore plus éclatant à ces solennités, au cours d'un triduum qui vient de se dérouler les 25, 26, 27 mars, et dont Mgr Boudon, évêque de Mende, est venu présider la messe de clôture le dimanche 27 mars.

Dans l'allocution si autorisée qu'il a faite à cette occasion, Mgr Boudon se plut à montrer comment saint Vincent fut toujours à l'affût des misères de tout genre de son temps, et surtout qu'il y a toujours porté un remède efficace avec rapidité et un merveilleux bon sens de l'organisation.

Puis il en esquissa une démonstration par l'évocation rapide de ses principales œuvres :

I. — D'abord sur le plan social.

1. L'œuvre de la visite des pauvres et des malades à domicile par l'association des Dames de la Charité.
2. L'œuvre des hospices et des hôpitaux.
3. L'œuvre des Enfants trouvés et des orphelins.
4. L'œuvre des prisonniers et des galériens.
5. L'organisation des secours aux victimes des guerres et des calamités, etc...

II. — Ensuite sur le plan spirituel et religieux.

1. L'œuvre des Missions, soit dans les paroisses des pays chrétiens, et principalement dans les campagnes, soit dans les pays païens, comme Madagascar.
2. L'œuvre de la Formation du Clergé :  
par les Retraites d'Ordination,  
par les conférences ecclésiastiques (tous les mardis),  
par la fondation des Séminaires, qui n'existaient pas encore (le premier fondé par lui date de 1642, etc...).

Trois organismes permanents sont nés sous son impulsion pour réaliser et continuer toutes ces œuvres :

1. D'abord une association de laïques : les Dames de la Charité.
2. Ensuite une communauté de Religieuses : les Filles de la Charité ;
3. Enfin, une communauté de Prêtres : les Prêtres de la Mission.

Mgr Boudon conclut en déclarant d'une manière bien sentie la reconnaissance officielle du diocèse pour les Fils et les Filles de saint Vincent de Paul, et son plus vif désir de voir se lever dans le diocèse de nouvelles et nombreuses vocations pour la relève des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité.

Les autres cérémonies du Triduum avaient été animées par la parole ardente, vigoureuse et très goûtée du R.P. Triclot, de la résidence de Marvejols.

Ancien Supérieur de Grand Séminaire et ancien aumônier des Enfants de Marie, ce vaillant Fils de Monsieur Vincent s'appliqua à rendre très vivante à son nombreux auditoire la belle figure de ce Saint *formidable* que l'on doit à la protection spéciale de la Sainte Vierge et dont la devise profonde était : « Rien ne me plaît qu'en Jésus-Christ »...

Ayant toujours puisé le secret de sa charité dans le Cœur même de Jésus, saint Vincent sut, de son vivant, allumer dans le cœur de beaucoup d'autres le feu divin de la Charité qui le brûlait.

Puisse sa mémoire et son intercession éveiller un nouveau courant de charité dans notre pauvre monde qui en a encore bien besoin.

Ajoutons pour être complet, qu'une très belle Exposition Vincentienne avait été organisée, sous la direction du R.P. Triclot, dans une salle de la Miséricorde, pour faire connaître aux nombreux visiteurs qui vinrent l'admirer les œuvres de la famille de saint Vincent dans le diocèse de Mende.

Précision, variété, et très bon goût, en furent les caractéristiques très appréciées.

On ne peut que féliciter les Filles de la Charité de leur belle réalisation et le R.P. Triclot d'avoir été l'animateur de ce Tricentenaire que Marvejols n'oubliera pas.

★

#### CE QUE MARVEJOLS A DONNÉ A L'ÉGLISE

★

En soixante-quatre ans, Marvejols compte 558 inscrits :

- 54 sont passés au Petit Séminaire de Marvejols ;
- 2 sont passés au Petit Séminaire de Mende ;
- 45 au Grand Séminaire de Mende ;
- 16 en divers diocèses ;
- 8 chez des religieux ;
- 66 sont rentrés à Saint-Lazare.



## AVALLON

---

L'HOPITAL A TRAVERS LES AGES  
EN L'ANNÉE DU TRICENTAIRE DE LA SAINTE MORT DE VINCENT DE PAUL  
ET LOUISE DE MARILLAC.  
par M. l'abbé TERRE

★

*Le Tricentenaire de saint Vincent et de sainte Louise de Marillac a été célébré à Avallon en deux étapes. Les solennités liturgiques se déroulèrent les 25-26 et 27 septembre 1960 ; elles avaient été précédées par une conférence donnée le 17 septembre, dans la salle des fêtes de l'Hôtel de Ville, par M. l'abbé Terre, auteur de travaux historiques de valeur. Les autorités civiles et religieuses de la ville étaient présentes. Pendant une bonne heure le conférencier a retracé l'histoire de l'hôpital d'Avallon, établi en 1659 et desservi par les Filles de la Charité depuis 1875. Nous devons à l'obligeance de M. l'abbé Terre de pouvoir reproduire le texte de cette conférence où sont dignement loués, dans leurs œuvres, saint Vincent de Paul et sainte Louise de Marillac.*

---

ET POUR CÉLÉBRER LES 175 ANNÉES  
DE PRÉSENCE A AVALLON DES FILLES  
DE MONSIEUR VINCENT ET DE LOUISE DE MARILLAC.

*« Parmi la légion fulgurante d'hommes d'élite qui entourent la France d'une auréole de perfection chrétienne de splendeur céleste, nous nous réjouissons d'évoquer Vincent de Paul et Louise de Marillac, ces héros du sacerdoce et de la Charité française dont l'année 1960, ramènera le III<sup>e</sup> Centenaire ».*

S.S. JEAN XXIII  
aux Pèlerins Français le 4 novembre 1959.

Dans le cadre du Tricentenaire de la précieuse mort de saint Vincent de Paul et de sa grande collaboratrice sainte Louise de Marillac, et au souvenir reconnaissant du 175<sup>e</sup> anniversaire de la première installation des Filles de la Charité à la tête de l'hôpital d'Avallon, j'ai pensé qu'on ne pouvait laisser passer sous silence ces pieux anniversaires et que le moment était venu d'exalter ensemble dans une même commémoration, les grandes figures de ces héros du « Sacerdoce et de la Charité », et de



leurs « Filles », qui depuis trente-sept lustres se dévouent au soin des malades, des enfants, des vieillards et des pauvres.

Avant de narrer dans le détail ces 175 années de présence en notre cité avallonnaise, il m'a semblé bon, tant pour notre instruction que pour notre édification, de dire quelques mots de la mort qui a auréolé les deux grandes figures que nous commémorons.

#### LES SAINTS FONDATEURS : LEUR MORT

Le 15 mars 1660, en la Maison-Mère des Filles de la Charité, alors sur la paroisse Saint-Laurent, mourait sainte Louise de Marillac, première Supérieure Générale des Filles de la Charité, actuellement mieux connues sous le nom de « *Sœurs de saint Vincent de Paul* ». Depuis une dizaine d'années, selon l'expression même de saint Vincent, *elle n'avait de vie que ce qu'elle recevait de la grâce*, ce qui est assez dire qu'elle était bien faible. Le 12 mars 1660, la malade demande la Sainte Communion, qu'elle reçoit le lendemain dans de grands sentiments de foi et de piété et au cours de son action de grâces, Louise de Marillac, déclare à ses filles qui l'entouraient de leur dévouement et de leur affection. « *Je meurs dans une haute estime de notre vocation. Vivrais-je cent ans, je ne saurais vous demander autre chose que d'y être fidèles* ».

Saint Vincent de Paul, retenu lui-même en sa chambre de Saint-Lazare par ses infirmités et à qui Louise de Marillac, avait fait demander un mot d'encouragement, lui imposa un dernier et suprême sacrifice. En effet au lieu de lui écrire, il chargea un messenger de lui dire : « *Vous partez la première. Si Dieu me pardonne mes péchés, j'espère aller vous rejoindre bientôt au Ciel* ». Le 15 mars, entre 11 heures et midi, après avoir en se frappant la poitrine, prononcé un *Oui*, qui semblait être le résumé de toute sa vie d'obéissance et d'humilité Louise de Marillac, exhalait son dernier soupir.

En cette même année 1660, quelques mois après, à Paris, au prieuré de Saint-Lazare, devenu depuis 1632, la Maison-Mère de la Congrégation de la Mission, les membres étant appelés « *Prêtres de la Mission ou Lazaristes* », Monsieur Vincent, terminait sa carrière terrestre.

C'est en effet, le 27 septembre 1660, que dans sa chambre, Vincent de Paul, mourait. Il était 4 h 45 du matin. Son visage, son visage de 80 ans, revêtait aussitôt une majestueuse sérénité, dont tout le monde s'étonna.

Bien que depuis le début de l'année saint Vincent de Paul n'ait plus quitté sa chambre, il s'était occupé, et avec toujours la même lucidité jusqu'au 14 septembre, de ses affaires. Cependant à partir de cette date ses forces déclinerent ; ses infirmités et avec elles ses souffrances augmentèrent et après avoir reçu le 26 septembre le sacrement des malades, il s'endormit, « *bonnement, simplement et paisiblement* » en Dieu à l'aube du 27 septembre 1660.

### LA FAMILLE VINCENTIENNE EN 1660

Telles sont donc les deux morts dont la commémoration, en cette année 1660, revêt le caractère d'un événement d'une portée mondiale, surtout lorsqu'on songe que la descendance spirituelle de saint Vincent de Paul et de Louise de Marillac, continue le travail de charité Vincentienne et qu'elle est répandue désormais dans les cinq parties de l'Univers. Déjà, en 1660, c'est-à-dire vingt-sept ans après le jour mémorable dans la charité chrétienne où Louise de Marillac recevait chez elle, le 29 novembre 1633, pour y mener la vie commune trois ou quatre filles choisies par Vincent de Paul et rayonnait autour d'elle son amour pour le Christ et les Pauvres, la Compagnie des Filles de la Charité, s'étendait :

- « au midi jusqu'à Narbonne,
- « à l'est jusqu'à Metz,
- « à l'ouest jusqu'à Belle-Ile en Mer,
- « au nord jusqu'à Arras, puis débordait les frontières et dépensait son dévouement jusqu'en Pologne.

### LA FONDATION D'AVALLON

Pour nous Avallonnais, cette commémoration sera l'occasion unique, en glorifiant Dieu qui suscita ces deux grands serviteurs de la Charité, de faire monter vers le Seigneur notre gratitude pour le bien qu'ont fait dans le passé et que font encore, dans notre Ville, depuis 175 ans, tant aux appels de la misère des corps que des âmes, les Filles de la Charité, dont on a pu dire qu'elles étaient « *le plus beau chef-d'œuvre sorti d'un cœur humain au XVII<sup>e</sup> siècle* ». Plus tard, Napoléon renchérit et apportera à son tour son tribut de louanges aux Filles de la Charité dans les circonstances suivantes : « L'on a raconté qu'un soir, au Château des Tuileries, des philosophes et des économistes réunis autour du Premier Consul, devisaient ensemble sur les bienfaits de la philosophie et la merveilleuse fécondité des enseignements du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce qui était déjà d'une belle audace, après les leçons de fraternité qu'avait données le couteau de la guillotine. Le Premier Consul qui professait pour les idéologues un mépris hautain, se contenta de leur répliquer : « Messieurs, tout cela est bon et bien. Mais faites-nous simplement une Fille de la Charité ».

### LES DÉBUTS DE LA MAISON-DIEU A AVALLON

L'année 1659, coïncidence heureuse, c'est-à-dire tout juste un an, avant la mort de saint Vincent de Paul et de Louise de Marillac, marque une date mémorable dans les annales de ce qu'il serait convenu d'appeler aujourd'hui : « *L'Équipement Hospitalier à Avallon* ».

Avant 1659, il existait déjà des établissements hospitaliers dans la cité avallonnaise : *La Maison-Dieu et la Maladière*. La fondation de l'ancienne « *Maison-Dieu* » qui était située au coin de la rue du même nom et qui englobait tout le pâté de maisons de la « *Pharmacie Bizeau* », paraît remonter aux premières prédications de l'Évangile dans le pays de l'Auxois. Elle traversera

d'ailleurs les siècles d'âge en âge et se perpétuera jusqu'à nous sans rien perdre de son but charitable.

Les bâtiments de la dite Maison-Dieu, sis en la rue du Marché de cette ville consistaient en chambres basses, caves, chambres hautes, grenier dessus, leurs aïances et appartenances, tenant d'une part à la rue du Marché, de l'autre à la rue appelée *rue de la Maison-Dieu*, des deux autres parts aux bâtiments appartenant à la Demoiselle Veuve du Sieur Estienne Pernost, avocat, et au Sieur Baillat, son gendre. Les bâtiments furent mis en adjudication le 18 juillet 1713. C'est à cette date que les pensionnaires de la Maison-Dieu, furent transférés dans une Maison sise « *Porte Auxerrois* » acquise à cet effet en 1708.

La *Maladière*, fondée sur les chaumes de la Morlande par de fervents Avallonnais qui avaient pris part aux Croisades pour y recevoir et soigner de leurs mains, les malheureux lépreux était une institution plus jeune. Cependant elle donna aussi l'exemple du dévouement chrétien et de l'héroïque charité. Chacun de ces établissements avait sa gestion propre, encore qu'à partir des dernières années du xv<sup>e</sup> siècle, ils seront régis par les mêmes administrateurs ou gouverneurs. Il reste encore quelques vestiges de ce qui était jadis la « *Maladrerie* ». Le lieudit porte d'ailleurs toujours le nom de la « *Maladière* ».

#### LA MAISON-DIEU AVANT SAINT VINCENT DE PAUL

Au début du xv<sup>e</sup> siècle, nous voyons la Maison-Dieu, étendre sa sollicitude à la jeunesse et à l'enfance. A l'exemple de saint Vincent qui selon la tradition, aurait entretenu des relations épistolaires suivies avec quelques Avallonnais, la *Maison-Dieu* ouvrit sa porte aux orphelins des deux sexes, œuvre qui s'est poursuivie pour les petites filles jusqu'à ces années dernières. A ce sujet, on aimera se souvenir que Vincent de Paul, à plusieurs reprises, accompagna la famille des Gondi dans leurs terres de Joigny et qu'il aurait séjourné non loin d'Avallon, au Château de Ragny, sur la paroisse de Savigny-en-Terre-Plaine.

#### LA FONDATION JACQUIN : ENFANTS TROUVÉS

Avant saint Vincent de Paul, en 1585, les administrateurs de la Maison-Dieu, avaient déjà participé à l'œuvre charitable d'un nommé Jacquin, fondateur de cloches, qui avait recueilli un enfant de huit mois, abandonné par sa mère. En même temps, on les voit distribuer d'autres secours à divers orphelins et pourvoir d'une nourrice un pauvre enfant abandonné du Faubourg Saint-Martin. Ne les voit-on pas également, un peu plus tard, s'intéresser à des œuvres d'apprentissage, pour de pauvres filles recommandables par leur conduite ?

#### LA DOTATION DU PRÉSIDENT ODEBERT

Si pendant près de 300 ans, les deux pieuses fondations se développèrent côte à côte, puis se réunirent sans cependant jamais se confondre, leur réunion se fera néanmoins grâce à la généreuse dotation du président Odebert, laquelle déterminera

leur transfert en dehors de la cité, en un établissement connu depuis lors sous le nom d'Hôpital Saint-Joachim.

#### L'HÔPITAL D'AVALLON

Si d'autre part c'est bien en 1659, que Pierre Odebert, Conseiller du Roi en sa Cour de Parlement de Dijon et premier Président aux Requêtes du Palais, dota richement, par testament l'ancienne Maison-Dieu, ce n'est qu'au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, de 1707 à 1727, que l'hôpital fût construit aux frais de la Ville sur « un emplacement au dehors de la Ville et devant la porte Auxerroise ».

De 1707 à 1713, les maisons, jardins et dépendances au nombre de 12 à 15, qui couvraient le sol aujourd'hui occupé par l'hôpital furent achetés, les bâtiments rasés et le sol nivelé.

La construction fut partagée en deux lots : le premier relatif à l'érection de la façade au fond de la cour ou jardin d'entrée et de l'aile du nord. L'aile sud ne fut commencée que treize à quatorze ans plus tard. La première partie fut exécutée sous la conduite et la direction de Rollet, la seconde de Collin son successeur.

#### L'HÔPITAL SAINT-JOACHIM

Dans une convention entre le président Odebert et les représentants de la Communauté d'Avallon, il avait été décidé que « les recteurs feraient mettre sur la grande porte dudict Hospital, regardant la rue, un marbre noir où seraient ces mots : *Hospital Saint-Joachim*. Doté et fondé par Monsieur le Président Odebert et ses armes au-dessus ».

Le président Odebert ayant doté et non fondé l'hôpital, en ce sens que d'après les clauses de sa donation les fonds étaient spécialement et exclusivement affectés aux soins des pauvres et des malades, s'il existe bien sur le mur de l'aile sud du dit hôpital, une plaque, elle est cependant ainsi conçue :

CET HÔPITAL QUI REMPLAÇA LA MAISON-DIEU  
SOUS LE NOM D'HÔPITAL SAINT-JOACHIM  
FUT DOTÉ EN 1659 PAR PIERRE ODEBERT  
PREMIER PRÉSIDENT DU PARLEMENT DE  
DIJON. LES CONSTRUCTIONS ACTUELLES  
FURENT ÉLEVÉES EN 1713 ET 1727 PAR LES  
ARCHITECTES JACQUES ROLLET ET COLLIN.

Comme on avait pas un besoin urgent et immédiat de tous ces bâtiments l'aile sud fut donnée en louage et un peu plus tard les caves de l'aile nord.

Aux termes de son testament, Pierre Odebert, léguait une somme de 30 000 livres, « pour recevoir les pauvres, malades, vieux incapables de gagner leur vie ou des orphelins malades destitués de toutes commodités » et stipulait en outre, qu'il y aurait pour le service au dit hôpital — d'une trentaine de lits de malades — deux maîtresses et deux servantes ». C'est sans

doute cette disposition qui a fait dire à un certain Garreau, « que l'Hôpital d'Avallon était servi par des filles dévotes ».

#### L'HÔPITAL SAINT-JOACHIM AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

A partir de 1709, outre les directeurs, nous voyons à la tête des services de l'hôpital des « Economes ». C'est ainsi que le 13 décembre 1709, Etiennette Jacob est nommée économme en remplacement d'Etiennette Caillat. Mais Etiennette Jacob prendra modestement le beau titre de « Gardienne des Pauvres ».

En 1710, en conformité avec le testament de Pierre Odebert, l'administration de l'intérieur de l'hôpital était alors confiée à deux « religieuses hospitalières de Dijon, Claude Verchère et Claude Gilbert, payées annuellement 36 livres pour leurs habits et menus linges ».

Combien de temps ces deux religieuses demeurèrent-elles à l'hôpital ? On ne saurait le préciser faute de documents. Ce qui est certain, c'est qu'on trouve trace de la gestion d'Etiennette Jacob jusqu'en 1740, encore qu'on voie apparaître en 1738, à titre d'hospitalière une demoiselle Grangier, qui prendra le titre de « Supérieure » et qui, en 1748, demandera et obtiendra de se retirer à Autun. Magdeleine Raudot lui succède, laquelle sera remplacée à son tour, en 1752, par Marie Sallé. C'est cette dernière qui nous indique, qu'en novembre 1753, il y avait à l'Hôpital d'Avallon, « 29 pauvres, un soldat, deux servantes, la gardienne et sa sœur ».

#### LES FILLES DE MONSIEUR VINCENT ENVISAGÉES POUR AVALLON (1750)

Quelques années auparavant, en 1750, il avait été question d'un premier établissement des « Filles de la Charité à Avallon ». En effet, il existe, aux archives de l'hôpital, une lettre datée de juin 1750, adressée à M. Champion, Maire d'Avallon, par un personnage très énigmatique, désireux de conserver l'anonymat, qui ayant appris, que le premier magistrat d'Avallon cherchait des religieuses pour son hôpital, s'offrait de procurer à l'Hospice des Sœurs Grises, qui n'étaient autres que les Sœurs de saint Vincent, nom qu'elles portaient au début de leur institution.

Ce Monsieur, se faisait fort, par l'intermédiaire de Mlle Jullien, fille du docteur Jullien de Noyers, qui elle aussi ne tient pas à être nommée, d'obtenir de la Maison de la Charité de Paris, des religieuses de cette communauté. Une recommandation figure dans cette lettre, à savoir d'en demander au moins quatre, car deux ne sauraient suffire, y est-il précisé. On ignore la suite qui a été donnée à cette proposition ! La demande de 1785, aura plus de succès comme on le verra bientôt.

#### LA CHAPELLE : SA BÉNÉDICTION, SON AUTEL

Entre temps, en 1738, au mois de juillet, avait eu lieu la bénédiction de la chapelle et la Consécration de l'autel.

#### LES DERNIÈRES ANNÉES DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

En 1768, Edmée Raudot et Jeanne Raveneau succédèrent à Marie Sallé. Elles demeureront en charge jusqu'en 1779.

Mlle Françoise Prévost, toujours des noms bien de chez nous, qualifiée tour à tour de sous-directrice, de directrice, d'économe et de gardienne des pauvres, leur succéda. Cependant, le 6 mars 1781, Marie Prévost et Catherine Prévost, sont agrégées et reçues à l'économat. S'agit-il de sœurs ou de parentes ? Toujours est-il, « qu'en 1782, il est décidé, que les soins augmentant, elles recevront 60 livres par an pour leur vestiaire, mais seront sans gages. De plus, les trois économes porteront un habit uniforme. Cet habit sera « d'étamine du Mans, couleur brun tirant sur le violet, bonnet rond, mouchoir de col de soie noire, croix de vermeil pectorale ».

Le chapelain d'alors, André Voillard, ancienne Chanoine de la Collégiale Saint-Lazare, aurait voulu célébrer cet événement par une cérémonie particulière, mais le curé de cette époque l'en dissuada, lui objectant que ce serait usurper les droits de Mgr d'Autun. Aussi dans ces conditions, il se contenta d'une cérémonie au cours de laquelle, il fit un discours et d'une messe basse qu'il célébra en présence des administrateurs dans la chapelle de l'hôpital.

Dès lors, on ne désigne plus Mlle Prévost, que sous la qualité de Sœur Prévost et cela se passait entre la dernière semaine de mars et la première semaine d'avril 1782. Toutefois son économat finira avec l'année 1785 et elle se retirera à Toutry.

#### L'APPEL AUX FILLES DE LA CHARITÉ

En cette même année 1785, le nombre des malades et des pauvres augmentant, les administrateurs résolurent d'augmenter aussi le personnel des religieuses et des domestiques. En ce qui est des religieuses, il s'adressèrent à la « *Congrégation de la Charité de Paris* », pour obtenir cinq Sœurs, qui furent accordées par la Supérieure générale à des conditions fixées dans un traité spécial, stipulant que : « les cinq Sœurs seraient accordées pour assister les pauvres malades, vieillards et infirmes de l'un et l'autre sexe... avec promesse, si le nombre des malades ou des pauvres augmentait dans la suite, que l'on y aura égard, en accordant plus de Sœurs aux mêmes conditions — qu'il leur sera fourni un logement honnête, meublé convenablement, à elles seules affecté, qu'elles seront nourries tant en gras, qu'en maigre et fournies de tous les besoins nécessaires à la vie, tant en santé que maladie — qu'il leur serait fourni le gros linge comme draps, toiles d'oreillers, nappes, serviettes, essuie-mains »...

La Communauté demandait pour chacune d'elles, 150 livres, c'est-à-dire pour les cinq, 750 livres par an, payables d'avance, de six mois en six mois, « ce que les administrateurs trouvaient exorbitant ». Après de longues discussions sur le prix on finit par tomber d'accord, moyennant 120 livres à chacune d'elles, soit 600 livres pour les cinq religieuses.

#### CONTRAT D'ENVOI DES SŒURS DE SAINT VINCENT DE PAUL

Ce premier traité d'établissement, date du 20 octobre 1785, est signé du côté des Filles de la Charité des Sœurs :

Renée Dubois, Supérieure,  
Madeleine Poinot, Econome,  
Jeanne Larroque, Assistante,  
Reine Jeannin, Dépensière.

Le 1<sup>er</sup> novembre 1785, M. Antoine Jacquier, Supérieur, adressa une lettre aux cinq Sœurs qui devaient commencer le service des malades. Il s'agissait des Sœurs :

Geneviève Marot,  
Marie Devaux,  
Anne Valnot,  
Suzanne Vege,  
Michelle Louchard.

Les cinq Filles de la Charité ainsi nommées entrèrent en fonction au début de 1786. Elles s'employèrent alors avec zèle à l'exercice de leur vocation, tenant elles-mêmes les comptes de l'économat, soignant les malades, se penchant sur les misères des vieillards et assistant les pauvres.

Quelques années à peine d'un dévouement inlassable de jour comme de nuit au service des petits et des humbles et voici que la petite communauté avallonnaise va se ressentir du tumulte des idées de l'époque révolutionnaire.

#### LES TROUBLES RÉVOLUTIONNAIRES A L'HÔPITAL D'AVALLON

Dès janvier 1790, la persécution religieuse commence, sourde au début, puis ensuite au grand jour. Au décret de juillet 1790, qui va imposer aux prêtres un serment qui les séparera de Rome, les religieuses y seront, elles aussi, tenues. Elles se trouveront en butte à la haine des révolutionnaires, qui les traiteront durement, les brutaliseront, leur feront subir toutes sortes de vexations. C'est ainsi que nos cinq religieuses sus-nommées furent dénoncées au Commissaire du District d'Avallon et sommées de venir répondre en personne du motif de leur accusation, à savoir, « d'entretenir le fanatisme dans les classes les plus faciles à fanatiser, notamment dans les faubourgs et les campagnes environnantes et sous prétexte de porter des secours aux malades (vivant elles-mêmes d'aumônes) s'introduire dans les maisons et même dans les prisons de cette commune pour y blasphémer la Révolution ». Aux termes d'une autre délibération du Comité du district, il est dit : « que les religieuses n'ayant pas voulu prêter le serment exigé, elles avaient été mises en état d'arrestation au dit hôpital par le Comité de Surveillance ».

#### LES BRUTALITÉS RÉVOLUTIONNAIRES ET LE DÉPART DES SŒURS : DÉMISSION ET DÉCHARGE

Aussi ne pouvant plus tenir contre les brutalités des révolutionnaires, le 27 juin 1791, les Filles de la Charité donnèrent en ces termes leur démission aux administrateurs de l'hôpital. L'original de cette lettre est conservée aux archives de l'Hôpital d'Avallon.

Messieurs,

« Après avoir essayé des outrages, des injures atroces, des mauvais traitements, des violences, nous présumons que vous ne nous refuserez pas à accepter notre démission et à consentir à notre départ. Votre humanité répugne sans doute à nous voir exposées à de plus grands dangers : c'est à elle que nous recourons espérant que vous voudrez bien vous transporter dans le jour à l'hôpital pour y examiner les dégradations qui y ont été faites, recevoir nos comptes et tout ce que vous avez mis entre nos mains, nous en donner décharge, être présents aux paquets que nous ferons de nos linges et hardes à leur sortie de l'hôpital et nous donner votre passeport pour nous rendre à notre grande communauté de Paris.

Nous espérons que notre départ calmera les esprits et fera jouir votre cité d'une paix durable. Nous vous prions instamment d'accorder nos demandes et nous vous accusons du profond respect avec lequel nous avons l'honneur de nous dire,

Messieurs,  
les très humbles et obéissantes servantes,  
Les Sœurs de l'hôpital,

signé : Germaine Marot, Louise Laréaut, Anne Valenet, Suzanne Vege, Michèle Louchard.

« A Avallon, ce 27 juin 1791 ».

Quelle grandeur, quelle noblesse, quelle dignité dans cette lettre qui — comme on en jugera par ce qui va suivre — n'a pas été sans émouvoir les administrateurs qu'il ne faudrait pas rendre tous responsables des causes qui l'ont déterminée. Il s'en est même sans doute trouvé qui ont dû plaider leur cause car après que les dits administrateurs leur eurent donné décharge de tous comptes, le Conseil Général leur délivra le passeport demandé en des termes qui ne peuvent pas prêter à équivoque.

Voici ces deux textes dont on possède les originaux :

« 1° Décharge de tous comptes dont la dépense excédait de 49 livres, 8 sols la recette du mois. De laquelle somme de 49 livres 8 sols, il a été expédié un mandat sur le receveur du dit hôpital, portant quitte envers les dites dames économes. Fait et arrêté au bureau tenu en la chambre de la direction du dit hôpital, ce jourd'huy, cinquième jour du mois de juillet mil sept cent quatre-vingt onze, heure de deux de relevée.

Signé : Raudot, médecin ; Boilleau, l'ainé, procureur de la commune, Arthault puiné, Hémon, Duchâteau ».

2° Délibération du Conseil Général du 18 novembre 1791.

« Ce jourd'huy, le Conseil Général de la Commune, sur la demande qui lui en est faite par les cinq religieuses au service de l'hôpital de s'en retirer et d'obtenir autorisation de départ, après en avoir délibéré, délivre aux cinq religieuses « qui ont constamment donné leurs soins au soulagement de l'humanité



*souffrante et ce sans aucune rétribution et qu'elles se sont bien comportées, un certificat pour se retirer où bon leur semblera.*

Peut-il y avoir de plus bel éloge rendu au dévouement et à l'abnégation de ces humbles femmes et quelle différence avec les monstrueuses accusations de 1790, aussi on comprend que voyant partir leurs religieuses, les malades et les pauvres pleuraient et criaient : « *Laissez-nous nos Sœurs, laissez-nous nos Mères !* »

La démission des Sœurs entraîna et fut suivie cinq mois plus tard, de celle du chapelain aumônier, M. l'abbé Breuillard, qui prétexta de son titre de Vicaire de l'Île Blacy et Thizy pour se retirer également.

#### L'HÔPITAL D'AVALLON DURANT LA PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE : LE PERSONNEL

Pendant toute l'époque révolutionnaire, l'hôpital, l'ancienne « Maison-Dieu », porte un nouveau titre et devient la « Maison de l'Humanité ».

Après le départ des Filles de la Charité, la comptabilité fit alors retour aux receveurs ordinaires de la Maison, ce qui n'empêche pas de nommer des « *dames économes* ». On a les noms du plus grand nombre d'entre elles. Pour y pourvoir la Société populaire de la commune avait proposé de recruter douze femmes veuves parmi lesquelles on ferait choix de quatre veuves qui seraient affectées à l'hôpital, pour remplacer les ex-hospitalières.

C'est ainsi que le 14 Prairial de l'An II (2 juin 1794) la citoyenne Anne Maray, Veuve Millié entre en fonction comme « *économe* » et y demeurera jusqu'au 9 Messidor de l'An III (27 juin 1795) date à laquelle elle donne sa démission à la municipalité. Elle est remplacée le jour même par la citoyenne Anne-Edmée Liger, Veuve Capler. Sous son « *économat* » à l'hôpital « où il y avait habituellement vingt ou vingt-quatre pensionnaires », il n'y en avait plus que onze. Elle avait sous ses ordres pour l'aider dans sa tâche, deux hommes et deux femmes : « *Edme Perrot*, en qualité de jardinier et Philibert Bailly comme domestique et infirmier » et du côté femmes « *Pierrette Larmonier* en qualité de cuisinière et Françoise Rousseau, chargée spécialement de l'entretien des salles de malades et autres gros ouvrages ».

La citoyenne Capler resta au service de l'hospice jusqu'en Germinal de l'An VII (mars-avril 1794). Malade, elle dut se retirer et fut remplacée par la citoyenne Bégon. A cette dernière, la citoyenne Lucault, fut désignée, le 13 Floréal An VIII (3 mai 1800), pour lui succéder.

#### L'HÔPITAL D'AVALLON EN 1795 : SES BATIMENTS

En 1795, l'aile gauche de l'hôpital, c'est-à-dire du Sud, avait été affectée « *aux filles enceintes, aux enfants abandonnés et aux vieillards* ». Des secours encourageants avaient été accordés, en ces temps troublés, aux « *filles-mères* » et à leur progéniture « *les orphelins de la patrie* ».

#### LES FILLES DE LA CHARITÉ DURANT LA RÉVOLUTION : A AVALLON

Qu'étaient devenues les Filles de la Charité depuis leur départ de l'Hospice d'Avallon ? Il semble bien que toutes ne se soient pas trop éloignées ! D'eux d'entre elles seraient même demeurées en fonction, mais font l'objet d'une surveillance telle qu'une décision du Conseil Général de la Commune en date du 3 octobre 1792, arrête : « Que les administrateurs de l'hospice surveillent de près les « Sœurs Grises » et prendront toutes les précautions nécessaires pour faire déposer par les dites « Sœurs Grises », leur costume selon la loi ». En effet les lois révolutionnaires avaient proscrit le port de tout costume religieux. La Supérieure Générale des Filles de la Charité, avait demandé à toutes ses Filles de se vêtir de noir, pendant cette période tourmentée.

Une autre délibération du Conseil Général de 1794, stipule que deux hospitalières, Geneviève Marot et Suzanne Vege, réclament des gages pour leur présence à l'Hospice d'Avallon, jusqu'au 2 juillet 1794.

A la citoyenne Lucault, fut adjointe, vers 1800, Marguerite Chavanneton, native de Bordeaux, âgée de 24 ans et venant de la Maison de la Charité de Paris. Elle sera suivie d'ailleurs, dans la suite, par d'autres Sœurs affectées à l'Hôpital d'Avallon.

Enfin, le calme succédant à la tempête, on vit les œuvres hospitalières et charitables reprendre leur cours et reflorir comme aux plus beaux jours.

#### LA CONFÉRENCE DE SAINT-VINCENT DE PAUL A AVALLON (1845)

En 1833, Frédéric Ozanam, fonda, avec un groupe de jeunes gens, à Paris, les Conférences de Saint-Vincent de Paul, pour visiter les pauvres à domicile et les soulager au point de vue matériel et spirituel.

Avallon, ne voulant pas être en reste sur la capitale, eut des cette époque une conférence, qui sous l'impulsion de catholiques influents et compétents, entreprit la visite des pauvres, qui ne manquaient pas tant en ville que dans ses faubourgs. Cette conférence, fut définitivement agréée au Conseil Général de la Société de Saint-Vincent de Paul, le 17 mai 1845.

On possède encore le registre des délibérations de cette époque héroïque et on peut y lire entre autres faits édifiants celui-ci au sujet du décès en 1884, de l'un de ses membres. « Il était membre de la Conférence depuis le mois de mars 1845. Il était vice-président de la Conférence qu'il édifia toujours par son zèle, sa charité, son assiduité aux séances et à la visite des pauvres ». Il y eut même à Avallon, ce qu'on appelait « La Petite Conférence », celle des jeunes et c'est ainsi qu'au cours d'une réunion commune aux deux Conférences, le président de la Grande Conférence, pouvait dire : « Confondues dans un même esprit de charité, nos deux Conférences, s'abriteront ensemble sous le glorieux patronage du Grand saint Vincent et continueront les traditions de bienfaisance dans notre Société avallonnaise ».

## L'HÔPITAL D'AVALLON AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE, L'HOSPICE ET L'ORPHELINAT

Durant les années 1841-1843, un nouveau corps de logis fut construit à l'Hôpital d'Avallon et affecté aux hommes.

En 1845, un orphelinat va s'ouvrir près de l'hospice. Cet établissement n'était pas une fondation récente. Il était l'œuvre de Mme Madeleine Renaud, ancienne religieuse, connue sous le nom de Sœur Saint-Martin, qui s'étant vouée à l'éducation des jeunes filles indigentes, se rendit acquéreur, dès 1820, d'une maison située rue du Bel-Air et ouvrit un orphelinat, qu'elle nomma « Maison de la Providence » et qu'on appelait également « Maison Saint-Martin ». Cette maison était sise rue du Bel-Air, cul de sac du magasin, numéro 6 et qui ne serait autre, actuellement, qu'une partie de la Maison des Sœurs de la Providence, en façade sur la rue du Bel-Air, en retour sur le cul de sac et par derrière à la rue de la Tour-du-Magasin. Des apports ultérieurs sont venus compléter heureusement le « Couvent » des *Sœurs du Bel-Air*, si cher aux Avallonnais.

Puissamment secondée par la bienfaisance des habitants d'Avallon, la Maison de la Providence prospéra rapidement.

### LES ACCROISSEMENTS DE LA MAISON DE LA PROVIDENCE

En 1825, Sœur Saint-Martin, proposa à la Ville d'Avallon de se rendre acquéreur de la Maison — ce que cette dernière fit — mais à la condition d'en assurer la perpétuité. A partir de cette date, Mme Saint-Martin, devint directrice de la Maison de la Providence et fut aidée dans sa tâche par deux autres religieuses, dont on ignore le nom de la Congrégation, mais dont les actes nous ont cependant conservé les noms en religion : les Sœurs Sainte-Euphrasie et Sainte-Françoise.

A la mort de Mme Saint-Martin, en 1835, Sœur Sainte-Françoise, devient directrice et Sœur Sainte-Euphrasie fut désignée pour remplir les fonctions d'économe. Privée de sa principale bienfaitrice l'œuvre se poursuivit néanmoins jusqu'en 1845, une autre religieuse du nom de Sainte-Emilie étant venue renforcer la petite communauté.

### L'ORPHELINAT ET LES SŒURS DE SAINT VINCENT DE PAUL (1845)

Dès 1841, le Bureau de Bienfaisance, sur l'avis favorable du Conseil Municipal, avait décidé de placer la Maison de la Providence sous le patronage de saint Vincent de Paul et d'appeler des Filles de la Charité pour tenir la Maison. La Supérieure Générale fit connaître dès cette époque qu'elle ne pourrait satisfaire au vœu du Conseil Municipal et du Bureau de Bienfaisance qu'autant que la Maison de la Providence serait placée dans l'hospice déjà tenu par des Sœurs de saint Vincent.

Trois années s'écoulèrent sans solution, mais en 1844, le Bureau de Bienfaisance trouva une occasion favorable d'acquérir, près de l'hospice des bâtiments suffisants pour y transporter l'orphelinat.

On possède toujours l'inventaire qui précéda, en 1845, le transfert d'une maison dans l'autre, lequel inventaire fut fait en présence de Sœur Sainte-Françoise, Supérieure de l'hospice et de Sœur Emilie l'une des directrices de la Maison, qui toutes deux ont signé l'acte précité.

Un règlement d'administration intérieur fut délibéré et adopté en mars 1845. Dans ce règlement, « il est stipulé que deux Sœurs de la Congrégation de saint Vincent de Paul auront la direction de la Maison sous la surveillance de Mme la Supérieure de l'hospice et seront spécialement chargées de l'éducation et de l'instruction des jeunes filles.

#### LES PETITES BLEUES (1845-1956)

C'est dans ce règlement, qu'on trouve l'origine du nom de « Petites Bleues » qu'ont porté les orphelines jusqu'en 1956, date à laquelle faute d'« orphelines » les locaux furent affectés aux vieillards, hommes et femmes, trop souvent, hélas, orphelins et orphelines d'un autre genre.

En cette année du Tricentenaire de saint Vincent de Paul, grâce à l'effort de la Commission administrative de l'hospice et à de généreux bienfaiteurs, des aménagements et des embellissements du meilleur goût ont été faits dans les différentes salles affectées aux vieillards, réfectoire, salle de séjour, dortoir..., des chaises et des bancs ont été installés dans la cour, des jeux de plein air ont été mis à la disposition des vieillards valides. En somme tout a été mis en œuvre pour apporter à nos « bons vieux » un peu de joie et de bonheur.

En effet, à l'article traitant de l'habillement des orphelines, il est dit : « qu'il se composera en été comme en hiver d'une robe en coton gros bleu et en hiver d'un pélerine simple de la même étoffe que la robe ».

Au sujet de leur instruction, il est spécifié dans ce règlement « que les jeunes filles seront élevées dans la religion catholique, mais qu'on leur apprendra les travaux de leur sexe qui seront jugés devoir leur être les plus utiles selon leur intelligence, mais on ne les occupera à aucun de ceux qui tiennent particulièrement au luxe. On les exercera à tous les ouvrages de la maison que doit connaître une femme et on leur enseignera à lire, à écrire et à compter ».

#### LES BIENFAITRICES ET LA VIE DE LA PROVIDENCE

En 1849, nous trouvons au nombre des bienfaiteurs de la Maison de la Providence (et ils furent nombreux) Sœur Marie-Anne Delanoüe, Fille de la Charité, dite Sœur Joséphine, qui décédée en mai de cette année, laissa aux orphelines, ce qu'elle possédait à la Caisse d'Épargne, pour subvenir à leurs besoins.

En 1850, Sœur Sainte-Françoise, Supérieure de l'hospice demande à être relevée à sa charge en raison de son grand âge.

Dans sa lettre du 22 août 1850 à M. le Maire d'Avallon, répondant au vœu de la Commission administrative, la Supé-

rieure Générale des Filles de la Charité expose les motifs du retard qu'elle a mis à remplacer la Sœur Supérieure qui avait renoncé à sa charge et explique longuement que voulant donner à l'Hospice d'Avallon une digne remplaçante de sa devancière, elle avait voulu ne pas agir à la légère et en envoyant la Sœur Gamel, comme Sœur Supérieure elle pensait combler les vœux de la Commission administrative à qui elle renouvelait ses sentiments de gratitude par le bienveillant intérêt qu'elle daignait porter aux Sœurs de la Communauté d'Avallon.

En post-scriptum à sa lettre, Sœur Mazin, se disait heureuse de répondre à la demande qui lui arrivait au moment de clore sa lettre et acceptait de consentir à l'Hospice d'Avallon un second Traité d'Etablissement, lequel viendrait remplacer celui de 1785, toujours en vigueur.

#### LE TRAITÉ-CONTRAT DE L'HÔPITAL-HOSPICE D'AVALLON (1850)

Daté du 28 octobre 1850, ce second Traité est fait pour huit Sœurs qui recevront chacune pour leur vestiaire, une indemnité annuelle de 150 F, payables d'avance, de trimestre en trimestre.

Ce second Traité est signé du côté des Filles de la Charité par :

M. Etienne, Supérieur Général,  
Sœur Mazin, Supérieure des Filles de la Charité,  
Sœur Laureau, Assistante,  
Sœur Henri, Econome,  
Sœur Vialleton, Officière.

C'est en cette même année 1850, que l'hôpital et le collège furent détachés de la paroisse Saint-Lazare et formèrent un centre religieux à part.

Le premier aumônier du collège et de l'hôpital fut l'abbé Michel Gally, qui fut le fondateur et le premier président de la Société d'Etudes d'Avallon et qui exerça ses fonctions de 1850 à 1866, époque à laquelle il fut nommé curé de Saint-Martin d'Avallon.

Sœur Gamel, exerça son Supériorat jusqu'aux environs de 1876, à la satisfaction générale, prodiguant sans se lasser son dévouement aux malades et aux pauvres.

#### BÂTIMENTS ET AUMÔNIERS AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

En 1867, on bâtit parallèlement à celui construit en 1841-43, un second corps de logis qui fut affecté aux femmes.

Au mois d'avril 1867, M. l'abbé Hilaire Joachim, de Sermi-nelles, arrive comme aumônier de l'hôpital et du collège. Il le demeurera jusqu'en 1881, date à laquelle il sera promu à la Cure de Villeneuve-la-Guyard, à l'extrémité Nord du département.

La guerre de 1870-1871, avec l'occupation des troupes prussiennes et le bombardement de la ville, ne semble pas avoir marqué d'une manière spéciale la marche de l'hôpital. C'est à peine, si on signale le besoin à l'hôpital de linge, aussi il apparaît

que la charité « qui à Avallon n'a jamais été un vain mot » ait paré à tous les besoins et à toutes les détresses. Comme toujours le nom de la Sœur Supérieure de l'hôpital, figure en bonne place, parmi les généreux donateurs.

Sœur Gamel fut remplacée en 1876, par Sœur Maurel, qui ne fit que passer puisque la même année, elle est elle-même remplacée par la Sœur Loyer.

En 1878, la chapelle s'avère insuffisante pour les besoins et la facilité du culte à l'hôpital, aussi, le 9 mai 1878, eut lieu la cérémonie de la pose de la première pierre, par M. le chanoine Darcy, vicaire général honoraire, curé-archiprêtre d'Avallon, délégué à cet effet par Mgr Victor-Félix Bernadou, archevêque de Sens. Dès l'année suivante la chapelle était édiflée et sa bénédiction eut lieu le 8 décembre 1879, toujours par M. le chanoine Darcy, délégué de Mgr Bernadou, en présence d'un clergé nombreux et des principaux notables de la cité.

#### CONSÉCRATION DU MAÎTRE-AUTEL DE LA CHAPELLE D'AVALLON (1880)

L'année suivante le 23 juillet 1880, au lendemain des fêtes de sainte Marie-Madeleine à Vézelay, Mgr Bernadou vint lui-même consacrer le maître-autel de la chapelle de l'Hospice d'Avallon laquelle était l'œuvre de MM. Lefort et Beaudoin, architectes à Sens et à Avallon a été édiflée dans le style gothique du XIII<sup>e</sup> siècle. Ce fut avec l'église de Vassy-les-Avallon l'une des principales constructions, faites en ciment de Vassy dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Longue de 24 mètres, large de 9 mètres, l'épaisseur des murs y compris, haute d'une dizaine de mètres, abondamment éclairée par de nombreuses fenêtres, ornées dans le chœur de personnages du plus bel effet et sur fond mosaïque du XIII<sup>e</sup> siècle ; richement meublée avec en particulier ses autels de marbre blanc, la chapelle de l'hôpital est très avenante et facile d'accès aux malades qui s'y rendent volontiers. Les frais de construction et d'aménagement s'élevèrent à environ 60 000 F. Les Sœurs prirent une large part des dépenses concernant son ornementation, aussi est-ce dans toute sa splendeur et toute sa fraîcheur, que fut célébrée avec éclat et solennité, le 27 novembre 1880, en vertu d'un indult apostolique concédant l'indulgence plénière, la fête du cinquantième anniversaire de l'apparition de la Sainte Vierge à Sœur Catherine Labouré dans la chapelle de la rue du Bac à Paris. Depuis elles y célèbrent toujours avec éclat les fêtes de saint Vincent de Paul et de sainte Louise de Marillac, comme elles y célébrèrent les fêtes Jubilaires qu'il s'agisse du XVI<sup>e</sup> Centenaire de l'Edit de Milan, du IV<sup>e</sup> Centenaire de la découverte de l'Amérique et du Centenaire de la Médaille Miraculeuse.

#### VIE, AUMÔNIERS DE L'HÔPITAL-HOSPICE D'AVALLON

Au mois de décembre 1881, M. l'abbé Bonin, curé de Blannay remplace comme aumônier M. l'abbé Joachim.

Vers cette même époque, un nouveau service ayant été ouvert à l'hôpital, les membres de la Commission administrative sollicitèrent de la Supérieure Générale l'envoi d'une neuvième Sœur. Un peu auparavant, la même Commission administrative avait porté l'indemnité annuelle du vestiaire des religieuses de 150 à 200 F.

L'aumônier de l'hôpital étant en même temps aumônier du collège, il est un événement concernant le collège uniquement, qui mérite cependant d'être rapporté ici en parenthèse.

Au mois d'août 1883, le collège est entièrement démoli y compris la chapelle. Ne subsiste que la porte d'entrée au-dessus de laquelle la plaque de marbre noir avec son inscription et l'effigie du donateur. Le collège est reconstruit en 1884 sans la chapelle malgré la promesse qui en avait été faite. L'aumônier continua néanmoins de faire à l'intérieur du collège le catéchisme et les cours d'instruction religieuse. Le dimanche il célèbre la messe des collégiens en l'église Saint-Lazare à la chapelle Saint-Pierre.

En cette même année 1884, des réparations importantes sont faites à l'orphelinat de la Maison de la Providence, annexé à l'hôpital.

En 1886, le baron Schneit, peintre d'histoire, ancien directeur de l'école française de Rome, ancien professeur au collège, retiré et inhumé à Avallon, offrit pour la chapelle de l'hôpital, un tableau qui est en avant de la tribune, au-dessus de la porte d'entrée, représentant l'Annonciation de la Sainte Vierge, mystère de la Vie de Marie, cher aux Filles de la Charité, puisque c'est en cette fête, que chaque année, elles renouvellent leurs vœux de religion. Ce tableau avait été admis au Salon de Peinture de 1848.

#### DÉVOUEMENT ET GÉNÉROSITÉS DES SŒURS DE SAINT-VINCENT A AVALLON

Les Sœurs de Saint-Vincent de Paul alliaient à leur dévouement une grande générosité en répandant de nombreuses largesses. C'est ainsi que l'une d'elles, Jeanne-Marie Obeniche, en religion Sœur Augustine, faisait en 1889, un don manuel de 4 000 F à l'Hospice d'Avallon, dont l'intérêt servirait selon l'intention de la donatrice à procurer « des adoucissements aux âgés, hommes et femmes ».

Une autre religieuse, la Sœur Varnoux, faisait don, d'une part d'une rente annuelle de 212 F en faveur de petits orphelins et d'autre part d'une rente annuelle de 36 F pour améliorer le régime des prisonniers détenus dans la maison d'arrêt de cette ville.

La fin de l'année 1890, se ressentit-elle déjà de la persécution religieuse qui allait bientôt s'abattre sur les Congrégations religieuses ? On voudrait se tromper ! Toujours est-il qu'en cette même année la majorité radicale de la Commission administrative s'attaqua violemment aux Sœurs de l'hospice.

### DES SŒURS DE SAINT-VINCENT DE PAUL SE RETIRENT (1891)

A la suite de ces difficultés, en 1891, la Supérieure de la Communauté de l'hospice, Sœur Loyer, deux autres Sœurs et cinq orphelines qui n'étaient pas originaires d'Avallon et qui étaient à l'entière charge des Sœurs de Saint-Vincent, quittèrent l'hôpital et la *Maison de la Providence*, pour installer Grande-Rue, tout d'abord au 80, puis ensuite au 72, un ouvroir privé qui sera fermé en 1896, par la Maison-Mère.

La presse locale, s'étant emparée de cette affaire, voulut tout d'abord la réduire aux dimensions d'un incident et c'est ainsi qu'on put lire dans la *Revue de l'Yonne* du 5 avril 1891 : « *L'Hospice s'étant vu fortement éprouvé par la faillite Couturat, la Commission administrative, en présence de la diminution des ressources a songé à réaliser quelques économies dans le service hospitalier* ».

« *L'Yonne* » de cette époque, dont personne ne contestera la vive combativité, exulte et triomphe. Aussi en avance la « *Revue de l'Yonne* », dans son numéro du 4 avril 1891, publiait l'information suivante : « *Depuis un certain temps, nous savions que l'Administration de l'Hospice d'Avallon devait procéder à la réorganisation et à l'installation de cet établissement* » et de poursuivre : « *Nous apprenons que plusieurs Sœurs ont été déjà congédiées. Mieux vaut tard que jamais* ».

Comme on peut le penser, le départ de trois religieuses, avec Sœur Loyer, les Sœurs Louise et Jeanne, émut la majeure partie de la population et souleva de nombreuses protestations devant les accusations portées contre ces religieuses dont on oubliait à la fois le dévouement et les services rendus, et qu'on suspectait comme de vulgaires trimardeuses d'emporter de l'établissement ce qui ne leur appartenait pas. Comme c'était au contraire méconnaître et ignorer que c'était au dévouement de la digne Supérieure que l'hospice devait sa chapelle, son vaste séchoir et ses calorifères ; que c'était à l'affection qu'elle avait su se gagner, à son zèle et à son infatigable charité qu'on devait la restauration complète de l'Ouvroir de la Providence avec tout le mobilier neuf dont il était pourvu.

Le 3 avril 1891, Sœur Loyer s'adresse à M. le président du Bureau de Bienfaisance dont dépendait l'Orphelinat de la Providence, pour lui demander de reprendre le matériel qui lui est propre, à savoir 15 lits complets et la moitié du linge, en faisant remarquer qu'elle avait toujours participé par moitié aux frais d'achat.

Le 11 avril 1891, non seulement la Commission du Bureau de Bienfaisance décide de remettre les 15 lits complets et la moitié du linge réclamés par Sœur Loyer, mais encore lui vote des remerciements pour les éminents services qu'elle a rendus à la Maison de la Providence pendant quinze ans.

Après ce vote de confiance, combien sont différentes les accusations mensongères portées contre Sœur Loyer et sa manière d'agir.



Un grand élan de sympathie agissante entoura les trois religieuses qui se remirent courageusement au travail et qui s'occupèrent avec zèle des jeunes filles de la ville pour leur apprendre la couture et les différentes tâches qui devaient faire d'elles des jeunes filles accomplies. Il existe encore des personnes d'Avallon qui se souviennent de ces humbles religieuses au grand cœur, qui leur gardent une vive reconnaissance pour leur dévouement, en parlent avec un grand respect tant elles furent édifiantes dans l'épreuve.

#### LE SERVICE DE L'HOSPICE

En cette même année 1891, Sœur Clair qui était à Avallon depuis plusieurs années, fut installée comme Supérieure de l'hospice. Elle le demeurera jusqu'à son décès le 17 octobre 1908.

Peu à peu les esprits se calmèrent, les passions s'apaisèrent et la confiance revint, sans doute lentement mais sûrement. C'est ainsi qu'en vraie Fille de la Charité, Sœur Clair se pencha sur toutes les misères.

Tout d'abord, elle plaida la cause des malades et des vieillards auprès de la Commission administrative. Elle réclama que lui fût remise à nouveau la rente de 145 F provenant de la fondation de la Sœur Obéniche, afin « de distribuer quelques douceurs aux plus malades ; de donner quelques fois des chaussures ou des vêtements à ceux qui restent longtemps à l'hospice sans gagner et qui y ont quelques droits lorsqu'ils usent les leurs en rendant des services à la Maison, de remettre aussi à quelques vieilles femmes qui ont bonne volonté à aider aux petits travaux, quelques subsides, d'autant que depuis plusieurs années elles n'ont plus droit à l'argent des travailleurs ».

Le 9 mai 1894, la Commission administrative décide de remettre la rente aux termes d'une délibération où il est stipulé : « A charge par Madame la Supérieure de tenir une petite comptabilité de détail pour justifier la somme de 145 F à la Commission ou à l'un de ses membres à toute réquisition, somme à elle attribuée pour achat de douceurs aux malades et vieillards pendant l'année ».

#### L'ORPHELINAT D'AVALLON

Sœur Clair s'occupe également d'orphelins, qu'elle place à l'Orphelinat d'Auxerre. Dans une note sur ce sujet, Sœur Clair indique qu'elle fait en sorte de ne s'occuper que des orphelins natifs d'Avallon et qu'après treize ans, elle s'occupe surtout de ceux qui sont orphelins de père et de mère. De plus, elle note qu'il faut 300 F pour le prix de la pension et 100 F pour le trousseau et qu'il est parfois nécessaire de payer des mois de nourrice pour attendre que l'enfant ait six ans, car à l'Orphelinat d'Auxerre on ne reçoit pas les enfants au-dessous de cet âge.

En 1898, l'Orphelinat de la Providence fut agrandi, par la construction de l'aile gauche, avec au rez-de-chaussée un vaste

préau, au premier étage un immense dortoir et une cour sur la gauche.

En 1899-1901, une maternité fut établie à l'intérieur de l'hôpital.

En 1905, le vote de la loi de séparation qui affecta si cruellement l'Eglise de France et les Congrégations religieuses, n'apporta pas de sérieuses perturbations dans la vie de l'hôpital. Les Sœurs, tant de l'hôpital que de l'orphelinat continuent à se dépenser avec affection et dévouement au service des malades, des vieillards et des orphelines.

#### SŒUR BAJAVON ET LES AMÉNAGEMENTS DE L'HOSPICE (1908-1936)

En 1908, au décès de Sœur Clair, Sœur Bajavon, fut installée comme Supérieure. Religieuse au grand cœur, elle saura se gagner l'estime des Avallonnais qui ne recourront jamais en vain à son inlassable dévouement ; l'affection des malades, des vieillards et des orphelines qui garderont le souvenir reconnaissant de ses attentions délicates et la confiance du personnel, qu'elle entourera constamment de sa bienveillante sollicitude. Ainsi fut-elle dans sa maison une semeuse de concorde et de paix par son exquise charité.

C'est à son initiative que l'on doit en 1911, l'installation de la lingerie dans l'ancienne serre, près de la buanderie.

En juin 1914, on aménage dans l'aile sud, une nouvelle maternité, tandis que le service des contagieux est installé au-dessus de la cuisine dans l'aile nord.

De l'ancien hôpital du XVIII<sup>e</sup> siècle, il ne reste en leur état primitif que deux pièces au premier étage de l'aile nord.

La première qui était jadis la lingerie et qui est aujourd'hui la pharmacie avec ses boiseries en lambris, son plafond à la française, sa cheminée ornée d'un trumeau avec peinture sur toile de Saint-Joachim et sur un rayon de nombreuses faïences d'époque.

La seconde qui est demeurée la salle des délibérations de la Commission administrative, identique à la précédente, la seule différence est que la peinture au trumeau de la cheminée représente le président Odebert, en tenue d'apparat.

De nombreux travaux commencés au début de l'été furent interrompus par la guerre de 1914, annoncée par la sonnerie du tocsin le samedi 2 août à 16 heures, à 21 heures et le lendemain matin à 5 heures.

Dès le début, l'autorité militaire réquisitionne des bâtiments pour loger les blessés et les soldats malades. C'est ainsi que la salle Saint-Jacques (chez les hommes) est réquisitionnée par le Service de Santé tandis que les vieillards occuperont la grande salle sous la chapelle.

En janvier 1915, un premier contingent de blessés arrive, d'autres succéderont toute l'année. Plus de 650 soldats y auront été en traitement pendant les années de guerre.

En pleine guerre, la nécessité rend obligatoire l'installation d'un service de radioscopie et de radiographie.

La guerre terminée et la paix revenue, la vie de l'hôpital reprend son cours. Les travaux eux aussi vont se succéder à un rythme accéléré.

En novembre 1920, la Commission administrative de l'hospice porte l'indemnité de vestiaire de chaque Sœur de 200 à 400 F en raison de « l'énorme augmentation de tous les objets nécessaires à l'habillement ».

En décembre 1931, M. l'abbé Bonin, troisième aumônier, meurt après avoir été cinquante ans (1881-1931) en service à l'hôpital. Il sera remplacé en mai 1932, par M. l'abbé Eugène Vignon, qui était alors curé de Mailly-la-Ville. Sa grande et vaste culture le feront remarquer par la Société d'Etudes d'Avallon. Aussi jouera-t-il un rôle important dans la célébration des fêtes du Tricentenaire du Maréchal Vauban.

En 1933-34, dans les jardins on construit, un pavillon pour les « contagieux » qui fut mis en service en mars 1935 et un pavillon pour une « maternité » laquelle fut ouverte en mai 1935.

Sœur Bajavon, sentant ses forces décliner, avait obtenu de la Maison-Mère de la rue du Bac, une assistante en la personne de Sœur Rivat, qui deviendra Supérieure, en 1936, au décès de celle qui fut à la tête de la Communauté des Filles de la Charité d'Avallon, pendant près de trente ans.

#### LE DÉVOUEMENT ET LA GUERRE 1940 : AUMÔNIERS ET HOSPITALIERS. LE GÉNÉRAL LECLERC

Le 21 septembre 1936, M. l'abbé Eugène Vignon, quatrième aumônier meurt. Il sera remplacé, l'année suivante par M. l'abbé Eugène Ballacey, l'actuel aumônier de l'hôpital dont le dévouement auprès des malades n'a d'égal que son zèle sacerdotal.

Avec l'année 1939, c'est la guerre qui revient et avec elle tout le cortège de ses misères, de ses souffrances et de ses deuils. Puis en juin 1940, c'est l'exode et l'arrivée à Avallon des réfugiés qu'il fallut accueillir, nourrir, et là encore, nos admirables Filles de la Charité, se feront maternelles et exerceront une charité bienfaisante.

Près de 800 blessés, prisonniers seront hospitalisés, pendant ces longues années de guerre, d'occupation et de résistance.

Parmi les blessés, qui furent amenés à Avallon, en juin 1940, sous la conduite des aumôniers divisionnaires Rodhain (le futur Mgr Rodhain qui dirige avec autant de compétence que diligence le *Secours Catholique*) et Vigneron, il en est un dont l'aventure mérite à bien des égards d'être contée.

Il s'agit du capitaine Philippe de Hautecloque. Il était déjà à l'hôpital, quand dans la nuit du 15 au 16 juin 1940, les avant-gardes de l'armée allemande firent leur entrée à Avallon. Dès le 16 juin, le capitaine pensera à s'évader. En vue de son évaison

et pour ne pas attirer l'attention il fera découdre sur les manches de sa vareuse les galons qui s'y trouvaient. Ainsi transformé en simple homme de troupe, blessé et hospitalisé, les occupants n'auront cure d'un personnage aussi peu important.

Avec la complicité de la Sœur Supérieure, il quittera l'hôpital le 19 juin, se dirigera vers Etaules et commencera son épopée glorieuse, qui par le Sud-Ouest de la France, le Portugal, l'Angleterre, le Cameroun, le Tchad, Koufra, Tunis, le Maroc, de nouveau l'Angleterre, puis la Normandie et la Beauce, amènera le capitaine de Hautecloque devenu colonel, puis le général Leclerc, à Paris, à Strasbourg et au delà du Rhin, à la tête de la II<sup>e</sup> Division Blindée, avant-garde des armées alliées, dans la bataille pour la libération de la capitale et celle du monde, au point de donner confirmation à cette formule lapidaire : « C'est à Avallon, qu'est mort le capitaine de Hautecloque et qu'est né le général Leclerc », promu, à titre posthume, Maréchal de France.

Pour être complet, il faudrait citer tous les actes d'héroïsme, souvent accomplis dans le secret et l'oubli de soi, en faveur des blessés, prisonniers et résistants, par les Filles de la Charité.

#### L'ACTUEL HÔPITAL D'AVALLON : CENTRE MÉDICAL

La paix revenue, les travaux d'aménagement, d'équipement et de modernisation encore en cours seront poursuivis activement et feront de l'Hôpital d'Avallon un centre médical répondant aux exigences et aux besoins de notre région débordant sur la Nièvre et la Côte-d'Or.

Jouissant d'une exposition exceptionnelle, l'Hôpital d'Avallon offre aux hospitalisés avec le plus de bien être possible, une vue agréable et souriante. Qu'y a-t-il, en effet, de plus délicieux que la Vallée du Cousin, dominée par la Morlande et les promenades des Terreaux Vauban. De plus, quoi de plus attractif que la grande place des Odeberts !

Enfin, en février 1949, Sœur Rivat, quitta Avallon emportant des regrets unanimes. A partir de cette date, la Compagnie des Filles de la Charité, ayant dû adapter ses Constitutions aux exigences du Droit Canon, est mise dans l'obligation de changer les Supérieures au moins tous les six ans. Mais qu'importe ces exigences, puisque ce sont et ce seront toujours sous des noms différents, les mêmes religieuses qui continueront et perpétueront le travail de la Charité de Saint-Vincent de Paul, proclamé par le Pape Léon XIII, dès 1885, le « Patron de toutes les œuvres de charité existant dans l'Univers Catholique » et que la célébration de ce double Tricentenaire rendra encore plus attentives et sensibles à toutes les misères de notre monde d'aujourd'hui, accentuant leur générosité à y répondre « fidèlement selon le vœu de leur première Supérieure sainte Louise de Marillac ».

Abbé TERRE.

Avallon le 9 novembre 1959

Avallon le 11 février 1960.

---

## CHATILLON-SUR-CHALARONNE

---

En 1617, après le sermon de Folleville (25 janvier) au diocèse d'Amiens, Vincent fut, pour quelques mois, au diocèse de Lyon, curé de Châtillon-les-Dombes, de nos jours Châtillon-sur-Chalaronne. Dans ce pastorat de quelques mois (mars-décembre) le zèle et la réussite de Vincent mirent sur pied une association paroissiale. Cette confrérie de la Charité resta le point de départ des Dames de la Charité. Avec le temps et devant la tentative parisienne des associations desdites Dames, l'œuvre allait donner naissance à la Compagnie des Filles de la Charité (29 novembre 1633). Châtillon avait donc de solides raisons de célébrer saint Vincent : ce fut la journée culminante du 3 juillet 1960.

★

Rendant compte de cette fête, l'envoyé spécial d'un journal de la région intitulait son article « Dans Châtillon-sur-Chalaronne en liesse, Monsieur Vincent a reçu l'hommage éciaiant de ses compatriotes ». Ses « compatriotes », c'est beaucoup dire. Ne confondons pas la Bresse avec la Gascogne. Châtillon n'est point Pouy, bien que le paysage de la Dombe rappelle assez celui du pays natal de Vincent de Paul, tel surtout qu'il devait être à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. La raison d'être de cet éclatant hommage rendu à Monsieur Vincent par les habitants de Châtillon-sur-Chalaronne (le nom actuel de Châtillon-les-Dombes) est qu'il y fut curé. Sans doute leurs ancêtres ne le possédèrent-ils que quelques mois, parce que les supplications de M. et de Mme de Gondi le ramenèrent dans leur maison. Mais pendant ce pastorat si court, il avait fait œuvre profonde et durable parmi ses paroissiens. Et surtout c'est Châtillon qui vit la fondation de la première « Charité », point de départ de toutes les institutions charitables de saint Vincent.

C'est donc une dette de reconnaissance que les Châtillonnais voulurent acquitter envers le plus illustre de leurs curés. Mais cette journée du 3 juillet s'encadrait dans un programme élaboré par le Syndicat d'initiative de la charmante petite ville située aux confins de la Bresse et des Dombes. Les fêtes qui, de mai à novembre, devaient se succéder à Châtillon, voulaient y attirer de nombreux touristes et mettre en valeur les richesses de tout ordre que possède cette région, de l'archéologie à la gastronomie. Déjà, dans l'après-midi du 22 mai, l'art musical avait rendu un splendide hommage à Monsieur Vincent dans sa bonne ville de Châtillon. La célèbre chorale *À cœur joie*, donna la première audition d'une belle cantate, *Vincent des misères*, œuvre du poète Maurice Audin et du musicien César Geoffroy. Mais c'est le 3 juillet que Châtillon devait célébrer le Tricentenaire avec une somptuosité qu'on n'aurait pas cru pouvoir attendre d'une petite ville. Le mérite en revient surtout à son jeune et dynamique maire, M. Sarbach, au Syndicat d'initiative, au Comité des

fêtes et à l'Office du Tourisme. La partie religieuse du programme avait été, comme il se devait, organisée à la perfection par l'actuel curé de Châtillon, M. le chanoine Guillerminet.

Tout naturellement, le successeur de saint Vincent de Paul, le T.H. Père William-M. Slattery, Supérieur Général des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité, figurait en bonne place dans la liste des invités d'honneur. Il se fit accompagner dans ce voyage par M. Dulau, secrétaire général. La T.H. Mère Lepicard ayant à ses côtés la respectable Sœur Duarte, assistante générale, représentait la Compagnie des Filles de la Charité dont elle est Supérieure Générale. Elle apportait à Châtillon une relique insigne, le cœur de saint Vincent, ce cœur qui avait tant aimé les fidèles de cette paroisse des Dombes dont il fut le curé.

Châtillon n'est qu'à une cinquantaine de kilomètres de Lyon. Le T.H. Père et la T.H. Mère arrivèrent donc dans cette ville le samedi 2 juillet dans l'après-midi, pour procurer la joie de leur visite aux Prêtres de la Mission et aux Filles de la Charité qui l'habitent. A la gare, M. le Supérieur Général était attendu par M. Poymiro, Visiteur de la Province de Toulouse, M. Loubère, Supérieur de la résidence locale et directeur des Sœurs de la Province de Lyon, et frère Rousseau, étudiant à l'Université. Nous ne trouvâmes, rue de l'Observance, qu'un seul confrère de la maison, M. Coupé. Mais de l'Ecole apostolique de Terrenoire, MM. Cesa et Salem étaient venus saluer le T.H. Père. Ensemble, nous passâmes une bien agréable soirée. Le dimanche matin M. le Supérieur Général célébra la Sainte Messe dans la chapelle de la maison où réside la Visitatrice, Sœur Hamard. Puis, dans l'auto conduite par M. Poymiro, le T.H. Père, accompagné de MM. Loubère et Dulau, prit la direction de Châtillon. Un léger détour permit un arrêt de quelques instants au sanctuaire d'Ars qui se trouve, lui aussi, dans le diocèse de Belley, à une quinzaine de kilomètres de la paroisse où fut curé Monsieur Vincent. Saint Jean-Marie Vianney avait une grande dévotion à saint Vincent de Paul à qui l'apparentent bien des traits de son caractère et de sa piété. Il devait savoir que ce grand saint avait été curé de Châtillon, et il est bien probable qu'il alla parfois prier dans l'église qui garde le souvenir du grand saint de la Charité.

Dès l'entrée dans Châtillon, en cette matinée du 3 juillet, le visiteur, disons plutôt le pèlerin, était saisi d'admiration. Toute la ville chantait la gloire de Monsieur Vincent. Des oriflammes se balançaient partout sous une brise légère. Des guirlandes faisaient voute sur les rues. Les maisons étaient pavées, et les magasins avaient rivalisé d'ingéniosité pour une décoration qui évoquait la personne et les œuvres du héros de la fête. Le clergé se groupa dans la maison des Sœurs. Cet édifice s'élève sur l'emplacement du presbytère qu'habita Monsieur Vincent. On y montre encore un escalier de bois datant de cette époque, ainsi qu'une vieille porte. C'est dans la chambre occupée par le saint que les Filles de la Charité ont placé le cœur de leur chapelle aux murs de laquelle sont fixés de précieux manuscrits.

L'un est une page des registres de baptême écrite par notre Saint Fondateur ; l'autre, plus émouvant encore, est la dernière page du règlement de la première confrérie de la Charité. Le cardinal Feltin, archevêque de Paris, qui a coutume de prendre quelques jours de vacances chez un de ses frères, à Bourg, avait honoré l'an dernier de sa présence les fêtes célébrées à Ars pour le premier centenaire de la mort de saint Jean-Marie Vianney. Il voulut bien faire le même geste en l'honneur de saint Vincent, à qui le diocèse de Paris est si redevable. La messe devait être chantée par Son Excellence Mgr Villot, archevêque coadjuteur de Lyon. L'évêque de Belley, naturellement était là.

Le cortège s'organisa pour gagner les Halles toutes proches, vaste édifice de bois dont les colonnes et les fermes de chêne, datant de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, allaient servir de cathédrale sans murs pour la messe pontificale. Au premier rang d'une assistance qui remplissait tout l'espace libre et débordait sur la place adjacente, on voyait MM. Anthonioz et Dubuis, députés, M. B. Billiemaz, sénateur, le chef de cabinet de M. le Préfet de l'Ain, lui-même empêché mais qui serait là le soir ; M. Saint-Cyr, président du Conseil général ; M. Gay, de la Chambre de commerce de Bourg et le capitaine de gendarmerie. Un bon nombre de Filles de la Charité avaient pris place près du podium où se célébrait la messe, à côté d'un groupe de religieuses dont l'habit ressemble beaucoup au leur, sauf la cornette. Il s'agissait des Sœurs de Beaune qui, déjà au temps de Monsieur Vincent, avaient la charge de l'hôpital de Châtillon, et dont la chapelle vit la fondation de la première charité.

Les grands séminaristes de Belley chantèrent avec beaucoup d'art et de piété le Propre de la messe de saint Vincent. Ils alternèrent avec les fidèles pour le commun de la messe et pour le chant de quelques cantiques français, parmi lesquels celui de l'*Offertoire*, en l'honneur de saint Vincent, mérite une mention spéciale. Après l'évangile, Mgr Fourey félicita avec beaucoup d'à propos tous ceux qui avaient contribué au succès de cette fête et salua avec délicatesse les autorités présentes. Puis S.E. le cardinal Feltin prit la parole. L'archevêque de Paris montra en saint Vincent une charité « missionnaire », une charité organisée, une charité qui donne Jésus-Christ. Il rappela que tous les chrétiens doivent avoir une âme de missionnaire et que, de nos jours, ils s'acquittent normalement de ce devoir en militant dans les rangs de l'Action catholique. Leur charité, comme celle de saint Vincent, doit être organisée pour ne rien laisser perdre des ressources dont elle dispose dans la lutte contre les misères de tout ordre. Enfin, comme Monsieur Vincent les catholiques eux-mêmes doivent attacher une importance capitale à l'œuvre du recrutement et de la sanctification du clergé par qui surtout le Christ se donne aux hommes.

Après la messe, les invités de la municipalité accompagnèrent les évêques dans leur visite à l'hôpital de Châtillon-les-Dombes. Il occupe un des côtés de la place Saint-Vincent-de-Paul, à angle

droit avec le côté formé par un ancien pensionnat d'Ursulines. Au milieu de la place on voit la belle statue de notre Saint Fondateur, due au sculpteur Cabuchet, celui qui fit la statue célèbre du saint curé d'Ars. Celle de saint Vincent de Paul lui fait honneur, elle aussi. Le saint est assis. Sur son genou gauche il tient un bébé endormi. Il regarde avec douceur un jeune enfant debout à sa droite, qui s'appuie sur lui ses mains jointes et le fixe avec une affectueuse confiance. Déjà bien ancien quand Monsieur Vincent vint à Châtillon, le petit hôpital de la ville ne s'est guère modernisé. Mais les malades et les vieillards y sont soignés avec dévouement par les Sœurs de Beaune.

Il reste un dernier témoin du pastorat de Monsieur Vincent à Châtillon, et non le moindre, puisqu'il s'agit de l'église où pendant plusieurs mois il célébra la sainte messe, évangélisa ses paroissiens et administra les sacrements de pénitence et d'eucharistie. Elle est bien telle que la connut le saint curé, puisque ses parties principales datent de 1487-1500 et que son portail est plus ancien de quelque trente-cinq ans. Mais cette belle église de style gothique flamboyant n'avait pas alors les vitraux qu'elle possède aujourd'hui ; car ils retracent, pour la plupart, les épisodes connus de la vie de Vincent à Châtillon.

A leur retour de l'hôpital, les invités furent les hôtes de la municipalité dans la grande salle de l'Hôtel de Ville. Ici encore tout fut sous le signe de la munificence et de l'art. A leur place les convives trouvèrent un beau diplôme de citoyen d'honneur de la cité de Châtillon et un exemplaire du splendide volume consacré à saint Vincent de Paul par les Editions du Chalet. Le repas faisait honneur au traiteur lyonnais qui le servit. Au dessert, après que M. le Maire eut délicatement salué ses hôtes, la parole fut donnée par lui à M. Ferdinand Breysse, l'auteur de l'évocation historique en cinq actes, qui allait être jouée le soir dans les ruines du château. En fin lettré, il célébra avec ferveur les richesses économiques, les beautés naturelles et les grandeurs mystiques du pays des Dombes. Il dit ce que pourrait être dans un proche avenir l'essor de cette région et fit appel à l'esprit de la collaboration qui, sachant dépasser le découpage administratif qu'est la commune, assurerait à la Dombe la prospérité que tout lui permet d'espérer.

Dans l'après-midi un somptueux cortège de chars fit passer sous nos yeux les diverses étapes de l'histoire de Châtillon-les-Dombes. Mais d'abord on vit paraître trois cavaliers : le porte-étendard aux armes de la ville, le trompette et le héraut d'arme qui, au nom du comte Philippe I<sup>er</sup>, de la maison de Savoie, convoqua aux fêtes nobles, bourgeois et manants, dans le savoureux français du XIII<sup>e</sup> siècle. Treize chars défilèrent ensuite, annoncés par les fanfares de la région. Ne pouvant les décrire tous, signalons celui qui, préparé par le corps médical de Villefranche, faisait revivre apothicaires et barbiers du XVII<sup>e</sup> siècle ; puis deux chars consacrés à saint Vincent de Paul. Dans le premier on voyait restituée la scène de la fondation de



la première « Charité » dans la chapelle de l'hôpital de Châtillon. Le second nous montrait Monsieur Vincent prenant les fers d'un galérien, tandis que de grandes rames sortant des hublots fendaient les eaux de la mer. Le dernier char était consacré à la glorification d'une fleur originaire du Japon, mais dont Châtillon fit la fortune. Le Châtillonnais Commerson, botaniste de Louis XV prit part à l'expédition de Bougainville. Du Japon, il rapporta une fleur encore inconnue en Occident. Il l'offrit à Hortense Lepaute, ce qui lui valut le nom d' « Hortensia ». En souvenir de ce fait, le dernier char était tout couvert de magnifiques hortensias bleus, blancs et roses.

Après ce somptueux défilé, M. le Supérieur Général et ses compagnons quittèrent Châtillon pour rentrer à Lyon. Mais, répondant à l'aimable invitation du Révérendissime Abbé de la Trappe-des-Dombes, qui avait assisté à la fête, ils le suivirent jusqu'à son monastère dont ils firent la rapide, mais très intéressante visite. Il faut noter que le Père Abbé et un de ses religieux étaient les neveux d'une Fille de la Charité depuis peu décédée Tartas, dans les Landes. Les moines de la Trappe-des-Dombes étaient venus d'Aiguebelle, il y aura bientôt cent ans, pour combattre l'insalubrité du pays due à ses étangs et pour mettre en valeur les terres incultes de la région. Ils ont répondu à l'attente de la population et bien mérité l'estime et la reconnaissance qu'on leur témoigne.

A Châtillon, la fête se poursuivit après notre départ. A 16 h 30, à l'hippodrome, après qu'un artiste de la R.T.F. eut commenté les scènes représentées par les chars du défilé historique, le public fut invité à désigner les meilleurs d'entre eux. Notons que la « Galère de Monsieur Vincent » eut le premier prix, celle des Dames de la Charité obtenant le second. Le char de l' « Hortensia » se classa troisième. Ce palmarès faisait honneur au bon goût et au cœur des Châtillonnais, justement fiers de leurs gloires mais sachant les échelonner d'après leur vraie valeur. Puis concerts et danses se succédèrent, le tout terminé par le tirage d'une tombola pour un beau poste de télévision.

Enfin, la nuit venue, dans les ruines du vieux château féodal, la troupe des artistes des Communes d'Europe joua une évocation historique en cinq actes, de M. Ferdinand Breyse intitulée *Un Curé à Châtillon : Monsieur Vincent*. Des tableaux mis en pleine valeur par un admirable jeu de lumières, firent revivre les scènes connues du séjour de Monsieur Vincent à Châtillon. Au dire des privilégiés qui purent assister à ce couronnement de la fête, ce fut merveilleux. Les acteurs étaient, on le voyait, tout pris par la beauté du sujet, et la nombreuse assistance leur faisait écho. Quelqu'un a pu dire : « Je n'ai rien vu de plus beau, même à Paris », ce qui n'était pas un mince éloge.

Ainsi donc, du début de la fête à son achèvement la physiologie si attirante de Monsieur Vincent, curé de Châtillon-les-Dombes a obsédé en quelque sorte l'esprit et le cœur de tous

ceux qui y prirent part. Les adieux émus que le curé de Châtillon faisait à ses paroissiens de quelques mois, en décembre 1617, prouvaient à quel point il avait conquis leur cœur. La manière dont leurs descendants ont glorifié saint Vincent de Paul montre quelle reconnaissance Châtillon garde pour le plus célèbre de ses curés qui fut aussi leur plus grand bienfaiteur. Ils peuvent compter que ce grand cœur qui se montra toujours si touché de la moindre marque d'attention, du plus léger service, leur prouvera à son tour sa gratitude par les faveurs qu'il leur obtiendra de Dieu.

Pierre DULAU.

---

LOURDES  
(17-20 mars)

*Dévoit à saint Vincent et à toutes ses œuvres, Mgr Théas, évêque de Tarbes et Lourdes, unit dans son culte marial et le sanctuaire de la Grotte de Lourdes et la chapelle de la Médaille miraculeuse, à Paris. Aussi Mgr Théas a tenu à prévoir, pour Lourdes, un triduum de prières et de gratitude pour les souvenirs vincentiens.*

★

Le jeudi 17 mars, le P. Philliatraud, à la salle Saint-Pierre, présentait à un très vaste public le visage de saint Vincent et de sainte Louise. Cette conférence fut appréciée à sa juste valeur et chacun, repartant, n'avait qu'un souhait, voir surgir parmi les jeunes des vocations nombreuses afin que l'œuvre commencée par les pionniers de la Charité se poursuive à travers le temps.

La ville de Lourdes, avait organisé le vendredi 18 mars, au cinéma « Pax », une soirée présidée par S. Exc. Mgr Théas, évêque de Tarbes et Lourdes et par M. Antoine Béguère, sénateur-maire.

Après avoir salué les personnalités présentes, le R.P. Poy-miro, Visiteur provincial des Lazaristes, s'excusa de ne pouvoir présenter, au public lourdaise le « film du Tricentenaire », et dit la grande joie des fils spirituels de saint Vincent de Paul et de Louise de Marillac, Prêtres de la Mission, Filles de la Charité, de pouvoir honorer par tant de fêtes celui qui avait passé sa vie au service des pauvres.

A défaut du film, une bande sonore, écoutée dans un religieux silence, permit à l'assistance de revivre les épisodes marquants de la vie de saint Vincent de Paul.

Le dimanche 20 mars, à l'église paroissiale, prédications à toutes les messes par les RR.PP. Poymiro et Philliatraud.

Le soir à 17 h 30 : messe pontificale et homélie par Son Excellence Mgr Théas, évêque de Tarbes et Lourdes, qui nous parla de la charité de saint Vincent et de sainte Louise.

Belles manifestations qui, souhaitons-le, aideront les « Pauvres » à être mieux servis et soulagés.

## LE BIENHEUREUX JUSTIN DE JACOBIS APOTRE DE L'ABYSSINIE



Le centenaire de la mort du bienheureux Giustino de Jacobis (1800-1860), apôtre de l'Abyssinie, nous ménage l'occasion de faire paraître, devant nos yeux et notre souvenir, cette sympathique figure, ses exemples et ses vertus.

Cet authentique missionnaire a eu déjà de nombreuses biographies, tant en français qu'en italien. Les documents inédits, ceux conservés notamment aux archives de la Propagande, ont permis à notre confrère M. Luigi Betta, Visiteur de Rome, de mettre jadis sur pied un travail, sa thèse d'histoire, avec les détails et précisions que ménage quasi à tout chercheur l'étude d'un sujet patiemment scruté.

Diverses pages de cette thèse — déjà publiées dans les *Annali della Missione* (1955, pp. 274-316) — ont traité de la fondation de la Mission Lazariste en Abyssinie en 1838. Le présent chapitre, traduit sur le texte des *Annali*, 1960, pp. 203-210, évoque l'action missionnaire dans les premières années de cette Préfecture apostolique de Mgr Justin de Jacobis. L'âme de l'apôtre transparaît nette et belle dans cette heureuse reconstitution d'histoire.

(Note des « Annales ».)



### LA JEUNESSE, LA FAMILLE.

Né le 9 octobre 1800 à San Fele (Potenza) au royaume de Naples, Justin de Jacobis était fils de Giovanni Battista et de Giuseppina Muccia. Ce jour-même, il reçut au baptême les prénoms de Giustino, Sebastiano, Pasquale. Il était le septième des quatorze enfants de cette famille qui en perdit neuf prématurément. Rappelons ici le nom de ses quatre frères : Nicola, homme de lettres ; Antonio, avocat civil ; Giuseppe, prieur de la Chartreuse de San Martino à Naples ; Filippo, d'abord Lazariste comme son frère, passé plus tard chez les Clercs Réguliers mineurs, l'ordre fondé par saint François Caracciolo (13 octobre 1563-4 juin 1608), canonisé par Pie VII le 24 mai 1807.

### L'ADMISSION CHEZ LES LAZARISTES.

En 1812, la famille de Jacobis vint s'établir à Naples. C'est là que le petit Justin poursuivit ses études en compagnie de son ami et futur confrère, Vincenzo Spaccapietra (1801-1878). Justin eut comme directeur spirituel, le P. Carme Cacace di Montesanto. A dix-huit ans, le 17 octobre 1818, à Naples, Justin est admis au séminaire interne que dirigeait alors M. François-Xavier Pellicciari (1773-1837). Après ses deux ans

de probation, le 18 octobre 1820, Justin émettait ses vœux de Lazariste. Peu après, au temps de ses études, Justin ressentit doutes et anxiétés, se croyant plutôt appelé à l'état de frère Coadjuteur. En octobre 1823, il fut envoyé à Oria, où bien que, simple clerc encore, il devait prendre part à quelques missions prêchées au peuple de la campagne.

#### LES PLACEMENTS DANS LA PROVINCE DE NAPLES.

Ces labeurs n'entravent pas la préparation à la réception des Saints Ordres : notamment au sacerdoce qu'il reçoit le 12 juin 1824 dans la cathédrale de Brindisi. Jusqu'à la fin de 1829, M. de Jacobis travaille à Oria avant de recevoir son placement à la maison de Monopoli, ouverte peu auparavant. Le 6 février 1834, lui parvenait la patente de Supérieur de Lecce : dans cette importante maison il eut de nombreuses occasions de manifester une direction éclairée, un zèle et une sainteté qui, non moins que des faits parfois extraordinaires, trouvèrent place au cours de missions paroissiales.

En mai 1836, M. de Jacobis était nommé à Naples (maison *Saint-Nicolas de Tolentino*) où il arrivait comme aide au directeur du Séminaire, M. Pellicari, qui moins d'un an après, en avril 1837, vint à décéder. Année de dévouement, mois marqués aussi par l'assistance héroïque qu'il assura aux cholériques de Naples, en compagnie notamment de son confrère et ami, M. Spaccapietra. Peu après il était choisi comme Supérieur de l'importante maison napolitaine : *Via dei Vergini*.

#### L'ENVOI A LA MISSION D'ETHIOPIE.

Nommé Préfet apostolique de l'Abyssinie, il partait le 24 mai 1839, de *Civita Vecchia* en compagnie de M. Luigi Montuori. Cinq mois plus tard, les deux confrères débarquaient, le 13 octobre, à *Massaouah* et sur la fin de ce mois parvenaient à Adoua. Ils y retrouvèrent avec joie leur confrère M. Giuseppe Sapeto qui, dix-huit mois auparavant, le 3 mars 1838, avait commencé la nouvelle mission d'Abyssinie. Les trois apôtres se partagèrent leur champ d'apostolat : Sapeto au *Choa*, Montuori à *Gondar*, et de Jacobis à *Adoua*.

Pour sa part, de Jacobis, dans sa solitude, passait ses journées à prier et à étudier la langue du pays. En peu de temps, il pouvait donner des entretiens et conférences. Attentif à tout faire conformément aux usages éthiopiens, ce genre de vie lui attirait la bienveillance de tous, et lui ménageait d'excellentes relations avec le clergé, le peuple et les autorités du pays.

#### LA DÉPUTATION EN EGYPTE.

Sur la fin de 1840, on songeait à l'organisation de la députation qui devait se rendre en Egypte pour en ramener le nouvel *abouna* d'Abyssinie, dont le poste restait vacant depuis nombre d'années. A la tête de la délégation, on plaça Justin de Jacobis qui agréa cette charge à une double condition : l'ambas-

sade pousserait jusqu'à Rome, pour y présenter ses hommages au Saint Siège et l'on sollicitait la permission de construire des églises catholiques en Abyssinie.

Le 21 janvier 1841, la députation partit pour l'Égypte où elle parvenait sur la fin d'avril suivant. Les démarches des envoyés obtinrent d'Égypte l'envoi d'abba Andrea, jeune homme de quelque 24 ans, qui prit le nom d'*Abouna Salama*.

#### LE VOYAGE DE ROME ET JÉRUSALEM (12 AOÛT 1841-JANVIER 1842.)

Surmontant objections et difficultés formulées par le Patriarche, la députation s'embarque pour Rome, où elle parvenait dans la soirée du 12 août. L'accueil entouré de distinctions et de témoignages d'estime fut marqué, le 17 avril 1847, par une audience du Pape Grégoire XVI. Ayant quitté Rome le 12 septembre, les envoyés arrivèrent à Naples d'où, le 4 octobre, ils s'embarquèrent pour Alexandrie. A cette escale, prenant le chemin de Palestine, s'adjoignirent M. Biancheri et le frère coadjuteur Abattini.

Arrivés à Jaffa le 1<sup>er</sup> novembre, ils firent halte et montèrent à Jérusalem (16 novembre), hôtes des Pères Franciscains au *Couvent du Saint-Sauveur*, proche de Gethsémani. Le 15 décembre, la troupe missionnaire quittait Jérusalem pour l'Égypte par la voie de terre. Le 21 janvier 1842, c'était *Le Caire*, où à nouveau les accueillirent les Pères Franciscains. Le 14 janvier, nouveau départ, et le 3 avril, débarquement à Massaouah.

#### LES PREMIERS ACTES ET LA PERSÉCUTION DE L'ABOUNA.

L'Abouna Salama était déjà arrivé en Éthiopie : et sans tarder commençait persécutions et tracasseries à l'endroit des catholiques : interdiction de tout ministère à MM. Sapeto et Montuori ; interdit jeté sur l'église abyssine de Saint-Gabriel où M. Sapeto avait célébré la messe. Entre temps une lutte violente s'était engagée entre Ubié et le Ras Ali : elle amena la défaite d'Ubié, qui, sur le pardon d'Ali, reçut à nouveau le Gouvernement du Tigré.

#### LE ZÈLE ET LES ACTIVITÉS DE M. DE JACOBIS.

Au milieu de la bagarre généralisée, M. de Jacobis s'approchait de Massaouah. Il laissa ses compagnons sur les côtes de la Mer Rouge et se dirigeant vers l'intérieur des terres, il arrivait enfin à Adoua, le 12 mai 1842, triomphalement accueilli.

Le voyage de Rome portait ses fruits. A leur retour, des Abyssins racontaient ce qu'ils avaient vu. Tous leurs dires contribuaient au prestige des catholiques et de leur missionnaire. L'Abouna lui-même envoya ses félicitations à M. de Jacobis : tout en attendant le moment de se défaire de lui. Les affaires politiques s'arrangeaient avec le rétablissement des pouvoirs d'Ubié : aussi M. de Jacobis réclama-t-il le départ de ses compagnons qui, restés sur la côte, parvinrent enfin, eux aussi, à Adoua, le 9 février 1843.

**DEUX CONVERSIONS : MM. SCHIMPER  
ET GHÉBRÉ-MICHAEL.**

Dès le début de cette année 1843, les conversions devinrent plus fréquentes. Parmi elles, on peut se réjouir de la conversion du naturaliste allemand, le protestant Guillaume Schimper. Il épousa une Abyssine, donnant l'exemple d'une bonne famille catholique. Devenu Gouverneur du District d'Enticcio, à la satisfaction de M. de Jacobis, il fonde un village totalement catholique, dont un prêtre abyssin, Walda Kyros, assurait le service spirituel. Une conversion importante fut celle de Ghébré Michael, qui devait être, en 1855, le premier martyr de la mission d'Abyssinie.

**LES FONDATIONS DE POSTES : LA PERSÉCUTION.**

A ces années-là remontent diverses fondations de postes abyssins. Outre Adoua (où résidait M. Biancheri), outre Enticcio (où se dévouait le curé abyssin Walda Kyros), on eut, sur la fin de 1844, la fondation de Gouala (séminaire pour la formation de prêtres indigènes) et, en 1845, le poste d'Altiéna, dans la tribu des Irobs-Bocnaites. Ce fut alors que commença ouvertement l'hostilité de l'Abouna qui lança diverses excommunications sur les missionnaires et leurs nouveaux catholiques, cherchant à soulever contre eux peuple et clergé éthiopiens.

**LE VICARIAT DES GALLAS ET MGR MASSAIA.**

En 1846, débutait le nouveau Vicariat apostolique des Gallas confié à Mgr Guillaume Massaia, qui, en décembre de cette année, se trouvait, à Adoua, l'hôte de M. de Jacobis. A cause de la guerre à nouveau déclanchée entre Ubié et le Ras Ali, Mgr Massaia fut contraint à un séjour de plusieurs mois en Abyssinie.

1847 reste l'année des ordinations, des ré-ordinations. Dans les premiers mois, le Vicaire apostolique se vit contraint à revalider les ordinations qui lui parurent invalides et tout ensemble à promouvoir au sacerdoce ceux qui montraient de bonnes dispositions.

**PERSÉCUTIONS DE L'ABOUNA.**

Ayant eu connaissance de la présence d'un évêque catholique en Abyssinie, l'Abouna Salama ne put, à son endroit, maîtriser ses sentiments de fureur et sa fièvre de persécuteur. Aussi, devant cet orage, Mgr Massaia quitta Gouala le 23 novembre 1847 pour descendre à Massaouah. Devant les mêmes dangers pour fuir la persécution de l'Abouna, Justin de Jacobis lui aussi abandonne Gouala et gagne Alitiéna avec ses séminaristes. L'Abouna en vint à excommunier Ubié qui favorisait les catholiques et à lancer l'interdit sur l'Abyssinie entière. Le peuple fut impressionné par cette privation des sacrements et la fermeture des églises. Un mouvement de révolte se dessina parmi les fidèles... Ubié prit peur et chassa de ses terres Justin de Jacobis.

Le 9 octobre 1848, le missionnaire revenu à Gouala, était contraint de réintégrer le port de Massouah.

#### LE SACRE DE MGR DE JACOBIS (7 janvier 1849).

Devant ces incidents, Rome, de son côté, pensait faire de l'Abyssinie un Vicariat apostolique. Les Bulles du 6 juillet 1847 instituaient le Vicariat, dont Mgr de Jacobis devenait le chef, choisi comme évêque titulaire de Nilopolis. Les pièces officielles parvinrent le 2 novembre 1847 à Mgr de Jacobis qui n'en souffla mot à personne. De son côté, Mgr Massaia recevait des instructions pour consacrer évêque Mgr de Jacobis : il mande l'élu qui se récuse avec persévérance. Les instances de Mgr Massaia furent impuissantes, et Mgr Massaia dut le quitter sans avoir pu rien conclure. Les deux exilés se retrouvèrent à Massouah. Mgr Massaia réitéra ses demandes amicales. A la fin, devant l'extrême difficulté de la situation abyssine, Mgr de Jacobis se résigna à cette Consécration épiscopale. En cette fin de 1848, les Abyssins excités paraissaient résolus à tout piller, massacrer et incendier. Aussi, le soir du 7 janvier 1849, dans une extrême pauvreté et dans un climat de révolte bouillonnante, Mgr de Jacobis reçut la consécration épiscopale des mains de Mgr Massaia.

#### LENDEMAINS DE SACRE.

En juillet 1849, Mgr de Jacobis revient sur Alitiéna et Gouala. Peu après éclate la douloureuse apostasie de Walda Kyros qui en vient, le 3 février 1850, à faire emprisonner le vieillard Ghébré-Michael et d'autres catholiques qui furent pourtant libérés dix semaines après, sur l'intervention d'Ubié.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1851, Mgr de Jacobis ordonnait prêtre Ghébré-Michael qui avait déjà donné d'indubitables preuves de son attachement à la foi. Au mois de mai suivant, il l'envoie à Gouala pour travailler avec M. Biancheri, rentré d'Europe après quelques mois d'absence.

#### FLAMBÉES DE PERSÉCUTIONS ET APOSTOLAT.

Sur la fin d'octobre, survient une nouvelle offensive des affidés de l'Abouna contre les catholiques d'Alitiéna. Ces nouveaux prisonniers furent peu après libérés par Oubié, tandis que s'avèrent fausses les accusations formulées à leur endroit.

En décembre 1851, Mgr de Jacobis laissa quelques prêtres à Alitiéna pour l'assistance des Irobs et alla s'établir à Halaï où l'achat d'une maison lui permit de s'établir loin des persécutions haineuses de l'Abouna. C'est là que vint le visiter M. Poussou, l'envoyé du Supérieur Général, débarqué à Massouah, le 9 décembre 1850. M. Poussou passa la Noël à Halaï, en compagnie de Mgr de Jacobis. Dûment informé et édifié, le Visiteur mit par écrit une magnifique relation sur la sainteté et le zèle apostolique du Vicaire apostolique. Au début de janvier 1852, M. Poussou se rembarque à Massouah : les Supérieurs Majeurs étaient désormais informés et édifiés.

### CONVERSIONS - EGLISES - ORDINATIONS SACERDOTALES.

L'apostolat de Mgr de Jacobis tant à Halaï qu'aux environs fut fructueux et nombreuses les conversions, notamment dans la région d'Hébo, qui vit la construction d'une église et sur la fin de 1853, l'ordination de cinq nouveaux prêtres. Mgr de Jacobis se dépensait sans compter dans les environs d'Halaï et envoyait au loin deux par deux des prêtres indigènes qui, chaque deux mois, revenaient auprès de leur maître, recevoir conseils et instructions. De la sorte prenaient racines de modestes mais ferventes Communautés catholiques.

#### SACRE DE MGR BIANCHERI (2 octobre 1853).

Le 2 octobre 1853, à Halaï, Mgr de Jacobis consacrait évêque Mgr Laurent Biancheri, son coadjuteur et futur successeur (1804-1864). Peu après Mgr de Jacobis entreprenait un voyage apostolique dans l'Amhara, le Goggiam et le Choa, tandis que Mgr Biancheri s'établissait chez les Bogos.

Le 7 février 1854, Mgr de Jacobis quittait Halaï, en compagnie de quatre de ses disciples indigènes. Il se dirigeait vers Gondar, repassant par Alitiéna et Gouala pour saluer ses chers chrétiens. Le 4 mars, à la faveur de la nuit, le Vicaire apostolique gagnait à Gondar, la maison de la mission dans le quartier inviolable de l'Etagniné. La première pensée de Justin de Jacobis fut de régulariser l'ordination de Ghébré-Michael, qui éprouvait des doutes sur la validité de son baptême. Après avoir rebaptisé, l'ancien moine, le Vicaire apostolique réitéra l'ordination du diaconat (5 mars) et celle de la prêtrise (12 mars).

#### LE VOYAGE AU CHOA.

Pour se rendre en cette province, chacun fut d'avis d'envoyer une lettre au Ras Kassa pour en obtenir l'autorisation. Les envoyés de Mgr de Jacobis sont reçus, mais Kassa ne leur donna aucune assurance, il ne voulut même pas recevoir leur modeste offrande. Dès lors, l'avenir ne promettait rien de bon : car pour sa part l'Abouna, violent ennemi des Catholiques, devait prêter main forte au tout-puissant Kassa. Au mois de mai, un envoyé de Mgr Biancheri apprenait que les Catholiques de l'Agamié, victimes de dévastations et de pillages, avaient été mis aux chaînes. Oubié n'avait ni pu ni voulu se soustraire aux exigences de l'Abouna. Mais à peine ce dernier se dirigeait-il vers Gondar que Oubié retire ses ordres cruels et les Catholiques jouirent alors encore de la paix.

#### LES EXIGENCES DE L'ABOUNA : TRACTATIONS AVEC KASSA.

Parvenu aux environs de Gondar, l'Abouna ne voulut entrer en ville que si l'évêque catholique n'en était expulsé. Devant ces exigences, Kassa les calma en usant de paroles courtoises. Dès lors le 31 mai, l'Abouna pouvait rentrer triomphalement à Gondar ; toutefois, il ne voulut procéder à aucune ordination tant que Mgr de Jacobis serait présent. Le 4 juillet, l'Abouna et



Kassa signèrent un pacte : l'Abouna reconnaissait les conquêtes présentes et futures de l'aventurier qui, pour sa part, s'engageait à mettre son épée au service du chef de l'Eglise éthiopienne.

De par ailleurs, on envisageait de refaire l'unité religieuse de l'Abyssinie. Dans ce but l'Abouna résolut de s'aligner sur la secte des *Karra*. Une formule de foi fut rédigée : tous et un chacun devaient s'y soumettre, sous peine de perdre ou la tête ou les pieds. L'édit en serait promulgué le 15 juillet.

#### L'ORDRE D'EXPULSION DE MGR DE JACOBIS : RÉSISTANCES.

Huit jours auparavant, le 8 juillet, sur mandat de Kassa, l'écossais John Bell intima à Mgr de Jacobis l'ordre de quitter Gondar et l'Abyssinie par la route du Sennaar. L'évêque catholique refusa d'obtempérer à une telle décision. Le 15 juillet devint jour de l'apostasie générale. Seuls les Catholiques résistèrent. Trois heures avant l'aube la maison de la mission à Gondar fut occupée et tous ses habitants furent mis en état d'arrestation. Les jours suivants, ce furent interrogations et tortures atroces. Sous la morsure de la douleur, deux apostasièrent, mais plus tard, sous l'emprise du repentir, vinrent implorer le pardon du Vicaire apostolique.

Le 18 août 1854, une nouvelle convocation générale du clergé et des fidèles enjoignait à tous le serment et d'embrasser et d'enseigner la foi de l'Abouna. Maintenu en prison, Mgr de Jacobis reconfortait les confesseurs de la foi, leur multipliant des lettres d'une rare élévation, écho des nobles sentiments que reflète son *Journal* intime.

#### EXPULSION DE MGR DE JACOBIS.

Le 26 novembre, Mgr de Jacobis fut extrait de la prison où il se trouvait enfermé. Malgré ses protestations, il fut le jour d'après, à nouveau arrêté, exilé et conduit vers la frontière sous l'escorte du Ras. La troisième nuit du voyage, il fut libéré par un jeune chrétien. Mais ne voulant pas aggraver les conditions des confesseurs de Gondar, quelques heures après sa délivrance, de son propre mouvement, Mgr de Jacobis se remit entre les mains de ses gardiens.

#### DÉLIVRANCE DE MGR DE JACOBIS (4 décembre 1854) : SE RÉFUGIE A HALAI.

Le 4 décembre, Mgr de Jacobis parvenait à *Matemma* où d'une façon inespérée il reçut sa mise en liberté. Toutefois au lieu de se rendre à Kartoum, il retourna sur ses pas. Arrivé à peu d'heures de Gondar, et réfugié dans une maison d'amis catholiques, Mgr de Jacobis écrivit aux confesseurs de la foi dont il se trouvait très proche, causant à leurs cœurs une sensible consolation. Entre temps, pour éviter son réemprisonnement, il se réfugia dans les montagnes du Semien. Il y apprit la défaite de la puissante armée d'Oubié, survenue le 15 février 1855. Justin, voyant qu'il n'avait plus rien à faire, se décide à gagner Halai où, à bout de forces, il arriva sur la fin de février, les vêtements déchirés et en lamentable état.

DÉLIVRANCE DES PRISONNIERS.  
SORT ET MORT DE GHÉBRÉ-MICHAEL.

Les confesseurs de la foi supportèrent les supplices sans se plaindre. Le 6 juin 1855, ils étaient rendus à la liberté, à l'exception de Ghébré-Michael, et purent rejoindre Massaouah le 13 août suivant. Ils y retrouvèrent leur évêque, parvenu là depuis le 4 mai précédent, grâce à l'intervention du Consul de France, M. Delay, qui avait transmis ses réclamations à Kassa.

Pour sa part Ghébré-Michael avait dû suivre Téodoros et l'Abouna en une expédition contre le roi du Choa. Ce furent deux mois de voyage par des chemins impossibles. Un jour, lors de la venue au camp de l'anglais sir Plowden, Ghébré fut soumis à un nouvel interrogatoire sur sa foi. Dans un invincible courage, en présence de la foule, Ghébré affirme sa créance. Condamné à mort, il n'échappe à la sentence que sur les réclamations de sir Plowden et celles de la nombreuse assistance : ce fut alors la prison à vie. La marche reprend, mais le vieillard épuisé ne peut supporter une telle épreuve. Le 29 août 1855 voit la fin de sa vie terrestre. Devant de telles souffrances, ses gardiens eux-mêmes le pleurent, tandis que l'Eglise l'a béatifié le 3 octobre 1926.

LES DERNIÈRES ANNÉES DE MGR DE JACOBIS.

A Massaouah, Justin de Jacobis prend soin des plaies des confesseurs de Gondar. En 1858, il s'adonne à des œuvres de secours et de charité à l'endroit de ceux qu'atteint le choléra.

Puis quand Négoussié, neveu d'Oubié, réussit à prendre quelque autorité dans le Tigré, Mgr de Jacobis retourne à Halai où il demeure jusqu'à ce que la fortune des armes se tourne à nouveau en faveur de l'empereur Téodoros.

LES ÉVÉNEMENTS DE 1859 : AMBASSADE, EMPRISONNEMENT.

Sur la fin de 1859, au camp de Négoussié, arrive une Ambassade française que conduit Stanislas Russel, capitaine de vaisseau, et que M. Sapeto accompagne en qualité d'interprète. Ne trouvant pas Mgr de Jacobis à Massaouah, la suite de l'ambassadeur se dirige vers Halai où elle arrive le 6 janvier 1860. Cette présence des représentants de la France mit en un sérieux embarras Mgr de Jacobis qui fit tous ses efforts pour se sauver des mains de la soldatesque de Théodoros. Vingt-deux jours durant, il subit un emprisonnement. Racheté au prix d'une rançon et après d'indicibles souffrances, il peut, le 6 mars, rejoindre Massaouah, tout heureux de trouver sains et saufs ses chers enfants d'Halai.

LA MORT DE MGR DE JACOBIS.

L'insalubrité du pays, la chaleur torride de la côte éprouvèrent un chacun et mirent à mal jeunes et vieux. Devant cette situation, après avoir reçu l'assurance que tout irait mieux, Mgr de Jacobis décida de rejoindre à nouveau la mission de

Halai, pays bien plus salubre. Malgré son état fortement fiévreux, le 29 juillet, Mgr de Jacobis célébra sa dernière messe, avec une grande fatigue. Puis ce fut le départ en compagnie d'une suite modeste et l'escorte de quelques soldats musulmans.

Le 31 juillet 1860 couronnait cette vie apostolique : Mgr de Jacobis mourait dans l'étouffante vallée d'Aligadé, entouré de ses chers enfants.

Son corps fut inhumé à Hébo le 3 août où sa tombe depuis lors reste entourée de la vigilante vénération des fidèles de cette bourgade.

Le 25 juin 1939, le Pape Pie XI élevait Justin de Jacobis aux honneurs liturgiques en le proclamant bienheureux.

Luigi BETTA.

---

## FORT-DAUPHIN

★

*Le diocèse de Cuttack (aux Indes), le 25 juillet 1960, a reçu saint Vincent de Paul comme patron : en voir le texte dans Vincentiana n° 28 [673]. Une faveur du même ordre avait été concédée le 7 avril précédent pour Fort-Dauphin. En voici le texte et la traduction française :*

★

### JEAN XXIII. Pour perpétuelle mémoire

Saint Vincent de Paul, enflammé du désir de propager le royaume de Dieu, envoya les premiers apôtres de l'Évangile à la région comprise maintenant dans le territoire du diocèse de Fort-Dauphin. En ces pays, il s'efforça pour eux et de dissiper les ténèbres de la superstition ancestrale et de faire heureusement briller la lumière de la Vérité chrétienne. Dès lors, poussé par une heureuse pensée et cédant aux vœux de son clergé et tout ensemble du peuple fidèle confié à ses soins, notre vénérable frère, Alphonse Fresnel, évêque de Fort-Dauphin, nous a demandé que Vincent, ce saint qui a si bien glorifié le nom chrétien, soit nommé patron céleste dudit diocèse de Fort-Dauphin.

Devant de telles requêtes bienveillamment agréées et sur l'avis de la Sacrée Congrégation des Rites, Nous, dûment informé et après mûre délibération, dans la plénitude de notre puissance apostolique, par la force de ces lettres, et pour jamais, Nous constituons et déclarons saint Vincent de Paul, confesseur, Patron principal auprès de Dieu de tout le diocèse de Fort-Dauphin situé dans l'île de Madagascar. A ce titre, Vincent aura tous les honneurs et privilèges liturgiques, dûment réservés aux Patrons principaux des diocèses. Nonobstant toute clause contraire. Nous publions et décrétons les présentes lettres, fermes, valides et efficaces à jamais et pour toujours : elles ont et obtiennent leurs effets pleins et entiers. Pour tous ceux que cela concerne ou pourra concerner, maintenant et par la suite, ils

doivent s'y pleinement soumettre, et ainsi doivent juger et déclarer. Et désormais, il faut tenir pour sans force ni valeur juridique tout ce que n'importe quelle autre autorité, sciemment ou par ignorance, dirait ou s'efforcerait d'attenter à l'encontre de cette décision.

Donné à Rome, proche Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 7 du mois d'avril, de l'année 1960, de notre Pontificat la seconde.

Dominique, cardinal TARDINI.  
*Secrétaire d'Etat.*

(Traduction des *Annales*.)



SANCTUS VINCENTIUS A PAULO  
CONFESSOR, PRAECIPIUS PATRONUS CAELESTI DIOCESIS ARCIS DELPHINI  
RENUNTIATUR  
(7 aprilis 1960)



IOANNES PP. XXIII. Ad perpetuam rei memoriam

Studio inflammatus Regni Dei propagandi, Sanctus Vincentius a Paulo primos Evangelii praecones in regionem, quae nunc finibus dioecesis Arcis Delphini continetur, misit, atque adeo effecit, ut ethnicae superstitionis caligo discuteretur, et lux christianae veritatis feliciter ibidem affulgeret. Probatissimo igitur ductus consilio, venerabilis frater Alphonsus Fresnel, episcopus Arcis Delphini, vota quoque sacri cleri populi que fidelis suis curis commissi proferens, nos rogavit, ut sanctum Caelitem illum, de christiano nomine optime meritum, suae jurisdictionis caelestem renuntiarem Patronum. Quibus precibus libenter admissis, Nos, e sacrae Rituum Congregationis consulto, certa scientia ac matura deliberatione Nostra deque Apostolicae potestatis plenitudine, harum Litterarum vi perpetuumque in modum Sanctum Vincentium a Paulo, Confessorem, totius dioecesis Arcis Delphini, in Madagascaria insula, praecipuum apud Deum *Patronum* constituimus ac declaramus, omnibus adjectis honoribus ac privilegiis liturgicis quae principalibus dioecesium Patronis rite competunt. Contrariis quibusvis non obstantibus. Haec edicimus, statuimus, decernentes praesentes Litteras firmas, validas atque efficaces iugiter exstare ac permanere; suosque plenos atque integros effectus sortiri et obtinere; illisque, ad quos spectant seu spectare poterunt, nunc et in posterum plenissime suffragari: sicque rite iudicandum esse ac definiendum; irritumque ex nunc et inane fieri, si quidquam secus, super his, a quovis, auctoritate qualibet, scienter sive ignoranter attentari contigerit.

Datum Roma, apud Sanctum Petrum, sub anulo Piscatoris, die VII mensis aprilis, anno MCMLX, Pontificatus Nostri secundo.

D. card. TARDINI.

*a publicis Ecclesiae negotiis.*

(*Acta Apostolicae Sedis* 1960, p. 756.)

Le 2 janvier 1960 a été prorogée — pour dix ans — la faculté du Supérieur général de concéder aux prêtres séculiers ou religieux, le pouvoir de bénir et imposer la Médaille miraculeuse. (Concession de la Sacrée Pénitencerie apostolique : 9760/59).

---

POUR DIX ANS, PROROGATION DE FACULTÉ  
DANS LA DISTRIBUTION COLLECTIVE  
DE LA MÉDAILLE MIRACULEUSE (30 mai 1960)

★

SACRA CONGREGATIO RITUUM  
Prot N.Num C.107/960

Romae, die 30 maii 1960.

Congregationis Missionis.

Petitioni Rev.mi Superioris generalis Congregationis Missionis circa prorogationem Rescripti diei 16 decembris 1942, vi cuius permittebatur ut, in impositione collectiva Sacri Numismatis B.M.V. Immaculatae, sacerdotes ad hoc delegati praescriptam formulam in plurali numero recitari valerent...

Sacra Rituum Congregatio, utendo facultatibus sibi a Sanctissimo Domino nostro Joanne Papa XXIII tributis, respondit : *Pro gratia prorogationis ad aliud decennium :*

Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Henricus DANTE, S.R.C. a Secretis.  
Joachim SORMANTI, substitutus.

---

POUR SEPT ANS, PROROGATION D'INDULGENCE  
DANS LE PORT DE LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

★

SACRA PAENITENTIARIA APOSTOLICA  
*Officium de Indulgentiis*  
Prot N. 6298/59

Beatissime Pater. Procurator generalis Congregationis Missionis, ad pedes Sanctitatis Tuae provolutus, humillime petit prorogationem gratiae concessae per Rescriptum, datum die julii 1945 (N° 4204/45) vi cuius christi fidelibus, sacrum numisma B. Mariae Virginis Immaculatae, v. *Medaglia miracolosa* rite benedictum, gestantibus, partialis centum dierum semel in die lucranda ad septennium concedebatur Indulgentia. Et Deus, etc.

Die 26 augusti 1959. Sacra Paenitentia apostolica benigne annuit pro petita prorogatione *ad aliud septennium*, servato tenore concessionis in supplici libello memoratae.

Contrariis quibuslibet non obstantibus.

Pro regens : J. ROSSI a secretis.  
S. de ANGELIS, substitutus.

NOMINATIONS DANS LES COMMISSIONS  
DU FUTUR CONCILE DU VATICAN

★

*Parmi les centaines de Consultants ou Membres des Commissions constituées en vue du prochain Concile, le Saint-Père a nommé divers membres de la Congrégation de la Mission :*

— T.H.P. William Slattery, *Consulteur* de la Commission de discipline du Clergé et du peuple chrétien (8 août 1960).

— Annibale Bugnini, *Secrétaire* de la Commission de Liturgie (11 juillet 1960).

— Amedeo Rossi, *Consulteur* de la Commission théologique (19 juillet 1960).

— Giuseppe Pizzoni, *Membre* de la Commission de Liturgie (21 août 1960).

— Giuseppe Menichelli, *Membre* de la Commission apostolat des laïcs (23 janvier 1961).

— Etienne Diebold, *Consulteur* du Secrétariat pour l'Union des chrétiens (œcuménisme) (15 février 1961).

---

LETTRE INEDITE DE SAINT VINCENT

(7 décembre 1652)

★

MONTMIRAIL.

*Le 25 septembre 1660, la paroisse de Montmirail, au diocèse de Châlons-sur-Marne, fêtait saint Vincent de Paul qui, plusieurs fois, vint en ce lieu, prêchant, missionnant et se dépensant sur les terres des Gondi. En 1618, il y établit une Confrérie (Coste, t. XIII, p. 461-468) ; en 1644, il y envoie des Prêtres de la Missions pour la desserte du prieuré ou Hôtel-Dieu ; en 1650, il y mande les Filles de la Charité qui s'y trouvent toujours.*

*Depuis plus de dix ans, les Assomptionnistes ont pris en charge Montmirail et plusieurs paroisses environnantes...*

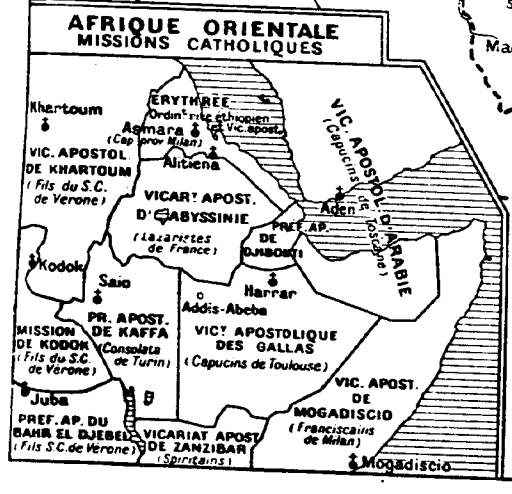
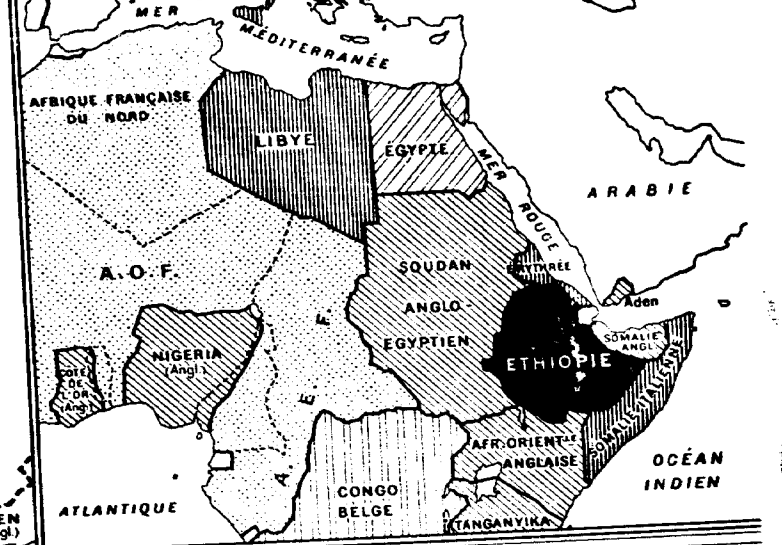
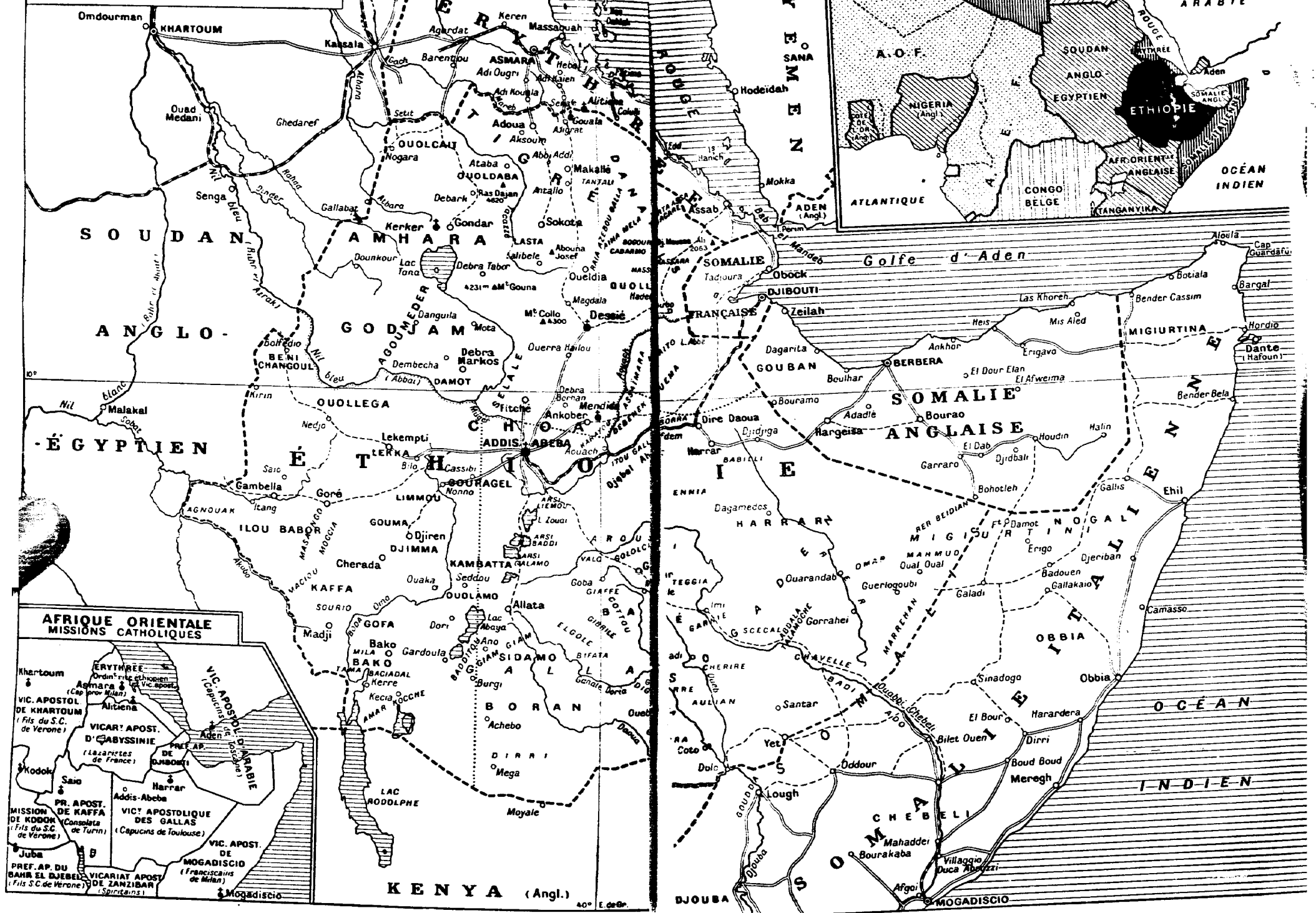
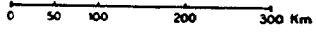
*Saint Vincent de Paul se devait donc d'y être dignement prié et fêté, au cours d'une grand'messe que célébra le R.P. Wilfrid Dufault, Supérieur général des Assomptionnistes, en présence de Mgr Piérard, évêque de Châlons, et où l'on entendit une allocution du R.P. Lucien Guissard, rédacteur à la Croix.*

*Le soir, un jeu scénique, la Charité (maintes fois représenté ailleurs) évoqua l'œuvre de saint Vincent. Aussitôt après, une historienne avertie, Mme Mahieu, en une conférence documentée, retraça l'œuvre et le travail de Vincent et de ses enfants à Montmirail.*

**LEGENDE**

- Frontières d'Etats
- Chemins de fer
- Chemins carrossables
- Pistes
- ⊕ Missions Lazaristes

Échelle



KENYA (Angl.)

40° E de G.

*Au cours de recherches, poursuivies depuis nombre d'années, Mme Mahieu a trouvé aux Archives de la Marne, dans le cou-tumier de Montmirail, la copie d'une lettre inédite de saint Vincent. Ce n'est qu'un bref document, parmi la quantité d'autres que l'auteur a exhumés ou remués et qu'elle va mettre en valeur dans un copieux ouvrage en préparation.*

*Le texte de Monsieur Vincent, d'ordre temporel, est écrit à M. Bayart, confrère de Montmirail et M. De Leuze est le bailli de l'endroit.*

*La lettre du Fondateur dénote encore une fois ce sens averti et réaliste bien connu.*

*Relevons et soulignons ici cette perle vincentienne qui échappe sans effort de la plume de Monsieur Vincent, en une simple affaire de propriété, de terrain, de réceptions : « Il vaut mieux excéder en charité que d'en manquer ». C'est proprement magnifique, tout à fait vincentien, et cela demeure un idéal de vie...*

F. COMBALUZIER.

LETTRE DE SAINT VINCENT DE PAUL A M. BAYART  
(7 décembre 1652)

« J'approuve que vous fassiez enfermer le jardin de murailles et y fassiez entrer le petit lopin de terre qui appartient à l'Hôtel-Dieu et qu'en échange vous en achetiez autant près du même Hôtel-Dieu qui servira de jardin aux Sœurs pourvu néanmoins que cela soit trouvé bon par les principaux de la ville, car cet hôpital est au public et nous n'en sommes que les Administrateurs qui ne pouvons disposer du fonds.

« La fondation de Montmirail nous oblige aux Missions, à maintenir l'Hôpital, y recevoir les passants et même les malades et enfin à faire le bien que nous pouvons sur les terres des fondateurs par la visite des malades, par instruire et consoler aux rencontres qui en ont besoin et par les autres bonnes œuvres que les prêtres peuvent et doivent pratiquer. Vous avez bien fait de recevoir à l'Hôpital les trois soldats blessés. Le refus eut scandalisé le peuple et eut fâché M. de Leuze. Il vaut mieux excéder en charité que d'en manquer. Ces occasions n'arrivent pas souvent et il n'y a aucune conséquence à craindre ».

Vincent de Paul.



## EN MARGE DU CHAPELET DES FILLES DE LA CHARITE



Pour animer et soutenir l'attention dans la suite du chapelet, les Filles de la Charité notamment ont coutume, dans leur récitation privée, de marquer chaque *Je vous salue Marie* par une invocation ou oraison jaculatoire : *Je vous salue Marie... Fille de Dieu le Père..., Mère de Dieu le Fils..., Epouse du Saint Esprit.*

Devant de telles façons de faire, pour en trouver des attestations anciennes, on sait que le chercheur doit parfois se livrer à des investigations vastes et complexes dans une littérature spirituelle spécialement touffue et fuyante.

Dans cet ordre d'idées, insérons ici, pour l'éventuelle information des esprits curieux, une donnée rencontrée au cours de recherches poursuivies, dans un tout autre but, dans le recueil du Père trinitaire Claude Rulle : *Privilèges et indulgences donnez et octroyez par nos SS.PP. les Papes aux Confrères et Sœurs de la Sainte Trinité...*

Approuvé dans sa première édition, le 22 octobre 1647, le texte de 1665 (Bibliothèque Nationale, H 17571) insère, p. 279, *Les douze salutations et bénédictions à la Sainte Vierge :*

*Je vous salue Marie... Fille de Dieu le Père... Mère de Dieu le Fils... Epouse du Saint Esprit... Temple de la Divinité... Beau lys de la très resplendissante Trinité... Rose agréable de toute la Cour céleste... Vierge des Vierges, puissante Vierge, pleine de douceur et d'humilité..., etc., etc.*

Très probablement cette façon de faire doit se rencontrer ailleurs dans des livrets de piété contemporains ou antérieurs. En tout cas, il est ici attesté qu'au XVII<sup>e</sup> siècle déjà, aux origines de la Compagnie des Filles de la Charité, dans certains milieux spirituels, cette façon de louer et prier la Vierge Marie était utilisée par des âmes ferventes.

On connaît la dévotion bien plus complexe aux Douze joies de la Vierge, proposée par les religieuses *Annonciades* de sainte Jeanne de France (23 avril 1464-4 février 1505, canonisée le 20 mai 1950).

On remarquera que, dans sa sagesse et sa modération, l'usage des Filles de la Charité s'est arrêté aux premières invocations, tout à la fois profondes et parlantes dans une solide piété à l'endroit de la Vierge : *Fille de Dieu le Père, Mère de Dieu le Fils, Epouse du Saint Esprit.*

F. COMBALUZIER.

---

## BIBLIOGRAPHIE



*L'année du Tricentenaire a versé sur le marché nombre de publications vincentiennes : littérature et volumes de fort diverse valeur, comme le public auquel ils étaient destinés. Dans les Annales, t. 124 (voir la Table p. 436) ont peut trouver mention et aperçus sur quelques-unes de ces nouveautés.*

*A titre de complément, et simplement par leur titre, voici quelques autres volumes, en langue française seulement et sans prétendre être complets.*

*Les fervents du saint savent qu'il faut en revenir aux publications de base que l'on se doit de lire et d'avoir sous la main, avant de griffonner quelques pages sur Vincent de Paul. Un chacun est d'accord, il faut en revenir aux Œuvres de saint Vincent, dans les quatorze volumes de Pierre Coste, ils sont toujours disponibles et l'on peut aisément se les procurer.*

- Quelques beaux textes sur saint Vincent de Paul, 140, rue du Bac.
- LANGLE DE CARY (Marie Marteau de). *Sainte Louise de Marillac*, Lyon, Else, 80 pages.
- HESBERT (Dom René). *Monsieur Vincent maître de vie spirituelle*, éditions Alsatia.
- RIQUET (M.). *Saint Vincent de Paul ou le réalisme de la charité*, Gabalda.
- *Pages choisies de saint Vincent*, par Hélène et Roland ALLIX, Nouvelles Editions Latines.
- Gilbert (R.). *L'ardente vie de saint Vincent de Paul*, Lyon, Vitte.
- MARIN (C.) et PETILLOT (L.). *Monsieur Vincent*, Bonne Presse.
- Michel de SAINT-PIERRE. *Monsieur Vincent*, Casterman.
- Louise de Marillac : *Méditations, Avis, Maximes, Pensées, Testament, Lettres*, choix par Jean-Pierre FOUCHER. Namur, Editions du Soleil Levant.
- BOYLE (J.), C.S.C. *Monsieur Vincent, le feu sur la terre*, Montréal, Editions de l'Atelier.
- ESTIENNE (Y.). *Sur la route avec Monsieur Vincent*, Fribourg, Editions Saint-Paul.
- AUCLAIR (M.). *La parole est à Monsieur Vincent*. Le Centurion, Paris, Bonne Presse.
- CRISTIANI (Mgr L.). *Saint Vincent de Paul 1581-1660, Apostolat de la Presse*.
- THONE (Chanoine P.). *La vie et l'œuvre de saint Vincent de Paul, le Père des miséreux*, Genval (Belgique).

- Saint Vincent de Paul : *Introduction et choix de textes*, par Paul RENAUDIN, Bloud et Gay.
  - Exposition Saint-Vincent de Paul, Paris, 1960 : Catalogue, 192 pages.
  - ROUANET (J.-B.). *Saint Vincent de Paul, prêtre, instrument de Jésus-Christ*, 61 pages.
- 

S. *Vincenzo de Paoli. Opera omnia. Corrispondenza. VIII* (1646-1648). Edizioni Vincenziane, Roma, 1960, 470 p. (12 sur 18 cm).

De l'édition fondamentale des œuvres de saint Vincent publiée en 14 volumes par Pierre Coste (1920-1925), les Lazaristes de Rome ont depuis longtemps en chantier une intégrale et fidèle traduction italienne.

Les quatre volumes de Conférences aux Sœurs et aux Missionnaires ont paru, en tout premier lieu, vu leur spéciale importance et leur utilisation quotidienne.

La traduction et édition de la *Correspondance* est en cours d'impression car le manuscrit depuis nombre d'années est, dans son premier jet, à la disposition des éditeurs... mais une telle besogne exige un examen attentif et un soin qui n'étonnent pas ceux qui se rendent compte de ce labeur, sans oublier celui d'y adjoindre les pièces depuis lors publiées. Le tome VIII, paru en 1960, comprend les lettres du 13 septembre 1646 à la fin de l'année 1648 : en fait, les pièces ici numérotées 862-1114. Comme l'ont déjà noté les *Annales*, t. 124, p. 416-417, l'œuvre est remarquable et heureuse.

Luigi CHEROTTI. *Vincenzo de Paoli*. E.L.E.V. Roma, 1960, 184 pages.

Disposée en 32 lectures de 4 ou 5 pages chacune, cette suite d'évocations présente la vie et l'œuvre de saint Vincent de Paul à ceux qui veulent connaître de lui autre chose qu'un nom vénéré et partout sympathique.

Elégamment présenté et aéré le volume alerte ne peut que faire du bien à ses lecteurs. Il les enrolera, au moins par le cœur, dans cet incessant labeur de la charité où les convie la formule de Pie XI, donnée en exergue « aller à la conquête du monde avec l'amour du pauvre ».

Felisa Carmen ECHEVARRIA DE LOBATO MULLE. *El Padre Salvaire, C.M., y la Basilica de Lujan*. Editorial La Perla del Plata. Villa de Lujan (Argentine), 1959, in-4°, 202 pages et 12 pages d'illustrations documentaires (20 sur 29 cm).

Sur la figure et les activités de notre confrère André-Louis *Georges Marie Salvaire*, le présent volume groupe et fournit d'amples données biographiques tout en traduisant la vive gratitude devant l'œuvre missionnaire totalement dévouée à son

pays d'adoption par cet artisan du Lujan actuel, sanctuaire national de l'Argentine : « résumé héroïque d'efforts et de sacrifices, de douleurs et d'épreuves ». Né à Castres, le 6 janvier 1847, Georges Salvaire fut admis à Paris, dans la Congrégation de la Mission, le 23 juillet 1866. Par suite des événements, il est ordonné prêtre, à Evreux, le 4 juin 1871, par Mgr Grolleau, évêque du diocèse. Sans retard, en fin septembre 1871, il part pour l'Argentine où il débarque le 24 octobre. Il se donne entièrement à son œuvre de Missionnaire, parmi diverses manifestations et emplois que sa biographie relève avec soin.

Dès le 20 mai 1872, M. Salvaire est placé comme Vicaire à Lujan où, le 2 février précédent, M. Fréret vient d'être installé comme premier curé lazariste de ce sanctuaire de la Pampa. Devant cet emploi M. Salvaire est ravi et se dépense à l'évangélisation des Indiens. Du sanctuaire marial, il scrute entre temps l'origine, et en 1885 il édite l'histoire de Notre-Dame de Lujan : deux gros volumes où, en appendices, il insère 37 précieux documents ou textes fondamentaux que sa biographie analyse attentivement, p. 123 sq.

Le 8 mai 1887, Mgr Aneiros, archevêque de Buenos Aires, au cours d'une magnifique journée, pose sur la tête de Notre-Dame de Lujan, la précieuse couronne d'or, bénite par le Pape Léon XIII. Jour de joie et d'émotions. Enfin, le 25 mai 1889, M. Salvaire est nommé curé et chapelain de Lujan.

Dans cet emploi, dans ce service de l'amélioration matérielle et spirituelle du sanctuaire, il se dépense jusqu'à sa mort, le 4 février 1899.

Le 30 juin 1935, une statue de ce bienfaiteur et ami de Notre-Dame de Lujan vient attester et raviver le souvenir de ce magnifique Missionnaire qu'évoque heureusement le vivant et solide ouvrage, dignement préfacé et encouragé par M. Bernard Landaburu, l'actuel Recteur de Notre-Dame de Lujan.

Braulio GUIMARAES. *Apontamentos para a Historia da Provincia portuguesa da Congregação da Missão*. Primeira parte : *Desde a origem até ao Marquês de Pombal (1713-1759)*. Segunda parte : *Desde o Marquês de Pombal até a supressão das Ordens religiosas (1759-1834)*. Lisboa, Casa Central dos Padres da missão, 1959-1960, deux volumes de 326 et 417 pages (17 sur 22 cm 1/2).

Parmi les heureuses manifestations du Tricentenaire de 1960, la Province portugaise, par la plume et l'activité de M. Braulio Guimarães, se propose de donner, sur le déroulement de son passé, quelque six volumes multigraphiés, dactylographiés à quelques exemplaires. Ici et là recueillis et mis en valeur, des textes et documents éclairent les grandes lignes historiques de la famille vincentienne au Portugal, depuis le règne de João V (1706-1750). Ce résumé, ce survol à travers les vicissitudes de l'œuvre vincentienne en terre portugaise, présente un cadre chro-

nologique, permettant d'insérer aisément les sources et de grouper les faits en six tranches d'histoire :

a) Des origines jusqu'au marquis de Pombal (1713-1759) ; b) du marquis de Pombal à la suppression des Ordres religieux (1759-1834) ; c) de la dispersion légale de la Province vinciennienne à son rétablissement (1834-1857) ; d) de la restauration de la Province portugaise à la République (1857-1910) ; e) de la République au rétablissement de l'autonomie de la Province (1910-1927) ; f) depuis 1927, la vie et les œuvres de la Province lazariste.

A ces tomes, munis de précieux index, s'ajouteront pour suivre pleinement l'œuvre de saint Vincent en Portugal un semblable travail documentaire sur les Filles de la Charité :

a) Depuis la fondation des Sœurs portugaises à l'arrivée des Sœurs de France (1819-1857) ; b) depuis l'arrivée des Sœurs françaises jusqu'à leur expulsion (1857-1862) ; c) depuis cette expulsion jusqu'à l'avènement de la République (1862-1910) ; d) depuis 1910, et la République jusqu'à nos jours...

A ce second travail le plan prévoit également des pages documentaires sur les œuvres vinciennes au Portugal : Dames de Charité ; Louise de Marillac ; Enfants de Marie Immaculée ; Mères chrétiennes ; Association de la Médaille miraculeuse ; Œuvres de piété et de zèle (Union de prières, Sainte Trinité, Réparation sacerdotale) ; Conférences de Saint-Vincent de Paul masculines et féminines, etc...

Dans ce cadre, la recherche et le travail en équipe peuvent verser et mettre à la disposition de tous des textes et précisions valables, rencontrés ici ou là. Ces données permettront d'écrire avec plus d'objectivité l'histoire de l'œuvre vinciennienne en ce sol portugais.

Le travail, fruit de patientes recherches, s'avère remarquable. Il fait honneur à ses artisans.

Enrique ALBIOL, c.m. *Espiritu de Alegria* (Soliloquios), Segunda edicion corregida y aumentada. 1960, Madrid, Pylsa, 306 pages.

Pour parfaire la douzaine des ouvrages apostoliques, énumérés p. 307-308, M. Albiol ajoute une seconde présentation de son travail sur le thème de l'allégresse. Dans ces soliloques, méditations et élévations, des formules heureuses et alertes utilisent les artifices du style et la magie du verbe. L'auteur, avec flamme, détaille les sources et les ministres de la joie, ses manifestations dans l'adversité et sa dizaine de fruits.

Au total ces pages offrent au lecteur le tonique de sages réflexions.

Enrique ALBIOL. *Un diamante en la Cuenca hullera. La sierva de Dios Praxedes Fernandez*, 1960, Justicia y Caridad, Sanjurjo, 30, Madrid. 326 pages et dix pages d'illustrations documentaires.

pays d'adoption par cet artisan du Lujan actuel, sanctuaire

nologique, permettant d'insérer aisément les sources et de grouper les faits en six tranches d'histoire :



# CORRECTION

THE PREVIOUS DOCUMENT IS BEING  
RE-FILMED TO INSURE LEGIBILITY

# CORRECTION

... les nombreuses manifestations du tricentenaire de 1700, la Province portugaise, par la plume et l'activité de M. Braulio Guimarães, se propose de donner, sur le déroulement de son passé, quelque six volumes multigraphiés, dactylographiés à quelques exemplaires. Ici et là recueillis et mis en valeur, des textes et documents éclairent les grandes lignes historiques de la famille vincentienne au Portugal, depuis le règne de João V (1706-1750). Ce résumé, ce survol à travers les vicissitudes de l'œuvre vincentienne en terre portugaise, présente un cadre chro-

dans l'adversité et se caractérise par...  
Au total ces pages offrent au lecteur le tonique de sages réflexions.

Enrique ALBIOL. *Un diamante en la Cuenca hullera. La sierva de Dios Praxedes Fernandez*, 1960, Justicia y Caridad, Sanjurjo, 30, Madrid. 326 pages et dix pages d'illustrations documentaires.

pays d'adoption par cet artisan du Lujan actuel, sanctuaire national de l'Argentine : « résumé héroïque d'efforts et de sacrifices, de douleurs et d'épreuves ». Né à Castres, le 6 janvier 1847, Georges Salvaire fut admis à Paris, dans la Congrégation de la Mission, le 23 juillet 1866. Par suite des événements, il est ordonné prêtre, à Evreux, le 4 juin 1871, par Mgr Grolleau, évêque du diocèse. Sans retard, en fin septembre 1871, il part pour l'Argentine où il débarque le 24 octobre. Il se donne entièrement à son œuvre de Missionnaire, parmi diverses manifestations et emplois que sa biographie relève avec soin.

Dès le 20 mai 1872, M. Salvaire est placé comme Vicaire à Lujan où, le 2 février précédent, M. Fréret vient d'être installé comme premier curé lazariste de ce sanctuaire de la Pampa. Devant cet emploi M. Salvaire est ravi et se dépense à l'évangélisation des Indiens. Du sanctuaire marial, il scrute entre temps l'origine, et en 1885 il édite l'histoire de Notre-Dame de Lujan : deux gros volumes où, en appendices, il insère 37 précieux documents ou textes fondamentaux que sa biographie analyse attentivement, p. 123 sq.

Le 8 mai 1887, Mgr Aneiros, archevêque de Bucnos Aires, au cours d'une magnifique journée, pose sur la tête de Notre-Dame de Lujan, la précieuse couronne d'or, bénite par le Pape Léon XIII. Jour de joie et d'émotions. Enfin, le 25 mai 1889, M. Salvaire est nommé curé et chapelain de Lujan.

Dans cet emploi, dans ce service de l'amélioration matérielle et spirituelle du sanctuaire, il se dépense jusqu'à sa mort, le 4 février 1899.

Le 30 juin 1935, une statue de ce bienfaiteur et ami de Notre-Dame de Lujan vient attester et raviver le souvenir de ce magnifique Missionnaire qu'évoque heureusement le vivant et solide ouvrage, dignement préfacé et encouragé par M. Bernard Landaburu, l'actuel Recteur de Notre-Dame de Lujan.

Braulio GUIMARAES. *Apontamentos para a Historia da Provincia portuguesa da Congregação da Missão*. Primeira parte : *Desde a origem até ao Marquês de Pombal (1713-1759)*. Segunda parte : *Desde o Marquês de Pombal até a supressão das Ordens religiosas (1759-1834)*. Lisboa, Casa Central dos Padres da missão, 1959-1960, deux volumes de 326 et 417 pages (17 sur 22 cm 1/2).

Parmi les heureuses manifestations du Tricentenaire de 1960, la Province portugaise, par la plume et l'activité de M. Braulio Guimarães, se propose de donner, sur le déroulement de son passé, quelque six volumes multigraphiés, dactylographiés à quelques exemplaires. Ici et là recueillis et mis en valeur, des textes et documents éclairent les grandes lignes historiques de la famille vincentienne au Portugal, depuis le règne de João V (1706-1750). Ce résumé, ce survol à travers les vicissitudes de l'œuvre vincentienne en terre portugaise, présente un cadre chro-

nologique, permettant d'insérer aisément les sources et de grouper les faits en six tranches d'histoire :

a) Des origines jusqu'au marquis de Pombal (1713-1759) ; b) du marquis de Pombal à la suppression des Ordres religieux (1759-1834) ; c) de la dispersion légale de la Province vinciennienne à son rétablissement (1834-1857) ; d) de la restauration de la Province portugaise à la République (1857-1910) ; e) de la République au rétablissement de l'autonomie de la Province (1910-1927) ; f) depuis 1927, la vie et les œuvres de la Province lazariste.

A ces tomes, munis de précieux index, s'ajouteront pour suivre pleinement l'œuvre de saint Vincent en Portugal un semblable travail documentaire sur les Filles de la Charité :

a) Depuis la fondation des Sœurs portugaises à l'arrivée des Sœurs de France (1819-1857) ; b) depuis l'arrivée des Sœurs françaises jusqu'à leur expulsion (1857-1862) ; c) depuis cette expulsion jusqu'à l'avènement de la République (1862-1910) ; d) depuis 1910, et la République jusqu'à nos jours...

A ce second travail le plan prévoit également des pages documentaires sur les œuvres vinciennes au Portugal : Dames de Charité ; Louise de Marillac ; Enfants de Marie Immaculée ; Mères chrétiennes ; Association de la Médaille miraculeuse ; Œuvres de piété et de zèle (Union de prières, Sainte Trinité, Réparation sacerdotale) ; Conférences de Saint-Vincent de Paul masculines et féminines, etc...

Dans ce cadre, la recherche et le travail en équipe peuvent verser et mettre à la disposition de tous des textes et précisions valables, rencontrés ici ou là. Ces données permettront d'écrire avec plus d'objectivité l'histoire de l'œuvre vinciennienne en ce sol portugais.

Le travail, fruit de patientes recherches, s'avère remarquable. Il fait honneur à ses artisans.

Enrique ALBIOL, c.m. *Espíritu de Alegria* (Soliloquios), Segunda edición corregida y aumentada. 1960, Madrid, Pylsa, 306 pages.

Four parfaire la douzaine des ouvrages apostoliques, énumérés p. 307-308, M. Albiol ajoute une seconde présentation de son travail sur le thème de l'allégresse. Dans ces soliloques, méditations et élévations, des formules heureuses et alertes utilisent les artifices du style et la magie du verbe. L'auteur, avec flamme, détaille les sources et les ministres de la joie, ses manifestations dans l'adversité et sa dizaine de fruits.

Au total ces pages offrent au lecteur le tonique de sages réflexions.

Enrique ALBIOL. *Un diamante en la Cuenca hullera. La sierva de Dios Praxedes Fernandez*, 1960, Justicia y Caridad, Sanjurjo, 30, Madrid. 326 pages et dix pages d'illustrations documentaires.



— Biographie d'une âme de choix qui grandit et s'épanouit parmi le monde noir des mineurs... Il s'agit de Praxedes Fernandez dont les dates se trouvent bloquées, p. 305-312.

— Née le 21 juillet 1886, elle se marie le 25 avril 1914, devient veuve le 19 février 1920, ayant quatre garçons, et meurt le 6 octobre 1936. Le procès de béatification de cette admirable chrétienne s'ouvre le 7 novembre 1957, devant Mgr l'évêque d'Oviedo.

— Avec flamme et admiration, M. Albiol présente principalement à ses lectrices cette figure qui multiplie quantité d'enseignements et de nobles leçons.

*Nasza Przeszlosc. Studia z dziejów Kosciola i Kultury Katolickiej w Polsce. Redaktor : Ks. Alfons SCHLETZ, c.m., t. XI, Krakow, 1960, 480 pages.*

La suite des volumes annuels de *Notre Passé Etudes sur l'Histoire de l'Eglise et de la culture catholique en Pologne*, (cf. *Annales*, t. 124, p. 424), nous présente, en 1960, un précieux et solide volume centré sur saint Vincent de Paul et la Pologne. Après la Lettre du Pape Jean XXIII du 20 février 1960 au T.H.P. Slattery avec sa traduction polonaise (cf. *Annales*, 1924, p. 408-414), son Em. le cardinal Wyszynski a donné de sa main (Varsovie, 20 avril 1960), en polonais et en français, *Les bons yeux sur nous*, p. 15-26. Ce regard est celui de saint Vincent qu'il faut vénérer et imiter !

Suivent de doctes articles : Alfons SCHLETZ : *La Congrégation de la Mission en Pologne* (vue d'ensemble), p. 27-34 ; Maria SWIATECKA : *Saint Vincent de Paul et la Pologne*, p. 35-100 ; Ks. Antoni LIEDTKE : *Débuts de l'histoire du séminaire de Chelmo* (1677-1699), p. 101-188 ; Wiktor PRADZINSKI, c.m. : *L'école dite Académie de Chelmo entre 1680 et 1818*, p. 189-254 ; Jan RAB : *Le grand séminaire de Przymysl sous la direction des Prêtres de la Mission* (1683-1783), p. 255-360 ; Alfons SCHLETZ : *L'activité des Prêtres de la Mission de Tykocin dans le domaine de l'Instruction publique* (1769-1864), p. 361-440 ; Wacław KOCHANOWSKI : *L'église et la maison des Prêtres de la Mission à Tykocin* (de 1742-1745 à nos jours), p. 441-458.

Munis de textes documentaires, d'illustrations et de notes, ces séries d'étude demeurent des contributions de valeur à l'histoire du passé et de l'Eglise de Pologne. Ce tome XI, sur le passé et les activités vincentiennes en Pologne, atteste un remarquable labeur que nos vœux et souhaits confraternels accompagnent au milieu des difficultés de tout genre, sachant la belle énergie et l'amour désintéressé de ce noble passé... Dieu garde !

F. COMBALUZIER.

Jesus Ramirez MUNETA. *La Espiritualidad de San Vicente de Paul*, 1960, segunda edicion, Ediciones Fax, Madrid, 342 pages.

Marie J. F. MARMONTEL. *The Greatest of these. The story of Vincent de Paul, Saint of God and man of catholic Action.* Illustrated by Adé de Bethune Catechetical Guild, Saint Paul (Minnesota), 88 pages.

J. M. SEGURA, c.m. *Derechos civiles y Responsabilidad de la Mujer.* Editorial Presencia, Bogota, Colombie, 1957, 76 pages.

*Les Filles de la Charité pendant un siècle en Algérie, 1842-1942,* Alger, 1960, 364 pages.

Histoire des 19 maisons de la Compagnie des Filles de la Charité en Algérie durant les années 1842-1942. A ces 19 maisons s'ajoutent les trois de Tunis ouvertes en 1896, 1903, 1933. Souvenirs de famille et annales de charité.

Jean CANTINAT. *Les Epîtres de saint Paul expliqués.* Paris, Gabalda, 1960.

Travail suggestif, soigné et pratique : recommandé.

André DODIN. *Mission et charité.* Revue trimestrielle, Paris, 1961.

Abondamment signalée et connue par la publicité et la presse.

Arthur DROULEZ. *Mois de N.-D. d'Ephèse.* Istanbul, 1960, 100 pages.

José REDONDO, c.m. *Misionologia de San Vicente de Paul.* Mexico, 1960, 254 pages.

CHAURRONDO (Hilario). *Almanaque de la Caridad,* Cuba, La Merced, 79<sup>e</sup> année, 1961.

Ricardo RABANOS, c.m., Docteur en Théologie, licencié es-science bibliques. *Propedeutica biblica, Introduccion general à la sagrada Escritura.* Madrid, 1960, 513 pages.

Ecrit en langue castillane et fruit de vingt années de professorat, ce livre, orné d'illustrations et de cartes, traite longuement de l'inspiration biblique, du texte sacré, de l'interprétation de ce texte (herméneutique) et des sciences annexes qui donnent vie à ce texte.

Quiconque lit aisément l'espagnol et veut s'initier sérieusement à l'étude de la Bible tirera grand profit de ce livre. Il y trouvera, intégrées dans un cadre classique, les positions et les investigations les plus actuelles sur quantités de questions difficilement accessibles au grand public. Il y trouvera notamment des exposés sur la pensée de Karl Barth, les sentences de « l'Evangile de Thomas », le texte biblique de Qumran, le sens plénier, la méthode historique, les institutions d'Israël, etc. etc.

Tout contribue à faire de ce livre un excellent instrument de travail : la richesse de l'information, l'abondance des références, la clarté de l'exposé et même la belle présentation typographique.

En abandonnant le latin pour la langue vulgaire, ce que n'avaient pas fait les auteurs espagnols du premier volume des

*Praelectiones Biblicae* (Propedeutica biblica sive Introductio in universam Scripturam, 4<sup>e</sup> éd., 1952, Madrid), Ricardo Rabanos favorise heureusement l'extension des connaissances bibliques parmi les laïcs eux-mêmes.

J. CANTINAT, c.m.

Carlo ZENCA *Servire. Un secolo di storia delle Figlie della Carità nell'Italia meridionale*. Napoli, 1960, XVI, 242 pages.

Histoire des développements des Filles de la Charité en Italie méridionale depuis leur arrivée à Naples, le 21 septembre 1843. Volume habilement illustré, titres voyants et colorés, magnifiques exemples d'activité charitable...

E. VADEZ. *Le meilleur d'entre nous. L'abbé Robert Sanson*. Presbytère de Menneval, par Bernay (Eure), 1960, 126 pages.

*Ce meilleur...* fut un « fils de saint Vincent de Paul » (p. 21-33), ardent missionnaire, inlassable aumônier militaire, généreux aumônier de l'Hôpital d'Evreux... Le saisissant par le dedans, son biographe le peint avec amour et loyauté : âme noble et grande... (Avranches, 7 août 1887 — Evreux, 31 octobre 1957).

M.-J. STÈVE. *Sur les chemins de la Bible*. Grenoble et Paris, Arthaud. 254 pages (19 sur 24 cm), 144 héliogravures (132 photographies), 10 cartes et 2 plans en 2 couleurs. Relié pleine toile, sous liseuse : 35 NF.

Présentation de textes de l'Écriture Sainte dans le cadre de l'histoire d'Israël. Ouvrage supérieurement réussi. Choix averti des passages bibliques, présentation magistrale dans les liminaires denses et évocateurs, illustration spéciale et de première main, réussite en typographie. Tout concourt à faire de ce volume un livre de premier plan, un régal, un enrichissement spirituel.

*Vinsensius a Paulo* oleh para Frater Fanti Pertjobaan Kongregasi misi di Garum, Surabaya, Djl. Keprandjen 9. 1960, 168 pages (12 × 20 cm).

Avec une dizaine d'illustrations, vie populaire de saint Vincent de Paul en *javanais*.

*Pensieri di San Vincenzo de Paoli per ogni giorno dell'anno*. Casale Montferrato, 1960, 144 pages (10,5 × 15 cm).

Dans l'évocation et les dates des saints de l'année, pour chaque jour, distribution et suggestion de pensées et sentiments de Vincent de Paul.

RICHOMME (Agnès). *Opération Charité - La vie étonnante de Vincent de Paul*. Namur, Les Editions du Soleil Levant, 1961, 272 pages.

De l'auteur bien connu et artistement présentée, une belle histoire. une belle vie dans *l'Aventure de la sainteté*.

---

LOUIS DE MARILLAC  
INVENTAIRE APRÈS DÉCÈS (24 juillet 1604)

Né le 12 août 1591, Louise de Marillac perdit son père Louis, le 24 juillet 1604 : elle n'avait pas encore accompli ses treize ans.

Du père de Louise, né le 10 février 1556, le Minutier central des notaires de Paris renferme nombre de pièces (1). Parmi celles-ci, dans l'étude CVII, et dans la liasse 99, se trouvent les 97 folios de l'Inventaire après décès. De cet acte, une archiviste dudit Minutier, Mlle Madeleine Connat, en août 1941, dressait déjà une analyse. Dans son apparente sécheresse, ce travail reste une contribution à l'histoire de sainte Louise de Marillac (2), à l'occasion de son tricentenaire.

Voici donc, dans son essentiel, le résumé analytique de cet Inventaire après décès (25 juillet 1604-3 août 1609).

★

« Inventaire après décès de Louis de Marillac, seigneur en partie de Farainvilliers, mort en l'hôtel de M<sup>e</sup> Barrier, procureur au Parlement, rue des Lavandières, à Paris, le vendredi 24 juillet 1604, à onze heures du soir.

A. — Cet inventaire est dressé : 1° à la demande de Michel de Marillac, seigneur de Farainvilliers, conseiller du Roy et Maître des Requêtes, frère du défunt, demeurant rue Quinquempoix.; 2° au nom d'Octavien Dony, seigneur d'Attichy, conseiller du Roy en son Conseil, intendant et contrôleur général des finances, et Dame Valence de Marillac, sa femme ; 3° Loys de Marillac, chevalier, seigneur de Tournebus, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy ; 4° Pierre Boucher, écuyer, seigneur de Vernon et Loyse Hennequin, sa femme ; 5° Nicolas de Gleyseneuve (?), écuyer, seigneur de Marainville et Marie Hennequin, sa femme...

B. — Les biens venant de la succession ont été montrés par Nicolas le Roux et Jean Bonnet, serviteurs du défunt ».

— Séance du 25 juillet 1604 :

F.1 v. : inventaire de l'argent monnayé ; f.2 r. : inventaire de la vesselle d'argent, bagues et joyaux ; f.2 v. : inventaire des habits du défunt ; f. 4 v. : dans une chambre, au troisième étage d'une maison, sise rue des Arsis, à l'enseigne du *pot d'étain*, inventaire de l'argent monnayé ; f.5 v. : inventaire des maubles.

— Séance du 27 juillet :

F.5 : inventaire des habits ; f.9 : inventaire du linge.

(1) La veille de sa mort, le 23 juillet 1604, Louis passait encore son ultime testament par devant Féquillot et Mahieu, notaires.

(2) Dans les *Annales*, voir sur le *contrat de mariage* du 4 février 1613, les pages 75-78 du 7-106-107 et la note de la page 694 au 7-119-120.

— *Séance du 29 juillet* :

F.10 : inventaire de ce qui a été trouvé dans la maison de Michel de Marillac, rue Quiquempoix : inventaire de l'argent monnayé ; f.11 : inventaire de la vesselle d'argent.

— *Séance du 17 août 1604* :

F.12 : inventaire des meubles.

— *Séance du 11 septembre*. Cet inventaire a été ici inséré par la suite :

F.13 : inventaire des livres.

— *Séance du 5 août* :

F.15-28 : inventaire des lettres, titres, papiers... (*n.b.* f.23 v. : donation faite le 2 avril 1602 par Jehan d'Almèras à Louise de Marillac, fille naturelle de Louys de Marillac, des seize écus et deux tiers d'écu soleil, dus par ledit Loys audit Jehan d'Almèras) (numéroté 22).

— *Séance du 9 août* :

F.29-39 : suite de l'inventaire.

— *Séance du 12 août* :

F.39 v. - 47 v. : suite de l'inventaire.

— *Séance du 17 août* :

F.48 - 68 v. : suite de l'inventaire (*n.b.* f.48 v. : contrat de mariage (6 janvier 1595) du défunt et d'Anthoinette le Camus) (inventorié 137) ; f.68 v. : signature de Marillac, de Boucher et des notaires Pierre Viard et Claude Trouvé ; f.69 : ensuyvent les lettres et tiltres qui ont esté trouvés depuys la closture dudit inventaire ; f.70 : signature de Pierre Viard et Claude Trouvé.

— *Séance du 6 avril 1607* :

F.80 v. : A la requeste dudit Michel de Marillac, au nom et comme tuteur de damoiselle Innocente de Marillac, fille mineure d'ans, dud. defunt... son frere et de la d. damoiselle Anthoinette Camus, sa femme, a esté... inventorié... les lettres, tiltres, trouvez et découverts par led. seigneur de Marillac depuis le décès dud. defunt ; f.90 : signature de Michel de Marillac, Pierre Viard et Claude Trouvé.

— *Séance du 3 août 1609* :

F.90 v. : l'an mil six cents neuf, le lundy troisiemes jour d'août, avant midy, à la requeste de Michel de Ménard, avocat en la cour de Parlement, demeurant rue Quinquempoix... comme ayant l'administration de la tutelle de damoiselle Innocente de Marillac, fille mineure d'ans de feu Messire Loys de Marillac... a été fait inventaire... des lettres de la succession dud. defunt qui ont esté reconnus par led. Sieur Ménard, depuis peu de temps ; f.97 : signature de Michel de Ménard et des notaires Viard et Baudoyne.

---

## NÉCROLOGE

(1960)

### MISSIONNAIRES

15. Hartelt (Joseph), coadj., 6 avril 1960, *San José de Costa Rica* ; 80, 62.
16. Lebacq (Edmond), prêtre, 22 avril 1960, *Montpellier* ; 68, 47.
17. Prieto (Lucrecio), prêtre, 20 avril 1960, *Madrid* ; 78, 62.
18. O'Malley (George), prêtre, 25 avril 1960, *New Orléans* ; 60, 41.
19. Lorenc (Joseph), coadjuteur, 10 avril 1960, *Cracovie* ; 78, 55.
20. Rzymelka (Jean), prêtre, 3 mai 1960, *Varsovie* ; 82, 64.
21. Couybes (Félicien), prêtre, 5 mai 1960, *Paris, m. mère* ; 54, 34.
22. Petrzyk (Léopold), prêtre, 16 mai 1960, *Varsovie* ; 70, 54.
23. Dougherty (John-H.), prêtre, 28 mai 1960, *Philadelphie* ; 61, 43.
24. Giraud (André), prêtre, 6 juin 1960, *Oran* ; 58, 38.
25. Wigmore (James), prêtre, 6 juin 1960, *Eastwood* ; 82, 62.
26. Martorelli (Umberto), prêtre, 8 juin 1960, *Rome* ; 68, 49.
27. Hernandez (Jacinto), prêtre, 4 juin 1960, *Madrid* ; 84, 67.
28. Normoyle (Patrick), coadjuteur, 16 juin 1960, *Blackrock* ; 88, 36.
29. Walsh (Vincent), prêtre, 25 juin 1960, *Los Angeles* ; 50, 31.
30. Louws (Cornelius), prêtre, 28 juin 1960, *Saint-Louis* ; 62, 43.
31. Maynadier (Emile), prêtre, 12 juillet 1960, *Guayaquil* ; 83, 64.
32. King (François), prêtre, 12 juillet 1960, *Ashfield* ; 69, 47.
33. Kuenen (Joao), prêtre, 15 juillet 1960, *Recife* ; 78, 58.
34. Gonzalez (Alberto), prêtre, 26 juillet 1960, *Gijon* ; 64, 47.
35. McDonald (Francis), coadjuteur, 25 juillet 1960, *Lanark* ; 71, 36.
36. Hart (James), prêtre, 10 août 1960, *Brooklyn* ; 75, 47.
37. Meaney (Francis), prêtre, 18 août 1960, *Montgomery* ; 58, 37.
38. Sanesteban (Braulio), coadjuteur, 23 août 1960, *Madrid* ; 70, 42.
39. Van der Jonckeyd (François), 27 août 1960, *Kalmthout* ; 75, 56.
40. Gomez Parente (Enrique), coadjuteur, 29 août 1960, *Maceda* ; 33, 14.
41. Sullivan (John), prêtre, 27 août 1960, *Woodhaven* ; 71, 52.
42. Robert (Edouard), prêtre, 4 septembre 1960, *Paris* ; 89, 71.
43. Meyer (Otto), prêtre, 5 septembre 1960, *Perryville* ; 50, 31.
44. Greczylo (Adam), coadjuteur, 5 juillet 1960, *Cracovie* ; 67, 34.
45. Godziek (Augustin), prêtre, 1<sup>er</sup> août 1960, *Gorzow* ; 53, 35.
46. Mas (Francisco), prêtre, 28 août 1960, *San Pedro Sula* ; 34, 19.
47. Labarre (Antoine), prêtre, 13 septembre 1960, *Dax* ; 67, 49.
48. Maguire (John), coadjuteur, 9 septembre 1960, *Philadelphie* ; 67, 26.
49. Jul (Francisco), prêtre, 18 septembre 1960, *Madrid* ; 82, 50.
50. Scamps (Léon), prêtre, 26 septembre 1960, *Quito* ; 79, 61.
51. Hauspie (Julien), prêtre, 4 octobre 1960, *Dax* ; 76, 60.
52. Piet (Jean-Baptiste), prêtre, 4 octobre 1960, *Marseille* ; 71, 53.
53. Brodrager (Erhard), coadjuteur, 26 septembre 1960, *Graz* ; 25, 5.
54. Medri (Guerrino), prêtre, 6 octobre 1960, *Chieri* ; 45, 27.
55. Snyder (Eugène), prêtre, 1<sup>er</sup> octobre 1960, *Philadelphie* ; 83, 58.
56. Hauspie (Henri), prêtre, 21 octobre 1960, *Dax* ; 80, 62.
57. Sweeney (Leo), prêtre, 12 octobre 1960, *Chicago* ; 76, 55.
58. Harrisson (Edouard), prêtre, 30 octobre 1960, *Brooklyn* ; 70, 47.
59. Judge (Richard), prêtre, 3 novembre 1960, *Beyrouth* ; 77, 56.
60. Delteil (Georges), prêtre, 11 novembre 1960, *Dax* ; 82, 64.
61. Cabral (Joseph), prêtre, 13 novembre 1960, *Fortaleza* ; 65, 47.
62. Madonia (Mariano), prêtre, 18 novembre 1960, *Guayaquil* ; 88, 68.
63. Mur (Angel), coadjuteur, 16 novembre 1960, *Las Rehoyas* ; 87, 69.
64. Wattelet (Alphonse), prêtre, 29 novembre 1960, *Paris* ; 69, 41.
65. Wittaszek (Konstanty), prêtre, 25 novembre 1960, *Chelmo* ; 80, 62.
66. Péronille (Vincent), prêtre, 7 décembre 1960, *Rio de Janeiro* ; 89, 73.
67. Van Dillen (Bernard), coadj., 15 déc. 1960, *Wernhoutsburg* ; 60, 39.

(1961)

1. Kieffer (Théodore), prêtre, 28 décembre 1960, *Paris* ; 87, 69.
2. Vicente (Alyandro), prêtre, 16 décembre 1960, *Madrid* ; 74, 58.
3. Oroz (Luciano), 24 décembre 1960, *Madrid* ; 85, 67.
4. Hoeniger (Peter), coadj., 12 déc. 1960, *San José de Costa Rica* ; 93, 63.
5. Llado (Juan), prêtre, 29 décembre 1960, *Valencia* ; 46, 31.
6. Nieva (Joaquim), coadjuteur, 31 décembre 1960, *Cali* ; 90, 59.
7. McCarthy (James), prêtre, 7 janvier 1961, *Dublin* ; 65, 33.
8. Maurel (Raymond), prêtre, 12 janvier 1961, *Dax* ; 90, 62.
9. Oroz (Chrysostome), coadjuteur, 19 janvier 1961, *Graz* ; 86, 63.
10. McCarthy (Vincent), prêtre, 18 janvier 1961, *Blackrock* ; 86, 67.
11. Liney (John), prêtre, 22 janvier 1961, *Brooklyn* ; 73, 50.
12. Wislinski (Jan), prêtre, 29 janvier 1961, *Araucaria* ; 68, 49.
13. Cristovo (Constantino), coadjuteur, 3 février 1961, *Madrid* ; 81, 51.
14. Zanata (Guido), prêtre, 4 février 1961, *Curitiba* ; 26, 9.
15. O'Connell (Daniel), prêtre, 14 février 1961, *Dublin (Phisboro)* ; 64, 43.
16. Castilla (José), prêtre, 10 février 1961, *Mexico* ; 60, 44.
17. Vandaele (Abel), coadjuteur, 1<sup>er</sup> mars 1961, *Dax* ; 88, 65.
18. Grudzinski (Tadeusz), prêtre, 25 février 1961, *Rodziazd* ; 33, 13.
19. Schilder (Jan), prêtre, 13 mars 1961, *Amsterdam* ; 54, 34.
20. Riera (Juan), prêtre, 20 mars 1961, *Palma de Majorque* ; 81, 63.
21. Devereaux (Thomas), prêtre, 26 mars 1961, à *Philadelphie* ; 67, 45.
22. Ridder (Johannes), coadjuteur, 28 mars 1961, *Cologne* ; 72, 49.
23. Zeinstra (Richard), prêtre, 26 mars 1961, *Nimègue* ; 65, 45.

#### SŒURS

N.B. — Ici nécrologe depuis octobre 1960. — Nécrologe (novembre 1959-septembre 1960) dans Notices.

- Schmidt (Françoise), Maison de l'Imm.-Concep., *Cracovie (Pol.)* ; 77, 56.  
Bartlinski (Anna), Maison de Charité, *Château-Léveque* ; 73, 51.  
Bohuon (Jeanne), Hôpital, *Estaires* ; 81, 57.  
Anthouard (Azeline), Hôpital, *Lagny* ; 90, 59.  
Marie (Charlotte), Maison de Charité, *Saint-Maurice (en mars)* ; 85, 63.  
Waldron (Catherine), Home Ste-Philomène, *Stillorgan (Irlande)* ; 88, 60.  
Bartolacci (Vittoria), *Monistero-Sienne (Italie)* ; 92, 72.  
Molk (Ana), *Ljubljana (Yougoslavie)* ; 52, 29.  
Lara (Juana), Hôpital Provincial, *Huelva (Espagne)* ; 52, 26.  
Gutierrez (Basilisa), Sanator. de la Purissima, *Codoba (Espagne)* ; 70, 49.  
Ponsa (Asuncion), Hôpital Militaire, *Gerona (Espagne)* ; 62, 37.  
Garcia (Maria), Hôpital Provincial, *Valencia (Espagne)* ; 63, 40.  
Martinez (Josefa), Miséricorde, *San Sebastian (Espagne)* ; 81, 61.  
Lorenzo (Maria), Hôpital de la Marine, *Cartagena (Espagne)* ; 42, 17.  
Alaver (Faustina), Hôpital, *Bujalance (Espagne)* ; 84, 62.  
Crespo (Antonia), Asile de los Angeles, *Malaga (Espagne)* ; 74, 51.  
Machimbarrena (Maria), Hôpital Militaire, *Zaragoza (Espagne)* ; 38, 7.  
Danahy (Mary), Hôpital Saint-Vincent, *Indianapolis (Et.-Un.)* ; 80, 44.  
McCormick (Ann), Villa Saint-Michael, *Baltimore (Etats-Unis)* ; 77, 52.  
Bernal (Elena), Hôpital Saint-Georges, *Pereira (Colombie)* ; 60, 30.  
Villegas (Francisca), Maison Centrale, *Cali (Colombie)* ; 80, 46.  
Moreno (Ester), Dispensaire Sainte-Louise, *Tuluva (Colombie)* ; 80, 45.  
Ribas (Maria), Maison José Brandao, *Gorceix (Brésil)* ; 47, 24.  
Costa (Judith), Sanatorium Saint-Michel, *Nogueira (Brésil)* ; 74, 47.  
Navière (Pierrette), Maison de Charité, *Montolieu* ; 90, 68.  
Clos-Arceud (Marie), Maison de Charité, *Montolieu* ; 84, 56.  
Marchal (Eugénie), Hôpital Général, *Valenciennes* ; 87, 53.  
Bronner (Marie), Hôpital Civil, *Versailles* ; 74, 51.  
Buriez (Henriette), Hôpital, *Doullens* ; 61, 31.  
Canseco (Casilda), Maison Saint-Laurent-Saint-Joseph, *Madrid* ; 92, 70.  
Siwik (Hélène), Hôpital, *Krynica (Pologne)* ; 60, 36.  
Porto (Sara), Hôpital, *Cordoba (Argentine)* ; 54, 18.  
Chiaroni (Ercolina), Maison Centrale, *Rome* ; 54, 12.  
Pristovnik (Justina), Maison de Charité, *Raka (Yougoslavie)* ; 59, 33.  
Skerl (Antonia), Maison de Charité, *Raka (Yougoslavie)* ; 51, 26.

- Pucnik (Rozalijo), Maison de Charité, *Raka* (Yougoslavie) ; 71, 41.  
 Kolar (Matildo), Hôpital, *Pec* (Yougoslavie) ; 69, 41.  
 Buriez (Henriette), Hôpital-Hospice, *Doullens* ; 61, 31.  
 Perrodin (Mélanie), Hôpital Sainte-Marie, *Angers* ; 90, 57.  
 Rouanet (Justine), Hôpital Français, *Beyrouth* (Liban) ; 89, 63.  
 Orcaiztegui (Maria), Maison Centrale, *Manila* (Philippines) ; 86, 62.  
 Gruchaga (Victoriana), Hôpital Provincial, *Badajoz* (Espagne) ; 93, 72.  
 Castellanos (Magdalena), Hôpital Militaire, *Zaragoza* (Espagne) ; 40, 15.  
 Kotwich (Maria), Quinta Saint-Vincent-de-Paul, *Madruga* (Cuba) ; 39, 13.  
 Saladrigas (Isabel), Institut Santa Madrona, *Lerida* (Espagne) ; 85, 60.  
 Boada (Maria), Hôpital Militaire, *Valladolid* (Espagne) ; 89, 58.  
 Jones (Ellen), Home Sainte-Marie, *Gravesend* (Angleterre) ; 80, 51.  
 Dethier (Katharina), Hôpital, *Büttgenbach* (Pr. Cologne) ; 81, 50.  
 Chudzinska (Victoire), Grand Séminaire, *Pelplin* (Pologne) ; 85, 63.  
 Spierewka (Marie), Hôpital, *Inowroclaw* (Pologne) ; 64, 39.  
 Malepsza (Agnes), Hôpital, *Koscian* (Pologne) ; 80, 59.  
 Carnevali (Maria), Hôpital, *Ancona* (Italie) ; 69, 48.  
 Fontana (Avrina), Maison de Retraite, *Marigliano* (Italie) ; 66, 40.  
 Moretuzzo (Mélanie), Maison Centrale, *Turin* ; 67, 45.  
 Cabrera (Eustoquia), Coll. Ste-Cath.-Labouré, *Bolivar* (Colombie) ; 89 62.  
 Thiers (Louise), Maison de Charité, *Château-Lévêque* ; 94, 65.  
 Convers (Anaïs), Hôpital, *Pau* ; 44, 21.  
 Deat (Henriette), Hôpital, *Luçon* ; 84, 62.  
 Huet (Madeleine), Hôpital de Mustapha, *Alger* ; 85, 58.  
 Apar (Rose), Maison de Charité, *Ispahan* (Perse) ; 74, 35.  
 Leclercq (Juliette), Asile Sainte-Marie, *St Trond* (Belgique) ; 54, 30.  
 Gervens (Maria), Maison Saint-Vincent, *Godesberg* (Allemagne) ; 82, 58.  
 Murphy (Johanna), Maison Sainte-Brigitte, *Kilternan* (Irlande) ; 83, 53.  
 Schimdt (Françoise), Maison de l'Imm.-Concep., *Cracovie* (Pol.) ; 77, 56.  
 Conti (Francesca), Hôpital, *Castiglione Fiorentino* (Italie) ; 78, 54.  
 Canseco (Casilda), Maison San José y San Lorenzo, *Madrid* ; 92, 70.  
 Faura (Maria), Hôpital Civil, *Malaga* (Espagne) ; 75, 52.  
 Lafar (Sophie), Asile Saint-Antoine, *Vienne* (Autriche) ; 82, 63.  
 Trinkl (Juliana), Hôpital, *Schwarzach* (Autriche) ; 74, 56.  
 Lorchengast (Theresia), Maison Provinciale, *Salzburg* (Autriche) ; 69, 32.  
 Wyszopolska (Constance), Maison Centrale, *Varsovie* ; 74, 52.  
 McCarthy (Elizabeth), Maison Sainte-Louise, *Dublin* ; 54, 30.  
 Burke (Honora), Hôpital Sainte-Brigitte, *Kilternan* (Irlande) ; 73, 45.  
 Bertrand (Augustine), Maison de Charité, *Montolieu* ; 92, 71.  
 De Ruble (Germaine), Maison de Charité, Saint-Georges, *Paris* ; 75, 44.  
 Landelle (Joséphine), Maison de Charité, St-Jos-St-Maur, *Paris* ; 76, 54.  
 Bornet (Antoinette), Hospice St-Joseph, *Châtel-St-Denis* (Suisse) ; 67, 40.  
 Niel (Hélène), Hospice, *Douéra* (Algérie) ; 87, 65.  
 Gomez (Dorotea), Hôpital, *Macotera* (Espagne) ; 74, 57.  
 Grez (Elena), Aliénés, *Sevilla* (Espagne) ; 86, 65.  
 Cuadrado (Victoria), Asile, *Astillero* (Espagne) ; 58, 37.  
 Arnedo (Maria), Collège, *Mayagües* (Porto-Rico) ; 81, 54.  
 Eguluz (Nicasia), Maison Saint-Nicolas, *Valdemoro* (Espagne) ; 71, 51.  
 Borrás (Maria), Aliénés, *Santiago* (Espagne) ; 85, 61.  
 Flamariquer (Maria), Hôpital Central, *Sevilla* (Espagne) ; 54, 31.  
 Buxaderas (Remedios), Hôpital Militaire, *Barcelone* (Espagne) ; 36, 11.  
 Francisco (Maria), Maison Centrale, *Manille* (Philippines) ; 72, 48.  
 Claeys (Esther), Maison de la Providence, *Ans* (Belgique) ; 71, 49.  
 Salainczyk (Cécile), Incurables, *Vienne* (Autriche) ; 81, 63.  
 Verbic (Thérèse), Maison Centrale, *Graz* (Autriche) ; 83, 55.  
 Vargyas (Rosalie), Sanatorium, *Oradea* (Roumanie) ; 58, 34.  
 Gladkowska (Louise), Maison de Retraite, *Byslawek* (Pologne) ; 71, 47.  
 Catalan (Francisca), Hôpital, *Amatitlan* (Amérique Centrale) ; 42, 24.  
 Rocha (Carlotta), Hôpital Régional, *Serra-Talhada* (Brésil) ; 65, 46.  
 Haettel (Marie), Hospice Saint-Nicolas, *Metz* ; 69, 42.  
 Fabre (Lucienne), Hôpital-Hospice, *Moirans* ; 36, 8.  
 Sestier (Franceline), Hôpital Général, *Compiègne* ; 79, 58.  
 Coulon (Isabelle), Hôpital Suburbain, *Montpellier* ; 73, 48.  
 Devloo (Denise), Asile Cousin-de-Méricourt, *Cachan* ; 77, 50.  
 Chatelin (Léontine), Maison Saint-Michel, *El-Biar* (Algérie) ; 75, 52.



- Cipressi (Clementina), *Monistero-Sienne* (Italie) ; 78, 54.  
Gobbetti (Cesira), *Maison Centrale, Rome* ; 66, 37.  
Hewston (Frances), *Hôpital Sainte-Marie, Lanark* (Ecosse) ; 85, 60.  
Dusza (Emilie), *Maison de Retraite, Ciechocinek* (Pologne) ; 77, 53.  
Osinska (Nathalie), *Maison de Retraite, Lipowa* (Pologne) ; 80, 53.  
Rakovnik (Françoise), *Maison St-Vincent, Osijek* (Yougoslavie) ; 84, 62.  
Fav (Alice), *Institut Seton, Baltimore* (Etats-Unis) ; 83, 52.  
Sullivan (Mary-Ellen), *Villa Saint-Michael, Baltimore* (Etats-Unis) ; 91, 60.  
Kearney (Valeria), *Hôpital St-Vincent, Birmingham* (Etats-Unis) ; 73, 47.  
Hildebrand (Magdeleine), *Maison de Retraite, Epinay-sous-Sénart* ; 87, 66.  
Vanderhagen (Maria), *Maison de Cure, Ormesson* ; 76, 56.  
Coulon (Louise), *Orphelinat, Elancourt* ; 84, 63.  
Pouzol (Marie), *Hôpital de la Grave, Toulouse* ; 87, 58.  
Delmas (Marie), *Maison de Charité, Montolieu* ; 75, 50.  
Duprat (Marthe), *Maison de Retraite, Epinay-sous-Sénart* ; 77, 55.  
Jouaud (Marie), *Maison Principale, Paris* ; 88, 68.  
Bourrée (Yvonne), *Maison de Retraite, Montolieu* ; 72, 48.  
Eigenmann (Hedwige), *Hospice, Châtel-St-Denis* (Suisse) ; 86, 67.  
Dracouli (Catherine), *Maison de Charité, Cavalla* (Grèce) ; 80, 50.  
Riva (Josephine), *Hôpital Civil, Tortona* (Italie) ; 68, 46.  
Pizzala (Antoinette), *Maison de l'Immaculée, Luserna* (Italie) ; 71, 49.  
Deorsoia (Marguerite), *Maison Centrale, Turin* (Italie) ; 80, 59.  
Abrate (Silvia), *Maison Sainte-Louise, Pallanza* (Italie) ; 90, 68.  
Mannegger (Hélène), *Maison de Retraite, Dult* (Autriche) ; 73, 53.  
Potisk (Antoinette), *Maison Centrale, Graz* (Autriche) ; 81, 63.  
Vrabie (Jeanne), *Asile Saint-Antoine, Vienne* (Autriche) ; 78, 54.  
Fliesser (Marie), *Maison Centrale, Graz* (Autriche) ; 80, 60.  
O'Donnell (Martha), *Villa Saint-Michael, Baltimore* (Etats-Unis) ; 83, 51.  
McDermott (Aunie), *Villa Saint-Michael, Baltimore* (Etats-Unis) ; 93, 74.  
Berg (Clara), *Villa Saint-Michael, Baltimore* (Etats-Unis) ; 84, 64.  
Reilly (Anna), *Hôpital de la Charité, New Orleans* (Etats-Unis) ; 67, 33.  
Lucas (Jeanne), *Maison Saint-Vincent, Musinens* ; 55, 33.  
Garnier (Marie), *Hospice, Rouchain* ; 72, 50.  
Lepilliez (Clarisse), *Maison de Retraite, Epinay-sous-Sénart* ; 65, 37.  
Vadet (Marie), *Hôpital Lesbazeilles, Mont-de-Marsan* ; 93, 66.  
Viotti (Antoinette), *Foyer Notre-Dame, Les Marches* ; 79, 57.  
Valleris (Marguerite), *Maison de Retraite, Epinay-sous-Sénart* ; 78, 53.  
Sesna (Emilia), *Miséricorde, Cartageana* (Espagne) ; 83, 64.  
Ecay (Maria), *Hôpital Provincial, Murcia* (Espagne) ; 59, 39.  
Azcarate (Generosa), *Aliénés, Zaldirar* (Espagne) ; 85, 64.  
Errasti (Dominica), *Hôpital, Antequera* (Espagne) ; 84, 62.  
Maresca (Augusta), *Institut Monte Calvario, Naples* (Italie) ; 64, 42.  
Del Giudice (Ersilia), *Maison de Retraite, Marigliano* (Italie) ; 79, 52.  
Murphy (Helena), *Mount Prospect, Dublin* (Irlande) ; 87, 57.  
Maier (Anne), *Maison Centrale, Graz* (Autriche) ; 66, 42.  
Scherr (Elisabeth), *Maison de Retraite, Dult* (Autriche) ; 82, 57.  
Friedinger (Thérèse), *Hospice, Knittelfeld* (Autriche) ; 71, 50.  
Grabis (Anna), *Clinique, Cologne-Lindenburg* (Allemagne) ; 31, 9.  
Rakovnik (Françoise), *Maison St-Vincent, Osijek* (Yougoslavie) ; 84, 62.  
Rigler (Jeanne), *Maison Sainte-Marie, Raka* (Yougoslavie) ; 60, 33.  
Hrovat (Maria), *Maison Sainte-Marie, Raka* (Yougoslavie) ; 81, 60.  
Fabre (Françoise), *Maison de Charité, Bellevue* ; 53, 30.  
Boulogne (Marie), *Hôpital Saint-André, Bordeaux* ; 89, 54.  
Hallot (Anna), *Maison de Retraite, Epinay-sous-Sénart* ; 87, 65.  
Angles (Lucie), *Hospice, Samatan* ; 82, 51.  
Lyons (Laura), *Maison Saint-Vincent, Cabra, Dublin* (Irlande) ; 92, 68.  
Caffrey (Mary), *Foyer Sainte-Thérèse, Londres* ; 76, 49.  
Howard (Hannah), *Institut des Aveugles, Liverpool* (Angleterre) ; 87, 59.  
Lawlor (Bridget), *Maison Sainte-Catherine, Liverpool* (Angleterre) ; 81, 49.  
Illuminati (Maria), *Maison Centrale, Sienne* (Italie) ; 71, 44.  
Focacci (Evelina), *Maison Centrale, Sienne* (Italie) ; 87, 59.  
Kulesza (Catherine), *Maison de Retraite, Lipowa* (Pologne) ; 76, 53.  
Zdanowska (Marie), *Maison Centrale, Varsovie* (Pologne) ; 69, 38.  
Pamula (Marie), *Hôpital, Gorzow* (Pologne) ; 65, 41.  
Borek (Félicie), *Maison Centrale, Cracovie* (Pologne) ; 76, 57.

- Lachowicz (Françoise), Hôpital Saint-Lazare, *Cracovie* (Pologne) ; 76, 52.  
 Gladkowska (Louise), Maison Saint-Vincent, *Tczew* (Pologne) ; 77, 53.  
 Albrecht (Wilhelmine), Ecole Saint-Georges, *Istanbul* ; 86, 57.  
 Fhaller (Anne), Maison de Charité, *Pinkefeld* (Autriche) ; 77, 51.  
 Murphy (Margaret), Hôpital De Paul, *Saint-Louis* (Etats-Unis) ; 58, 32.  
 Barr (Joanna), Hôtel-Dieu, *New Orleans* (Etats-Unis) ; 85, 65.  
 Parasote (Rachel), Orphelinat, *Rennes* ; 67, 43.  
 Isaia (Catherine), Maison de Retraite, *Le Lanot* ; 56, 27.  
 Du Mesniladelée (Charlotte), Hôpital Saint-Joseph, *Paris* ; 95, 69.  
 Rigot (Eugénie), Maison de Charité, *Drancy* ; 78, 56.  
 Nencka (Giovanna), Maison Centrale, *Sienne* (Italie) ; 58, 39.  
 Carraia (Maria), Hospice, *Comacchio* (Italie) ; 80, 56.  
 Raguso (Marie), Maison de Repos, *Casoria* (Italie) ; 77, 59.  
 Prévête (Lucie), Institut M.-Chr. de Savoie, *Bitonto* ; 90, 72.  
 Reinaras (Ruperta), Albergue San Antonio, *Barcelone* ; 94, 76.  
 Jany (Stanilas), Maison du Sacré-Cœur, *Chorzow* (Pologne) ; 64, 36.  
 Lewandowska (Véronique), Hôpital, *Lubawa* ; 73, 52.  
 Clinton (Teresa), Villa Saint-Michael, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 86, 57.  
 Arroyo (Marie), Maison Centrale, *Guatemala* (Am. Centrale) ; 86, 64.  
 Desbos (Joséphine), Maison de Retraite, *Epinay-sous-Sénart* ; 68, 47.  
 Debrée (Maria), Maison de Retraite, *Epinay-sous-Sénart* ; 82, 58.  
 Hirtz (Marie), Asile de Vieillards, *Versailles* ; 74, 56.  
 Varenne (Marie), Saint-Pierre-du-Gros-Caillo, *Paris* ; 88, 64.  
 De Bastarrica (Ramona), Sanatorium, *Santiago de Cuba* ; 73, 54.  
 Arbeloa (Javiera), Patronato San Prudencio, *Talavera de la Reina* ; 77, 52.  
 Dauden (Irène), Hôpital Militaire, *Cadiz* (Espagne) ; 78, 55.  
 Requena (Juana), Bienfaisance, *Valladolid* (Espagne) ; 75, 52.  
 Espinedo (Rita), Prison Provinciale, *Pamplona* (Espagne) ; 76, 48.  
 Molinuevo (Maria-Nieves), Hôpital, *Ubeda* (Espagne) ; 76, 56.  
 Testera (Natividad), Maternité, *Madrid* (Espagne) ; 67, 41.  
 Climent (Carmen), Asile Saint-Vincent, *Figueras* (Espagne) ; 79, 60.  
 Prats (Maria-Gloria), Ecole Catholique, *Barcelone* (Espagne) ; 79, 58.  
 Ansa (Carmen), Collège de la Paz, *Madrid* (Espagne) ; 68, 45.  
 Aoiz (Leoncia), Foyer de la Milagrosa, *Cadiz* (Espagne) ; 84, 62.  
 Zapata (Felisa), Ecole, *Cabezon de la Sal* (Espagne) ; 53, 32.  
 Imedio (Josefa), Sanatorium, *Ben-Karrich* (Maroc) ; 34, 6.  
 Comas (Manuela), Hôpital Provinciale, *Jaen* (Espagne) ; 76, 53.  
 Calabuig (Maria del Carmen), Mais. Ste-Louise, *Rafelbuñol* (Esp.) ; 59, 40.  
 Musitano (Julie-Marie), Maison de Retraite, *Marigliano* (Italie) ; 79, 56.  
 Thorold (Dorothy), Priory, *Mill-Hille*, Londres ; 88, 51.  
 Brun (Eugénie), Maison Principale, *Paris* ; 82, 62.  
 Monsalier (Adele), Maison de Charité, *Saint-Denis* ; 88, 64.  
 Darquie (Marie), Hospice, *Bayonne* ; 79, 56.  
 Millot (Marie), Maison de Retraite, *Epinay-sous-Sénart* ; 87, 66.  
 Hardy (Marguerite), Maison de Retraite, *Montolieu* ; 93, 71.  
 Mugnier (Augustine), Institut Sainte-Camille, *Chieti* (Italie) ; 81, 62.  
 Camut (Julie), Maison Saint-Vincent, *Barbacena* (Brésil) ; 83, 61.  
 Haddad (Yasmine), Maison Centrale, *Beyrouth* (Liban) ; 85, 65.  
 Gervens (Mechtilde), Mais. St-Vincent, *Dusseldorf-Derendorf* (All.) ; 81, 55.  
 Denaux (Julienne), Maison Saint-Jean, *Liège* (Belgique) ; 61, 30.  
 Plonczak (Antoinette), Maison Centrale, *Cracovie* (Pologne) ; 84, 60.  
 Rafferty (Catherine), Maison St-Vincent, *BlandfordSt.*, Londres ; 73, 49.  
 Nugent (Bridget), Maison Sainte-Philimène, *Stillorgan* (Irlande) ; 81, 47.  
 O'Malley (Catherine), Maison Saint-Vincent, *Torquay* (Angleterre) ; 85, 60.  
 Tassoni (Elmina), Maison Centrale, *Sienne* (Italie) ; 80, 56.  
 Perroni (Santina), Maison Centrale, *Sienne* (Italie) ; 66, 33.  
 Beretta (Ida), Inst. Baistrocchi, *Salsomaggiore* (Italie) ; 79, 57.  
 Morales (Antonia), Hôpital St-Joseph, *St-Joseph* (Etats-Unis) ; 84, 62.  
 Borman (Anna), Hôpital De Paul, *New Orleans* (Etats-Unis) ; 75, 52.  
 Parker (Mary), Villa Saint-Michael, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 84, 52.  
 Rezende (Veronica), Hôpital, *Serra Talhada* (Brésil) ; 35, 14.  
 Alonso (Barbara), Hôpital Pasteur, *Montevideo* (Uruguay) ; 59, 19.  
 D'Elia (Clémentine), Hôpital Civil, *Bari* (Italie) ; 81, 49.  
 Gamarra (Domenica), Hôpital Civil, *Acqui* (Italie) ; 87, 65.  
 Breggi (Filomena), *Monistero-Sienne* ; 87, 64.

- Canton (Marie), Hôtel-Dieu, *Narbonne* ; 79, 59.  
Gantzer (Marie), Maison de Charité, *Fontainebleau* ; 71, 60.  
Audric (Emilie), Maison de Charité, *Montolieu* ; 84, 63.  
Ducel (Jeanne), Mais. de Ch. Saint-François-Xavier, *Paris* ; 83, 58.  
Haldric (Marie), Hospice Greffulhe, *Levallois-Perret* ; 71, 48.  
Germaine (Célestine), Maison de Retraite, *Epinay-sous-Sénart* ; 83, 58.  
Sannier (Jeanne), Maison de Retraite, *Epinay-sous-Sénart* ; 44, 17.  
Fardel (Céline), Maison de Retraite, *Athée-sur-Cher* ; 79, 55.  
Lartaud (Marie), Maison de Charité, *Montolieu* ; 84, 60.  
Basinska (Augusta), Dispensaire, *Les Gautherets* ; 80, 58.  
Lecea (Valentina), Gran Hospital, *Madrid* ; 86, 57.  
Puras (Candida), Hôpital Provincial, *Valladolid* (Espagne) ; 71, 49.  
Thos (Maria), Foyer Maternel, *Villabona* (Espagne) ; 85, 61.  
Riudoms (Rosa), Hôpital Général, *Madrid* ; 79, 54.  
Viscarret (Gregoria), Hôpital Provincial, *Palencia* (Espagne) ; 81, 60.  
Martinez (Estefania), Asile, *Mendigorría* (Espagne) ; 72, 49.  
Artola (Juana), Asile, *Rentería* (Espagne) ; 80, 55.  
Vicente (Ignacia), Gran Hospital, *Madrid* (Espagne) ; 29, 7.  
Arribillaga (Ignacia), Asile de Vicillards, *Toledo* (Espagne) ; 91, 66.  
Zuazubiscar (Mercedes), Bienfaisance, *Beasain* (Espagne) ; 88, 66.  
Engelen (Marie-Louise), Hospice Civil, *Herve* (Belgique) ; 69, 45.  
Rohde (Berta), Maison Saint-Joseph, *Hardt* (Allemagne) ; 84, 60.  
Molak (Joséphine), Maison de Retraite, *Dult* (Autriche) ; 79, 59.  
Hable (Hermine), Ecole Saint-Vincent, *Vienne* (Autriche) ; 88, 57.  
Loos (Josephine), Dispensaire, *Blanc-Mesnil* ; 90, 67.  
Kalitchanova (Catherine), Maison Centrale, *Istanbul* (Turquie) ; 68, 49.  
Charquet (Amélie), Grande Miséricorde, *Alexandrie* (Egypte) ; 89, 67.  
Barabino (Gilberte), Hôpital de Mustapha, *Alger* ; 49, 27.  
Calmette (Joséphine), Maison Saint-Michel, *El-Biar* (Algérie) ; 88, 66.  
Gagnière (Marguerite), Hôpital, *Sully-sur-Loire* ; 86, 65.  
Latz (Katharina), Maison Centrale, *Cologne-Nippes* ; 78, 49.  
Meisl (Anne), Maison Thermale, *Gleichenberg* (Autriche) ; 40, 14.  
Gutmann (Rosalie), Hôpital Wilhelmine, *Vienne* (Autriche) ; 81, 62.  
Gembarzewska (Casimir), Hôpital, *Wyrozeby* (Pologne) ; 73, 51.  
Petetta (Adorna), Maison Centrale, *Rome* ; 67, 46.  
Pentrelli (Annunziata), Maison de Retraite, *Marigliano* (Italie) ; 80, 58.  
Castellaneta (Claire), Maison de Retraite, *Marigliano* (Italie) ; 79, 58.  
Rabagliati (Vittorina), Conservatorio, *Cagliari* (Sardaigne) ; 96, 73.  
Verce (Françoise), dans sa famille, *Dobrnica* (Yougoslavie) ; 64, 38.  
Terbovec (Françoise), Maison Provinciale, *Beograd* (Yougoslavie) ; 64, 38.  
Frece (Maria), Maison Sainte-Marie, *Raka* (Yougoslavie) ; 73, 53.  
Gregoric (Ana), Maison Sainte-Marie, *Raka* (Yougoslavie) ; 76, 50.  
Nagode (Françoise), Maison Sainte-Marie, *Raka* (Yougoslavie) ; 68, 46.  
Strasek (Elisabeth), Maison Sainte-Marie, *Raka* (Yougoslavie) ; 80, 59.  
Wrenn (Jane), Villa Saint-Michael, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 86, 54.  
Zellhofer (Regina), Maison Centrale, *Emmitsburg* (Etats-Unis) ; 43, 24.  
McCarthy (Margaret), Hôpital Saint-Paul, *Dallas* (Etats-Unis) ; 86, 62.  
Penn (Alma), Hôpital Sainte-Margaret, *Montgomery* (Etats-Unis) ; 74, 45.  
Ontaneda (Mariana), Hôpital Espejo, *Quito* (Equateur) ; 71, 53.
-

## TABLE DES MATIERES

Tome 125 (1960)

Index analytique

### ACTES DU SAINT-SIÈGE

— 10 février 1960 : Sainte Louise de Marillac, Patronne de ceux qui s'adonnent aux œuvres sociales. *Tome 124* : pp. 404-407. (Texte latin et traduction française.)

— 20 février 1960 : Lettres apostoliques pour le Tricentenaire de la mort de sainte Louise de Marillac et de saint Vincent de Paul. *Tome 124* : pp. 408-414. (Texte latin et traduction française.)

— 7 avril 1960 : Bref de Jean XXIII, constituant saint Vincent de Paul Patron du diocèse de Fort-Dauphin. (Texte latin et traduction française des *Annales*) : pp. 308-309.

— 25 juillet 1960 : Bref de Jean XXIII, constituant saint Vincent de Paul Patron du diocèse de Cuttack. (Texte latin dans *Vincentiana*, n° 28 [673] : p. 308.

— Nomination de Lazaristes aux Commissions du Concile : p. 311.

— 27 septembre 1960 : Lettre de la Congrégation des Séminaires et Universités (cardinal Pizzardo), sur quelques problèmes concernant la formation ecclésiastique : sélection et éducation des candidats au sacerdoce. (Pensées de saint Vincent sur les thèmes de la vocation, formation et vertus sacerdotales de base. Importance du Séminaire) : pp. 10-29.

— Réflexions sur le choix et la formation des prêtres : exemples et enseignements de saint Vincent de Paul. Notes et aperçus par *Marcel Noirot* : pp. 4-10.

— *Médaille miraculeuse* : Indults (26 août 1959 ; 2 janvier, 30 mai 1960) : p. 310.

### SAINT VINCENT

— Lettre inédite de saint Vincent de Paul à M. Bayart (7 décembre 1652) à *Montmirail* : pp. 311-314.

— En marge du *Chapelet des Filles de la Charité. Trinitaires et invocations à la Vierge : Fille de Dieu le Père... Mère de Dieu le Fils... Epouse du Saint-Esprit...* : p. 315.

### LOUISE DE MARILLAC : SON PÈRE

— Louis de Marillac : Analyse de l'inventaire après décès (25 juillet 1604-3 août 1609) : pp. 323-324.

### HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

— Le T.H.P. Antoine Fiat (1832-1915) : Sa vie, son âme, sa doctrine, par *Edouard Robert*, ch. XXXIII, L'année 1880 : pp. 73-116.

N.B. — M. Edouard Robert et la vie du T.H.P. Fiat dans les *Annales*, depuis 1926, p. 72.

P.S. de M. Edouard Robert sur ses écrits, p. 102.

— ALGÉRIE : pp. 73-77 ; *Alger* : pp. 73-74 ; *Kouba* : pp. 74-75 ; *Oran* : p. 75 ; *Constantine* : p. 75 ; Les Filles de la Charité : pp. 76-77.

- EGYPTÉ : *Alexandrie* : pp. 77 ; Les Filles de la Charité : pp. 77-78.
- ILE MAURICE ET BOURBON : pp. 78-80.
- ETATS-UNIS : M. Thomas Smith : pp. 80-81 ; M. Alexis-Honoré Mandine : pp. 81-82 ; Les Filles de la Charité dans l'Ouest : pp. 81-82 ; Fêtes de la Médaille Miraculeuse, en 1880 : p. 82.
- MEXIQUE : Œuvres de Missionnaires : pp. 83-84.
- AMÉRIQUE CENTRALE : M. Gustave Foing, Visiteur : p. 84 ; *Costa Rica* : M. Jean Bret, M. Bernard Thiel : pp. 84-85 ; *Guatemala* : Missionnaires et Sœurs : pp. 85-86 ; *Panama* : Lazaristes et Filles de la Charité : p. 87.
- EQUATEUR : Séminaire et missions : pp. 87-88.
- PÉROU : Hôpitaux et apostolat : pp. 88-90 ; 94.
- CHILI : Missions et travaux des confrères : pp. 90-93 ; Œuvres des Sœurs : pp. 94-95.
- BRÉSIL : M. Armand-Hubert Verschueren, Visiteur : 95-96 ; M. Paul Delemasure, Visiteur : pp. 96-98 ; Maisons et Missions : *Rio, Caraça, Ceará, Diamantina, Bahia, Pernambuco, Fortaleza* : pp. 98-100 ; Œuvres des Sœurs : pp. 100-101.
- ARGENTINE : Confrères et Sœurs, Enfants de Marie et œuvres : pp. 102-103 ; *La Plata* : pp. 104 ; R.P. Edouard Robert et l'Argentine, note : p. 102.
- PHILIPPINES : *Manille* et Séminaires : p. 105.
- Le P. Fiat et sa correspondance, ponctualité : p. 93.
- Le P. Fiat, ses relations : le Saint-Siège : p. 105 ; les Evêques : pp. 106-107 ; Communautés religieuses : pp. 107-108 ; les Curés : pp. 108-110 ; les bienfaiteurs : pp. 110-111 ; autorités : pp. 111-112 ; postularis : pp. 112-113 ; sorties : pp. 113-114 ; correspondants : pp. 114-115.
- Le P. Fiat en 1880 : sa physionomie : pp. 115-116.

#### FRANCE

- Au jour le jour (1960) : pp. 117-190.
- L'année vincentienne : Vincent, un *patron*, un *modèle*. Lettre de Frédéric Ozanam à François Lallier (17 mai 1838) : pp. 117-119.
- France : Le problème des émigrants : Congrès d'aumôniers pour les émigrés (28-30 juin 1960). Informations par Jean Pélissier : pp. 152-159.
- Examens et interrogations : L'art d'interroger. Propos et réflexions en temps d'examens, par Jean Guilton : pp. 159-160.
- Amiens : Pèlerinages vincentiens en auto. Circuit de Picardie : Heilly, Albert, Nesles, Montdidier, Gannes, Folleville : pp. 136-140.
- Avallon : L'Hôpital à travers les âges. Les 175 ans d'activités des Filles de la Charité à Avallon. Conférence par l'abbé M. Terre, vice-président de la Société d'Etudes d'Avallon : pp. 273-293.
- *Berceau de Saint-Vincent-de-Paul* (2 décembre 1852) : Pèlerinage de Frédéric Ozanam à Buglose et à Pouy. Réflexions et prières : pp. 182-184.
- *Berceau de Saint-Vincent-de-Paul* (2 mai 1960) : Réunion de l'Amicale des Anciens (groupe) : p. 229.
- *Berceau de Saint-Vincent-de-Paul* (5-13 septembre 1960) : Retraite collective des Frères coadjuteurs de la Province de Toulouse : p. 172.
- *Bondues* : Bénédiction de la chapelle (2 juin 1960). La cérémonie à l'Ecole apostolique. Evocations par Jean Gonthier : pp. 140-149.
- *Caylus* : Le centenaire de la mort du P. Evariste Huc (3 juillet 1960) : célébrations et souvenirs : pp. 161-164.

- *Châtillon-sur-Chalaronne* : Souvenirs vincentiens (3 juillet 1960), par *Pierre Dulau* : pp. 294-299.
- *Clichy* : Pèlerinage vincentien à la paroisse de *Clichy-la-Garenne* (16 mars 1960) : pp. 129-130.
- *Dax* (Hospice du Lanot) : la statue de saint Vincent de Paul, par *Collamarini*. Les quatre bas-reliefs : p. 184.
- *Dax et Montpellier* : Raymond Maurel (4 mars 1871-12 janvier 1961). Esquisse biographique. Echos de méditation (8 juin 1954) lors de ses soixante ans de sacerdoce, par *Etienne Diebold* : pp. 186-190.
- *Paris* : Les fêtes du Tricentenaire de sainte Louise de Marillac et de saint Vincent de Paul : le triduum à *Notre-Dame* (14-17 mars 1960). Le cardinal Feltin, Légat : pp. 122-130 ; La séance de la *Salle Pleyel* (14 mars 1960) : pp. 123-127 ; La fête de *sainte Louise de Marillac* : « Proclamation de son patronat pour tous ceux qui s'adonnent aux œuvres sociales chrétiennes » (15 mars 1960) : pp. 127-129 ; L'hommage sacerdotal à saint Vincent (16 mars 1960) : pp. 130-131 ; La gratitude des Enfants à saint Vincent (17 mars 1960) : p. 131 ; L'hommage du peuple de Paris (clôture du triduum) : pp. 131-132 ; La chasse de saint Vincent et de sainte Louise à la paroisse *Saint-Laurent*, à l'hôpital *Saint-Lazare* (la prison), à l'église *Saint-Vincent-de-Paul* : p. 132.
- *Paris* : Musée de l'Assistance publique. Inauguration de l'*Exposition Saint-Vincent* (3 juin 1960) : p. 149.
- *Paris* : Défunts de l'année 1960, notices biographiques : Félicien Couybes (27 juillet 1905-5 mai 1960) : pp. 135-136 ; Edouard Robert (11 mai 1871-4 septembre 1960) esquisses et deux pièces de vers : pp. 172-179 ; Adolphe Wattelet (26 janvier 1891-29 novembre 1960, notice biographique : pp. 185-186 ; Théodore Kieffer (7 octobre 1873-28 décembre 1960) : Souvenirs, par *Pierre Dulau* : pp. 191-198.
- *Périgueux* (27 août-4 septembre 1960). Retraite collective de 70 Prêtres de la Mission : pp. 171-172.
- *Prime-Combe* (2 octobre 1960). Jubilé sacerdotal de *Gaston Cazet* (17 juillet 1910) : pp. 165-167.
- *Prime-Combe* : Réalisation du Tricentenaire : Colonie de vacances pour vieillards de *Montpellier* (juillet 1960) : pp. 252-253.
- *Port-Saint-Louis-du-Rhône* : Expériences et activités apostoliques dans ce doyenné missionnaire (1958-1960). Consignes par *Gérard Poymiro* : pp. 253-256.
- *Sète* : Les Filles de la Charité depuis 1778. Deux cents ans de charité (évocation historique) : pp. 119-121.
- *Sète* : Stanislas Jarlin, un Sétois décédé, évêque de Pékin (20 janvier 1856-27 janvier 1953) : pp. 120-122.
- *Tartas* : Silhouette de Sœur Odette (Sœur Gossin + 20 mars 1960) : pp. 133-135.

TRICENTENAIRE DE LA MORT DE SAINTE LOUISE DE MARILLAC  
ET DE SAINT VINCENT DE PAUL  
(15 mars et 27 septembre)

(Quelques célébrations parmi nombre d'autres...)

- *Toulouse* (25-27 janvier) : pp. 203-204.
- *Paris* (*Visitation*, 29 janvier) : saint François de Sales et saint Vincent de Paul, discours par *Paul Bizart* : pp. 204-214.
- *Lourdes* : Triduum vincentien (17-20 mars) : p. 299.
- *Nîmes* (3-5 mai) : à *Sainte-Perpétue*, à la *Cathédrale* : pp. 214-218.
- *Toulouse* (23-27 mars) : Homélie, par *Mgr Gabriel Garrone* : pp. 218-224.

- *Dax* (1<sup>er</sup> mai) : Evocation des fêtes par *Maurice Adam* : pp. 225-228 ; Allocution par le cardinal Richaud : pp. 228-233.
- *Montolieu* (8 mai) : Célébration du Tricentenaire au Couvent : pp. 234-235.
- *Madrid* (Saint-Louis-des-Français, 8 mai) : pp. 235.
- *Nice* (13-15 mai) : Solennités vincentiennes : pp. 236-239.
- *Bordeaux* (18-22 mai) : Les festivités. Allocution du cardinal Richaud : pp. 240-245.
- *Prime-Combe* (22 mai) : Pèlerinage et charité : pp. 245-246.
- *Valfleury* (15 mai) : Centenaire de Notre-Dame et Tricentenaire vincentien : pp. 247-249.
- *Lisbonne* (*Maison Centrale des Sœurs et Saint-Louis*), par *Jean Contassot* : pp. 249-252.
- *Châtillon-sur-Chalaronne* : Festivités vincentiennes (3 juillet), par *Pierre Duüau* : pp. 294-299.
- *La Teppa* (17-19 juillet) : Tricentenaire vincentien et jubilé sacerdotal de M. Morel : pp. 256-258.
- *Clermont-Ferrand* (6-9 octobre 1960) : Triduum vincentien : pp. 180-182.
- *Saint-Etienne* : Discours de Mgr Marius Maziers sur saint Vincent : pp. 258-265.
- *Mont-de-Marsan* : Réalisations du Tricentenaire (25 septembre) : pp. 266-269.
- *Marvejols* : Filles de la Charité et Ecole apostolique : pp. 269-272.
- *Avallon* : Le triduum (25-27 septembre) : p. 273 ; Conférence historique, par M. l'abbé Terre : pp. 273-293.
- *Montmirail* : Le Tricentenaire (25 septembre) et l'œuvre vincentienne : pp. 311-314.

#### ITALIE

- *Chieri* : Note biographique de Guerrino Medri (18 mars 1915-6 octobre 1960) : pp. 179-180.
- *Castel-Gandolfo* : La cinquième Assemblée de *Caritas internationalis*. Allocution du pape Jean XXIII (27 juillet 1960) : pp. 167-171.
- *Rome* (15 décembre 1958) : Echange de félicitations entre cardinaux Ottaviani et Richaud : p. 243.

#### ESPAGNE

— Au cours de l'année 1960, en divers diocèses d'Espagne (*Gerona, Urgel, etc.*), plusieurs procès diocésains ont été ouverts pour la cause des martyres de la guerre civile de 1936. Parmi ces victimes la famille de saint Vincent compte nombre de ses membres (cf. *Annales*, 1937, pp. 610-621, etc.). C'est le premier pas vers les honneurs des autels... Le catalogue de ces victimes comprend 37 Prêtres de la Mission, 19 Frères coadjuteurs, 29 Filles de la Charité et une de leurs aspirantes.

#### TCHÉCOSLOVAQUIE

— SLOVAQUIE : Vice-Province des Lazaristes et des Filles de la Charité de 1918 à 1950. Esquisse historique, par *Auguste Mikula* : pp. 199-203.

ALGÉRIE

- *Oran* : Evocation et portrait d'André Giraud (1902-1960), par *Robert Riber* : pp. 149-152.
- ETHIOPIE : Justin de Jacobis, apôtre de l'Abyssinie (1800-1860), par *Luigi Betta* : pp. 300-308. — *Croquis cartographique* : pp. 312-313.
- Histoire des Filles de la Charité en Algérie (1842-1942) : p. 321.

BRÉSIL

- Voyage du T.H. Père Slattery (30 juillet-11 septembre 1959). Relation, par *Francisco Godinho* : pp. 30-58 ; *Abranches* : p. 54 ; *Araucaria* : pp. 52-53 ; *Barbacena* : pp. 36-37 ; *Brasília* : p. 47 ; *Belo Horizonte* : pp. 37-38 ; 40-41 ; 67 ; *Caraça* : pp. 43-45 ; *Curitiba* : pp. 51-52, 53-55, 56 ; *Diamantina* : pp. 41-43 ; *Esteio* : pp. 57-58 ; *Jacare-sinho* : pp. 55-56 ; *Juiz de Fora* : pp. 35-36 ; *Londrina* : p. 56 ; *Mariana* : 39-40 ; *Orléans* : p. 54 ; *Petropolis* : pp. 34-35 ; 47-49 ; *Porto Alegre* : pp. 56-57, 58 ; *Rio de Janeiro* : pp. 30-34 ; 45-47 ; 49 ; *São Paulo* : pp. 49-51 ; *Tres Rios* : p. 35.
- *Fortaleza* (5 août 1959) : Ecole d'infirmières. Visite du T.H. Père : p. 67.
- *Belo Horizonte* (24 avril 1960) : dans l'église lazariste de São José, sacre épiscopal de Mgr Belchior Neto, évêque de *Luz* : p. 67.

ARGENTINE

- Voyage du T.H. Père Slattery (12-25 septembre 1959). Relation, par *Francisco Godinho* : pp. 59-66 ; *Buenos Aires* : 59 ; 60-62-63 ; 65-66 ; *Cortines* : 60 ; *Escobar* : 63, 65-66 ; *Lujan* : 59-60 ; 64-65.

URUGUAY

- *Montevideo* : Visite du T.H.P. Slattery (16-17 septembre 1959) : pp. 62-63.

CHILI

- Visite du T.H.P. Slattery (26 septembre-3 octobre 1959). Relation, par *Francisco Godinho* : pp. 68-72 ; *Concepcion* : 71 ; *Graneros* : pp. 68-69 ; *Limache* : pp. 69-70 ; *Macul* : pp. 70-71 ; *Quilpue* : 70 ; *Santiago* : 68-69 ; 70-72 ; *Valparaiso* : 70 ; *Vina del Mar* : 70.

EQUATEUR

- *Quito* : Notice biographique d'Emile Maynadier (1876-1960) : pp. 164-165.

★

GRAVURES

- Médaille Sainte-Louise de Marillac (Tricentenaire) : p. 120.
- Médaille Saint-Vincent de Paul (Tricentenaire) : p. 10.
- Paris (14 mars 1960) : Cardinal Feltin, Légat, accueilli par M. Edmond Michelet, Garde des Sceaux : p. 124.
- Paris (14 mars 1960) : Cardinal Feltin, accueilli à l'entrée de *Notre-Dame* : le T.H.P. Slattery et M. Félix Contassot : p. 126.
- Paris (19 mars 1960) : *Maison Saint-Lazare*. Châsse de saint Vincent dans la chapelle de la prison actuelle : p. 128.



- Paris (2 juillet 1960) : Pèlerinage international des Enfants de Marie à Saint-Vincent. Dans la cour de la *Maison-mère* : p. 154.
- Paris : Bateau-mouche et pèlerinage... en descendant la Seine en vue de *Notre-Dame* : p. 156.
- *Berceau de Saint-Vincent-de-Paul* (2 mai 1960) : Réunion de l'*Amicale des Anciens* : p. 229.
- Rome (8 mai 1960) : Le T.H.P. Slattery baise la main du pape Jean XXIII : p. 169.
- Rome (8 mai 1960) : La T.H.M. Francine Lepicard baise la main du pape Jean XXIII : p. 170.
- *Fortaleza* (5 août 1959) : Bienvenue au T.H.P. Slattery par *Sœur Marcillac*, en présence de M. Belchior Neto, sacré le 24 avril 1960, évêque d'Aterrado (résidant à Luz ; Minas Gerais) : p. 67.
- ETHIOPIE : Les missions en 1936. Orientation géographique pour la vie de Mgr de Jacobis (1800-1860) : pp. 312-313.

#### NÉCROLOGIE

- Missionnaires : p. 320.
- Sœurs : p. 321.

#### BIBLIOGRAPHIE

##### Index alphabétique

- Albiol (Enrique) : p. 319.
- Allix (Hélène et Rolland) : p. 316.
- Auciair (Marcelle) : p. 316.
- Boyle (J.) : p. 316.
- Cantinat (Jean) : p. 321.
- Chaurrondo (Hilario) : p. 321.
- Chierotti (Luigi) : p. 317.
- Cristiani (Léon) : p. 316.
- Dodin (André) : p. 321.
- Droulez (Arthur) : p. 321.
- Echcvarria (Carmen) : p. 317.
- Estienne (Yvonne) : p. 316.
- Foucher (Pierre) : p. 316.
- Gilbert (R.) : p. 316.
- Guimaraes (Braulio) : p. 318.
- Hesbert (René) : p. 316.
- Langle de Cary (Marie Marteau de) : p. 316.
- Marillac (Louise de) : p. 316.
- Marin (Claude) : p. 316.
- Marmontel (Marie) : p. 321.
- Rabanos (Ricardo) : p. 321.
- Muneta (Jésus) : p. 320.
- Redondo (José) : p. 321.
- Renaudin (Paul) : p. 317.
- Richomme (Agnès) : p. 322.
- Riquet (Michel) : p. 316.
- Rouanet (Jean-Baptiste) : p. 317.
- Salvaire (Georges-Marie) : page 317.
- Saint-Pierre (Michel de) : page 316.
- Saint-Vincent (Exposition) : p. 317.
- Sanson (Robert) : p. 322.
- Schletz (Alfons) : p. 320.
- Segura (J.-M.) : p. 321.
- Steve (M.-J.) : p. 322.
- Thone (P.) : p. 316.
- Vadez (E.) : p. 322.
- Vincent de Paul - *Corrispondenza* : p. 317.
- Zenca (Carlo) : p. 322.
- Vincent de Paul (biographie en *javanaise*) : p. 322.
- Vincent de Paul (pensées en *italien*) : p. 322.

#### BIOGRAPHIES

- Couybes (Félicien) : pp. 135-136.
- Danielik (Josef) : pp. 199-200.
- Fiat (Antoine) : pp. 73-116.
- Gossin (Odette) : pp. 133-135.
- Giraud (André) : pp. 149-152.
- Huc (Evariste) : pp. 161-164.
- Jacobis (Justin de) : pp. 300-308.
- Jarlin (Stanislas) : pp. 120-122.
- Kieffer (Théodore) : pp. 191-198.
- Maurel (Raymond) : pp. 186-190.
- Mavnadier (Emile) : pp. 164-165.
- Medrini (Guerrino) : pp. 179-180.
- Ozanam (Frédéric) : pp. 117-119.
- Robert (Edouard) : pp. 172-179.
- Wattelet (Adolphe) : pp. 185-186.



## Annales de la Mission Volumes 1 - 126 - Link Page

[Previous](#)      [Annales Volume 124](#)

[Next](#)            [Annales Volume 126](#)

[Return to Electronic Index Page](#)